This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KPC 7110 (1)

INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGL
VE
RI
TAS
The Gift of
Henry Bryant Brand
in Memory
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

LES

DECADES

DE

TITE-LIVE

TOME PREMIER.

TITE-LIVE

LES DECADES
DE
TITE-LIVE

René La Roche mm m

LES

DECADES DE TITE-LIVE.

De la traduction de P. DU-RYER, de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

Contenant les I. II. III. & IV. Livres de la Premiere Decade.

Nouvelle Edition, revue & corrigée de quantité de fautes & d'obmissions qui s'étoient glissées dans les précedentes.

A AMSTERDAM,
Chez ANDRE' DE HOOGENHUYSEN.

MDCCXXII.

~~LL 16.44~~
TPC 1110(1)
Harvard College Library
Bowle Collection
Mrs. [illegible] 1906
(8 M.)

A LA SERENISSIME

REINE DE SUEDE, DES GOTHS ET DES VANDALES.

MADAME,

Si j'oſe jetter les yeux de ſi loin ſur tant de Vertus qui accompagnent

VOTRE MAJESTE', *leur éloignement m'aidera sans doute à en suporter l'éclat qui m'éblouiroit de plus près; mais il n'empêchera pas qu'on ne découvre mes défauts que ma hardiesse va publier, & que je n'eusse jamais exposez à une si grande lumiere, si j'avois pu résister à cette douce influence, qui vous attire des respects de tous les lieux où les hommes sont raisonnables. Ainsi, MADAME, sans faire réflexion sur ce que je suis, je considererai seulement ce que tout le monde doit à* VOTRE MAJESTE', *& s'il n'est permis qu'aux esprits sublimes de prétendre quelques regards de la Reine des Sciences, au moins il n'est pas défendu de s'efforcer de lui plaire. Nous n'avons pas encore apris que votre Bonté se soit prescrit aucunes bornes; & plus équitable qu'Alexandre, vous*

ne défendez à perſonne de travailler à votre Image. Il ſe ſeroit offensé qu'un moindre Poëte qu'Homere eût celebré ſes Victoires, lui qui ne voulut pas qu'un autre Peintre qu'Apelles entreprît de faire ſon portrait. VOTRE MAJESTE', *MADAME, eſt bien éloignée de ces ſentimens orgueilleux; & vous aimez mieux qu'on vous peigne mal, que d'ôter une liberté qui fait le plaiſir de ceux qui la prennent, & qui ſert à montrer le zéle que les moindres eſprits ont pour vous auſſi-bien que les plus grands. Ce n'eſt pas que je me propoſe de faire ici la peinture de* VOTRE MAJESTE', *je me contente d'admirer celles qui en ont déja été faites par de ſi ſçavantes mains; & je croi même que celui qui ſçait admirer la perfection d'un Ouvrage, ajoûte quelque choſe à ſa gloi-*

re. Souffrez donc, MADAME, que je regarde avec reſpect, tant de merveilleuſes qualitez que je ne puis repreſenter ; mais ne trouvez pas étrange que je conſidere le moins celles que vous devez principalement poſſeder, & que vous poſſedez en effet avec tant de réputation ; je veux dire cette Juſtice avec laquelle vous regnez, & qui fait le bien de vos Peuples ; je veux dire cette Sageſſe Politique qui rend la guerre glorieuſe, & la paix inébranlable. Car je n'ai jamais eſtimé qu'on méritât beaucoup de louanges pour faire ce que l'on doit faire ; & je tiens que c'eſt une marque de la corruption du ſiécle, que de louer un Roi d'être Juſte, puiſqu'il faut neceſſairement qu'il ſoit Juſte pour porter le nom de Roi. Néanmoins, MADAME, quand on poſſede

auſſi avantageuſement que VOTRE MAJESTE', *& la Science de regner, & la Juſtice qui fait bien regner, comme c'eſt aller juſqu'au merveilleux, & juſqu'à cette vertu parfaite où peu de Princes ſont arrivez, alors il faut confeſſer que la louange eſt un devoir que l'on doit aux Rois auſſi-bien que l'obéiſſance. Cependant je laiſſe aux Princes à conſiderer en* VOTRE MAJESTE', *ces deux éclatantes Vertus, afin qu'ils en prennent d'Elle, & l'inſtruction & l'exemple; & je vous regarde ſeulement par cette noble paſſion que vous avez pour les Lettres; Car en quels lieux la Renommée n'a-t-elle pas publié que CHRISTINE eſt en effet ce que Minerve eſt dans la Fable? J'avoue que* VOTRE MAJESTE' *ſe pourroit bien glorifier d'avoir eu un*

Pere qui valoit pour le moins le Dieu de qui l'on fait venir cette Déesse ; mais pourquoi vous louer plûtôt par vôtre Naissance, quelque glorieuse qu'elle soit, que par ces richesses immortelles que les hommes apellent Sciences ? Le premier est un avantage qui ne vous vient pas de vous-même, mais vous ne tenez l'autre que de Vous ; Le premier vous fait regner dans une partie de la terre, & l'autre par toute la terre, & même dans le cœur des Rois ; Le premier ne sert bien souvent qu'à faire voir de plus haut les imperfections des hommes, mais l'autre corrige la nature ; & quand elle est déja excellente, il la rend parfaite & presque divine. La Nature avoit donc commencé en Vous une grande Reine, & vous l'avez achevée par l'illustre inclination qui

vous a fait acquerir ces divins tresors de l'Esprit humain. Vous eussiez dédaigné d'être la premiere de vos Royaumes par le rang & par la puissance, si vous n'en eussiez été la premiere par la Science & par la Vertu; & vous n'avez pas pris plus de plaisir à porter vous-même plus loin les limites de votre Empire, qu'à étendre l'empire des Lettres. Certes, MADAME, si tous ceux qui aiment les Muses, ne rendent à VOTRE MAJESTE' *des reconnoissances de l'amour dont vous les avez toûjours honorées, je croi qu'on peut justement les accuser d'ingratitude: Et pour ne pas tomber moi-même dans un défaut si honteux, je consacre à* VOTRE MAJESTE' *avec tout le respect qui lui est dû, ma Traduction de Tite-Live. Elle est accompagnée d'une chose qui*

vous apartenoit déja, c'eſt le Suplément du celebre Freinshemius, de qui VOTRE MAJESTE' *a fait un jugement que tous les Sçavans ont ſuivi. En effet, on pourroit ſe perſuader ou qu'un hazard favorable a fait tomber entre ſes mains cet endroit de Tite-Live que tout le monde croyoit perdu, ou que l'eſprit de Tite-Live a paſſé dans Freinshemius; ſi ce n'eſt qu'on veuille dire que lui ayant donné le courage par une protection ſi glorieuſe, vous lui ayez auſſi donné l'eſprit qui a fait un Chef-d'œuvre ſi merveilleux. Je ſuplie donc très-humblement* VOTRE MAJESTE' *de recevoir cette marque du reſpect & de l'admiration que j'ai pour elle. Je ſçai bien que mon Ouvrage eſt fort éloigné de la perfection qu'il devroit avoir pour plaire à une Princeſſe qui n'igno-*

re que les choſes que la Science même ne connoît pas : Mais je reſſens en moi-même tant de ſatisfaction & de joie d'avoir eu la hardieſſe de l'offrir à VOTRE MAJESTÉ, *que ce m'eſt comme un préſage que ſi vous daignez le regarder, vous le regarderez plûtôt avec cette Bonté qui vous eſt ſi naturelle, qu'avec les lumieres de votre Eſprit. Ainſi, MADAME, moi qui n'ai jamais osé eſperer aucun fruit de mes travaux, je recevrai de celui-ci le plus grand que j'en pouvois jamais attendre : Et avec cet avantage, je confeſſerai librement que j'aurois quelque douleur de n'être pas né votre ſujet, ſi je n'étois né dans un Royaume pour qui vous avez vous-même de l'eſtime & de l'amour. La France eſt pleine de Grands-hommes qui reverent votre Nom Au-*

guſte ; mais bien que je leur ſois inferieur en toutes choſes, je ne laiſſe pas de croire que j'ai quelque mérite, ayant une ſi forte paſſion de témoigner à tout le Monde que je ſuis,

MADAME,

De VOTRE MAJESTE',

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur, DU-RYER.

AVIS
AU LECTEUR.

JE ne ferai point ici de Préface, de peur de dire des choſes, qui ſont bien ſouvent inutiles, ou plus ennuyeuſes que neceſſaires. En effet il n'eſt pas beſoin de vous parler de Tite-Live, puiſque tout le monde connoît le mérite & l'excellence de ce fameux Hiſtorien. Et je n'ai que faire auſſi de vous entretenir de la traduction que j'en ai faite, puiſque je ne veux pas corrompre mes Juges, ſous prétexte de leur faire entendre des raiſons. Si j'ai bien executé un deſſein ſi laborieux, je ne feindrai point de dire de moi ce que je dirois d'un autre, que je mérite qu'on m'en loue; & ſi j'ai fait quelques faux pas, ou que je ſois quelquefois tombé, qu'on m'en blâme ou qu'on m'en excuſe, cette indulgence ou cette rigueur m'aidera à me relever. Je vous avertirai ſeulement que j'ai ajouté à cette traduction, celle du Suplément que J. Freinshemius a fait ſur la ſeconde Décade qu'on ne trouve point de Tite-Live: Ainſi l'on voit la continuation de l'Hiſtoire, depuis la fin de la premiere Decade juſqu'au commencement de la troiſiéme, & l'on paſſe de l'une à l'autre par un agréable chemin. Au reſte, ce Suplément eſt un Ouvrage ſi accompli, que Tite-Live même ne l'auroit pas déſavoué. L'Hiſtoire

en eſt ſi bien conduite, les Harangues en ſont ſi belles, & toutes choſes y ſont traitées avec tant de jugement, que les Sçavans l'ont jugé digne de devenir l'un des membres de ce premier des Hiſtoriens. J'ai traduit auſſi les Sommaires de Florus, ſur ce qui manque de Tite-Live, & outre cela quelques Fragmens que j'ai trouvez dans Seneque le pere. Si j'avois pu faire davantage pour votre ſatisfaction, je l'aurois ſans doute entrepris; car il me ſemble que l'honneur que l'on m'a fait juſqu'ici de ſouhaiter mes Traductions, en eſt un prix ſi conſiderable, que je ne dois rien épargner pour tâcher de m'en rendre digne.

Le Libraire a ajouté à la fin une Table Chronologique, fort utile à cette Hiſtoire.

LES DECADES DE TITE-LIVE

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE DE FLORUS.

L'*ARRIVE'E d'Enée en Italie, & les choſes qu'il y fit.*

2. *Le regne d'Aſcanius dans Albe, d'Eneas Sylvius, & enſuite des Rois ſurnommez Sylviens.*
3. *La fille de Numitor eſt violée par le Dieu Mars.*
4. *La naiſſance de Romulus & de Remus, & la mort d'Amulius.*
5. *Rome eſt fondée par Romulus, & le Senat établi.*
6. *On fait la guerre contre les Sabins.*
7. *Les dépouilles opimes ſont offertes à Jupiter Feretrien.*
8. *Le peuple eſt diviſé en Centuries.*
9. *Les Fidenates & les Veiens ſont vaincus.*
10. *Romulus eſt mis au nombre des Dieux.*
11. *Numa Pompilius élu Roi, inſtitue les choſes qui concernent la Religion.*
12. *Il fait bâtir un Temple à Janus, & fut le premier qui le ferma après avoir fait la paix avec tous les*

peuples voisins ; il feint d'avoir de nuit des conversations avec la Déesse Egerie ; & par cette feinte il adoucit un peuple farouche & belliqueux, & le porte à la pieté.

13. Tullus Hostilius fait la guerre aux Albains.
14. Le combat des trois freres jumeaux.
15. Horace est renvoyé absous du meurtre de sa sœur.
16. Le supplice de Metius Suffetius.
17. Albe est rasée.
18. Les Albains sont reçus dans Rome ; l'on déclare la guerre aux Sabins, & enfin Tullus est tué d'un coup de foudre.
19. Ancus Martius renouvelle les ceremonies que Numa avoit établies.
20. Après avoir vaincu les Latins, il les fait passer dans Rome, & leur donne pour leur habitation le Mont-Aventin.
21. Il fait raser la ville de Politorium qu'il avoit prise deux fois sur eux.
22. Il ajoûte à la Ville la montagne du Janicule.
23. Il fait faire un Pont de bois sur le Tibre.
24. Il porte plus loin les frontieres du Royaume ; il fait bâtir la ville d'Ostie, & regne vingt-quatre ans.
25. Durant son regne, Lucumon fils de Demarathe Corinthien vint à Rome de Tarquines, ville qui apartenoit aux Toscans.
26. Il est reçu dans les bonnes graces & dans l'amitié d'Ancus.
27. Il prend le nom de Tarquinius, & après la mort d'Ancus il se fait élire Roi.
28. Il ajoûte au Senat cent Senateurs.
29. Il subjugue les Latins.
30. Il désigne un lieu pour faire le Cirque.
31. Il fait célebrer des jeux.
32. Il augmente les compagnies de Cavalerie, se voyant attaqué par les Sabins.
33. Il veut éprouver la science d'Accius Nevius Augure, & lui demande si ce qu'il pensoit, se pouvoit faire.

34. *L'Augure lui ayant répondu que cela se pouvoit, il lui dit qu'il coupât avec un rasoir une pierre à éguiser, & Accius la coupe en même-tems.*

35. *Il défait pour la seconde fois les Sabins en bataille rangée.*

36. *Il fait enfermer la Ville de murailles, & y fait faire des égoûts.*

37. *Il est tué par les pratiques des enfans d'Ancus, après avoir regné trente-huit ans.*

38. *Servius Tullius né d'une noble esclave, de Cornicule, lui succeda; & l'on dit que comme il étoit encore enfant, & presque dans le berceau, on vit une flamme qui environnoit sa tête.*

39. *Il défait dans une bataille les Veiens & les Toscans.*

40. *Il fait faire le premier le dénombrement du peuple, & de ses biens.*

41. *Il dispose les Classes & les Centuries.*

42. *Il établit le lustre qui est comme une revue qui se faisoit de cinq en cinq ans, & trouve quatre-vingt mille hommes capables de porter les armes.*

43. *Il ajoûte à la Ville, le Mont-Quirinal, le Viminal, & l'Esquilin.*

44. *Il étend ce qu'on apelle* Pomœrium.

45. *L'explication de ce mot.*

46. *Il fait bâtir avec les Latins le Temple de Diane sur le Mont-Aventin.*

47. *Il est assassiné, suivant le conseil de sa fille, par L. Tarquinius son gendre, fils de Priscus.*

48. *Ainsi le même Tarquinius surnommé le Superbe, s'empare du Royaume, sans se soucier du consentement ni du Peuple ni du Sénat; & le même jour la détestable Tullie sa femme fait passer son char pardessus le corps de son pere.*

49. *Il a ordinairement à l'entour de lui des gens en armes, pour la garde de sa personne.*

50. *Il fait mourir par une ruse Turnus Herdonius.*

51. *Il fait la guerre contre les Volsques; & du butin qu'il en remporta, il bâtit dans le Capitole un Tem-*

ple à Jupiter : mais le Dieu Terme & la Déesse Jeunesse, n'y voulurent point consentir, leurs Autels n'ayant pu être transportez comme ceux des autres Dieux.

52. Il réduit les Gabiens sous son obéissance, par une ruse de Sextus Tarquinius son fils.

53. Ses enfans étant allez à Delphes, & ayant consulté l'Oracle pour sçavoir qui d'entr'eux regneroit dans Rome, il leur fut fait réponse, que celui-là regneroit qui baiseroit le premier sa Mere.

54. Ils interpreterent cette réponse autrement qu'il ne falloit; mais Junius Brutus qui avoit fait le voyage avec eux, comprit le sens de l'Oracle. Il feignit donc d'être tombé en descendant du vaisseau, & baisa la terre comme la Mere commune de tous les hommes. L'évenement confirma ce qu'il avoit fait.

55. Car comme Tarquinius le Superbe, qui avoit déja regné vingt-cinq ans, eut attiré sur lui la haine de tout le monde, par des tyrannies insuportables; enfin il fut chassé du Royaume par le moyen de Brutus, à cause que Sextus son fils avoit violé Lucrece, qui ayant mandé son Pere & son Mari, & les ayant conjurez de ne pas laisser sa mort impunie, se tua elle-même d'un coup de poignard.

56. Alors les Consuls furent créez; & les premiers qui exercerent cette charge, furent L. Junius Brutus, & L. Tarquinius Collatinus mari de Lucrece.

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE PREMIER.

JE ne ſçai ſi le deſſein que j'ai fait de repreſenter les actions du Peuple Romain, depuis la naiſſance de Rome, aura un ſuccès avantageux; & quand même je le ſçaurois, je n'aurois pas la hardieſſe de le dire. En effet, outre que ces choſes ſont trop anciennes, il ſemble qu'on les ait trop ſouvent écrites; & les nouveaux Ecrivains ont toûjours cette confiance, ou qu'ils aporteront à l'Hiſtoire plus de lumiere & de certitude, ou qu'ils ſurpaſſeront par leur éloquence, la rudeſſe de l'antiquité. Quoi-qu'il en ſoit, j'aurai pour le moins cet avantage d'avoir fait tous mes efforts pour conſerver la memoire du premier Peuple de la terre; & ſi je ne puis me faire connoître parmi un ſi grand nombre d'Hiſtoriens, je me conſolerai par le merite & par la gloire de ceux qui feront ombrage à mon nom. D'ailleurs cet Ouvrage eſt grand & ſans doute laborieux; car il faut remonter plus de ſept cens ans dans les ſiécles paſſez, afin de rechercher des choſes, qui d'un petit commencement ſe ſont élevées ſi haut, que leur propre grandeur leur eſt maintenant à charge. Je ſçai bien auſſi que ces premiers commencemens, & toutes les choſes qui en ſont proches, ne donneront pas grand plaiſir à

la plûpart de mes Lecteurs, parce qu'ils auront de l'impatience de descendre à ces nouveautez qui sont cause il y a déja long-tems que les forces d'un si puissant peuple se ruinent par elles-mêmes. Je tirerai toutefois cette récompense de mon travail, que pendant que je m'occuperai à la recherche de l'antiquité, je me déroberai pour quelque tems de la contemplation des maux que notre siécle a soufferts durant l'espace de tant d'années. Je serai au moins exemt & des soucis & des craintes, qui sans doute ne doivent pas détourner un Historien des sentiers de la verité, mais qui peuvent bien quelquefois lui donner de l'inquiétude. Au reste, je n'ai pas intention de confirmer ni de refuter les choses qu'on dit avoir été faites avant la fondation de Rome, & avant qu'on parlât de la fonder. Comme elles sont plus dignes de la poëfie que de l'histoire, elles sont aussi plus renommées par les fables des Poëtes, que par les témoignages des Historiens. Mais il faut pardonner cela à l'antiquité, qui a voulu mêler les actions humaines avec les actions divines, afin de rendre par ce moyen les commencemens des Empires plus venerables & plus augustes. Si toutefois il est permis à quelque peuple de consacrer son origine, & de la rapporter aux Dieux, le Peuple Romain s'est acquis tant de gloire dans la guerre, que s'il se vante d'être descendu de Mars, aussi-bien que son Fondateur, toutes les nations du monde le souffrent aussi patiemment que sa domination & son empire. Mais enfin toutes ces choses & toutes celles qui leur ressemblent, de quelque façon qu'on les regarde, & qu'on les veuille examiner, ne me semblent pas de grande importance. Il vaut bien mieux qu'on me prête son attention, afin de considerer les mœurs & les façons de vivre du tems passé; par quelles personnes, & par quels moyens salutaires durant la paix & durant la guerre, cet Empire a été si bien établi, & si glorieusement augmenté; comment par le défaut de la discipline qui s'est peu à peu corrompue,

les bonnes mœurs, qu'on avoit vu monter si haut, ont commencé à descendre; & comment ensuite elles sont tombées comme dans un précipice, jusqu'à ce qu'enfin on est arrivé dans un siécle, où nous ne pouvons plus souffrir, ni nos maladies, ni nos remedes. Le meilleur & le plus beau fruit que vous puissiez tirer de la connoissance de l'histoire, c'est de considerer en chaque exemple, ce que vous en devez imiter pour votre conduite particuliere, & pour l'administration des Etats; c'est d'aprendre à éviter les choses dont les succès seront honteux, si les entreprises en sont honteuses. Au reste, ou l'amour de mon ouvrage me trompe, ou il n'y a jamais eu de République, ni plus grande, ni plus religieuse, ni plus riche en bons exemples; ni où l'avarice, & la dissolution se soient plus tard introduites, ni où la modération & la pauvreté aient plus long-tems été honorées, tant il est véritable que moins il y avoit de richesse, & moins il y avoit de convoitise. Car il n'y a pas long-tems que les grands biens y ont fait entrer l'avarice; & que l'abondance des voluptez y a fait naître, comme un desir de ruiner toutes choses par les excès. Mais ne nous amusons point à faire des plaintes, qui ne seroient pas agréables, & qui neanmoins seroient peut-être necessaires: Banissons-les entierement dès le commencement d'un si grand dessein. Si c'étoit notre coutume, comme c'est celle des Poëtes, nous commencerions plus volontiers par de bons présages, par des vœux & par des prieres, afin de suplier les Dieux de donner un bon succès à une entreprise si laborieuse.

1. Il est certain que dans la prise de Troie, on traita rigoureusement tous les Troyens, si l'on en excepte deux seulement, Enée & Antenor. Car comme il y avoit entr'eux & les Grecs une ancienne amitié, & qu'ils avoient toûjours conseillé de faire la paix & de rendre Helene, on n'usa point contre eux des droits de la guerre, & l'on ne leur fit au-

eums outrages. Depuis, après des avantures diverſes, Antenor accompagné d'une multitude d'Henetes qui avoient été chaſſez de la Paphlagonie par quelques guerres inteſtines, & qui ayant perdu à Troie Pylemenes leur Roi, cherchoient un chef & une habitation nouvelle, ſe vint rendre dans le Golfe le plus enfoncé de la mer Adriatique. Il en chaſſa les Euganéens qui habitoient entre la Mer & les Alpes, & les Henetes & les Troyens ſe rendirent maîtres de cette contrée. Ils donnerent le nom de Troie, au premier lieu où ils deſcendirent de leurs Vaiſſeaux; & la Bourgade qu'ils y bâtirent, en conſerva depuis le nom, mais generalement tout le peuple fut apellé les Henetes*. Cependant Enée qu'une pareille avanture avoit chaſſé de ſon pays, mais qui étoit réſervé par les Deſtins à de plus hautes entrepriſes, alla premierement dans la Macedoine, d'où il fût porté dans la Sicile, en cherchant un lieu pour habiter. De la Sicile, il paſſa avec ſa flotte dans le Territoire de Laurence, dont il s'empara; & ce lieu fut auſſi apellé Troie. Quand les Troyens y eurent pris terre, comme ils n'avoient plus rien de reſte après un ſi long voyage, que leurs armes & leurs vaiſſeaux, ils firent des courſes par le pays, afin de trouver des vivres. De ſorte que le Roi Latin, & les Aborigenes qui occupoient alors cette contrée, accoururent auſſi-tôt en armes de la campagne & de la ville, pour repouſſer la violence de ces nouveaux ennemis. On parle de deux façons differentes de ce qui arriva enſuite. Les uns diſent que le Roi Latin ayant été vaincu dans le combat, fit paix & enfin alliance avec Enée. D'autres diſent, que comme les deux armées étoient l'une devant l'autre en bataille, le Roi Latin ſortit à la tête de ſes troupes, accompagné des plus grands Seigneurs, & demanda à parler au Chef de ces étrangers; qu'il s'enquit quels ils étoient; d'où ils venoient; par quelle avanture ils avoient quitté leur

* Venitiens.

pays, & ce qu'ils venoient chercher dans la terre de Laurence ? Qu'après avoir apris qu'ils étoient Troyens ; qu'Enée fils d'Anchise & de Venus étoit leur chef ; & que maintenant vagabons par le malheur de leur patrie qui avoit été mise en cendre, ils cherchoient un lieu pour y bâtir une ville. Alors le Roi admirant la générosité de ce peuple & de son Chef qu'il voyoit courageusement disposez ou à la paix ou à la guerre, leur tendit la main en signe de paix, & leur jura pour l'avenir une amitié inviolable. Qu'ensuite les deux Chefs firent alliance, & les deux armées se saluerent ; & qu'Enée alla loger chez le Roi Latin, qui ajoûta à l'alliance publique une alliance particuliere, en donnant sa fille en mariage à Enée. Cela fit juger aux Troyens que leurs travaux étoient terminez, & qu'après tant d'incertitudes, enfin ils avoient trouvé une demeure assurée. Ils bâtirent donc une ville ; Enée la fit apeller Lavinie du nom de sa femme, & eut bientôt après de son mariage, un fils qui fut nommé Ascanius. Depuis on attaqua les Aborigenes, & les Troyens tout ensemble. Car Turnus Roi des Rutules à qui Lavinie avoit été promise avant l'arrivée d'Enée, ne pouvant souffrir qu'un étranger lui fût préferé, déclara la guerre au Roi Latin & à Enée. Les deux armées ne se retirerent pas du combat avec beaucoup de satisfaction : véritablement les Rutules furent vaincus, mais les Aborigenes & les Troyens y perdirent le Roi Latin. Turnus & les Rutules se défiant de leurs forces eurent recours aux Toscans qui florissoient en ce tems-là ; & implorerent l'assistance de Mesentius leur Prince, qui regnoit dans cette ville pour-lors assez opulente. Comme il n'étoit pas déja fort content de cette nouvelle ville qu'on bâtissoit proche de lui, & qu'il voyoit que les affaires des Troyens prosperoient plus qu'il ne falloit pour la sureté des peuples voisins, il n'eut pas beaucoup de peine à se laisser persuader de se joindre avec les Rutules. Cependant Enée, voulant s'opposer à une

guerre de telle importance, & gagner l'affection des Aborigenes, donna le nom de Latins à l'un & à l'autre peuple, afin qu'ils ne fussent pas seulement sous de mêmes Loix, mais qu'ils portassent encore un même nom; & depuis les Aborigenes ne le cederent pas aux Troyens en affection & en fidélité pour ce Prince. Encore que la Toscane fût déja si puissante qu'elle remplissoit de son bruit & de ses menaces, non seulement la terre, mais encore la mer, depuis les Alpes jusqu'en Sicile. Toutefois Enée apuyé par le zéle & par le courage de ces deux peuples qui se fortifioient de jour en jour, fit mettre ses troupes en campagne, bien qu'il se pût défendre de cette guerre, en se tenant enfermé dans sa ville. Le combat fut favorable aux Latins, mais aussi ce fut la derniere action que fit Enée parmi les hommes. De quelque façon qu'il soit permis de le nommer, il fut inhumé sur le rivage de la riviere de Numique, & fut apellé Jupiter Indigete *.

2. Lorsque ce Prince mourut, Ascanius son fils n'étoit pas encore capable de gouverner son Etat; & toutefois il lui demeura paisible & entier, jusqu'à ce qu'il fut parvenu en âge, par la bonne conduite de Lavinie sa mere, femme d'un merveilleux esprit qui lui conserva durant sa minorité, & le Royaume de son Ayeul, & la Couronne de son Pere. Mais comme on ne peut rien assurer dans une chose si ancienne, je doute si cet Ascanius fut fils de Lavinie, ou si ce ne fut point un autre qui nâquit de Creüse, durant que Troie florissoit encore; qui accompagna son Pere dans sa fuite, & de qui la maison des Juliens se vante d'avoir tiré son origine & son nom, parce qu'il s'apelloit Julus. Mais en quelque lieu & de quelque mere que soit né cet Ascanius, il est constant qu'il fut fils d'Enée. Enfin voyant que la ville de Lavinium s'étoit infiniment multipliée par la quantité du peuple, il laissa à sa mere ou à sa belle-mere, cette ville riche & puis-

* *Homme Dieu.*

fuité pour ce tems-là ; & en bâtit une nouvelle au pied du mont Alban, qui à cauſe de ſa longueur, comme étant ſituée le long de la montagne, fut apellée Albe la longue. On ne compte que trente ans ou environ depuis la fondation de Lavinium, juſqu'au tems qu'on alla peupler Albe la longue ; mais les forces s'étoient augmentées de telle ſorte, principalement après la défaite des Toſcans, que depuis la mort d'Enée, ni durant la Regence d'une femme, ni dans les commencemens du regne du jeune Roi, Meſentius, les Toſcans, & tous les autres peuples voiſins n'eurent pas la hardieſſe de prendre les armes, ni de faire des entrepriſes. La paix avoit été conclue aux conditions que le fleuve Albule, qui porte aujourd'hui le nom du Tibre, ſerviroit de frontiere & de limite aux Toſcans & aux Latins. Le fils d'Aſcanius, apellé Silvius qui avoit été nourri dans les bois, par je ne ſçai quelle avanture, lui ſucceda au Royaume. Il engendra Eneas Silvius ; & cet Eneas engendra Latinius Silvius qui établit quelques Colonies qu'on apella les Vieux Latins. Depuis le nom de Silvius demeura à tous les Rois qui regnerent dans Albe. Alba nâquit de Latinus, d'Alba Atys, d'Atys Capis, de Capis Capetus ; de Capetus Tiberinus, qui ſe noya en paſſant l'Albule, & lui donna le nom célebre qui lui eſt depuis demeuré. Agrippa nâquit de Tiberinus, & après Agrippa Romulus Silvius regna, ayant reçu de ſon pere le Royaume. Ce Prince fut tué d'un coup de Tonnerre. Aventin lui ſucceda, & fut inhumé dans cette montagne qui fait aujourd'hui une des parties de Rome, & lui donna ſon nom par ce moyen. Procas regna après lui, & eut pour enfans Numitor & Amulius. Il legua à Numitor qui étoit l'aîné, l'ancien Royaume de la maiſon des Silviens. Toutefois la violence l'emporta bientôt par deſſus la volonté du Pere, & paſſa par-deſſus le reſpect de l'âge. Car Amulius chaſſa ſon frere, & ſe rendit maître du Royaume. Il ajoûta un ſecond

crime à ce premier ; il fit tuer tous les enfans mâles de son frere ; & sous prétexte de faire honneur à Rhea Silvia fille de Numitor, il la choisit pour Vestale ; & par cet honneur qui exigeoit une virginité perpetuelle, il lui ôta l'esperance d'avoir jamais des enfans. Mais l'origine d'une si grande Ville, & le commencement de la plus grande des dominations après la domination des Dieux, étoient, je croi, des ouvrages qui étoient dûs aux destinées.

3. La Vestale fut forcée, elle accoucha de deux enfans jumeaux ; & protesta que Mars en étoit le pere, soit qu'elle crût ce qu'elle en disoit, soit qu'il lui semblât plus honnête d'attribuer sa faute à un Dieu. Neanmoins, ni les Dieux, ni les hommes ne purent dérober à la cruauté du Roi, ni les enfans, ni la mere. Il fit charger de liens cette miserable Vestale, la fit mettre dans une basse-fosse, & commanda qu'on allât jetter les enfans dans la riviere.

4. En ce tems-là, comme par un effet de la Providence, le Tibre plus enflé que d'ordinaire, s'étoit répandu par-dessus ses bords ; & ayant fait comme un marécage de part & d'autre, il ne permettoit pas d'avancer jusqu'à son courant. Toutefois ceux qui avoient charge d'aller perdre ces enfans, s'imaginerent qu'il y avoit assez d'eau dans ces marécages pour les y noyer. De sorte que comme s'ils eussent satisfait au commandement du Roi, ils les laisserent dans la premiere eau qu'ils rencontrerent, au même lieu où l'on voit aujourd'hui le Figuier Ruminal, qui fut, dit-on, apellé Romulaire. Il y avoit alors en cet endroit de grands deserts : Et l'on dit que quand l'eau se fut retirée, & qu'elle eut laissé à sec le berceau où l'on avoit exposé ces enfans, une Louve descendant pour boire, des montagnes prochaines, accourut à leurs cris vers le lieu où ils étoient ; qu'elle leur tendit amiablement ses tettes, & se montra si douce à ces deux petits innocens, que le Berger du Roi la trouva qui les lé-

doit ; Que cet homme qui s'apelloit, dit-on, Faustule, les emporta dans sa bergerie, & les fit nourrir par sa femme apellée Laurence. Il y en a qui croient que cette femme fut apellée Louve par les Bergers, à cause qu'elle se prostituoit à tout le monde ; & que cela a donné lieu à la fable, & à la merveille que l'on en conte. Ainsi ces deux enfans furent engendrez, ainsi ils furent élevez. Mais aussi-tôt qu'ils furent devenus un peu grands, la bergerie commença à leur déplaire, ils ne purent se tenir oisifs parmi des troupeaux, & s'occuperent à la chasse dans les bois & dans les forêts. Enfin après avoir acquis plus de vigueur & de courage par un exercice si violent, ils ne s'amuserent pas seulement à poursuivre les bêtes, mais ils faisoient la guerre aux voleurs qu'ils trouvoient chargez de butin, & le partageoient entre les autres Bergers ; & comme leur troupe s'augmentoit de jour en jour, ils établirent des jeux & des fêtes. On dit que dès ce tems-là on célebroit déja au mont Palatin les jeux Lupercaux ; Que le mont Palatin fut premierement apellé Palantium du nom de Palante ville d'Arcadie, & que depuis il fut apellé Palatin. Qu'Evandre qui avoit autrefois possedé cette contrée, & qui étoit venu d'Arcadie, en avoit aporté cette fête qu'il institua, où les jeunes gens couroient tout nuds par lasciveté en l'honneur du Pan Lycéen, que les Romains ont depuis apellé Innus ; Que comme Romulus étoit occupé à cette sorte de divertissement le jour d'une fête publique, les voleurs en colere d'avoir perdu leur butin, lui dresserent une embuche ; qu'après qu'il se fut défendu courageusement, ils prirent Remus son frere qu'ils amenerent aussi-tôt devant le Roi Amulius, & les accuserent tous deux d'avoir fait des courses, comme d'ennemis dans les terres de Numitor, & d'en avoir emporté un grand butin avec une troupe de jeunes gens qu'ils avoient attirez avec eux. Ainsi Remus fut mis en la puissance de Numitor pour en faire

la punition. Cependant Faustule avoit toûjours eû opinion que les enfans qu'il faisoit nourrir chez lui étoient sortis de sang Royal ; car il sçavoit bien qu'on en avoit exposé deux par le commandement du Roi. Et d'ailleurs le tems auquel il les avoit sauvez de la mort, s'y raportoit entierement. Toutefois comme il avoit cru qu'il n'étoit pas à propos de découvrir cette avanture, il n'en avoit point voulu parler à Romulus, sans en avoir l'occasion, ou sans y être contraint par une forte necessité. Mais enfin la necessité prévint ici l'occasion ; & la crainte de ce bon homme l'obligea de découvrir toute la chose à Romulus. D'un autre côté Numitor qui tenoit Remus en prison, ayant oui dire qu'il avoit un frere jumeau, avoit confronté leur âge au tems qu'ils avoient été exposez, & ayant conssideré qu'il n'y avoit rien en eux ni de bas, ni de servile, il avoit été sensiblement touché du funeste souvenir qui representa ses petits-fils. De sorte que de question en question il arriva à ce point, qu'il ne s'en fallut pas beaucoup qu'il ne reconnût Remus. Cependant on machina de tous côtez contre le Roi : & voici comment on y proceda. Romulus ne vint pas accompagné d'une troupe de jeunes gens, car il n'étoit pas assez fort pour faire ouvertement la guerre ; mais ayant commandé aux Bergers qui marchoient ordinairement avec lui, de se rendre au Palais par divers chemins en un certain tems, il surprit le Roi & s'alla jetter sur lui ; Remus aussi-tôt lui vint donner du secours de la maison de Numitor, avec une troupe d'autres gens qui s'y étoient amassez, & par ce moyen ils tuerent Amulius. Au premier bruit que fit ce tumulte, Numitor croyant que les ennemis avoient surpris la Ville, & qu'ils étoient dans le Palais, fit assembler dans la forteresse toute la jeunesse d'Albane, pour s'y fortifier & la défendre. Mais après avoir reconnu que ces jeunes hommes qui avoient fait un si grand coup, venoient à lui avec un visage riant, il assem-

fit auſſi-tôt le Conſeil, lui repreſenta les crimes que ſon frere avoit commis en ſon endroit, lui fit ſçavoir la naiſſance de ſes petits-fils, comment ils avoient été engendrez, comment nourris, & comment enfin reconnus, & enſuite il remontra la juſtice de la mort du Tyran, & s'en avoua lui-même l'auteur. En même-tems ces jeunes hommes ayant paſſé en bataille au milieu de cette Aſſemblée, viennent ſaluer leur ayeul comme Roi, & toute la multitude d'un commun conſentement, lui en confirma le nom & l'autorité.

5. Ainſi Romulus & Remus ayant laiſſé à Numitor la domination d'Albe, il leur prit envie d'aller bâtir une Ville aux mêmes lieux où ils avoient été expoſez, & où ils avoient été nourris. Or comme il y avoit de reſte, pour ainſi dire, un grand nombre d'Albaniens & de Latins, à qui quantité de Bergers ſe vinrent joindre, cela fit juger qu'Albe & Lavinium ſeroient bientôt de petites villes, en comparaiſon de celle que Romulus alloit fonder. Mais une ſi belle entrepriſe fut bientôt traverſée par le même mal qui avoit tourmenté les Ancêtres de ces deux freres, je veux dire l'ambition ou le deſir de regner. Ainſi on vit naître une grande & honteuſe diſpute d'un commencement aſſez foible: car d'autant qu'ils étoient jumeaux, & que le reſpect de l'âge ne pouvoit rien regler entre eux, il fallut que les Dieux en la protection deſquels étoient ces lieux, montraſſent eux-mêmes par quelques ſignes, celui qui devoit impoſer le nom à cette Ville nouvelle, & qui en auroit la domination, quand elle auroit été bâtie. Romulus alla ſur le mont Palatin, & Remus ſur l'Aventin, comme aux lieux d'où ils pouvoient chacun plus facilement obſerver les préſages. L'on dit que ſix Vautours ſe preſenterent premierement à Remus, & que ce préſage ayant été déja divulgué, il s'en preſenta deux fois autant à Romulus. De ſorte que tous les deux furent ſaluez Rois par leurs partiſans, les uns

se fondant sur le tems que ces oiseaux avoient paru, & les autres sur le nombre. De cette dispute on en vint aux mains, & dans la chaleur du combat Remus reçut un coup dont il mourut sur le champ. Mais la plus commune opinion est que Remus ayant sauté par dedain par-dessus la muraille, Romulus s'en mit en colere, lui fit une aigre réprimande, & le tua lui-même, en prononçant ces paroles: Qu'il traiteroit de la même sorte quiconque auroit la hardiesse de sauter par-dessus ses murs. Ainsi Romulus eut tout seul la domination; la Ville fut fondée par lui, & fut apellée du nom de son Fondateur. Il fortifia premierement le mont Palatin, où il avoit été élevé; il fit à tous les Dieux des sacrifices, comme on les faisoit dans Albe, excepté à Hercule à qui il fit sacrifier à la mode des Grecs, suivant l'institution d'Evandre. On raporte qu'Hercule ayant tué Geryon, chassa de ce côté-là ses bœufs qui étoient d'une merveilleuse grandeur; & qu'étant las du chemin, il se coucha dans une prairie proche du Tibre, qu'il avoit passé à la nage, en pouffant ses bœufs devant lui pour les faire paître en cet endroit. Comme il dormoit dans cette prairie, chargé de viande & de vin, un Berger de cette contrée que l'on apelloit Cacus, & que sa force excessive rendoit superbe & hardi, n'eut pas si-tôt vû ces bœufs, qu'il eut envie de les avoir, & chercha les moyens d'enlever une si belle proie. Mais parce qu'il jugeoit bien que s'il chassoit devant lui ces bœufs pour les faire entrer dans son antre, leurs traces y ameneroient leur Maître; il en entraîna les plus beaux par la queue, & les fit entrer à reculons dans sa caverne. Hercule s'étant éveillé dès le point du jour, fit la revue de son troupeau, & après avoir reconnu qu'il en manquoit une partie, il s'en alla vers la plus proche caverne, à dessein de découvrir par les traces de ses bœufs, s'ils n'y seroient point entrez. Mais après avoir vu au contraire que leurs vestiges étoient tournez, comme s'ils en fus-

ſent ſortis, & que neanmoins ils ne conduiſoient nulle part, il demeura confus & en doute de ce qu'il feroit; & enfin il ſe réſolut de faire ſortir le reſte de ſes bœufs d'un lieu ſi malheureux & ſi funeſte. Alors quelques-uns des bœufs qu'il emmenoit, commencerent à meugler, ainſi qu'il arrive ordinairement, comme de regret de quitter les autres; & ceux qui étoient enfermez dans la caverne, leur ayant auſſi-tôt répondu, obligerent Hercule de tourner viſage. Comme il alloit du côté de cet autre, il rencontra Cacus en tête qui fit tous ſes efforts pour l'empêcher d'avancer. Mais enfin Hercule lui donna un coup de maſſue, dont ce miſerable voleur mourut ſur le champ, ſans pouvoir être ſecouru par les Bergers qu'il apella vainement à ſon aide. En ce tems-là Evandre fugitif du Peloponneſe, regnoit en cette contrée plûtôt par ſon crédit & par ſon autorité, que par la force. Il étoit certes reveré, à cauſe de la merveille de l'écriture, dont il avoit aporté l'uſage; choſe nouvelle parmi des hommes ignorans de toutes ſortes d'arts & de ſciences: mais il étoit encore plus reveré à cauſe de Carpente ſa mere, en qui l'on croyoit qu'une divinité réſidoit, & qui annonçant les choſes futures avant l'arrivée de la Sibille en Italie, étoit en grande admiration parmi ces peuples. Enfin Evandre parut au bruit que faiſoient ces Bergers tremblans, & qui s'aſſembloient en foule alentour de cet étranger coupable d'un meurtre ſi manifeſte. Après qu'il eut apris ſon action, & la cauſe de ſon action, & qu'il eut conſideré ſa façon & ſa contenance, en qui il reconnut je ne ſçai quoi de plus auguſte & de plus grand que ne porte la nature humaine, il lui demanda quel il étoit. Quand il eut apris ſon nom, celui de ſon pere & de ſon pays: Je te ſalue, lui dit-il, Hercule fils de Jupiter: ma mere véritable interprete des Dieux, me donna la connoiſſance que tu devois un jour augmenter le nombre des Puiſſances céleſtes, qu'on te dreſſeroit ici

un Autel, que le plus ruſé & le plus puiſſant peuple de la terre apelleroit un jour le grand Autel *, & qu'on y ſacrifieroit ſelon que tu l'ordonnerois. Hercule lui tendit la main, & lui fit réponſe, qu'il acceptoit le préſage, & qu'il accompliroit les deſtinées en bâtiſſant & en conſacrant un Autel. Alors il y fit le premier ſacrifice de la plus belle bête de ſon troupeau, & apella à ce miniſtere & au feſtin du ſacrifice les Potitions & les Pinariens, qui étoient les deux familles les plus nobles & les plus renommées de ces lieux. Comme les Potitiens vinrent à tems & de bonne heure, on leur ſervit les dedans de la bête; & lors-qu'ils furent mangez, les Pinariens arriverent & ſe jetterent ſur le reſte de la viande. Cela a été cauſe, que les Pinariens n'ont jamais mangé des dedans de la victime, tant que leur maiſon a duré. Les Potitiens inſtruits par Evandre furent long-tems les Prêtres & les Miniſtres de ce ſacrifice. Juſqu'à ce que cette charge fut donnée aux eſclaves publics, quand la race des Potitiens à qui elle étoit réſervée, fut entierement éteinte. Romulus né prit que ce ſacrifice de toutes les cérémonies étrangeres, voulant dès ce tems ſe montrer le protecteur de l'immortalité, que l'on gagnoit par la vertu, & où ſes deſtinées le conduiſoient. Après avoir donné ordre à ce qui concerne les choſes divines, il fit convoquer l'aſſemblée du peuple, dont il étoit impoſſible de faire un corps d'Etat, que par le moyen des loix. Il fit donc des Inſtitutions & des Ordonnances, & crut qu'il les ſeroit mieux obſerver par ces hommes ruſtiques & champêtres, s'il ſe rendoit lui-même venerable par les marques de la puiſſance & de l'Empire. Ainſi il ſe montra pompeux & magnifique en ſon équipage, & en augmenta la pompe par douze Licteurs † qu'il y ajoûta. Quelques-uns eſtiment qu'il

* *Ara maxima.* Rome dédiée à Hercule.

† *Eſpece d'Huiſſiers qui portoient des verges & des haches devant lui.*

en vouloit avoir ce nombre, à cauſe du nombre des oiſeaux qui avoient donné le préſage de ſa Royauté. Pour moi je me rendrois volontiers à l'opinion de ceux qui croient que comme ces Officiers, & toutes les choſes qui les concernent, la Sellecurule, & la Prétexte *, ont été empruntées des Toſcans, on en a auſſi emprunté ce nombre de douze. En effet les Toſcans qui étoient compoſez de douze peuples, obſervoient cette coutume, qu'ayant élu leur Roi en commun, chacun lui donnoit un Licteur. Cependant la Ville croiſſoit & par ſon enceinte, & par les bâtimens qu'on y faiſoit de toutes parts, plûtôt pour loger la multitude qui la devoit remplir un jour, que pour le beſoin du peuple qui y étoit alors. Mais afin que la grandeur de cette Ville ne fût pas inutile, & qu'on y pût attirer des habitans, il fit un aſile du lieu, qui eſt maintenant environné de grands buiſſons entre les deux bois ſacrez. Il ſuivit en ce deſſein la vieille coutume des premiers Fondateurs des Villes, qui attiroient à eux toutes ſortes de gens inconnus, & qui feignoient après cela que c'étoient de nouveaux peuples qui leur étoient nez de la terre. Là ſe rendirent de toutes parts indifferemment toutes ſortes de perſonnes libres & eſclaves, avides de choſes nouvelles; & ce fut là le premier ſecours qui contribua à l'avancement de la grandeur de la Ville. Comme Romulus eut reconnu qu'il ne pouvoit plus manquer de forces, il réſolut d'y établir un Conſeil qui ſçût gouverner la force. Il créa donc cent Senateurs, ſoit qu'il eſtimât que ce nombre ſuffiſoit, ſoit qu'il ne s'en pût trouver que cent qui fuſſent capables de cette charge. Ils furent par honneur apellez Peres, & leurs deſcendans furent apellez Patriciens. Déja l'Etat des Romains étoit ſi puiſſant qu'il ſe pouvoit comparer par la force & par les armes, aux plus forts des Etats voiſins. Mais

* *Une robe longue brochée de pourpre, dont les enfans des Senateurs de Rome étoient vêtus juſqu'à ſeize ans.*

parce qu'ils avoient faute de femmes, leur grandeur ne pouvoit durer que l'âge d'un homme: En effet, ils n'avoient point chez eux d'eſperance de pouvoir avoir des enfans, ni de contracter des mariages avec leurs voiſins. C'eſt pourquoi par l'avis & par le conſeil des Senateurs, Romulus envoya des Ambaſſadeurs chez les nations d'alentour, pour demander leur alliance, & des femmes pour ſon nouveau peuple. Il leur fit remontrer que les Villes, auſſi-bien que les autres choſes, prenoient leur origine d'un petit commencement : que celles qui étoient ſoutenues par leur vertu & par l'aſſiſtance des Dieux, acqueroient bientôt de grandes forces, & une grande réputation : Qu'on avoit aſſez de connoiſſance que les Dieux avoient favoriſé la naiſſance de Rome, & qu'elle ne manquoit ni de courage ni de vertu : Que partant des hommes ne devoient point faire difficulté de contracter alliance avec des hommes. Mais cette Ambaſſade ne fut favorablement écoutée par aucuns peuples ; tant ils mépriſoient les Romains, tant ils craignoient tout enſemble, & pour eux & pour leur poſterité, cette grandeur naiſſante qui s'élevoit au milieu d'eux. Pluſieurs demanderent à ces Ambaſſadeurs en les renvoyant, s'ils n'avoient point fait auſſi un aſile pour les femmes, parce que c'étoit le moyen de faire des mariages où l'on n'auroit rien à ſe reprocher. Mais la jeuneſſe de Rome ne put endurer ce refus. Elle réſolut de ſe ſervir de la violence ; & pour favoriſer ſon deſſein & lui en donner l'occaſion, Romulus qui diſſimuloit ſon dépit & ſa colere, fit faire des apprêts de jeux que l'on apelle Conſualia*, qui ſont conſacrez à Neptune ſurnommé Chevalier.

6. Après cela, il fit publier cette fête parmi tous les peuples voiſins ; & pour la rendre plus éclatante & plus deſirée, on la célebra avec toute la pompe & toute la magnificence que l'on y put aporter.

* *De Conſus, qui étoit le Dieu du Conſeil.*

il y vint quantité de monde, afin de voir auſſi la nouvelle Ville. Les plus proches principalement y vinrent, comme les Ceniniens, les Cruſtumeniens, les Antemnates; & enfin tous les Sabins y vinrent avec leurs femmes & leurs enfans. Ils furent invitez de prendre logis, de part & d'autre; & comme ils virent la ſituation de Rome, les murailles de la Ville, & le grand nombre de maiſons dont elle étoit déja remplie, ils s'étonnerent de l'accroiſſement qui s'étoit fait en ſi peu de tems parmi les Romains. Lorſque le jour du ſpectacle fut venu, & que chacun y attachoit & ſon eſprit & ſes yeux, on fit éclore le deſſein que l'on s'étoit propoſé; & au ſignal que l'on en donna, la jeuneſſe Romaine fit effort de tous côtez pour enlever les filles des Sabins. La plûpart furent priſes, ſelon que chacun les rencontroit indifferemment & ſans choix; & quelques-unes des plus belles qu'on avoit deſtinées aux principaux Senateurs, furent amenées dans leurs maiſons par quelques-uns de la populace à qui l'on avoit donné cette charge. On dit qu'il y en eut une remarquable ſur toutes les autres par ſa beauté & par ſa taille, qui fut enlevée par les gens d'un nommé Talaſſius, & que pluſieurs ayant demandé à qui ils la menoient, ils crierent pluſieurs fois à Talaſſius, de peur qu'elle ne leur fût ôtée de force; & que c'eſt de là qu'on a commencé à invoquer Talaſſius dans les nôces. Ainſi la fête ayant été troublée, les peres de ces filles épouventez de cette avanture, prirent la fuite en ſe plaignant que l'Hoſpitalité avoit été violée, & apellerent à leur vengeance, le Dieu, à la fête duquel ils étoient venus de bonne foi pour être ſi lâchement trompez. D'ailleurs les filles ravies n'en avoient pas plus d'eſperance pour elles, ni moins d'indignation & de colere pour leurs raviſſeurs. Cependant Romulus alloit de tous côtez pour les apaiſer: il leur remontroit que ce deſordre étoit arrivé ſeulement, par l'arrogance de leurs Peres qui les avoient refuſées

aux Romains; qu'ils les prendroient néanmoins en mariage; qu'elles auroient part à leurs biens & aux privileges de la Ville; & que, ce qui eſt le plus doux & le plus agréable parmi les hommes, elles vivroient paiſiblement en la compagnie de leurs enfans: qu'elles s'apaiſaſſent ſeulement, & qu'elles donnaſſent leurs volontez & leurs cœurs à ceux à qui la fortune avoit déja donné leurs corps; que bien ſouvent l'amitié avoit pris naiſſance d'une injure; que cela ſeroit cauſe qu'elles trouveroient plus de douceur & de bonté en leurs maris, & que chacun s'efforceroit de ſon côté par ſes devoirs & par de bons traitemens, de leur faire oublier avec joie leurs peres & leur Patrie. D'autre côté les hommes qui les avoient enlevées, n'épargnoient aucunes careſſes; & ce qui eſt ſans doute plus capable que toutes les choſes du monde, de gagner l'eſprit des femmes, ils excuſoient leur action par la violence de l'amour qu'ils avoient toûjours eu pour elles. Mais cependant leurs peres en deuil, alloient de tous côtez dans les Villes, afin d'émouvoir les peuples par leurs larmes & par leurs plaintes. Ils n'enfermerent pas leur douleur dans leurs maiſons particulieres, mais ils s'aſſemblerent de toutes parts à la Cour de Titus Tatius Roi des Sabins, à qui il venoit ſans ceſſe des Ambaſſadeurs, à cauſe de la grande réputation qu'il avoit acquiſe dans ces contrées. Les Ceniniens, les Cruſtumeniens & les Antemnates, avoient part comme les autres à cette injure: & parce qu'il leur ſembla que Tatius & les Sabiens agiſſoient froidement en cette occaſion, ces trois peuples ſe liguerent enſemble pour faire la guerre. Mais comme les Cruſtumeniens & les Antemnates montroient encore trop peu d'ardeur au gré des Ceniniens qui brûloient du deſir de ſe vanger, les Ceniniens ſeuls ſe jetterent dans le territoire des Romains, où tandis qu'ils faiſoient le dégât, Romulus vint au devant d'eux avec une armée. Il leur aprit en cette occaſion que la colere

& la violence ſont inutiles ſans la force : il mit en ſuite leur armée, il pourſuivit les fuyards, il tua leur Roi dans le combat ; il le dépouilla de ſes armes, & du premier effort qu'il fit, il ſe rendit maître de la Ville. De-là ayant ramené ſon armée victorieuſe, comme il affectoit les grandes actions, & qu'il n'étoit pas moins curieux de les faire paroître avec pompe & magnificence, il monta au Capitole, portant lui-même ſur une machine accommodée tout exprès, les dépouilles du chef de ſes ennemis qu'il avoit tué. Après qu'il les eût attachées à un chêne conſacré & venerable aux Bergers, il traça un Temple de Jupiter à qui il donna en même tems un ſurnom.

7. Jupiter Feretrien *, dit-il, Romulus Roi victorieux de ſes ennemis te preſente ces armes Royales, & je te conſacre en ce lieu le Temple que mon eſprit vient de tracer, pour être à l'avenir le ſiége des dépouilles opimes, que ceux qui viendront après nous, aporteront à mon imitation, des Rois & des Chefs des ennemis qu'ils auront tuez de leur main. Telle fut l'origine du Temple qui fut le premier conſacré dans Rome ; Et depuis les Dieux ont permis que la prédiction du Fondateur de ce Temple, n'a point été vaine ; & que la gloire de cette offrande ne ſe rendit pas commune par le grand nombre de ceux qui executeroient une action ſi glorieuſe. En effet, depuis ce tems-là, durant tant d'années & tant de guerres, on n'a gagné que deux fois de pareilles dépouilles, tant la fortune a été avare de cette gloire. Tandis que les Romains faiſoient ces choſes, les armées des Antemnates voyant leurs frontieres ſans défenſe & ſans ſecours, prirent cette occaſion d'y faire des courſes : mais on envoya auſſitôt contr'eux une legion Romaine qui les défit dans la campagne ; & ayant été mis en fuite aux premiers coups qu'on leur porta, leur Ville fut priſe en même-tems. Mais Herſilie importunée par les

* *Feretrius vient de* Ferire, *frapper.*

prieres des filles ravies, pria Romulus son mari triomphant de deux victoires, de pardonner à leurs peres, & de les recevoir dans la Ville. Elle lui remontra que par le moyen de cette union, son Etat s'affermiroit davantage, & obtint facilement ce qu'elle demandoit. Ensuite il marcha contre les Cruſtumeniens qui lui avoient déclaré la guerre, & qui neanmoins lui donnerent moins de peine que les autres, parce qu'ils étoient déja affoiblis, & qu'ils avoient perdu le courage par la défaite de leurs alliez. Il envoya des colonies chez ces deux peuples: & parce que les terres des Cruſtumeniens étoient des terres fertiles & abondantes, il s'en trouva pluſieurs qui les allerent habiter. Mais en récompenſe, quantité de Cruſtumeniens vinrent à Rome, & principalement les peres & les parens de celles qui avoient été ravies. La derniere guerre fut entrepriſe & commencée par les Sabins, & fut ſans doute la plus grande & la plus dangereuſe de toutes. Et certes ils ne firent rien par précipitation, ni par une fureur aveugle. Ils ne parlerent point de la guerre, avant que de la déclarer, & ajoûterent la tromperie à leurs deſſeins. Sp. Tarpejus étoit alors Gouverneur de la citadelle de Rome: & comme ſa fille étoit par hazard ſortie hors des murailles, afin d'aller querir de l'eau pour les ſacrifices, Tatius la gagna par argent, & l'obligea par ce moyen de faire entrer ſes gens dans la forteresſe. Mais ils n'y furent pas ſi-tôt entrez qu'ils l'accablerent ſous leurs armes, ſoit qu'ils vouluſſent faire paroître que la forteresſe avoit été priſe de force, ſoit qu'ils vouluſſent laiſſer un exemple qu'on ne doit point avoir de foi pour les traîtres, & qu'il n'y a aucuns endroits qui ſoient aſſurez pour eux. On ajoûte à ce diſcours, que comme les Sabins portent ordinairement au bras gauche des bracelets d'or fort peſans, & des anneaux aux doigts garnis de pierres précieuſes, elle fit cette compoſition avec eux, qu'ils lui donneroient ce qu'ils portoient à la main

gau-

gauche, & qu'au lieu de l'or qu'elle en attendoit, ils l'accablerent sous leurs boucliers. Il y en a qui disent que selon l'accord que les ennemis avoient fait avec elle, de lui donner ce qu'ils portoient au bras gauche, elle demanda leurs armes ; & que voyant qu'il y avoit de la malice en son procedé, ils la tuérent par sa propre récompense. Quoi-qu'il en soit, les Sabins s'emparerent de la forteresse ; & le lendemain comme toute l'armée Romaine eut rempli cet espace qui est entre le mont Palatin & le Capitole, ils ne voulurent point descendre que les Romains poussez de colere & du desir de recouvrer la Citadelle, n'eussent commencé à monter, pour les aller attaquer. Les Chefs de part & d'autre, commencerent le combat : du côté des Sabins, Metius Curtius ; & du côté des Romains, Hostius Hostilius. Il combattoit à la tête des siens en lieu desavantageux, & toutefois il défendit quelque tems les Romains par sa hardiesse, & par son courage. Mais aussi-tôt qu'il eut été tué, l'armée Romaine commença à plier, & fut repoussée jusqu'à la vieille porte du Palais. Romulus lui-même fut emporté par la foule de ceux qui fuyoient, & alors levant son épée au Ciel : *Jupiter*, dit-il, *j'ai jetté sur le mont Palatin les premiers fondemens de cette Ville, suivant l'ordre que j'en ai reçu par tes oiseaux ; Cependant les Sabins sont maîtres de la forteresse qu'ils ont achetée par un crime ; & de là ayant passé la moitié du vallon, ils viennent à nous les armes à la main. O Pere des Dieux & des Hommes, au moins repousse-les de cet endroit, ôte l'épouvante aux Romains, & arrête une fuite si honteuse. Ici je fais vœu de te faire bâtir un Temple consacré à Jupiter Stateur* pour une marque perpetuelle, que cette Ville aura été conservée par ta faveur & par ton secours.* Après avoir fait cette priere, comme s'il eût ressenti qu'elle avoit été exaucée : *Romains*, dit-il, *Jupiter ce Dieu très-bon & très-grand, nous comman-*

* Jupiter Stator, *comme qui diroit* Arrêteur.

de de tenir ferme, & recommencer le combat. En même-tems ils s'arrêterent comme si un Dieu leur en fût venu faire le commandement. Romulus court aussi-tôt jusqu'aux premiers rangs des Romains, que Metius Curtius Chef des Sabins, étant descendu de la forteresse, avoit repoussez & écartez de part & d'autre dans la place; Et même il étoit bien proche de la premiere porte du Palais, lorsqu'il commença à crier: *Enfin nous sommes vainqueurs de ces hôtes sans foi, de ces lâches ennemis. Ils connoissent maintenant que c'est autre chose de ravir des filles, & de combattre contre des hommes.* Tandis qu'il se glorifioit de la sorte, Romulus le vint charger avec une troupe des plus braves jeunes hommes de la ville; & comme Metius combattoit alors à cheval, il fut d'autant plus aisé de le repousser. En même-tems les Romains le poursuivirent, & le reste des troupes animées par le courage du Roi, mit en déroute les Sabins. Metius se jetta dans un marêt, son cheval s'étant épouventé du bruit de ceux qui le poursuivoient; & cette avanture attira en cet endroit les Sabins, qui apréhendoient pour un si grand homme. Toutefois il reprit courage par les cris des siens qui l'apellerent, & se retira de ce péril par les signes qu'ils lui firent, en lui montrant un chemin pour en sortir. Enfin les Romains & les Sabins recommencerent le combat dans un vallon qui sépare les deux montagnes; Et déja la victoire panchoit du côté des Romains, lorsque les Sabines dont le Rapt avoit fait naître cette guerre, parurent toutes échevelées, leurs habillemens rompus, & comme ayant surmonté par les maux presens, la crainte naturelle aux femmes. Ainsi elles eurent la hardiesse de se jetter entre les deux armées, parmi les traits qu'on poussoit de part & d'autre, pour tâcher de les séparer, & de vaincre de si fortes haines. Elles conjuroient d'un côté leurs peres, & de l'autre côté leurs maris, de ne se pas souiller du sang de leur beau-pere, & de leur gen-

dre, & de ne pas diffamer par un parricide ; ceux qu'elles avoient mis au monde, les Sabins, leurs petits-fils, & les Romains, leurs propres enfans. *Si*, disoient-elles, *vous avez tant d'averſion pour cette alliance & pour nos mariages, tournez vos armes contre nous, puiſque nous ſommes cauſes de la guerre, & du meurtre de nos maris, & de nos peres. Il nous eſt plus doux de mourir que de vivre miſerables, par la perte des uns ou des autres.* Ce ſpectacle toucha les Soldats & les Capitaines, & en même-tems, il ſe fit un grand ſilence, & l'on demeura ſans rien faire de chaque côté. Après cela les chefs s'avancerent, afin d'en venir à quelque accord ; & non ſeulement ils firent la paix, mais ils ne firent qu'une ville de deux villes. Ils unirent enſemble l'un & l'autre Royaume, & mirent dans Rome le ſiége de la domination. Ainſi la ville fut bientôt multipliée ; mais pour donner quelque choſe aux Sabins, les Romains, & les Sabins furent apellez tous enſemble, Quirites, du nom de Cures ville des Sabins : Et afin de laiſſer aux ſiécles ſuivans la memoire de cette bataille, lorſque Curtius fut ſorti de ce marêt, où il étoit tombé avec ſon cheval, on le nomma le Lac Curtien.

8. La paix qui nâquit inopinément d'une guerre ſi funeſte, rendit les Sabines plus cheres à leurs maris & à leurs peres, & principalement à Romulus ; c'eſt pourquoi quand il diviſa le peuple en trente Curies *, il leur impoſa le nom de ces femmes. Il eſt vrai que leur nombre étoit plus grand que celui de ces Curies ; & l'on ne dit point ſi celles dont le nom leur fut donné furent choiſies, ou à cauſe de leur âge, ou en conſideration de leur mérite, & de la dignité de leurs maris, ou ſi ce fut enfin par le ſort. On fit en même-tems trois cens Chevaliers, les Ramnenſes prirent leur nom de Romulus : les Tatiens de Titus Tatius ; mais on ne peut dire certainement d'où les Luce-

* *Quartiers ou parties.*

res tirerent leur nom & leur origine. Depuis non seulement le Royaume fut commun entre les deux Rois ; mais ils le posséderent ensemble avec une parfaite intelligence. Quelques années après, les parens de Tatius outragerent les Ambassadeurs des Laurentes, qui agirent en cette occurrence selon le droit des gens ; mais la faveur & les prieres eurent plus de force sur Tatius que des plaintes légitimes. Aussi en attira-t-il sur lui seul le châtiment, & toute la haine de cette action ; car étant allé quelque tems après à Lavinium pour un sacrifice solemnel, il fut tué par le peuple qui se vint jetter sur lui. On dit que Romulus en montra moins de sentiment qu'il ne devoit, soit à cause qu'il n'y a pas beaucoup de foi dans la societé de l'Empire, soit qu'il estimât que Tatius étoit mort avec justice. En effet, il n'entreprit point de guerre, pour prendre la vengeance de cette mort : Néanmoins pour réparer l'injure qui avoit été faite aux Ambassadeurs, & le meurtre commis en la personne du Roi, on renouvella l'alliance entre Rome & Lavinium. A peine cette paix qui sembloit desesperée eut-elle été conclue, qu'une guerre s'éleva plus près de la ville, & presque dans ses portes.

9. Les Fidenates qui estimoient que le pouvoir de leurs voisins, se rendroit trop grand & trop formidable, jugerent qu'il leur falloit faire la guerre, avant qu'ils fussent arrivez à ce degré de grandeur, que l'aparence leur promettoit. Ils envoyerent donc leur jeunesse sur les terres de Rome, & ruinerent tout le pays qui est entre la Ville & Fidene. De-là ils passerent à main gauche, parce que le Tibre les empêchoit de prendre la droite, & firent par tout des pillages, avec un grand effroi des païsans. Le bruit de ce tumulte pa sa bientôt de la campagne dans la ville, & fut pour ainsi dire, le Courrier, qui y aporta la nouvelle de cette guerre. Romulus qui se voyoit attaqué, fit aussi-tôt sortir ses troupes ; car une guerre si proche ne pouvoit souf-

hir de retardement. Il alla camper à mille pas de Fidene : & ayant laiſſé quelques-uns des ſiens pour la garde de ſon camp, il parut en campagne avec toutes ſes forces; mais cependant il en mit une partie en embuſcade dans les bois & dans les buiſſons d'alentour. Ainſi avec la plûpart de ſes gens de pied, & avec toute ſa Cavalerie, il alla comme en deſordre, & toutefois avec audace, eſcarmoucher juſqu'aux portes de la Ville, pour attirer l'ennemi. Alors ſes gens de cheval firent ſemblant de reculer, parce qu'il étoit plus vrai-ſemblable que la fuite commençât par eux : & quand les gens de pied eurent auſſi commencé à ſe retirer, voyant la Cavalerie comme en branle, entre la réſolution de combattre ou de fuir, en même tems les ennemis ſortirent de leur Ville à portes ouvertes, coururent après les Romains, & donnerent dans l'embuſcade en les pourſuivant. Auſſi-tôt les Romains parurent, ſe jetterent au travers des ennemis; & ceux qui avoient été laiſſez pour la garde du camp, ſortirent même contr'eux, & augmenterent leur épouvante. Les Fidenates ſaiſis d'une double peur, tournerent le dos avant preſque que Romulus, & les Cavaliers qu'il avoit avec lui, euſſent le tems de tourner bride : & comme ils fuyoient véritablement, ils retournerent bien plus vîte du côté de la Ville, qu'ils n'avoient auparavant pourſuivi ceux dont la fuite n'étoit que feinte. Toutefois ils ne ſe déroberent pas à leurs ennemis, car les Romains qui les pourſuivoient l'épée dans les reins, entrerent pêle-mêle avec eux dans la Ville avant qu'on en pût fermer les portes. La guerre des Fidenates fut comme une contagion qui ſe répandit dans l'eſprit des Veiens; en effet, ce peuple touché du péril de ſes voiſins, & de l'alliance qu'il avoit avec eux (car les Fidenates étoient auſſi comptez entre les Toſcans) & craignant d'ailleurs le voiſinage d'un ſi puiſſant ennemi, ſi par hazard il ſe déclaroit contre les nations d'alentour, fit des courſes ſur les frontieres

des Romains, plûtôt toutefois comme des gens qui veulent piller, que comme des ennemis déclarez. C'eſt pourquoi ſans avoir campé nulle part, & ſans attendre l'ennemi, ils s'en retournerent à Veies* avec leur butin. Au contraire les Romains ne les ayant pas trouvez en campagne, paſſerent le Tibre, réſolus de les pourſuivre juſqu'à la derniere extrêmité, & de tenter la fortune de la guerre. Quand les Veiens eurent apris que les Romains avoient campé, afin de venir enſuite contre leur Ville, ils ſortirent au devant d'eux, aimant mieux donner bataille, que de combattre enfermez, pour leurs maiſons & pour leurs murailles; & ſans que la force fût aidée de l'artifice, Romulus ſe rendit victorieux par la force de ſon armée compoſée de vieux Soldats. Toutefois il ſe contenta de pourſuivre les ennemis juſques dans leur Ville, & ne voulut point l'aſſieger, parce qu'elle étoit trop forte par ſes murailles & par ſon aſſiette. Mais à ſon retour il fit le dégât dans le païs, plutôt pour ſe vanger, que pour y faire quelque butin. Enfin les Veiens non moins affoiblis par ce dommage que par leur défaite, envoyerent à Rome des Ambaſſadeurs, afin de demander la paix. On leur ôta, comme pour leur châtiment, la moitié de leurs terres, & on leur accorda une tréve de cent ans. Voilà à peu près les choſes qui furent faites pendant le regne de Romulus, dans la paix & dans la guerre. Certes il n'y a rien en toute ſa vie qui démente ſon origine céleſte, & la divinité qu'on a crue en lui après ſa mort, ſoit qu'on regarde ſon courage à recouvrer le Royaume de ſon ayeul, ſoit que l'on conſidere ſon deſſein de fonder une Ville, & la façon dont il l'aſſura pour la guerre & pour la paix. En effet, il lui donna un établiſſement ſi merveilleux, & la porta à un ſi haut degré de puiſſance, qu'elle jouit quarante ans depuis d'une paix inébranlable. Il fût néanmoins plus

* *Aujourd'hui* Civita Caſtellana, *ſelon d'autres*, Veano ou Caſtel Pontiano.

chéri de la multitude que des Senateurs; mais sur *tout*, il fut aimé des gens de guerre. Il avoit trois *cens* Soldats pour sa garde durant la paix & durant la guerre, & les apelloit les Legers.

10. Après avoir fait tant de belles choses, comme il eut fait assembler son armée auprès du marêt de la Chévre, afin d'en faire la revue, une tempête qui s'éleva inopinément, avec un grand éclat de tonnerre, couvrit le Roi d'un nuage si épais, qu'il en déroba la vue à l'assemblée, & depuis Romulus n'a plus paru sur la terre. Quand la jeunesse Romaine fut revenue de sa peur, après avoir vu sortir d'un jour si troublé, une lumiere si tranquille, elle crut véritablement ce que disoient les Senateurs qui étoient les plus proches de Romulus, qu'il avoit été enlevé au Ciel par cette tempête. Toutefois elle fut touchée d'une soudaine aprehension, en se voyant privée d'un si grand homme, & demeura quelque tems dans un triste & morne silence. Depuis, suivant la proposition de quelques-uns, chacun voulut aussi qu'on saluât Romulus, comme un Dieu né d'un Dieu, comme le Pere, & le Roi de la ville de Rome. On lui demanda la paix par des prieres, & que se rendant propice & favorable à la Ville qu'il avoit fondée, il voulût aussi la conserver éternellement. Je croirois bien que quelques-uns soupçonnerent les Senateurs, d'avoir mis en pieces Romulus; car enfin le bruit en courut, mais sourdement & sans beaucoup de connoissance. Cependant l'admiration qu'on avoit pour lui, & l'épouvante où l'on étoit autoriserent le premier bruit qui s'en étoit déja répandu. D'ailleurs, il fut confirmé par le raport d'un homme à qui l'on donna la croyance. Car Proculus Julius voyant que la perte du Roi avoit mis en trouble toute la Ville, & qu'il l'avoit animée contre les Senateurs, s'alla presenter au peuple, à qui il conta une chose véritablement étrange, & qui néanmoins fut crue, parce qu'il étoit en grande consideration dans la Ville. *Messieurs*,

dit-il, *aujourd'hui sur le point du jour Romulus le Pere & le Fondateur de cette Ville, est tout à coup descendu du Ciel, & s'est presenté devant moi. Epouvanté de cette aparition, je me suis arrêté pour l'adorer: & lorsque je l'ai prié de me permettre de le regarder en face: Va*, m'a-t-il dit, *annonce aux Romains, que c'est la volonté des Dieux, que Rome soit le Chef de toute la terre: qu'ils se rendent donc sçavans dans la science militaire: qu'ils sçachent & qu'ils aprennent à leurs descendans, qu'il n'y aura point de forces humaines qui puissent résister à leurs armes. Après m'avoir tenu ce discours*, continua Proculus, *il est remonté dans le Ciel.* On ne sçauroit dire combien on donna de foi à ce raport, & combien la douleur que le peuple & les gens de guerre avoient ressentie de la mort de Romulus, fut adoucie par la croyance de son immortalité. Cependant le trône que personne n'occupoit encore, excitoit entre les Senateurs de l'ambition & de la dispute. Ce n'étoit pas néanmoins que pas un en particulier eût déja formé quelque parti. Comme ce peuple étoit nouveau, il n'y avoit encore personne qui fût plus considerable que l'autre. La dispute étoit seulement entre les deux ordres. Ceux qui étoient sortis des Sabins, vouloient que le Roi fût créé de leur corps, de peur de perdre le droit & la possession du Royaume, parce que depuis la mort de Tatius, personne d'entre eux n'y avoit eu part; mais au contraire, les vieux Romains ne vouloient point de Roi qui fût étranger: & toutefois dans cette diversité de volontez, comme on n'avoit pas encore goûté les douceurs de la liberté, tout le monde en general demandoit un Roi. Alors les Senateurs commencerent à craindre, que si la Ville demeuroit plus longtems sans conduite, & l'armée sans Capitaine, les peuples voisins déja irritez de la prosperité de Rome, ne fissent contre elle des entrepriſes. Chacun trouvoit donc à propos d'avoir un Chef, & personne toutefois ne vouloit ceder à l'autre. C'est pourquoi

les cent Senateurs résolurent de diviſer leur corps en dix dixaines, & d'établir en chacune une perſonne qui commanderoit. De ſorte que chaque dixaine regneroit à ſon tour ; c'eſt-à-dire, que dix hommes regnoient enſemble. Et il y en avoit un entr'eux qui avoit les Licteurs, & les marques de la ſouveraine domination. Cette autorité ne duroit que cinq jours, & paſſant ainſi de main en main, cette eſpece de gouvernement fut continué l'eſpace d'un an. Ce fut delà que tira ſon nom ce qu'on apelle encore aujourd'hui Interrégne. Mais enfin le peuple commença à murmurer, qu'on avoit multiplié ſa ſervitude, puiſqu'au lieu d'un Maître, on lui en avoit donné cent, & témoigna qu'il ne vouloit plus avoir qu'un Roi, dont il eût fait lui-même le choix. Quand les Senateurs eurent remarqué ce mécontentement du peuple, ils aimerent mieux offrir volontairement ce qu'ils euſſent été contraints de ceder, & gagnerent la bienveillance du peuple, en lui abandonnant l'autorité ſouveraine. Toutefois ils ne ſe réſervérent pas moins de puiſſance, qu'ils en cedoient ; car ils ordonnerent que quand le peuple auroit créé un Roi, il ne pourroit être reçu, ſi les Senateurs n'aprouvoient ſon élection. Et encore aujourd'hui, ſoit qu'il s'agiſſe de faire des Loix, ou de créer des Magiſtrats, le Senat s'attribue ce droit qu'il a obtenu par la force. En effet, avant que le peuple donne ſes ſuffrages, la réſolution que l'on doit prendre étant encore incertaine, les Senateurs ont toûjours l'autorité de l'aprouver. Alors l'Entre-roi ayant convoqué l'aſſemblée : *Meſſieurs*, dit-il, *créez un Roi ſous de bons auſpices, & pour votre bien, le Sénat le trouve bon, & vous le permet. Si vous éliſez un Monarque qui merite d'être le ſecond après Romulus, les Senateurs le confirmeront dans cette ſuprême dignité.* Cela fut ſi agréable au peuple, que pour ne ſe pas laiſſer vaincre en courtoiſie, il ne voulut rien ordonner ; ſinon que le Senat fît choix de celui qui devoit regner dans Rome.

11. En ce tems-là la justice & la pieté de Numa Pompilius * étoient en grande réputation. Il demeuroit à Cures, ville des Sabins; & au reste il étoit sçavant dans les Loix divines & humaines, autant qu'alors on le pouvoit être. On a faussement attribué sa doctrine à Pythagore Samien, parce qu'on n'en trouve point d'autre auteur; & cependant il est certain que ce fut seulement durant le regne de Servius Tullus, plus de cent ans après Numa, que Pythagore ouvrit ses écoles à quelques jeunes hommes ses Sectateurs aux extrémitez de l'Italie, proche de Metaponte, d'Heraclée & de Crotone. Mais quand il eût été du même-tems que Numa, comment de ces lieux éloignez le bruit en fût-il venu jusqu'aux Sabins? ou par quel commerce de langage, eût-il fait naître en quelqu'un d'eux, la curiosité de l'aller entendre? ou par quels guides & par quels secours, un seul homme l'eût-il été trouver sans péril, parmi tant de peuples differens de mœurs & de langues, qu'il eût été besoin de traverser? Je croirois donc plûtôt qu'il étoit naturellement vertueux, & qu'il étoit moins instruit dans les sciences étrangeres, que dans la severe discipline des vieux Sabins, qui a été la plus pure de l'antiquité. Bien que les Senateurs Romains jugeassent que la puissance pancheroit du côté des Sabins, si l'on prenoit chez eux un Roi; toutefois au nom de Numa, pas un des Senateurs ou des Citoyens n'osa se préferer soi-même, ni aucun autre de sa faction à ce celebre personnage; & chacun demeura d'accord de donner le Royaume à Numa Pompilius.

Aussi-tôt qu'il fut arrivé, il voulut, comme Romulus avoit fait à la fondation de la Ville, qu'on observât les présages, avant qu'il montât dans le trône, & fit consulter les Dieux touchant son élection. Ainsi ayant été mené dans la forteresse par l'Augure, à qui depuis par honneur, ce Sacerdoce demeura

* *Numa Pompilius second Roi de Rome.*

perpetuité, sous le titre d'Augure public, il s'assit sur une pierre, le visage tourné du côté du Midi. L'Augure prit place à sa gauche, ayant la tête couverte, & tenant en sa main un bâton courbé & sans nœuds, qui est appellé *Lituus*. Puis, après avoir fait ses prieres, & jetté les yeux sur la Ville & sur la Campagne, il marqua l'Orient & l'Occident. Il appella Midi ce qui étoit à la droite, & Septentrion ce qui étoit à la gauche; il détermina de l'esprit une certaine marque, à l'endroit le plus éloigné où sa vue se put étendre; & ensuite ayant pris son bâton de la main gauche, & mis la droite sur la tête de Numa, il fit sa priere en ces termes: *Jupiter s'il est expedient que Numa Pompilius, dont je tiens maintenant la tête, gouverne & soit Roi de Rome, faites en paroître des signes certains, entre les bornes que je me suis proposées.* En même tems il specifia les présages qu'il vouloit lui être envoyez; & aussi-tôt qu'on les eut vus, Numa fut déclaré Roi, & descendit du lieu où il étoit. Il ne fut pas si-tôt entré dans la possession du Royaume, qu'il resolut de fonder & de bâtir de nouveau par des Loix, & par de salutaires Ordonnances cette nouvelle Ville qui venoit d'être fondée par la force & par les armes. Mais comme il eut reconnu, qu'il étoit bien difficile d'y accoûtumer le peuple durant la guerre, qui avoit engendré dans les esprits comme une espece de barbarie, il jugea que pour l'adoucir, il le falloit desacoûtumer des armes.

11. Il fonda premierement au pied d'Argilete un Temple de Janus, pour être la marque de la guerre & de la paix. Car quand il étoit ouvert, on jugeoit de là qu'on étoit en armes; & quand il étoit fermé, c'étoit un signe certain que tous les peuples d'alentour étoit en paix. Il n'a été fermé que deux fois depuis le regne de Numa: une fois durant le consulat de T. Manlius, après qu'on eut achevé la premiere guerre Punique; & l'autre (ce que les Dieux nous ont permis de voir en notre tems)

après la guerre Actiaque, quand la paix eut été établie sur la terre, & sur la mer par l'Empereur Auguste César. Enfin Numa ayant fermé ce Temple & fait alliance avec tous les Peuples voisins, voulut empêcher que comme on n'aprehendoit plus rien du côté des étrangers, l'oisiveté ne corrompît les esprits, que la crainte des ennemis, & la discipline militaire avoient toûjours tenus dans le devoir. Il estima donc que le plus puissant moyen de gouverner la multitude ignorante & grossiere, en ce tems-là, étoit de lui imprimer la crainte des Dieux; & d'autant qu'il ne la pouvoit faire entrer dans l'ame du peuple, que par la fiction de quelque miracle, il feignit qu'il avoit de nuit des conferences avec la Déesse Egerie; que c'étoit par ses conseils qu'il instituoit les sacrifices, qui étoient les plus agréables aux Dieux, & qu'il établissoit des Prêtres particuliers pour le service de chaque Dieu. Mais avant toute autre chose, il divisa l'année en douze mois, suivant le cours de la Lune; & parce qu'en chaque mois, elle n'emploie pas trente jours entiers à faire son cours, ce qui est cause qu'il s'en faut quelques-uns, pour composer l'an solaire, il distribua de telle sorte les jours intercalaires dans les mois, qu'à chaque vingt-quatriéme année, le nombre des jours ne manquoient pas de se raporter au même degré du Soleil, auquel ils avoient commencé, & que toutes les années se trouvoient parfaites & remplies. Il institua aussi les jours où il est permis de vaquer aux affaires, & ceux où il n'est pas permis de travailler, parce qu'il jugeoit bien qu'il seroit quelquefois utile de ne rien faire avec le peuple. Après cela, il créa des Prêtres, encore qu'il fît lui-même la plus grande partie des sacrifices, & principalement ceux, qui sont aujourd'hui de la charge de celui qu'on apelle Flamen Dialis *. Mais parce qu'il se doutoit bien que dans une Ville belliqueuse, plus de Romulus regneroient que de Rois,

* Les Prêtres de Jupiter.

semblables à Numa, & qu'ils feroient leurs délices d'aller eux-mêmes à la guerre; il ordonna afin que les sacrifices que le Roi devoit faire lui-même ne fussent pas intermis, un Prêtre pour vaquer perpetuellement au service de Jupiter; & outre qu'il le para d'un habit pompeux & magnifique, il l'honora de la Selle-curule. Il ajoûta deux autres Prêtres à celui-là, l'un pour Mars, & l'autre pour Quirinus, & consacra des filles à la Déesse Vesta, dont l'ordre étoit venu d'Albe, & faisoit souvenir de la race & de la naissance du Fondateur de la Ville. Il leur assigna une pension aux dépens du public, pour servir assiduement au Ministere du Temple, & les rendit saintes & venerables, par leur virginité, & par les autres céremonies. Il institua aussi douze Saliens en l'honneur de Mars, surnommé Gradive. Il leur donna pour habillemens des hoquetons en broderie, & un plastron d'airain par dessus. Il voulut qu'ils portassent les boucliers qui étoient tombez du Ciel, & qu'ils allassent ainsi par la Ville, chantant des Hymnes, & dansant une danse ordonnée pour cela. Depuis il élut pour Pontife Marcius fils de Marcus de l'ordre des Senateurs. Il lui donna par écrit l'ordre & les façons des sacrifices; quelles victimes il falloit sacrifier, en quels jours, en quels Temples, & d'où l'on prendroit l'argent qu'on emploieroit à cette dépense. Il fit aussi dépendre des résolutions du Pontife, toutes les autres choses qui concernoient la Religion, tant publiques que particulieres, afin que le Peuple eût quelqu'un qu'il pût aller consulter, & que la Religion ne fût ni corrompue ni troublée, ou par le mépris des Coutumes du pays, ou par l'introduction des Coutumes étrangeres. Il voulut que le même Pontife eût non-seulement la charge des céremonies qui regardent les Dieux, mais qu'il enseignât aussi ce qui étoit des funerailles, & comment il falloit apaiser les Manes des Morts; quels prodiges & quels autres signes il falloit prendre pour présages, & quels

il ſeroit neceſſaire d'expier. Enfin pour tirer une veritable connoiſſance de l'intention des Dieux, il conſacra un Autel ſur le mont Aventin à Jupiter Elicien *, qu'il conſultoit par des Augures ſur tout ce qu'il devoit entreprendre. Ainſi en s'inſtruiſant ſur toutes choſes, & en les pratiquant auſſi, le peuple inſenſiblement deſacoutumé de la guerre, ne manquoit pas d'occupation. Et comme on connoiſſoit bien que quelque Divinité avoit ſoin des choſes humaines, enfin la penſée & la méditation des Dieux, imprima tant de pieté dans le cœur de tout le monde, que ſans la crainte des Loix & des peines, la foi ſeule & le ſerment gouvernoient toute la Ville. Or d'autant qu'on ſe formoit dans Rome ſur les mœurs du Prince, comme ſur le plus beau modéle qu'on ne pouvoit propoſer, les peuples voiſins qui avoient juſques-là conſideré Rome, comme un camp planté au milieu d'eux, pour troubler la paix de tout le monde; conçurent pour elle tant de reſpect, qu'ils crurent que ce ſeroit faire un crime que de faire la moindre injure à une Ville ſi religieuſe. Il y avoit auprès de Rome un bocage, qu'une eau vive qui ſortoit d'une grotte obſcure, arroſoit inceſſamment; & parce que Numa y alloit ordinairement ſeul, comme pour conferer avec la Déeſſe, il le conſacra aux Muſes, à cauſe qu'il ſe ſervoit de leurs conſeils avec ceux d'Egerie ſa femme, & y dédia un Temple à la ſeule foi. Il voulut que les Prêtres y fuſſent portez ſur un chariot fait en arcarde, & qu'ils y ſacrifiaſſent les mains enveloppées juſqu'aux doigts, afin de montrer par ce moyen que la foi ſe doit garder, & que ſon trône eſt dans les mains. Il inſtitua quantité d'autres ſacrifices que les Pontifes apellent Argéens, & conſacra les lieux où ils devoient être celebrez. Mais la plus grande & la plus glorieuſe de ſes actions, fut que durant ſon regne, il n'eut pas moins de ſoin de conſerver la paix que ſon Royaume. Ainſi deux Rois ont aug-

* *Elicien vient de* Elicere, *qui ſignifie* tirer.

menté l'Etat des Romains par deux moyens differens: l'un par la paix, l'autre par la guerre. *Romulus* regna trente-ſept ans, & Numa quarante-trois. Et alors l'Etat des Romains étoit déja fort & puiſſant, & avoit un temperament qui tenoit de la guerre & de la paix.

13. La mort de Numa ramena l'interregne dans Rome, juſqu'à ce que le peuple élut pour ſon Roi Tullus Hoſtilius * petit-fils d'Hoſtilius qui combattit ſi genereuſement contre les Sabins, au pied de la fortereſſe; & les Senateurs aprouverent ſon élection. Ce Prince ne fut pas ſeulement diſſemblable à Numa, mais il fut encore plus hardi & plus belliqueux que Romulus. Son âge, ſes forces & la gloire de ſon ayeul, étoient les perſuaſions qui ſollicitoient ſon courage: de ſorte que s'imaginant que la Ville ſe deshonoroit par une lâche oiſiveté, il chercha de tous côtez des matieres & des prétextes de guerre. Il arriva par hazard que quelques païſans Romains coururent ſur les terres d'Albe, & en emporterent quelque butin, & que ceux d'Albe, où regnoit alors Cluilius, firent la même choſe ſur les terres de Rome, pour rendre la pareille aux Romains. On envoya preſque en même tems des Ambaſſadeurs de part & d'autre, pour demander les choſes qui avoient été enlevées. Mais Tullus commanda aux ſiens, de ne point avoir de converſation avec les Albains, avant que d'avoir expoſé leurs ordres. Il ſçavoit bien qu'on ne lui voudroit rien accorder; & que par conſequent on pourroit légitimement déclarer la guerre. Les Albains montrerent moins d'eſprit dans leur conduite, car Tullus les ayant reçus avec toute ſorte de bon accueil, & même les ayant fait loger dans ſon Palais, ils s'amuſererent à faire avec lui des feſtins, & des débauches qui leur firent perdre le tems. Cependant les Romains firent les premiers leurs demandes dans Albe, & voyant que le Roi les avoit refuſez, ils lui déclarerent la guerre pour le trentiéme

* *Tullus Hoſtilius III. Roi.*

jour d'après. Quand Tullus eut apris cette nouvelle, alors il donna audience aux Ambaſſadeurs des Albains, pour ſçavoir ce qu'ils venoient demander. Comme ils ne ſçavoient rien de tout ce qui s'étoit paſſé, ils commencerent leur diſcours par de vaines excuſes : Que s'ils lui diſoient des choſes qui fuſſent capables de lui déplaire, c'étoit à regret & malgré eux : qu'ils étoient obligez d'obéir au commandement qui leur avoit été donné : qu'ils venoient demander leurs biens ; & que s'ils ne leur étoient rendus, ils avoient ordre de lui déclarer la guerre. Tullus fit cette réponſe à ces paroles : *Allez dire à votre Roi, que le Roi des Romains prend les Dieux à témoin qui des deux peuples a mépriſé le premier les Ambaſſadeurs qui demandoient leurs biens, & les a renvoyez avec un refus ; afin que tous les maux de cette guerre tombent ſur lui avec juſtice.* Ainſi les Albains ayant porté chez eux cette nouvelle, on fit de part & d'autre de grands préparatifs pour cette guerre, qui avoit beaucoup de reſſemblance avec une guerre civile, puiſque ces deux peuples étant ſortis des Troyens, on peut dire en quelque façon, que les peres & les enfans s'armoient les uns contre les autres. Car la Ville de Lavinium avoit été bâtie par les Troyens ; Albe par ceux de Lavinium ; & enfin les Rois de Rome étoient ſortis de la maiſon Royale des Albains. Toutefois le ſuccès & l'évenement de cette guerre, la rendit moins déplorable qu'on ne penſoit, parce qu'on ne donna point bataille, & que les maiſons de la ville d'Albe, ayant ſeulement été abbatues, il ne ſe fit qu'un peuple de ces deux peuples. Les Albains ſe jetterent les premiers avec une grande armée dans le territoire des Romains. Ils planterent leur camp à cinq milles de la ville, & l'enfermerent d'un grand foſſé, qui fut long-tems apellé du nom de leur chef, la foſſe Cluilienne. Mais enfin comme le tems l'a rempli, il lui a fait prendre auſſi ſon nom. Cluilius Roi d'Albe mourut dans ce camp, & les Albains créerent Dictateur

Metius Suffetius. Cependant Tullus devenu plus hardi, principalement par la mort du Roi, publioit hautement que la juſtice des Dieux avoit commencé à le vanger par la mort du Chef des Albains, pour exterminer toute leur force, comme coupable d'une guerre ſi injuſtement déclarée; & une nuit ſans être vu, ayant paſſé le camp des ennemis, il s'alla jetter dans leurs terres avec ſon armée. Cela obligea Metius de décamper, & de s'aprocher des Romains le plus près qu'il lui fut poſſible. Alors il envoya un Héraut à Tullus, pour lui faire ſçavoir qu'il étoit beſoin qu'ils ſe parlaſſent, avant que d'en venir aux mains: que s'il pouvoit conferer avec lui, il étoit aſſuré qu'il lui feroit des propoſitions qui ne concernoient pas moins l'Etat de Rome, que celui des Albains. Tullus qui ne voulut pas le refuſer, bien qu'on ne lui alleguât que des choſes vaines, met auſſi-tôt ſon armée en bataille, & les Albains firent de leur côté la même choſe. Lorſque les deux armées furent en bataille l'une devant l'autre, les deux Chefs accompagnez de quelques grands Seigneurs, s'avancerent entre les deux camps, & l'Albain parla de la ſorte: *Il me ſemble avoir oui dire que ſi l'on a fait quelques injures, & qu'on n'ait point rendu les choſes qui ont été demandées ſuivant le traité, Cluilius notre Roi a été cauſe de tout ce deſordre, & en même tems de la guerre. Je ne doute point, Tullus, que vous n'ayez les mêmes ſentimens. Mais s'il faut dire la verité plûtôt que des choſes aparentes & ſpecieuſes, c'eſt le ſeul deſir de regner, qui met les armes à la main des peuples alliez & voiſins. Si c'eſt juſtement, ou à tort, je ne le veux point examiner, j'en remets le jugement & la connoiſſance à celui qui a entrepris cette guerre. Pour moi j'ai été choiſi par les Albains, ſeulement pour être leur Chef dans cette expedition. Mais il faut que je vous donne avis d'une choſe. Juſqu'à quel point les Toſcans étendent-ils leur puiſſance alentour de nous, & de vous principalement? Certes comme vous en êtes plus proches, vous*

en avez aussi plus de connoissance. Ils sont forts & puissans sur la terre, & le sont encore plus sur la mer. Sçachez que la bataille que nos deux armées donneront, leur servira de jouet & de divertissement: & quand ils verront les uns fatiguez & les autres défaits, ils attaqueront tout ensemble, & les vainqueurs & les vaincus. C'est pourquoi si nous ne sommes pas contens d'une liberté certaine, & que nous voulions tenter le hazard de servir ou de commander, cherchons des moyens qui décident lequel des deux peuples demeurera maître de l'autre, & qui finissent cette querelle sans faire de si grandes pertes, & sans répandre tant de sang. Cette proposition ne déplut pas à Tullus, bien qu'il fût assez imperieux, & de son humeur, & par l'esperance de la victoire. Comme chacun de son côté cherchoit une voie pour sortir de cette guerre, la fortune en presenta les moyens.

14. Il y avoit alors dans chaque armée, trois freres jumeaux, & tous égaux en âge & en force. Chacun sçait que ce sont les Horaces & les Curiaces. Et certes il y a peu d'histoires anciennes, qui soient plus illustres & plus celebres. Toutefois dans une chose si connue, on ne peut dire assurément de quel peuple étoient les Horaces, & de quel les Curiaces; tant les Auteurs sont partagez sur ce sujet. Néanmoins la plûpart assurent que les Horaces étoient Romains, & pour moi je n'ai pas beaucoup de peine à suivre cette opinion. Les Rois proposerent donc à ces freres jumeaux * de combattre pour la gloire de la patrie, parce que l'Empire devoit demeurer du côté où s'attacheroit la victoire. Ils ne refuserent pas cet honneur: on convient du tems & du lieu; mais avant que de combattre, les Romains & les Albains tomberent d'accord, que le peuple dont les combattans seroient vainqueurs, commanderoit paisiblement à l'autre. Ces especes de traitez se font en diverses façons, qui se rapor-

* *Les trois Horaces étoient jumeaux, aussi-bien que les trois Curiaces.*

tent toutes à une. Nous avons apris que celui-ci qui eſt le plus ancien, qui ſoit venu juſqu'à nous, fut fait en cette maniere. Le Fecialien * vint faire à Tullus cette demande: Voulez-vous, Sire, que je traite avec le pere Patrat du peuple d'Albe? Quand il en eut donné la permiſſion: je vous demande, dit le Fecialien, les herbes ſacrées. A quoi le Roi répondit: cueillez-en de pures. Alors le Fecialien en aporta du haut d'une montagne, & puis il fit encore cette demande au Roi: Ne me faites-vous pas l'Entremetteur Royal du peuple Romain des Quirites, ces vaſes & mes compagnons? Oui répondit le Roi, pourvu que ce ſoit ſans fraude, & ſans bleſſer mes intérêts, & ceux du peuple Romain des Quirites. Ce Fecialien étoit M. Valerius, qui fit Sp. Fuſius pere Patrat, en lui touchant la tête & les cheveux avec de la Verveine. Au reſte, on a de coutume de créer ce pere Patrat † pour faire & pour prendre le ſerment; & enfin il arrête l'accord avec pluſieurs paroles, & quantité de ceremonies qu'il n'eſt pas beſoin de raporter. Enſuite, lorſqu'on eut fait la lecture des conditions du traité; *Ecoutez*, dit-il, *ô Jupiter, écoutez, ô pere Patrat du Peuple d'Albe, écoutez vous-même peuple d'Albe. Les choſes qui vous viennent d'être lues, tant les premieres que les dernieres vous ont été lues ſans fraude, & vous avez pu clairement les entendre. Le peuple Romain ne contreviendra pas le premier à ces conditions: que s'il y contrevient de mauvaiſe foi le premier par un conſentement du puplic, ô Jupiter, frape-le en même tems, comme je vai fraper ce Porc; & le frape avec d'autant plus de violence, que tu es plus fort & plus puiſſant que les hommes.* Après ce diſcours, il frapa le Porc avec un caillou. Et les Albains de leur côté prêterent auſſi le ſerment par leur Dictateur & par leurs Prêtres, ayant fait les ceremonies qu'ils ont accoutumé d'obſerver en pareille occaſion. L'accord ayant

* *Nous apellons cet Officier Héros d'Armes.*

† A Patrando Fœdere.

été fait, les trois jumeaux prirent leurs armes, selon qu'il avoit été résolu. Chaque peuple exhorta les siens à combattre genereusement, leur representant que les Dieux du Pays, que la Patrie, que leurs peres, que tous ceux qui étoient demeurez dans la Ville, que tous ceux qui étoient alors dans l'armée, n'esperoient qu'en leurs mains & en leurs armes. Et enfin ces jeunes hommes naturellement courageux, & animez outre cela par la voix de leurs partisans, s'avancerent entre les deux armées qui étoient chacune en bataille devant leurs retranchemens, moins en peine du péril present, que du succès de ce combat; car il s'agissoit en cette occasion de l'Empire, qui dépendoit du courage d'un si petit nombre de combattans. C'est pourquoi chacun en suspens & en doute regardoit avec effroi un spectacle si peu agréable. Aussi-tôt que le signal fut donné, ces jeunes hommes jumeaux qui portoient avec eux tout le courage, & toute l'ardeur de deux puissantes armées, marcherent tête baissée les uns contre les autres, comme feroient deux bataillons. Ils ne considererent point leur propre péril, & rien ne se presentoit devant leurs yeux que l'Empire ou la servitude, que la fortune de leur patrie qui étoit alors entre leurs mains, & qui devoit être telle qu'ils la feroient. Dès qu'ils commencerent à marcher, & qu'on eut vu la lueur de leurs épées, tous les Spectateurs de ce combat furent saisis d'une horreur épouvantable; & comme l'esperance de la victoire ne panchoit encore ni d'un côté ni de l'autre, il n'y avoit de part & d'autre que de la crainte & du silence. Ensuite, quand ils en furent venus aux mains, & que non-seulement leur démarche, & le maniement de leurs armes, mais encore le sang & les plaies eurent de toutes parts attiré les yeux, deux des Romains tomberent morts l'un sur l'autre, après avoir blessé les trois Albains. L'armée du peuple d'Albe en jetta un grand cri de joie; & les légions Romaines desesperant de la victoire, demeurerent épouvan-

tées de la fortune de celui qu'environnoient les trois Curiaces. Toutesfois il n'avoit point été bleſſé; & s'il n'étoit pas ſeul aſſez fort pour réſiſter contre trois, il étoit au moins en état de les combattre l'un après l'autre. Auſſi, pour les ſeparer les uns des autres, il commença à prendre la fuite, s'imaginant qu'ils le ſuivroient l'un de plus loin, l'autre de plus près, ſelon la force qu'il leur reſteroit, & que leurs bleſſures le permettroient. Comme il fut un peu éloigné de la place où l'on avoit combattu, il tourne la tête en arriere; & voyant que ſes ennemis ne le ſuivoient que de loin, & les uns éloignez des autres, il retourne de toutes ſes forces contre celui qui le ſuivoit de plus près; & malgré le bruit de l'armée du peuple d'Albe qui crioit aux Curiaces qu'ils allaſſent ſecourir leur frere, Horace vainqueur du premier, attaquoit déja le ſecond. Alors par un cri que pouſſent d'ordinaire ceux qui ſortent inopinément du danger, les Romains encouragerent leur combattant, qui ſe hâtoit de ſon côté d'achever le combat & la victoire. De ſorte qu'avant que le troiſiéme, qui n'étoit pas fort éloigné, pût être au ſecours de ſon frere, Horace avoit déja tué le deuxiéme des Curiaces. Ainſi la partie devint égale par le nombre, mais non pas par l'eſperance & par les forces. Car l'un couroit au combat ſans être bleſſé, & même plus fort par les deux victoires qu'il venoit de remporter; & l'autre traînant à peine ſon corps déja affobli par ſa courſe & par ſes plaies, & preſque vaincu par la mort de ſes freres, qu'il avoit vu mourir devant lui, venoit comme une victime ſe preſenter au victorieux; car cette derniere action ne fut pas proprement un combat. Alors le Romain ſe glorifiant: *J'en ai donné deux*, dit-il, *aux manes de mes freres, je donnerai le troiſiéme à Rome, afin que l'Empire lui demeure, & qu'elle ſoit maitreſſe d'Albe.* En même tems il paſſa ſon épée au travers du corps du dernier des Curiaces, qui avoit peine à ſoutenir la fien-

ne; & quand il l'eut renverſé par terre, il le dépouilla de ſes armes. Les Romains ſatisfaits & glorieux, en reçurent Horace avec d'autant plus d'allegreſſe, que leurs affaires avoient paru plus deſeſperées, & plus proches de la derniere extrémité. Après cela on travailla de chaque côté à enterrer les morts non pas néanmoins avec un pareil ſentiment de part & d'autre. Car les uns avoient augmenté leur Empire; les autres au contraire l'avoient perdu, & étoient tombez ſous la domination d'autrui. On voit leurs ſepultures aux mêmes lieux où chacun fut tué; celle des deux Romains du côté d'Albe en un même endroit, & celle des trois Albains du côté de Rome; mais en des lieux differens, ſelon que l'on avoit combattu : avant que de partir de là, Metius ſuivant le traité qui avoit été fait, demanda à Tullus ce qu'il vouloit lui commander; & Tullus lui commanda de tenir la jeuneſſe en armes; pour s'en ſervir dans l'occaſion s'il avoit guerre contre les Veiens, & enſuite les deux armées ſe retirerent. Horace marchoit le premier portant devant lui les dépouilles de ces jumeaux. Cependant ſa ſœur qui étoit encore fille, & qui avoit été fiancée à l'un des Curiaces, vint au devant de lui hors de la porte Capene : & quand elle eut reconnu ſur les épaules de ſon frere, la cotte-d'armes de ſon fiancé, qu'elle avoit faite elle-même, elle s'arracha les cheveux, apella le mort par ſon nom, & donna toutes les marques d'un cœur veritablement affligé.

15. Horace ſe mit en colere des plaintes & des lamentations que faiſoit ſa ſœur, dans une ſi grande victoire, & dans une joie ſi publique; de ſorte qu'ayant mis la main à l'épée, il en donna au travers du corps de cette fille, en prononçant ces paroles : *Va*, dit-il, *va trouver ton fiancé avec cette amour impudente, qui ta fait mettre en oubli deux freres morts, un frere vivant, & la gloire de ta patrie. Periſſe de la même ſorte, quelque Romaine*

que ce soit qui pleurera pour un ennemi. Cette action sembla inhumaine & cruelle, & aux Senateurs, & au peuple; mais le service qu'il venoit de rendre à l'Empire, sembloit en quelque sorte excuser ce crime. On ne laissa pas néanmoins de le faire comparoître devant le Roi. Mais le Roi qui ne voulut pas rendre en cette occasion un jugement si funeste, & si desagreable à la multitude, ni être enfin l'auteur du suplice qui le devoit suivre, ayant convoqué l'assemblée du peuple: Je commets, *dit-il*, deux hommes pour faire le procès à Horace, selon la loi, touchant le crime de perduellion * Cette loi étoit redoutable, & étoit conçue en ces termes: *Que les Duumvirs jugent celui qui sera coupable du crime de perduellion. S'il en apelle, qu'il soutienne son apel. Mais si le jugement des Duumvirs est confirmé, que l'on couvre la tête du criminel, qu'il soit pendu & étranglé à un gibet, qu'il soit auparavant fouetté ou dans la Ville ou au dehors.* Les Duumvirs ayant été créez suivant cette loi, condamnerent Horace, parce que suivant cette même loi, ils ne croyoient pas avoir la puissance d'absoudre même un innocent. Alors l'un des deux prononça contre Horace en ces termes: Horace, *dit-il*, je te juge coupable du crime de perduellion; va Licteur, & lui lie les mains. Déja le Licteur aprochoit, & préparoit la corde, lorsque par le conseil de Tullus favorable interpréte de la loi, Horace dit qu'il en apelloit. Ainsi l'apel en alla devant le peuple; & dans une cause si extraordinaire, l'on fut touché principalement par Horace le pere, qui crioit à haute voix, que sa fille étoit morte avec justice; & que si la chose n'étoit ainsi, il se serviroit contre son fils de la puissance & de l'autorité d'un pere. Il pria ensuite le peuple qu'on ne le privât pas du reste de ses enfans, lui qu'on voyoit, il n'y a pas long-tems avec une famille si florissante; & en même tems ce miserable vieillard, embrassant

* *De laze Majesté.*

son fils, montroit les dépouilles des Curiaces élevées au lieu qu'on apelle aujourd'hui la pile d'Horace. *Quoi, Messieurs*, disoit-il, *pourriez-vous bien voir sous un gibet, parmi les gênes & les tortures, celui que vous venez de voir dans l'honneur, & comme marchant en triomphe après une victoire qu'il a gagnée, & dont vous recueillez tous les fruits ? Les Albains même auroient de la peine à souffrir un spectacle si épouvantable & si honteux. Va Licteur, lie les mains qui viennent d'acquerir au peuple Romain la domination & l'Empire ; va couvrir la tête du liberateur de cette Ville ; attache son corps à un gibet ; frape à coups de fouet ce miserable, ou au dedans de nos murailles, pourvu que ce soit encore les armes & les dépouilles de nos ennemis ; ou au dehors de nos murailles, pourvu que ce soit entre les sepultures des Curiaces. Car enfin en quels lieux le pouvez-vous mener où n'éclate pas sa gloire, & où les marques de sa vertu ne le garantissent pas de l'infamie de ce suplice ?* Le peuple ne put voir sans pitié les larmes du pere, ni le courage du fils qui ne changea point de visage, en l'un ni en l'autre danger ; & le renvoya absous, plûtôt par l'admiration de la vertu, que par la justice de sa cause. Toutefois afin qu'un meurtre si manifeste fût réparé en quelque sorte, on commanda au pere de faire faire à son fils cette réparation des deniers publics. Et après quelques sacrifices propiciatoires, dont la charge fut depuis donnée à la famille des Horaces, on mit en travers dans la rue, une piece de bois ; & comme si c'eût été sous un gibet, on fit passer Horace par dessous, ayant la tête couverte. Cela a été conservé jusqu'à notre siécle, ayant toûjours été refait aux dépens du public, & s'apelle encore aujourd'hui la Perche de la sœur. On fit la sepulture de la sœur d'Horace, au même lieu où elle étoit tombée morte. Mais au reste la paix ne fut pas de longue durée entre Rome & Albe, & fut bientôt rompue par l'indignation du peuple, qui ne pouvoit endurer

qu'on

qu'on eût commis la fortune publique à trois soldats seulement. Ainsi il corrompit facilement l'esprit de son Dictateur, qui étoit facile & leger; & parce que les bons conseils de ce Dictateur, ne lui avoient pas bien succedé, il tâcha par de lâches moyens de se reconcilier avec le peuple, & de rentrer dans ses bonnes graces. Comme il avoit auparavant cherché la paix dans la guerre, il commença alors de chercher la guerre dans la paix; voyant donc que la Ville avoit plus de courage que de force, il excita en secret les autres peuples de prendre les armes contre Rome, & de lui déclarer la guerre ouvertement. Quant à lui, il se réserva avec les siens pour la trahison qu'il vouloit faire contre les Romains, par le moyen de l'alliance qu'il avoit faite avec eux. Les Fidenates Colonie des Romains, ayant attiré les Veiens à leur entreprise, prennent les armes, & se préparent à la guerre, par les promesses que leur firent les Albains. Tullus voyant que Fidene s'étoit ouvertement révoltée, manda Metius & ses troupes, & marcha contre les ennemis. Lorsqu'il eut passé le Teveron, il campa au lieu où s'assemblent les deux eaux. Cependant l'armée des Veiens passa le Tibre entre ce lieu-là & Fidene. Elle tenoit la pointe droite proche du fleuve, & les Fidenates prirent la gauche plus près des montagnes. Tullus opposa ses gens aux Veiens, & ordonna les Albains contre les Fidenates. Au reste, leur Chef ne montra pas plus de courage que de foi. De sorte que n'ayant pas eu la hardiesse, ou de tenir ferme, ou de passer ouvertement du côté des ennemis, enfin se retira peu à peu vers les montagnes. Ainsi s'étant imaginé qu'il avoit pris assez d'avantage, il commença à encourager ses gens; & comme il étoit en doute de ce qu'il feroit, il les disposa en bataillons, afin de gagner toûjours le tems, & se ranger du parti que la fortune favoriseroit. D'abord les Romains qui étoient les plus proches d'eux, s'étonnerent de se voir abandonnez en flanc,

par le départ de leurs alliez; & en même tems ils envoyerent un Cavalier à Tullus, pour lui dire que les Albains se retiroient. Ce Prince dans un si grand sujet d'épouvante, voua deux Saliens, & des Temples à la pâleur, & à la crainte; & aussi-tôt il reprimanda tout haut ce Cavalier, afin que les ennemis l'entendissent, & lui commanda de retourner au combat. Il lui dit qu'il n'y avoit rien à craindre, & que par son commandement, les troupes des Albains étoient allées enfermer les Fidenates, qui étoient foibles & sans défense par le derriere. Il lui commanda aussi de donner ordre de sa part à tous les gens de cheval, de tenir leurs lances levées, afin d'empêcher la plûpart de l'infanterie Romaine, de voir la retraite & la trahison des Albains. Ceux qui les avoient vus, & qui avoient entendu parler le Roi, estimerent qu'il disoit vrai, ils en combattirent avec plus de confiance de courage, & la crainte s'en répandit parmi les Fidenates, qui avoient aussi entendu Tullus: car la plus grande partie sçavoit la langue Latine, comme étant une Colonie des Romains. C'est pourquoi afin de n'être pas enfermez par les Albains, qui pouvoient descendre des montagnes, & fondre promtement sur eux, ils tournerent le dos & prirent la fuite. Tullus les poursuivit chaudement, & ayant défait la pointe des Fidenates, il retourna avec plus de violence contre les Veiens, épouvantez par la crainte & par la fuite des autres. Mais ils n'eurent pas le courage de soûtenir son effort, ils furent bientôt mis en déroute, sans sçavoir quels chemins ils pourroient prendre; car le fleuve qu'ils avoient à dos, leur défendoit le passage. Néanmoins quand ils se virent contraints de prendre la fuite, les uns abandonnant honteusement leurs armes, se précipiterent aveuglement dans le fleuve; & les autres qui étoient demeurez en suspens sur le rivage, entre la fuite & le combat, furent défaits & taillez en pieces. Jusques-là les Romains n'avoient jamais donné de ba-

taille qui eût été ſi cruelle & ſi ſanglante. Alors les Albains qui avoient été ſpectateurs du combat, deſcendirent dans la plaine, & Metius vint ſe réjouir avec Tullus de ſa victoire. D'ailleurs Tullus fit à Metius toute ſorte de bon accueil, & lui commanda de joindre ſes troupes avec celles des Romains. Il ordonna un ſacrifice expiatoire pour le lendemain : & auſſi-tôt qu'il fut jour, & que toutes les choſes furent prêtes ſelon la coutume, il fit aſſembler les deux armées pour leur parler. Les trompettes ayant commencé par l'extrémité du camp, apellerent les Albains les premiers. Et comme ils avoient envie d'entendre parler Tullus, & que cela leur ſembloit nouveau, ils s'aprocherent auſſi pour l'entendre, le plus près qu'il leur fut poſſible. On fit mettre derriere eux, à deſſein de les enfermer, une legion Romaine en armes; & l'on donna ordres aux Capitaines d'executer ſur le champ, le commandement qu'on leur feroit. Alors le Roi parla de la ſorte : *Romains*, dit-il, *ſi jamais en quelque guerre vous avez eu ſujet de rendre graces aux Dieux immortels, & enſuite à votre vertu, ce fut ſans doute dans la bataille que nous donnâmes hier. En effet, on combattit moins contre des ennemis, que contre la perfidie & la trahiſon des alliez. Ce qui eſt ſans doute le combat le plus grand, & le plus funeſte de tous. Et certes afin que vous ne vous abuſiez point par une fauſſe opinion, les Albains ſe retirerent ſur les montagnes, ſans en avoir reçu mes ordres. Et quoique j'aie pu dire, je ne leur fis point ce commandement; mais je feignis adroitement de l'avoir donné, de peur que vous ne perdiſſiez courage, ſi fachant la perfidie des Albains; & afin que l'ennemi s'imaginant qu'on l'alloit attaquer en queue, fût mis en fuite par ſa propre crainte. Ce n'eſt pas que je veuille croire que la faute que je condamne, ſoit commune à tous les Albains. Ils ont ſeulement ſuivi leur Chef, comme vous euſſiez fait vous-mêmes, ſi j'euſſe fait retirer mon armée. Me-*

tius que vous voyez, a été leur guide dans le chemin qu'ils ont pris : Metius a été la cause & l'artisan de cette guerre : Metius a été l'infracteur de l'accord des Romains & des Albains. Qu'un autre ait donc la hardiesse d'entreprendre la même chose, si je ne fais de celui-ci un exemple formidable à tous les hommes. Alors les Centurions armez se mirent alentour de Metius, & le Roi poursuivit ainsi son discours : *Je prie les Dieux que mon entreprise me soit heureuse, & favorable au peuple Romain, & à vous peuple d'Albe. J'ai dessein de transporter dans Rome tous les Albains, de donner à la populace droit de bourgeoisie, d'admettre au nombre des Senateurs les plus considerables d'entr'eux, & enfin d'en faire une seule Ville & une seule République : afin que comme autrefois l'Etat des Albains fut divisé en deux peuples, il soit remis en un.* Bien que la jeunesse d'Albe ne fût pas de ce sentiment ; néanmoins comme elle se voyoit sans armes, environnée de gens d'armes, la crainte l'obligea de demeurer dans le silence.

16. Et aussi-tôt Tullus s'adressant à Metius : *Metius Suffetius*, dit-il, *si tu pouvois apprendre à garder ta foi, & à observer des traitez, je tâcherois de t'enseigner cette belle science, tandis que tu es encore au monde. Mais puisque ton esprit en est incapable, il faut que tu enseignes aux hommes par la rigueur de ton châtiment, que les choses que tu as violées sont venerables & saintes. Comme tu nous as nagueres montré que ton esprit balançoit entre le parti de Rome & le parti de Fidene, ainsi tu donneras ici ton corps pour être mis en deux pieces.* Après ce discours, il fit attacher Metius à deux chariots attelez de quatre chevaux, & les fit tirer en même tems, l'un d'un côté & l'autre de l'autre : de sorte que chaque chariot emporta une partie du corps de ce miserable. Tout le monde détourna les yeux d'un spectacle si plein d'horreur ; & ce fut là chez les Romains, le premier & le dernier supliee, où l'on

témoigna qu'on avoit presque perdu la memoire de l'humanité. Car au reste les Romains se peuvent vanter qu'il n'y a point eu de peuples qui aient davantage recherché la modération des peines.

17. Cependant on avoit envoyé à Albe de la Cavalerie pour faire passer à Rome le menu peuple, & ensuite on y mena des légions afin de raser la Ville. Quand elles y furent entrées, on n'y vit point ce tumulte, & cette frayeur qu'on voit ordinairement dans les Villes prises, lorsque les portes ayant été rompues, les murailles renversées, & la forteresse emportée de force, les cris de l'ennemi, & les soldats qui courent en armes de tous côtez, mettent tout à feu & à sang; mais il n'y avoit de toutes parts qu'un épouvantable silence, & une tristesse muette. La douleur possedoit de telle sorte les habitans de cette Ville, qu'elle leur ôtoit le jugement de discerner ce qu'ils laisseroient, ou ce qu'ils emporteroient plûtôt. Et comme ils étoient sans conseil, ils se demandoient les uns aux autres, ce qu'il étoit besoin de faire. Quelquefois ils s'arrêtoient à la porte de leurs maisons, quelquefois ils entroient dedans pour les revoir la derniere fois, & les revisitoient de tous côtez, comme pour leur dire un dernier adieu. Mais quand les gens de cheval qui avoient ordre de les faire partir, eurent commencé à les presser, qu'on entendit les extrémitez de la Ville, le fracas des maisons qu'on abattoit, & que la poudre que faisoit les ruines, eut comme un grand nuage rempli l'air & offusqué les yeux, alors chacun prit à la hâte tout ce qu'il pouvoit emporter, abandonnant le reste avec leurs Dieux domestiques, & les maisons où ils avoient pris naissance, & où ils avoient été élevez. Ainsi les rues étoient pleines de grandes troupes de malheureux, qui alloient changer de pays. Et en se regardant les uns les autres, ils faisoient naître parmi eux une compassion mutuelle, qui renouvel-

loit leurs larmes à chaque pas. On entendoit en même tems des voix lamentables, principalement des femmes qui jettoient des ſanglots & des gémiſſemens, en paſſant devant les Temples occupez par des gens de guerre, comme ſi elles euſſent laiſſé les Dieux captifs entre les mains de leurs ennemis. Auſſi-tôt que les Albains furent ſortis de la Ville, les Romains la raſerent; & une heure ſeulement ruina l'ouvrage de quatre cens ans, que la ville d'Albe avoit duré. Cependant Rome s'augmenta de la ruine de cette Ville, le nombre de ſes Citoyens ſe redoubla: on y ajoûta le Mont Celius; & afin que cet endroit ſe peuplât plus facilement, Tullus y fit bâtir un Palais, où il vint enſuite demeurer.

17. Il mit au nombre des Senateurs, pour faire croître auſſi cette partie de la République, les principaux des Albains, comme les Tulliens, les Serviliens, les Quintiens, les Geganiens, les Curiaces & les Cleliens. Et pour faire les aſſemblées du Senat, il lui aſſigna un Temple, qui a été apellé la Cour d'Hoſtilie juſqu'au ſiécle de nos peres. Au reſte, afin d'augmenter tous les ordres de l'Etat, par le moyen de ce nouveau peuple, il leva dix compagnies de Cavalerie qui étoient compoſées d'Albains. Il remplit auſſi le nombre des vieilles légions de ce nouveau peuple, & en leva de nouvelles. Tullus ſe confiant à de ſi grandes forces, déclara la guerre aux Sabins qui étoient en ce tems-là, après les Toſcans, les plus puiſſans & les plus forts par le nombre & par les armes. Il y avoit eu de part & d'autre quelque injure reçue, & les choſes qui avoient été ravies, avoient été en vain redemandées *. Tullus ſe plaignoit qu'on eût pris dans une foire proche du Temple de Feronie quelques Marchands de Rome; & les Sabins diſoient que quelques-uns de leurs gens s'étant auparavant rendus dans l'aſile d'un bois ſacré, avoient pourtant

* *La Déeſſe des Bains.*

été retenus à Rome. Ce sont là les causes que l'on apportoit de la guerre. Mais d'autant que les Sabins n'avoient pas perdu la memoire qu'une partie de leurs forces avoit été transportée dans Rome par Tatius, & que l'Etat des Romains avoit été encore depuis peu augmenté par le peuple d'Albe, ils recoururent à un secours étranger. La Toscane étoit voisine, & les plus proches d'entre les Toscans étoient les Veiens. Comme ils conservoient un reste de dépit & de haine des guerres passées, qui les sollicitoit à la rebellion, les Sabins en tirerent quelques volontaires : & la récompense qu'on offrit, attira quelques vagabons du menu peuple. Mais on ne donna aux Sabins aucun secours au nom du public ; tant les Veiens eurent de respect pour la tréve qu'ils avoient jurée avec Romulus. Lorsqu'on faisoit de part & d'autre les préparatifs de la guerre, on crut que l'avantage seroit pour celui qui commenceroit le premier. C'est pourquoi Tullus prévint les Sabins, & s'alla jetter dans leurs terres. Il se donna un grand combat par delà la forêt de Malieuse, où l'armée des Romains se signala glorieusement, & par le courage des légions, & par la valeur de la nouvelle Cavalerie. Car les bataillons des Sabins furent rompus par les gens de cheval, qui fondirent tout à coup sur eux ; de sorte qu'ils ne purent ensuite, ni se rallier pour combattre, ni se débarasser pour fuir, sans un épouvantable carnage. Après la défaite des Sabins, le Regne de Tullus & l'Etat de Rome étant devenu plus considerable par sa gloire & par sa puissance, on aporta la nouvelle au Roi & au Senat, qu'il avoit plû des pierres sur le Mont Albain. Mais parce qu'on ne put croire ce raport, on envoya des gens sur les lieux afin de voir ce prodige ; & en leur presence il tomba des cailloux du Ciel, comme si c'eût été de la grêle. Il sembla même que l'on entendoit une forte voix qui venoit du Sacré Bocage, & qui enjoignoit aux Albains de faire selon

les coutumes de leurs peres, les ſacrifices dont ils avoient oublié l'uſage, comme s'ils euſſent quitté leurs Dieux auſſi-bien que leur patrie, pour ſuivre les Dieux des Romains; ou que par un dépit de leur infortune, comme il arrive quelquefois, ils vouluſſent entierement abandonner le culte des Dieux. Les Romains étonnez de ce prodige, firent durant neuf jours des ſacrifices publics, ſoit pour ſatisfaire à cette voix céleſte qu'on avoit entendue ſur le Mont Alban; car on a dit auſſi cela, ſoit que ce fût par l'avertiſſement des Devins. Depuis, cette ceremonie eſt demeurée, que toutes les fois qu'un ſemblable prodige arriveroit, on ne vaqueroit à aucune choſe durant neuf jours. Peu de tems après les Romains furent travaillez de la peſte; & bien qu'elle les rendît plus peſans & comme incapables de la guerre, néanmoins ce Prince belliqueux ne faiſoit point de tréves avec les armes. Il s'imaginoit que les jeunes gens ſe porteroient mieux dans la campagne, que dans le repos de leurs maiſons: mais enfin il fut lui-même attaqué d'une longue & fâcheuſe maladie. Elle abbattit de telle ſorte la fierté de ſon eſprit avec les forces de ſon corps, que ce Prince qui auparavant ne croyoit rien de plus indigne d'un Roi que d'apliquer ſon eſprit aux ceremonies de la Religion, ſe laiſſa tomber en un inſtant dans toutes ſortes de ſuperſtitions grandes & petites, & remplit une autre fois le peuple de devotion & de pieté. Ainſi les Romains reprenant la façon de vivre qu'on avoit obſervée ſous Numa, crurent que le ſeul remede qu'ils pouvoient trouver en leurs maux, étoit de prier les Dieux, & d'implorer leur miſericorde. On raporte que le Roi même liſant les memoires de Numa, & y ayant trouvé qu'on avoit fait quelques ſecrets ſacrifices à Jupiter Elicien, ſe cacha pour les celebrer; mais que ce ſacrifice n'ayant pas été fait avec toutes les ceremonies requiſes, non ſeulement il n'aparut à ce Prince aucune viſion céleſte, mais que Jupiter en colere

d'avoir été importuné par une fausse pieté, le frapa d'un coup de foudre, & le brûla avec sa maison. Tullus regna trente-deux ans, avec toute la gloire qu'on peut acquerir dans la guerre. Et après sa mort, le Gouvernement retourna entre les mains des Senateurs, suivant la coutume qui avoit déja été observée. Ils nommerent donc un Entre-roi qui ayant fait assembler ce peuple pour proceder à l'élection d'un Roi, Ancus Martius* fut élu, & confirmé par le Senat.

19. Il étoit petit-fils de Numa, & étoit né de sa fille. C'est pourquoi comme il se ressouvenoit de la gloire de son ayeul, & que le regne de son prédecesseur, glorieux en toutes les autres choses, n'avoit pas eu toutes sortes de prosperitez, ou pour avoir negligé la Religion, ou pour l'avoir mal observée, il crut qu'il ne devoit rien avoir en plus grande recommandation que de faire celebrer les sacrifices, comme Numa les avoit instituez : & en ce même tems il donna ordre au grand Pontife de les extraire des memoires de ce Roi, & de les exposer au public, afin que chacun en eût connoissance. Les Citoyens qui ne demandoient que du repos, & les Villes prochaines en conçurent l'esperance que ce Prince se regleroit sur les mœurs & sur les institutions de son ayeul. C'est pourquoi les Latins avec lesquels on avoit fait alliance durant le regne de Tullus, commencerent à remuer. Ils firent des courses dans le territoire des Romains ; & lorsqu'on leur eut envoyé demander ce qui avoit été pris, ils ne firent qu'une réponse superbe, s'imaginant que le Roi de Rome demeureroit dans l'oisiveté, parmi les Temples & les Autels. En effet Ancus étoit d'un naturel moderé, & tenoit quelque chose de Romulus & de Numa, qu'il avoit toûjours dans la memoire. Mais encore qu'il connût bien que la paix avoit été plus necessaire au regne de son ayeu dans la conduite d'un peuple altier & nouveau, outre que Numa

* *Ancus Martius IV. Roi des Romains.*

eut cet avantage que sa tranquilité ne rencontra point de tempêtes ; toutefois comme Ancus ne croyoit pas obtenir si facilement le même bonheur, & qu'il aprehendoit qu'on ne voulût essayer sa patience, & la mépriser ensuite, il estima qu'il lui seroit plus avantageux de suivre l'exemple de Tullus que celui de Numa. Mais comme Numa avoit institué dans la paix les ceremonies de la Religion, il voulut établir les ceremonies qui concernent la guerre : & afin qu'on ne fît pas seulement la guerre, mais qu'elle fût auparavant déclarée avec quelque sorte de solemnité, il fit mettre par écrit la forme de redemander les choses, telle que les Fecialiens l'observent encore aujourd'hui, qu'il avoit empruntée des Equicoles peuple ancien. Lorsque le Héraut est arrivé sur les frontieres de ceux à qui l'on veut demander réparation d'une injure & le butin qu'ils ont pris, ayant la tête voilée d'un filet de laine. *Ecoutez*, dit-il, *Jupiter : écoutez frontieres, & alors il nomme de quel peuple. Que la raison & la justice m'écoutent, je suis le Héraut du peuple Romain, je suis envoyé justement : que l'on ajoûte foi à mes paroles.* Après cela il fait ses demandes, & apelle Jupiter en témoignage de son action. *Si*, dit-il, *je demande injustement qu'on rende tels hommes & telles choses, & au peuple Romain & à moi, ne me permet jamais, ô Jupiter, de retourner dans ma patrie.* Il prononce ces paroles tout aussi-tôt qu'il est entré dans leurs frontieres : il les prononce au premier qu'il rencontre, quand il entre dans la Ville, & qu'il est arrivé dans la place, en changeant seulement quelques mots de la forme de sa déclaration. Que si on ne lui rend pas ceux qu'il demande dans trente-trois jours accomplis (car on en donne autant à cette ceremonie) il déclare la guerre en ces termes : *Ecoutez Jupiter & vous Janon. Ecoutez Quirinus, écoutez Dieux du Ciel, de la Terre & des Enfers, je vous prens à témoin que ce peuple (qu'il nomme) est injuste, & qu'il ne veut pas nous*

faire justice. Mais quand nous serons en notre pays, nous consulterons les plus vieux, pour sçavoir par quels moyens nous pourrons réprendre nos droits, & ce qui nous a été enlevé. Quand ce Héraut étoit retourné à Rome pour consulter sur ce sujet; aussitôt le Roi en demandoit l'avis du Senat presque en ces termes: *Dites moi*, disoit-il au premier à qui il demandoit son opinion, *ce que vous pensez touchant les choses, les differends & les causes que le Pere Patrat du peuple Romain des Quirites a spécifiées au Pere Patrat des anciens Latins, & même aux anciens Latins. Ils n'ont point rendu ces choses, ils ne les ont point payées, ils n'en ont point fait de satisfaction, bien qu'il fallût ou les rendre ou les payer, ou en faire satisfaction. Alors celui de qui il avoit demandé le sentiment: Je suis d'avis*, disoit-il, *qu'on les réprime par une juste & legitime guerre; c'est à quoi je consens & je conclus.* Après cela, on demandoit par ordre à chacun son opinion; & quand la plus grande partie de ceux qui étoient au conseil étoient du même sentiment, alors on entreprenoit la guerre d'un commun consentement. Le Fecialien alloit porter une javeline ferrée, ou sanglante, brûlée par le bout, sur les frontieres des ennemis, & en la presence au moins de trois personnes âgées de quatorze à quinze ans, il prononçoit ces paroles: *Comme les peuples des anciens Latins ont outragé le peuple Romain des Quirites, & comme quoi le peuple Romain des Quirites a résolu de faire la guerre contre les anciens Latins & que le Senat du peuple Romain des Quirites a consenti & arrêté que la guerre se fît contre les anciens Latins. Pour ces causes le peuple Romain & moi nous denonçons & déclarons la guerre aux peuples des anciens Latins.* Et après avoir parlé, il jettoit une javeline dans leurs frontieres.

20. Ce fut ainsi que l'on demanda aux Latins les choses qu'ils avoient alors enlevées, ce fut ainsi qu'on leur déclara la guerre, & c'est là la coutu-

me qu'on a depuis toûjours obſervée. Enfin Ancus ayant remis aux Prêtres le ſoin de ce qui concerne la Religion, & levé une nouvelle armée, marcha contre Politorium ville des Latins, & la prit de force: & ſuivant la coutume des Rois ſes prédeceſſeurs, qui avoient augmenté l'Etat des Romains, en donnant à leurs ennemis droit de bourgeoiſie dans leur Ville, il tranſporta dans Rome tout le menu peuple. Mais parce que les anciens Romains occupoient tout ce qui eſt alentour du Mont Palatin; les Sabins les environs du Capitole: & de la fortereſſe, & les Albains le Mont Celius, on donna l'Aventin à ce nouveau peuple qui fut introduit dans Rome. Quelque tems après on y ajoûta de nouveaux Citoyens, lorſque les villes de Telene & de Ficane eurent été priſes. Quelque tems après on alla une autre fois attaquer Politorium, dont les anciens Latins s'étoient emparez, parce qu'ils la trouverent vuide & ſans défenſe.

21. Cela fut cauſe que les Romains ſe réſolurent de faire raſer cette Ville, pour empêcher que deſormais elle ne ſervît de retraite aux ennemis. Au reſte tout l'effort de la guerre ayant été tourné du côté de Medullie, on ne ſçauroit dire quel parti eut plus d'avantage, & la victoire inclinoit tantôt d'un côté & tantôt d'un autre. Certes, outre que cette place étoit forte, & par les remparts, & par la garniſon qui étoit dedans, l'armée Latine s'étant campée aſſez près de celle des Romains, elle en vint ſouvent aux mains avec eux. Mais enfin, Ancus ſecouru de toutes ſes forces, défit les Latins dans une bataille, & enſuite il s'en retourna à Rome avec le grand butin qu'il avoit fait. Il y reçut au nombre des Citoyens pluſieurs milliers de Latins; & pour joindre l'Aventin au Palatin, on leur donna pour leur habitation tout cet eſpace qui eſt alentour du Temple de la Déeſſe Murtie.

22. On y ajoûta auſſi le Janicule, non par faute de place, mais de peur que les ennemis n'en fiſſent quelque jour leur fortereſſe.

23. On ne l'environna pas seulement d'une muraille, mais on trouva bon pour la commodité du passage, de l'attacher à la Ville par un pont de bois, qui fut le premier que l'on bâtit sur le Tibre. On met aussi entre les ouvrages d'Ancus le fossé des Quirites, qui n'est pas une petite défense pour les avenues du côté des plaines. Lorsqu'un si grand accroissement se fut fait dans Rome, comme parmi une si prodigieuse quantité de peuple, il étoit bien mal-aisé de discerner les bonnes & les mauvaises actions qui se confondoient ensemble, & que l'on commettoit en secret une infinité de crimes; enfin pour épouvanter les méchans, & réprimer cette licence qui s'augmentoit de jour en jour, on bâtit au milieu de la Ville une prison qui regardoit sur la place.

24. Non seulement la Ville s'accrut sous le regne de ce Roi, mais encore son territoire. La forêt de Mesie fut prise sur les Veiens; les frontieres du Royaume furent étendues jusqu'à la mer, & l'on bâtit la ville d'Ostie sur l'embouchure du Tibre. On fit des salines aux environs; & après tant de belles choses qui furent faites dans la guerre, on agrandit le Temple de Jupiter Feretrien.

25. Durant le regne d'Ancus, Lucumon personnage courageux & puissant par ses richesses, vint demeurer dans Rome par le desir & l'esperance de s'avancer dans les honneurs qu'il n'avoit pu acquerir dans Tarquines d'où il étoit, mais d'une maison étrangere. Il étoit fils de Demarathe Corinthien, qui se retira de son pays à cause de quelques troubles, & s'arrêta par avanture dans Tarquines, où il épousa une femme dont il eut deux enfans, Lucumon & Arvus. Lucumon succeda à tous les biens de son pere; car Arvus mourut avant lui, ayant laissé sa femme grosse, & Demarathe ne survêcut pas long-tems Arvus. De sorte que comme il ne sçavoit pas que sa bru fût grosse, il ne parla point dans son testament de son petit-fils, qui étant né

depuis la mort de ſon ayeul, ſans avoir aucune part à ſes biens, fut apellé Egerius *, à cauſe de ſa pauvreté. Quant à Lucumon qui étoit héritier de tous les biens de ſon pere, à qui les richeſſes avoient déja élevé le courage, il les augmenta de beaucoup par le mariage de Tanaquil, qui étoit de grande maiſon, & qui ne ſe fût aiſément point réſolue à deſcendre en un rang plus bas que celui où elle étoit née. Lorſqu'elle fut mariée à Lucumon, & qu'elle eut reconnu que les Toſcans mépriſoient ſon mari, comme étant ſorti d'un étranger banni de ſon pays, elle ne put endurer plus long-tems cette indignité : ainſi mettant en oubli l'amour que la Nature donne pour le pays, elle ne ſe ſoucia pas de le quitter, pourvu qu'elle pût voir ſon mari dans les honneurs, & fit deſſein de ſortir de Tarquines. Elle crut que Rome étoit le lieu le plus propre pour ſe retirer, & que ſon mari qui étoit brave & courageux, ſe feroit bientôt eſtimer parmi un nouveau peuple, chez qui la Nobleſſe s'acquiert par le moyen de la vertu. Elle ſe repreſentoit que Tatius qui étoit Sabin y avoit regné : que Numa avoit été tiré de la Ville de Cures, pour monter au trône de Rome ; & qu'Ancus qui étoit né d'une Sabine, & qui n'étoit illuſtre que par la memoire de Numa, avoit auſſi regné chez les Romains. Enfin elle perſuada bientôt à ſon mari qui étoit ambitieux d'honneur, & qui d'ailleurs n'étoit attaché à la ville de Tarquines que du côté de ſa mere, de regarder les mêmes choſes, & de porter ſes eſperances où les autres étoient montez. Ils allerent donc à Rome ; & firent tranſporter tous leurs biens. Comme ils furent arrivez proche du Janicule, & qu'ils étoient encore dans leur coche, une Aigle deſcendit doucement ſur eux, ôta le chapeau de Lucumon ; & après avoir volé quelque tems avec un grand bruit au deſſus du coche, elle lui remit adroitement ſon chapeau ſur la tête, com-

* *Ce mot vient d'*Egens, *c'eſt-à-dire* Pauvre.

me filles Dieux l'euſſent envoyée exprès pour lui rendre ce ſervice ; & auſſi-tôt elle prit ſon vol vers le Ciel. On dit que Tanaquil qui étoit ſçavante dans les préſages céleſtes, comme ſont ordinairement tous les Toſcans, reçut celui-ci avec joie, & qu'en embraſſant ſon mari, elle lui dit qu'il n'eſperât que des choſes grandes & relevées ; qu'un tel oiſeau étant deſcendu d'une telle region du Ciel, étoit venu comme meſſager d'un tel Dieu, pour lui en donner le préſage en volant alentour du plus haut ſommet de l'homme, & qu'il avoit levé l'ornement qui couvre la tête de l'homme pour le remettre tout à l'heure par un commandement des Dieux. Ils entrerent dans la Ville avec ces penſées & ces eſperances. Ils y acheterent une maiſon, & Lucumon ſe fit apeller Lucius Tarquinius.

26. La nouveauté & ſes richeſſes le rendirent bientôt conſiderable aux Romains ; & lui-même autant qu'il lui fut poſſible il contribua de ſon côté à l'avancement de ſa fortune, en gagnant l'eſprit de tout le monde, & par de douces paroles, & par la façon agréable dont il invitoit chacun à manger chez lui, & par toutes ſortes de courtoiſies & bienfaits. Enfin ſa réputation paſſa juſqu'à la Cour du Prince. Et après qu'il ſe fut fait connoître au Roi, il acquit en peu de tems ſon eſtime & ſon amitié, en s'acquittant dignement de toutes les charges qui lui furent données, de ſorte qu'on lui donna bientôt entrée dans les conſeils publics, & dans les conſeils ſecrets, ſoit qu'il fallût déliberer des affaires de la guerre ou des affaires de la Ville : & comme il avoit témoigné en toutes ſortes d'occupations l'intelligence qu'il avoit en toutes choſes, enfin le Roi le fit tuteur de ſes enfans par ſon teſtament. Ancus regna vingt-quatre ans, égal à tous ſes prédeceſſeurs, & par la gloire des armes, & par ſa bonne conduite durant la paix.

27. Lorſque les enfans du Roi aprocherent de l'âge de puberté, Tarquin preſſa d'autant plus de convoquer l'aſſemblée du peuple pour élire le Roi ; & le jour même qu'elle ſe fit, il trouva moyen de faire aller les Princes à la chaſſe. Il fut, dit-on, le premier qui fit des brigues pour parvenir à la Couronne, & qui fit au peuple une harangue préméditée, afin de gagner les eſprits. *Il repréſenta au peuple qu'il ne faiſoit pas une choſe nouvelle, qu'on ne devoit pas trouver étrange ce qu'il avoit entrepris ; qu'il n'étoit pas le premier étranger, mais le troiſiéme qui avoit aſpiré à la Couronne des Romains : que Tatius non ſeulement d'étranger qu'il étoit, mais encore d'ennemi avoit été fait Roi de Rome : que Numa qui n'avoit aucune connoiſſance des affaires de Rome, avoit été par eux-mêmes & de leur propre mouvement apellé au trône qu'il ne demandoit pas : que pour lui auſſi-tôt qu'il avoit eu le pouvoir de diſpoſer de ſoi-même, il étoit venu à Rome avec ſa femme & tous ſes biens : qu'il y avoit paſſé un plus long eſpace de cet âge, où l'on eſt capable des plus grandes affaires que dans ſon propre pays : qu'il avoit apris ſous un ſage Maître, ſous le Roi Ancus les loix & les coutumes de Rome : qu'il avoit diſputé avec tout le monde, le prix de l'obéiſſance & de la fidélité envers le Roi ; & avec le Roi même, la gloire d'obliger tout le monde par de plus grandes libéralitez & par des bienfaits plus ſignalez.*

Comme tout ce qu'il diſoit étoit véritable, le peuple d'un commun conſentement réſolut qu'il regneroit *; & la même ambition que ce perſonage, illuſtre certes en toutes choſes, avoit fait paroître en demandant la Couronne, l'accompagna encore après l'avoir obtenue.

28. De ſorte, que comme il ne ſongoit pas moins à établir ſa puiſſance qu'à augmenter la République, il mit au nombre des Senateurs cent hommes, qui furent depuis apellez ceux des moin-

* *Tarquinius Priſcus V. Roi.*

dres gens ; & qui étoient ſans doute ſes partiſans & ſes créatures, puiſque c'étoit par ſes faveurs qu'ils étoient montez à cet honneur.

29. La premiere guerre qu'il fit fut contre les Latins, ſur qui il prit de force Appioles ; & après en avoir remporté un plus grand butin que le bruit de cette guerre ne le permettoit, il fit celebrer à ſon retour des jeux plus pompeux & plus magnifiques que pas un des Rois ſes prédeceſſeurs.

30. Ce fut alors la premiere fois qu'on déſigna un endroit pour faire les lices, qu'on apelle aujourd'hui le grand Cirque.

31. On y marqua des places pour les Senateurs, & pour les Chevaliers, afin d'y faire des échafauts pour voir les jeux plus à leur aiſe. Ils les virent donc de deſſus ces échafauts qui étoient élevez de terre de douze pieds, & ſoutenus par des pieces de bois faites en potence. Le ſpectacle étoit de chevaux qui couroient un prix, & de certains hommes qu'on avoit particulierement fait venir de la Toſcane, qui ſe battoient à coups de poings, armez ſeulement de gros gans. Ces jeux ont été depuis celebrez tous les ans, & ont été diverſement apellez, tantôt les jeux Romains, & tantôt les grands jeux. Le même Roi donna des places aux particuliers pour bâtir alentour du marché, & l'on y fit des galleries & des boutiques.

32. Il faiſoit deſſein d'enfermer la Ville de murailles, lorſque la guerre des Sabins interrompit ſon entrepriſe. Et certes cette guerre fut ſi promte, que les ennemis avoient paſſé le Teveron, avant que l'armée Romaine pût aller au devant d'eux, & leur empêcher le paſſage. Cela fut cauſe qu'on commença à craindre dans Rome, & que les Romains prirent l'allarme. Le premier combat qui fut donné coûta beaucoup de ſang de part & d'autre, & pas un ne remporta la victoire. Enfin les ennemis s'étant retirez, les Romains eurent le tems de ſe préparer de nouveau à la guerre. Tarquinius

qui avoit remarqué qu'il manquoit de Cavalerie, résolut d'ajoûter quelques compagnies aux Ramnenſes, aux Tatiens, & aux Luceres, que Romulus avoit créez, & de les faire apeller de ſon nom.

33. Mais parce que Romulus n'avoit fait cela qu'après avoir conſulté les Augures, Accius Nevius des plus renommez de ce tems s'opoſa à ce deſſein, & dit pour ſes raiſons, qu'il ne falloit en cette occaſion ni rien changer, ni rien faire de nouveau, qu'auparavant les oiſeaux n'euſſent montré qu'on le pouvoit. Le Roi s'en mit en colere contre l'Augure, & ſe mocquant de ſon art, au moins on le raporte ainſi: Grand & ſage Devin, dit-il, conſultez un peu vos préſages, & dites-moi ſi ce que je penſe maintenant ſe pourra faire?

34. Nevius ayant obſervé les préſages ſur ce ſujet, lui répondit que la choſe étoit poſſible: & néanmoins, répliqua le Roi, je ſongeois ſi on pouvoit avec un raſoir couper une pierre à éguiſer; qu'on aporte donc un raſoir, & voyez ſi vous ferez ce que vos oiſeaux vous promettent. Alors le Devin coupa, dit-on, cette pierre ſans peine & ſans difficulté. On en érigea à Accius une ſtatue ayant la tête couverte, au même endroit où la choſe fut faite, à main gauche du lieu où l'on tenoit le Senat, & ſur les degrez même de la place où ſe faiſoient les aſſemblées du peuple. On dit auſſi que la pierre qui fut coupée, fut miſe au même endroit pour laiſſer aux ſiécles ſuivans un témoignage de ce prodige. Cela fut cauſe que la ſcience des Augures, & les Augures même acquirent tant d'autorité & de crédit, que depuis on ne fit rien ſans les conſulter, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre. On rompoit les aſſemblées, on rapelloit les armées; enfin on ne déliberoit rien dans les plus importantes affaires, ſi les oiſeaux, pour ainſi dire, n'en avoient donné leur avis. Tarquin même en ce tems-là ne changea rien dans les compagnies de Cavalerie: il ſe contenta de les augmenter, & par

ce moyen ces trois compagnies furent compoſées de treize cens chevaux. Mais les derniers qu'on y ajoûta, prirent le nom des premiers; & parce que ces trois compagnies furent doublées, on les apelle maintenant les ſix compagnies. Ainſi cette partie des troupes ayant été augmentée, on combattit une autre fois contre les Sabins.

35. Mais outre que l'armée étoit devenue plus puiſſante & plus nombreuſe, on ajoûta encore la ruſe à la force. On envoya des gens ſur le rivage du Teveron, qui mirent le feu à de grandes piles de bois qui y étoient, & les pouſſerent en même tems dans la riviere. Ce bois qui s'alluma d'autant plus par le vent, & quelques petits bateaux ſur leſquels on en avoit mis une partie, vinrent s'arrêter contre les pieux du pont, & y mirent auſſi-tôt le feu. De ſorte que dans le combat, cela donna de l'épouvante aux Sabins; & quand il eurent été defaits, la même choſe empêcha leur fuite. Pluſieurs voulant éviter l'ennemi, ſe jetterent dans l'eau, où ils ſe noyerent, & leurs armes flottantes ſur le Tibre, ayant été reconnues dans Rome, y apriſrent cette victoire avant preſque qu'on en pût avoir la nouvelle. Les gens de cheval emporterent la plus grande gloire de ce combat. Ils avoient été ordonnez ſur les aîles de l'Infanterie; & voyant que la bataille étoit repouſſée, ils ſe jetterent ſi à propos ſur l'ennemi, que non ſeulement ils arrêterent les légions Sabines qui preſſoient vivement les Romains, que l'on voyoit déja reculer, mais ils les mirent auſſi-tôt en fuite. Les Sabins penſoient ſe retirer ſur les montagnes, mais il y en eut peu qui y arriverent, la plus grande partie, comme nous avons déja dit, fut pouſſée dans la riviere par les gens de cheval. Alors Tarquin ayant réſolu de pourſuivre l'ennemi épouvanté, envoya le butin & les priſonniers à Rome; & après avoir brûlé en un monceau les dépouilles des ennemis, comme il en avoit fait vœu à Vulcain, il mena

ſans differer ſon armée victorieuſe dans le pays des Sabins. Bien qu'ils euſſent eu un ſi mauvais ſuccès dans le combat, & qu'ils n'en puſſent eſperer de meilleurs; toutefois parce qu'ils n'avoient pas le tems de déliberer ſur ce qu'ils feroient, ils allerent au devant des Romains avec des troupes aſſemblées à la hâte. Et enfin ayant encore été défaits, & voyant leurs affaires deſeſperées, il vinrent demander la paix. On leur ôta Collatia, & toutes les terres d'alentour, & on laiſſa dans cette Ville avec une garniſon Egerius, qui étoit neveu du Roi. Au reſte j'ai apris que les Collatins ſe rendirent de cette façon, & que la formule de leur reddition fut telle. Le Roi leur fit cette queſtion. *Eſtes-vous les deputez de Collatia? avez-vous été envoyez par le peuple Collatin, pour vous rendre vous & votre peuple Collatin? Nous avons été envoyez pour cela. Le peuple Collatin eſt-il en ſa puiſſance? Il y eſt. Ne mettez-vous pas ſous mon obéiſſance, & au pouvoir du peuple Romain, vos perſonnes, le peuple Collatin, la terre, l'eau, vos frontieres, vos Temples, vos uſtancilles, & tout ce qu'il y a parmi vous, qui concernent les Dieux & les hommes? Nous mettons tout ſous votre puiſſance. Et pour moi je vous reçois.* Quand la guerre des Sabins fut achevée, Tarquin retourna triomphant à Rome, & enſuite il fit la guerre aux anciens Latins. Il ne ſe donna dans cette guerre aucune bataille generale: mais en attaquant les Villes les unes après les autres, Tarquin ſe rendit maître de tout ce qui dépendoit des Latins. Il prit Cornicule, Ficulnée la vieille, Camerie, Cruſtumerie, Ameriole, Medullie & Nomente, Villes qui apartenoient aux anciens Latins, ou qui s'étoient données à eux. Et après cela, on fit la paix: mais afin que le peuple ne fût pas plus oiſif durant la paix que parmi les armes, Tarquin entreprit certains ouvrages avec plus d'ardeur & de paſſion, que tout ce qu'il avoit fait dans la guerre.

36. Il fit deſſein d'achever d'enfermer la Ville de murailles, ce qu'il n'avoit pas fait encore; parce que comme il commençoit, il en avoit été détourné par la guerre des Sabins. Il deſſecha les lieux les plus bas de la Ville, qui ſont alentour de la place, & même les fonds qui ſont entre les montagnes, par le moyen des égouts qu'il fit conduire de haut en bas dans le Tibre, parce que de ces lieux plats on ne pouvoit faire aiſément écouler les eaux. Enfin il jetta dans le Capitole les fondemens du Temple de Jupiter, qu'il avoit voué dans la guerre des Sabins, comme s'il eût déja prévu la grandeur & la majeſté qui devoit à l'avenir faire reſpecter ce lieu. En ce tems-là il arriva dans le Palais un prodige qui fut merveilleux à voir, & merveilleux pour l'évenement. On dit que quantité de monde vit en feu la tête d'un jeune garçon qui dormoit, apellé Servius Tullus: qu'au grand bruit qui fut fait, quand on aperçut ce prodige, le Roi ſortit pour le voir; que comme l'un de ſes domeſtiques aportoit de l'eau pour éteindre ce feu, la Reine l'arrêta. Que le bruit ayant été apaiſé, elle défendit qu'on touchât à cet enfant, juſques à ce qu'il ſe fût éveillé de lui-même; & qu'avec ſon ſommeil cette flamme s'évanouit. Alors Tanaquil ayant tiré le Roi ſon mari à l'écart: Voyez-vous, dit-elle, ce garçon, dont nous faiſons ſi peu d'état, & que nous élevons dans une ſi grande baſſeſſe? Vous devez ſçavoir qu'il ſera quelque jour la lumiere qui nous éclairera dans nos plus fâcheuſes affaires, & qu'il ſervira de ſuport à votre Maiſon affligée. C'eſt pourquoi nous devons employer tous nos ſoins à le bien élever, lui qui doit être un grand ornement, & pour le public, & pour nous en particulier. Depuis ils le conſidererent à l'égal de leur propre enfant, & le firent élever dans les exercices, & dans les ſciences qui élevent l'eſprit, & qui le portent aux grandes choſes. Comme il étoit chéri des Dieux, on réuſſit facilement dans ſon éducation: Il répondit en croiſſant à l'attente que

l'on en avoit, & montra bientôt qu'il avoit un cœur véritablement Royal. Quand même il fut question de chercher un gendre à Tarquin, on ne trouva point de jeune homme parmi la jeuneſſe Romaine qui lui pût être comparé; de ſorte que le Roi lui donna ſa fille en mariage. Quelques raiſons qu'on ſe puiſſe imaginer de ſa grandeur & de ſon avancement, le grand honneur qu'on lui fit, m'empêche de croire qu'il ait été né d'une eſclave, & qu'il fût lui-même eſclave, durant qu'il étoit encore enfant. Je ſerois plûtôt de l'opinion de ceux qui diſent, que dans la priſe de Cornicule Servius Tullus le premier homme de cette Ville ayant été tué, ſa femme qui étoit groſſe, fut reconnue entre les autres eſclaves, & miſe en liberté par la Reine, en conſideration ſeulement de ſa Nobleſſe, & qu'elle accoucha à Rome dans la maiſon de Tarquin: que depuis ces deux femmes vécurent en grande amitié l'une avec l'autre: que l'enfant qui avoit été élevé à la Cour dès le berceau, y demeura toûjours aimé, & en grande recommandation; & que la fortune de la mere qui avoit été priſe dans le ſac de ſa Patrie, fut cauſe qu'on le crut né d'une eſclave.

37. Environ trente-huit ans après que Tarquin eut commencé de regner, Servius Tullus fut en grande eſtime dans l'eſprit non ſeulement du Roi, mais des Senateurs & du peuple. Alors les deux fils d'Ancus qui avoient toujours conſervé le reſſentiment d'avoir été privez de la Couronne de leur pere, par la fraude de leur tuteur, & de voir regner dans Rome un étranger, qui n'étoit ſorti ni d'un peuple voiſin, ni même de l'Italie, conçurent encore un dépit plus grand de ne voir point d'aparence de recouvrer la Couronne après la mort de Tarquin. Ils ne pouvoient endurer que de la tête d'un étranger la Couronne allât tomber, comme dans un précipice ſur la tête d'un valet; & qu'enfin un eſclave né d'une eſclave regnât dans la même Ville, où cent ans auparavant Romulus, né d'un Dieu, & Dieu

lui-même avoit regné, tant qu'il avoit été sur la terre. Ils crurent donc qu'il étoit honteux au peuple Romain en general, & à leur Maison en particulier, que le Trône de Rome fût occupé, non seulement par des étrangers, mais encore par des esclaves, lorsqu'il y avoit des enfans mâles d'Ancus qui pouvoient vanger cette injure. Ils résolurent de se servir de la violence pour effacer cette honte; mais ils étoient plus animez contre Tarquin que contre Servius, parce qu'ils jugeoient bien que si le Roi échapoit de leurs mains, il se vangeroit plus puissamment de l'entrepriſe de sa mort, que ne feroit un particulier; & que, quand ils auroient tué Servius, le Roi prendroit tel autre gendre qu'il lui plairoit, & le déclareroit héritier & successeur du Royaume. C'est pourquoi ils conclurent de se défaire du Roi, & y procederent en cette maniere.

Deux des plus forts & des plus hardis bergers qu'ils avoient choisis pour cette action, armez des bâtons dont ils avoient accoûtumé de se servir, vinrent en criant à la porte du Palais, comme s'ils eussent eu disputé ensemble; & par le grand bruit qu'ils firent, ils attirerent alentour d'eux tous ceux qui étoient en garde. Ensuite, comme l'un & l'autre invoquoit le Roi à haute voix, & que leurs cris pénetrerent jusques dans le Palais, on les fit entrer tous deux, & on les mena devant le Roi. D'abord ils se mirent à crier tous deux ensemble, & pas un ne vouloit souffrir que l'autre parlât. Mais enfin le Licteur leur ayant commandé de parler chacun à son tour, ils cesserent de crier, & de s'interrompre. L'un des deux, suivant le dessein qu'ils avoient pris, commença aussi-tôt à parler: & tandis que le Roi étoit attentif à l'entendre, l'autre lui donna un grand coup de hache sur la tête, & tous deux s'enfuirent ayant laissé le fer dans la plaie. Ceux qui étoient alentour de Tarquin, le reçurent mourant entre leurs bras, & les Licteurs se saisirent des meurtriers qui fuyoient. Cela ne se put faire sans un grand

bruit. Le peuple étonné accourut de toutes parts pour ſçavoir ce que c'étoit; mais Tanaquil avoit fait fermer le Palais durant le tumulte, & commanda que tout le monde en ſortît. En même tems, comme s'il y eût eu quelque eſperance, elle donna ordre avec grand ſoin de faire aporter tout ce qui étoit neceſſaire pour panſer une plaie; & cependant elle chercha d'autres remedes, ſi par avanture il n'y avoit point d'eſperance de guériſon.

38. Ainſi elle manda promtement Servius, & lui ayant montré le Roi qui expiroit, elle lui prit la main, & le conjura de ne pas laiſſer ſans vengeance la mort de ſon beau-pere, & de ne pas endurer que ſa belle-mere demeurât honteuſement expoſée aux mépris & aux injures de ſes ennemis. *Servius*, dit-elle, *ſi vous êtes homme de cœur, le Royaume eſt à vous, & non pas à ceux qui viennent de commettre par les mains d'autrui une ſi méchante action. Relevez donc vos eſperances, & ſuivez les Dieux qui vous menent, & qui ont autrefois montré par le feu divin qui environnoit votre tête, combien vous ſeriez un jour illuſtre. Que cette divine flamme vous excite maintenant. Réveillez-vous enfin; mais réveillez-vous véritablement, bien que nous ſoyons étrangers, nous n'avons pas laiſſé de regner. Regardez qui vous êtes, & non pas d'où vous êtes ſorti. Si vous ne pouvez rien réſoudre de vous-même en une choſe ſi prompte & ſi inopinée, pour le moins ſuivez mes conſeils.* Enfin voyant qu'on ne pouvoit plus arrêter, ni les cris, ni les efforts de la multitude, Tanaquil mit la tête aux fenêtres qui regardent ſur la rue neuve, (car le Roi demeuroit près du Temple de Jupiter Stateur;) & de là elle parla au peuple. Elle lui dit qu'il ne devoit rien aprehender, que le Roi avoit été ſeulement étourdi, que le coup n'avoit pas été fort avant, qu'il étoit déja revenu à ſoi; qu'on avoit reconnu qu'il n'y avoit aucun danger, après avoir eſſuyé le ſang de la plaie: que l'on devoit eſperer de le revoir dans peu de tems; & que cepen-

cependant il commandoit au peuple d'obéir à Servius Tullus, qui lui rendroit la Juſtice, & feroit toutes les autres choſes qui dépendent de la dignité Royale. Alors Servius ſortit en public revêtu de la robe Royale, & accompagné des Licteurs; & s'étant aſſis dans le ſiege Royal, il dépêcha quelques affaires, & feignit qu'il conſulteroit des autres avec le Roi. Ainſi ayant caché quelques jours la mort de Tarquin, il aſſura ſa puiſſance ſous ombre d'exercer la charge d'autrui.

Enfin lorſque cette mort eut été découverte, par les pleurs & les gémiſſemens que l'on jettoit dans le Palais, Servius * qui s'étoit apuyé d'un puiſſant ſecours, fut le premier qui regna dans Rome, par le ſeul conſentement du Senat, & ſans avoir été élu par le peuple. Pour les enfans d'Ancus, ils ſe retirerent à Sueſſe Pometie, ayant ſçu que les miniſtres de leur deſſein avoient été pris; que même le Roi vivoit encore, & que Servius avoit toute l'autorité & la puiſſance. Au reſte, il ne travailla pas moins à établir ſa grandeur par des ſecours domeſtiques, que par l'aſſiſtance du public. Car afin que les enfans de Tarquin ne fiſſent pas contre lui les mêmes deſſeins, que les enfans d'Ancus avoient fait contre Tarquin, il maria ſes deux filles aux deux enfans du feu Roi, Lucius, & Arvus. Il ne put forcer toutefois la neceſſité de la deſtinée par les artifices humains. Il ne put empêcher que le deſir de regner ne s'emparât de ſes plus proches, & lui rendît toutes choſes contraires & mal aſſurées.

39. Cependant pour le bien & pour la tranquilité de l'Etat preſent, il entreprit à propos la guerre contre les Veiens (car la tréve étoit déja finie,) & contre les autres Toſcans. Le courage & le bonheur de Tullus parurent en cette expedition: car après avoir mis en fuite une grande armée des ennemis, il s'en retourna à Rome Roi paiſible, & aſſuré de ſa puiſſance, quoique l'on eût voulu faire

* *Servius Tullus VI. Roi.*

pour sonder les sentimens du Senat & du peuple.

40. Il entreprit ensuite le plus grand ouvrage qui se pouvoit entreprendre durant la paix, voulant que comme Numa avoit été le fondateur des cerémonies qui concernent la Religion, la posterité reconnût Servius pour l'auteur de la distinction des rangs & des conditions, qui ajoûtent quelque lustre aux richesses des Citoyens. Ainsi il institua le Cens, c'est-à-dire, qu'il fit faire le dénombrement des Citoyens, & de leurs biens; la chose certes la plus utile qu'on pouvoit s'imaginer pour un Etat qui devoit devenir si grand, & voulut que l'on en tirât ce qui étoit necessaire pour les charges de la paix & de la guerre, non pas par tête, comme l'on faisoit auparavant, mais selon les biens que l'on possedoit.

41. Après cela, il distribua suivant le dénombrement qu'il avoit fait faire, les classes & les centuries, & tout ce qui en dépend, soit pour la guerre, soit pour la paix. Il composa quatre-vingt centuries, de ceux dont le bien valoit plus de mille écus; quarante des vieillards, quarante autres des plus jeunes, & tous ensemble ils étoient apellez la premiere classe. Il destina les veillards pour la défense, & pour la garde de la Ville, & les jeunes pour faire la guerre au dehors. Il leur donna pour leurs armes un casque & un bouclier, une cuirasse avec les gréves, le tout d'airain, afin de défendre & de couvrir leurs corps; & pour combattre leurs ennemis, ils portoient des dards, une javeline & l'épée. On ajoûta à cette classe deux centuries d'artisans qui suivoient le camp, sans être armez, & leur charge consistoit à conduire & à porter les machines de guerre. La seconde classe étoit composée de ceux qui possedoient depuis sept cens cinquante écus jusqu'à mille, & l'on fit vingt centuries de leurs vieillards & de leurs jeunes hommes. Ils portoient pour armes l'écu au lieu du bouclier; & si l'on en excepte la cuirasse, il étoient armez

comme les autres. Il voulut que la troiſiéme claſſe fût formée de ceux dont le bien étoit eſtimé à cinq cens écus. On en fit autant de centuries, ſuivant la difference des âges, & l'on ne changea rien à leurs armes, ſi ce n'eſt que les gréves leurs furent ôtées. Ceux qui compoſoient la quatriéme claſſe, poſſedoient environ chacun deux cens cinquante écus: on en forma même nombre de centuries que des précedentes; mais leurs armes furent changées, & ils ne portoient rien autre choſe qu'un dard court & aigu. La cinquiéme claſſe étoit plus grande, il y avoit trente centuries, & tous portoient des frondes & des pierres. On voyoit entre eux les Accenſes ou les Officiers des Magiſtrats, tous les ſonneurs de cornets, & tous les trompettes diviſez en trois centuries; & cette claſſe étoit compoſée de ceux dont le bien montoit à cent dix écus ou environ. Le reſte de la multitude qui poſſedoit un moindre bien, étoit compris tout enſemble dans une ſeule claſſe, & l'on en fit une centurie exemte d'aller à la guerre. Ainſi ayant donné ordre à ce qui concernoit les gens de pied, il fit douze centuries de Cavalerie des premiers & des plus conſiderables de la Ville; & aux trois anciennes que Romulus avoit levées, il en ajoûta ſix, ſous les mêmes noms qu'on leur donna, lorſqu'elles furent établies ſuivant les auſpices. On diſtribua à ces gens de cheval à chacun cent écus des deniers publics pour acheter des chevaux; & on nomma quelques femmes qui fourniroient tous les ans chacune vingt écus pour les nourrir. Mais les pauvres rejetterent toutes ces charges ſur les perſonnes riches. On ne ſe contenta pas d'avoir établi ces choſes, on y voulut ajoûter des prérogatives & des honneurs. Car on n'accorda pas à chacun de donner ſon ſuffrage dans les aſſemblées confuſément, & avec le même pouvoir & la même autorité, & ſans difference des conditions, ſuivant l'inſtitution de Romulus, que les autres Rois avoient toûjours obſervée; mais on

fit quelques degrez & quelque diſtinction, de telle ſorte néanmoins que perſonne ne ſemblât avoir perdu ſon droit de ſuffrage, & que tout le crédit & l'autorité demeurât aux premiers, & aux plus conſiderables Citoyens. On apelloit donc premierement les gens de cheval, après cela les quatre-vingt centuries de la premiere claſſe : ſi les opinions étoient diverſes (ce qui arrivoit rarement) on apelloit les centuries de la ſeconde claſſe, & l'on n'alloit jamais ſi avant, qu'on fût obligé d'apeller le petit peuple. Il ne faut donc pas s'étonner ſi maintenant qu'il y a trente-cinq tribus toutes entieres, parce que leur nombre a été depuis doublé, l'ordre d'aujourd'hui ne répond pas aux centuries des jeunes gens & des vieillards, ſelon l'établiſſement de Servius Tullus. Car la Ville ayant été diviſée en quatre quartiers & collines, il apella tribus les lieux qui étoient habitez, comme je penſe, du mot de tribut. En effet ce fut ce Prince qui ordonna que chacun feroit des contributions, ſelon les biens qu'il poſſedoit. Et partant ces tribus n'ont point de raport avec la diviſion, & le nombre des centuries.

42. Après qu'on eut achevé le dénombrement des biens qu'il avoit hâté par l'ordonnance qui fut faite contre ceux qui ne les auroient pas déclarez; il ordonna ſur peine de la priſon, & de la vie, que tous les Citoyens Romains, tant les gens de pied, que les gens de cheval, ſe rendiſſent le lendemain dans le champ de Mars, chacun en ſa centurie. Là il fit la revue de ſes troupes, & ayant fait mettre ſon armée en bataille, il la purgea par le ſacrifice d'un verrat, d'une brebis & d'un taureau. Et cela fut apellé Luſtre, d'autant qu'on acheva alors de faire le dénombrement des Romains. On dit qu'il ſe trouva dans ce Luſtre quatre-vingt mille Citoyens: & Fabius Pictor le plus ancien de nos Hiſtoriens ajoûte, que ce nombre n'étoit compoſé ſeulement que de ceux qui pouvoient porter les armes.

43. Comme on vit la Ville ſi peuplée, on jugea à propos de l'agrandir. Le Roi y ajoûta donc le mont Viminal, & le Quirinal; il augmenta enſuite les Eſquiles, pour rendre ce lieu plus honorable, il voulut lui-même y demeurer.

44. Il environna la Ville de remparts, de foſſez & de murailles; & par ce moyen il étendit ce qu'on apelle Pomœrium *.

45. Ceux qui ne conſiderent que la ſeule force du mot, l'interpretent par Poſtmœrium, comme qui diroit ce qui eſt au delà de la muraille. Néanmoins c'eſt plûtôt un lieu de côté & d'autre alentour des murailles. Et autrefois quand les Toſcans vouloient édifier des Villes, ils les conſacroient depuis un certain eſpace, juſqu'à l'endroit où ils devoient faire leurs murs, afin que par le dedans les maiſons ne touchaſſent point aux murailles de la Ville, comme elles les touchent aujourd'hui; & que par le dehors il y eût quelque endroit de terre que l'on reſpectât, & où l'on ne conduiſît point la charrue. Cet eſpace qu'il n'étoit pas permis d'habiter & de labourer, étoit donc apellé Pomœrium par les Romains, non pas qu'il fût plûtôt au delà qu'au deça de la muraille; & toutes les fois que l'on augmentoit la Ville, on avançoit autant cet eſpace conſacré, qu'on reculoit les murailles. Ainſi l'Etat des Romains ayant été augmenté par l'agrandiſſement de la Ville, & toutes choſes y ayant été établies, & pour la paix & pour la guerre; enfin pour ne pas toûjours employer les armes, afin d'acquerir de la puiſſance, il tâcha d'agrandir ſon Empire par l'induſtrie, & par la prudence, & de donner en même tems de nouveaux ornemens à la Ville.

46. Dès ce tems-là le Temple de Diane d'Ephéſe étoit en grande réputation; & l'on diſoit qu'il avoit été bâti à frais communs par les Villes de l'Aſie. De ſorte que comme Servius donnoit de hautes

* *Certain eſpace tant au dehors qu'au dedans des murs de la Ville, où il n'étoit permis à perſonne de bâtir.*

louanges en la presence des plus grands Seigneurs des Latins, avec lesquels il avoit contracté à dessein des alliances & des amitiez, ou publiques ou particulieres, à ce consentement general que tant de peuples avoient montré en faveur de la Religion: enfin en leur parlant souvent de la même chose, il fit tant d'impression sur les esprits, qu'il persuada aux Latins de bâtir, avec les Romains, un Temple de Diane dans Rome. C'étoit sans doute faire un aveu & une confession publique, d'une chose qu'on avoit tant de fois contestée avec les armes. Que Rome étoit la tête de l'Etat; & bien qu'il y eût aparence que cette dispute eût été entierement oubliée par les Latins, à cause des mauvais succès qui avoient tant de fois suivi leurs armes: néanmoins il sembla à un des Sabins, que la fortune lui presentoit l'occasion de recouvrer par son industrie l'Empire & l'autorité. On dit qu'il nâquit parmi les Sabins dans une certaine famille, une vache merveilleuse pour sa grandeur & sa beauté; & ses cornes qui furent long-tems attachées à l'entrée du Temple de Diane, ont donné témoignage de cette merveille. La chose fut prise pour un prodige, comme en effet c'en étoit un; aussi les Devins annoncerent que l'Empire demeureroit à la Ville, dont un Citoyen immoleroit cette vache à Diane. Et le bruit de cette prédiction passa jusqu'au Prêtre de son Temple. Aussi-tôt que le Sabin se fut imaginé que le jour propre pour le sacrifice étoit venu, il mena sa vache à Rome dans le Temple de Diane, & la presenta devant l'Autel. En même tems le Prêtre Romain s'étonnant de la grandeur de cette victime dont il avoit oui parler, se mit en memoire cette fatale prédiction, & parla au Sabin en ces termes: *Comment*, dit-il, mon ami, *vous osez-vous préparer, pollu comme vous êtes, de faire un sacrifice à Diane, sans vous être auparavant lavé dans une eau vive & courante? Le Tibre passe au pied de cette colline.* Le Sabin scrupuleux, & qui vouloit

faire toute chose selon les formes, afin que l'évenement répondit au prodige, descendit à l'heure même dans le Tibre. Cependant le Romain immola cette vache à Diane, & cette action fut merveilleusement agréable au Roi, & à toute la Ville.

47. Encore que la longueur du tems eût donné à Servius l'entiere possession du Royaume, néanmoins parce qu'il avoit ouï dire que le jeune Tarquin faisoit courir le bruit, qu'il s'étoit fait Roi malgré le peuple, il gagna premierement l'esprit de la populace, en lui distribuant quelques terres qu'il avoit conquises sur les ennemis: & eut enfin la hardiesse de faire demander au peuple s'il vouloit, & s'il ordonnoit qu'il regnât. Il fût donc proclamé Roi avec plus d'aplaudissement de la multitude, que pas un des autres Rois. Mais cette avanture ne diminua pas l'esperance que Tarquin avoit de regner; au contraire elle l'augmenta. Comme il avoit remarqué que cette distribution des terres avoit été faite au peuple, contre la volonté des Senateurs, il crut avoir en cela une favorable occasion de calomnier Servius, & de s'acquerir un plus grand crédit dans le Senat, outre que c'étoit un jeune homme qui avoit l'esprit ardent & inquiet, & que Tullia sa femme le sollicitoit sans cesse, & ajoûtoit de la flâme à un courage si bouillant. Ainsi la Cour de Rome fournit à son tour un sanglant exemple d'une avanture tragique, afin que le dégoût & la haine qu'on eut pour les Rois, avançât la naissance de la liberté, & qu'un regne acquis par le crime, fût le dernier chez les Romains. On n'est pas bien assuré si L. Tarquin fut fils ou petit-fils de Tarquinius Priscus; s'il faut toutefois s'arrêter où il y a plus de témoignages, je croirois qu'il fut son fils, & qu'il étoit frere d'Arvus Tarquin, jeune Prince, d'un esprit doux & facile. Les deux filles du Roi apellées Tullies, furent mariées à ces deux Princes, comme nous avons dit, & toutes les deux étoient bien dissemblables d'humeur.

Peut-être que cela étoit arrivé de la sorte pour le bonheur du peuple Romain, afin que deux esprits si violens ne fussent pas ensemble : que le regne de Servius fût de plus longue durée, & que les mœurs & les bonnes coutumes s'y pussent plus facilement établir. Cependant l'orgueilleuse & fiere Tullie étoit en une torture perpetuelle, de ne voir en son mari ni ambition, ni hardiesse. Ainsi elle se tourne entierement du côté de l'autre Tarquin, elle en fait des admirations, elle dit qu'il est véritablement homme, & véritablement sorti du sang Royal : elle mépriſe & blâme sa sœur, de ce qu'ayant un mari si courageux, elle le prive du secours qui vient de l'audace d'une femme. Enfin comme le mal s'accommode aisément avec le mal, la ressemblance de leurs esprits les accorda bientôt ensemble. Mais le commencement de tout le trouble vint de cette ambitieuse femme. Ainsi s'étant accoutumée aux secrets entretiens d'un autre mari, elle commença à blâmer le sien envers son frere, & sa sœur envers son mari. Elle n'épargna ni invectives, ni injures contre l'un & l'autre : elle disoit qu'il seroit plus avantageux, & à elle d'être sans mari, & à lui d'être sans femme, que d'être unis comme ils étoient à des personnes si dissemblables, & d'humeur & de courage, pour languir perpetuellement, & demeurer dans la bassesse, par la lâcheté d'autrui : que si les Dieux lui avoient donné le mari qu'elle méritoit, elle verroit dans peu de tems dans sa maison la Couronne qu'elle voyoit sur la tête de son pere, & par ces discours elle inspira bientôt à ce jeune Prince sa temerité & son audace. Arvus Tarquin & la jeune Tullie étant morts presque en même tems, & ayant fait par leur mort l'ouverture d'un nouveau mariage, les deux autres se marierent ensemble, plûtôt par la tolerance que par le consentement de Servius. Depuis comme la vieillesse du Roi leur devenoit de jour en jour plus ennuyeuse & plus insuportable, son regne com-

nença tout de même à leur devenir plus insuportable, & plus ennuyeux. De sorte que cette audacieuse Princesse prit la résolution de passer d'un grand crime à un plus grand. Et de peur que les parricides qu'ils avoient déja commis ne leur fussent inutiles & infructueux, elle ne laissoit son mari en repos, ni durant le jour, ni durant la nuit. *Elle lui disoit qu'elle n'avoit pas manqué d'un homme dont elle se pût dire la femme, & avec lequel elle eût pu demeurer dans la servitude, en demeurant dans le silence: qu'elle avoit manqué seulement d'un homme qui s'estimât digne de regner, qui se souvint d'être du sang de Tarquin, & qui aimât mieux la possession que l'esperance de la Couronne. Si vous ressemblez donc à celui de qui je pense être la femme, je vous reconnois maintenant pour mon époux, & pour mon Roi. Autrement je confesse que la chose a été de mal en pis, puisqu'en cette occasion le crime est joint à la lâcheté. Prenez donc une genereuse résolution. Vous n'avez pas besoin comme votre pere de venir de Corinthe, où de Tarquines, pour aspirer à des Royaumes étrangers, les Dieux domestiques & les Dieux du pays, l'image de votre pere, la Maison Royale, le trône qui est dans cette Maison: enfin le nom de Tarquin vous élisent, & vous ont déja proclamé Roi. Si vous n'avez pas assez de courage pour executer un si beau dessein, pourquoi trompez-vous tout un peuple? Pourquoi voulez-vous qu'on vous regarde comme un Prince du sang Royal? Retournez à Tarquines ou à Corinthe, fuyez enfin jusqu'à la source de votre Maison, plus semblable à un frere lâche, qu'à un pere genereux.* Elle persuada ce jeune Prince par ce discours, & par d'autres de même nature; mais cependant elle ne pouvoit demeurer en repos. *Si*, disoit-elle, *Tanaquil toute étrangere qu'elle étoit, a eu tant de force & d'adresse, que de disposer deux fois du Royaume, & de le donner premierement à son mari, & ensuite à son gendre; Pourquoi une femme comme moi descendue du sang Royal, n'aura-t-elle*

pas la puissance d'en disposer une fois, de l'ôter & de le donner? Tarquin excité par la furieuse passion de cette femme, aborde principalement les Senateurs que son pere avoit ajoûtez au nombre ancien. Il leur remet en memoire les graces qu'il avoit reçues de son pere, & en demande les reconnoissances. Il attire les jeunes par les presens, & autant par les grandes choses qu'il se promettoit d'executer, que par les calomnies qu'il semoit contre le Roi, il tâcha de se rendre considerable, & d'augmenter son crédit & sa faveur.

48. Enfin lorsqu'il crut que le tems d'executer son dessein étoit arrivé, il se jetta dans la place accompagné d'une troupe de gens armez; & ensuite ayant mis l'épouvante dans l'esprit de tout le monde, il alla prendre place dans le siege Royal, près du lieu où se tenoit le Senat; & par le Crieur public, il fit commander aux Senateurs de venir trouver le Roi Tarquin. Ils y vinrent en même tems, les uns ayant déja été disposez, & les autres de crainte qu'on ne leur attribuât à crime de n'avoir pas obéi. Ce ne fut pas néanmoins sans que chacun témoignât de l'étonnement d'une nouveauté si extrordinaire: & personne ne douta alors de la ruine de Servius. Là Tarquin commença les injures qu'il vomit contre ce Prince, par l'origne de sa race. *Il remontra qu'après la mort indigne de Tarquin son pere, cet esclave né d'une esclave s'étoit emparé du Royaume, sans qu'il y eût eu d'interregne, comme on faisoit auparavant, non par le suffrage du peuple, non par le consentement du Senat, mais par les seules pratiques d'une femme. Qu'étant né de la sorte, & ayant été créé Roi de la sorte, ce partisan du menu peuple, dont il étoit sorti lui-même, avoit, en haine de la Noblesse, bâti aux premiers de la Ville leurs terres, & leurs héritages, pour les diviser entre les moindres de la populace: qu'il avoit fait tomber sur les plus illustres Citoyens, toutes les charges qu'on portoit auparavant en commun: qu'il avoit fait faire le dénom-*

brement des biens, afin d'exposer à l'envie, la fortune & la condition des riches, & d'avoir toûjours des richesses prêtes pour faire aux pauvres des liberalitez, quand il auroit la volonté. Servius étant survenu en hâte à cette harangue, dont il avoit été averti. *Hé quoi*, s'écria-t-il, en arrivant, *qu'est-ce-ci, Tarquin? Pourquoi êtes-vous si hardi que d'assembler le Senat & de prendre place en mon siege, lorsque je suis encore vivant?* Tarquin répondit orgueilleusement à cela: *Que c'étoit la place de son pere qu'il avoit prise: que le fils du Roi étoit plus raisonnablement qu'un esclave, l'héritier du Royaume; & qu'enfin Servius abusant de la Majesté Royale avoit marché assez long-tems sur la gorge de ses Maîtres.* Il se fit aussi-tôt un grand bruit par les partisans de l'un & de l'autre. Le peuple accourut de tous côtez, & il y avoit de l'aparence que le victorieux regneroit. Alors Tarquin se voyant réduit à une necessité qui le forçoit d'en venir aux dernieres extrémitez, comme il étoit le plus robuste, & par l'âge, & par la force, il empoigne Servius par le milieu du corps, & l'ayant enlevé du siege, il le jetta du haut en bas des degrez; aussi tôt il reprend place, afin d'assembler le Senat. Les gardes du Roi, & ceux qui l'accompagnoient, prirent en même tems la fuite; & comme le Roi se retiroit en sa maison avec quelques-uns des siens, & qu'il étoit déja au bout de la rue Cyprienne, il fut tué par ceux que Tarquin avoit envoyez pour le suivre.

On croit que ce crime fut executé à l'instigation de Tullie, parce qu'il a beaucoup de conformité avec l'action épouvantable dont elle se deshonnora le même jour. En effet, il est constant que s'étant fait porter en chariot dans la place, elle fit apeller son mari du Palais, sans avoir égard à une Assemblée si venerable, & le salua Roi la premiere. Tarquin lui commanda de se retirer de ce tumulte: & comme elle s'en alloit en sa maison, & qu'elle fut

au bout de la rue Cyprienne, où étoit il n'y a pas long-tems, le Dianium*, son cocher qui vouloit faire tourner son chariot à main droite, du côté de la descente Virbienne, pour passer par la colline des Esquilles, arrêta les chevaux d'étonnement & d'effroi, & montra à sa Maitresse le corps de Servius sanglant, & étendu sur la terre. On raporte sur ce sujet une inhumanité prodigieuse; aussi le lieu où elle fut faite, en donne encore témoignage, car on l'apelle la rue Détestable. On dit donc que Tullie devenue furieuse par la mort de sa sœur, & de son mari, dont les ombres la poursuivoient sans cesse, fit passer son chariot par dessus le corps de son pere; & que sanglante elle-même, elle emporta avec elle sur son chariot sanglant, une partie de ce sang, & de ce parricide, à ses Dieux domestiques, & à ceux de son mari, afin que les ayant irritez, la fin d'un regne si épouvantable eût quelque jour de la ressemblance avec un si mauvais commencement. Servius Tullius regna quarante-quatre ans avec tant de moderation, & de bonheur, que si même un bon Roi lui eût succedé, il eût eu de la peine à l'imiter. Au reste, on peut encore ajoûter cela à sa louange, qu'on vit périr avec lui dans Rome les regnes justes & légitimes. Quelques-uns ont assuré, qu'encore que sa domination fût douce & moderée, néanmoins il s'en fut dépouillé lui-même, d'autant que la puissance étoit entre les mains d'un seul; si son parricide n'eût point prévenu son dessein, de mettre en liberté sa patrie.

49. Ainsi commença le regne de Tarquin, à qui ses actions donnerent le titre, & le surnom de Superbe, parce que d'abord il refusa la sepulture à son beau-pere, alleguant pour ses raisons, que même Romulus n'avoit point eu de sepulchre après sa mort. Davantage, il fit tuer les principaux du Senat, qu'il soupçonnoit d'avoir favorisé le parti

* *Lieu consacré à Diane.*

de Servius ; & craignant que de ces lâches moyens qu'il avoit mis en uſage pour s'emparer du Royaume, on ne prît exemple ſur lui, afin de s'en ſervir contre lui-même il faiſoit toûjours tenir des gens armez alentour de ſa perſonne. Et certes il n'avoit point d'autre droit au Royaume, que celui qu'il avoit acquis par la violence, & par la force. Car enfin il ne regnoit, ni par les ſuffrages du peuple, ni par le conſentement du Senat ; & il falloit neceſſairement qu'il ſe conſervât le Royaume par la crainte, puiſqu'il n'avoit point d'eſperance en l'amour de ſes Citoyens. Auſſi pour les aſſujettir davantage, il jugeoit tout ſeul, & ſans y apeller perſonne, les procès criminels. De ſorte que par ce moyen il pouvoit faire mourir, envoyer en exil, & punir en leurs biens, non ſeulement les perſonnes ſuſpectes & odieuſes, mais encore tous les Citoyens, dont il pouvoit eſperer du butin. Ainſi le nombre des Senateurs ayant été diminué, il réſolut de n'en point établir de nouveaux, afin de rendre cet ordre plus mépriſable par le petit nombre, & qu'il y eût moins de mécontentement quand il y auroit moins d'emplois & d'affaires. Car il fut le premier des Rois qui abolit la coutume inſtituée par ſes prédeceſſeurs, de conſulter le Senat ſur toutes choſes. Il gouverna la République de ſa ſeule autorité, & ſans prendre conſeil que de lui-même : il fit la guerre, il fit la paix, il fit des alliances avec tels peuples qu'il lui plut, & les rompit tout de même à ſa fantaiſie, ſans ſe ſoucier de l'autorité & du conſentement, ni du Senat, ni du peuple. Il affecta particulierement de ſe conſerver l'amitié des Latins, afin de s'aſſurer davantage parmi les ſiens, par les forces, & par l'aſſiſtance des étrangers. Et non ſeulement il contracta des amitiez avec les premiers d'entre eux, mais encore des alliances. Ainſi il donna ſa fille en mariage à Octavius Mamillus de Tuſcule, le premier de tous les Latins deſcendu d'Ulyſſe, & de la Déeſſe Circé, s'il faut croire

ce que l'on en dit ; & il gagna par ce mariage un grand nombre des parens, & des amis de son gendre.

50. Enfin l'autorité de Tarquin étoit déja en grande consideration parmi les plus grands Seigneurs des Latins, lorsqu'il fit publier chez eux qu'ils s'assemblassent en un certain jour dans le bocage de Ferentine, pour traiter de certaines choses où ils avoient tous de l'intérêt. Ils s'y rendirent en grand nombre dès le point du jour, Tarquin même ne manqua pas de s'y rendre, mais il y vint fort tard, & un peu avant que le Soleil se couchât. Durant tout le jour on parla dans cette Assemblée de plusieurs choses, & Turnus Herdonius de la ville d'Aricie, y fit de puissantes invectives contre Tarquin absent. Il dit qu'il ne se falloit pas étonner si on lui avoit donné dans Rome le surnom de Superbe, & que déja ceux qui l'appelloient ainsi en secret, ne s'en cachoient plus. *Que pouvoit-on*, ajoûtoit-il, *s'imaginer de plus superbe, que de se mocquer si insolemment des Latins ? Que d'avoir fait venir de si loin les plus grands Seigneurs d'entre eux, & avoir manqué lui même de se trouver dans l'assemblée qu'il avoit fait convoquer : qu'il vouloit éprouver leur patience, à dessein de les oprimer, s'ils avoient assez de lâcheté pour se soumettre ; car qui ne pouvoit pas connoître qu'il aspiroit secrettement à se rendre maître des Latins : que si ces Citoyens ne se repentent pas de s'être abandonnez à sa puissance, & que l'Empire qu'il possede lui ait été donné volontairement, & non pas par un parricide, les Latins les peuvent bien imiter, & se soumettre à la domination de Tarquin, encore que cela ne soit pas une raison qui y doit facilement obliger des étrangers. Que si au contraire les siens mêmes se repentent de s'être soumis, parce qu'ils voient tous les jours meurtres sur meurtres, parce qu'on les envoie en exil, parce qu'on les dépouille de leurs biens. Quelle plus avantageuse esperance en peuvent concevoir les Latins ? Que partant s'ils le*

veulent croire, chacun s'en retournera en sa maison, & ne respectera pas davantage le jour de cette assemblée, que celui qui l'a convoquée. Comme ce personnage qui étoit à la verité un méchant, un séditieux, & qui par de semblables pratiques avoit acquis beaucoup de crédit, & de grands biens, débitoit toutes ces choses, & quantité d'autres qui tendoient à même fin, Tarquin arriva dans l'assemblée. De sorte qu'Herdonius finit aussi-tôt son discours. Tout le monde alla au devant de ce Prince, qui ayant été averti par quelques-uns de ses plus familiers, de s'excuser d'être venu si tard, dit pour excuse à la compagnie, qu'il avoit été choisi pour Arbitre entre un pere & un fils: qu'il n'avoit tardé si long-tems à venir, que pour les reconcilier ensemble; & que puisque cette affaire l'avoit occupé durant tout ce jour, il parleroit le lendemain des choses qu'il s'étoit résolu de proposer. On raporte que Turnus ne put souffrir ce discours, sans en témoigner son ressentiment: il dit, qu'il n'y avoit point de disputes plus faciles à terminer, que celles d'un pere avec un fils: que de pareils differens pouvoient s'accommoder en peu de paroles, & que si un fils n'obéissoit à son pere, il lui arriveroit bientôt pour la punition quelque infortune signalée. Il sortit de l'assemblée, en prononçant ces paroles contre le Roi des Romains, qui en fut touché plus sensiblement, qu'il ne le fit alors paroître. En effet, il résolut aussi-tôt la mort de Turnus, afin de donner aux Latins la même crainte, dont il avoit abattu dans Rome le courage de ses Citoyens. Et parce qu'il ne pouvoit le faire mourir ouvertement, ni de puissance absolue, il perdit cet innocent par un crime supposé. Ainsi par les pratiques de quelques Arciniens de parti contraire, il gagna à force d'argent un esclave de Turnus, pour l'obliger de permettre qu'on portât en secret quantité d'épées, & d'autres armes dans la maison de son Maître. Cela ayant été fait de nuit, Tarquin manda un peu avant

le jour les plus grands Seigneurs des Latins; & comme s'il eût été troublé par quelque prodige nouveau, il leur dit: *Que ſi le jour précedent il s'étoit rendu ſi tard dans l'aſſemblée, cela étoit arrivé par une conduite particuliere de la providence des Dieux, pour ſon ſalut & pour leur bien: qu'on lui avoit raporté que Turnus avoit medité leur mort & la ſienne, afin de ſe rendre ſeul Maître abſolu des Latins: qu'il devoit le jour de devant commencer ſon entrepriſe dans l'aſſemblée: que l'execution en avoit été remiſe, parce que celui qu'il vouloit attaquer le premier, & qui étoit le but de ſon deſſein n'y étoit pas: qu'il avoit fait contre lui de ſi injurieuſes invectives, parce que ſon retardement avoit trompé l'attente de ce factieux: qu'il ne falloit point douter, ſi les raports qu'on lui avoit faits étoient véritables, qu'auſſi-tôt que l'on ſeroit aſſemblé, il ne ſe jettât en armes ſur eux, avec une troupe de conjurez: qu'on diſoit même qu'on avoit porté chez lui une grande quantité d'épées: qu'on pouvoit ſçavoir ſur le champ ſi cela étoit vrai, ou faux: que partant il les prioit de l'accompagner chez Turnus ſans differer davantage.* L'humeur altiere de Turnus, le diſcours qu'il avoit fait le jour précedent, & le retardement de Tarquin, qui ſembloit probablement avoir differé l'entrepriſe de ſa mort, rendirent la choſe ſuſpecte, & jetterent des doutes dans les eſprits. Ils accompagnent donc Tarquin avec une grande diſpoſition à le croire, s'ils trouvent des armes dans la maiſon de l'accuſé. Lorſqu'ils y furent arrivez, les gardes de Tarquin ſe ſaiſirent de Turnus, qu'on avoit réveillé en ſurſaut, & prirent les eſclaves fidéles, & que l'amour de leur Maître faiſoit préparer à ſa défenſe. Enfin, comme on eut tiré de tous les endroits de la maiſon, les armes & les épées que l'on y avoit fait cacher, alors la choſe parut manifeſte; on ne douta plus du crime de Turnus; il fut comme coupable chargé de chaînes; & auſſi-tôt on fit à la hâte aſſembler le conſeil des Latins. On y conçut tant de haine contre ce miſerable, à l'aſpect

des épées, & des autres armes que l'on produisit: que sans lui permettre de se défendre, on le condamna à un nouveau genre de mort: on le jetta dans la source de l'eau de Ferentine; & pour le faire noyer plûtôt, on mit sur lui une claie, & quantité de pierres pardessus. Après cela, Tarquin fit une autre fois assembler le Conseil, & l'ayant loué d'avoir puni ce factieux, selon que le méritoit son parricide manifeste, il lui parla en ces termes: *Que véritablement il auroit pu se prévaloir du droit ancien, selon le traité de paix qu'on avoit fait avec Tullus, & par lequel l'Etat d'Albe, & tout ce qui en dépendoit, avoit été uni à l'Empire de Rome: que néanmoins il étoit à son avis plus avantageux aux uns & aux autres de renouveller ce traité, & de faire part aux Latins de la prosperité du peuple Romain, que de les laisser toujours dans la crainte, & même dans le déplaisir de voir sans cesse les ruines & les mêmes dégoûts qu'ils avoient tant de fois endurez; premierement sous Ancus, & ensuite sous le regne de son pere.* Il ne fut pas mal-aisé de persuader cela aux Latins, encore que par ce traité tout l'avantage fût pour Rome. Mais les premiers de ce peuple témoignoient ouvertement qu'ils favorisoient le parti du Roi: & d'ailleurs, l'exemple de Turnus encore tout récent, faisoit aprehender à chacun le même traitement, s'il s'opposoit aux desseins de Tarquin. On renouvella donc le traité, & selon ce traité, on commanda à la jeunesse Latine de se rendre en armes à un certain jour dans le bois de Ferentine. Lorsqu'elle s'y fut rendue, suivant les ordres de Tarquin, de tous les endroits du pays, il distribua les Latins parmi les troupes des Romains, pour empêcher qu'ils n'eussent un Chef particulier, ni par consequent des ordres secrets à executer: & pour faire en sorte par ce moyen, de ne faire de deux corps, qu'un même corps. Ainsi les bandes ayant été redoublées, il y établit des centeniers; mais au reste, il ne se montra pas dans la guerre si

injurieux, & si mauvais Capitaine, qu'il étoit injuste Roi durant la paix. Au contraire, il eût égalé les autres Rois dans le métier de la guerre, si, ayant degeneré en tant d'autres choses, il ne se fût point lui-même dérobé cette gloire par sa mauvaise conduite.

51. Il commença la guerre aux Volsques, qu'on ne put pas encore achever plus de deux cens ans après lui. Il prit de force sur eux Suesse Pometie, & ayant tiré de la vente de son butin quarante talents d'or & d'argent, il dessigna dans son esprit la grandeur d'un Temple de Jupiter, qui fut digne du Souverain des Dieux & des hommes, de l'Empire Romain, & de la majesté même du lieu; & mit à part cet argent pour l'édification de ce Temple. Il eut ensuite une guerre qui fut plus longue qu'il ne pensoit. Car il attaqua en vain la ville des Gabiens voisine de Rome. De sorte que se voyant privé de l'esperance même de la pouvoir assieger, après y avoir été repoussé, enfin il l'assaillit par la fraude & par la ruse, contre la coutume des Romains.

52. Il feignit donc, comme s'il n'eût plus pensé à cette guerre, de s'occuper seulement à bâtir son Temple, & à faire quelques autres ouvrages publics; & cependant Sextus le plus jeune de trois enfans qu'il avoit, s'enfuit de dessein formé chez les Gabiens; il se plaignoit devant eux de la rigueur insuportable de son pere. *Qu'il avoit tourné contre les siens cette humeur cruelle & inhumaine qu'il exerçoit contre les autres: qu'il étoit fâché d'avoir tant d'enfans, & qu'il vouloit rendre sa Maison deserte aussi bien que le Senat, afin d'exterminer lui-même sa race, & de ne point laisser de successeur de la Couronne: que pour lui il s'étoit sauvé de sa fureur au travers des poignards & des épées, ayant cru qu'il ne pouvoit trouver de sureté que chez les ennemis de son pere même. Il leur dit au reste, qu'ils devoient sçavoir, que cette guerre qui sembloit être éteinte, éclateroit*

Gentile pour les perdre, & qu'à la premiere occaſion, & lorſqu'ils y penſeroient le moins, Tarquin viendroit fondre ſur eux. Que s'ils ne vouloient point donner de protection à ceux qui leur en demandoient, il étoit réſolu de courir tout le pays, de paſſer de là chez les Volſques, chez les Eques & chez les Herniques, juſqu'à ce qu'il eût trouvé des hommes qui euſſent quelque compaſſion pour des enfans miſerables, & qui ſçuſſent les mettre à couvert des injuſtes vigueurs de leurs peres. Que peut-être il les ſerviroit en cette guerre, & qu'il leur feroit trouver des forces contre les armes de ce Roi ſuperbe, & de ce peuple belliqueux. Les Gabiens lui firent bon accueil, & le reçurent chez eux, craignant que s'ils ne faiſoient rien en ſa faveur, il ne ſe retirât mal ſatisfait & en colere. Ils lui dirent qu'il ne ſe devoit pas étonner que Tarquin ſe fût montré le même envers ſes enfans, qu'envers ſes Citoyens & ſes alliez: qu'il exerceroit ſes cruautez contre ſa propre perſonne, s'il manquoit de ſujet de les exercer autre part: que ſa venue leur étoit très-agréable, & qu'ils eſperoient que par ſon ſecours la guerre qui avoit menacé leurs portes, en ſeroit bientôt tranſportée juſqu'aux murailles des Romains. Depuis on ne tint point de conſeils touchant les affaires publiques, où il ne fût apellé. Et quand il s'agiſſoit d'y parler, il diſoit que pour les autres choſes, il s'en raporteroit toûjours aux vieux Gabiens, qui en avoient plus de connoiſſance que lui: mais pour ce qui concernoit la guerre, qu'il leur conſeilloit, il ſouhaitoit qu'on le crût, parce qu'il connoiſſoit les forces de l'un & de l'autre peuple; & qu'il ſçavoit mieux que perſonne combien cet orgueil du Roi, inſuportable même à ſes enfans, étoit odieux à ſes Citoyens. Ainſi il excita peu à peu les principaux des Gabiens à faire la guerre, & cependant il faiſoit tous les jours des courſes ſur les terres des Romains avec les plus braves & les plus courageux de la jeuneſſe. Enfin s'étant acquis toute ſorte de croyance & d'autorité par ſes paroles

& par ſes actions trompeuſes, les Gabiens en firent leur General, & le Conducteur de cette guerre. Il ſe donna d'abord quelques combats legers entre Rome & les Gabiens, qui demeuroient ordinairement vainqueurs; de ſorte que les grands & les petits à l'envi les uns des autres, commencerent à croire que Sextus Tarquinius étoit un preſent des Dieux; & d'ailleurs, il ſe mit ſi bien dans l'eſprit des ſoldats, par les fatigues qu'il ſuportoit, par les dangers où il s'expoſoit lui-même, & par les largeſſes qu'il leur faiſoit du butin, que Tarquin n'avoit pas plus de puiſſance dans Rome, que le fils en avoit chez les Gabiens. Lorſqu'il ſe vit donc aſſez fort pour faire réuſſir ſes deſſeins, il envoya un des ſiens à Rome, pour ſçavoir de ſon pere ce qu'il vouloit qu'il executât, puiſqu'il poſſedoit tout ſeul toute la puiſſance des Gabiens. Il ne fut rien répondu de bouche à celui qui porta cette nouvelle, parce qu'à mon opinion il étoit ſuſpect: mais en même tems, comme ſi le Roi eût voulu rêver ſur quelque affaire, il entra dans ſon jardin, où il fut ſuivi par le Courrier de ſon fils; en s'y promenant ſans rien dire, il abatit avec ſa baguette les têtes des plus hauts pavots. Enfin le Courrier laſſé de demander & d'attendre ſa réponſe, s'en retourna chez les Gabiens comme n'ayant rien fait dans ce voyage; il fit ſçavoir à ſon Maître ce qu'il avoit dit, & ce qu'il avoit vu, & que le Roi n'avoit pas ſeulement daigné lui parler, ſoit par colere, ſoit par haine, ſoit que ce fût un effet de ſon orgueil ordinaire. Mais Sextus comprit aiſément ce que ſon pere deſiroit, & ce qu'il vouloit lui preſcrire par cette eſpece d'enigme. Il fit donc mourir les principaux des Gabiens, les uns en les accuſant devant le peuple, & les autres par la haine & par l'envie qu'ils avoient déja attirée ſur eux; & qui les faiſoit juger coupables. Pluſieurs furent executez en public, & quelques-uns furent tuez en ſecret. On en laiſſa échaper à deſſein: on en envoya d'autres en exil,

mais les biens des abſens & des morts, furent indifferemment diviſez entre le peuple. Les charmes de cette largeſſe, & les douceurs que chacun recevoit en particulier de la diſtribution de ce butin, firent perdre le ſentiment des maux publics : mais enfin l'Etat des Gabiens deſtitué de conſeil & de ſecours, tomba par cet artifice ſous la puiſſance de Tarquin, ſans qu'il fallût donner de combats. Après qu'il les eut reçus ſous ſon obéiſſance, il fit la paix avec les Eques, & renouvella l'alliance avec les Toſcans. Depuis il n'apliqua ſon eſprit qu'aux affaires de la Ville & n'eut point de plus grand ſouci que de faire bâtir le Temple de Jupiter ſur le Mont Tarpeien, pour laiſſer un témoignage de ſon regne, & de ſa grandeur. On peut dire que les deux Tarquins y travaillerent: car le pere le voua, & il fut achevé par le fils. Mais afin que la place ne demeurât point conſacrée aux autres Dieux, & de la donner toute entiere à Jupiter, & au Temple qui devoit y être bâti; il fit détruire & dégrader d'autres Temples, & quelques Chapelles, que le Roi Tatius avoit premierement vouées dans l'extrémité où il ſe trouva en combattant contre Romulus, & qu'il avoit enſuite bâties. On dit que comme on commençoit cet ouvrage, la ſouveraine Divinité obligea les autres Dieux de donner quelque ſigne de la grandeur de cet Empire. Car encore qu'on eût connu par les oiſeaux que rien ne s'opoſoit à la démolition des autres Temples, toutefois ils ne ſe déclarerent point contre le Dieu Terme, & l'on en tira ce préſage, que toutes choſes demeureroient fermes & inébranlables, puiſque le ſiege de ce Dieu n'avoit point été remué, & que de tous les autres Dieux, il avoit été le ſeul qu'on avoit pu faire ſortir des limites qui lui étoient conſacrées. Ce préſage de la longue durée de Rome, fut ſuivi d'un autre prodige qui annonçoit la grandeur de cet Empire. Une tête d'homme qui avoit le viſage entier, aparut, dit-on, à ceux qui creuſoient les

fondemens de ce Temple. Cela témoignoit bien clairement que ce lieu seroit quelque jour la forteresse de l'Empire, & le Chef de tout le monde. Ce fut aussi la prédiction, & des Devins qui étoient alors dans la Ville, & de ceux qu'on avoit fait venir de la Toscane, pour les consulter sur ce sujet. Cependant la dépense qu'il falloit faire, donnoit au Roi de l'inquiétude; car le pillage de Pometie, que l'on avoit destiné pour achever l'ouvrage entier, ne pouvoit suffiire qu'à peine, pour élever les fondemens: c'est pourquoi, outre que Fabius est le plus ancien de ceux qui en parlent, je m'attacherois plûtôt à ce qu'il dit, qu'on ne mit à part que quarante talens*, qu'à l'opinion de Pison, qui a laissé par écrit qu'on destina pour cet ouvrage quarante mille livres d'argent†. C'est une somme que l'on ne pouvoit esperer du pillage des plus riches Villes de ce tems-là, & qui suffiroit aujourd'hui pour les fondemens de nos plus magnifiques ouvrages. Enfin comme il n'avoit point de plus grande passion que d'achever ce Temple, après avoir fait venir des ouvriers de tous côtez de la Toscane, non seulement il se servit en cela des deniers publics, mais encore des corvées du peuple. Bien que ce travail ajoûté à celui de la guerre, ne fût pas un petit travail; toutefois la populace ne le trouvoit pas si fâcheux, par la satisfaction qu'elle avoit d'employer ses mains & sa peine à bâtir les Temples des Dieux. Pour les autres ouvrages où il occupa depuis la populace de Rome, comme les échaufaux du Cirque, & le grand égoût qu'il fit faire par-dessous terre, pour recevoir & entraîner les immondices de la Ville, ils tourmenterent beaucoup plus le peuple, bien qu'en aparence, ils ne fussent pas de si grand travail. Mais aussi ces deux ouvrages sont si excellens, que les magnificences d'aujourd'hui leur sont à peine comparables. Tarquin exer-

* *Vingt-quatre mille écus.*
† *Quatre cens mille écus.*

çoit le peuple par ces sortes de travaux, parce qu'il estimoit que la multitude étoit à charge à une Ville, si on ne l'employoit à quelque chose ; & d'autant qu'il avoit envie de porter plus loin les bornes de sa domination, il envoya des colomnies à Signie*, & Circées †, comme de fortes garnisons, qui défendroient un jour la Ville par mer & par terre.

53. En même tems qu'il faisoit toutes ces choses, il arriva un prodige étrange & épouvantable. Il sortit d'une colomne de bois un Serpent, qui effraya & mit en fuite toute la Cour, & qui néanmoins ne donna pas au Roi tant d'épouvante, que d'inquiétude & de souci. C'est pourquoi encore qu'on ne se servît ordinairement que des Devins de la Toscane, pour interpreter les prodiges qui regardoient le public ; toutefois Tarquin étonné de cet accident, comme d'un présage qui se menaçoit en particulier, résolut d'envoyer à l'Oracle de Delphes, le plus fameux & le plus celebre qui fût alors sur la terre. Ainsi ne voulant pas se raporter à d'autres personnes de la réponse qu'on lui rendroit, il envoya en Gréce deux de ses enfans, par des terres qu'on ne connoissoit pas en ce tems-là, & par des mers encore plus inconnues. Titus & Arvus firent donc ce voyage, & menerent avec eux L. Junius Brutus fils de Tarquinie sœur du Roi. C'étoit un jeune homme, qui avoit beaucoup d'esprit, mais il ne le témoignoit pas en aparence. En effet, après avoir apris que Tarquin son oncle avoit fait mourir son frere, avec les principaux de la Ville, il se proposa de ne montrer aucune marque d'esprit qui pût être suspecte au Roi, & de ne rien laisser entre ses biens qui pût exciter de l'envie. Enfin, il résolut de s'assurer par le mépris qu'on feroit de lui, puisqu'il y avoit si peu d'assurance & de force dans la raison

* *Signie ville en la terre de Labour, vulgairement* Signia.

† *Circées en la même Contrée sur le bord de la Mer, vulgairement* Circelli.

& dans la juſtice. Il contrefit donc l'inſenſé, il abandonna au Roi & ſa perſonne & ſes biens, il ne ſe ſoucia pas même qu'on l'apellât du nom de Brutus, afin de cacher ſous ce voile ce courage héroïque, qui délivra le peuple Romain, & de le découvrir enfin quand l'occaſion en ſeroit venue. Ce jeune homme que les enfans de Tarquin menerent à Delphes avec eux, plutôt pour les faire rire par le chemin, que pour les accompagner, preſenta, dit-on, pour offrande à Apollon une verge d'or enfermée dans un bâton de cornouiller, comme une image de ſon eſprit repreſenté par cet énigme. Lorsqu'ils furent arrivez à Delphes, & qu'ils eurent executé tous les ordres de leur pere, il leur prit envie de demander qui ſeroit le ſucceſſeur de la Couronne. Alors, s'il en faut croire ce que l'on dit, on entendit cette voix qui ſortit du fond de la caverne : CELUI D'ENTRE VOUS, JEUNES SEIGNEURS, QUI BAISERA LE PREMIER SA MERE, OBTIENDRA DANS ROME LA PUISSANCE SOUVERAINE.

54. Les Tarquins donnerent ordre qu'on cachât ſoigneuſement ce ſecret, afin que Sextus leur frere, qui étoit demeuré à Rome, ne pût ſçavoir cette réponſe, & qu'il fût privé du Royaume. Cependant ils jetterent au ſort à qui baiſeroit le premier ſa mere, quand ils ſeroient de retour à Rome. Mais Brutus qui s'imagina que la réponſe de la Pythie devoit avoir un autre ſens, ſe laiſſa tomber comme par hazard, & baiſa la terre, comme la mere commune de tous les hommes. On retourna enſuite à Rome, où l'on ſe préparoit à la guerre contre les Rutules.

55. Les Rutules tenoient alors la ville d'Ardée *, & en cette contrée, & en ce tems-là, il n'y avoit point de peuple plus conſiderable par les richeſſes. C'eſt ce qui fut cauſe de la guerre que l'on entreprit contre eux, parce que Tarquin épuiſé d'argent par la magnificence des ouvrages publics, vou-

* *Ardée garde encore aujourd'hui ſon nom. Elle eſt entre Oſtie & Taracine, à un quart de lieue de la mer.*

loit

loit remplir ſon Epargne ; & par la douceur du butin, apaiſer en même tems les peuples à qui ſon regne étoit odieux, non ſeulement par ſon orgueil, mais parce qu'il les avoit ſi long-tems occupez dans un travail d'Eſclaves. On eſſaya premierement de ſurprendre Ardée : & cela n'ayant point eu de ſuccès, on commença à faire des retranchemens, & enfin à former un ſiege. Mais comme il arrive d'ordinaire dans les guerres qui ſont plus longues que violentes, il étoit aſſez libre d'aller du camp à Rome, plus toutefois aux principaux de l'armée qu'aux ſimples ſoldats. Quelquefois auſſi les enfans du Roi ſe traitoient les uns les autres : & un jour comme ils ſoupoient chez Sextus Tarquinius, où étoit Collatinus Tarquinius fils d'Egerius, ils tomberent ſur le diſcours de leurs femmes, & chacun y loua la ſienne d'une façon extraordinaire. Enfin étant venus de ce diſcours à une eſpece de diſpute, & de conteſtation, Collatinus dit à la compagnie, que les paroles n'étoient pas neceſſaires en cette occaſion, & qu'en fort peu de tems on pouvoit aprendre combien ſa Lucrece l'emportoit par-deſſus les autres. *Si nous avons donc du courage & de l'amitié pour nos femmes*, dit-il, *montons promtement à cheval, allons de ce pas les trouver ; & comme elles ne nous attendent pas, que chacun juge de la ſienne par l'état où il la ſurprendra.* Le vin les avoit échauffez, & ſans differer davantage, ils courent à Rome à bride abattue; & y étant arrivez ſur le ſoir, ils paſſerent de là à Collatie, où ils trouverent Lucrece, non pas à table & dans des paſſe-tems inutiles, comme ils avoient rencontré les autres, mais aſſiſe au milieu de ſes ſervantes, & filant de la laine avec elles, que la nuit étoit déja bien avancée. De ſorte que la gloire de ce combat demeura entierement à Lucrece. Elle reçut ſon mari & les Tarquins avec toute ſorte de bon accueil ; & Collatin glorieux de ſa victoire, invita ſa compagnie de renouveller chez lui la débauche. En même tems

Sextus Tarquinius conçut un lâche desir de forcer Lucrece, de qui les beautez & la chasteté enflammerent d'autant plus la convoitise de ce méchant. Mais on ne fit que rire toute cette nuit, & sur le matin on s'en retourna au camp. Quelques jours après Sextus Tarquinius revint à Collatie, au déçu de Collatin, accompagné seulement d'un homme. Il fut fort bien reçu par des personnes qui ne sçavoient pas son dessein; & comme on eut soupé, & qu'on l'eut mené dans la chambre qui lui avoit été préparée : enfin brûlant d'amour, & s'imaginant qu'il n'y avoit rien à craindre, & que tout le monde étoit endormi, il entra le poignard à la main dans la chambre de Lucrece, qui dormoit; & l'ayant prise à la gorge de l'autre main : Ne dites rien, Lucrece, lui dit-il, voila le poignard, vous êtes morte si vous parlez. Elle se réveille en sursaut, & bien étonnée, se voyant privée de tout secours contre la mort, qui la menaçoit de si près. Alors Tarquin lui déclare son amour, la prie de lui en accorder la satisfaction, mêle des menaces à ses prieres, met toutes choses en usage pour gagner l'esprit de Lucrece; & voyant qu'elle étoit invincible, & qu'il ne la pouvoit fléchir par la crainte même de la mort, il ajouta l'infamie à la crainte. Il lui dit qu'après l'avoir tuée, il tueroit aussi son Esclave, & l'étendroit tout nu auprès d'elle, afin de faire dire qu'elle avoit été tuée dans un si honteux adultere, & qu'elle en avoit reçu cette punition. Enfin cette amour détestable, comme triomphante de l'honneur, vainquit par le moyen de cette crainte, cette forte & constante pudicité. Et Tarquin orgueilleux de la victoire qu'il venoit de remporter sur l'honneur de cette femme, s'en retourna de là au camp. Lucrece desesperée de ce malheur, envoya aussi-tôt un même homme à Rome chez son pere, & au camp d'Ardée à son mari, & leur manda qu'ils vinssent promtement chacun avec son meilleur ami : Qu'il étoit besoin de se hâter, & qu'il lui étoit arrivé une

épouvantable infortune. Sp. Lucretius son pere la vint trouver avec P. Valerius fils de Volesme, & Collatin avec Jun. Brutus, qui avoient rencontré le Messager de Lucrece, comme par hazard. Ils revenoient ensemble à Rome. Ils trouverent la miserable Lucrece toute triste & desolée, assise dans sa chambre. L'arrivée de ces personnes qu'elle aimoit, lui tira de nouvelles larmes; & quand son mari lui eut demandé si elle se portoit bien. *Non, non*, dit-elle, *& quel bien auroit de reste une femme qui a perdu son honneur? Vous voyez, Collatin, vous voyez dans votre lit la place d'un autre que vous. Il n'a pourtant violé que le corps, l'esprit est demeuré sans tache, & ma mort le témoignera. Mais donnez moi les mains & la foi, que l'adultere ne demeurera pas impuni. C'est Sextus Tarquinius, qui se couvrant du nom d'ami, est venu ici cette nuit en ennemi, & les armes à la main, il en a remporté un plaisir qui est mortel à mon honneur, & qui lui doit être funeste, si vous êtes tous hommes de cœur.* Ils lui donnerent leur foi l'un après l'autre, & en même tems ils tâcherent de consoler cette affligée, en rejettant la faute sur celui qui l'avoit commise. Ils lui representerent que c'étoit l'ame qui pechoit, & non pas le corps: & qu'il n'y avoit point de crime où il n'y avoit point de consentement. *Vous considererez*, leur répondit-elle, *ce qu'il merite, & ce qu'on lui doit: Pour moi, encore que je me tienne innocente de la faute, je ne veux pas m'excuser de la peine. Et desormais aucune femme ne vivra impudique, en suivant l'exemple de Lucrece.* Aussi-tôt elle s'enfonça dans le cœur un poignard qu'elle avoit caché sous sa robe, & tomba morte du coup qu'elle se donna. Le mari & le pere s'écrierent à ce spectacle; mais tandis qu'ils s'abandonnent à l'affliction, Brutus tira le poignard de la plaie de Lucrece, & le levant en sa main encore tout dégoutant de sang: *Je jure*, dit-il, *par ce sang très-chaste, de venger l'injure qui lui a été faite, & vous en apelle à té-*

main, ô Dieux immortels, que j'emploierai tous mes efforts, le fer & le feu, & tout ce qui me sera possible, pour exterminer Tarquin le Superbe avec sa méchante femme & toute sa race criminelle, & que je ne souffrirai jamais que pas un de son sang, ni que quelqu'autre que ce soit, regne desormais dans Rome. Il donna ensuite le poignard à Collatin, puis à Lucretius & à Valerius, qui s'étonnerent, comme d'un prodige, de voir un changement si prompt dans l'esprit de Brutus. Ils jurerent néanmoins, selon la forme qu'il leur venoit de prescrire : & ayant changé leur deuil & leurs plaintes en une juste fureur, ils le suivirent depuis comme leur Chef dans le dessein d'exterminer la Monarchie. Cependant ils firent transporter dans la place le corps de Lucrece, l'exposerent en vue, & firent assembler le peuple pour une nouveauté si étrange & si détestable. Alors chacun commença à murmurer contre le crime & la violence du fils du Roi. D'un côté l'affliction du pere touche l'assemblée, & lui donne de la compassion, & d'un autre côté Brutus condamnant ces larmes & ces plaintes inutiles, anime les esprits à la vangeance, & leur persuade qu'il leur étoit glorieux, comme à gens de cœur, & comme Romains, de prendre les armes contre ceux qui avoient eu la hardiesse de faire ces actes d'hostilité. Les plus courageux de la jeunesse se presenterent volontairement, & le reste suivit avec une même passion. Enfin après avoir laissé une partie de leurs forces aux portes de Collatie, & y avoir mis des gardes, pour empêcher que personne n'en sortît pour avertir le Roi de ce trouble, les autres s'en allerent en armes à Rome, sous la conduite de Brutus. Ils n'y sont pas si-tôt arrivez, qu'ils mettent de l'épouvante & du tumulte par tous les lieux où ils passent ; mais quand on vit que les premiers de la Ville marchoient à la tête de cette troupe, alors on s'imagina qu'il s'agissoit de quelque chose de grande importance. De sorte que

Cette étrange nouveauté n'excita pas moins de bruit dans Rome, que dans Collatie. On accourut donc dans la place de tous les endroits de la Ville. Et en même tems le Crieur public fit assembler le peuple alentour de Brutus qui étoit alors Tribun des Celeres*. Il leur fit en cette occasion une harangue qui n'avoit aucunes marques de cette folie qu'il avoit feinte jusque-là. Il parla de la violence de Sextus Tarquinius, de l'execrable violement de Lucrece, de sa mort déplorable, de l'affliction de Tricipitinus, qui se voyoit privé d'enfans, & qui étoit plus affligé de la funeste cause de la mort de sa fille, que de la mort même. Il n'oublia pas aussi de parler de l'orgueil du Roi, des miseres & des travaux du peuple, qui avoit été si long-tems comme enseveli sous la terre, en creusant ou en épuisant ses égoûts: que les Romains victorieux de tous les peuples d'alentour, avoient été convertis de guerriers & de belliqueux qu'ils étoient, en de miserables carriers, & malheureux artisans. Il fit mention du meurtre de Servius Tullius, & de l'action de sa detestable fille, qui fit passer son chariot sur le corps mort de son pere, & il invoqua là-dessus les Dieux vangeurs des peres outragez. Il excita le peuple par ce discours, & comme je croi par quantité d'autres encore plus attroces, que l'indignité des choses présentes lui suggera plus facilement, qu'un Historien ne les sçauroit raporter: & par ce moyen il persuada la multitude de dépouiller le Roi de la Puissance Souveraine, & de prononcer le banniſſement de Tarquin, de sa femme, & de ses enfans. Aussi-tôt ayant pris avec lui toute la fleur de la jeunesse, qui venoit volontairement s'offrir, les armes à la main, il s'en alla au camp d'Ardée, pour faire soulever l'armée contre le Roi, & laissa le gouvernement de la Ville à Lucretius, à qui le Roi l'avoit auparavant donné. Durant ce tumulte & ce desordre, Tullie s'enfuit du Palais, avec les

* *Capitaine des Gardes, ou Capitaine des Chevaux Legers.*

malediction de tout le monde, par tous les lieux où elle passoit. La nouvelle de toutes ces choses étant arrivée dans le camp, le Roi tout épouvanté d'une avanture si étrange, se mit en chemin de Rome, pour apaiser la sédition; & Brutus, qui avoit apris sa venue, se détourna de son chemin, de peur de le rencontrer. De sorte que presque en même tems, & par chemins differens Brutus arriva au camp d'Ardée, & Tarquin à Rome. On ferma les portes à Tarquin, on lui signifia son banniſſement. Et au contraire, Brutus fut reçu dans l'armée, comme le liberateur de la Ville. Deux des enfans du Roi, qui furent chaſſez du camp, suivirent leur pere; & comme de malheureux exilez, ils s'en allerent à Cire ville de Toscane. Mais Sextus Tarquinius s'étant retiré à Gabies, comme au lieu de sa domination, y fut tué par quelques vieux ennemis, qu'il avoit animez contre lui par ses meurtres, & par ses rapines. Tarquin le Superbe regna dans Rome vingt-cinq ans. Et depuis la fondation de la Ville jusqu'à l'établiſſement de sa liberté, les Rois y regnerent l'espace de deux cens quarante-quatre ans.

56. Enfin, suivant les Memoires de Servius Tullius, deux Consuls furent créez par le Gouverneur de la Ville, dans une assemblée du peuple diviſé en Centuries, & ces Consuls furent L. Junius Brutus, & L. Tarquinius Collatinus.

LES DECADES DE TITE-LIVE

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. *BRUTUS oblige le peuple par ſerment, de ne ſouffrir jamais que perſonne regne dans Rome.*
2. *Il contraint Tarquinius Collatinus, ſon compagnon au Conſulat, de ſe démettre de ſa charge, & de ſortir de la Ville, parce qu'il étoit ſuſpect, à cauſe de l'alliance qu'il avoit avec les Tarquins.*
3. *Il fait piller les biens des Rois, & en conſacre à Mars une terre, qui fut depuis apellée le Champ de Mars.*
4. *Il fait couper la tête à quelques jeunes Romains, des meilleures Maiſons de Rome, entre leſquels étoient ſes enfans, & ceux de ſa ſœur, parce qu'ils avoient conſpiré de rétablir les Rois dans la Ville.*
5. *Il donna la liberté à un Eſclave apellé Vindicius, qui avoit découvert leur trahiſon, & c'eſt de ſon nom qu'eſt venu le mot de vindicte.*
6. *Il mene l'armée contre les Rois qui venoient faire la guerre à Rome, avec les forces des Veiens & des Tarquiniens. Brutus & Aruns l'un des fils de Tarquins s'entreprennent dans le combat, & ſe tuent d'un même coup réciproquement donné & reçu.*

7. *Les Dames de Rome pleurent Brutus, & en portent le deuil l'espace d'un an.*

8. *Valerius Consul fait la loi des apellations au peuple.*

9. *Le Capitole est dédié.*

10. *Porsene Roi des Clusiniens entreprend la guerre pour les Tarquins ; il s'empare d'abord du Janicule, & Horatius Cocles assisté seulement de son courage, l'empêche de passer le Tibre.*

11. *En effet, ce Romain tout seul soutint l'impétuosité des Toscans, tandis que les autres rompoient le Pont derierre lui ; & aussi-tôt qu'il eut été rompu, il se jetta tout armé dans la riviere, & se rendit à la nâge de l'autre côté.*

12. *Autre exemple de courage & de vertu en la personne de Mutius.*
Il entre secrettement dans le Camp des ennemis pour tuer Porsene.
Il en tue un autre qu'il croyoit être le Roi ; & ayant été pris en même tems, il met sa main dans le feu de l'Autel où l'on venoit de sacrifier, la laisse constamment brûler, comme pour se punir d'avoir manqué un si grand coup, & dit qu'il y en avoit trois cens dans le Camp, qui avoient tous conspiré de tuer Porsene.

13. *Ce Prince épouvanté de ce discours, propose des conditions de paix, & termine cette guerre après avoir pris des ôtages.*

14. *Il y eut entre eux une jeune Romaine apellée Clelie, qui trompa ses gardes, & qui ayant traversé le Tibre, se rendit courageusement dans la Ville ; mais elle fut aussi-tôt rendue à Porsene, qui la renvoya honorablement, où on lui dressa une statue à cheval.*

15. *Appius Claudius ayant abandonné les Sabins, se vint refugier à Rome. Cela est cause qu'on ajoûte aux autres Tribus la Tribu Claudienne, & que le nombre en est augmenté jusqu'à vingt & une.*

16. *A. Posthumius Dictateur marche contre Tarquin*

le Superbe, qui recommençait la guerre avec une armée de Latins & gagne la bataille près du Lac de Regille.

17. *Menemius Agrippa empêche la mutinerie du peuple, qui s'étoit retiré sur le Mont Sacré, à cause de ceux qui ne pouvant payer leurs dettes, étoient mis en servitude par leurs créanciers. Le même Agrippa étant mort pauvre, est inhumé aux dépens du public.*

18. *On créa cinq Tribuns du peuple.*

19. *Corioles ville de Volsques, est prise par le courage & par la conduite de C. Marcius, qui en fut depuis apellé Coriolanus.*

20. *T. Latinius qui étoit d'entre le peuple, est averti en songe de representer au Senat quelques choses qui concernoient la Religion.*

21. *Parce qu'il ne fait point d'état de cet avertissement, il perd son fils, & devient perclus de ses membres. Mais enfin s'étant fait porter au Senat, & ayant satisfait à ce qu'un Dieu lui avoit commandé, il recouvre l'usage des pieds & s'en retourne sain & sauf en sa maison.*

22. *C. Marcius Coriolanus est fait General de l'armée des Volsques, chez qui il s'étoit retiré, après avoir été banni par les Romains.*

23. *Il vient avec une armée aux portes de Rome.*

24. *On lui envoie premierement des Deputez, & ensuite les Prêtres pour tâcher de l'obliger de ne point faire la guerre à sa patrie. Mais tout cela est vain & inutile.*

25. *Enfin Veturie sa mere, & Volomnie sa femme, obtinrent de lui qu'il se retireroit.*

26. *On propose pour la premiere fois la loi touchant la division des terres.*

27. *Sp. Cassius qui avoit été Consul, est accusé d'aspirer à la Royauté, & en est puni de mort.*

28. *Oppia, Religieuse Vestale, convaincue d'inceste, est enterrée toute vive.*

29. *La Maison des Fabiens demande qu'on lui re-*

mette tout le ſoin de la guerre des Veiens proches voiſins de Rome, & ennemis plus importuns que dangereux.

30. *Ainſi marcherent contr'eux trois cens ſix Fabiens, qui furent tous tuez près de la riviere de Cremere, & il ne demeura de cette Maiſon dans Rome, qu'un ſeul enfant.*

31. *Appius Claudius Conſul, ne réuſſit pas heureuſement contre les Volſques, par la deſobéiſſance & par la haine de ſes ſoldats, qu'il fait enſuite deſarmer.*

32. *Le reſte de ce Livre contient les guerres contre les Volſques, contre les Eques, & les Veiens, & les diviſions qui arriverent entre le Senat & le peuple.*

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE SECOND.

JE parlerai desormais des choses que le peuple Romain, devenu libre dès cet instant, a executées durant la paix, & durant la guerre; des Magistratures annuelles, & de l'autorité des Loix, bien plus puissante que celle des hommes. Certes l'orgueil & la violence du dernier Roi, contribua entierement à rendre la liberté plus plaisante, & plus agréable: car les premiers Rois avoient regné de telle sorte, que ce n'est pas sans raison qu'on les considere comme les fondateurs de tous les endroits qu'ils ont ajoûtez à cette Ville, pour loger la multitude qu'ils avoient eu soin d'augmenter. On ne doute point aussi que Brutus, qui a merité tant de gloire, pour avoir chassé ce Roi Superbe, n'eût entrepris cette action au desavantage du public, si pour un desir hors de saison d'avancer la liberté, il eût arraché le Royaume à quelqu'un des Rois précedens. Car enfin, que fût-il arrivé, si cette troupe de bergers, & de personnes ramassées, vagabonde & fugitive, qui avoit trouvé dans l'asile inviolable d'un Temple, une liberté entiere, ou du moins l'impunité de toutes choses, n'eût point été retenue par la crainte & par le res-

pect des Rois, & qu'elle eût commencé d'être agitée par les tempêtes de la puissance des Tribuns? Eût-on vu naître autre chose entre le peuple & le Senat, dans une Ville toute composée d'étrangers, que des dissentions & des disputes, avant que les gages précieux de leurs femmes & de leurs enfans, & que l'amour du pays où l'on ne s'accoûtume que par le tems, les eussent tous unis ensemble? Il ne faut point douter que la discorde n'eût entierement ruiné les choses qui n'étoient pas encore bien établies; mais que la douce moderation d'un regne a si bien entretenues, & si heureusement élevées, qu'elles ont été capables de produire l'agréable fruit de la liberté. Au reste, elle commença plûtôt par la puissance annuelle des Consuls, que par aucun retranchement du pouvoir & de l'autorité des Rois: car les premiers Consuls eurent les mêmes droits & les mêmes marques d'honneur. On donna ordre seulement qu'il ne semblât pas qu'on voulût redoubler la crainte, si les deux Consuls avoient ensemble les faisceaux. Brutus les eut le premier par le consentement de son compagnon au Consulat; & ne montra pas moins de passion à conserver la liberté, qu'il en avoit montré pour l'acquerir. Ainsi, afin qu'on ne pût se laisser fléchir par les prieres, & par des largesses Royales; premierement, il obligea par serment le peuple amoureux de la liberté nouvelle, de ne plus endurer à l'avenir que personne regnât dans Rome. Et pour augmenter la puissance du Senat par l'augmentation de cet Ordre, il choisit les plus considerables d'entre les Chevaliers, & en remplit jusques à trois cens, le nombre des Senateurs, qui avoit été diminué par les meurtres, & par les violences de Tarquin. C'est de là, dit-on, que la coutume est venue d'admettre dans le Senat, & ceux qui étoient des anciens Senateurs, & ceux qui leur furent depuis ajoûtez, qu'on apelloit le nouveau Senat *. On ne sçauroit dire combien

* *Patres Conscripti, c'est-à-dire, Senateurs nouveaux ajoûtez aux anciens.*

cela eût de force pour mettre la concorde dans la Ville, & pour unir le peuple avec le Senat. On donna ordre enſuite aux choſes qui concernoient la Religion ; & parce qu'il y avoit quelques ſacrifices qui ne ſe faiſoient que par les Rois, on créa un Roi Sacrificateur, afin qu'on n'eût aucune occaſion de les deſirer. Mais on ſoumit au grand Pontife ce Sacerdoce, de peur que l'honneur qu'on ajoûtoit à ce nom ne nuisît à la liberté, qui faiſoit alors le plus grand ſouci, & la plus forte paſſion des Romains.

2. Certes je ne ſçai ſi en la voulant aſſurer de toutes parts, par des choſes même de peu d'importance, il ne paſſerent point les bornes que l'on ſe devoit preſcrire. Car le nom même de l'un de leurs Conſuls leur devint ſuſpect & odieux, encore qu'il ne leur eût donné aucun ſujet de mécontentement. On diſoit que les Tarquins étoient trop accoutumez à regner, qu'ils avoient commencé par Tarquinius Priſcus : que depuis, Servius Tullius ayant regné, la longueur de ſon regne n'avoit pas fait perdre à Tarquin le Superbe le deſir de la Couronne, comme d'un bien qui ne lui apartenoit pas, mais qu'il l'avoit repriſe par le crime & par force, comme une ſucceſſion de ſes peres : qu'aujourd'hui Tarquin le Superbe ayant été chaſſé, l'autorité Souveraine étoit tombée entre les mains de Collatinus Tarquinius : que les Tarquins ne pouvoient vivre en perſonnes privées, & qu'il ſe falloit défier d'un nom ſi dangereux à la liberté. On fit premierement courir ce diſcours dans la Ville, afin de tenter les eſprits ; & cependant Brutus fit aſſembler le peuple en inquiétude de ce ſoupçon. *Il lui repreſenta d'abord le ſerment qu'il avoit fait, de ne ſouffrir jamais que perſonne regnât dans Rome : qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour la liberté, mais que pour la maintenir il ne falloit rien mépriſer : qu'il tenoit malgré lui ce diſcours, touchant une perſonne qu'il eſtimoit, & qu'il n'auroit eu garde de rien dire ſi l'amour de la Patrie n'eût été plus forte dans ſon ame, que la conſi-*

deration d'un Ami : que le peuple Romain ne croyoit pas entierement avoir recouvré sa liberté, parce que le sang Royal, & le nom du Roi étoit non seulement dans la Ville, mais encore dans la puissance : que cela nuisoit à la liberté, & lui étoit comme un obstacle. Otez-nous, dit il, à Lucius Tarquinius Collatin, ôtez-nous volontairement cette crainte. Nous nous souvenons & nous confessons aussi que vous avez genereusement chassé les Rois : mais achevez votre bienfait, ôtez de Rome le nom de Roi. Nos Citoyens vous rendront non seulement ce qui vous apartient ; mais si quelque chose y manque, ils vous la rendront avec usure. Retirez-vous donc avec l'amitié de Rome, délivrez la Ville d'une crainte peut-être vaine, & sans raison. Mais l'on s'est persuadé que la domination des Rois ne devoit sortir de Rome qu'avec la race des Tarquins. L'étonnement d'une chose si nouvelle & si subite ôta d'abord la parole au Consul, & lorsqu'il voulut commencer à parler, les premiers de la Ville se mirent alentour de lui, & le prierent instamment de ne point faire de résistance. Mais comme les discours de tous les autres ne faisoient pas grand effet sur son esprit, enfin Sp. Lucretius plus venerable par son âge, & par son autorité, & outre cela son beau-pere le sollicita par toutes sortes de moyens, tantôt par prieres, tantôt par persuasions de consentir à une chose que tout le monde desiroit. De sorte que le Consul craignant, que, quand il seroit personne privée, la même chose ne lui arrivât avec la perte de ses biens, & avec ignominie, se dépouilla volontairement de sa dignité, se retira de la Ville, & fit transporter tous ses biens à Lavinium. Brutus proposa au peuple de l'ordonnance du Senat, que tous ceux qui étoient de la race des Tarquins fussent bannis, & par les suffrages des Centuries il prit pour Compagnon au Consulat P. Valerius qui lui avoit aidé à chasser les Rois. Bien que personne ne fût en doute que du côté des Tarquins, on étoit menacé de la guerre, elle fut toutefois plus lente qu'on ne se

l'étoit proposé. Mais ce que l'on craignoit le moins, il ne s'en fallut guéres que la liberté ne fût perdue, par la trahison & par la fraude. Il y avoit parmi la jeunesse Romaine, quelques jeunes-hommes, & même des meilleures maisons de la Ville, de qui la licence avoit été plus grande durant les Rois, qui étoient de même âge que les Tarquins, qui ayant été leurs compagnons de débauches, avoient accoutumé de vivre avec eux à la Royale. Ces jeunes gens qui se voyoient dépouillez de cette licence, par l'égalité qu'on avoit mise entre tout le monde, commencerent entre eux à se plaindre que la liberté des autres étoit pour eux une servitude; ils disoient qu'on pouvoit esperer d'un Roi ou de la justice ou de la faveur, selon que l'on en avoit besoin: qu'il pouvoit faire grace, qu'il pouvoit faire plaisir, se fâcher & pardonner, & qu'il sçavoit faire mettre de la difference entre un ami & un ennemi. Qu'au contraire, la loi étoit une puissance sourde & inexorable, plus utile & plus favorable pour les pauvres & pour les foibles, que pour les personnes puissantes: qu'elle ne se relâchoit jamais: qu'elle ne donnoit jamais de grace, pour peu que l'on s'en éloignât; & qu'il étoit bien difficile d'être toûjours innocent parmi tant d'occasions de faillir, qui se rencontrent parmi les hommes.

3. Durant que ces jeunes esprits se corrompoient les uns les autres par ces manieres de plaintes, il arriva à Rome des Députez de la part des Rois, qui sans faire mention de leur retour demanderent seulement leurs biens. Après qu'ils eurent exposé au Senat le sujet de leur députation, on employa quelques jours à consulter sur cette affaire. Car on disoit que c'étoit leur donner une occasion de faire la guerre, que de ne leur rendre pas leurs biens, & que d'autre côté c'étoit leur donner de la force, & les moyens de nourrir la guerre, que de leur rendre ce qu'ils demandoient. Cependant les Députez faisoient encore autre chose; & tandis qu'ils

demandoient ouvertement les biens de leurs Maîtres, ils faiſoient en ſecret des trames pour leur faire recouvrer le Royaume. Ainſi feignant de n'avoir point d'autre deſſein que de ſolliciter les jeunes Gentilshommes, pour obtenir ce qu'ils ſembloient demander, ils ſonderent adroitement leurs eſprits & leurs volontez. Et comme ils virent qu'ils les écoutoient ſans répugnance, ils leur preſenterent des lettres de la part des Tarquins, & traiterent avec eux pour les faire entrer de nuit dans la Ville. La charge en fut premierement donnée aux Vitelliens & aux Aquiliens, dont la ſœur avoit épouſé Brutus, & de ce mariage étoient déja ſortis deux enfans, Titus & Tiberius. Leurs oncles les firent entrer dans leur complot, & avec eux quelques autres jeunes Gentilshommes, dont le tems nous a dérobé les noms & la connoiſſance. Cependant ceux qui étoient d'avis qu'on rendît aux Tarquins ce qui leur appartenoit, l'emporterent par deſſus les autres. De ſorte que comme les Députez n'avoient plus d'autres raiſons de demeurer dans la Ville, que le tems qu'ils avoient obtenu des Conſuls, pour trouver des chariots & des voitures, afin de faire tranſporter les meubles des Rois, ils employerent tout ce tems-là à conſulter avec les conjurez, & en obtinrent enfin qu'ils écriroient à leurs Maîtres. Car comment auroit-on pu croire autrement des Députez, ſur des choſes de ſi grande importance? Mais ces lettres qui furent données pour être un gage de foi & d'aſſurance, découvrirent tout l'attentat. Car le jour avant le départ des Députez, comme des conjurez qui avoient ſoupé chez les Vitelliens, parloient enſemble de leur complot, & qu'ils diſoient ſur ce ſujet quantité de choſes, penſant n'avoir point de témoins, leur diſcours fut entendu par un de leurs Eſclaves qui avoit déja connu quelque choſe de leur deſſein; mais il attendoit, pour les déceler qu'on eût donné aux Députez les lettres, afin que leur témoignage découvrît plus manifeſtement ce crime.

Lorſqu'il eut donc apris qu'elles avoient été données, il alla découvrir l'entrepriſe aux Conſuls, qui partirent auſſi-tôt de leur maiſon pour s'aller ſaiſir & des Députez & des Conjurez. Ils s'éclaircirent ſans bruit de toute l'affaire, & donnerent ordre ſur tout que les lettres ne fuſſent point détournées. On mit ſur le champ les traîtres aux fers. On douta quelque tems, ſi l'on feroit le même traitement aux Députez; & bien qu'ils ſemblaſſent avoir merité d'être traitez en ennemis, toutefois le droit des gens fut le plus fort. Quant aux biens des Rois qu'on avoit auparavant été d'avis qu'ils fuſſent rendus, on en remit de nouveau la déliberation au Senat, que la colere ſurmonta en cette occaſion: car il défendit qu'ils fuſſent rendus, & ne voulut pas auſſi qu'ils fuſſent confiſquez au public. Mais il les abandonna à la multitude pour être pillez, afin que par ce pillage des biens des Rois, le peuple perdît l'eſperance de ſe reconcilier jamais avec eux. Les terres des Tarquins qui étoient entre le Tibre & la Ville furent conſacrées à Mars. On dit que ces terres étoient ſemées de froment tout prêt à couper: que, parce qu'il n'étoit pas permis de s'en ſervir, le peuple qui étoit accouru de tous côtez, ayant coupé ce bled, le jetta avec ſa paille dans la riviere, qui étoit alors fort baſſe, comme il arrive ordinairement dans les chaleurs de l'Eté, & que les javelles de ce froment remplies de fange & de limon, s'étant arrêtées aux endroits où il y avoit moins d'eau, avec les autres choſes que la riviere entraîne, il s'en fit peu après une Iſle *. Je croi que depuis on y ajoûta de la terre; & que la main des hommes acheva ce qu'avoit commencé le hazard, & on y fit un lieu capable de porter même des Temples.

4. Les biens des Rois ayant été pillez, les traîtres furent condamnez, & envoyez au ſuplice, qui fut d'autant plus conſiderable, que la charge de Conſul impoſoit au Pere la neceſſité de faire punir ſes pro-

* *On voit encore cette Iſle.*

pres enfans. Et la fortune voulut que celui qui raisonnablement devoit s'éloigner du spectacle & de la poursuite de ce suplice, en fut lui-même le sollicitateur & le témoin. Tous ces jeunes Gentilshommes furent attachez à un poteau; mais comme s'ils eussent été inconnus, on ne consideroit que les enfans du Consul, qui avoient attiré sur eux les regards de tout le monde. Et l'on n'avoit pas moins de pitié de les voir exposez au suplice, que l'on avoit d'horreur du crime qui leur faisoit meriter ce suplice : qu'il leur fût entré dans l'esprit, de mettre en la puissance d'un Roi tirannique, & alors banni de leur patrie, qui avoit été mise en liberté cette même année, leur pere liberateur de la patrie, le Senat, la multitude, & enfin tout ce qui concernoit les Dieux, & le peuple de Rome. Les Consuls allerent donc prendre leur place, les Licteurs * furent envoyez pour faire l'execution. Ils dépouillerent les criminels, les battirent à coups de verges, & enfin ils leur couperent la tête avec une hache. Pendant tout ce tems-là le pere ayant le visage découvert, demeura en vue à tout le monde, & l'amitié paternelle ne surmonta pas sa constance durant une execution si furieuse.

5. Mais afin d'enseigner de toutes façons à fuir les trahisons & les crimes, & d'en laisser d'illustres exemples, après avoir puni les coupables, on donna pour récompense au dénonciateur, avec la liberté & le droit de bourgeoisie, une somme d'argent, qui fut prise dans l'Epargne. On dit qu'il fut le premier qui fût mis en liberté avec la vindicte †. Mais quelques-uns estiment que ce mot de vindicte est venu de lui, parce qu'il s'apelloit Vindicius. Et depuis on a gardé cette coutume, que tous ceux qu'on mettroit en liberté de la même sorte, seroient reputez Citoyens Romains.

6. Lorsqu'on eut raporté à Tarquin toutes ces

* *Sergens.*

† *Petite bonssine avec laquelle on mettoit un esclave en liberté*

choſes de la même façon qu'elles s'étoient paſſées, ce miſerable enflammé non ſeulement du dépit de voir ſes eſperances ruinées, mais encore de fureur & de haine, voyant les chemins fermez à l'artifice & à la ruſe, ſe réſolut à faire ouvertement la guerre. Il alla donc mandier du ſecours dans les villes de la Toſcane. Il implora particulierement l'aſſiſtance des Veiens & des Tarquiniens, & les conjura de ne pas ſouffrir, qu'étant deſcendu de leur ſang, il perît devant leurs yeux miſerablement banni, & chaſſé d'un ſi grand Royaume avec ſes malheureux enfans. Il repreſenta, *que les autres avoient été appellez d'un pays étranger pour regner à Rome, & que pour lui comme il agrandiſſoit l'Empire Romain par la force de ſes armes, il en avoit été chaſſé par une execrable conjuration de ſes plus proches : que comme pas un d'eux n'avoit paru digne de regner, ils avoient mis en pieces le Royaume, & l'avoient diviſé entr'eux : qu'on avoit donné ſes biens à piller au peuple, afin que le monde eût part au crime : qu'il vouloit ſeulement retourner en ſa patrie, & en ſon Royaume, & punir ſes ſujets ingrats & rebelles. Qu'ils lui donnaſſent donc du ſecours : que par ce moyen ils ſe vangeroient eux-mêmes des vieilles injures, leurs legions ſant de fois défaites, & leurs terres ſi ſouvent ravies.* Ces paroles toucherent les Veiens, & chacun d'eux diſoit tout haut, & en menaçant, qu'au moins ſous la conduite d'un Romain, ils devoient aller éfacer leurs anciennes ignominies, & reprendre par les armes ce que l'on avoit pris ſur eux. Quant aux Tarquiniens, ils ſe laiſſerent gagner par le nom & par l'alliance; & eſtimerent qu'il leur étoit glorieux, que des Princes de leur ſang regnaſſent dans Rome. Ainſi les forces de deux Villes accompagnerent Tarquin pour aller recouvrer ſon Royaume, & faire la guerre aux Romains. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé ſur leurs frontieres, les Conſuls allerent au devant de lui avec une armée. Valerius avoit la conduite des gens de pied, diſpoſez en un bataillon quarré; &

Brutus prit le devant avec la Cavalerie, afin de reconnoître les ennemis qui avoient fait de leur côté la même chose. Car Aruns fils de Tarquin s'étoit avancé avec sa Cavalerie, & le Roi le suivoit avec les legions.

6. Aruns ayant remarqué de loin par les faisceaux que l'on portoit, que le Consul y étoit; & ensuite s'étant aproché, & enfin reconnu Brutus au visage: alors tout enflammé de colere: *Voilà donc*, dit-il, *voilà le traître qui nous a chassez de notre patrie. Le voilà qui marche magnifiquement paré des marques de notre grandeur. Dieux vangeurs des Rois déclarez-vous maintenant, & paroissez à mon secours.* Il picque aussi-tôt son cheval, & court à bride abattue contre le Consul, qui connut bien qu'on venoit à lui, il se presente donc au combat avec une ardeur incomparable; & ces deux Capitaines coururent l'un contre l'autre avec tant de colere & de haine, que ne se souvenant pas de couvrir leurs corps, pourvu qu'ils blessassent leur ennemi, ils s'enferrerent d'un même coup, qui passa au travers de leurs écus, & tomberent morts à terre, attachez l'un à l'autre avec leurs lances. En même tems toute la Cavalerie commença le combat, & bientôt après les gens de pied arriverent. La victoire fut douteuse en cette occasion, & l'on combattit de part & d'autre à force égale. La pointe droite fut victorieuse de chaque côté, & la gauche fut battue. Les Veiens accoutumez à être vaincus par les Romains, furent défaits & mis en fuite: mais les Tarquiniens qui étoient des ennemis nouveaux, non seulement demeurerent fermes, mais ils repousserent les Romains. Cependant après ce succès une si grande terreur s'empara de Tarquin & des Toscans, qu'ils laisserent la chose imparfaite; & les deux armées, celle des Veiens, & celle des Tarquiniens se retirent de nuit dans leur pays. On ajoûte à ce combat des prodiges & des miracles. On dit que durant le silence de la nuit on ouit une

voix qui venoit de la forêt d'Arfie, & l'on croit que ce fut celle de Silvain; voici les paroles qu'on entendit : IL EST MORT UN HOMME DE PLUS DU CÔTÉ DES TOSCANS, c'eſt pourquoi les Romains ſont demeurez victorieux. Ainſi les Romains ſe retirent comme vainqueurs, & les Toſcans comme vaincus. Car auſſi-tôt qu'il fut jour, comme on ne vit plus paroître d'ennemis, P. Valerius Conſul fit ramaſſer leurs dépouilles, retourna dans Rome en triomphe, & y fit faire les funerailles de ſon compagnon au Conſulat, avec toute la pompe que l'on ſe pût imaginer.

7. Mais la triſteſſe publique fut ſans doute le plus grand ornement de ſes obſeques, qui furent certes illuſtres, principalement en ce que les Dames Romaines en porterent le deuil un an durant, comme de leur pere; parce qu'il avoit ſi hautement vangé la pudicité violée.

8. Enſuite, comme les affections du peuple ſont variables & changeantes, le Conſul qui étoit demeuré, & qui s'étoit vu dans une ſi grande conſideration, tomba de ſon crédit, non ſeulement dans l'envie de ſes Citoyens, mais encore dans le ſoupçon d'un crime énorme. Le bruit couroit qu'il aſpiroit à la Couronne, parce que depuis la mort de ſon Collegue il n'avoit mis perſonne en ſa place, & qu'il bâtiſſoit ſur le haut de Velie *, en un lieu aſſez fort, & aſſez aſſuré pour y faire un jour une forteresſe. Toutes ces choſes qui ſe diſoient communément, & à quoi même on ajoûtoit de la croyance, affligerent le Conſul par leur horreur & par leur indignité. C'eſt pourquoi il fit aſſembler le peuple, & ayant fait mettre bas les faiſſeaux, il monta au lieu où l'on faiſoit les harangues. Cette action fut agréable à la multitude. Elle fut ravie de voir qu'on abaiſſoit devant elle les marques de l'autorité Souveraine, parce que c'étoit confeſſer que la force & la majeſté du peuple étoit plus grande que celle du

* *Au plus haut du Mont Palatin.*

Consul. Après qu'on lui eu fait signe d'écouter, le Consul commença à louer *la bonne fortune de son Collegue, de ce qu'après avoir mis en liberté sa Patrie, & combattu pour la République, honoré du plus haut rang où un Romain puisse monter, il étoit mort glorieusement, & avant que son estime où l'on n'y pouvoit plus rien ajoûter, lui eût excité de l'envie. Que pour lui, il étoit bien malheureux de survivre à sa gloire, pour demeurer exposé aux soupçons d'un si grand crime, & se voir mis si honteusement entre les Vitelliens & les Aquiliens, après avoir été reconnu pour liberateur de la patrie. Quoi donc*, dit-il, *n'y aura-t-il, jamais de vertu si bien éprouvée par vous-mêmes, qu'elle ne puisse être violée par les soupçons & par les défiances? Moi qui fus l'ennemi des Rois, je craindrois d'être soupçonné d'avoir affecté le Royaume? Moi je croirois me faire craindre par mes Citoyens, si j'étois logé dans la forteresse & sur le Capitole? Ma réputation dépendra donc parmi vous d'une chose si legere? La confiance que vous devez avoir en moi, a-t-elle de si mauvais fondemens, qu'il vous soit plus important de regarder où je suis, que de considerer qui je suis? Non, non, Messieurs la maison de P. Valerius ne sera plus l'obstacle de votre liberté. Velie sera desormais pour vous un lieu d'assurance. Je transporterai ma maison non seulement dans un lieu plat, mais au pied même de cette montagne, afin que de vos maisons vous regardiez dans la mienne, & que vous soyez au dessus de moi qui vous suis devenu suspect. Que ceux-là donc bâtissent sur Velie, à qui votre liberté sera plus surement confiée qu'à P. Valerius.* En même tems il fit transporter tous les matériaux au pied de Velie, & fit faire sa maison dans le plus bas de la pente, où il y a aujourd'hui une place publique. On fit ensuite des loix qui purgerent le Consul non seulement du soupçon d'avoir des desseins pour le Royaume, mais qui étoient si contraires à cela, qu'il en fut estimé populaire, & apellé Publicola *. Il fut or-

* *Comme qui diroit partisan du peuple.*

donné sur toutes choses, qu'on apelleroit au peuple du jugement des Magistrats, & que celui qui voudroit prendre le nom de Roi, & s'emparer du Royaume, seroit puni en sa personne, & en ses biens, & tenu pour maudit & execrable. Ces loix furent très-agréables à la multitude; & après les avoir faites tout seul, afin qu'on lui en sçût tout le gré, il fit convoquer l'Assemblée du peuple, pour s'élire un compagnon au Consulat. On élut donc pour Consul Sp. Lucretius: mais comme il étoit déja vieux, & qu'il n'avoit pas assez de force pour soutenir une si grande charge, il mourut bientôt après; & l'on substitua en sa place M. Horatius Pulvillus: toutefois je ne trouve pas Lucretius au nombre des Consuls dans quelques anciens Auteurs, qui font immédiatement succeder Pulvillus à Brutus. Mais pour moi, je croirois qu'on ne parla point de Lucretius, parce qu'il ne fit aucune action qui signalât son Consulat.

9. On n'avoit pas encore dédié sur le Capitole le Temple de Jupiter, c'est pourquoi les Consuls Publicola & Horatius tirerent au sort à qui auroit cet honneur; il échut à Horatius, & Publicola s'en alla faire la guerre aux Veiens. Mais les amis de Valerius montrérent peut-être plus de ressentiment qu'ils ne devoient que l'honneur de consacrer un Temple si fameux fût échu à Horatius. Ils firent tous leurs efforts pour le priver de cette gloire: & enfin après avoir tenté vainement toutes les autres choses, comme ils virent que le Consul tenoit déja la porte, & qu'il faisoit ses prieres, ils lui vinrent dire que son fils venoit de mourir, & qu'un homme qui avoit des morts dans sa maison ne pouvoit consacrer le Temple. S'il n'ajoûta point de croyance à cette nouvelle, ou s'il eut assez de force pour la recevoir constamment, c'est une chose dont on ne donne point de témoignage, & qu'il est mal-aisé de deviner. Quoi-qu'il en soit, il ne quitta point son entreprise pour une si fâcheuse nouvelle, il com-

manda seulement que l'on enterrât son fils; & en tenant toûjours la porte du Temple, il acheva sa priere, & le dédia. Voila les choses qui se passerent, & dans la Ville, & à la guerre, durant la premiere année, après qu'on eut chassé les Rois.

10. Depuis, P. Valerius fut créé Consul pour la seconde fois, & avec lui T. Lucretius: Et en ce tems-là les Tarquins s'étoient retirez chez Lartes Porsene Roi de Clusium *, à qui tantôt par des remontrances, & tantôt par des prieres, ils tâchoient de persuader, qu'étant sortis des Toscans, du même sang, & du même nom, il ne devoit pas endurer qu'ils demeurassent miserablement bannis, & dans une honteuse necessité de toutes choses. *Tantôt ils lui remontroient qu'il étoit dangereux de souffrir cette coutume naissante de chasser les Rois: Que la liberté étoit assez douce d'elle-même, & assez capable de gagner les cœurs, si les Rois ne défendoient leur puissance avec autant d'ardeur & de force, que les peuples souhaitent la liberté: Que par elle les plus grandes choses étoient égalées aux plus basses; qu'on ne souffre rien dans les Républiques qui veuille s'élever trop haut, & exceller par dessus le reste; & qu'enfin cette liberté alloit faire voir la chute & la fin de la Royauté, qui étoit la plus belle chose que l'on se pût imaginer parmi les Dieux & parmi les Hommes.* Porsene s'imaginant qu'il étoit avantageux aux Toscans, qu'il y eût à Rome un Roi de leur nation, y vint aussi-tôt avec une armée. Jamais une si grande terreur ne s'étoit emparée du Senat, tant les Clusiniens étoient puissans en ce tems-là, & le nom de Porsene redoutable. D'ailleurs les Romains ne craignoient pas seulement leurs ennemis, mais encore leurs Citoyens. On aprehendoit que le peuple épouvanté ne reçût les Rois dans la Ville, & qu'il ne se souciât pas de se jetter dans la servitude, pourvu qu'on lui donnât la paix. C'est pourquoi en ce tems-là le Senat fit au peuple quantité de douceurs extraordi-

* *Aujourd'hui* Chiusi.

nai-

naires. Il eut soin sur toutes choses des vivres ; on envoya pour avoir du blé, les uns chez les Volsques, & les autres à Cumes. Le privilege de vendre du sel fut ôté aux particuliers, parce qu'ils le vendoient trop cher au Public. Le menu peuple fut déchargé de toutes sortes de tributs & d'impositions, qu'on rejetta sur les riches qui pouvoient porter cette charge: & l'on crut que les pauvres paieroient assez de tribut s'ils nourrissoient leurs enfans. Cette indulgence du Senat conserva si bien l'union dans la Ville, que depuis dans les plus grandes incommoditez, & d'un siege, & de la famine, les moindres de la multitude n'eurent pas moins d'aversion pour le nom de Roi, que les premiers & les plus considerables de Rome. Enfin, il n'y eut jamais personne qui gagnât si puissamment l'amitié du peuple par des moyens illicites, que fit alors le Senat par son bon gouvernement, & par sa conduite favorable. Aussi-tôt que les ennemis aprocherent, chacun revint des champs à la Ville, pour la défendre selon ses forces; & chacun travailla à la fortifier. Enfin elle sembloit assez bien fortifiée par ses murailles, & par le Tibre qui la défendoit. Mais sans doute le Pont de bois eût été cause de sa perte, & y eût donné l'entrée à l'ennemi, sans le courage d'un seul homme, Horatius Cocles, qui fut en cette occasion le défenseur de la fortune de la Ville. Il avoit alors par hazard la garde du Pont : Et comme il eut pris garde que les ennemis s'étoient d'abord emparez du Janicule, qu'ils accouroient de là de toutes leurs forces pour se saisir du Pont, & que les siens épouvantez quittoient déja leurs armes & leur rang, il commença à leur faire des réprimandes; il se mit au devant d'eux pour les empêcher de fuir; il atteste les Dieux & les hommes; leur remontre que c'est en vain qu'ils quittent leur poste pour se sauver par la fuite ; qu'ils ne feront rien pour eux, s'ils laissent le Pont derriere eux, & que bientôt ils verront un plus grand nombre d'ennemis sur le Palatin, & sur le Capitole, que sur les avenues,

C'eſt pourquoi il les conjure de mettre le fer & le feu, & toutes choſes en uſage pour rompre le Pont; & que cependant il ſoutiendroit les efforts des ennemis auſſi long-tems que le corps d'un ſeul homme ſeroit capable de les ſoutenir.

11. Il n'eut pas ſi-tôt parlé qu'il marcha vers l'entrée du Pont; & étoit d'autant plus remarquable, qu'il s'avançoit contre les ennemis, lorſque tous les ſiens lui tournoient le dos. Ainſi ſe preſentant les armes à la main pour commencer le combat, il étonna les ennemis par une audace ſi prodigieuſe. Il y eut toutefois deux Romains que la honte retint près de lui, Sp. Largius & T. Herminius, tous deux conſiderables par leur naiſſance & par leur valeur. Il ſoutint quelque tems avec eux le premier choc, & la premiere furie du combat; & puis comme ceux qui rompoient le Pont les rapelloient, il les fit retirer lui-même par un petit endroit qu'on avoit laiſſé exprès. Alors jettant ſes yeux menaçans & enflammez d'un noble courroux ſur les Capitaines des Toſcans, tantôt il les provoquoit au combat l'un après l'autre, tantôt il les accuſoit tous enſemble de lâcheté, de ſe rendre eſclaves des Rois Tirans, & d'oublier leur propre liberté pour attaquer celle des autres. Ils demeurerent quelque tems ſans rien faire, & à ſe regarder l'un l'autre, pour voir qui commenceroit le combat. Enfin la honte ébranla la troupe, on pouſſa de tous côtez des traits contre Horace, qui en reçut quelques-uns ſur ſon bouclier, où ils demeurerent attachez. Mais malgré toutes leurs forces, il ne montra pas moins de réſiſtance, il marchoit de part & d'autre à grands pas, & rempliſſoit ſeul tout le Pont. Enfin comme l'ennemi faiſoit ſes derniers efforts pour le faire tomber dans la riviere, en même tems le bruit du Pont qui tomboit, & les cris de réjouiſſance que jetterent les Romains, épouvanterent les ennemis, & arrêterent leur impétuoſité. Alors Cocles: Dieu du Tibre, dit-il, reçois favorablement dans tes eaux, & ces armes, & ce

Soldat ton défenſeur. En même tems il ſe jetta dans l'eau tout armé comme il étoit ; & malgré les traits qu'on pouſſoit d'en haut ſur lui, il paſſe la riviere ſans péril, & retourne glorieux chez les ſiens, ayant eu la hardieſſe de faire une choſe, qui aura ſans doute à l'avenir bien plus de réputation que de croyance. Au reſte, la Ville ne fut pas ingrate de tant de vertu. On lui dreſſa une ſtatue dans la place des Aſſemblées : on lui donna autant de terre qu'il en pourroit environner en un jour avec la charrue, & l'affection même des particuliers voulut paroître en ſa faveur parmi les honneurs que lui faiſoit le public. Car au milieu de la famine, & de la neceſſité de toutes choſes, chacun ſelon ſes commoditez ſe retrancha de ſes vivres, afin d'en faire part à Horace. Porſene qui avoit été repouſſé d'abord, changea ſon deſſein de prendre la Ville d'aſſaut en celui de l'aſſieger. Il mit donc une forte garniſon dans le Janicule, planta ſon camp dans la plaine & ſur les rivages du Tibre, & fit venir de tous côtez quantité de bâteaux, pour empêcher qu'il n'entrât des vivres dans Rome, & pour faire paſſer ſes gens de l'autre côté de la riviere, afin d'aller fourager, tantôt en un lieu, tantôt en un autre, ſelon les occaſions qui ſe preſenteroient. De ſorte qu'en fort peu de tems il réduiſit en une ſi grande extrémité tout le territoire d'alentour, qu'on fut contraint non ſeulement de faire tranſporter dans la Ville les autres biens que l'on avoit dans la campagne, mais encore d'y faire retirer le bétail, ſans qu'on oſât le moins du monde le faire ſortir hors des portes. Mais les Toſcans ne gagnerent pas tant cet avantage par la crainte des Romains, que par les avis & par la prudence de leur Conſul. Car comme Valerius épioit l'occaſion d'en attaquer à l'impourvu pluſieurs enſemble quand ils ſeroient écartez, il negligeoit les petites choſes, & ſe réſervoit pour les plus grandes. Ainſi pour attirer les fourageurs, il commanda aux ſiens de faire ſortir le lendemain quantité de leur bétail par la porte

Esquiline, qui ne regardoit pas du côté des ennemis, sçachant bien qu'ils ne manqueroient pas d'en être avertis, parce que pendant ce siege, & durant la famine qui étoit dans Rome, quelques Esclaves infidéles s'en déroboient à tous momens, & se rendoient au camp de Porsene. En effet, les ennemis le sçurent par l'un de ces fugitifs; & cela fut cause qu'ils passerent l'eau en plus grand nombre, comme assurez de faire un plus grand butin qu'auparavant. Aussi-tôt P. Valerius dépêcha T. Herminius avec un petit nombre de gens de guerre, pour s'aller mettre en embuscade sur le grand chemin des Gabiniens, à deux milles de la Ville, & commanda à Sp. Largius de demeurer à la porte Colline avec une troupe de jeunesse, jusqu'à ce que les ennemis fussent passez, & de leur couper chemin, quand ils penseroient revenir du côté de la riviere. T. Lucretius l'autre Consul sortit par la porte Neuve avec quelques compagnies d'Infanterie: Titus Valerius fit passer avec lui quelques cohortes d'élite par le mont Celion; & ils furent les premiers qui se montrerent aux ennemis. Aussi-tôt qu'Herminius en eut entendu le bruit, il sortit de son embuscade, & les ayant repoussez du côté de Lucretius, il les charge à droit en les poursuivant. En même tems il s'éleve un grand cri, & à la gauche, & à la droite, du côté de la porte Colline, & de la porte Neuve. De sorte que les ennemis se trouverent envelopez de part & d'autre; & comme ils n'étoient pas assez forts pour résister, & que tous les chemins leur étoient fermez, ils furent bientôt défaits & taillez en pieces. Depuis les Toscans ne se hazarderent plus de passer si avant. Néanmoins le siege continuoit; & outre que le blé étoit bien cher dans la Ville, il y avoit une grande necessité; enfin Porsene esperoit prendre Rome par le tems.

12. Cependant C. Mutius jeune Gentilhomme, s'alla imaginer qu'il étoit indigne du peuple Romain: que n'ayant jamais été assiegé ni durant la paix, ni durant la guerre par aucune sorte d'ennemis, tan-

dis même qu'il étoit dans la servitude des Rois, il fût maintenant qu'il étoit libre, comme captivé par les Toscans, dont il avoit si souvent été victorieux, & mis en fuite les armées : c'est pourquoi il se résolut à vanger cette indignité par quelque grande & mémorable action. Il se proposa donc premierement de passer dans le camp des ennemis, sans communiquer son dessein à personne. Mais craignant que s'il sortoit de la Ville sans la permission des Consuls, & sans que personne en fût averti, il ne fût arrêté par les gardes qui étoient aux portes, & ramené dans la Ville comme un fugitif, & un deserteur de son parti, vu même que la fortune presente pouvoit aisément faire croire ce crime, il alla trouver le Senat, & lui parla en ces termes : *J'ai résolu*, dit-il, *de passer le Tibre, & d'entrer, s'il m'est possible, dans le camp des ennemis, non pas pour aller faire quelque butin, & pour vanger nos ruines, & les dégâts qui ont été faits dans nos terres. Je médite dans mon esprit une action plus importante, si les Dieux me sont favorables.* Le Senat aprouva sa résolution, & en même tems Mutius partit ayant caché sous ses habits un poignard : aussi-tôt qu'il fut au camp, il s'alla mettre où il y avoit le plus de monde proche du siege du Roi. Alors on payoit par avanture les soldats ; & comme celui qui tenoit compte de ces payemens étoit assez proche du Roi, presque habillé de même façon, qui expedioit quantité d'affaires, & que les soldats s'adressoient à lui plûtôt qu'au Roi, Mutius qui ne connoissoit pas Porsene, & qui ne vouloit pas demander lequel des deux étoit le Roi, de peur de se découvrir par ce moyen, porta son coup au hazard, & tua l'autre au lieu du Roi. Il se retira aussi-tôt parmi la multitude épouvantée, ayant en main le poignard sanglant dont il se faisoit faire passage : mais les gardes qui accoururent au bruit, se saisirent de lui, & le ramenerent devant le Roi. Bien qu'il fût abandonné de tout secours au milieu de ces menaces de la fortune,

il parut néanmoins plus redoutable qu'il ne parut épouvanté. *Je suis Romain*, dit-il, *& l'on m'appelle C. Mutius. J'ai voulu comme ennemi triompher de l'ennemi, & j'en ai pas moins de cœur pour mourir, que j'en ai montré pour ce meurtre. C'est le propre des Romains de faire & de souffrir les choses grandes & difficiles. Au reste, je ne suis pas seul, qui ai fait contre toi ce dessein, il y en a un grand nombre qui me doivent suivre, & qui cherchent la même gloire. Resous-toi donc, si tu veux, à combattre à tout moment pour ta propre vie, & d'avoir toujours un ennemi à tes côtez. La jeunesse de Rome te déclare cette guerre, ne redoute desormais ni des armées, ni des batailles; nous t'attaquerons l'un après l'autre, & ce sera enfin à toi à te défendre contre tous.*

13. A ce discours le Roi enflammé de colere, & tout ensemble épouvanté du péril, commanda qu'on allumât des feux pour le mettre à la gêne, s'il ne découvroit les trames dont il faisoit les menaces. Mais Mutius au lieu de répondre: *Voilà*, dit-il, *pour te faire connoître, combien ceux qui cherchent la gloire font peu d'estime de leurs corps*; & en même tems prononçant ces paroles, il mit sa main droite dans le feu, qui étoit allumé pour le sacrifice, & la vit lui-même brûler, comme s'il eût perdu tout ensemble & l'esprit & le sentiment. Le Roi étonné de cette action, comme d'un miracle, se leve aussitôt de son siege, & ayant commandé qu'on le retirât de l'Autel: *Va-t-en, va-t-en*, lui dit-il, *toi qui es plus osé contre toi que contre moi-même. Certes je louerois ton courage, s'il avoit paru pour mon service.* Enfin suivant le droit de la guerre, je te renvoie sain & sauf, & sans qu'on t'ait fait aucune injure. Alors Mutius, comme voulant reconnoître cette grace: *Puisque la vertu*, lui dit-il, *est en honneur & en consideration près de toi, tu obtiendras de moi par ta courtoisie, ce que tu n'as pu obtenir par tes menaces. Nous sommes trois cens dans ton camp, qu'on peut appeller l'Elite de la jeunesse Romaine, qui*

avons conſpiré de te perdre par cette voie. Le ſort eſt tombé ſur moi le premier, les autres paroîtront à leur tour, juſqu'à ce qu'enfin la fortune te faſſe tomber ſous leurs coups. Ainſi Mutius, qui fut depuis apellé Scevole, à cauſe de l'accident de ſa main droite, ayant été mis en liberté, fut ſuivi à Rome par les Députez de Porſene, tant il avoit été touché du péril dont rien ne l'avoit défendu que l'erreur de ſon ennemi. Et enfin ne voulant pas ſe mettre au hazard de ſoûtenir autant de combats qu'il reſtoit de conjurateurs, il envoya de lui-même aux Romains des conditions de paix. Il parla, mais en vain, parmi les articles de cette paix de rendre aux Tarquins le Royaume; auſſi il en parla plûtôt, parce qu'il ne pouvoit honnêtement leur refuſer de faire cette propoſition, que par eſperance qu'il eût de rien obtenir, ſçachant bien que les Romains ne lui accorderoient jamais cette demande. Ils demeurerent d'accord de rendre le territoire des Veiens, & on leur impoſa la neceſſité de donner des ôtages, s'ils vouloient qu'on fît ſortir du Janicule la garniſon qui y étoit. La paix ayant été conclue à ces conditions, Porſene retira ſes armes du Janicule, & ſortit du territoire des Romains. Le Senat donna à Mutius pour récompenſer ſon courage quelques terres au delà du Tibre, qui ont été depuis apellées les prez Mutiens.

14. Cet honneur qu'on fit à la Vertu, excita même les Fereniens de faire des actions heroïques. En effet, Clelie jeune fille à marier, qui étoit entre les ôtages, ayant conſideré que le camp des Toſcans n'étoit pas loin de la riviere, ſe dérobe de ſes gardes, & montrant le chemin à ſes compagnes, elle paſſa le Tibre avec elles, malgré les efforts des ennemis, & les rendit ſans péril dans Rome, entre les mains de leurs parens. Cette nouvelle ayant été raportée au Roi, il s'en mit d'abord en colere, & envoya des Ambaſſadeurs à Rome, afin de redemander Clelie, ſans ſe ſoucier beaucoup des autres. Et enſuite convertiſſant ſa colere en admiration, il releva cette

action de Clelie par deſſus celles des Horaces & des Mutiens. Mais il proteſta que ſi on ne lui rendoit cet ôtage, il tiendroit pour rompu le traité qu'on avoit fait; qu'au contraire, ſi on remettoit cette fille entre ſes mains, il la renvoieroit à ſes parens, ſans qu'on lui fît aucune injure. On tint de part & d'autre la parole qui avoit été donnée. Les Romains ſuivant leur accord rendirent ce gage de paix, & la Vertu ne trouva pas ſeulement de la ſureté auprès du Roi de Toſcane, mais encore des honneurs & des récompenſes. Car après avoir loué Clelie, il lui offrit tous les ôtages dont elle voudroit faire le choix. On dit que quand on les eut amenez en ſa preſence, elle choiſit tous les jeunes garçons qui étoient au deſſous de quatorze ans. Cela ſembla bien ſéant à la pudicité d'une fille; & même tous les autres ôtages demeurerent d'accord, qu'elle ne pouvoit rien faire de plus raiſonnable, que de retirer de la puiſſance des ennemis un âge ſi tendre, & ſi expoſé aux outrages. Enfin après avoir fait la paix, les Romains récompenſerent cette nouvelle vertu de femme d'une nouvelle ſorte d'honneur. Ils firent dreſſer à ſa gloire, au haut de la rue Sacrée, une ſtatue de fille à cheval. Il nous eſt demeuré parmi les autres choſes ſolemnelles, qui ſont en uſage parmi nous, une coûtume de nos ancêtres, bien éloignée ſans doute de ce paiſible décampement de Porſene de devant Rome. Car quand on vend quelques biens à l'enchere, on crie tout haut que ce ſont des biens de Porſene qu'on met en vente. Il faut certes que cette coûtume ait pris naiſſance durant la guerre, & qu'elle n'ait pas été abolie durant la paix; ou qu'elle ait pris ſon origine d'une occaſion plus douce que ne le témoigne cette façon de vendre des biens, comme ſi c'étoit d'un ennemi. Il eſt donc plus vrai-ſemblable que comme la Ville étoit pauvre & neceſſiteuſe, à cauſe d'un ſiege ſi long, Porſene donna au Romains toutes les choſes neceſſaires dont ſon camp étoit rempli, & qu'il avoit fait venir des meilleurs endroits de la Toſcane;

qu'enſuite ils furent vendus, de peur qu'en les abandonnant au peuple, il ne les donnât comme un butin qu'on auroit fait ſur l'ennemi, & qu'enfin on apella ces biens les biens de Porſene; parce que cela marquoit plûtôt la liberalité de ce Prince que la vente de ſes biens, qui d'ailleurs n'étoient pas en la puiſſance du peuple Romain. Après avoir quitté cette guerre, Porſene envoya Aruns ſon fils avec une partie de ſes troupes, aſſieger la ville d'Aricie, afin qu'il ne ſemblât pas avoir inutilement amené une armée en ce pays. Les Ariciens furent étonnez d'abord de cette guerre qu'ils n'attendoient pas. Mais le ſecours qui leur vint bientôt après, & des Latins, & des Cumes, releva de telle ſorte leur courage & leurs eſperances, qu'ils eurent aſſez de hardieſſe pour en venir à une bataille. Les Toſcans ſe jetterent donc ſur eux avec une ſi grande impétuoſité, qu'ils les repouſſerent d'abord. Mais les troupes de Cumes oposant la ruſe à la violence ſe détournerent tant ſoit peu; & puis retournant ſur l'ennemi qui les avoit déja paſſez, & qui étoit comme en deſordre, ils le chargerent par derriere. Ainſi les Toſcans furent défaits quand ils penſoient être victorieux. Un petit nombre ſeulement ayant perdu leur Chef, vinrent deſarmez, & comme des gens maltraitez de la fortune, chercher dans Rome un refuge, parce qu'il n'y avoit point de plus proche retraite. Ils y furent reçus favorablement, & logez de part & d'autre. Quand ils eurent été guéris de leurs bleſſures, les uns ſe retirerent chez eux, & y porterent la nouvelle du bon traitement qu'ils avoient reçu des Romains; les autres furent retenus à Rome par l'affection de leurs hôtes, & par l'amour même de la Ville; & on leur aſſigna un lieu pour habiter, qui fut depuis apellé la rue des Toſcans. Cependant P. Lucretius, & P. Valerius Publicola furent faits Conſuls pour la troiſiéme fois, & en cette année Porſene envoya pour la derniere fois des Ambaſſadeurs à Rome, afin de rétablir Tarquin dans le Royaume. On leur fit réponſe, que le Senat en-

voieroient des Ambaſſadeurs à leur Roi ; & ſans différerer davantage, on dépêcha vers lui les plus conſiderables du Senat. *Ce n'eſt pas que pour abreger chemin on ne pût répondre en un mot qu'on ne recevroit jamais les Rois ; mais on aima mieux lui envoyer les Principaux du Senat, que de faire réponſe dans Rome à ſes Ambaſſadeurs, afin d'étouffer pour jamais cette affaire. Car on aprehendoit que parmi tant de bons offices mutuels, ils ne vinſſent à s'aigrir les uns les autres, quand Porſene de ſon côté demanderoit toûjours une choſe entierement oppoſée à la liberté Romaine : & que d'ailleurs les Romains à moins que de vouloir eux-mêmes leur perte, refuſeroient toûjours un Prince qu'ils ne voudroient en rien refuſer. Que le peuple Romain n'étoit plus ſous la puiſſance des Rois, mais qu'il étoit en liberté : qu'on avoit réſolu dans Rome d'ouvrir plûtôt les portes aux ennemis qu'aux Rois ; & que c'étoit la paſſion de tout le monde, que la Ville périt en même tems que la liberté : que par tant on le prioit de ſouffrir que Rome fût libre, s'il vouloit qu'elle ſubſiſtât. Puiſque vous avez pris cette réſolution*, leur répondit le Roi vaincu, pour ainſi dire, par une eſpece de honte, *je n'en parlerai jamais, je ne vous importunerai plus d'une choſe que j'ai ſi ſouvent demandée en vain, & je n'amuſerai plus les Tarquins par l'eſperance d'un ſecours qui n'eſt pas en ma puiſſance : & afin que rien n'empêche la paix que nous avons jurée enſemble, qu'ils cherchent maintenant un autre refuge, ſoit qu'ils veuillent faire la guerre, ſoit qu'ils veuillent vivre en repos.* Il ajoûta à ſes paroles des effets, qui marquerent encore mieux ſon amitié. Il rendit aux Romains le reſte des ôtages, & le territoire des Veiens, qui leur avoit été ôté par le traité du Janicule. Tarquin ſe voyant entierement privé de l'eſperance de ſon retour, ſe retira à Tuſcule chez Mamilius Octavius ſon gendre, & par ce moyen les Romains demeurerent en paix avec Porſene. On créa enſuite pour Conſuls M. Valerius & P. Poſthumius ; & la même année on com-

battit heureuſement contre les Sabins, & les Conſuls triompherent. Néanmoins les Sabins ne perdirent pas courage, & firent de plus grands préparatifs pour la guerre. Mais de peur qu'on ne fût ſurpris du côté de Tuſcule ; car encore qu'il n'y eut point de guerre déclarée, on en avoit toutefois quelques ſoupçons, P. Valerius fut fait Conſul pour la quatriéme fois, & T. Lucretius pour la ſeconde.

15. Cependant la ſédition qui s'éleva parmi les Sabins entre ceux qui demandoient la paix, & ceux qui vouloient faire la guerre, donna de nouvelles forces aux Romains. Car Ap. Clauſus, qui fut depuis apellé dans Rome Ap. Claudius, ſe voyant preſſé par les auteurs de la guerre, parce qu'il perſuadoit la paix ; & conſiderant d'ailleurs qu'il n'étoit pas aſſez fort contre le parti contraire, ſe retira de Regille à Rome, avec un grand nombre de ſes Partiſans. On leur y donna droit de bourgeoiſie, & des terres au delà de la riviere du Teveron : Et ce fut de là que prit ſon nom l'ancienne Tribu Claudienne ; quelques-uns de la même race, qui étoient venus de ces terres, y ayant été depuis ajoûtez. Appius ayant été reçu dans le Senat, ſe rendit bientôt conſiderable, & arriva bientôt à la réputation des plus grands & des premiers de la Ville. Enfin les Conſuls ſe jetterent avec une armée dans le pays des Sabins, & l'ayant ruiné de telle ſorte, premierement par les dégâts, & enſuite par une bataille, qu'ils n'y laiſſerent pour long-tems rien à craindre pour les Romains, ils s'en retournerent triomphans à Rome. L'année d'après durant qu'Agrippa Menenius & Poſthumius étoient Conſuls, Publius Valerius eſtimé par les ſuffrages de tout le monde, le premier des Romains, ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, mourut dans une gloire, mais auſſi dans une ſi grande pauvreté, qu'on ne trouva pas chez lui dequoi faire ſes funerailles. Elles furent faites au dépens du Public ; & les Dames Romaines le pleurerent comme Brutus. La même année deux Colonies Latines, Pometie

& Coré se donnerent aux Arunciens. Cela fut cause qu'on leur alla déclarer la guerre. Ils opposerent une puissante armée aux Consuls dès qu'ils entrerent sur leurs frontieres; mais elle fut défaite d'abord, & toute la violence de cette guerre alla tomber sur Pometie. On ne fit pas un moindre carnage des ennemis après le combat que durant le combat. Le nombre des morts fut plus grand que celui des prisonniers, qu'on tua de part & d'autre, & la fureur de cette guerre n'épargna pas les ôtages qui étoient au nombre de trois cens. Ainsi l'on triompha encore dans Rome cette année. Les Consuls suivans, Opito Virginius & Sp. Cassius, attaquerent Pometie premierement de force, & puis par des machines; mais les Arunciens plûtôt par haine que par esperance de réussir, étant sortis de leur Ville plus armez de feu que de fer, remplirent tout de flamme & de sang; & après avoir blessé & tué un grand nombre des ennemis, peu s'en falut qu'ils ne tuassent l'un des Consuls, qui étoit tombé de son cheval à terre d'un coup qu'il avoit reçu. Les Historiens ne le nomment point. Après ce mauvais succès on revint à Rome, où parmi le grand nombre des blessez, on desespera long-tems de la guérison du Consul. Enfin lorsqu'on eut donné autant de tems qu'il en faloit, & pour guérir les blessez, & pour refaire l'armée, on retourna à Pometie avec plus de fureur & de force. De sorte que toutes les machines de guerre ayant été si heureusement rétablies, que le soldat montoit déja sur les murailles, la Ville se rendit aux Romains. Néanmoins on ne la traita pas plus doucement, que si elle eût été prise de force. On fit couper la tête aux principaux des Arunciens, le reste du Peuple fut mis en vente, la Ville rasée, & son territoire vendu. Les Consuls en obtinrent l'honneur du triomphe, plûtôt pour avoir pris une vengeance si rigoureuse des injures reçues, que pour avoir achevé cette guerre, qui n'étoit pas de grande importance. On créa pour Consuls l'année suivante

Posthumius Comicius, & T. Largius ; & durant cette année, comme la jeuneſſe des Sabins eut voulu avec inſolence enlever de force quelques femmes publiques, tandis qu'on celebroit les jeux, tant de monde y accourut, qu'il s'en falut bien peu qu'il n'y eût combat, & que d'une occaſion ſi legere on ne vît naître un grand tumulte.

16. Outre la guerre Latine qu'on aprehendoit ; on étoit aſſuré qu'il y avoit trente Villes qui s'étoient ligüées contre les Romains, par les pratiques d'Octavius Mamilius. Ce fut dans l'aprehenſion de tant de troubles, qui mettoient la Ville en peine, qu'on parla la premiere fois de créer un Dictateur. Mais on n'eſt pas aſſuré en quelle année, ni ſous quels Conſuls cela fut : on dit ſeulement qu'ils tenoient le parti des Tarquins. On ne ſçait pas auſſi avec certitude, qui fut le premier Dictateur. Je trouve toutefois dans les plus anciens Auteurs, que T. Largius fut le premier qui fut créé Dictateur, & Sp. Caſſius le premier qui fut General de la Cavalerie : Et parce que la Loi qui concernoit la création des Dictateurs, ordonnoit qu'on n'élevât à cette dignité que ceux qui avoient été Conſuls ; je me perſuade que Largius qui étoit Conſulaire, fut plûtôt élu pour tenir en bride les Conſuls, que M. Valerius, fils de Marcus & petit-fils de Voleſius, qui n'avoit pas encore été Conſul. Et certes ſi on eût voulu prendre un Dictateur dans cette Maiſon, on eût bien plûtôt choiſi M. Valerius le pere, dont la vertu étoit en recommandation, & qui outre cela étoit Conſulaire.

Auſſi-tôt que le Dictateur fut créé dans Rome pour la premiere fois, le Peuple qui voyoit porter devant lui les faiſſeaux, en conçut une grande crainte, qui le rendit plus prompt à obéir. Car il n'y avoit point alors, comme durant l'adminiſtration des Conſuls qui avoient une puiſſance égale, des apellations de l'un à l'autre, & l'on ne pouvoit eſperer de ſecours que de la ſoumiſſion & de l'obéiſſance.

L'élection même du Dictateur épouvanta d'autant plus les Sabins, qu'ils croyoient qu'on l'avoit créé particulierement à cause d'eux : c'est pourquoi ils envoyerent à Rome des Ambassadeurs afin de traiter de la paix. Ils suplierent le Dictateur & le Senat de pardonner à de jeunes gens la faute qu'ils avoient commise : Et l'on répondit à cela, qu'on pourroit bien pardonner à de jeunes gens, mais qu'on ne pouvoit pas faire cette grace à des vieillards qui ne cherchoient que des occasions de faire succeder la guerre à la guerre. On ne laissa pas pourtant de parler de paix : & les Sabins l'eussent obtenue, s'ils eussent pu se résoudre à payer les frais de la guerre ; car c'étoit une des choses que le Senat demandoit. La guerre fut donc déclarée, & cependant il y eut comme une tréve qui dura toute cette année, sans qu'on parlât d'aucune chose. Servius Sulpitius & M. Tullius étoient alors Consuls, & durant leur Consulat il ne se fit rien de memorable. T. Ebutius, & C. Vetusius furent ensuite créez Consuls. Durant leur administration Fidene fut assiegée, & Crustumerie fut prise : Preneste s'étant révoltée contre les Latins, se donna au Peuple Romain, & l'on ne differa pas davantage la guerre Latine, qui s'étoit déja fomentée durant quelques années. Ainsi A. Posthumius Dictateur, & T. Ebutius General de la Cavalerie, s'avancerent avec de grandes troupes de gens de pied & de cheval, jusques au Lac de Regille *, dans le territoire de Tusculé, & y rencontrerent l'armée ennemie. Et parce qu'on avoit oui dire que les Tarquins y étoient, la colere & l'indignation firent précipiter le combat, qui fut plus rude & plus cruel que toutes les batailles précedentes. En effet dans la conduite de cette expedition les Chefs ne contribuerent pas seulement de leurs conseils, mais encore de leurs corps, & combattirent en personne : Et pas un des Principaux de chaque parti ne sortit du combat sans blessure, excepté le Dictateur

* *Aujourd'hui Lac de sainte Prâlide, ou de sainte Severe.*

de Rome. Encore que Tarquin le Superbe fût chargé d'années & presque sans force, il poussa toutefois son cheval contre Posthumius qui étoit à la tête de ses troupes, où il exhortoit les siens & les mettoit en bataille : mais ce miserable Prince ayant été blessé au côté, fut sauvé & mis en sureté par ses gens. Cependant Ebutius General de la Cavalerie s'étoit emporté en l'autre pointe contre Octavius Mamilius, qui poussa aussi son cheval contre lui ; & s'étant tous deux rencontrez avec leurs lances, Ebutius eut le bras percé, & Mamilius fut blessé à la poitrine. Cependant les Latins le reçurent en même tems ; & Mamilius ne pouvant plus tenir son épée du bras dont il avoit été blessé, se retira du combat. Le Chef des Latins qui ne s'étoit pas étonné de sa blessure, ramene ses gens à la charge ; & les voyant maltraitez, il fit venir à son secours une cohorte de bannis Romains, dont Lucius fils de Tarquin avoit la conduite. Comme ils se voyoient privez de leur patrie & de leurs biens, ils en combattirent aussi avec d'autant plus de fureur, & cela fut cause que les ennemis soûtinrent quelque tems le combat. De sorte que de ce côté-là les Romains commencerent à reculer. M. Valerius frere de Publicola ayant aperçu le fils de Tarquin, & voulant qu'on dît pour sa gloire, que la même Maison qui avoit eu l'honneur de chasser les Rois, les avoit aussi mis à mort, pique son cheval & court la lance baissée contre le jeune Tarquin, qui n'attendit pas son ennemi, car il se retira parmi ses gens : Mais Valerius qui s'étoit emporté trop avant dans cette troupe de bannis, fut percé en passant de part en part, & tomba mort par terre comme enseveli sous ses armes, sans que son cheval s'arrêtât du coup. Le Dictateur Posthumius voyant qu'un personnage de cette consideration étoit mort, que les bannis s'avançoient avec furie, que les siens épouvantez commençoient à se retirer, commanda à la compagnie d'élite qu'il avoit alentour de lui pour la garde de sa

perſonne, de traiter comme ennemis tous les fiens qu'on verroit fuir: De ſorte que les Romains hors d'eſperance de ſe ſauver par la fuite, tournerent viſage contre l'ennemi, & l'on en revint aux mains. La cohorte du Dictateur recommença le combat; & comme elle étoit toute fraîche, elle fit un grand carnage des bannis, qui étoient déja las & fatiguez. Le combat recommença encore par cette occaſion entre les perſonnes qui tenoient quelque rang. Le General des Latins voyant que la cohorte des ennemis étoit déja preſque défaite par le Dictateur Romain, mena avec lui pour la ſoûtenir quelques troupes de ſecours. Alors T. Herminius les ayant aperçues comme elles venoient en bataille, & ayant reconnu Mamilius remarquable par ſes armes, courut contre lui avec plus d'ardeur & d'impétuoſité, que n'avoit fait un peu auparavant le General de la Cavalerie, & le chargea ſi vivement qu'il le tua d'un ſeul coup, dont il le perça de part en part: quant à lui, comme il dépouilloit le corps de ſon ennemi, il fut bleſſé d'un petit dard; & ayant été remporté victorieux dans le camp, il mourut comme on le panſoit. Cependant le Dictateur alla en diligence trouver les gens de cheval, les conjure de mettre pied à terre, & de ſoûtenir le combat, parce que l'Infanterie n'en pouvoit plus. Ils obéiſſent à ſa parole, & ſe jettent à bas de leurs chevaux, courent à la tête de l'Infanterie, & couvrirent de leurs écus ceux qui portoient les enſeignes. Les gens de pied reprirent courage, lorſqu'ils virent que les premiers de la jeuneſſe Romaine s'expoſoient avec eux au péril d'un même combat. De ſorte que les Latins furent repouſſez, & leurs troupes diſſipées & miſes en fuite. On ramene auſſi-tôt les chevaux à la Cavalerie, afin de pourſuivre l'ennemi, & l'Infanterie la ſuivit. On dit que le Dictateur ne voulant rien oublier en cette occaſion de ce qu'on pouvoit eſperer & du côté des Dieux & du côté des hommes, voua un Temple à Caſtor, & qu'il pro-

mit de grandes récompenſes aux ſoldats qui entreroient les premiers dans le camp de l'ennemi. Enfin les Romains en témoignerent tant d'ardeur, qu'ils ſe rendirent les maîtres de ſon camp avec la même impétuoſité qu'ils venoient de le mettre en fuite. Ainſi ſucceda le combat auprès du Lac de Regille ; ainſi le Dictateur & le General de la Cavalerie retournerent triomphans à Rome. Il ſe paſſa depuis trois années ſans qu'il y eût de paix aſſurée, & ſans qu'il y eût auſſi de guerre. Q. Clelius & T. Lartius furent Conſuls, après eux A. Sempronius & M. Minutius, & durant leur Conſulat le Temple de Saturne fut dédié, & la fête des Saturnales inſtituée. Enſuite A. Poſthumius & T. Virginius furent faits Conſuls. Je trouve dans quelques autres, que ce ne fut qu'en cette année que l'on combattit au Lac de Regille, & que Poſthumius s'étant dépouillé du Conſulat, fut élu Dictateur, parce que ſon Collegue fut tenu pour ſuſpect. Toutes ces incertitudes des tems mettent l'eſprit en confuſion ; parce que dans quelques-uns les Magiſtrats ſont autrement ordonnez que chez les autres ; & que parmi cette antiquité non ſeulement des choſes, mais encore des Auteurs, il eſt impoſſible de ſçavoir ceux qui ont été Conſuls, & ce qui a été fait en chaque année. Ap. Claudius & P. Servilius furent depuis créez Conſuls. Et cette année eſt remarquable par la nouvelle qu'on aporta de la mort de Tarquin. Il mourut à Cumes, où après la ruine de la puiſſance des Latins il s'étoit retiré chez le Tiran Ariſtodeme. Cette nouvelle releva le courage & du Senat & du Peuple : mais la joie qu'en eut le Senat paſſa bientôt juſqu'à l'excès & à l'inſolence. Car les Grands commencerent à maltraiter le Peuple, à qui juſques-là on avoit été curieux de rendre des devoirs. La colonie Signienne * que Tarquin avoit établie, fut en cette année une autre fois établie par le nouveau Peuple qu'on y envoya.

* *Signie aujourd'hui* Segna *dans la terre de Labour.*

On fit dans Rome trente & une Tribu; & le Temple de Mercure fut dédié environ le quinziéme du mois de Mai. Durant la guerre des Latins, il n'y avoit eu ni paix ni guerre avec les Volsques, encore qu'ils eussent levé du monde pour le secours des Latins, si le Dictateur de Rome ne se fût hâté, comme en effet il se hâta, de peur d'avoir sur les bras les Latins & les Volsques tout ensemble, & d'être obligé de combattre ces deux peuples à une seule fois. Cela fut cause que les Consuls indignez contre les Volsques, menerent les légions dans leurs terres. Comme ils ne se doutoient pas qu'on se voulût vanger de leur dessein, ils furent bien épouvantez de cette surprise: aussi sans songer à prendre les armes, ils donnerent pour ôtages trois cens enfans des Principaux de Coré & de Pometie, & par ce moyen l'on fit retirer les légions sans combattre. Mais peu de tems après quand leur crainte fût évanouie les mêmes pensées leur revinrent. Ils se préparerent en secret à la guerre, ayant fait alliance avec les Herniques. Ils envoyerent même de tous côtez dans le Latium pour le faire soulever. Mais la perte que les Latins venoient de faire près du Lac de Regille, leur avoit fait concevoir tant de colere & de haine contre tous ceux qui voudroient persuader la guerre, qu'ils ne pûrent même s'empêcher de maltraiter les Ambassadeurs des Volsques. Ils les prirent & les menerent à Rome entre les mains des Consuls, qui découvrirent par cette voie, que les Volsques & les Herniques se préparoient à faire la guerre aux Romains. Cette action ayant été raportée au Senat, lui plut de telle sorte, qu'il renvoya aussi-tôt aux Latins six mille de leurs prisonniers; & quant à l'alliance qu'on leur avoit presque toûjours refusée, il en remit la résolution aux nouveaux Consuls. Les Latins furent infiniment satisfaits de ce procedé, eurent en grande veneration les auteurs de la paix, & envoyerent pour offrande dans le Capitole une couronne d'or à Jupiter. On vit venir avec les Ambas-

deurs & le present qu'ils aportoient, grand nombre des prisonniers que les Romains avoient renvoyez. Ils allerent chacun en la maison de ceux chez qui ils avoient été retenus, pour les remercier du bon traitement qu'ils en avoient reçu dans leur infortune; & ensuite ils contracterent ensemble alliance. Jamais les Latins n'avoient été auparavant, soit en particulier, soit en general, mieux unis avec l'Empire Romain.

17. Mais cependant on étoit menacé de la guerre du côté des Volsques; & la Ville en divorce avec elle même, nourrissoit une haine intestine entre le Senat & le peuple, principalement à cause de ceux qui étoient chargez de dettes. On murmuroit de tous côtez, qu'ayant combattu au dehors pour la liberté & pour l'Empire, on retournoit en sa maison pour être captif & miserablement oprimé par ses propres Citoyens: que la liberté du peuple étoit plus assurée durant la guerre que durant la paix, & qu'elle étoit plus en danger parmi les Citoyens que parmi les ennemis. Cette haine qui prenoit déja d'elle-même assez de force, reçut un accroissement nouveau par la calamité d'un seul. Un certain homme déja vieux se vint jetter dans la place publique, avec toutes les marques de la gloire de ses ancêtres. Il étoit couvert de miserables habits; mais sa façon & sa contenance étoit encore plus déplorable. Il étoit si pâle & si maigre, qu'il ressembloit à un homme qui viendroit de mourir de faim: une grande barbe negligée, & les cheveux en desordre rendoient son visage affreux & épouvantable: & toutefois on ne laissoit pas de le connoître dans un état si horrible. On disoit qu'il avoit autrefois mené des troupes, & qu'il avoit fait dans la guerre de mémorables actions; & enfin les louanges qu'on lui donnoit, en excitoient parmi le peuple une plus grande compassion. Il montroit lui-même ses plaies, comme d'illustres témoignages des occasions glorieuses où il s'étoit signalé. On ne manqua pas aussi-tôt de lui demander ce

qui l'avoit mis en ce triſte état, & d'où venoit ſon infortune? Et la multitude s'étant amaſſée alentour de lui comme pour ouir haranguer: *Il dit que durant qu'il portoit les armes dans la guerre des Sabins, non ſeulement il n'avoit pu recevoir ſes revenus, à cauſe des courſes & des dégâts des ennemis; mais qu'on avoit mis le feu dans ſes héritages: que tous ſes biens avoient été pillez, & ſon bétail enlevé; & que les tributs & les impoſitions, dont il avoit été chargé dans un tems ſi fâcheux, l'avoient contraint de faire des dettes: que depuis les intérêts qui s'étoient toûjours augmentez, l'avoient forcé premierement de ſe dépouiller des terres que ſon pere & ſon ayeul lui avoient laiſſées; qu'après cela il avoit abandonné ſes autres biens, & qu'enfin le malheur s'étoit emparé de lui, comme une peſte qui gagne inſenſiblement le cœur: que ſon créancier l'avoit jetté non pas dans la ſervitude, mais dans les chaînes, & entre les mains des bourreaux.* En même tems, il monrra ſon dos encore tout ſanglant des coups de fouet qu'il avoit reçus. A ce diſcours & à ce ſpectacle s'éleva un grand cri, & le bruit qu'il excita ne remplit pas ſeulement la place, il ſe répandit par toute la Ville. Ceux qui étoient dans les chaînes, & ceux qui en étoient délivrez, ſortent auſſi-tôt de toutes parts, ils implorent l'aſſiſtance & la protection du peuple. Il ſe trouve par tout des auteurs, & des partiſans de ſédition. Il n'y a point de rues d'où l'on n'accourût avec de grands cris & à grandes troupes dans la place; Et ce ne fut pas ſans péril que les Senateurs qui s'y rencontrerent alors tomberent dans les mains de cette multitude. En effet, on ne les eût pas épargnez ſi les Conſuls P. Servilius & Ap. Claudius n'y fuſſent promtement arrivez pour apaiſer la ſédition. Néanmoins cette multitude qui ſe tourna vers eux, commença à leur montrer ſes liens, & à leur repreſenter ſes autres maux; leur demanda ſi les mauvais traitemens étoient la récompenſe qu'ils meritoient; leur reprocha chacun à ſa façon les ſervices qu'il avoit

rendus dans la guerre, & demanda en menaçant bien plûtôt qu'en supliant qu'on assemblât le Senat. Enfin comme si tous ces gens confusément assemblez, eussent voulu se rendre les arbitres & les moderateurs des résolutions publiques, ils se mirent alentour du lieu où l'on devoit tenir le Senat. Un petit nombre de Senateurs qui s'y étoient trouvez par hazard, se rangerent près des Consuls, & la crainte fit retirer les autres non seulement de la Cour, mais encore de la place; & à cause du petit nombre, on ne pouvoit rien déterminer. Alors la multitude commença à croire qu'on la trompoit, & qu'on vouloit tirer l'affaire en longueur: que les Senateurs qui n'y étoient pas, n'étoient absens ni par hazard, ni par crainte, mais à dessein pour empêcher la chose dont il s'agissoit: que les Consuls même ne faisoient pas ce qu'ils devoient, & qu'il ne falloit point douter qu'on ne se mocquât de ses miseres. On en étoit presque venu à ce point, que déja le respect & la majesté des Consuls ne pouvoient plus retenir la colere de ces mutinez; mais enfin les Senateurs qui avoient long-tems douté lequel étoit le plus dangereux, ou de retarder, ou de venir, se rendirent en grand nombre au Senat, où il eut diversité d'opinions, non seulement entre eux, mais encore entre les Consuls. Appius qui étoit homme violent, vouloit terminer ce desordre par un coup de la puissance Consulaire, s'imaginant que la prise & la punition de quelques-uns remettroit les autres dans le devoir. Et Servilius qui inclinoit pour les remedes plus doux, dit qu'il étoit plus sûr, & même plus facile de gagner par la douceur des esprits irritez, que de les avoir par la force. Cependant il arriva un plus grand sujet de crainte. Quelques Cavaliers des Latins vinrent à bride abattue aporter la nouvelle que les Volsques venoient assieger les Romains avec un puissante armée. Comme la Ville étoit divisée, & que la discorde en avoit fait comme deux Villes differentes; cette nouvelle fut reçue diversement par le Senat &

par le peuple. La multitude en témoigna de la joie; elle disoit hautement que les Dieux venoient punir l'orgueil & l'insolence des Senateurs; chacun persuadoit à son compagnon de ne point prendre les armes pour cette guerre: qu'il valloit mieux périr avec tout le monde, que de périr seuls: que les Senateurs combatissent: que les Senateurs prissent les armes, & qu'il étoit bien raisonnable que ceux qui avoient toute la gloire & tout le gain de la guerre, en eussent aussi toute la peine, & en partageassent tout le danger. Mais au contraire le Senat n'y conçut que de la tristesse: il craignoit également & le citoyen & l'ennemi, & pria le Consul Servilius, qui avoit l'esprit plus populaire, de délivrer la République de ces diverses terreurs dont elle étoit assiegée. Alors le Consul ayant congedié le Senat, vint faire au peuple une harangue, & lui montra que le Senat avoit grande passion de le soulager; mais que comme on déliberoit sur l'affaire qui concernoit véritablement la plus grande partie de la Ville, on avoit reçu une allarme qui regardoit toute la République: que, quand l'ennemi étoit aux portes, il n'y avoit point d'aparence de songer à autre chose qu'à la guerre; qu'encore même qu'on le pût faire, il ne seroit pas honorable au peuple de n'avoir pris les armes pour la patrie, qu'après en avoir reçu la récompense, ni glorieux au Senat d'avoir soulagé le peuple plûtôt par une crainte forcée, que volontairement, comme il arriveroit bientôt après. Et afin qu'on ajoûtât plus de foi à son discours, il le confirma par un Edit, par lequel il fit défense de tenir en prison aucun citoyen Romain, & de lui ôter par ce moyen la liberté de se faire enrôler par le Consul; de se saisir du bien des soldats, ou de les vendre tandis qu'ils seroient dans le camp, & d'arrêter enfin leurs enfans, ou les enfans de leurs enfans. Cet Edit n'eut pas si-tôt été publié, que ceux qui étoient arrêtez pour dettes, & presens à cette assemblée se firent enrôler; & comme les

créanciers n'avoient plus le pouvoir de retenir leurs debiteurs, on vit auſſi-tôt arriver dans la place de tous les côtez de la Ville une quantité de peuple qui vint prêter le ſerment. Et il n'y en eut point dans cette guerre des Volſques, qui firent plus paroître de courage. Enfin le Conſul fit ſortir des troupes contre les ennemis, & planta ſon camp aſſez proche d'eux. La nuit ſuivante les Volſques qui s'étoient aſſurez ſur la mauvaiſe intelligence des Romains, envoyerent dans leur camp, pour voir ſi durant la nuit il n'y en auroit point qui vouluſſent paſſer chez eux & trahir la République. Les ſentinelles s'en aperçurent, toute l'armée ſe réveilla, & au ſignal qui fut donné on courut auſſi-tôt aux armes. Ainſi le deſſein des Volſques n'eut point de ſuccès, & de part & d'autre on paſſa en repos le reſte de la nuit. Le lendemain dès la pointe du jour les Volſques ayant comblé les retranchemens des Romains, vinrent attaquer leurs défenſes; & on les forçoit déja de toutes parts, lorſque le Conſul fit ſortir ſes gens qui ne demandoient que le combat. Il eſt vrai qu'il les retint quelque tems pour éprouver leur courage, bien que tout le monde, & principalement ceux qui avoient été arrêtez pour dettes criaſſent de tous côtez, qu'il donnât le ſignal de la bataille. Les ennemis furent repouſſez d'abord; l'Infanterie les battit en queue auſſi long-tems qu'elle les pût ſuivre, & la Cavalerie les pouſſa juſques dans leur camp, d'où enfin la peur les chaſſa, quand ils ſe virent environnez des légions Romaines; de ſorte qu'on le prit & qu'on le pilla. Le lendemain on alla avec les légions à Sueſſe Pometie *, où les ennemis s'étoient retirez; on prit cette place en peu de jours, elle fut abandonnée au pillage; & les ſoldats qui étoient pauvres s'enrichirent de ce butin. Ainſi le Conſul ramena à Rome avec une grande gloire ſon armée victorieuſe; & comme il s'en retournoit, les Députez des Volſques Ecetraniens le

* *Aujourd'hui* Seſſa.

vinrent trouver, craignant qu'on ne vînt fondre sur eux après la prise de Pometie. La paix leur fut accordée par une Ordonnance du Senat; mais on leur ôta leur territoire. Bientôt après, les Sabins jetterent dans Rome l'épouvante, & cela ressembla plûtôt à un tumulte qu'à une guerre. Les nouvelles arrivérent de nuit dans Rome, que l'armée des Sabins étoit venue faire des courses jusques sur les rivages de l'Anien: qu'elle y faisoit de tous côtez le dégât, & qu'elle mettoit le feu par tout. On envoya aussitôt contre eux avec toute la Cavalerie A. Posthumius qui avoit été Dictateur dans la guerre Latine, & le Consul Servilius le suivit, avec une troupe d'élite de gens de pied. La Cavalerie en surprit plusieurs qui s'étoient écartez des autres; & la légion des Sabins ne résista point à l'Infanterie Romaine. Comme ils étoient fatiguez du chemin, & d'avoir couru toute la nuit pour butiner, la plûpart s'étant remplis de vin & de viandes dans les maisons des champs qu'ils avoient pillées, n'eurent pas seulement assez de force pour prendre la fuite. Ainsi la guerre des Sabins ayant été en une même nuit & déclarée & finie; le lendemain comme on pensoit dans la Ville avoir de tous côtez des assurances de la paix, les Députez des Arunciens vinrent trouver le Senat, & lui déclarerent la guerre, si on ne rendoit les terres des Volsques. L'armée des Arunciens étoit partie de chez eux en même tems que leurs Députez; & le bruit de ces nouveaux ennemis qu'on avoit déja aperçus aux environs d'Aricie, mit tant de trouble parmi les Romains, que la hâte qu'on eut de prendre les armes, ne donna pas seulement le tems de recueillir par ordre les opinions du Senat, ni de faire une douce réponse à ceux qu'on voyoit venir en armes. On marcha donc avec une armée du côté d'Aricie, & assez proche de là on en vint aux mains avec les Arunciens, qui furent défaits en un seul combat. Après leur défaite le peuple Romain, si souvent victorieux en si peu de jours, attendoit l'effet des pro-

promeſſes du Conſul, & de la foi du Senat, lorsqu'Appius par une arrogance qui lui étoit naturelle, & voulant faire en ſorte que ſon compagnon manquât à ſa parole, commença à rendre des jugemens ſur ce qui concernoit les dettes, avec toute la rigueur dont il ſe put aviſer. De ſorte qu'on mit entre les mains des créanciers, & ceux qui en avoient été retirez, & ceux qui n'avoient pas encore été arrêtez. Quand on vouloit arrêter quelque ſoldat, il en apelloit à Servilius qu'on venoit trouver de toutes parts. On lui repreſentoit ſes promeſſes, chacun lui reprochoit ſes ſervices & les plaies qu'il avoit reçues; & tout le monde lui demandoit, ou qu'il en fît ſon raport au Senat, & que comme Conſul il prît la défenſe de ſes Citoyens, ou que comme General d'armée il travaillât pour ſes ſoldats. Véritablement toutes ces choſes le touchoient; mais l'importance de l'affaire le contraignoit de differer, parce que non ſeulement ſon Collegue tenoit le parti contraire avec opiniâtreté, mais encore toute la faction des Nobles. De ſorte qu'en voulant tenir comme un milieu entre les deux, il ne put éviter la haine du Peuple, ni ſe mettre bien avec le Senat. Le Senat le conſidera comme un homme mol & ambitieux, & la multitude comme un trompeur. Et l'on reconnut bientôt qu'il n'étoit pas moins hay qu'Appius. Il y avoit eu diſpute entre les Conſuls, pour ſçavoir qui dédieroit le Temple de Mercure. Le Senat en remit au Peuple le jugement, & ordonna que celui que le Peuple nommeroit pour faire cette dédicace, auroit le ſoin des vivres: qu'il établiroit une ſocieté de Marchands, & qu'il en feroit les ſolemnitez en la place du Pontife. Le peuple nomma M. Lectorius Capitaine de la Colonelle; ce qui fit aiſément juger que ſi on lui donnoit cette Charge, qui étoit au deſſus de ſa condition, ce n'étoit pas tant pour lui faire honneur, que pour faire honte aux Conſuls. Cette action mit en colere l'un des Conſuls, & même le Senat contre le Peuple; mais le Peuple avoit pris un nouveau

courage, & de nouvelles réſolutions, & commença à proceder d'une autre façon qu'il n'avoit accoutumé. Car enfin deſeſperant de l'aſſiſtance des Conſuls & du Senat, auſſi-tôt qu'il voyoit qu'on faiſoit venir en Juſtice quelque debiteur, il accouroit en foule de tous côtez, & faiſoit un ſi grand bruit, qu'il étoit impoſſible d'entendre le jugement du Conſul; & qu'il ne ſe trouvoit perſonne qui voulût executer ce qui avoit été ordonné. Toutes choſes ſe faiſoient par la force; les debiteurs avoient fait tourner toute la crainte, & tout le danger de la liberté ſur les créanciers: & la preſence même du Conſul ne pouvoit pas empêcher que le Peuple en foule ne leur fît outrage. Cependant on fut menacé de la guerre du côté des Sabins, & toute la Ville en fut en allarme. Néanmoins encore qu'il eût été ordonné de prendre les armes, perſonne ne ſe voulut faire enrôler. Appius ſe laiſſa tranſporter à la colere, & déteſta hautement l'ambition de ſon Collegue, qui trahiſſoit la République par un ſilence agréable au Peuple, ajoûtant à cela, qu'outre qu'il n'avoit pas voulu rendre la juſtice pour ce qui concernoit les dettes, il ne ſe ſoucioit pas encore de lever des gens de guerre ſuivant l'Ordonnance du Senat. Il proteſta toutefois que la République n'en demeureroit pas abandonnée, que l'autorité Conſulaire n'en perdroit rien de ſa vigueur, & qu'il ſçavoit défendre tout ſeul, & la dignité de ſa Charge, & la majeſté du Senat. Enfin voyant qu'il étoit toûjours aſſiegé par une multitude importune & inſolente, il commanda qu'on prît un des principaux Chefs de cette mutinerie. Mais comme les Licteurs le traînoient, il en apella; & néanmoins le Conſul ſe fût moqué de cet apel, parce qu'il ne doutoit pas du jugement qu'eût rendu le Peuple, ſi ſon opiniâtreté n'eût été enfin vaincue plûtôt par la prudence & par l'autorité des principaux Senateurs, que par les clameurs de la Multitude, tant il reſtoit de courage en ce Conſul pour en mépriſer l'indignation & la haine.

Depuis le mal s'augmenta de jour en jour, non seulement par des cris & par des remontrances découvertes : mais ce qui étoit le plus dangereux & le plus à craindre, par des assemblées & des conferences secretes. Enfin les Consuls, tous deux odieux au Peuple sortirent de charge ; Servilius ne s'étant fait aimer ni des uns ni des autres : & Appius merveilleusement estimé du Senat. A. Virginius & T. Vetusius leur succederent au Consulat ; & alors le Peuple incertain de l'inclination de ses Consuls, commença à faire des assemblées nocturnes en partie aux Esquilies, & en partie sur le mont Aventin, afin de n'être plus surpris quand il seroit en la place, & de ne rien faire indiscretement, & sans l'avoir auparavant prémedité. Les Consuls qui estimoient que cela étoit dangereux, comme en effet il l'étoit, en firent leur raport au Senat ; mais il fut impossible de recuellir les opinions par ordre, à cause du grand bruit qui se fit dans le Senat, indigné que les Consuls vouluſſent rejetter sur lui toute la haine d'une chose qui devoit être executée par l'autorité des Consuls. On disoit que s'il y avoit dans la République de véritables Magistrats, il n'y auroit point dans Rome d'autre assemblée que les assemblées publiques, & que maintenant qu'on tenoit des conseils, & qu'on faisoit ces conventicules tantôt aux Esquilies, & tantôt sur l'Aventin, il falloit conclure de là que la République étoit divisée, & qu'un homme comme étoit Appius par une puissance plus que Consulaire, dissiperoit en un instant toutes ces assemblées illicites. Les Consuls ayant reçu cette sorte de réprimande, & demandé ce qu'ils feroient, d'autant qu'ils ne vouloient rien entreprendre que ce qu'il plairoit au Senat ; il fut ordonné qu'il feroient faire la plus rigoureuse levée de gens de guerre qu'il seroit possible, parce que le Peuple devenoit insolent par l'oisiveté & par le repos. Le Senat levé, les Consuls montent dans la Tribune, ils font apeller les plus jeunes chacun par son nom, mais pas un ne répondit ; &

la multitude assemblée tout alentour comme en une harangue publique, déclara hautement qu'on ne pouvoit plus tromper le Peuple : qu'on n'en tireroit pas un soldat, si on ne lui tenoit la foi qu'on lui avoit donnée publiquement : qu'on lui devoit rendre sa liberté avant que de lui faire prendre les armes, afin de combattre pour la patrie, & non pas pour leurs Souverains, & pour leurs Maîtres. Les Consuls n'ignoroient pas ce qui avoit été arrêté dans le Senat ; mais ils voyoient bien aussi que de tous ceux qui parloient si hautement & avec tant de hardiesse entre des murailles, il n'y en avoit pas un present pour partager le danger & la haine qu'ils alloient exciter contre eux. Il y avoit donc aparence qu'ils auroient à soutenir de grands combats contre le Peuple ; c'est pourquoi avant que d'en venir aux extrémitez, ils jugerent à propos de consulter une autre fois le Senat. Aussi-tôt qu'il fut assemblé, les plus jeunes d'entre les Senateurs s'aprocherent à la hâte du siege des Consuls, & leur ordonnerent de se dépouiller de leur Charge, puisqu'ils n'avoient pas assez de courage pour en soutenir la dignité. L'affaire ayant été assez long-tems considerée de part & d'autre, enfin les Consuls parlerent de la sorte : *Messieurs, il faut que vous sçachiez, pour ne nous pas accuser de vous avoir caché quelque chose, que nous sommes à la veille d'une grande sédition. Nous demandons seulement que ceux qui nous reprochent de la lâcheté, soient presens avec nous, lorsque nous ferons la levée. Nous nous gouvernerons, puisque vous le souhaitez ainsi, par leur opinion, quelque sévere qu'elle puisse être.* En même tems ils retournerent sur la Tribune ; & firent apeller à dessein un de ceux qui étoient presens. Comme ils virent qu'il ne répondoit point, & qu'il s'étoit assemblé alentour de lui quantité de monde pour empêcher qu'on ne lui fît violence, ils envoyerent un Licteur pour le prendre. Et ce Peuple l'ayant repoussé, les Senateurs qui assistoient les Consuls commencerent à crier

contre cette indignité ; & descendirent de la Tribune pour donner secours au Lictеur à qui cette multitude ne fit point d'autre mal que de l'empêcher d'executer son ordre. Mais elle tourna toute sa furie contre les Senateurs ; néanmoins il y eut en tout cela bien plus de bruit que de mal, & le desordre fut apaisé par l'entremise des Consuls. Le Senat ayant été tumultuairement assemblé, on le consulta encore plus tumultuairement sur cette affaire : ceux qui avoient été maltraitez, demandoient qu'on en informât ; & les plus violens l'ordonnerent, non pas tant par une résolution commune, que par le bruit qu'ils en firent. Enfin comme la colere se fut apaisée, & que les Consuls eurent remontré qu'il n'y avoit pas plus de sagesse ni de prudence au Senat qu'en la place, on commença à prendre par ordre les opinions, qui furent de trois sortes. P. Virginius ne vouloit pas qu'on étendît l'affaire si avant, & étoit d'avis qu'on eût égard seulement à ceux, qui s'étant assurez en la parole du Consul Servilius, avoient pris les armes dans la guerre des Volsques, des Arunciens, & des Sabins. T. Largius disoit que ce n'étoit pas le tems de penser seulement à payer quelques services : que tout le peuple étoit accablé de dettes, qu'il seroit impossible de venir à bout du mal, si l'on n'avoit égard à tout le monde ; & que si quelques-uns étoient mieux traitez que les autres, on allumeroit la sédition au lieu de l'éteindre. Mais Appius Claudius, homme naturellement cruel ; & devenu comme forcené par la haine du Peuple, & par les louanges du Senat : *Tant de mutineries*, dit-il, *ne procedent pas des miseres & calamitez publiques, mais d'une licence desordonnée. Ce n'est pas le desespoir qui fait soulever le Peuple, c'est l'embonpoint où il se trouve. Tout ce desordre n'a pris naissance que de la facilité des apellations ; car aujourd'hui les Consuls ne font que des menaces vaines, & n'ont ni force ni puissance, puisqu'il est permis d'apeller de la condamnation d'un crime, devant*

les complices même de ce crime. Créons donc un Dictateur, dont les jugemens soient souverains, & dont on ne puisse pas apeller. Cette fureur qui fait par tout des embrasemens sera bientôt apaisée. Et ne craignez pas après cela qu'il y en ait d'assez insolens pour repousser un Licteur, quand ils verront leur corps & leur vie en la puissance d'un seul homme, dont ils auront violé la dignité, & mépisé la puissance. Cette opinion d'Appius sembla cruelle & horrible à la plûpart, & celle de Virginius & de Largius d'une dangereuse consequence. On croyoit sur tout que l'opinion de Largius étoit préjudiciable, parce qu'il vouloit faire perdre aux créanciers ce qu'ils avoient prêté de bonne foi; & le sentiment de Virginius sembla le plus moderé entre l'un & l'autre. Toutefois comme les intérêts particuliers nuisent & nuiront toûjours au bien public, l'opinion d'Appius l'emporta par les pratiques de ceux qui ne regardoient que leur avantage; & il s'en fallut bien peu qu'il ne fût lui-même créé Dictateur. Cela sans doute eût entierement irrité le Peuple en un tems même où les Volsques, les Eques & les Sabins étoient en armes tous ensemble. Mais les Consuls & les plus anciens Senateurs firent en sorte, que cette Charge impérieuse de soi fût donnée à un personnage doux & moderé. Ils créérent donc pour Dictateur M. Valerius fils de Volesius. Bien que le Peuple reconnût qu'on l'avoit créé contre lui; toutefois parce que par les Ordonnances du frere de Valerius il avoit la liberté d'apeller, il ne craignoit rien de cette maison ni de funeste, ni de superbe. L'Edit que le Dictateur fit ensuite publier, & qui étoit presque conforme à celui de Servilius, donna de la consolation & de l'assurance à tout le monde. Ainsi le Peuple estima que le plus avantageux pour lui étoit de se confier à ce personnage, & d'obéir à sa puissance; & sans contester plus long-tems chacun se fit enrôler, & prit volontairement les armes. Jamais auparavant il ne s'étoit levé une si puissante armée,

on fit des legions entieres, on en donna trois à chaque Consul, & le Dictateur se servit des quatre autres. Enfin le tems étoit venu qu'on ne pouvoit plus differer la guerre. Les Eques étoient déja entrez dans le pays des Latins, dont les Ambassadeurs demandoient au Senat, ou qu'on leur envoyât du secours, ou qu'il leur fût permis de prendre les armes pour la défense de leurs frontieres. On jugea qu'il y avoit plus de sureté de laisser les Latins desarmez: & de les aller secourir, que de leur permettre de prendre les armes. On y envoya donc le Consul Vetusius, qui fit aussi-tôt cesser les pillages & le dégât: car les Volsques se retirerent du plat pays, & s'allerent fortifier sur les plus hautes montagnes, se confiant plûtôt à l'assiette du lieu, qu'à leur courage & à leurs armes. L'autre Consul marcha droit contre les Volsques; & afin de ne point perdre le tems, il alla faire le dégât dans les terres de l'ennemi, & l'obligea par ce moyen de faire avancer ses troupes, & d'en venir au combat. Les deux armées parurent en bataille chacune devant ses retranchemens dans une campagne qui étoit entre les deux camps. Comme les Volsques étoient en plus grand nombre que les Romains, ils commencerent le combat par mépris & en desordre, comme étant assurez de la victoire. Le Consul Romain ne voulut point avancer ses troupes, ni permettre que les siens répondissent au bruit que faisoient les ennemis, & qui annonçoit la bataille: mais il leur commanda de planter leurs javelots en terre, & de faire tenir ferme, & mettre la main à l'épée quand les ennemis les auroient joints. Les Volsques lassez de crier & de courir, s'étoient jettez sur les Romains comme sur des gens que la crainte avoit à demi vaincus: mais lorsqu'ils virent qu'on les recevoit à coups d'épée, & qu'elles réluisoient à leurs yeux, alors comme s'ils fussent tombez dans quelque embuscade, ils prirent l'épouvante, & tournerent le dos. Mais parce qu'ils étoient venus au combat en courant à perte d'halei-

ne, ils n'eurent pas assez de force pour se sauver par la fuite. Au contraire, les Romains qui n'avoient branlé de leur place au commencement du combat; & qui étoient encore tous frais, atteignirent facilement des gens fatiguez, qui fuyoient devant eux. Ils se rendirent d'abord maîtres de leur camp, & poursuivirent l'ennemi jusqu'à Velitre*, où les vainqueurs & les vaincus entrerent pêle mêle. Il y eut en cette occasion plus de sang répandu que dans le combat: car on ne fit grace qu'à peu de personnes, qui s'étoient venus rendre sans armes. Tandis que ces choses se font chez les Volsques; le Dictateur bat les Sabins, chez qui se faisoient le plus grand effort de la guerre, les met en fuite, & les dépouille de leur camp. Sa Cavalerie alla donner par son ordre dans le milieu de leur bataillon; & comme il étoit foible en cet endroit, parce que de part & d'autre il s'étendoit trop avant en pointe, elle le rompit sans beaucoup de difficulté. L'Infanterie suivit aussi-tôt, & par le même effort on gagna leur camp, & tout ensemble la victoire. Depuis la bataille du Lac de Regille il ne s'en étoit point donné en tout ce tems-là de plus grande, & de plus mémorable. Le Dictateur rentra dans Rome en triomphe: & outre les honneurs ordinaires, on lui donna pour lui & pour ses descendans un lieu particulier dans le Cirque, pour voir plus aisément les spectacles avec une selle curule dans le même lieu. On ôta aux Volsques qu'on venoit de vaincre, les terres de Velitre; on chassa les habitans de la Ville, & l'on y en envoya de nouveaux. Quelque tems après on combattit contre les Eques malgré le Consul, parce qu'il falloit les aller trouver par un chemin desavantageux. Mais d'autant que les gens de guerre crioient sans cesse contre lui qu'il tiroit en longueur, afin que le Dictateur fût hors de Charge avant qu'ils retournassent dans la Ville, & par ce moyen ses promesses fussent vaines, aussi bien que celles du Consul: enfin

* Cette Ville est encore.

il fut contraint, & peut-être temerairement, de faire monter à son armée une montagne rude & difficile; néanmoins cette action qui sembloit avoir été entrepriſe mal-à-propos réuſſit heureuſement par la lâcheté des ennemis. Car avant qu'on ſe fût aproché de la portée du javelot, ils furent ſi épouvantez de la hardieſſe des Romains, qu'ils abandonnerent leur camp, encore qu'il fût puiſſamment fortifié par la ſeule aſſiette du lieu, & deſcendirent dans les valons, d'où l'on remporta un grand butin, & une victoire peu ſanglante. Mais bien que la guerre eût ſuccedé heureuſement en trois endroits, ni le Senat, ni le Peuple ne perdirent pas pour cela le ſoin & la paſſion de trouver enfin une iſſue dans les affaires domeſtiques. Cependant les uſuriers avoient ſi bien conduit leurs trames, qu'ils pouvoient tromper aiſément non ſeulement le Peuple, mais encore le Dictateur. La premiere choſe qu'il fit au Senat après le retour du Conſul Vetuſius, fut de parler en faveur du Peuple victorieux, & de dire ſon opinion au ſujet des endettez. Mais ſa propoſition ayant été rejettée: *Je vois bien*, dit-il, *que je ne vous ſuis pas agréable, parce que je travaille à remettre la concorde dans la Ville: mais vous ſouhaiterez bientôt que la populace de Rome ait des défenſeurs qui me reſſemblent. Pour moi, Meſſieurs, je ne tromperai plus davantage mes Citoyens, & je ne veux pas être Dictateur en vain. Nos diſcordes inteſtines, & une guerre étrangere ont été cauſe que la République a eu beſoin de cette Magiſtrature. Nous avons la paix au dehors, on l'empêche d'entrer dans la Ville, & j'aime mieux voir la ſédition comme perſonne privée, qu'avec le titre de Dictateur.* Ainſi ſortant du Senat, il ſe dépouilla de ſa Magiſtrature; & le Peuple n'ignora pas qu'il s'en étoit dépouillé par le déplaiſir ſeulement de ne pouvoir rien faire à ſon avantage. C'eſt pourquoi n'ayant pas tenu à lui que ſa promeſſe ne fût accomplie, on le reconduiſit en ſa maiſon avec autant de louanges, que s'il eût exe-

cuté sa parole. Cela fit apréhender au Senat, que ces conspirations & ces assemblées secrettes ne recommençassent quand on auroit congedié l'armée. Ainsi encore que ce fût le Dictateur qui eût fait cette levée de gens de guerre ; toutefois parce que les Consuls avoient fait prêter le serment, ils estimerent que le soldat y étoit encore obligé : & sous prétexte que les Volsques recommençoient la guerre, ils firent sortir les légions. Cette action avança la mutinerie ; & l'on dit que la premiere chose qu'on mit en déliberation, fût de tuer les Consuls, afin de se dégager de son serment. Mais après avoir apris qu'il n'y avoit point de serment dont on se pût dégager par un crime : enfin à la persuasion d'un certain Sicinius, les mutinez se retirerent sur le Mont Sacré, au delà du Teveron à trois milles de la Ville. Cette opinion est plus universellement reçue que celle de Pison, qui les fait retirer sur l'Aventin. Là sans avoir aucun Chef, ayant fortifié leur camp d'un retranchement, ils demeurerent quelques jours sans rien faire, ne prirent rien autre chose que ce qui leur étoit necessaire pour vivre ; & comme ils ne fussent point attaquez, ils n'attaquerent aussi personne. Cependant la Ville étoit dans une grande aprehension ; & la crainte réciproque de tout le monde y faisoit une suspension generale de toutes choses. Le menu Peuple, qui se voyoit abandonné par ses partisans, craignoit la violence du Senat, & le Senat craignoit le Peuple, qui étoit demeuré dans la Ville, & ne sçavoit s'il aimoit mieux qu'il y demeurât, ou qu'il en sortît. D'ailleurs, combien de tems pouvoit-on croire que ceux qui s'en étoient retirez, demeureroient en repos, & sans rien entreprendre de nouveau ? Et quand même ils ne feroient point d'entrepriſe, que pouroit-il arriver, s'il survenoit durant ce desordre quelque guerre étrangere ? Ainsi il n'y avoit d'esperance qu'en l'union des Citoyens ; partant qu'il falloit tout mettre en usage, & les choses justes & les injustes, pour les reconcilier ensem-

ble. On résolut donc d'envoyer à ces mutins Menenius Agrippa homme éloquent, & agréable au Peuple, parce qu'il en tiroit son origine. On dit que quand ils l'eurent fait entrer dans leur camp, il les harangua sans façon, & suivant l'ancienne mode, & qu'il ne leur tint que ce discours. *Au tems que toutes les parties de l'homme n'étoient pas d'accord ensemble comme elles sont maintenant, & que chacune faisoit à part ses résolutions & ses desseins, elles se mutinerent toutes contre le ventre, comme d'un commun consentement, & alleguerent pour raison qu'il n'étoit pas raisonnable qu'elles n'eussent de la peine que pour lui, & qu'elles travaillassent perpetuellement pour son service, tandis qu'il étoit en repos au milieu du corps, & qu'il ne faisoit rien autre chose que de jouir des voluptez qu'elles lui avoient préparées. Elles conspirerent donc toutes ensemble; la main promit à la bouche de ne lui plus porter de viandes; la bouche promit à la main de n'en plus aussi recevoir; & les dents donnerent leur foi qu'elles ne lui mâcheroient plus rien. Mais durant cette colere, comme elles pensoient par la faim domter le ventre, & le mettre à la raison, elles commencerent à s'affoiblir, & avec tout le reste du corps elles tomberent en langueur. On reconnut de là que les fonctions du ventre avoient aussi leur utilité, & qu'il n'étoit pas plus nourri des autres parties, qu'il les nourrissoit lui-même en envoyant de tous côtez, après avoir digeré la viande, ce sang qui coule dans les veines, & qui entretient tout ensemble notre vie & notre vigueur.* Ainsi en comparant cette mutinerie du corps avec l'indignation du Peuple envers le Senat, il adoucit les esprits, & les disposa à la concorde. De sorte que l'on commença à parler d'un traité où l'on accorda au Peuple qu'il auroit des Magistrats à part, pour lui donner du secours contre l'autorité des Consuls, & que nul des Senateurs ne pourroit jamais avoir cette Charge.

18. On créa donc deux Tribuns du Peuple, C.

Licinius, & L. Albinus, qui se donnerent trois compagnons, entre lesquels fut Sicinius, qui avoit été l'auteur de la mutinerie. Pour les deux autres, on n'en demeure pas d'accord. Il y en a qui disent qu'on ne créa que deux Tribuns sur le Mont Sacré, & que ce fut là que fut faite la Loi sacrée. Durant cette division du Peuple, Sp. Cassius, & Posthumius Cominius furent faits Consuls, & pendant leur Consulat on fit alliance avec les Latins. L'un des Consuls demeura à Rome, pour traiter de cet accord, & l'autre fut envoyé à la guerre contre les Volsques : Il défit & mit en fuite les Volsques Antiates ; & les ayant poursuivis jusqu'à la Ville de Longule, il entra dedans, & s'en rendit maître. Après cela il prit Mucanite, & assaillit de force Corioles.

19. Il y avoit alors dans son camp parmi les plus considerables de la jeunesse, un jeune homme apellé Cn. Martius, qui fut depuis surnommé Coriolanus, aussi excellent pour le conseil que pour l'execution. Il étoit pour-lors de garde un jour que les légions des Volsques sortant d'Antium vinrent à l'impourvu assaillir l'armée Romaine qui ne pensoit qu'à ceux de dedans qu'elle tenoit assiegez, sans rien aprehender du dehors. De sorte que comme il vit qu'au même tems que les Volsques venoient fondre sur les Romains, ceux de la Ville faisoient une sortie ; non seulement il repoussa ces derniers avec une troupe d'élite qu'il avoit avec lui, mais il entra courageusement dans la Ville par la porte ouverte, fit à l'entrée un grand carnage, & mit le feu dans les maisons les plus proches des murailles. Le bruit qu'en firent les habitans, entre-mêlé des cris & des gémissemens que jetterent les femmes & les enfans, comme il arrive d'ordinaire dans ces premieres frayeurs, donna aux Romains un nouveau courage, & mit en desordre les Volsques, voyant qu'on avoit pris la Ville qu'ils pensoient aller secourir. Ainsi les Volsques Antiates furent mis en fuite,

Corioles fut prise, & la louange qu'en reçut Martius obscurcit de telle sorte la réputation du Consul, que sans la colomne de bronze où l'on grava l'alliance, qui fut faite avec les Latins par Sp. Cassius tout seul, d'autant que son compagnon au Consulat étoit absent, on ne sçauroit point aujourd'hui que Posthumius Cominius a fait la guerre contre les Volsques. Menenius Agrippa mourut en cette année, personnage celebre, & durant toute sa vie également aimé du Senat & du Peuple, & principalement depuis l'affaire des mutinez. Bien qu'il eût été l'arbitre du different des Citoyens, qu'il eût été député par le Senat au Peuple, & qu'il eût ramené le Peuple dans la Ville, il ne se trouva pas en sa maison dequoi faire ses funerailles. Le Peuple se cottisa pour faire faire ses obsèques, & le fit enterrer à ses dépens. Tit. Geganius, & P. Minutius furent faits ensuite Consuls; & en cette année comme la paix étoit par tout au dehors, & que la Ville étoit guérie de ses anciennes discordes, on fut attaqué d'un autre mal plus horrible & plus violent; premierement par la cherté des vivres, parce qu'à cause de la division du Peuple les terres n'avoient pas été labourées; & ensuite par la famine qui fut aussi grande dans Rome, que dans une Ville assiegée. En effet il y fût mort quantité d'Esclaves & de menu Peuple, si les Consuls n'y eussent donné ordre, en envoyant de toutes parts acheter des bleds, non seulement dans la Toscane, mais encore dans la Sicile, tant la haine des Nations voisines avoit contraint les Romains d'aller mandier du secours parmi les Peuples éloignez. Comme on pensoit partir de Cumes avec le bled qu'on y avoit achetté; les vaisseaux qui le portoient furent retenus pour les biens des Tarquins par le Tiran Aristodeme qui en étoit héritier. On n'en put trouver à achetter chez les Volsques ni au Pomptin; & ceux qui avoient ordre d'en recouvrer, furent en danger de perdre la vie par la violence des Peuples. Il en vint de la Toscane par

le Tibre, & le Peuple en reçut du soulagement. Mais outre la disette qui étoit parmi les Romains, ils eussent encore été tourmentez par la guerre, si la peste ne se fût mise parmi les Volsques au moment qu'ils prenoient les armes, & qu'ils commençoient à remuer. Cette maladie abattit de telle sorte leurs courages, que quand même elle fut apaisée, ils demeurerent épouvantez. Cependant les Romains augmentoient le nombre des habitans de Velitres, & envoyerent dans les montagnes une nouvelle Colonie à Norbe, pour servir de défense dans le Pomptin. Depuis durant le Consulat de M. Minutius, & de A. Sempronius, on amena quantité de bled de la Sicile, & l'on mit en déliberation dans le Senat à quel prix on en donneroit au Peuple. Plusieurs estimerent alors que le tems étoit venu de mettre à la raison la multitude, & de recouvrer ses droits que sa violence & sa mutinerie avoient ôtez au Senat. Martius Coriolanus ennemi juré de la puissance des Tribuns étoit sur tout de cette opinion. *S'ils veulent*, disoit-il, *qu'on remette les vivres au prix ordinaire, qu'ils rendent au Senat ses droits anciens. Pourquoi comme un esclave racheté d'entre les mains des voleurs, verrai-je les Magistrats de la Populace, & même un Sicinius dans une puissance si formidable? Endurerai-je plus long-tems qu'il n'est besoin ces honteuses dignitez? Moi qui n'ai pu souffrir Tarquin, moi qui n'ai pu souffrir un Roi, souffrirai-je Sicinius? Qu'il se retire de ce pas, qu'il remene avec lui le Peuple le chemin du Mont Sacré & des autres montagnes lui est ouvert. Qu'ils enlevent le bled de nos terres, comme ils firent il y a trois ans; qu'ils jouissent des provisions, & qu'ils se soulent des vivres que leur fureur leur a donnez. Ose bien assurer que comme ils sont tourmentez eux-mêmes par la famine qu'ils ont causée, ils se soumettront bien plûtôt à cultiver la terre, que de prendre les armes, & d'empêcher par leur mutinerie qu'on ne la cultive. Et certes il n'est pas si facile de demander*

ſi cela ſe peut, que je croi qu'il eſt poſſible au Senat peut peu qu'il relâchât du prix des vivres, de ſe délivrer de la puiſſance des Tribuns, & de tous ſes autres droits qu'ils ont uſurpez malgré le Senat. Cette opinion ſembla trop rude au Senat, & peu s'en fallut que la colere n'en fît prendre au Peuple les armes. *Il diſoit que comme des ennemis on le vouloit attaquer par la famine; Qu'on leur vouloit ôter le bled qui venoit de dehors, & que la fortune leur avoit ſingulierement donné, comme pour le ſeul aliment qui les pouvoit entretenir; Qu'on leur vouloit enfin arracher le pain de la bouche, ſi l'on ne mettoit ſes Tribuns enchaiſnez en la puiſſance de Martius, ſi l'on n'aſſouviſſoit ſa fureur par les miſeres du menu Peuple; Que c'étoit dans Rome un nouveau bourreau, qui vouloit leur mort, ou leur ſervitude.* On n'eût pas manqué de ſe jetter ſur lui au ſortir du Senat, ſi tout à propos les Tribuns ne l'euſſent aſſigné à comparoître au premier jour. Cela réprima la colere du Peuple, d'autant que par ce moyen chacun ſe voyoit comme le Juge & le Maître de la vie & de la mort de ſon ennemi. D'abord Martius écouta avec mépris les menaces des Tribuns, parce que ce Magiſtrat n'avoit été créé que pour ſecourir le menu peuple, & non pas pour impoſer des peines, & que les Tribuns étoient Tribuns du Peuple & non pas du Senat; Mais le Peuple étoit en une ſi grande furie, qu'il falloit neceſſairement que le Senat le ſatisfît pour la punition d'un ſeul. Toutefois les Senateurs réſiſterent quelque tems par la haine qu'ils portoient au Peuple, & l'on ſe ſervit en cette occaſion de l'autorité que chacun avoit en particulier, & de l'autorité de tout l'Ordre. Ils eſſayerent premierement ſi en envoyant de tous côtez de leurs partiſans pour tâcher d'intimider les particuliers, on ne pourroit point les empêcher de faire ces aſſemblées, & diſſiper ainſi la tempête. Ils allerent enſuite tous enſemble, & vous euſſiez dit que tout ce qu'il y avoit là de Senateurs étoient autant de criminels, & ſu-

plierent le Peuple que ſi pour l'amour d'eux il ne vouloit abſoudre un Citoyen, un Senateur, un innocent, il leur donnât au moins ce malheureux comme s'il étoit criminel. Martius n'ayant point comparu à l'aſſignation qui lui avoit été donnée, la fureur continua; & ayant été condamné en ſon abſence, il s'en alla en exil chez les Volſques, en menaçant ſa Patrie, & comme ayant déja contre elle toute la haine d'un ennemi. Les Volſques le reçurent favorablement, & lui faiſoient de jour en jour d'autant plus de bons traitemens, qu'ils le voyoient plus irrité contre les ſiens, dont ils ſe plaignoient toûjours, & que ſans ceſſe il menaçoit. Il logeoit chez Accius Tullius, qui étoit le premier des Volſques, & qui avoit toûjours été ennemi mortel des Romains. Ainſi l'un étant animé contre eux par une vieille haine, & l'autre par une nouvelle indignation, ils délibererent enſemble de faire la guerre aux Romains. Mais ils ne croyoient pas qu'on pût facilement perſuader le Peuple de prendre les armes, après tant de mauvais ſuccès, après avoir perdu leur jeuneſſe par le malheur de tant de guerres, & enfin par la peſte. Ils voyoient bien que les Volſques avoient perdu le courage, & qu'il falloit ſe ſervir de l'artifice, & trouver de nouveaux ſujets de colere, afin de rallumer la haine que le tems avoit preſque éteinte.

20. On ſe préparoit alors à Rome de recommencer la ſolemnité des grands Jeux; & voici la cauſe pour laquelle on les recommençoit. Dès le matin avant que les Jeux fuſſent commencez, un certain Citoyen avoit battu à coups de verges tout le long du Cirque un de ſes eſclaves; & comme ſi cela n'eût point concerné la Religion, on ne laiſſa pas de commencer les Jeux. Quelque tems après un nommé T. Latinius d'entre le Peuple ſongea qu'il voyoit Jupiter, & que ce Dieu lui diſoit; que celui qui avoit danſé le premier ne lui avoit pas plû; & que ſi on ne les recommençoit avec pompe & ma-

gnificence, la Ville étoit proche d'un grand danger, & qu'il en allât avertir les Conſuls.

21. Mais encore que ce ſonge lui fît de la peine, & lui donnât de la crainte, toutefois le reſpect des Conſuls ſurmonta ſon aprehenſion, & il n'en voulut point parler de peur qu'on ne ſe moquât de lui. Mais ce retardement lui coûta beaucoup, car il perdit ſon fils quelque tems après; & afin qu'il ne doutât point de la cauſe d'une perte ſi ſoudaine, il eut en ſonge la même viſion, & le même Dieu lui demanda s'il n'avoit pas reçu une aſſez grande récompenſe, d'avoir dedaigné d'obéir à un commandement divin. Qu'il étoit menacé d'une calamité plus grande, s'il n'alloit promtement avertir les Conſuls de ce qui lui avoit été ordonné. Alors il crut plus fortement que le ſonge qu'il avoit fait étoit un ſonge divin: toutefois comme il differoit toûjours, il fut ſurpris d'une groſſe maladie; il devint perclus de tout ſon corps, & reconnut enfin que la colere des Dieux l'avertiſſoit de ſon devoir. Ainſi cet homme ennuyé des maux paſſez, & des maux preſens, conſulta ſes plus proches ſur ce ſujet; & leur ayant conté ce qu'il avoit vu & ce qu'il avoit oui, de quelle façon Jupiter s'étoit ſi ſouvent en ſonge preſenté à lui, quelles menaces il avoit reçues de la colere céleſte, & comment elles lui étoient confirmées par ſes propres infortunes. Alors du commun conſentement de tous ceux qui étoient preſens, il ſe fit porter dans la place devant les Conſuls, & par leur commandement on le porta dans le Senat. Après qu'il y eut fait ſçavoir, au grand étonnement de tout le monde, les choſes que nous venons de dire, il ſe fit un autre miracle: car on dit que ce perſonnage qui avoit été porté dans le Senat, perclus de tous ſes membres, s'en retourna de ſon pied en ſa maiſon, après avoir ſatisfait à ce qui lui avoit été commandé.

22. Le Senat ordonna qu'on recommenceroit les Jeux avec toute la magnificence dont on ſe pour-

roit aviſer ; & à la perſuaſion d'Accius Tullius il s'y trouva grand nombre de Volſques. Quant à lui, ſuivant le complot qui avoit été fait avec Martius, il vint trouver les Conſuls avant qu'on recommençât les Jeux, & leur dit qu'il avoit quelque choſe à leur communiquer en ſecret, qui concernoit la République. *C'eſt malgré moi*, dit-il, *que je vous viens parler de mes Citoyens : ce n'eſt pas que je vienne les accuſer d'avoir entrepris quelque choſe, je viens ſeulement empêcher qu'ils ne faſſent aucune entrepriſe. Notre Peuple eſt plus inconſtant que je ne les ſouhaiterois, & nous l'avons éprouvé par une longue ſuite de miſeres. Et certes ſi nous ſubſiſtons encore, ce n'eſt pas par notre vertu, c'eſt ſeulement par votre patience. Il y a dans Rome un grand nombre de Volſques ; on va célebrer les Jeux ; toute la Ville ſera occupée à ce ſpectacle. Il me ſouvient de ce que la jeuneſſe des Sabins y entreprit en pareille occaſion ; & je crains que nos gens n'y faſſent quelque choſe inconſidérément & avec imprudence. J'ai cru, Meſſieurs, que je devois vous faire ce diſcours pour notre intérêt, & pour le vôtre. Pour moi, je ſuis réſolu de m'en retourner de ce pays, de peur de voir quelque deſordre, & d'avoir quelque part au blâme des paroles que l'on peut dire, & des actions que l'on peut faire.* Il n'eut pas ſi-tôt parlé qu'il s'en retourna. Les Conſuls ayant fait raport au Senat d'une choſe qui étoit douteuſe, mais dont l'auteur étoit aſſuré : l'auteur plûtôt que la choſe, comme il arrive ordinairement, les obligea de prendre des précautions, & de faire plus qu'il n'étoit beſoin. Ils firent publier dans la Ville, par une Ordonnance du Senat, que les Volſques en ſortiſſent avant la nuit. D'abord ce cri les étonna, chacun court auſſi-tôt en ſon logis pour prendre ſes hardes ; & enſuite comme ils s'en alloient, ils commencerent à s'indigner, que comme des méchans & des prophanes on les eût chaſſez des Jeux, & d'une fête publique, & pour ainſi dire, d'une aſſemblée des Dieux &

des hommes. Comme ils marchoient presque tous ensemble. Tullus qui s'étoit avancé jusqu'au chef Ferentin, arrêtoit les premiers d'entre eux à mesure qu'ils arrivoient : & en leur faisant des demandes & en poussant lui-même quelques paroles d'indignation, qui étoient favorablement reçues par ceux qui les écoutoient, il les attira dans un champ proche du chemin, & avec eux toute la multitude qui les suivoit. Là s'étant tous assemblez, comme pour ouir une harangue, il leur parla en ces termes. *Mettez, si vous voulez, en oubli toutes les vieilles injures que nous avons reçues du Peuple Romain, toutes les ruines qu'ils ont causées à la nation des Volsques, & enfin tant d'autres desolations ; mais comment souffrirez-vous l'outrage que vous en venez de recevoir, & par lequel à notre honte, ils ont commencé leurs jeux ? Ne reconnoissez-vous pas qu'on a aujourd'hui triomphé de vous ? Que vous avez servi par votre retraite de divertissement & de spectacle à tous les habitans de Rome, à tous les étrangers & à tous les Peuples voisins ? Que vos femmes & vos enfans ont été la risée du Peuple ? Quel jugement pensez-vous qu'auront fait de vous ceux qui ont ouï le cri public, ceux qui vous ont vu retirer, ceux qui vous ont rencontrez en vous retirant, avec tant de honte & d'ignominie ? Ne se seront-ils pas imaginé que nous sommes des détestables, & que nous eussions souillé les jeux en y assistant ? Qu'il eût été besoin d'en faire les expiations, & que par cette raison nous avons été chassez de l'assemblée & de la societé des personnes pieuses & saintes ? Mais ne vous revient-il pas en pensée que nous vivons aujourd'hui, parce que nous nous sommes hâtez de partir ; si toutefois notre retraite n'est pas plûtôt une fuite qu'un départ. Et ne croirez-vous pas cette Ville votre ennemie où vous eussiez été massacrez, si vous y eussiez demeuré encore un jour ? La guerre vous a été déclarée, mais si vous êtes gens de cœur, elle vous aura été déclarée au malheur de ceux-là même qui nous la viennent de déclarer.* Ainsi cette troupe de

Volſques qui étoient déja aſſez animez d'eux-mêmes, s'en retournerent chez eux avec plus d'animoſité & de colere; & chacun ſollicitant les ſiens contre Rome, enfin ils firent en ſorte que tous les Volſques ſe révolterent. On élut pour Generaux en cette guerre, du conſentement de tous les Peuples, Accius Tullius & Cn. Martius banni de Rome; en qui ils fondoient leur plus grande eſperance; & certes ils ne furent pas trompez en leur opinion; ce qui peut aiſément faire connoître que Rome étoit plus forte par ſes Capitaines, que par ſes armes.

23. Il marcha premierement contre les Circeiens, en chaſſa d'abord les Romains qui y habitoient, & rendit aux Volſques cette Ville libre. De là ayant paſſé à travers pays ſur le grand chemin des Latins, il reprit les villes de Satricum, de Longule, de Poluſtie, de Corioles, que les Romains avoient nouvellement conquiſes. Il prit enſuite Lavinium, & peu de tems après il ſe rendit maître de Corbion, de Vitellie, de Trebie, des Labiques, & de Pedum; d'où enfin il mena ſon armée droit à Rome. Il campa aux foſſez Cluiliens à cinq milles de Rome, & de là venoit faire le dégât dans les terres des Romains: mais il envoyoit avec ceux qui fourrageoient des perſonnes affidées, pour empêcher qu'on touchât aux terres des Patriciens; ſoit qu'il fût plus indigné contre le menu Peuple, ſoit que par ce moyen il voulût mettre la diviſion entre le Peuple & le Senat. Et certes il eût cauſé cette diviſion, tant les Tribuns aigriſſoient la multitude, déja de ſoi-même aſſez inſolente, & aſſez aigrie contre les premiers de la Ville. Mais la crainte qui venoit du dehors, & qui eſt le meilleur lien de la concorde, les uniſſoit tous enſemble, bien qu'ils fuſſent tous ſuſpects & odieux les uns aux autres. Ils étoient differens en cela, que le Senat & les Conſuls ne mettoient leur eſperance qu'aux armes, & que le Peuple aimoit mieux toute autre choſe que la guerre. Sp. Nautius, & Sex. Furius étoient alors Conſuls: &

comme ils faisoient la revue des légions, & qu'ils montoient des gardes sur les murailles, & aux autres endroits où ils le jugeoient à propos, une multitude de gens qui demandoient la paix, les étonna premierement par ce bruit qui tendoit à la sédition, & ensuite elle les contraignit de faire assembler le Senat, & de proposer d'envoyer des Députez à Martius. Le Senat reçut cette proposition, quand il vit que le Peuple branloit, & que ses volontez étoient differentes.

24. Les Députez qu'on envoya à Martius pour la paix, en raporterent cette rigoureuse réponse. *Qu'on pourroit traiter de la paix en rendant aux Volsques leur territoire: & que si les Romains aimoient mieux posseder le butin qu'ils avoient fait dans la guerre, il feroit tous ses efforts pour faire paroître qu'il se ressouvenoit de l'injure qu'il avoit reçue de ses Citoyens, & des bons offices de ceux qui l'avoient si bien reçu: qu'au reste son exil avoit relevé son courage, & qu'il ne l'avoit pas abattu.* Depuis, on lui renvoya les mêmes personnes, mais on ne voulut point les recevoir dans le camp. De plus, on dit que les Prêtres revêtus des ornemens Sacerdotaux allerent le trouver dans le camp des ennemis, & qu'ils ne firent pas plus d'impression sur son esprit que les Députez en avoient fait.

25. Alors les Dames de Rome furent trouver en foule Veturie mere de Coriolanus, & Volomnie sa femme; on ne sçait pas si cela se fit par une résolution de Consul, ou par une crainte de femme; mais enfin elles obtinrent que Veturie déja fort vieille, & Volomnie sa femme avec deux petits enfans qu'elle avoit de lui, iroient au camp des ennemis, afin de faire en sorte que des femmes défendissent par leurs pleurs & par leurs prieres, une Ville que les hommes ne pouvoient défendre avec leurs armes. Lorsqu'elles furent arrivées au camp, & qu'on eut dit à Coriolanus qu'il y avoit quantité de Dames qui demandoient à lui parler; d'abord, comme il n'avoit

point eu égard à la majesté du public que les Députez portoient avec eux, ni à la reverence de la Religion que les Prêtres devoient imprimer dans son esprit, en la presentant à ses yeux, il se montra encore plus endurci contre les larmes de ces femmes : mais enfin un de ses domestiques, qui avoit remarqué parmi les autres Veturie abattue de tristesse entre sa belle-fille & ses petits-fils : *Si mes yeux ne me trompent*, dit-il, *voilà votre mere, votre femme, & vos enfans.* Aussi-tôt Coriolanus, comme ayant perdu le sens, sort de son siege pour aller embrasser sa mere ; mais cette femme convertissant en colere le dessein qu'elle avoit de le prier : *Avant que tu m'embrasses*, dit-elle, *que je sçache, si je suis venue trouver ou mon fils, ou mon ennemi, & si je suis dans ton camp, ou ta prisonniere, ou ta mere ? N'ai-je vécu si long-tems que pour te voir banni de Rome, & ensuite son ennemi ? As tu bien eu le courage de venir piller cette terre qui t'a donné la vie & la nourriture ? Bien que la fureur t'ait transporté, & que tu sois venu en menaçant ; ta colere ne s'est-elle point apaisée au premier pas que tu as imprimé sur nos frontieres ? Aussi-tôt que tu as vu Rome, ne t'est-il point venu dans la pensée, que ta maison, que tes Dieux, que ta femme & tes enfans étoient renfermez entre ses murailles ? Donc si je n'eusse point été mere, Rome ne seroit pas assiegée ; & si je n'avois pas un fils, j'espererois de mourir libre dans mon pays libre. Mais enfin je ne sçaurois voir une chose qui t'est plus honteuse qu'elle ne m'est funeste. Et il ne se peut faire que je sois long-tems miserable, puisque je ne puis vivre encore long-tems. Jette l'œil au moins sur ces malheureux qui ne sçauroient éviter une prompte mort ou une longue servitude, si tu poursuis ton entrepriſe.* Alors sa femme & ses enfans l'embrasserent, & leurs pleurs & les lamentations de cette troupe de femmes qui le déploroient lui-même, & qui déploroient sa patrie, lui toucherent le cœur : de sorte que les ayant congediées, il fit reti-

rer ſon armée plus loin de la Ville. Quelques uns diſent qu'après cette retraite on le fit mourir de dépit qu'on eût de cette action ; & d'autres diſent qu'il mourut d'une autre ſorte. Pour moi j'ai remarqué dans Fabius, qui eſt un auteur très-ancien, que Coriolanus a vêcu juſqu'à la vieilleſſe. En effet, il raporte que lorſqu'il fut devenu vieux il avoit ſouvent en bouche cette parole, qu'il n'y avoit rien pour un vieillard de plus miſerable que l'exil. Au reſte, les hommes n'envierent point aux femmes les louanges qu'elles meritoient, tant il eſt véritable, qu'en ce tems-là, on voyoit la gloire d'autrui ſans haine & ſans jalouſie. Et afin d'en laiſſer un monument éternel, on bâtit un Temple qui fut conſacré à la Fortune des Femmes. Depuis les Volſques s'étant joints avec les Eques, revinrent ſur les terres des Romains. Mais les Eques ne pouvant ſouffrir qu'Accius Tullius leur commandât plus long-tems, ces deux Peuples entrerent en diſpute, à qui donneroit un Chef aux deux armées jointes enſemble. De là nâquit entre eux la diſſenſion, & enſuite ils en vinrent aux mains, & la bataille fut ſanglante. Ainſi la bonne fortune du peuple Romain défit deux armées ennemies, par un combat qui ne fut pas moins obſtiné que funeſte. Alors T. Sicinius & C. Aquilius étoient Conſuls ; la conduite de la guerre contre les Volſques échut à Sicinius, & Aquilius marcha contre les Herniques, qui avoient pris auſſi les armes. En cette année les Herniques furent défaits ; mais on combattit à forces égales contre les Volſques, & l'on ſe retira de part & d'autre avec un pareil avantage.

26. Sp. Caſſius & Proculus Virginius furent créez Conſuls l'année ſuivante. On s'accorda avec les Herniques : mais cet accord leur coûta les deux tiers de leur territoire. On en donna la moitié aux Latins, & le Conſul Caſſius étoit d'avis qu'on partageât l'autre entre le menu Peuple. Il vouloit même ajoûter à cette liberalité quelques terres qu'il diſoit

être au public, bien que des particuliers les poſſedaſſent. Cela certes donna de l'étonnement à quelques-uns du Senat qui les occupoient ; mais tout le Senat en general conçut de l'inquiétude de cette nouvelle largeſſe, par qui le Conſul s'alloit établir une puiſſance ſi dangereuſe à la liberté. Ce fut alors que la loi * touchant la diviſion des terres fut pour la premiere fois publiée ; & depuis ce tems-là juſqu'au nôtre, on n'a jamais parlé de la rétablir ſans cauſer de grands troubles, & de grands tumultes.

27. L'autre Conſul, par la ſollicitation du Senat, réſiſtoit de toutes ſes forces à cette ſorte de liberalité, & en cela tout le Peuple ne lui étoit pas contraire. Car il avoit déja commencé à ſe fâcher, que cette largeſſe eût été rendue commune, & qu'elle paſſât des Citoyens aux Alliez. D'ailleurs il entendoit ſouvent parler Virginius comme préſageant : *que cette liberalité de ſon Collegue ſeroit pernicieuſe & funeſte : que ces terres ne produiroient qu'une honteuſe ſervitude à ceux qui les auroient reçues, & que par ce moyen on faiſoit un chemin à la Royauté. Car pourquoi attirer à ſoi les alliez & les Latins ? Pourquoi a-t-il fallu rendre aux Herniques, qui étoient n'agueres nos ennemis, la troiſiéme partie d'un pays ſi légitimement conquis ? ſi ce n'eſt afin que ces Peuples prennent Caſſius pour leur Chef au lieu de Coriolanus.* Ainſi il s'oppoſoit à cette Loi, & néanmoins il ne laiſſoit pas d'être aimé du Peuple. Depuis, les deux Conſuls firent tous leurs efforts à qui le favoriſeroit davantage. Virginius diſoit qu'il conſentiroit facilement à la diſtribution des terres, pourvu qu'elles ne fuſſent données qu'à des citoyens Romains. Et Caſſius, qui s'étoit montré trop paſſionné pour les Alliez dans cette diſtribution, & qui par ce moyen s'étoit rendu moins conſiderable à ſes Citoyens, tâcha par une autre ſorte de liberalité de ſe remettre bien avec eux ; & ordonna que pour le bled qu'on avoit envoyé de Sicile, on diſtribueroit au Peuple

* *Lex Agraria.*

l'ar-

l'argent que l'on en avoit reçu. Mais le Peuple le refusa, comme si ç'eût été le prix que Cassius eût offert de la Puissance souveraine. Ainsi le soupçon de la tirannie faisoit une si puissante impression dans les esprits, que comme si l'on eût eu abondance de toutes choses, chacun avoit en horreur les presens de ce Consul. En effet, il est certain qu'il fut condamné & mis à mort aussi-tôt qu'il fut sorti de Charge. Il y en a qui disent que son pere même fut l'auteur de son suplice: que lui ayant fait son procès en sa maison, il le battit de verges & le fit mourir: qu'il consacra à Cerès le bien de son fils, & que l'on en fit faire une statue avec cette inscription: OFFRANDE DE LA MAISON DE CASSIUS. Mais je trouve dans quelques auteurs, & cela me paroît plus vrai-semblable, que les Questeurs, Ceson Fabius & L. Valerius le firent ajourner comme coupable de leze-Majesté: qu'il fut condamné par le jugement du Peuple, & que sa maison fut rasée. C'est cette place qu'on voit encore aujourd'hui devant le Temple de la Déesse de la terre. Au reste, soit qu'il ait été condamné par son pere, ou par le public, il fut puni sous le Consulat de Serv. Cornelius & de Q. Fabius. Mais la colere du Peuple contre Fabius ne fut pas de longue durée. Car encore qu'on eût fait mourir l'auteur de la Loi, qui concernoit la distribution des terres, comme elle avoit d'elle-même assez d'apas & de douceur, elle commença bientôt à chatouiller les esprits. D'ailleurs, le desir en fut réveillé par la malignité du Senat, qui frustra les soldats du butin qu'ils esperoient des Eques & des Volsques qu'on avoit défaits cette année: car le Consul Fabius mit en vente tout ce qui avoit été pris sur les ennemis, & fit mettre dans l'Epargne l'argent qu'on en retira. Bien que le nom de Fabius fût déja odieux au Peuple, à cause du dernier Consul; toutefois le Senat obtint que Ceson Fabius fut créé Consul avec L. Emilius. Cela irrita d'autant plus le menu Peuple, & cette sédition in-

teſtine excita une guerre étrangere, qui fit oublier pour quelque tems les haines & les diſcordes civiles. Ainſi ſous la conduite d'Emilius, la Nobleſſe & le Peuple d'accord enſemble défirent en une bataille les Eques & les Voſques qui s'étoient alors ſoûlevez. Néanmoins, comme la Cavalerie les ſuivit avec opiniâtreté, lorſqu'ils eurent été diſſipez; il eſt certain que la fuite en perdit davantage que le combat. En cette même année le quinziéme jour de Juillet on dédia le Temple de Caſtor, que l'on avoit voué durant la guerre des Latins, lorſque Poſthumius étoit Dictateur: & ſon fils le conſacra, ayant été pour cela créé Duumvir. Le Peuple fut encore tenté durant cette année par les douceurs de la Loi touchant la diviſion des terres, à la ſollicitation des Tribuns. Ils vouloient faire valoir une puiſſance qui flattoit le Peuple, par une puiſſance qui plut au Peuple: mais d'un autre côté le Senat qui n'avoit que trop de connoiſſance que le Peuple s'émeut bientôt de lui-même, & ſe met facilement en furie, avoit en horreur toutes ces largeſſes, qui ne pouvoient qu'exciter l'inſolence de la Populace. Les Conſuls aiderent fortement le Senat, & furent les Chefs de ſa réſiſtance. De ſorte que cette partie de la République fut victorieuſe, non ſeulement pour le preſent, mais encore pour l'avenir; car le Senat déſigna Conſul pour l'année ſuivante M. Fabius frere de Ceſon, & L. Valerius qui étoit encore plus odieux au Peuple à cauſe de l'accuſation de Sp. Caſſius. On eut encore en cette année de grandes diſputes avec les Tribuns. Mais leur Loi n'eut point de lieu, & ceux qui l'avoient propoſée n'eurent point de ſuccès, parce que leurs promeſſes étoient inutiles; & qu'après s'être beaucoup vantez, ils ne purent rien executer. Cela fut cauſe que le nom de Fabius devint grand, & acquit une grande réputation par trois Conſulats de ſuite, qui furent tous trois ſignalez par la réſiſtance qu'on fit aux Tribuns: de ſorte que ſi cet honneur demeura quelque tems en cette Maiſon, il y demeura

comme en un lieu où il étoit dignement logé. Cependant la guerre des Veiens commença, & les Volsques se souleverent. Mais les Romains, pour ainsi dire, avoient des forces de reste contre les guerres étrangeres, s'ils n'en eussent point abusé par cette guerre intestine qu'ils se faisoient les uns aux autres.

28. Les signes du Ciel qui faisoient tous les jours de nouvelles menaces & dans la Ville & à la campagne, se joignirent à cette mauvaise intelligence qui regnoit dans les esprits. Les Devins que l'on consultoit tantôt en public, & tantôt en particulier, sur les entrailles des victimes ou sur le vol des oiseaux, n'aportoient point d'autre raison de la colere de la Divinité, sinon que les choses qui concernoient la Réligion, ne se faisoient pas comme l'on devoit. Ces terreurs allerent si avant, que la Vestale Oppia ayant été convaincue d'inceste en reçut la punition *. Après cela Q. Fabius & C. Julius furent faits Consuls. Et en cette année la discorde ne fut pas moins forte dans la Ville qu'auparavant, ni la guerre moins allumée au dehors. Les Eques prirent les armes, les Veiens vinrent faire le dégât dans le territoire des Romains; & dans la crainte de ces guerres, qui s'augmentoient tous les jours, on créa Consuls Cese Fabius & Sp. Furius. Cependant les Eques assiegeoient Ortone ville des Latins, & les Veiens déja riches & superbes par leur butin, menaçoient hautement de venir assieger Rome. Néanmoins toutes ces frayeurs qui doivent réprimer le Peuple, augmentoient son insolence. Mais ce n'étoit pas de son propre mouvement qu'il reprenoit la coutume de refuser d'aller à la guerre. En effet, Licinius Tribun du Peuple, s'imaginant qu'en une extrémité si pressante, enfin le tems étoit venu de contraindre le Senat de faire publier la Loi touchant la division des terres, avoit entrepris d'empêcher qu'on ne fît aucunes levées. Mais au reste toute la haine de la puissance des Tribuns retomba sur l'auteur de cette entreprise; &

* *Enterrée vive.*

les Consuls ne se déclarerent pas contre lui avec plus d'ardeur & d'animosité que firent ses Collegues mêmes. Ainsi les Consuls firent des levées par l'assistance des Tribuns, l'on en fit en même tems deux armées contre les deux guerres dont on étoit menacé. On donna une partie de ces troupes à Fabius pour aller contre les Eques, & à Furius l'autre partie pour marcher contre les Veiens. Véritablement on ne fit rien de mémorable contre les Veiens; & Fabius eut plus d'affaires contre ses propres soldats, que contre les ennemis. Il soutint seul en cette occasion le fardeau de la République, que l'armée tâchoit de trahir autant qu'il lui étoit possible, par la haine seulement qu'elle portoit à ce Consul. En effet comme Fabius, outre tous les autres secrets de la science militaire qu'il avoit mis en usage en plusieurs occasions de cette guerre, soit qu'il en fallut faire les préparatifs; soit qu'il fallut en venir à l'execution, eut ordonné ses gens de telle sorte, qu'il mit d'abord en fuite les ennemis par sa seule Cavalerie, jamais les gens de pied ne les voulurent poursuivre; & jamais il ne les put obliger de marcher plus vîte, ni pour le moins de le suivre en bataille. Il leur remontra en vain, que s'ils ne vouloient entendre la priere de leur Capitaine, qui leur étoit alors odieux, ils devoient considerer au moins le crime qu'ils alloient commettre, la honte qu'ils en recevroient, & enfin le péril où ils se mettoient eux-mêmes, si l'ennemi reprenoit courage. Au lieu d'écouter ces remontrances, ils firent retirer leurs enseignes, & aussi tristes que s'ils eussent été vaincus, ils s'en retournerent dans leur camp en maudissant tantôt leur Capitaine, & tantôt les gens de cheval, sans que le General de l'armée pût trouver aucuns remedes contre une exemple si pernicieux; tant il est véritable que les grands hommes manqueront plûtôt d'artifice pour gouverner des Citoyens, que pour vaincre des ennemis. Cependant le Consul retourna à Rome ayant moins aug-

menté sa gloire, qu'irrité contre lui les soldats. Toutefois le Senat obtint que le Consulat demeureroit encore dans la maison des Fabiens, & créa Consul M. Fabius, à qui il donna pour son Collegue Cn. Manlius. Il y eut encore un Tribun qui proposa en cette année la Loi de la division des terres; ce fut Tiberius & Pontificius, qui suivant les traces de Licinius, & comme s'il eût eu quelque succès, empêcha pour quelque tems la levée des gens de guerre. Lorsque cette action eut mis de nouveau le Senat dans l'inquiétude & dans le trouble, Appius Clodius lui remontra: *Que la puissance des Tribuns avoit commencé l'année précedente à être vaincue: qu'elle étoit pour le present ruinée en effet; & que par cet exemple on pouvoit bien conjecturer qu'elle étoit détruite pour l'avenir, puisqu'on voyoit si clairement qu'elle employoit ses propres forces à se ruiner elle-même: qu'on ne manqueroit jamais de Tribun, qui ne fût bien aise d'obtenir la victoire sur son compagnon, & de gagner les bonnes graces du plus grand nombre, en procurant le bien public: que s'il est besoin de plusieurs Tribuns, il en paroîtra plusieurs pour l'assistance des Consuls; & qu'enfin un seul suffiroit contre tous les autres, & partant que les Consuls & les principaux du Senat, fissent leurs efforts pour en gagner quelques-uns à la République & au Senat, s'ils ne pouvoient pas les gagner tous ensemble.* Ainsi le Senat suivant les avis d'Appius, commença en general à faire caresse aux Tribuns; & selon le pouvoir & l'autorité que ceux qui avoient été Consuls avoient chacun en particulier, ils réussirent si heureusement, en partie par amitié, en partie par leur crédit, qu'ils les firent résoudre d'employer desormais leur puissance pour le bien de la République. De sorte que par le secours de quatre Tribuns, qui se déclarerent contre un seul, qui retardoit le bien public, les Consuls leverent des troupes. On partit en même tems pour la guerre des Veiens, à qui de tous les côtez de Toscane il étoit venu du secours: non pas tant à cause

d'eux, que parce qu'on avoit esperance que la République de Rome se détruiroit elle-même par ses discordes intestines. En effet, les principaux du pays faisoient entendre dans les assemblées & dans les conseils de tous les Peuples de la Toscane : *Que la puissance des Romains seroit éternelle, s'ils ne se défaisoient eux-mêmes par leurs haines & par leurs séditions : que c'étoit là le seul poison qui pouvoit infecter les grands Etats, & les précipiter à leur ruine. Qu'on avoit long-tems suporté ce mal en partie par la prudence du Senat, & en partie par la patience du Peuple ; mais qu'enfin il étoit venu à l'extrémité. Qu'il s'étoit fait deux Villes d'une seule : que chacune avoit à part ses Magistrats & ses Loix : que néanmoins encore qu'ils se fussent du commencement mutinez, cela n'avoit pas empêché qu'ils n'obéissent dans la guerre à leurs Generaux, & qu'en quelque état que la Ville se trouvât, elle pouvoit demeurer debout avec la discipline militaire : que maintenant les soldats Romains avoient pris même dans le camp la coutume de ne plus obéir à leurs Capitaines : que dans la derniere guerre, & même dans la bataille, & au milieu de la mêlée, ils avoient comme cedé la victoire aux Eques déja vaincus & défaits : qu'ils avoient abandonné dans le combat leurs enseignes, & leur Capitaine ; & que sans attendre son ordre ils étoient revenus dans leur camp. Que si on vouloit un peu presser, il ne falloit point mettre en doute que Rome ne fût bientôt ruinée par ceux qu'on destinoit pour la défendre : qu'il suffisoit seulement de lui déclarer la guerre, & que les Destins & les Dieux feroient infailliblement le reste, & acheveroient ce grand ouvrage.* Cette esperance avoit fait armer les Toscans, qui avoient été souvent vaincus, & souvent victorieux. D'ailleurs, les Consuls de Rome ne redoutoient rien davantage que leurs propres armes. Et comme ils avoient dans la mémoire l'exemple de la derniere guerre, ils aprehendoient d'en venir à une bataille, où en même tems ils avoient à

craindre de deux côtez. C'eſt pourquoi ils ſe tenoient renfermez dans leur camp par l'aprehenſion du péril, s'imaginant que le tems accommoderoit les choſes, qu'il adouciroit tant de furie, & remettroit les eſprits dans le devoir. Cependant les Veiens & les Toſcans preſſent de plus en plus; ils tâchent d'attirer les Romains à une bataille, premierement par les courſes qu'ils faiſoient juſques ſur leurs retranchemens, & en les provoquant au combat. Enfin comme ils virent qu'ils n'avançoient rien, il s'efforcerent de faire ſortir leurs ennemis, par les injures qu'ils adreſſoient & aux Conſuls & à l'armée: *Que cette feinte d'une diſcorde inteſtine étoit le prétexte de leur lâcheté: que les Conſuls ſe défioient plûtôt de leur courage, que de la fidélité de leur ſoldats, & que le ſilence & le calme parmi des gens qui avoient les armes à la main, étoit un genre bien nouveau de ſédition & de mutinerie.* Ils ajouterent à cela beaucoup d'autres choſes, partie fauſſes, partie vraies, ſur la nouveauté & la baſſeſſe de leur origine. Mais les Conſuls ne firent pas grand état de toutes ces injures, bien que l'ennemi les vint vomir juſques ſur leur retranchemens, & preſque dans leurs portes. Il n'y eut que la Multitude qui en témoigna du reſſentiment, tantôt le dépit, & tantôt la honte ſollicitoit les eſprits, & leur faiſoit mettre en oubli leurs diſſenſions particulieres. Ils ne vouloient pas que l'ennemi s'en retournât impunément, ils ne ſouhaitoient pas auſſi que le Senat & les Conſuls euſſent un ſuccès heureux; la haine qu'ils avoient pour leurs Chefs, & celle qu'ils avoient pour leurs ennemis, combattoient enſemble dans leurs cœurs: mais enfin la haine de l'ennemi l'emporta, tant il les avoit irritez par ſes outrages, & par l'inſolence de ſes mocqueries. Ainſi ils s'aſſemblent en grand nombre devant la tente des Generaux; ils demandent le combat, ils demandent que l'on en donne le ſignal. Les Conſuls s'aprochent l'un de l'autre, comme pour en déliberer, & parlent quel-

que tems enſemble. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent grande envie de combattre; mais il étoit beſoin de la cacher, afin que par une aparence contraire, & par un peu de retardement on en augmentât la paſſion & l'impétuoſité des ſoldats. On leur fit donc réponſe qu'ils demandoient une choſe hors de ſaiſon; qu'il n'étoit pas encore tems de combattre, & qu'ils demeuraſſent dans le camp. En même tems ils font publier que l'on ſe garde de combattre; & que quiconque combattra ſans ordre, ſera traité en ennemi. On les congedia de la ſorte; & plus ils ſe perſuadent que les Conſuls ne veulent point le combat, plus ils en ont d'ardeur & de paſſion. Cependant les ennemis ayant connu que les Conſuls avoient réſolu de ne point combattre, contribuerent encore avec plus d'orgueil qu'auparavant à leur en faire croître le deſir. Il s'imaginoit qu'il braveroit toûjours impunément les Romains, qu'on avoit de la défiance des ſoldats, qu'enfin la mutinerie paſſeroit à l'extrémité, & que par ce moyen la chute de Rome étoit proche. Avec cette opinion & cette eſperance ils ſe preſentent aux portes des Romains, leur diſent toutes ſortes d'injures, & à peine ſe peuvent-ils empêcher d'attaquer leurs retranchemens. Enfin les Romains ne peuvent plus endurer ces outrages; on accourt aux Conſuls de tous les côtez du camp, ils ne demandent plus comme auparavant le combat par leurs Capitaines, mais tous enſemble, & par de grands cris. Alors il étoit tems de combattre, & toutefois Fabius ne laiſſoit pas de temporiſer. Mais enfin comme il vit que le bruit devenoit plus grand, & que la crainte de quelque mutinerie faiſoit déja réſoudre ſon Collegue au combat, il fit faire ſilence par un trompette, & parla de la ſorte: *Je ſçai bien, Cn. Manlius, que ces ſoldats peuvent vaincre; mais ils ſe ſont gouvernez de telle ſorte, que je ne ſçai s'ils veulent vaincre. C'eſt pourquoi j'ai réſolu de ne point donner le ſignal du combat, qu'ils n'aient juré auparavant, qu'ils ne ſortiront de cette bataille que*

la victoire dans les mains. Ils ont une fois trompé le Conſul, mais ils ne tromperont jamais les Dieux. Il y avoit entre ceux qui demandoient le combat avec plus d'opiniâtreté un Capitaine apellé M. Flavoleius, qui fit cette réponſe au Conſul: *Oui*, dit-il, *je reviendrai victorieux du combat:* & ajouta que s'il le trompoit, il invoquoit contre lui & Jupiter & Mars, & tous les autres Dieux irritez. Toute l'armée enſuite jure de la même ſorte. On donne auſſi-tôt le ſignal de la bataille; les Romains prennent les armes, & vont au combat remplis de colere & d'eſperance. Que les Toſcans, diſent-ils, viennent maintenant nous dire des injures: que cet ennemi qui eſt ſi fort de la langue, ſe vienne maintenant preſenter à nos armes. Chacun en cette journée, la Nobleſſe & le Peuple témoigna beaucoup de courage: mais le nom & la maiſon des Fabiens y éclatoient ſur tous les autres. Auſſi avoient-ils réſolu de regagner par ce combat la bienveillance de la Multitude, que les diſſenſions civiles avoient animée contre eux. On met donc l'armée en bataille, & les Veiens & les Toſcans ſe preſentent de leur côté, ſe figurant que les Romains ne combattroient pas contre eux autrement que contre les Eques, & que parmi leurs mécontentemens, & dans une occaſion ſi douteuſe, il ne faloit pas deſeſperer de quelque plus grand évenement. Mais il arriva toute autre choſe que ce qu'ils avoient attendu: car comme les Romains avoient été aigris d'un côté par les outrages de l'ennemi, & que d'un autre côté la paſſion de combattre s'étoit augmentée en eux par le retardement des Conſuls; jamais dans toutes les guerres précedentes ils n'avoient été au combat avec plus de courage & plus de furie. A peine les Toſcans eurent-ils le tems de ſe mettre en bataille, que dans la premiere fureur les traits ayant été plûtôt jettez par hazard, que pouſſez à deſſein, on avoit déja commencé la mêlée; & ce qui rend les combats plus épouvantables, on en étoit déja aux mains, & l'on combattoit à coups d'épée. Il fai-

soit beau voir les Fabiens à la tête des troupes donner exemple à leurs Citoyens. L'un d'entr'eux, c'étoit Q. Fabius, qui l'année d'auparavant avoit été Consul pour la troisiéme fois, s'avança contre les Veiens où ils étoient en plus grand nombre; & en même tems, comme il étoit de toutes parts environné des ennemis, un Toscan robuste & adroit aux armes, lui passa son épée au travers du corps, & Fabius tomba de ce coup. L'une & l'autre armée remarqua la chute de ce personnage; & déja les Romains commençoient à branler, lorsque le Consul Marcus Fabius passant par dessus le corps du mort, & prenant en main son bouclier: *Est-ce là*, dit-il, *mes compagnons, le serment que vous avez fait? avez-vous juré de vous en retourner en fuyant? Craignez-vous donc davantage de lâches ennemis, que Jupiter & Mars par lesquels vous avez juré? Pour moi qui n'ai point fait de serment, ou je m'en retournerai victorieux, ou je mourai en combattant auprès de toi Q. Fabius.* Alors Ceson Fabius, qui avoit été Consul l'année précedente, prenant la parole: *Pensez-vous donc, mon frere*, lui dit-il, *penser-vous par des paroles les obliger à combattre? les Dieux les y obligeront, les Dieux par lesquels ils ont juré. Quant à nous, nous devons faire notre devoir, & comme les premiers de la République, & comme l'exige de nous la réputation des Fabiens, nous devons en combattant bien plûtôt qu'en exhortant, rendre le courage aux soldats.* Ainsi ces deux Fabiens courent la lance à l'arrêt contre les premiers qui se rencontrent, & entraînent avec eux toute l'armée. Le combat ayant recommencé de ce côté-là, l'autre Consul Cn. Manlius ne combattoit pas moins vaillamment à l'autre pointe, où il arriva presque la même chose. Car comme les soldats avoient suivi de l'autre côté Q. Fabius; tout de même en celui-ci ils suivirent courageusement Cn. Manlius, qui chassoit devant lui les ennemis comme déja vaincus & défaits. Et lorsqu'il se fut retiré blessé

au combat, les siens croyant qu'il fût mort, lâchérent le pied, & eussent abandonné la place, si l'autre Consul ne fût venu promtement en cet endroit avec quelques troupes de Cavalerie, & qu'en criant à haute voix que son compagnon vivoit, & que pour lui il étoit vainqueur, il ne les eût rassurez au point qu'ils alloient prendre la fuite. D'ailleurs, Manlius se fit amener devant eux, afin de les obliger de recommencer le combat; & la presence des deux Consuls rendit l'assurance & le courage aux soldats. En même tems la bataille des ennemis commença un peu à s'éclaircir; parce que comme ils se confioient au grand nombre, ils en avoient tiré quelques troupes pour aller attaquer le camp, où d'abord on ne leur fit pas grande résistance. Mais comme ils songeoient plûtôt au butin qu'au combat, & qu'ils perdoient le tems de vaincre, les vieux soldats Romains qui n'avoient pu soutenir le premier effort, envoyerent avertir les Consuls de l'état où étoient les choses, & s'étant retirez en un gros, vers le Prétoire, ils recommencerent le combat de leur propre mouvement. Cependant Manlius ayant été aporté dans le camp avoit fait mettre du monde à toutes les portes, & par ce moyen il avoit fermé aux ennemis le chemin pour se retirer. Le desespoir où alors les Toscans se virent réduits, leur donna plûtôt de la rage & de la furie, qu'il n'augmenta leur hardiesse; car après avoir couru par tout où ils esperoient trouver un passage, & fait des efforts inutiles pour sortir, une troupe de leurs jeunes hommes s'alla jetter sur le Consul, qui étoit assez remarquable par son équipage, & par ses armes. Ceux qui étoient alentour de lui le défendirent contre les premiers traits qui furent lancez; mais enfin ils ne pûrent soutenir davantage contre une plus grande force; le Consul tomba mort, & ceux qui le défendoient furent mis en fuite. Cet évenement augmenta la hardiesse des Toscans, & il n'y a point d'endroits dans le camp où la frayeur ne fasse fuir les

Romains épouvantez. Enfin ils étoient réduits à l'extrémité, si les Lieutenans du Consul ayant fait enlever son corps, n'eussent en même tems fait ouvrir une des portes pour faire sortir les ennemis. Il sortirent donc par cet endroit; mais comme ils sortoient en desordre & en confusion, ils rencontrerent l'autre Consul qui revenoit victorieux, & qui acheva de les tailler en pieces. Véritablement cette victoire fut glorieusement obtenue, mais elle fut triste & déplorable par la perte de deux personnages si illustres. C'est ce qui fut cause que le Consul fit réponse au Senat, qui lui avoit décerné l'honneur du triomphe: *Que si l'armée pouvoit triompher sans son General, il y consentiroit facilement, en consideration de la vertu qu'elle avoit fait paroître en cette guerre; mais que pour lui voyant sa maison en deuil par la mort de Quintus Fabius son frere, & la République privée de sa meilleure partie par la perte de l'autre Consul, il n'étoit pas résolu de recevoir le chapeau de laurier si triste & si défiguré par une affliction publique & particuliere.* Certes ce refus du triomphe fut plus glorieux & plus illustre que tous les triomphes précedens. Il est véritable que la gloire que l'on refuse à propos, revient quelquefois plus pompeuse & plus éclatante. Il fit ensuite les funerailles de son Collegue & de son frere; il fit lui-même l'Oraison funebre de tous les deux, & en leur donnant ses propres louanges, & la gloire qu'il meritoit, il en remporta la meilleure part. Il n'oublia pas aussi ce qu'il s'étoit proposé au commencement de son Consulat de réconcilier le Peuple avec le Senat. Et pour en venir à bout, il distribua parmi les Senateurs les soldats blessez, pour les faire penser; mais il en mit en sa maison un plus grand nombre que chez les autres: & il n'y eut point d'endroit où ils furent traitez avec tant de soin. Cela fut cause que les Fabiens gagnerent l'amitié du Peuple, non pas certes par d'autres moyens, que par des moyens salutaires à la République. Ainsi Ceson Fabius ayant été crée Con-

fut avec Titus Virginius, autant par l'affection du Peuple que du Senat, n'eut rien en plus grande recommandation, ni guerres, ni levées, ni autres choses, que de faire voir promtement des effets de l'esperance qu'on avoit déja conçue de la réunion du Peuple avec le Senat. C'est pourquoi dès le commencement de l'année, avant que quelques Tribuns proposassent de nouveau la division des terres, il fut d'avis que le Senat les prévint, & qu'on partageât entre le Peuple, le plus également qu'il se pourroit les terres qu'on avoit prises sur les ennemis, parce qu'il étoit bien juste que ceux-là les possedassent, qui les avoient acquises par leur sueur, & par leur sang. Toutefois le Senat ne fit pas compte de cette proposition. Quelques-uns mêmes se plaignirent que l'esprit de Ceson autrefois si fort & si vigoureux s'amolît par trop de gloire; mais cela ne mit aucun desordre dans la Ville. Cependant comme les Eques incommodoient les Latins, par les courses qu'ils faisoient sur leurs terres, Ceson fut envoyé contre eux avec une armée, & se jetta sur leurs frontieres pour y faire le dégât. Aussi-tôt les Eques se retirerent dans leurs Villes; ils se tinrent enfermez entre leurs murailles; & l'on ne fit aucune action mémorable. Mais d'un autre côté les Veiens maltraiterent les Romains par la témerité de l'autre Consul; & toute l'armée étoit défaite, si Ceson Fabius ne fût à propos venu au secours. Depuis ce tems-là il n'y eut, ni paix, ni guerre avec les Veiens; & ce qui se faisoit entre eux étoit une espece de brigandage. Quand les légions Romaines paroissoient, les Eques rentroient dans leur Ville; & aussi-tôt qu'ils avoient apris qu'elles s'étoient retirées, ils se remettoient en campagne, & recommençoient leurs courses, faisant succeder l'un après l'autre le repos à la guerre, & la guerre au repos. De sorte qu'il étoit impossible & d'abandonner cette affaire, & de lui donner une fin.

29. Cependant on étoit menacé par d'autres guer-

res, comme du côté des Eques & des Volſques, qui ne s'étoient tenus ſans rien faire, que pour laiſſer paſſer la douleur de la derniere plaie qu'ils avoient reçue; d'ailleurs, il y avoit aparence que les Sabins toûjours ennemis de Rome, & avec eux toute la Toſcane ne manqueroient pas de remuer. Quant aux Veiens ils étoient plus importuns que dangereux adverſaires; ils faiſoient plus de dépit par leurs injures, qu'ils ne donnoient de crainte par leur force; néanmoins il n'y avoit point de tems où l'on pût les négliger, & ils ne donnoient pas le loiſir de ſonger à autre choſe. C'eſt pourquoi les Fabiens allerent trouver le Senat, & le Conſul parla pour toute la famille. *Meſſieurs*, dit-il, *vous ſçavez que nous avons beſoin contre les Veiens plûtôt de vigilance que de grandes forces. Laiſſez donc aux Fabiens le ſoin de les vaincre comme leurs ennemis particuliers, & ſongez ſeulement aux autres guerres. Nous vous aſſûrons que de ce côté-là on n'offenſera jamais la Majeſté du nom Romain. Nous avons réſolu de faire tous les frais de cette guerre, comme d'une guerre qui nous eſt particuliere, & qui ne regarde que notre Maiſon. Que la République perde donc le ſoin d'y employer ſon argent & ſes ſoldats.* On lui fit de grands remercimens. Le Conſul s'en retourna en ſa maiſon avec une grande troupe de Fabiens qui étoient demeurez à la porte en attendant la réſolution du Senat; & après qu'il leur eut commandé de ſe trouver le lendemain en armes devant ſa maiſon, ils ſe retirerent chez eux. En même tems le bruit en court par toute la Ville. On éleve les Fabiens juſqu'au Ciel par les louanges qu'on leur donne, on publie par tout qu'une ſeule Maiſon s'eſt chargée du fardeau que devoit porter toute la Ville: que la guerre des Veiens n'étoit plus qu'une guerre d'une Maiſon particuliere: que s'il y avoit dans la Ville encore deux familles de la même force, il ſeroit à ſouhaiter que l'une entreprît les Volſques, & l'autre les Eques; & que par ce moyen on pourroit bien-

tôt subjuger les Peuples voisins, sans interrompre le repos & la paix du Peuple Romain.

30. Le lendemain les Fabiens prennent les armes, ils se rendent où il leur avoit été commandé : & au sortir de sa maison, le Consul vêtu de sa cotte d'armes, trouve toute sa famille en bataille; il se met au milieu d'eux, & fait lever ses enseignes. Jamais on ne vit marcher par la Ville une armée si petite par le nombre, ni si grande par son courage, & par sa réputation. Elle n'étoit composée que de trois cens six hommes tous Patriciens & tous d'une même famille. Mais il n'y en avoit pas un entre eux que le plus illustre Senat eût refusé pour son Capitaine, en tout tems & en toute occasion. Ils alloient donc en cet équipage, & avec les forces d'une seule Maison menaçoient les Veiens de leur ruine. Ils étoient suivis d'une autre bande de leurs alliez, & de leurs amis qui n'en concevoient rien de médiocre : mais toutes choses grandes & merveilleuses. On voyoit aussi après eux une troupe de Peuple que la crainte publique avoit amassée, & qui étoit comme ravie de bienveillance & d'admiration. Allez, leur disoit-on, allez courageusement & à la bonne heure. Rendez les évenemens conformes à vos esperances, & promettez-vous ensuite les Consulats & les triomphes de toutes sortes de récompenses, & tous les honneurs imaginables. A mesure qu'ils passoient près du Capitole, de la Forteresse, & des autres Temples, on prioit tout autant de Dieux qu'il s'en presentoit à l'œil, ou à l'esprit, de conduire heureusement cette armée des Fabiens, & de les rendre bientôt victorieux à leur patrie, & à leurs parens. Mais on faisoit en vain toutes ces prieres. Ils prirent un chemin malheureux au sortir de la porte Carmentale, à la droite du Temple de Janus, & se rendirent sur le rivage de Cremere *. Ce lieu leur sembla propre pour s'y mettre comme en garnison. Et cepen-

* *Aujourd'hui* Valca, *elle sort du Lac de Baccane, à cinq ou six lieues de Rome.*

dant L. Emilius, & C. Servilius furent faits Consuls. Tandis qu'on ne fit rien autre chose que des courses, non seulement les Fabiens furent assez forts pour se défendre ; mais comme ils couroient sans cesse de part & d'autre, ils assurerent toute la frontiere où les Toscans touchent les Romains, & firent de grands dégâts sur les terres des ennemis : mais enfin ces pillages cesserent pour un peu de tems, jusqu'à ce que les Veiens ayant fait venir une armée de la Toscane, attaquerent le fort de Cremere ; & que les légions Romaines s'en étant aprochées sous la conduite de L. Emilius, livrerent combat aux Toscans. A peine les Veiens eurent-ils seulement le loisir de se mettre en bataille. Car comme dans la premiere épouvante chacun se rangeoit sous son enseigne, & qu'on disposoit les troupes de secours, une bande de Cavalerie Romaine les vint attaquer en flanc, & leur ôta le moyen non seulement de commencer le combat, mais de tenir ferme au lieu où ils étoient. Ainsi ayant été repoussez jusqu'aux Roches rouges, où ils avoient planté leur camp, ils envoyerent demander la paix ; mais par une legereté naturelle ils furent fâchez de l'avoir obtenue, avant même qu'on eût fait sortir de Cremere la garnison des Romains. C'est pourquoi les Fabiens recommencerent la guerre contre les Veiens, sans en faire toutefois de plus grands préparatifs. Et l'on ne faisoit pas seulement des courses dans les champs, ni des combats imprévus entre des coureurs, mais quelquefois on donnoit des batailles rangées. Enfin une seule famille de Rome remporta souvent la victoire d'une des plus puissantes villes de la Toscane, à considerer les choses comme elles étoient en ce tems-là. Du commencement cela sembla dur aux Veiens, & indigne d'eux : & ensuite ils prirent conseil de la chose même. Ils résolurent donc de dresser une embuscade à ce superbe ennemi, & se réjouirent suivant leur dessein de voir augmenter la hardiesse & le courage des Fabiens par tant de succès heureux

Ainſi ils envoyoient quelquefois du bétail au devant des ennemis, comme pour leur faire croire que le hazard le preſentoit devant eux. Les païſans prenoient à deſſein la fuite, & laiſſoient leurs maiſons deſertes : & même les gens de guerre qu'on envoyoit pour empêcher les courſes & les pillages, ſe retiroient ſur leurs pas par une épouvante plus ſouvent feinte que véritable. De ſorte que les Fabiens conçurent un ſi grand mépris de leur ennemi, qu'ils commencerent à croire qu'il n'y avoit ni lieu ni tems, où il pût ſoutenir l'effort de leurs armes victorieuſes. Cette opinion enfla ſi fort leur courage, qu'ayant aperçu quelques troupeaux bien loin au delà de Cremere, ils donnerent auſſitôt de ce côté-là, où véritablement ils ne paroiſſoit pas beaucoup d'ennemis ; mais comme ſans ſe défier d'aucune choſe, ils eurent paſſé le lieu où l'embuſcade les attendoit ſur le chemin, & qu'ils ſe furent diviſez pour ſuivre le bétail, que l'épouvante avoit pouſſé de côté & d'autre, comme il arrive ordinairement ; on ſortit auſſi-tôt de l'embuſcade, & les ennemis les enveloperent de tous côtez. Le bruit qui s'éleva tout d'un coup leur donna d'abord de l'épouvante, & enſuite une infinité de dards qui tomboient ſur eux de tous côtez. Enfin ſe voyant envelopez par l'armée des Toſcans qui ſe ſerroient de plus en plus alentour d'eux, ils furent contraints auſſi de ſe ſerrer en rond, & de ſe réduire dans un plus petit eſpace. Cela fut cauſe qu'on reconnut plus facilement leur petit nombre, & la multitude des Toſcans, parce qu'ils redoubloient toûjours leurs rangs à meſure que leurs ennemis ſe reſſerroient. Alors les Fabiens quittant le combat qu'ils avoient également ſoutenu de tous côtez, donnerent tous enſemble en un ſeul endroit ; & s'étant diſpoſez en pointe ils s'ouvrirent par leurs corps & par leurs armes un paſſage au travers de leurs ennemis, & ſe jetterent ſur une colline proche de là. D'abord ils y firent réſiſtance, & auſſi-tôt que l'avantage du lieu leur eut

permis de reprendre haleine, & de se remettre d'une si grande épouvante, ils repoussèrent même ceux qui montoient pour les attaquer. Enfin le petit nombre se fût rendu victorieux, par l'avantage & par la commodité du lieu, si les Veiens qu'on avoit envoyez par derriere n'eussent gagné le sommet de cette coline. Ainsi l'ennemi se rendit une autre fois le plus fort. Tous les Fabiens demeurent morts sur la place, & leur Fort fut pris & pillé. On sçait assez, sans qu'il soit besoin d'en parler qu'il en mourut trois cens six, & qu'un seul qui n'avoit pas encore quatorze ans, étoit demeuré dans Rome comme pour être la souche & le restaurateur de cette illustre famille, qui devoit être à l'avenir en tant d'affaires périlleuses durant la paix & durant la guerre, le plus grand secours du Peuple Romain. Lorsqu'on reçut nouvelle de cette défaite, C. Horatius & T. Menenius étoient Consuls. En même tems Menenius fut envoyé contre les Toscans, enflez & orgueilleux de leur victoire; mais il n'eut qu'un mauvais succès. Les ennemis s'emparerent du Janicule; & la Ville eût sans doute été déplorablement assiegée, si on n'eût fait revenir Horace l'autre Consul, qui étoit allé contre les Volsques. Car outre la guerre que l'on avoit sur les bras, on étoit encore pressé par la necessité des vivres, parce que les Toscans rempliſſoient tout le pays, & avoient passé le Tibre. Enfin cette guerre menaça de si près les murailles de Rome, qu'on donna le premier combat proche du Temple de l'Esperance, mais avec un avantage égal, & le second à la porte Colline. Véritablement les Romains furent vainqueurs en cette occasion; mais cette victoire ne fut pas de grande importance; néanmoins elle rendit aux soldats leur courage accoutumé, & les disposa à d'autres combats & à d'autres victoires. En ce tems-là A. Virginius & Sp. Servilius furent faits Consuls; & depuis que les Veiens eurent été battus en cette derniere occasion, ils n'oserent plus en venir aux mains,

lui preſenter de batailles. Ils faiſoient ſeulement des pillages : & comme le Janicule leur ſervoit de fort & de retraite, ils en ſortoient à toute heure, & venoient faire des courſes dans le territoire des Romains. Ainſi il n'y avoit plus de bétail en ſureté, ni de Laboureurs par les champs : mais enfin ils furent pris dans le même piége où ils avoient pris les Fabiens. Car en pourſuivant quelques troupeaux qu'on avoit pouſſez vers eux pour les attirer, ils ſe jetterent dans une embuſcade ; & le carnage que l'on en fit fut d'autant plus grand, qu'ils étoient en plus grand nombre. Mais le dépit & la colere qu'ils conçurent de cette défaite, fut la cauſe & le commencement d'une défaite plus conſiderable. Car ayant paſſé de nuit le Tibre pour attaquer le camp de Servilius Conſul, ils furent mis en fuite avec un grand carnage de leurs gens, & à peine purent-ils regagner le Janicule. En même tems le Conſul paſſa le Tibre comme eux, alla camper au pied de cette montagne, & le lendemain auſſi-tôt qu'il fut jour, comme il étoit fier en quelque ſorte, par l'heureux ſuccès du jour précedent, ou plûtôt ſe voyant preſſé par la neceſſité des bleds, il fit un deſſein véritablement dangereux, mais qui pouvoit réuſſir au moins par la promtitude & par la diligence. Il fit donc temerairement monter ſes troupes ſur le Janicule pour aſſaillir les ennemis ; mais il en fut plus honteuſement repouſſé, qu'il ne les avoit repouſſés le jour de devant. Et néanmoins il ſe ſauva avec ſon armée par le ſecours de ſon Collegue, qui arriva à l'heure même. Cependant comme les Toſcans ſe trouverent entre deux armées, & que penſant fuir de l'une ils tomboient dans les mains de l'autre, enfin ils furent défaits & taillez en pieces. De ſorte que par une heureuſe témerité la guerre des Veiens fut entierement éteinte. Les vivres revinrent avec la paix en plus grande abondance dans la Ville, parce qu'on amena quantité de bleds de la Campanie *, que, quand chacun eut perdu l'apreheſion de la

* *Terre de Labeur.*

neceſſité, on commença à faire paroître ceux que l'on avoit cachez. Mais l'abondance & l'oiſiveté firent renaître de nouveau l'inſolence dans les eſprits; & n'y ayant plus de maux que l'on pût craindre au dehors, on rechercha l'occaſion de renouveler au dedans ceux qu'on avoit déja reſſentis. Les Tribuns recommencerent à infecter la Multitude par leur poiſon ordinaire, c'eſt à dire, par la Loi de la diviſion des terres. Ils ſolliciterent le Peuple contre le Senat qui leur réſiſtoit, & non-ſeulement contre le Senat en general, mais encore contre chacun des Senateurs en particulier. Q. Conſidius & T. Genutius qui propoſoient cette Loi, donnerent aſſignation à T. Menenius; & le prétexte de leur haine & de leur accuſation étoit, qu'il avoit laiſſé perdre le fort de Cremere, bien qu'il ne fût pas campé loin de là. Toutefois il gagna ſa cauſe, parce que le Senat ne fit pas pour lui de moindres efforts que pour Coriolanus; & parce que la faveur d'Agrippa ſon pere n'étoit pas encore perdue. C'eſt pourquoi les Tribuns ſe modererent; & bien qu'ils lui euſſent imputé un crime capital, ils ne le condamnerent qu'à vingt écus d'amende*: cela toutefois ne laiſſa pas de lui coûter la vie; car on dit que ne pouvant ſouffrir ce deshonneur, il en conçut une triſteſſe, qui lui cauſa une maladie dont il mourut. En même tems que Sp. Servilius fut ſorti de Charge, il fut auſſi accuſé par les Tribuns L. Cedicius & T. Statius, dès le commencement du Conſulat de C. Nautius & de P. Valerius. Et le jour de l'aſſignation étant venu, il ſe défendit de la violence des Tribuns; non pas par ſes prieres; ni par celles du Senat, comme avoit fait Menenius, mais par la confiance ſeule qu'il avoit en ſon innocence & en ſon crédit. On lui imputoit à crime le combat qu'il avoit donné contre les Toſcans au Janicule: Mais comme il avoit le cœur grand, il ne ſe montra pas

* *Ce qui fait voir que les Romains n'étoient pas fort riches en ce tems-là.*

alors moins courageux en ſa propre cauſe, qu'il avoit fait auparavant dans la cauſe publique. Il réſiſta par ſon diſcours & par la force de ſes raiſons, non ſeulement aux Tribuns, mais encore à la Multitude, & diſſipa le péril par ſa hardieſſe, en leur reprochant la condamnation & la mort de Menenius, dont le pere avoit rétabli le Peuple dans la Ville, & lui avoit fait obtenir les Magiſtrats & les Loix qui le rendoient alors furieux. D'ailleurs, Virginius ſon Collegue ayant été apellé en témoignage, rendit la cauſe plus forte, en lui faiſant part de ſes propres louanges: Et néanmoins comme il s'étoit déja fait en grand changement dans les eſprits, la condamnation de Menenius lui profita plus que toutes choſes. Enfin lorſqu'on eut terminé cette guerre & ces combats qui ſe faiſoient dans la Ville, la guerre des Veiens recommença, & les Sabins ſe joignirent avec eux. Mais le Conſul P. Valerius ayant été envoyé contre les Veiens avec une armée, & avec le ſecours qu'on avoit fait venir des Latins & des Herniques, alla auſſi-tôt attaquer le camp des Sabins, qui s'étoient logez proche des murailles de Veies, & leur donna tant d'épouvanee, que tandis qu'ils couroient en deſordre de part & d'autre pour repouſſer l'ennemi, il ſe ſaiſit de la porte, où d'abord il avoit fait marcher ſes enſeignes: de ſorte qu'étant enſuite entré dans leur camp, on y fit plûtôt un carnage qu'un combat. Le bruit paſſa du camp dans la Ville, comme ſi elle eût été déja priſe. Les Veiens courent aux armes tout épouvantez qu'ils étoient: les uns vont au ſecours des Sabins, & les autres vont attaquer les Romains qui faiſoient tous leurs efforts dans le camp. Véritablement les Romains en furent en quelque ſorte ébranlez. Mais auſſi-tôt ils ſe reconnurent, & firent tête aux uns & aux autres, & la Cavalerie que le Conſul avoit envoyée contre les Toſcans, les défit & les mit en fuite. Ainſi en une même heure deux armées & deux nations puiſſantes & voiſines de Rome furent

défaites & vaincues. Tandis que ces choſes ſe paſſoient chez les Veiens, les Volſques & les Eques étoient venus camper dans les terres des Latins, & avoient pillé leurs frontieres : mais les Latins apuyez de leurs ſeules forces, & n'ayant apellé à leur ſecours que les Herniques, ſe rendirent maîtres du camp de leurs ennemis, ſans l'aſſiſtance, ni de Rome, ni d'aucun Capitaine Romain ; & outre leurs biens qu'ils y recouvrerent, ils y firent encore un grand butin. Toutefois C. Nautius Conſul fut envoyé de Rome contre les Volſques. Et pour moi je penſe que les Romains n'étoient pas bien aiſes que leurs alliez priſſent la coûtume de faire la guerre de leur propre mouvement, & de leurs propres forces, ſans avoir un Chef Romain, & une armée de Romains. Il n'y eut point de maux ni d'outrages qu'on n'executât contre les Volſques, & néanmoins on ne les put jamais obliger d'en venir à une bataille. Depuis L. Furius & Manlius furent faits Conſuls, & le département des Veiens échut à Manlius. Toutefois on ne fit point de guerre, mais on accorda à leurs prieres quarante ans de tréves, à condition qu'ils donneroient quelques bleds & quelque argent. On n'eut pas ſi-tôt conclu la paix au dehors, que les diſcordes ſe renouvellerent au dedans. Le Peuple que les Tribuns excitoient par les amorces de la Loi touchant la diviſion des terres, en témoignoit un deſir ardent ; mais les Conſuls y réſiſtoient de toutes leurs forces, ſans ſe montrer épouvantez, ni de la condamnation de Menenius, ni du péril de Servilius. C'eſt ce qui fut cauſe que le Tribun Genutius les entreprit au ſortir de leur Charge. L. Emilius & Opites Virginius leur ſuccederent au Conſulat, bien que je trouve dans quelques Annales Vopiſcus Julius Conſul au lieu de Virginius. Quoiqu'il en ſoit, Furius & Manlius ayant été ajournez en cette année devant le Peuple, ſe font voir d'un & d'autre côté vétus en deuil, ſans toutefois accoſter plûtôt le Peuple que les jeunes

Patriciens. Ils les persuadent & les exhortent de ne point rechercher *les Dignitez & l'administration de la Republique, & de croire que les faisceaux qu'on porte devant les Consuls ; que la robe bordée de pourpre, que la selle curule, ne sont rien autre chose que la pompe & l'apareil de leurs funerailles ; & qu'enfin on ne les charge de tant d'ornemens que pour les envoyer à la mort comme des victimes que l'on pare : Que si toutefois ils s'imaginent qu'il y ait dans le Consulat tant de douceurs & tant de charmes, qu'ils considerent qu'aujourd'hui le Consulat est esclave sous l'autorité des Tribuns ; car il faut que le Consul comme un archer & un valet du Tribunat ne faße rien que suivant l'ordre & le commandement des Tribuns. S'il veut tant soit peu se remuer : si le Senat lui est considerable : s'il pense enfin que la République soit un corps qui ait de plus belles parties que n'a le Peuple, qu'il se remette devant les yeux le banniſſement de Cn. Martius, la condamnation & la mort de Menenius.* Les Senateurs touchez de ces discours commencerent aussi-tôt à tenir des conseils secrets & particuliers, où ayant été résolu de délivrer les accusez à quelque prix que ce fût, l'opinion la plus sanglante fut celle qui plut davantage : & bien que cette entrepriſe fût hardie, on ne manqua pas de mains qui l'executaſſent. Le jour étant donc venu qu'on devoit rendre le jugement, le Peuple qui attendoit dans la place avec une extrême impatience, s'étonna premierement de ne voir point venir le Tribun ; & ensuite comme ce retardement fut devenu plus suspect, la Multitude s'imagina qu'il avoit été intimidé par les principaux du Senat, & se plaignit en même tems que la cause du Peuple eût été abandonnée & trahie. Enfin ceux qui s'étoient arrêtez devant la porte du Tribun, aportoient la nouvelle qu'on l'avoit trouvé mort dans sa maison. Ce bruit ne se fut pas si-tôt répandu dans l'assemblée, que le Peuple se retira de part & d'autre, comparable à une armée qui se rompt &

qui se dissipe par la mort de son General. Mais il n'y en eut point de plus étonnez que les Tribuns, qui aprirent bien clairement par la mort de leur Collegue, combien peu de secours ils devoient attendre de leurs Loix sacrées. D'un autre côté le Senat ne pouvoit dissimuler sa joie; & loin de se repentir de ce coup, les plus innocens eussent été bien aises d'en être estimez coupables, & disoient hautement que c'étoit par la violence qu'il falloit domter la puissance & l'autorité des Tribuns. Durant le tems d'une victoire de si mauvais exemple, on ordonna la levée des gens de guerre; & les Tribuns étoient si épouvantez, que les Consuls acheverent leur entrepriſe sans empêchement. Alors le Peuple commença à s'irriter plûtôt du silence des Tribuns, que de l'autorité des Consuls. Il disoit, *que la liberté étoit entierement ruinée, qu'on étoit une autre fois tombé dans l'ancienne servitude: Que la puissance des Tribuns étoit morte & ensevelie avec Genutius: Qu'il faloit faire autre chose, & songer à d'autres moyens pour résister au Senat: Qu'il n'y avoit point d'autre conseil à prendre, sinon que le Peuple se vengeât lui-même de ses ennemis, & se défendît par ses propres forces, puisqu'il se voyoit privé de tout autre secours: Qu'il y avoit vingt-quatre Licteurs tous d'entre la Multitude, qui marchoient devant les Consuls; mais qu'il n'y avoit rien de plus mépriſable ni de plus lâche, s'il se pouvoit trouver quelqu'un qui eût la hardieſſe de les mépriser, & qu'enfin toutes ces choſes n'étoient grandes & épouvantables que par l'image que chacun s'en faiſoit lui-même.* Comme ils se furent par ce discours encouragez les uns les autres, les Consuls envoyerent un Licteur pour prendre un homme d'entre le Peuple. Volero Publius, qui prétendoit qu'on ne devoit pas l'enrôler, parce qu'autrefois il avoit eu commandement, & qu'il avoit conduit des Troupes, Voleron apelle les Tribuns à son aide; & voyant que personne ne paroiſſoit pour le secourir, que les Consuls

Fais le faiſoient dépouiller, & qu'on préparoit déja les verges : *J'en apelle au Peuple*, dit Voleron, *puiſque les Tribuns aiment mieux qu'on fouette à leurs yeux un Citoyen Romain, que d'être égorgez par vous-mêmes dans leur lit.* Plus il crioit haut, & plus le Licteur s'efforçoit de rompre ſes habits, & de le dépouiller. Alors Voleron qui étoit fort & robuſte, & qui en même tems ſe vit aſſiſté par ceux que ces cris avoient attirez à ſon ſecours, s'arracha d'entre les mains du Licteur, & ſe jetta à l'endroit de la preſſe, où il avoit pris garde qu'il y avoit plus de monde qui le favoriſoit, & qui plaignoit ſon infortune : *J'en apelle*, s'écria-t-il, *j'en apelle au Peuple, & j'implore ſon aſſiſtance; aſſiſtez-moi, mes compagnons. Il ne faut plus que vous eſperiez en la protection des Tribuns, puiſqu'ils ont eux-mêmes beſoin de votre ſecours.* Le Peuple irrité par ces paroles, ſe diſpoſe comme pour donner bataille ; & il y avoit déja grande aparence qu'on alloit porter les choſes à l'extrémité, & qu'on ne reſpecteroit rien de ce qui concernoit le Public, ni de ce qui concernoit le particulier. Les Conſuls mêmes voulant s'oposer à cette tempête, firent bientôt experience que la Majeſté ſans la force n'eſt guére aſſurée d'elle-même. On battit les Licteurs, on mit en pieces les faiſſeaux, & on repouſſa les Conſuls de la place dans le Palais, incertains comment Voleron voudroit uſer de la victoire. Enfin quand le bruit fut apaiſé, ils firent aſſembler le Senat, où ils ſe plaignirent des outrages qu'ils avoient reçus & de la violence du Peuple, & de l'audace de Voleron. On propoſa ſur ce ſujet beaucoup d'avis rigoureux ; mais les plus vieux l'emporterent, & furent d'opinion qu'il ne faloit pas faire combattre la juſte colere du Senat contre la témerité du Peuple. Cependant le Peuple qui prit le parti de Voleron, & qui le favoriſa en toutes choſes, le créa Tribun dans la premiere aſſemblée qui fut faite, pour l'année que L. Pinarius, & P. Furius furent faits Conſuls. Mais contre l'opinion de tout

le monde, qui s'étoit imaginé qu'il emploieroit l'autorité de son Tribunat à persecuter les Consuls de la précedente année, il préfera la cause publique à ses ressentimens particuliers : il ne les outragea pas seulement d'une parole, & se contenta de proposer au Peuple, que desormais ses Magistrats fussent élus par les suffrages des Tribus * separées les unes des autres. Cette proposition n'étoit pas de peu de consequence, bien que d'abord son importance ne parût pas ; Car elle ôtoit aux Patriciens le moyen de créer des Tribuns à leur fantaisie par les suffrages de leurs creatures. Aussi le Senat resista de toutes ses forces à une proposition qui étoit si agréable à la Multitude. Et bien que pas un des autres Tribuns ne pût être gagné ni par les Consuls, ni par les premiers du Senat ; ce qui eût seul été capable d'en empêcher l'execution : Toutefois comme cette affaire étoit grande & difficile de soi, elle fut prolongée jusqu'au bout de l'an, par les disputes qu'elle fit naître. Mais le Peuple créa Voleron Tribun pour la seconde fois, & le Senat qui crut certainement qu'on en viendroit à l'extrémité, créa Consul Appius Claudius fils d'Appius, qui étoit contraire à la Multitude, & qui lui étoit déja odieux, par l'aversion que son pere avoit eue autrefois pour elle. On lui donna pour compagnon au Consulat T. Quintius ; & dès le commencement de l'année on ne parla de rien davantage, que de la proposition que l'on avoit déja faite. Mais si Voleron en avoit été un premier auteur, Lectorius son Collegue en poursuivit la publication avec d'autant plus de violence, qu'il vouloit se faire paroître comme nouvel inventeur de cette Loi. D'ailleurs, la gloire qu'il avoit acquise dans la guerre le rendoit superbe & audacieux ; & en effet il n'y avoit personne en ce tems-là qui fût plus vaillant & plus promt à executer une entreprise. Lectorius voyant donc que Voleron ne parloit de rien autre chose que de cette Loi, & qu'au reste il laissoit en

* *C'est ce qu'on appelloit* Tributa Comitia.

paix les Conſuls, commença ſon Tribunat par l'accuſation d'Appius & de toute cette maiſon, comme ſuperbe & cruelle envers le Peuple Romain; & fit tous ſes efforts pour perſuader que le Senat ne l'avoit pas élu pour être Conſul, mais afin d'être le bourreau qui perſecutât la Multitude. Mais comme il étoit plus guerrier qu'éloquent, & que ſa langue ne répondoit ni à ſa liberté, ni à ſon courage. Enfin voyant que le diſcours lui manquoit: *Meſſieurs*, dit-il, *puiſque je ne ſçaurois ſi facilement parler, que j'execute les choſes que je dis; Trouvez-vous demain au matin au même lieu, je mourrai en votre preſence, ou je ferai publier la Loi.* Le lendemain les Tribuns ſe ſaiſiſſent du Temple, & les Conſuls & les Nobles ſe preſentent dans l'Aſſemblée, afin de s'oposer à la publication qui ſe devoit faire. Auſſitôt Lectorius commande qu'on fit ſortir tout le monde de la place, excepté ceux qui devoient donner leur ſuffrage. Néanmoins les jeunes Patriciens demeurerent, ſans ſe ſoucier du commandement qu'on leur faiſoit. Lectorius commanda que l'on en prît quelques-uns. Le Conſul Appius le défendit, & ſoûtint, que les Tribuns n'avoient droit que ſur les Plebeiens; Que ce n'étoit pas un Magiſtrat pour tout le Peuple, mais ſeulement pour la commune; Que par tout il ne pouvoit, ſuivant les anciennes Loix, faire ſortir de ſon autorité perſonne de la place, & qu'on avoit accoutumé de dire en pareille occaſion, *Peuple Romain, retirez-vous, ſi bon vous ſemble.* Il eût pu certes facilement, & même comme en ſe mocquant, confondre par raiſon Lectorius, s'il n'eût été queſtion que de diſputer du droit & des coutumes. C'eſt pourquoi le Tribun tranſporté de colere, envoya au Conſul un de ſes Officiers, & le Conſul envoya un Lictеur au Tribun, criant à haute voix, qu'il n'étoit qu'homme privé, ſans autorité, & ſans magiſtrature. Sans doute le Tribun n'eût pas eu d'avantage en cette occaſion, ſi toute l'Aſſemblée s'étant declarée pour

lui, ne se fût soulevée contre le Consul & que la Multitude émue ne fût accourue en foule dans la place de tous les côtez de la Ville. Toutefois Appius ne laissoit pas de soutenir par son opiniâtreté tout l'effort de cette tempête; & cette querelle ne se fût pas terminée sans répandre beaucoup de sang, si Quintius l'autre Consul, qui avoit donné charge à quelques Consulaires de faire retirer par force son Collegue, s'ils n'en pouvoient autrement venir à bout, n'eût adouci par quelques paroles la Multitude en furie, & prié les Tribuns de congedier l'Assemblée, & de donner loisir aux esprits irritez de revenir à la raison; leur remontrant qu'un peu de tems ne leur ôteroit rien de leur autorité; mais au contraire qu'il ajoûteroit à leur force la prudence & le Conseil; & qu'après tout les Senateurs étoient en la puissance du Peuple, & le Consul en la puissance du Senat. Si Quintius l'apaisa avec beaucoup de peine & de difficulté, le Senat de son côté ne travailla pas moins fortement pour apaiser l'autre Consul. Enfin l'Assemblée ayant été congediée, les Consuls firent assembler le Senat, où les opinions furent diverses selon que l'on étoit poussé par la crainte ou par la colere. Mais après y avoir un peu pensé, plus on commença à s'éloigner de la violence, plus on commença à s'aprocher de la raison, & à détester les contentions & les disputes. De sorte qu'on rendit à Quintius des actions de graces, d'avoir étouffé la discorde par ses soins & par sa peine, & en même tems on pria Appius de se contenter que la Majesté du Consulat fût aussi grande, qu'elle pouvoit être dans une Ville bien unie. On disoit que tandis que les Tribuns & les Consuls voudroient chacun de son côté attirer toutes choses, il n'y auroit point entre deux de force & de puissance de reste, & que par ce moyen la République seroit déchirée & mise en pieces par ses Magistrats, quand on chercheroit plûtôt en quelles mains elle demeureroit, qu'à la conserver en son lustre. Appius au contraire apelloit à témoin

les Dieux & les hommes, que par une lâche crainte la Réplublique étoit trahie & abandonnée ; Que le Consul ne manquoit pas au Senat, mais que le Senat manquoit au Consul, & qu'on recevoit une Loi bien plus fâcheuse que celle qu'on avoit reçue sur le Mont Sacré ; mais enfin il s'apaisa comme il vit qu'il étoit vaincu par le consentement de tout le Senat, & la Loi fut publiée sans qu'on en parlât davantage. Ainsi l'on créa pour la premiere fois des Tribuns par les suffrages des Tribus separées les unes des autres ; & Pison raporte qu'on en ajoûta trois au nombre ancien : Car auparavant il n'y en avoit que deux. Les Tribuns qui furent créez alors, furent (s'il en faut croire le même Pison) Cn. Sicinius, L. Numitorius, M. Duellius, Sp. Icilius, L. Mecilius.

31. Entre ce desordre domestique des Romains, & la guerre qui se fit ensuite, les Volsques & les Eques avoient fait le dégât dans le pays, afin que la Populace se retirât chez eux, si par avanture elle se résolvoit une autre fois de se separer d'avec les Nobles. Mais comme les choses furent depuis accommodées, ils furent contraints de déloger, & d'aller camper plus loin. Appius Claudius fut envoyé contre les Volsques, & la conduite de la guerre contre les Eques échut à Quintius. Appius garda parmi les gens de guerre la même severité qu'il avoit montrée dans la Ville ; & la fit même paroître avec d'autant plus d'aigreur & de liberté, qu'il n'étoit plus arrêté par les empêchemens des Tribuns. Il haïssoit plus le Peuple que son pere ne l'avoit haï, parce qu'il s'en voyoit comme vaincu, & qu'ayant été opposé contre la puissance des Tribuns, on n'avoit pas laissé de recevoir une Loi, que les Consuls précedens avoient empêchée avec moins d'effort, & en un tems même où l'on ne pouvoit pas tant esperer de l'autorité du Senat. Le dépit qu'il en avoit excitoit son esprit déja assez violent de soi-même à travailler son armée par des traitemens rigoureux. Mais il lui étoit impossible d'en venir à bout par la force, tant

on s'étoit imprimé dans l'esprit de réſiſter à ſes ſeveritez & rigueurs. Ainſi les gens de guerre faiſoient toutes choſes lâchement, avec negligence, & à regret; ni la honte, ni la crainte n'étoient pas capables de les mettre en leur devoir. Si quelquefois Appius vouloit que l'armée marchât plus vîte; ils marchoient à deſſein plus lentement. S'il les exhortoit lui-même de travailler, ils ſe retiroient du travail de leur propre mouvement: Auſſi-tôt qu'il ſe preſentoit devant eux, ils baiſſoient les yeux en terre, & lorſqu'ils le voyoient paſſer, ils le maudiſſoient en leur ame. De ſorte que cet eſprit, qui avoit toûjours paru invincible, fut bien ſouvent ébranlé par la haine qu'il remarquoit dans la Multitude. Enfin, après avoir fait paroître en vain toute la ſeverité dont il étoit capable, & voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir des ſoldats, il commença à ſe plaindre que l'armée avoit été gagnée par les Capitaines, qu'il apelloit quelquefois par mocquerie Tribuns du Peuple & Volerons. Cependant les Volſques n'ignoroient rien de ce deſordre; c'eſt pourquoi ils preſſoient tous les jours de plus en plus, eſperant que l'armée Romaine rendroit les mêmes combats contre Appius, qu'elle avoit fait auparavant contre le Conſul Fabius. Mais elle fit bien davantage; car non ſeulement elle ne voulut pas vaincre, mais elle voulut être vaincue. On ne l'eut pas ſi-tôt miſe en bataille, & menée au combat, qu'elle prit la fuite vers le camp, & ne fit aucune réſiſtance qu'elle ne vît les Volſques preſque ſur ſes retranchemens, & l'horrible carnage qu'ils faiſoient de ceux qui étoient demeurez les derniers. Alors les ſoldats Romains furent contraints de combattre, pour repouſſer de leur camp les ennemis victorieux; & l'on connut manifeſtement qu'ils n'avoient point d'autre deſſein, que d'empêcher qu'on ne le prît. Quelques-uns même n'étoient pas fâchez de leur défaite, & ſe réjouiſſoient de leur honte. Tout cela néanmoins n'aporta point de changement dans l'eſprit altier

d'Appius ; au contraire il résolut de continuer ses rigueurs, & pour ce sujet il voulut faire assembler l'armée & la haranguer. Mais aussi-tôt les Capitaines & les Mestres de camp le vinrent trouver, & l'avertirent de ne point faire l'épreuve d'une puissance, dont toute la force consistoit dans l'union de ceux qui obéissoient ; Que tous les soldats refusoient de se trouver à cette audience ; qu'on n'entendoit dans le camp que des voix qui demandoient qu'on décampât du pays des Volsques. Que l'ennemi naguères victorieux étoit venu jusqu'à leurs portes, & qu'il étoit presque entré dans leur camp ; & que non seulement l'aprehension de quelque grand mal étoit déja dans les esprits, mais que l'image même s'en presentoit devant les yeux. Enfin s'étant laissé vaincre par ces paroles ; & d'ailleurs faisant son compte qu'ils ne gagneroient rien en cela que d'avoir été plus tard châtiez, il remit l'Assemblée à une autre fois. Il commanda qu'on se tint prêt pour partir le lendemain : & dès que le point du jour fut venu, il fit donner par un trompette le signal de la retraite. Comme l'armée décampoit à la hâte, & que les Volsques en avoient aussi entendu le signal, ils vinrent aussitôt lui donner en queue ; de sorte que le bruit s'en étant répandu jusques aux autres, l'épouvante se jetta par tout ; & le desordre fut si grand, qu'il étoit impossible d'entendre les commandemens que l'on donnoit, & de mettre l'armée en bataille, & personne ne songeoit qu'à prendre la fuite. Ainsi s'étant écartez les uns des autres ils se sauverent avec tant de promtitude par dessus les monceaux de morts, & au travers des armes qui étoient jettées de part & d'autre, que l'ennemi cessa plûtôt de les poursuivre qu'ils ne cesserent de fuir. Enfin les soldats s'étant ralliez, le Consul qui avoit couru après pour les arrêter, & qui n'avoit rien gagné par ses cris, les fit camper en lieu de sureté, & les fit aussitôt assembler pour parler à eux. Alors il réprimanda avec raison toute l'armée, comme ayant trahi la

diſcipline militaire, & abandonné ſes enſeignes. Il demanda à ceux qui les portoient, & qui les venoient de perdre, ce qu'elles étoient devenues; & à tous les ſoldats qu'il voyoit nus & deſarmez, ce qu'ils avoient fait de leurs armes. Mais il ne ſe contenta pas de cela, il fit battre de verges les Capitaines, & les doubles-paies qui avoient quitté leur poſte & leurs rangs, & enſuite il leur fit couper la tête. Quant aux ſimples ſoldats, il les fit tirer au ſort, & les fit punir de dix un. Cependant on réuſſit tout autrement contre les Eques; car le Conſul & le ſoldat ne combattirent l'un contre l'autre, que par des bienfaits & des complaiſances. Auſſi Quintius étoit naturellement doux & humain, & la rigueur infortunée de ſon Collegue lui donnoit d'autant plus de ſujet de faire éclater davantage ſon humanité & ſa douceur. Les Eques n'oſant pas ſe preſenter au combat parmi une ſi grande union du General & de l'armée, endurerent que leurs ennemis fiſſent des courſes & des degâts dans leurs terres. De ſorte qu'on remporta un plus grand butin de ce pays qu'on n'avoit fait dans les guerres précedentes. Tout ce qu'on prit en cette occaſion fut partagé entre les gens de guerre; & l'on ajoûta à cela des louanges qui ne plaiſent pas moins aux bons ſoldats que le gain & les récompenſes. Ainſi l'armée s'en retourna avec plus d'affection pour ſon General, & à cauſe de lui pour le Senat, publiant par tout qu'il lui avoit donné un pere, & à l'autre armée un Tiran. Cette année fut remarquable par les divers évenemens de la guerre, par des diſcordes étranges à la Ville & à la campagne, & principalement par l'établiſſement de la Loi, que les Tribus ſeparées l'une de l'autre donneroient leur ſuffrage dans les Elections. Cela ſans doute fut beaucoup plus conſiderable par la ſatisfaction qu'en eut le Peuple, que par l'avantage qu'il en tira. Car les aſſemblées perdirent plus de leur majeſté, par l'abſence des Senateurs qu'on ne vouloit pas y ſouffrir, que le Peuple n'en reçut de force.

feu que le Senat n'en perdit. L'année suivante fut encore plus pleine de troubles sous le Consulat de L. Valerius, & de Tiberius Emilius; tant à cause des disputes de tous les ordres de l'Etat, touchant la Loi de la division des terres, que pour l'accusation de Claudius. En effet, comme il étoit le plus grand ennemi de cette Loi, & qu'il soutenoit hautement, & tout ainsi que s'il eût été un troisiéme Consul, la cause de ceux qui possedoient des terres qui apartenoient au Public, M. Duellius, & Cn. Siccius lui donnerent assignation. Jusques-là l'on n'avoit point apellé en jugement devant le Peuple un criminel plus odieux à la Multitude. Et certes il en étoit mal voulu, & par ses propres actions, & par le ressouvenir des severitez de son pere. Toutefois les Senateurs ne firent jamais de plus grands efforts pour un autre qu'ils en firent pour le défendre. Ils ne pouvoient endurer que pour avoir un peu trop débattu l'établissement d'une Loi, on exposât à la Multitude en colere le Protecteur du Senat, & le Défenseur de sa majesté, contre toutes les violences & des Tribuns, & du Peuple. Mais bien que l'affaire le regardât entierement, il ne se soucia ni des Tribuns, ni du Peuple, ni même de l'accusation que l'on faisoit contre lui. Ni les menaces de la Multitude, ni les prieres du Senat, non seulement ne le purent jamais obliger de changer d'habit, ou de solliciter pour lui: mais elles ne purent même lui persuader de relâcher quelque chose de sa témerité ordinaire, quand il falut plaider sa cause devant le Peuple. Il ne changea point de contenance: il montra la même fierté en son visage, & le même esprit dans son discours. De sorte qu'une grande partie de la Multitude ne le redoutoit pas moins, tout coupable qu'on le croyoit, qu'elle l'avoit redouté étant Consul. Il ne plaida qu'une fois sa cause, mais il la plaida avec la même violence qu'il avoit accoutumé de faire toutes choses, c'est-à-dire, du même accent qu'il avoit accusé un criminel. Aussi sa fermeté & sa

constance épouvanta de telle sorte & les Tribuns & le Peuple, qu'ils lui donnerent un délai de leur propre mouvement, & enfuite ils laiſſerent traîner l'affaire en longueur. Mais peu de tems après, & avant que le jour fût venu qu'on lui avoit donné pour se défendre, il mourut de maladie. Bien que les Tribuns fiſſent effort pour empêcher qu'on ne fît ſon oraiſon funebre; toutefois le Peuple ne voulut pas priver le dernier jour d'un ſi grand homme de l'honneur qu'il méritoit. Il entendit ſes louanges auſſi volontiers qu'il avoit fait ſon accuſation, & aſſiſta en grand nombre à ſes funerailles.

32. En cette même année le Conſul Valerius marcha contre les Eques avec une armée; & voyant qu'il ne les pouvoit attirer au combat, il voulut attaquer leur camp: mais il en fut empêché par un grand orage, par de la grêle & des tonnerres; & ce qui augmenta ſon étonnement, c'eſt ce qu'il n'eut pas ſi-tôt fait ſonner la retraite, que la tempête ceſſa, & que le Ciel devint ſerein. Cela lui fit aprehender d'attaquer une autrefois le camp des ennemis, comme s'imaginant qu'il étoit défendu par quelque Dieu; de ſorte qu'il ſe contenta de courir leurs terres, & de borner par des pillages la haine de cette guerre. Emilius l'autre Conſul fit la guerre contre les Sabins, & parce que l'ennemi ſe tenoit enfermé entre ſes murailles, il ne fit auſſi que des dégâts dans leur pays. Enfin les Sabins ayant été comme réveillez par les embraſemens non ſeulement des maiſons & des villages, mais encore des bourgs les mieux peuplez, vinrent au devant des coureurs de leurs ennemis; & s'étant retirez du combat, ſans que l'on pût dire à qui la victoire étoit demeurée, ils allerent camper le lendemain en un lieu plus avantageux. Ainſi le Conſul s'imagina qu'il avoit aſſez fait pour faire croire qu'il avoit vaincu l'ennemi, & s'en retourna que la guerre étoit encore allumée. Durant toutes ces guerres le deſordre & la diſſenſion étoient demeurez dans la Ville, & T. Numitius Priſcus fut

du Consul avec A. Virginius. Il ne sembloit pas alors que le Peuple dût endurer qu'on differât davantage l'établissement de la Loi touchant la division des terres ; & déja il se préparoit à la derniere violence, lorsqu'on aprit par la fumée des villages brûlez, & par la fuite des païsans, que les Volsques venoient en armes. Cette nouvelle arrêta la sédition qui étoit prête d'éclater. Les Consuls qui furent contraints d'aller du Senat à la guerre, emmenerent de la Ville avec eux la plus vigoureuse jeunesse, & laisserent par ce moyen le reste du Peuple dans un état plus tranquille. Mais les ennemis n'ayant rien fait autre chose que de donner l'alarme aux Romains, se retirerent promtement. Numitius alla à Antium contre les Volsques, & Virginius contre les Eques, où il s'en falut bien peu qu'il ne fût défait par une embuscade : mais le courage des soldats rétablit les choses, que le peu de soin & la negligence du Consul avoit ruinées. On réussit mieux contre les Volsques par la bonne conduite du Chef. Car dès la premiere rencontre les ennemis furent mis en fuite, & on les mena battant jusqu'à Antium ville très-riche pour ce tems-là. Aussi le Consul n'ayant pas osé l'assieger, marcha contre Cenon, & prit sur les Antiates cette Ville, qui n'étoit pas comparable à l'autre par sa richesse, & par ses forces. Pendant que les armées des Romains étoient occupées contre les Eques & contre les Volsques, les Sabins firent des courses jusqu'aux portes de la Ville. Mais peu de jours après ils reçurent bien plus de mal qu'ils n'en avoient fait, par les armées de deux Consuls, que la colere & le dépit firent entrer dans leur pays. On fit quelque sorte de paix sur la fin de cette année ; mais elle fut troublée, comme il étoit toûjours arrivé par les disputes du Senat & du Peuple. Le Peuple en colere ne voulut pas se trouver dans l'assemblée qu'on devoit faire pour l'élection des Consuls, de sorte que T. Quintius & Q. Servilius furent faits Consuls par les Senateurs, & de leurs créatures. Cette année

fut semblable à la précedente ; le commencement fut tumultueux, & le reste fut paisible par le moyen de la guerre qu'il falut faire au dehors. Les Sabins ayant traversé avec des troupes volantes la campagne de Crustumerie, se jetterent sur les rivages du Teveron, où ils mirent tout à feu & à sang. Mais s'étant aprochez de la Porte Colline, & des murailles de la Ville, ils en furent bien repoussez ; non pas toutefois sans emmener avec eux beaucoup de prisonniers & de bétail. Le Consul Servilius, qui les poursuivit avec son armée, ne put véritablement les attraper en lieu propre pour donner bataille : mais il fit de tous côtez de si grands dégâts dans leur pays, & le pilla de telle sorte, qu'il ne laissa rien d'exemt de la fureur de ses armes, & en remporta un grand butin. On n'eut pas contre les Vosques un moindre succès, par la bonne conduite du Chef, & par le courage des soldats. Premierement on combattit en bataille rangée avec beaucoup de carnage & de perte de part & d'autre ; & comme les Romains étoient peu, & que leur petit nombre leur rendoit leur perte plus sensible, ils se fussent peut-être retirez, si le Consul n'eût relevé leur courage par un mensonge salutaire. Car il commença à crier tout haut, que les ennemis prenoient la fuite à l'autre pointe ; & par ce moyen ayant encouragé les siens, ils se jetterent sur l'ennemi, & l'opinion d'avoir vaincu les rendit victorieux. Cependant le Consul ne laissa pas de faire sonner la retraite, parce qu'il aprehendoit, qu'en poursuivant de trop près les ennemis, on ne les contraignit de retourner à la charge. Depuis il se passa quelques jours sans rien faire, comme si c'eût été une tréve facilement accordée par l'un & l'autre parti ; & durant ce tems-là quantité de monde se rendit secretement dans le camp de l'ennemi de tous les côtez des Volsques & des Eques, s'imaginant que les Romains se retireroient de nuit aussi-tôt qu'ils en sçauroient la nouvelle. C'est ce qui fut cause qu'ils vinrent attaquer le camp des Romains environ sur la

minuit. Mais Quintius ayant apaisé le tumulte qu'avoit excité cette allarme, & commandé à ses gens de demeurer paisibles dans leurs tentes, fit sortir pour la garde du camp une cohorte d'Herniques; & en même tems il fait monter à cheval les Trompettes & les Cornettes, avec ordre de sonner le long des retranchemens, pour tenir jusqu'au point du jour l'ennemi en inquiétude. On passa dans le camp tout le reste de la nuit avec une si grande tranquilité, que les Romains eurent tout loisir de dormir. En effet l'aparence qu'il y avoit là quantité d'Infanterie Romaine; & outre cela le bruit & le hennissement des chevaux, qui s'agitoient d'une façon extraordinaire sous de pareils Gavaliers, & au son de leurs instrumens, tinrent toûjours les ennemis en haleine, comme pour se disposer d'attendre le choc. Aussi-tôt qu'il fut jour, le Romain tout frais & rassasié de dormir, se met en campagne, & renversa d'abord les Volsques fatiguez d'avoir veillé, & d'avoir été debout toute la nuit. Il est vrai qu'ils reculerent plûtôt qu'ils ne furent repoussez, parce qu'ils avoient à dos de petits côteaux, où après la premiere furie du combat ils se retirerent en bataille. Quand le Consul fut arrivé en cet endroit desavantageux pour lui, il fit faire alte à ses troupes; mais à peine put-il retenir les gens de pied. Ils crient & demandent qu'on permette de poursuivre les ennemis déja en desordre. Les gens de cheval font encore plus de bruit alentour de leurs Capitaines, & protestent qu'ils n'attendront pas leurs Cornettes. Tandis que le Consul retarde, assuré du courage des siens, mais se défiant de son poste, ils crient une autre fois qu'ils marcheront en dépit de lui: & l'effet suivit leur parole. Ainsi ayant planté leurs javelots en terre, afin d'avoir moins d'empêchement pour monter, ils courent avec une violence extrême contre l'ennemi. Les Volsques ayant épuisé d'abord tout ce qu'ils avoient de traits, pousserent de grosses prierres sur ceux qui montoient pour les attaquer; & les ayant mis en desordre par la

quantité des coups, ils les maltraiterent d'autant plus qu'ils étoient en un lieu éminent. De sorte que la pointe gauche des Romains couroit fortune d'être chargée, si au point qu'ils étoient prêts de lâcher le pied le Consul n'eût chassé leur crainte par la honte qu'il leur fit, en leur reprochant tout ensemble leur présomtion, & leur lâcheté. Ils résisterent premierement avec un courage opiniâtre: & ensuite s'avançant toûjours autant que leurs forces le permettoient, ils eurent la hardiesse de passer encore plus avant; & par des cris renouvellez, ils s'encouragerent de poursuivre. Alors ayant comme repris leur premiere impétuosité, ils recommencerent leurs efforts, & surmonterent heureusement la difficulté de ce lieu. Enfin il s'en faloit bien peu qu'ils ne fussent au faîte de la montagne, lorsque les ennemis prirent la fuite. Et comme les uns & les autres, ceux qui fuyoient & ceux qui les poursuivoient, couroient de toutes leurs forces, & pour ainsi dire, pêle mêle ils arriverent tous ensemble dans le camp, qui fut pris dans cette épouvante. Ceux d'entre les Volsques qui se purent sauver par la fuite, prirent le chemin d'Antium, où l'armée Romaine fut conduite en même tems; & après un siege de peu de jours, cette Ville se rendit, sans qu'il fallût faire de nouveaux efforts, pour s'en rendre maîtres: car les ennemis avoient entierement perdu courage, depuis le malheur de leur défaite, & la perte de leur camp.

LES DECADES DE TITE-LIVE

LIVRE TROISIÉME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. *Les séditions qui furent causées par la Loi touchant la division des terres.*
2. *Les Esclaves & les Bannis s'emparerent du Capitole.*
3. *Il est repris sur eux, ils sont taillez en pieces.*
4. *On fait par deux fois le cense ou le dénombrement du Peuple Romain. On trouva la premiere fois six vingts quatre mille deux cens quatorze Chefs de famille, outre ceux qui n'avoient point d'enfans. Et la seconde six vingts douze mille quatre cens dix-neuf Chefs de famille.*
5. *On n'a pas de bons succès contre les Eques.*
6. *Cela est cause que L. Quintius Cincinnatus est créé Dictateur, & qu'on le tire, pour ainsi dire, du labourage, pour lui donner la conduite de cette guerre. Il défait les ennemis, & les fait passer sous le joug.*
7. *Le nombre des Tribuns du Peuple est augmenté jusqu'à dix, trente-six ans après leur premiere création.*
8. *Et trois cens un an après la fondation de Rome, on envoya des Ambassadeurs à Athenes pour demander les Loix des Atheniens.*
9. *Elles sont aportées à Rome; & au lieu des Consuls*

& des autres Magiſtrats, on établit dix hommes qu'on apella les Decemvirs, afin de mettre par ordre ces Loix, & de les publier.

10. *De ſorte que comme la puiſſance avoit été transférée des Rois aux Conſuls, elle fut en cette occaſion transférée des Conſuls aux Decemvirs.*

11. *Ces dix hommes ayant fait dix tables des Loix, ſe gouvernent dans cette Charge avec tant de moderation, qu'on les y continue l'année ſuivante.*

12. *Mais après avoir fait quantité de violences & d'actions tiranniques, ils ne veulent point ſe démettre de cette Magiſtrature, & la retiennent encore la troiſiéme année.*

13. *Enfin la lubricité d'Appius Claudius, met fin à cette eſpece de domination, qui ſe rendoit inſupportable; car étant devenu amoureux d'une fille, & ayant obligé un de ſes partiſans de dire qu'elle étoit ſon Eſclave, il réduiſit Virginius pere de cette malheureuſe, à la neceſſité de la tuer lui-même, ne pouvant lui donner un autre ſecours pour l'empêcher de tomber en la puiſſance de celui qui vouloit la violer.*

14. *Le Peuple ému par une ſi grande lubricité, ſe ſaiſit du Mont Aventin, & contraint les Decemvirs de ſe dépouiller de leur Charge.*

15. *Appius & l'un de ſes Collegues, comme étant les plus coupables ſont mis en priſon, & les autres envoyez en exil.*

16. *Le reſte de ce Livre contient les victoires obtenues ſur les Sabins, ſur les Volſques & ſur les Eques.*

17. *Et le jugement peu honnête du Peuple Romain, qui ayant été pris pour juge entre les Ardéates & les Ariciniens, s'ajugea les terres dont ces deux Peuples étoient en diſpute.*

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE TROISIÈME.

LORSQUE la Ville d'Antium eut été prise, on élut pour Consuls Tib. Emilius & Q. Fabius qui étoit demeuré seul de la maison des Fabiens après la journée de Cremere. Déja durant son premier Consulat Emilius avoit été d'avis qu'on divisât les terres entre le Peuple. C'est ce qui fut cause que dans son deuxiéme Consulat les partisans de cette Loi relevérent leurs esperances, & les Tribuns qui avoient si souvent essayé de la faire publier, & qui n'en avoient pu venir à bout, parce qu'ils avoient contre eux les deux Consuls, entreprirent alors la même chose, avec d'autant plus d'ardeur qu'ils avoient pour eux un des Consuls, s'imaginant que le succès en étoit facile. Et en effet, Emilius demeuroit ferme dans le même sentiment: ainsi la plus grande partie des Sénateurs, & ceux qui occupoient les terres dont il étoit question, commencerent à se plaindre, que le premier homme de la Ville les persecutoit en Tribun, & qu'il tâchoit de gagner la bienveillance du Peuple, en lui faisant des liberalitez du bien d'autrui: & par ces plaintes

ils attirerent sur Emilius toute la haine de cette entre-prise. Sans doute le tumulte eût été grand & dangereux, si Fabius n'en eût étouffé les commencemens, par un conseil qui ne déplut ni à l'un ni à l'autre parti. Il remontra que par la bonne conduite de T. Quintius, on avoit pris l'année précedente quelques terres sur les Volsques: qu'on pouvoit commodément envoyer une Colonie dans Antium ville maritime, & proche de Rome: que le commun Peuple pouvoit aller prendre possession de ces terres, sans que personne eût sujet de se plaindre, & que par ce moyen la Ville demeureroit en repos. Cette opinion fut bien reçue, & pour faire la division de ces terres, il nomma trois hommes*, qui furent T. Quintius, A. Virginius & P. Furius: & en même tems il fut ordonné, que ceux qui voudroient prendre de ces terres donneroient leur nom. Il arriva alors ce qui arrive ordinairement en pareille occasion. L'abondance du bien, ou la facilité de l'avoir en dégoûta les esprits; & il y en eut si peu qui donnerent leur nom, que pour en remplir le nombre on fut contraint d'y ajoûter les Volsques. Le reste de la Multitude témoigna qu'elle aimoit mieux attendre des terres dans Rome, que d'en recevoir autre part. Cependant les Eques demanderent la paix à Fabius, qui étoit allé contre eux avec une armée: mais ils la rompirent bientôt après par les courses qu'ils firent dans le pays des Latins. L'année suivante Q. Servilius, qui avoit été creé Consul avec Sp. Posthumius, fut envoyé contre les Eques, & campa chez les Latins; mais son armée fut contrainte d'y demeurer sans rien faire à cause de la peste qui se mit dedans. De sorte que la guerre fut differée jusqu'à la troisiéme année d'après, lorsque Q. Fabius & T. Quintius étoient Consuls. On donna extraordinairement à Fabius la charge de cette guerre, parce qu'il s'étoit déja rendu victorieux des Eques, & qu'il leur avoit donné la paix. Il marcha donc contre eux

* *Triumvirs.*

avec une esperance assurée que le seul bruit de son nom les rangeroit à leur devoir ; & leur fit dire par des Députez qu'il envoya à leur conseil: *Que Q. Fabius Consul leur mandoit, qu'ayant de chez les Eques aporté la paix à Rome, maintenant il aportoit de Rome la guerre aux Eques, avec la même main armée qu'il leur avoit donnée auparavant en signe d'amitié. Que maintenant les Dieux étoient témoins d'où venoit cette perfidie, & qu'ils en seroient bientôt les vangeurs. Que néanmoins il aimoit mieux que les Eques se repentissent volontairement, que de les voir endurer les maux qu'on doit craindre d'un grand ennemi. Que s'ils vouloient se repentir, ils trouveroient un asile dans la clémence qu'ils avoient déja éprouvée : que si au contraire ils faisoient gloire de leur perfidie, ils feroient plûtôt la guerre aux Dieux en colere, qu'à des hommes leurs ennemis.* Ces paroles firent si peu d'impression sur eux, que peu s'en falut qu'ils n'outrageassent les Députez ; & aussi-tôt ils envoyerent une armée en Algide contre les Romains. Cette nouvelle ayant été aportée dans Rome, l'indignité de la chose bien plûtôt que le peril, fit sortir de la Ville l'autre Consul. Ainsi les armées de deux Consuls marcherent en bataille contre les ennemis, afin de donner combat sans differer davantage. Mais comme par hazard il y avoit peu de jour de reste, une sentinelle de l'ennemi commença à crier : *Romains*, dit-il, *c'est faire montre seulement, & non pas faire la guerre, que de vous mettre en bataille si proche de la nuit. Il nous faut sans doute plus de jour pour décider ce different. Revenez donc au combat demain au matin, & croyez qu'on vous en fera passer votre envie.* Les soldats irritez par ces paroles furent remenez au camp jusqu'au lendemain, & trouverent la nuit bien longue, parce qu'elle retardoit le combat. Cependant ils mangerent, & se délasserent par le sommeil. Lorsque le jour fut venu, l'armée des Romains paroît en bataille un peu avant celle des Eques, qui se presenterent bien-

tôt après. Le combat fut grand & opiniâtré de part & d'autre; car d'un côté la colere & le dépit faiſoit combattre les Romains, & d'un autre côté les Eques preſſez du remords de la faute qu'ils avoient faite, & deſeſperant qu'on ſe fiât jamais à eux, étoient contraints de tenter toutes choſes & d'eſſayer les dernieres extrémitez. Ils ne purent toutefois ſoutenir contre les Romains; & ayant été mis en fuite, ils ſe retirerent ſur leurs frontieres, où ils ne trouverent pas les eſprits plus diſpoſez à la paix qu'auparavant. La Multitude en colere blâma ſes Chefs d'avoir confié toute leur fortune au hazard d'une bataille, ayant aſſez de connoiſſance de combien les Romains les ſurpaſſoient dans la ſcience de la guerre: que les Eques étoient plus propres pour faire des pillages & des courſes, & qu'ils faiſoient mieux la guerre avec des troupes volantes diſperſées de part & d'autre, qu'avec l'embarras d'une grande armée. Ainſi ayant laiſſé dans leur camp quelques gens de guerre pour le garder, ils ſe rejetterent avec tant de furie ſur les frontieres des Romains, que l'épouvante en paſſa juſques dans la Ville. En effet cette incurſion inopinée aporta d'autant plus d'effroi qu'il n'y avoit point d'aparence d'aprehender qu'un ennemi déja vaincu, & preſque aſſiegé dans ſon camp, ſe pût mettre dans l'eſprit de faire des courſes & des pillages. Les Païſans épouvantez ſe venoient jetter en foule dans les portes de la Ville, & ne parloient pas ſeulement de quelques troupes de gens de guerre; mais rendant toutes choſes plus grandes par une vaine frayeur, ils raportoient de tous côtez que des armées & des légions d'ennemis venoient fondre dans la Ville. Les premiers qui les entendirent parler, en firent aux autres le raport avec d'autant plus de fauſſeté, qu'on ne leur avoit rien dit de certain. De ſorte que le bruit & le tumulte de ceux qui crioient aux armes n'étoit guéres different de l'effroi d'une Ville priſe par force. En ce tems-là le Conſul Quintius retourna tout à propos d'Algide à Rome,

& ſon armée fut le remede de cette épouvante. Ayant donc apaiſé le tumulte, il blâma le Peuple de redouter des ennemis défaits & vaincus, & mit des gardes aux portes de Rome. Après cela il fit aſſembler le Senat: & ayant fait publier qu'on fît ceſſer toutes les affaires, & laiſſé Q. Servilius pour Gouverneur dans la Ville, il en partit en même tems; mais il ne trouva pas les ennemis en campagne. Cependant l'autre Conſul ne les manqua pas: car comme il ſçavoit les lieux par où devoient paſſer les ennemis, il les attaqua chargez de butin, dont la quantité les contraignoit de marcher plus lentement, & fit en ſorte que leur pillage leur fut funeſte. En effet, il y en eut peu qui échaperent; l'on reprit ſur eux tout le butin qu'ils avoient pris, & par ce moyen le retour du Conſul Quintius mit fin à cette ceſſation d'affaires, qui avoit duré quatre jours. Il fit enſuite le dénombrement des Citoyens *. On dit que l'on trouva alors cent quatre vingts mille deux cens quinze Chefs de famille ſans compter les perſonnes qui n'avoient point d'enfans, ni les enfans qui n'avoient ni pere ni mere. Depuis il ne ſe fit rien de mémorable chez les Eques; car ils ſe retirerent dans les Villes, & endurerent les pillages & les embraſemens qu'on fit chez eux dans la campagne. Enfin après que le Conſul s'y fut promené quelque tems, en faiſant par tout des dégâts avec ſon armée victorieuſe, il retourna à Rome avec beaucoup de louange & de butin. L'année ſuivante on créa Conſuls Albus Poſthumius & Sp. Furius Fuſius: car quelques-uns ont apellé Furiens les Fuſiens: & j'ai bien voulu donner cet avis, afin qu'on ne penſe pas, que ce qui n'eſt qu'un changement de nom, ſoit un changement de perſonnes. Il ne faloit point douter que l'un des Conſuls n'allât faire la guerre aux Eques, à qui cette aprehenſion fit demander du ſecours aux Volſques Ecetraniens. Et comme toutes ces nations haïſſoient mortellement le Peuple Romain, ils obtinrent ce qu'ils demandoient, & ſe préparerent

* *Cela ſe faiſoit de cinq ans en cinq ans.*

à la guerre avec toute sorte d'ardeur & de passion. Les Herniques s'en aperçurent les premiers & donnerent avis aux Romains que les Ecetraniens avoient pris le parti des Eques, & s'étoient joints avec eux. On en soupçonna aussi la Colonie d'Antium : parce que cette Ville ayant été prise, une grande partie de ses habitans s'étoient retirez chez les Eques, qui durant toute la guerre n'avoient point eu de meilleurs soldats. Depuis, lorsque les Eques eurent été contraints de se refugier dans leurs Villes, ceux qui s'étoient retirez d'Antium y étant enfin retournez, aliénerent des Romains les autres habitans de cette Ville, qui étoient déja d'eux-mêmes assez infidéles, & portez à la perfidie. Mais comme ils méditoient leur rebellion, le Senat en fut averti, & donna charge aux Consuls de faire venir à Rome les premiers de cette Colonie, pour s'éclaircir sur ce sujet. Ils y vinrent véritablement sans peine & sans répugnance; mais ayant été introduits dans le Senat par les Consuls, ils répondirent de telle sorte aux demandes qu'on leur fit, qu'ils s'en retournerent plus suspects qu'ils n'étoient venus. Cela fut cause qu'on ne douta plus de la guerre. L'un des Consuls Sp. Furius, à qui cette Charge étoit échue, marcha donc contre les Eques : il les trouva dans le pays des Herniques, qui y faisoient le dégât : & bien qu'il ne sçut pas certainement leur nombre, parce qu'on ne les avoit jamais vus assemblez en un corps, il tenta temerairement le hazard d'une bataille avec des forces inégales. D'abord ayant été repoussé il se retira dans son camp, & ce ne fut pas là le plus grand danger qu'il courut : car durant la nuit suivante, & le lendemain, tout son camp fut si étroitement assiegé, & si vivement assailli, qu'il ne lui fut pas possible d'en faire sortir personne pour en porter la nouvelle à Rome. Néanmoins les Herniques y envoyerent, & donnerent avis que le succès du combat n'avoit pas été heureux, & que le Consul & son armée étoient de fort près assiegez. Cette nouvelle épouvanta si fort le Senat,

qu'il donna ordre à Posthumius l'autre Consul, de se charger de tout le soin de la République, & de prendre garde qu'elle ne reçût aucun dommage. Voilà la formule des Ordonnances du Senat dans les dernieres extrémitez. On jugea qu'il valoit mieux que le Consul demeurât à Rome, pour faire enrôler tous ceux qui étoient capables de porter les armes; & qu'il faloit envoyer en sa place T. Quintius pour secourir le camp avec une armée des Alliez; & pour la rendre complete, il fut ordonné aux Latins, aux Hernïques, & à la Colonie d'Antium, de donner à Quintius des soldats Subitariens*, c'est ainsi qu'on apelloit le secours qu'il faloit lever à la hâte. Il se fit durant ce tems-là plusieurs attaques de part & d'autre, parce que les ennemis qui étoient en plus grand nombre que les Romains, s'efforcerent de les surprendre en plusieurs & diverses façons, ne les croyant pas assez forts pour résister de tous côtez. Ainsi en même tems que l'on attaquoit le camp, on envoyoit une partie de l'armée pour piller les terres de Rome; & tâcher aussi, si l'occasion s'en presentoit, de surprendre même la Ville. On y laissa Valerius pour la garder, & le Consul Posthumius fut envoyé pour empêcher les pillages & les incursions des ennemis. Enfin on n'épargna ni soin ni travail; on faisoit nuit & jour le guet dans la Ville; on mit dès gardes aux portes, on remplit les murailles de gens de guerre; & ce qui étoit bien necessaire dans un tumulte si grand, on fit cesser toutes les affaires pour quelques jours. Cependant le Consul Furius, qui d'abord s'étoit laissé assieger sans rien faire, fit à l'impourvu une sortie sur l'ennemi par la porte Decumane †; & bien qu'il pût le suivre, néanmoins il s'arrêta, de peur que de l'autre côté on ne vînt assaillir le camp. Mais l'ardeur du combat emporta plus avant Furius le frere du Consul; & comme il pour-

* Subitarii milites.

† *Il y avoit ordinairement deux portes au camp des Romains : la Prétorienne par devant, & la Decumane par derriere.*

ſuivoit chaudement, il ne prit pas garde que les ſiens ſe retiroient, & que les ennemis le venoient enfermer. De ſorte qu'après avoir fait en vain de grands efforts pour ſe faire un paſſage, & retourner dans le camp, enfin il fut tué en combattant genereuſement. Le Conſul n'eut pas ſi-tôt apris l'extrémité où ſon frere étoit réduit, qu'il retourna au combat pour le ſecourir; & s'étant jetté dans la mêlée avec plus de témerité que de prudence, il reçut une grande bleſſure; & à peine put-il être enlevé par ceux qui étoient alentour de lui. Cét accident refroidit le courage des ſiens, & donna de l'audace aux ennemis: & comme ils étoient devenus & plus forts & plus hardis par la bleſſure du Conſul, & par la mort de ſon Lieutenant, rien ne les put empêcher de venir un autre fois aſſieger le camp des Romains, qui leur étoient inégaux de forces, & qui ſembloient avoir perdu l'eſperance. En effet, ils étoient réduits à l'extrémité, ſi T. Quintius ne fût venu à leur ſecours avec ſes troupes étrangeres, & l'armée des Latins & des Herniques. Ce Capitaine vint charger à dos les Eques, qui ne ſongeoient qu'à forcer le camp des Romains, leur montrant avec orgueil la tête du Lieutenant du Conſul. En même tems on fit du camp une ſortie, par un ſignal que Quintius donna de loin; & par ce moyen il tailla en pieces une grande partie des ennemis. Véritablement le carnage que l'on en fit ne fut pas grand: mais leur fuite parmi les terres des Romains, fut remplie de confuſion & de deſordre. Car lorſque Poſthumius les vit débandez, & occupez à emmener leur butin, il ſe jetta ſur eux de quelques endroits où il avoit mis des embuſcades; Et comme ils fuyoient de part & d'autre dans l'épouvante où ils étoient, ils tomberent entre les mains de Quintius, qui s'en retournoit victorieux avec le Conſul bleſſé. Ce fut en cette occaſion que l'armée Conſulaire vangea glorieuſement & la bleſſure du Conſul, & la mort de ſon Lieutenant, & la défaite de ſes troupes. Ainſi durant ce tems-là on fit & l'on reçut de grandes

plaies

plaies de part & d'autre : mais il eſt difficile dans des choſes ſi anciennes de dire exactement le nombre des combattans & des morts. Toutefois Valerius Antiate, qui a bien oſé en tenir compte, dit que du côté des Romains il en mourut cinq mille trois cens dans le pays des Herniques ; que des coureurs des Eques qui pilloient la frontiere des Romains, il y en eut deux mille quatre cens qui furent taillez en pieces par le Conſul Poſthumius ; que des autres qui emmenerent le butin, & qui tomberent entre les mains de Quintius, le meurtre fut beaucoup plus grand. Et pour montrer qu'il en avoit ſoigneuſement recherché le nombre, il dit qu'il en mourut en cette occaſion quatre mille deux cens trente. Après cette expedition on retourna à Rome, où toutes les affaires recommencerent. En ce tems-là le Ciel parut tout en feu, & il y eut d'autres prodiges qui ſe preſenterent aux yeux du Peuple, ou qui firent croire aux eſprits épouvantez, qu'ils avoient vû quelques fantômes. On ordonna pour diſſiper ces frayeurs trois jours de fête, durant leſquels les Temples furent inceſſamment remplis de troupes d'hommes & de femmes, qui demandoient la paix & la miſericorde des Dieux avec toute ſorte de devotion. Alors on renvoya les troupes des Latins & des Herniques, à qui le Senat fit de grands remercimens, d'avoir montré tant d'affection dans cette guerre. Mais les mille ſoldats que les Antiates avoient envoyez furent congediez avec quelque ſorte d'ignominie, parce que leur ſecours trop lent n'étoit venu qu'après le combat. Enſuite on fit l'Aſſemblée pour l'élection des Magiſtrats : L. Ebutius & P. Servilius furent créez Conſuls, & entrerent en Charge le premier jour d'Août, parce que c'étoit alors le commencement de l'année. Outre que le tems étoit fâcheux, la peſte fut ſi grande en cette année à la Ville & à la campagne, qu'elle n'épargna ni les bêtes, ni les hommes. Et s'augmenta encore par la frayeur du pillage, lorſqu'on eut reçu dans la

Ville les païsans & leur bétail. Cet amas d'animaux de toute espece mêlez ensemble infectoit la Ville d'une puanteur extraordinaire ; & d'ailleurs les païsans qui étoient logez à l'étroit étoient tourmentez par la chaleur, & par les veilles qu'ils étoient obligez de faire. Enfin les services qu'ils se donnoient les uns aux autres rendoient encore le mal plus grand, par la communication qu'ils avoient ensemble, & le répandoient parmi le Peuple. A peine pouvoient-ils résister à tant de maux, qu'on leur en vint annoncer de nouveaux : Car les Deputez des Herniques leur vinrent aporter nouvelle, que les Eques & les Volsques joints ensemble étoient venus camper dans leurs terres, & que de là ils faisoient des courses dans le pays, & pilloient avec une grosse armée. Mais outre que le peu de monde qu'il y avoit alors au Senat, étoit assez capable de leur faire connoître que la Ville étoit affligée de la peste, ils en remporterent encore cette triste réponse : *Que les Herniques se joignissent avec les Latins, & qu'avec leurs forces unies ils tâchassent eux-mêmes de se défendre : Que par une prompte colere des Dieux la peste avoit dépeuplé la Ville, & que si le mal pouvoit tant soit peu cesser, ils ne manqueroient pas de donner du secours à leurs Alliez, comme on avoit fait l'année précedente, & en toutes les autres occasions.* Ainsi les Herniques s'en retournerent, & pour les tristes nouvelles qu'ils avoient aportées à Rome, ils en remporterent chez eux de plus tristes & de plus mauvaises ; parce qu'ils se voyoient obligez de soûtenir par leurs seules forces une guerre, qu'à peine eussent-ils pû soûtenir avec toutes les forces des Romains. Mais de bonne fortune pour eux, les ennemis ne demeurerent pas long-tems dans leur pays ; ils passerent de là dans les terres des Romains, qui étoient déja assez desolées, sans qu'il fût besoin d'y ajoûter les calamitez de la guerre. Enfin voyant qu'ils ne rencontroient personne, non pas même un Païsan desarmé, & que tous les lieux par où ils pas-

ſoient étoient non ſeulement ſans défenſe, mais encore ſans habitation, ils aprocherent juſqu'à trois milles de Rome, ſur le grand chemin des Gabiniens. Le Conſul Ebutius étoit déja mort, Servilius ſon Collegue ne traînoit qu'une vie mourante, dont on eſperoit fort peu de choſe; la plûpart des Principaux de la Ville, la meilleure partie du Senat, & preſque tous ceux qui étoient capables de porter les armes, étoient malades. De ſorte que non ſeulement ils ne pouvoient faire les fonctions qu'exigeoit la neceſſité dans un tumulte ſi preſſant: mais ils n'avoient pas même aſſez de force pour demeurer en garde en une place. Les Senateurs à qui l'âge & la ſanté le permettoient, étoient eux-mêmes contraints de faire cet exercice. Les Ediles avoient le ſoin de faire les rondes; & comme il n'y avoit point de Conſuls, la puiſſance & l'autorité des Conſuls avoit été miſe entre leurs mains. Dans cet abandonnement de toutes choſes, lorſqu'il n'y avoit plus dans Rome ni de Chef, ni de forces, les Dieux protecteurs de la Ville, & tout enſemble ſa bonne fortune en prirent le ſoin & la défenſe. Ils inſpirent aux Volſques & aux Eques plûtôt un eſprit de voleurs que d'ennemis conquerans. Et en effet non ſeulement ils n'eurent point d'eſperance de ſe rendre maîtres de Rome; mais il ne leur vint pas ſeulement dans l'eſprit de s'aprocher de ſes murailles. Le ſeul aſpect de ſes maiſons & de ſes collines qu'ils virent de loin, eut aſſez de forces pour en détourner leur penſée. L'on commença à murmurer dans leur camp, & à demander ce que l'on prétendoit faire d'être ſi long-tems oiſif, & de demeurer ſans rien faire dans un pays deſert & dépeuplé, parmi l'infection & la peſte, vû que l'on pouvoit paſſer dans le territoire de Tuſcule, qui étoit un pays gras & abondant en toutes choſes. En même tems on déploya les enſeignes, & traverſant par les terres des Lavicains, on tira droit aux Monts de Tuſcule, où alla fondre tout l'orage & la violence de cette guerre. Cependant les Herniques & les

Latins touchez non seulement de pitié, mais encore de honte, s'ils ne s'opposoient pas aux ennemis communs, qui venoient tête baissée contre les Romains, & qu'ils ne donnassent pas du secours à leurs Alliez miserables & affiegez, joignirent leurs troupes ensemble, & marcherent du côté de Rome. Mais n'ayant point trouvé les ennemis ils les suivirent à la piste, selon les nouvelles qu'ils en apprenoient. Et enfin ils les rencontrerent comme ils descendoient de Tuscule dans la vallée d'Albe. On combatit, mais non pas à forces égales; & l'amitié que les Latins & les Herniques avoient pour leurs Alliez, ne leur fut pas heureuse en cette occasion. Durant ce tems-là la peste ne fit pas dans Rome une moindre desolation, que parmi les Aliez le fer & les armes des ennemis; le Consul qui restoit mourut, quantité d'autres personnes de grande consideration moururent, comme M. Valerius, T. Virginius Rutilius Augures, Servius Sulpitius grand Prêtre; & le mal fut extrême parmi le Peuple. Le Senat privé de toute assistance humaine, excita tout le monde à faire des prieres; & ordonna qu'hommes, femmes & enfans allassent prier les Dieux pour apaiser leur colere, & obtenir leur misericorde. Ainsi chacun étant obligé par son intérêt, & par le sentiment des maux particuliers à faire ce qui étoit ordonné par une ordonnance publique, tous les Temples furent bientôt remplis de Peuple. On y voyoit de tous côtez les femmes prosternées à terre, & baliant de leurs cheveux le pavé du Temple, demander pardon aux Dieux, & la fin de tant de miseres. Depuis, soit que les Dieux fussent devenus pitoyables, & qu'on eût obtenu leurs misericordes, ou que la plus fâcheuse saison de l'an fût passée, le mal commença peu après à cesser, les malades commencerent à se guérir; on recommença à songer aux affaires publiques, & après quelques interregnes P. Valerius Publicola le troisiéme jour qu'il fut entre-Roi créa Consuls L. Lucretius Tricipitinus, & T.

Veturius Geminus ou Vetuſius. Ils entrerent en Charge environ le onziéme jour d'Août que la Ville étoit déja aſſez forte non ſeulement pour repouſſer la guerre, mais pour la porter autre part: non ſeulement pour ſe défendre, mais encore pour attaquer. Les Herniques ayant donc fait ſçavoir aux Romains que les ennemis s'étoient jettez ſur leurs frontieres, on leur accorda auſſi-tôt du ſecours; & pour ce ſujet on mit en campagne deux armées Conſulaires. Veturius fut envoyé chez les Volſques, pour porter la guerre dans leur pays, & Tricipitinus dans les terres des Alliez, pour s'oposer aux incurſions des ennemis, & il ne paſſa point plus avant que les frontieres des Herniques. Veturius défit & mit en fuite les ennemis dès le premier combat. Et pendant que Lucretius tenoit ferme chez les Herniques, il fut trompé par une troupe de coureurs des ennemis qui parurent ſur les Monts de Preneſte, & qui de là ſe rabattirent dans la plaine. Ils pillerent les terres des Preneſtins & des Gabiniens, d'où ils ſe détournerent vers Tuſcule, & donnerent l'allarme à Rome, plûtôt à cauſe que cette nouvelle ſurprit le Peuple, que faute de forces pour répouſſer les ennemis. Q. Fabius qui commandoit alors dans la Ville, fit auſſi-tôt armer la jeuneſſe, mit par tout de bonnes gardes, & raſſura toutes choſes par ſes ſoins: C'eſt pourquoi les ennemis ayant fait quelque butin aux lieux d'alentour, n'eurent pas la hardieſſe d'aprocher de la Ville. Comme ils faiſoient là retraite, & qu'à meſure qu'ils s'éloignoient de Rome ils marchoient plus en deſordre, & avec moins d'aprehenſion, ils tomberent entre les mains du Conſul Lucretius qui les attendoit en bataille, ayant déja envoyé reconnoître les chemins. Ainſi les ſiens diſpoſez au combat, attaquerent l'ennemi épouvanté par cette ſurpriſe: & bien qu'ils fuſſent moindres en nombre, ils mirent en fuite une grande multitude de gens de guerre; & les ayant pouſſez dans des fonds d'où l'on ne pouvoit pas aiſément ſortir, ils

les taillerent tous en pieces. Il s'en falut bien peu que le nom des Volſques ne fût entierement éteint en cette occaſion. Je trouve dans quelques Annales qu'il en mourut, ou dans le combat, ou dans la fuite treize mille quatre cens ſoixante & dix ; Que l'on prit douze cens priſonniers, & qu'on en raporta vingt-ſept enſeignes. Enfin quand on auroit ajoûté quelque choſe à cela, au moins il eſt indubitable que cette défaite fut grande. Le Conſul victorieux, ayant fait un grand butin retourna dans ſon camp, les deux Conſuls joignirent leurs armées, & les Eques & les Volſques aſſemblerent en un corps leurs forces détruites & mourantes. Cette bataille fut la troiſiéme qui fut donnée en cette année. Le même bonheur y accompagna les Romains, & leur donna la victoire ; Car outre qu'ils défirent les ennemis, ils ſe rendirent maîtres de leur camp. Ainſi les affaires de Rome retournerent en leur état accoutumé ; & les bons ſuccès de la guerre réveillerent en même tems les deſordres de la Ville. C. Terentillus Arſa étoit en cette année Tribun du Peuple ; & s'étant imaginé que l'abſence des Conſuls lui donnoit lieu d'exercer plus ſouverainement ſa Charge, il déclama hautement devant le Peuple durant quelques jours, contre l'orgueil & l'arrogance du Sénat, & ſur tout il invectiva contre la puiſſance Conſulaire, comme étant trop grande, & inſuportable à une Ville libre. Il diſoit *qu'elle étoit moins odieuſe que celle des Rois de nom ſeulement ; mais qu'en effet elle étoit plus dure & plus cruelle. Que pour un Maître on en avoit deux, dont la puiſſance n'avoit point de bornes, & qui s'exemtant eux-mêmes des Loix, en faiſoient tomber ſur le Peuple toute la crainte & les ſuplices. Que pour empêcher que cette licence ne fût éternelle, il vouloit faire ordonner qu'on nommeroit cinq hommes qui regleroient le pouvoir des Conſuls & qui les obligeroit de ne prendre ſur le Peuple, que l'autorité que le Peuple même leur avoit donnée ſur lui, & non pas de faire paſſer pour des*

loix leur licence & leur volonté. Cette Loi ayant été publiée, le Senat commença à craindre que durant l'absence des Consuls il ne fût contraint de subir le joug, & Q. Fabius alors Gouverneur de la Ville fit assembler le Senat, où il parla si fortement contre cette proposition, & contre celui qui en étoit l'auteur, que quand les deux Consuls eussent entrepris d'attaquer le Tribun, & de lui contredire sur ce sujet, ils n'eussent pas mêlé dans leur invective plus de terreur & de menaces. Il dit *que le Tribun avoit dressé des embûches à la République, & qu'il avoit épié le tems de l'assaillir. Que si l'année précedente les Dieux en colere eussent donné à Rome parmi la peste & la guerre un semblable Tribun, il eût été impossible de résister à tant de malheurs. Que les deux Consuls étant morts, & la Ville abattue sous la pesanteur de ses miseres, il eût sans doute proposé d'ôter de la République la dignité Consulaire, & se fût déclaré le chef des Eques & des Volsques pour venir attaquer la Ville. Si les Consuls s'étoient gouvernez trop insolemment, & qu'ils eussent exercé des cruautez contre quelqu'un des Citoyens : que ne les appelloit-il en jugement ? Que ne les accusoit-il devant les mêmes Juges qui en avoient été offensez ? Qu'en procedant d'une autre sorte, ce n'étoit pas la dignité Consulaire qu'il rendoit odieuse, c'étoit seulement la puissance Tribunitienne qu'il rendoit insuportable, & qu'il l'alloit remettre dans ses premieres violences après avoir été reconciliée avec le Senat ; que toutefois il ne le prioit point de ne pas poursuivre comme il avoit commencé.* Mais dit alors Fabius aux autres Tribuns : *Nous vous prions de considerer, que la puissance que vous possedez a été établie pour le secours des particuliers, & non pas pour la ruine du Public, & que vous avez été faits Tribuns du Peuple, & non pas ennemis du Senat. Ce seroit nous rendre miserables, ce seroit nous rendre odieux, que d'envahir la République maintenant abandonnée. Vous ne diminuerez pas votre autorité, mais la haine qu'on*

auroit pour vous, en faisant en sorte avec votre Collegue, qu'il laisse les choses en même état jusqu'à l'arrivée des Consuls. Les Eques mêmes & les Volsques ne voulurent pas l'année passée, lors que les Consuls furent morts, nous presser dans nos malheurs par une sanglante & cruelle guerre. Les Tribuns firent en sorte que Terentillus differa son action. Elle fut donc remise à un autre tems, mais seulement en aparence : car en effet elle fut éteinte, & l'on fit aussi-tôt revenir les Consuls. Lucretius revint avec un grand butin, mais avec une plus grande gloire qu'il augmenta encore après qu'il fut arrivé. Car il exposa dans le champ de Mars tout son butin durant l'espace de trois jours, afin que chacun eût loisir de reconnoître & de prendre ce qu'il y trouveroit de ses biens; & tout ce qui demeura sans maître fut mis en vente. L'honneur du triomphe étoit dû au Consul, du consentement de tout le monde; néanmoins il fut differé, parce que le Tribun renouvelloit la proposition de sa Loi, & que le Consul n'avoit rien en plus grande recommandation que cette affaire. Elle fut agitée durant quelques jours & dans le Senat, & devant le Peuple : mais enfin le Tribun ceda à l'autorité du Consul & ne poursuivit pas davantage. Alors on rendit au General & à son armée tout l'honneur qu'ils meritoient. Lucretius triompha des Volsques & des Eques, & ses Légions le suivirent. L'on accorda l'Ovation * à l'autre Consul, qui fit son entrée dans la Ville sans être suivi des gens de guerre. L'année d'après tous les Tribuns ensemble proposerent la Loi de Terentillus, & donnerent beaucoup de peine à P. Volumnius, & à Ser. Sulpitius qui étoient alors Consuls. En cette année on vit tout le Ciel en flamme, il se fit un grand tremblement de terre. On crut même qu'une vache avoit parlé, ce qu'on n'avoit pas voulu croire l'année précedente. Outre les autres prodiges il plut de la

* *C'étoit un petit triomphe où le Chef de l'armée faisoit son entrée à Rome à cheval, & suivi de tout le Senat.*

chair ; & l'on dit que tandis qu'elle tomboit, un grand nombre d'oiſeaux en prirent en volant chacun leur morceau ; & que, ce qui tomba à terre, y demeura quelques jours ſans ſe corrompre, ni perdre en rien de ſon odeur. Les Duumvirs * ayant auſſi-tôt conſulté les Livres des Sybilles, trouverent qu'on étoit menacé d'un danger par une aſſemblée d'étrangers ; qu'il faloit craindre qu'ils ne ſe rendiſſent maîtres des lieux les plus éminens de la Ville, & qu'ils ne fiſſent enſuite de grandes violences & de grands carnages. Mais ſur tout on avertit le Peuple de ne point ſuſciter de ſeditions. Cependant les Tribuns diſoient hautement, qu'on avoit trouvé cet artifice pour empêcher la publication de la Loi. Et déja l'on ſe diſpoſoit à de grandes diſputes, lorſque par une fatalité qui faiſoit voir tous les ans les mêmes révolutions, les Herniques aporterent nouvelle, que les Eques & les Volſques faiſoient une nouvelle armée, bien que leurs affaires fuſſent entierement ruinées, qu'ils mettoient toute leur eſperance en ceux d'Antium, qui faiſoient ouvertement leurs aſſemblées à Ecetre ; & que c'étoit là où l'on réſolvoit la guerre, & qu'on préparoit des forces. Cette nouvelle ayant été aportée au Senat, il fut ordonné qu'on feroit des levées ; que les Conſuls partageroient entre eux la conduite de cette guerre ; que l'un iroit contre les Volſques, & que l'autre marcheroit contre les Eques. Toutefois les Tribuns ne laiſſoient pas de crier dans la place : *Que cette guerre des Volſques n'étoit rien autre choſe qu'une feinte, & que les Herniques étoient de cette partie. Que maintenant on n'attaquoit pas la liberté Romaine par la force & par le courage, mais qu'on en vouloit triompher par la ruſe & par l'artifice. Que parce qu'il n'y avoit point d'aparence de croire que les Eques & les Volſques, preſque ruinez & détruits puſſent recommencer la guerre de leur propre mouvement, on cher-*

* *Deux hommes qui avoient la charge de ce qui concernoit la Religion.*

choit de nouveaux ennemis ; & que pour cette occaſion on vouloit rendre infame & ſuſpecte une Colonie voiſine de Rome & toûjours fidéle. Qu'on déclaroit la guerre aux Antiates innocens : mais qu'en effet on la vouloit faire à la Multitude de Rome, & qu'on ne vouloit ſi promtement la faire ſortir de la Ville, accablée ſous le faix des armes, que pour l'exterminer plus facilement, & ſe vanger des Tribuns par le banniſſement des Citoyens. Qu'ils ne devoient pas eſtimer qu'il s'agît d'autre choſe en cette entrepriſe, que de renverſer une Loi ſi favorable au Peuple. Qu'elle étoit entierement ruinée, ſi durant que les choſes ſont encore en même état, & qu'ils étoient encore en leurs maiſons avec leurs habits de paix, ils n'empêchoient de toutes leurs forces qu'on ne les chaſſât de la Ville, & qu'on ne les jettât dans la ſervitude. Que s'ils avoient du cœur & du courage, ils ne manqueroient pas de ſecours. Que tous les Tribuns étoient en bonne intelligence : qu'au reſte il n'y avoit rien à craindre du dehors ; & que les Dieux avoient donné ordre dès l'année paſſée qu'on pût défendre la liberté ſans peril & ſans hazard. Voilà ce que diſoient les Tribuns ; mais d'un autre côté, les Conſuls ayant fait en leur preſence aporter leurs ſieges, ne laiſſoient pas de travailler à faire enrôler des gens de guerre. En même tems les Tribuns y accoururent, entraînant avec eux toute l'Aſſemblée. On en apella quelques-uns pour être enrôlez, comme à deſſein de tenter ſeulement la choſe ; & auſſi-tôt on vint à la violence. Si le Licteur avoit pris quelqu'un par le commandement du Conſul, le Tribun commandoit en même tems qu'on le remît en liberté : Enfin on ne connoiſſoit plus de devoir de part & d'autre, & l'on n'avoit plus d'eſperance d'obtenir ce qu'on prétendoit que par la violence & par la force. Comme les Tribuns avoient tout mis en uſage pour s'opoſer à la levée, le Senat fit tous ſes efforts pour empêcher la publication de la Loi que l'on propoſa, pendant tous les jours que dura l'Aſſemblée du Peuple. Le bruit re-

commença & devint plus grand, lorsque les Tribuns commanderent au Peuple de se retirer, parce que les Senateurs ne voulurent pas sortir de leurs places. On en vit peu paroître de vieux en cette occasion, d'autant que cette affaire ne pouvoit pas être conduite par le Conseil & par la prudence, & qu'on l'avoit abandonnée au hazard, & à la hardiesse des plus jeunes. Les Consuls mêmes n'y voulurent point paroître la plûpart du tems, de peur d'exposer la majesté de leur Magistrature à l'insolence & aux injures parmi un si grand desordre. Il y avoit en ce tems-là un jeune homme apellé Ceso Quintius, entreprenant & courageux, & qui étoit d'autant plus hardi, qu'il étoit considerable par la noblesse de sa maison, par sa belle taille, & par les forces de son corps. Il avoit ajoûté à ces dons celestes une grande gloire qu'il avoit acquise dans la guerre, & une éloquence merveilleuse pour les Assemblées publiques; de sorte qu'il n'y avoit personne dans la Ville qui fût plus estimé que lui, pour le discours & pour l'action. Ce personnage s'étant mis au milieu des Senateurs paroissoit par dessus les autres; & comme si l'autorité de toutes les Dictatures & de tous les Consulats eût residé en sa voix & en ses forces, il soutint tout seul l'impetuosité des Tribuns, & la furie de la Multitude. En effet par son moyen & par sa conduite les Tribuns furent repoussez de la place, & la Populace écartée & mise en fuite. Quiconque se presentoit devant lui pour lui contredire, ne s'en retournoit en sa maison que bien battu. Enfin il étoit aisé de conjecturer que s'il étoit permis d'agir de la sorte, il ne faloit plus parler de l'établissement de la Loi. Aussi tous les autres Tribuns ayant été épouvantez, il n'y eut entre eux que A. Virginius qui eût la hardiesse d'apeller Ceson en jugement, comme d'un crime capital. Mais cette action enflamma plus ce grand courage qu'elle ne l'épouvanta. Il en résista à l'établissement de la Loi avec d'autant plus d'aigreur & de force; Il en maltraita davantage la Mul-

titude, & poursuivit les Tribuns comme dans une guerre déclarée. Cependant son accusateur attend qu'il se précipite de lui-même ; il se contente de fournir de flammes à la haine qu'on lui porte, & de matiere aux crimes dont il veut le rendre coupable : Et cependant il propose la Loi, non pas qu'il eut beaucoup d'esperance de la faire recevoir, mais pour irriter davantage l'esprit & la temerité de Ceson. Tout ce que les jeunes Senateurs avoient fait ou dit autrefois inconsiderément & à la volée, lui fut alors attribué, comme à un esprit remuant & suspect, néanmoins on ne laissoit pas de résister à la Loi : mais Virginius de son côté irritoit le Peuple de tems en tems. *Hé quoi*, disoit-il, *ne reconnoissez vous pas que vous ne pouvez avoir Ceson pour Citoyen, & tout ensemble la Loi que vous desirez ? Mais pourquoi parla-je de la Loi ? c'est à votre liberté qu'il s'oppose ; il surpasse tous les Tarquins en orgueil & en insolence. Attendez donc que ce personnage soit Consul ou Dictateur, lui qui n'étant encore que personne privée, ne laisse pas déja de regner par sa force & par son audace.* Plusieurs qui se plaignoient d'avoir été maltraitez par Ceson, écouterent favorablement le Tribun, & l'exciterent à poursuivre. Enfin le jour de l'assignation échut, & l'on remarquoit aisément que la commune opinion étoit qu'il s'agissoit de la liberté dans la condamnation de ce personnage. Alors se voyant contraint de se défendre, il commença indignement à solliciter chacun en sa faveur ; ses parens & ses amis qui étoient les premiers de la Ville, le suivoient, T. Quintius Capitolinus qui avoit été trois fois Consul representoit tout ce qu'il avoit fait de grand, & les plus illustres actions de ses Ancêtres ; Et néanmoins il assuroit *que ni dans la maison des Quintiens, ni dans la ville de Rome, il ne s'étoit jamais vu un naturel plus capable d'une vertu parfaite, & qui promît davantage que Ceson. Qu'il avoit été son premier soldat, & que souvent en sa presence il s'étoit corps à corps éprou-*

vé contre l'ennemi. Sp. Furius disoit : *Que Ceſon lui ayant été envoyé par Quintius Capitolinus, étoit venu à ſon ſecours lorſqu'il étoit réduit à l'extrémité : & que quant à lui il n'eſtimoit pas qu'il y eut perſonne qui eût plus puiſſamment travaillé que Ceſon au rétabliſſement de la République.* L. Lucretius qui avoit été Conſul l'année précedente, & qui étoit encore tout brillant de la gloire qu'il venoit de remporter, partageoit avec Ceſon les louanges qu'on lui donnoit, faiſoit ſouvenir de ſes combats, & repreſentoit les belles actions qu'il avoit faites, ou dans les courſes, ou dans les batailles. Il s'efforçoit de perſuader, *qu'on devoit plûtôt retenir pour Citoyen, que de laiſſer aller autre part un jeune homme ſi accompli, ſi avantageuſement revêtu de tous les biens de la Nature & de la Fortune, & qui ſeroit toûjours neceſſaire dans tous les lieux où il voudroit ſe retirer. Que l'âge lui ôtoit chaque jour ce qui déplaiſoit en ſa perſonne, l'impétuoſité & la hardieſſe ; Que la prudence que l'on deſiroit en lui s'augmentoit tous les jours ; que puiſque ſa vertu paroiſſoit à meſure que ſes défauts vieilliſſoient, on ſouffrit qu'un ſi grand homme devînt vieux parmi le Peuple Romain.* On voyoit auſſi entre les défenſeurs de Ceſon L. Quintius ſon pere, ſurnommé Cincinnatus ; & de peur d'augmenter la haine que l'on portoit à ſon fils, il ne publioit pas ſes louanges comme les autres ; mais en demandant qu'on pardonnât ſa faute à ſa jeuneſſe, il prioit qu'on rendît un fils à un pere qui n'avoit jamais offenſé perſonne par ſes diſcours, & par ſes actions. Mais les uns ne le vouloient point écouter, ou par honte, ou par crainte ; & les autres ſe plaignant d'avoir été maltraitez par ſon fils, ou en leurs perſonnes, ou en ceux qui leur appartenoient, découvroient aſſez leurs ſentimens par une réponſe rigoureuſe. Ce qui le chargeoit davantage, outre la haine que la Multitude lui portoit, c'eſt que M. Volſcius Pictor qui avoit été Tribun du Peuple quelques années auparavant dépoſoit contre lui :

Que quelque tems après la peſte de Rome il avoit rencontré dans la Suburre, une troupe de gens qui faiſoient la débauche ; que s'étant querellez enſemble, ſon frere aîné qui n'étoit pas encore bien guéri d'une maladie, avoit reçu de Ceſon un coup de poing, qui le jetta demi mort contre terre : Qu'en même tems il le fit emporter au logis, où il mourut de ce coup ; & qu'il n'avoit pas oſé pourſuivre le châtiment d'une ſi lâche action, à cauſe des Conſuls des années précedentes.* Comme Volſcius diſoit ces choſes à haute voix, il irrita de telle ſorte la Multitude, qu'il ne s'en falut guéres qu'on ne ſe jettât ſur Ceſon, & qu'on ne le tuât ſur le champ. Auſſi-tôt Virginius commanda qu'on ſe ſaiſît de lui, & qu'il fût mené en priſon. Au contraire, les Senateurs reſiſterent, & opoſerent la force à la force. T. Quintius crioit *qu'un Citoyen qu'on avoit aſſigné pour un crime capital, & qu'on devoit bientôt juger, ne devoit pas être puni avant qu'il eût été condamné, & qu'on eût oui ſes défenſes.* Le Tribun répond à cela : *Qu'il ne prétendoit pas le faire punir avant que d'avoir été condamné ; mais qu'il le vouloit faire garder juſqu'au jour de ſon jugement, afin que le Peuple Romain eût le moyen & la liberté de faire punir un homme qui en avoit tué un autre.* On apella de cela par devant les autres Tribuns qui modererent ce jugement, & qui firent en cette occaſion toute la faveur que leur Charge permettoit de faire. Ils défendent que le criminel fût mené en priſon : ils ordonnent qu'il ſe repreſenteroit, & qu'autrement on promettroit quelque argent au Peuple. Là-deſſus on fut en doute de la ſomme qu'on donneroit ; on en remit au Senat la réſolution ; & pendant qu'on en déliberoit, le criminel fut retenu. On réſolut qu'on donneroit des cautions, & que chaque caution s'obligeroit de la ſomme de trente écus. Au reſte on laiſſa aux Tribuns à ordonner combien on en donneroit ; & ils en limiterent le nombre à dix. Ainſi l'accuſateur obligea Ceſon de ſe repreſenter & de

* Rue dans Rome proche de laquelle demeuroient les filles de joie.

comparoître en jugement ; & ce fut le premier des Romains qui donna des cautions au Public. Ceſon fut donc remis en liberté, & ſe retira de la place à cette condition ; mais la nuit ſuivante il s'en alla de lui-même en exil chez les Toſcans. Le jour de l'aſſignation étant venu, on voulut l'excuſer ſur ce qu'il avoit quitté ſon pays pour aller lui-même en exil : mais Virginius fit aſſembler le Peuple pour en juger ; & néanmoins lorſqu'on en eut apellé à ſes Collegues, ils firent rompre l'aſſemblée. L'argent fut depuis exigé du pere avec tant de rigueur & de cruauté, que tous ſes biens ayant été vendus, il fut contraint comme un relegué de demeurer quelque tems au delà du Tibre dans une miſerable cabane. Ce jugement, & la propoſition de la Loi mirent beaucoup de troubles dans la Ville : mais au moins durant tout ce tems-là elle ne fut point travaillée par des guerres étrangeres. Cependant, les Tribuns comme victorieux de voir le Senat étonné du banniſſement de Ceſon, tenoient la Loi pour établie. D'ailleurs, les plus anciens du Senat, laſſez de tant de deſordres, ſembloient ceder au travail, & abandonner la conduite de la République. Mais les plus jeunes Senateurs, & principalement ceux qui avoient été amis de Ceſon, s'irriterent d'autant plus contre le Peuple, & ne perdirent pas courage ; & ce qui leur profita beaucoup, ils ſçurent chacun en particulier moderer leur fureur & leur violence. Auſſi-tôt qu'on eut recommencé à propoſer la Loi, après le banniſſement de Ceſon, & que les Tribuns qui les vouloient faire ſortir de la place, leur eurent donné occaſion d'éclater, ils éclaterent en effet ; & accompagnez de leurs créatures & de leurs partiſans, ils chargerent de telle ſorte les Tribuns, que chacun d'eux n'en remporta dans ſa maiſon ni plus de gloire, ni plus de blâme que l'autre ; & la Multitude commença à ſe plaindre, que l'on voyoit mille Ceſons pour un ſeul qu'on avoit chaſſé. Durant tout le tems que les Tribuns ne parloient point de la Loi, il n'y avoit rien de plus

doux, de plus courtois, & de plus paisible que ces jeunes Senateurs. Ils faisoient bon accueil à tout le monde; ils parloient familierement avec les moindres personnes; ils les invitoient de venir manger chez eux; ils se trouvoient dans la place; ils n'empêchoient point les Tribuns de faire toutes les autres choses; ils ne les traitoient rudement ni en particulier ni en public, si ce n'étoit qu'on recommençât à parler de la Loi. Enfin en toutes les autres choses ils se montroient entierement populaires. Les Tribuns n'exercerent pas seulement en paix tout le reste de leur Charge: mais ils furent continuez pour l'année suivante, sans qu'on leur fit de violence, & sans même avancer contre eux aucune parole injurieuse. Ainsi en flattant peu à peu la Multitude, on trouva le moyen de l'adoucir, & l'on empêcha par cet artifice que durant toute l'année on ne fit mention de la Loi. Les Consuls suivant Claudius fils d'Appius, & P. Valerius Publicola trouverent la République dans un état plus tranquile; car cette nouvelle année n'y aporta point de nouveautez; & tout le souci de la Ville étoit de publier, ou de recevoir la Loi qu'on avoit tant de fois proposée. Plus les jeunes Senateurs se vouloient insinuer dans la bienveillance du Peuple, plus les Tribuns s'efforçoient par des accusations & des calomnies de les rendre suspects au Peuple. Ils disoient, *qu'on avoit fait une conjuration: que Cæson étoit dans Rome: qu'on avoit fait dessein de tuer les Tribuns, & de faire un carnage de la Populace: que les plus vieux du Senat avoient donné aux plus jeunes cette infame commission, afin d'ôter de la République l'autorité des Tribuns, & de remettre la Ville en la même forme où elle étoit avant que le Peuple se fut retiré sur le Mont Sacré.* Cependant on craignoit la guerre, qui avoit accoutumé comme une chose solemnelle, de se renouveller tous les ans du côté des Eques & des Volsques.

2. Mais il arriva un autre mal qui prêtoit de bien plus près, & dont on ne se fût jamais douté. Les

bannis & les eſclaves au nombre de quatre mille cinq cens, s'emparerent de nuit du Capitole & de la forteresse, ſous la conduite d'un nommé Ap. Herdonius Sabin, & y taillerent en pieces tous ceux qui ne voulurent pas prendre les armes, & entrer dans cette conjuration. Quelques-uns parmi le tumulte & l'épouvante deſcendirent promtement dans la place : l'allarme ſe répandit de tous côtez dans la Ville, on diſoit que les ennemis y étoient entrez. Cependant les Conſuls craignoient également de faire armer la Multitude, & de la laiſſer deſarmer. Ils ne ſçavoient d'où venoit un mal ſi ſubit ; s'il venoit du dedans, ou du dehors ; s'il étoit entré dans la Ville par la haine, & par la furie du Peuple, ou par trahiſon des eſclaves. Ils apaiſoient quelquefois le tumulte, & quelquefois penſant l'apaiſer ils le rendoient encore plus grand : car comme la Multitude étoit épouvantée, & dans une étrange conſternation, elle étoit incapable d'être conduite & d'écouter les commandemens. Enfin ils permirent de prendre les armes, non pas néanmoins à tout le peuple ; mais comme on ne connoiſſoit pas l'ennemi, on fit armer autant de monde qu'il étoit neceſſaire contre tout ce qui pouvoit ſurvenir. Ils paſſerent en inquiétude le reſte de la nuit, incertains à quelles gens il devoient avoir affaire, auſſi bien que du nombre des ennemis ; & l'on mit des gardes dans la Ville par tout où l'on le jugea plus à propos. Enfin le jour découvrit & la guerre & le Chef de cette guerre. Ap. Herdonius criant du haut du Capitole, ſollicitoit les Eſclaves à reprendre la liberté : *Il diſoit qu'il avoit pris la cauſe & embraſſé la défenſe de tous les miſerables, afin de faire rentrer dans la Patrie ceux qui en avoient été injuſtement chaſſez, & de décharger les autres du peſant fardeau de la ſervitude. Qu'il eût mieux aimé que cela ſe fît de la volonté du Peuple Romain : que s'il n'en avoit point d'eſperance, il ſuſciteroit les Eques & les Volſques, & qu'il tenteroit toutes ſortes d'extrémitez pour venir à bout de cette entrepriſe.* Alors

les Senateurs & les Conſuls commencerent à voir plus de jour dans cette affaire. Mais outre les choſes qu'on leur raportoit, ils aprehendoient que cette entrepriſe ne fût un complot des Veiens & des Sabins; que, tandis qu'il y avoit tant d'ennemis dans la Ville, les Sabins & les Toſcans ne paruſſent de deſſein formé entre eux, & que les Eques & les Volſques, ces ennemis immortels du Peuple Romain, ne vinſſent tout de même, non pas pour piller les frontieres comme auparavant, mais pour ſe jetter dans la Ville, comme déja priſe en partie. Ainſi la crainte étoit grande de tous côtez, & prenoit naiſſance de toutes choſes, mais ſur tout on craignoit les Eſclaves. Car chacun aprehendoit d'avoir chez ſoi un ennemi, à qui il n'étoit pas ſûr de ſe fier, ni de témoigner auſſi de la défiance; parce que c'étoit un moyen de l'irriter encore davantage, & de le rendre plus dangereux. D'ailleurs il ne ſembloit pas qu'il fut poſſible de les retenir dans le devoir, par la douceur & par les bons traitemens. On avoit ſeulement cet avantage parmi tant de maux, que perſonne ne craignoit ni du côté des Tribuns, ni du côté de la Multitude. Auſſi ce mal paroiſſoit moins dangereux en comparaiſon de l'infortune preſente: & comme il naiſſoit ordinairement de la guériſon des autres, il ſembloit alors qu'il dût être aſſoupi par cette épouvante qui procedoit du dehors. Ce fut néanmoins cela ſeulement qui donna plus de pente à la ruine des affaires qui étoient déja en grand deſordre. Car les Tribuns ſe laiſſerent tranſporter par une ſi violente paſſion, qu'ils ſoûtenoient témerairement que ce n'étoit pas une guerre dont on étoit menacé, mais qu'on vouloit ſeulement par une image de guerre empêcher le Peuple de faire établir la Loi: que ſi elle peut être une fois publiée, & que les amis & les créatures des Senateurs reconnoiſſent qu'ils ont en vain excité ce trouble, ils s'en retourneroient avec moins de bruit qu'ils n'étoient venus. En même tems le Peuple ayant été détourné

de prendre les armes, on tint conſeil pour la publication de la Loi. Cependant les Conſuls font auſſi aſſembler le Senat, voyant qu'ils avoient plus à craindre du côté des Tribuns, que du côté d'un ennemi qui les avoit ſurpris de nuit: & après avoir apris qu'on mettoit bas les armes, & que chacun abandonnoit ſon poſte, Publius Valerius ſe dérobe de la Cour, tandis que ſon Collegue tenoit le Senat aſſemblé, & alla trouver les Tribuns: *Que voulez-vous faire?* leur dit-il, *Avez-vous entrepris ſous la conduite, & ſous les auſpices d'Herdonius de ruiner entierement la République? Quoi, celui qui n'a pas ſeulement eu la force d'ébranler vos Eſclaves, a été aſſez heureux pour vous ſéduire, & pour vous corrompre? Quoi, lorſque les ennemis ſont ſur notre tête, vous voulez qu'on quitte les armes, vous voulez faire établir des Loix?* Et de là adreſſant ſon diſcours au Peuple: *Meſſieurs*, dit-il, *ſi vous n'avez point de ſouci, ni de la Ville, ni de vous-mêmes, au moins rougiſſez de honte de voir vos Dieux eſclaves de vos ennemis. Jupiter, Junon & Minerve, les autres Dieux, & les autres Déeſſes ſont maintenant aſſiegez, & des Eſclaves ont aujourd'hui vos Dieux domeſtiques dans leur camp, & en leur puiſſance. Penſez-vous après cela avoir encore quelque forme d'une Ville ſage & bien reglée? Il y a un grand nombre d'ennemis, non ſeulement entre nos murailles, mais encore dans la forteresſe, au deſſus de la place & du Palais. Cependant, Meſſieurs, le Peuple eſt aſſemblé dans la place, & le Senat dans le Palais; & comme quand on n'a rien à faire, ou que l'on a du tems de reſte, le Senateur dit ſon avis & le Peuple donne ſon ſuffrage: Ne ſeroit-il pas plus honorable que tout ce qu'il y a de Senateurs & de Peuple; que les Conſuls, que les Tribuns, que les hommes & les Dieux armez couruſſent au ſecours du Capitole, & qu'ils délivraſſent de ſervitude cette auguſte Maiſon de Jupiter? Toi, Romulus Pere des Romains, inſpire à tes enfans le même eſprit & le même courage par qui*

tu repris autrefois sur les mêmes Sabins la Citadelle qu'ils avoient gagnée par les forces de l'or. Commande-lui de prendre le chemin que prit ton armée sous ta conduite. Pour moi, qui suis Consul des Romains, je te suivrai le premier, autant qu'il est permis à un homme de suivre les traces d'un Dieu. La conclusion de son discours fut, *qu'il alloit prendre les armes : qu'il invitoit le Peuple de s'armer ; que si quelqu'un s'y opposoit, il n'auroit égard ni à la dignité Consulaire, ni à la puissance des Tribuns, ni aux Loix les plus sacrées : Mais qu'en quelque lieu qu'il se trouvât dans le Capitole, ou dans la place, il le tiendroit pour ennemi. Que les Tribuns commandent donc qu'on prenne les armes contre Valerius Consul, puisqu'ils ne veulent pas permettre qu'on les prenne contre Herdonius. Que pour lui il aura la hardiesse d'entreprendre contre les Tribuns, ce que le premier de sa race a bien osé contre les Rois.* Il y avoit grande aparence qu'on en viendroit à l'extrémité, & que la sédition des Romains serviroit de spectacle aux ennnemis. Néanmoins ni la Loi ne fut publiée, ni le Consul ne put aller au Capitole ; la nuit étouffa la dissension qui commençoit, & les Tribuns cedérent à la nuit, parce qu'ils craignoient les armes des Consuls : ainsi les auteurs de la sédition s'étant retirez, les Senateurs allerent de part & d'autre parler au Peuple, & lui tinrent des discours accommodez au tems present. Ils lui dirent, *qu'il regardât à quel danger il précipitoit la République : qu'il ne s'agissoit pas en cette occasion d'une dispute entre le Senat & la Multitude ; mais qu'on alloit abandonner aux ennemis le Senat, la Multitude, la Forteresse, les Temples des Dieux, leurs Autels, & leurs Maisons.* Tandis que ces choses se faisoient dans la Ville pour apaiser la sédition, les Consuls allerent aux portes & sur le murailles, de peur que les Sabins & les Veiens ne remuassent & ne fussent cause d'un autre desordre. La nuit même les nouvelles virent à Tuscule de la prise de la Forteresse & du Capitole, & du trouble où étoit la Ville.

3. L. Mamilius qui étoit alors Dictateur à Tuſcule, fit en même tems aſſembler le Senat, où il fit entrer ceux qui avoient aporté cette nouvelle, & perſuada vivement, *qu'il ne faloit pas attendre qu'il vint de Rome des Ambaſſadeurs pour demander du ſecours : que le péril, que la neceſſité preſente, que les Dieux qu'ils adoroient en commun, & que la foi des Traitez demandoient cette aſſiſtance : que les Dieux ne leur pouvoient jamais donner une plus belle occaſion de s'obliger par un bienfait une Ville ſi puiſſante, & ſi proche d'eux.* On trouva bon en même tems d'envoyer du ſecours aux Romains ; la jeuneſſe ſe fait enrôler, & on lui donne des armes. Comme ils parurent devant Rome dès la pointe du jour, on les prit d'abord pour des ennemis. On crut voir venir les Eques & les Volſques : mais quand cette crainte fut diſſipée, on les reçut dans la Ville, & ils ſe rendirent dans la place, où P. Valerius qui avoit laiſſé ſon compagnon à la garde des portes, mettoit déja les ſiens en bataille. L'autorité de ce Perſonnage avoit fait impreſſion ſur les eſprits ; & d'ailleurs il aſſuroit, *qu'auſſi-tôt qu'on auroit recouvré le Capitole, & pacifié la Ville, on leur feroit voir s'ils le vouloient permettre, la fraude que cachoient les Tribuns ſous la Loi qu'ils propoſoient : & que, quant à lui ſe ſouvenant de ſes ancêtres, & du ſurnom qu'ils lui avoient laiſſé, comme une obligation héréditaire du ſoin qu'il devoit avoir d'aimer & de maintenir le Peuple, il n'empêcheroit point ce que le Peuple auroit envie de faire.* On ſuivit donc ce Capitaine, & malgré les cris & les empêchemens des Tribuns le Peuple monte en bataille dans le chemin du Capitole. On y joignit la légion des Tuſculans, & les Alliez & les Citoyens combattirent à qui auroit la gloire de reprendre la Forteresſe. Les Capitaines de part & d'autre encouragerent leurs ſoldats ; au contraire les ennemis commencerent à craindre, & ne mettoient leur aſſurance qu'en l'affiette & en la force du lieu. Ainſi les Romains & les Alliez les vont attaquer ; &

comme ils s'étoient déja rendus maîtres de l'entrée du Temple, P. Valerius fut tué en combattant à la tête des siens; P. Volomnius qui avoit été Consul le vit tomber, & ayant commandé de couvrir son corps, il s'avance en même tems, & prend la place du Consul. Le soldat qui ne songeoit qu'à combattre, & que l'ardeur emportoit, ne reconnut pas cette perte, & fut plûtôt victorieux qu'il ne s'aperçut qu'il combattoit sans Capitaine. Quantité de bannis furent taillez en pieces dans le Temple. Quantité furent pris, Herdonius fut tué, & par ce moyen on recouvra le Capitole. Quant aux prisonniers, ils furent tous punis chacun selon sa condition, comme libres ou comme des esclaves. On fit de grands remercimens à ceux de Tuscule, & le Capitole fut purgé & consacré de nouveau. On dit que la Multitude contribua de son argent, & en alla jetter dans la maison du Consul pour lui faire de plus magnifiques funerailles. La paix ayant été établie, les Tribuns pressent le Senat de satisfaire à la parole de Valerius, & sollicitent Claudius de délivrer les manes de son Collegue du blâme de quelque artifice, & de permettre que l'on traitât de la Loi. Le Consul ne voulut point leur satisfaire, ni permettre que l'on parlât de la Loi, qu'on ne lui eût donné un compagnon en la place du mort. Cette dispute continua jusqu'à l'Assemblée, qui fut faite pour la substitution d'un Consul. Enfin au mois de Decembre L. Quintius Cincinnatus pere de Ceson fut créé Consul par le consentement de tout le Senat, pour entrer en Charge dès l'heure même. Mais le Peuple s'épouvanta de cette élection, qui lui donnoit un Consul en colere contre lui; un Consul puissant par la faveur du Senat, par sa propre vertu, par trois enfans qu'il avoit, dont pas un ne cedoit à Ceson en grandeur de courage, & qui le surpassoient tous par la prudence, & par la moderation qu'il faloit aporter aux choses quand il en étoit besoin. Il ne fut pas si-tôt entré en Charge, que par des harangues continuelles il ne se

montra pas moins ardent à réprimander le Senat, qu'à réprimer la Multitude. Il disoit, *que par la négligence & par la lâcheté de cet ordre, les Tribuns devenus perpetuels regnoient dans Rome par leur parole & par leurs crimes; non pas comme dans la République du Peuple Romain, mais comme dans une maison licentieuse & débauchée. Que la vertu, que la constance, & tous les autres avantages qui sont la gloire de la jeunesse, ou dans la guerre, ou dans la paix, avoient été chassées de la Ville avec Ceson son fils. Que les grands parleurs, & que les séditieux, ces funestes auteurs de discordes ayant été faits Tribuns par des pratiques infames pour la deuxiéme ou pour la troisiéme fois, vivoient dans Rome, comme les Rois, avec toute sorte de licence. Si Aulus Virginius*, dit-il, *n'a pas été dans le Capitole, en a-t-il merité un moindre châtiment que Herdonius? Certes celui qui voudra bien considerer la chose, le condamnera sans doute à de plus rigoureuses peines. Au moins Herdonius en se déclarant votre ennemi vous a comme avertis de prendre les armes, & de vous défendre; & Virginius en vous faisant accroire qu'il n'y avoit point de guerre à craindre, vous a ôté les armes des mains, & vous a exposez tout nus à la fureur de vos bannis & de vos esclaves. Cependant sauf le respect de Claudius, & de P. Valerius, que la mort nous a enlevez, vous avez attaqué le Capitole avant que de chasser de la place ces autres ennemis. Certes je rougis de honte devant les Dieux & devant les hommes; que les ennemis étant déja dans le Capitole, & un Capitaine de bannis & d'esclaves ayant déja profané toutes choses dans cette maison de Jupiter, on eût pris les armes à Tusculе avant que de les prendre dans Rome. On a été en doute si L. Mamilius General des Tusculans, ou si les Consuls P. Valerius & Claudius entreprendroient de délivrer le Capitole. Et nous qui ne voulûmes pas autre fois permettre aux Latins de prendre les armes pour eux, lorsqu'ils avoient l'ennemi sur*

leurs frontieres, nous étions perdus & entierement ruinez, ſi ces mêmes Latins n'euſſent pris pour nous les armes de leur propre mouvement. Eſt-ce donc, Tribuns, eſt-ce donc donner du ſecours au Peuple, que de l'expoſer ſans armes à ſes ennemis, afin d'en faire un plus grand carnage? Quoi, ſi quelques-uns de la plus baſſe Populace, de qui comme d'une piece détachée du reſte du Peuple, vous auriez fait votre République particuliere, ſi quelques uns, dis-je, de la plus baſſe Multitude vous venoit avertir que leur maiſon fut aſſiegée par les gens de guerre animez à leur ruine, ne penſeriez vous pas qu'il les faudroit aller ſecourir? Et lorſque vous avez vu Jupiter environné de toutes parts par les armes des bannis & des eſclaves, vous ne l'avez pas jugé digne de l'aſſiſtance des hommes? Après cela ces Tribuns, à qui les Dieux mêmes ne ſont ni ſacrez, ni venerables, voudront qu'on les eſtime ſacrez? Et tout chargez de crimes & de ſacrileges comme vous êtes, vous vous vantez encore que cette année ne ſe paſſera pas que votre Loi ne ſoit publiée? Mais ſi vous en venez à bout, croyez que la République aura été bien plus malheureuſe le jour que je fus créé Conſul, qu'en cette funeſte journée qu'elle perdit Valerius. Peuple de Rome, dit-il, *ſçachez qu'avant toutes choſes, nous avons deſſein mon Collegue & moi, de mener des troupes contre les Eques & contre les Volſques. Car je ne ſçai par quelle deſtinée les Dieux nous ſont plus favorables durant la guerre, que durant la paix. Au reſte, il vaut mieux connoître par les choſes paſſées, que d'éprouver par les effets, à quel extréme péril ces Peuples vous auroient précipitez, s'il euſſent ſçu que des eſclaves s'étoient rendus maîtres du Capitole.* Ce diſcours du Conſul fit impreſſion ſur le Peuple; le Senat en relevoit ſes eſperances, & crut que la République étoit rétablie. L'autre Conſul plus hardi pour executer ce que propoſoit ſon Collegue, que pour le propoſer lui-même, avoit facilement ſouffert qu'il fît le premier l'ouverture d'une entrepriſe

l'importante, & se réservoit à faire de sa part tout ce qui concernoit la fonction de sa Charge. Cependant, les Tribuns qui se mocquoient de tout cela, comme d'une chose ridicule, ne laisserent pas de poursuivre leur entreprise, & demandoient *par quel moyen les Consuls mettroient une armée en campagne, vu qu'il n'y avoit personne qui voulût leur permettre de faire des levées? Nous n'avons que faire,* dit Quintius, *de faire des levées, c'est assez que nous sçachions que, quand Valerius eut permis au Peuple de prendre les armes pour recouvrer le Capitole, chacun fit serment de s'assembler au commandement du Consul, & de ne se point retirer que par ses ordres. C'est pourquoi nous vous commandons à tous tant que vous êtes qui avez prêté le serment, de vous trouver demain en armes au Lac de Regille.* Alors les Tribuns voulurent agir au contraire, & décharger le Peuple de son serment. Ils disoient pour leurs raisons, *que quand on avoit prêté le serment, Quintius n'étoit encore que personne privée. Mais ce mépris des Dieux & de la Foi, qui deshonore notre siécle, n'étoit pas encore en usage en ce tems là, ni chacun en interprétant son serment à sa fantaisie, ne se faisoit pas des Loix à son avantage: mais il soumettoit son esprit à celles qui étoient déja faites, & s'y disposoit facilement.* Les Tribuns voyant donc qu'il n'y avoit point d'aparence que leurs desseins pussent réussir, parlerent eux-mêmes d'envoyer une armée. Ils s'y résolurent d'autant plus aisément, que le bruit couroit qu'on avoit donné ordre aux Augures de se trouver aussi au Lac de Regille, & de consacrer le lieu, afin qu'on pût traiter avec le Peuple suivant les Auspices, & que tout ce qui auroit été fait dans Rome par la violence des Tribuns, fût cassé & aboli par une assemblée, où tout le monde voudroit ce que voudroient les Consuls. En effet, il ne faloit pas aprehender qu'on en apellât au Tribuns, parce que la liberté d'apeller devant eux ne s'étendoit pas plus loin hors de la Ville que de mille pas. De sorte si les Tri-

buns s'y fussent trouvez, ils eussent été eux-mêmes contraints de se soumettre à l'autorité du Consul. Cette consideration leur donnoit de l'épouvante ; mais leur plus forte aprehension procedoit de ce que Quintius disoit sans cesse : *Qu'il ne feroit point d'assemblée pour faire de nouveaux Consuls : que la Ville étoit si malade qu'on ne pouvoit plus la soulager par les remedes ordinaires : que la République avoit besoin d'un Dictateur, afin que celui qui voudroit encore brouiller, reconnût à son malheur qu'on n'apelloit point des Arrêts du Dictateur.* Alors le Senat se tenoit dans le Capitole, & les Tribuns y allerent avec la Populace troublée, qui imploroit avec de grands cris l'assistance des Consuls, & tantôt celle des Senateurs. Mais il ne lui fut pas possible de faire changer à Quintius de résolution, que les Tribuns n'eussent promis de demeurer dans l'obéissance du Senat. Aussi-tôt le Consul proposa au Senat les demandes des Tribuns & de la Populace, il fut ordonné que durant cette année les Tribuns ne parleroient d'aucune Loi, & que les Consuls ne mettroient point d'armée en campagne. Au reste le Senat estima que c'étoit agir contre le bien de la République, que les mêmes personnes fussent continuées dans les mêmes Magistratures, & que les mêmes fussent faits Tribuns deux fois de suite. Les Consuls en demeurerent d'accord avec le Senat ; toutefois les Tribuns furent continuez dans leurs Charges malgré les empêchemens des Consuls ; & afin qu'il ne semblât pas que le Peuple l'eût emporté par dessus le Senat, il voulut aussi continuer Quintius dans la Charge de Consul. Durant toute l'année ce personnage n'avoit point parlé au Senat avec plus d'ardeur & de vehemence qu'il fit en cette occasion. *Je ne m'étonne pas*, dit-il, *que vous ayez si peu de pouvoir sur la Multitude, c'est vous-mêmes qui ravallez votre autorité ; en effet, Messieurs, si le Peuple a violé un Arrêt du Senat par la continuation de ses Magistrats, vous l'avez aussi violé vous-mêmes, de peur que*

vous ne semblassiez ceder à l'audace & à la témerité du Peuple, comme si c'étoit être le plus puissant dans un Etat, que de montrer plus de legereté, & de prendre plus de licence. Certes c'est un plus grand témoignage d'imprudence & de legereté, de casser ses propres Arrêts, que les Ordonnances des autres. Imitez, Messieurs, l'indiscretion d'un Peuple aveugle; & bien que les autres se doivent regler sur vos actions, faites plûtôt des fautes en suivant l'exemple d'autrui, que de montrer aux autres à bien faire par la force de votre exemple. Pour moi qui ne veux point imiter les Tribuns, je ne consentirai jamais d'être une seconde fois élu Consul, contre un Arrêt du Senat. Quant à vous, Claudius, je vous exhorte d'empêcher que le Peuple Romain ne se donne cette licence: & d'ailleurs je vous conjure d'avoir cette opinion de moi, que je croirai en cette occasion, non pas que vous m'aurez empêché de recevoir le Consulat; mais que vous m'aurez augmenté l'honneur & la gloire de l'avoir voulu refuser; & que vous m'aurez aussi déchargé de la haine qu'attireroit sur moi la continuation de cet honneur. Cette remontrance de Quintius produisit cet effet dans le Senat, qu'il fut aussi-tôt ordonné d'un commun consentement, que personne ne donneroit sa voix à Quintius pour être Consul; & que si quelqu'un le nommoit, on n'auroit point d'égard à son suffrage. On créa donc Consul pour la troisiéme fois Q. Fabius Vibulanus, & avec lui L. Cornelius Malugienensis.

4. On fit en cette année le cense ou le dénombrement du Peuple; mais on ne voulut point parler du lustre, à cause de la prise du Capitole, & que le Consul avoit été tué. Dès le commencement de l'année, sous le Consulat de Q. Fabius & de L. Cornelius, il y eut du trouble dans les affaires. Les Tribuns tâchoient d'émouvoir le Peuple; & les Latins & les Herniques aporterent nouvelle qu'on étoit menacé d'une grande guerre du côté des Eques & des Volf-

ques : que même les legions des Volſques étoient déja à Antium, & qu'il y avoit à craindre que cette Colonie ne ſe révoltât. Cependant, à peine pût-on obtenir des Tribuns, de permettre qu'on allât au devant de cette guerre. Enfin les Conſuls prirent chacun leur département. Il fut arrêté que Fabius meneroit des troupes à Antium, & que Cornelius demeureroit pour la garde de la Ville, afin d'empêcher qu'une partie des ennemis, comme c'étoit la coutume des Eques, ne vint faire le dégât dans les terres d'alentour de Rome. On manda aux Latins & aux Herniques de donner quelques gens de guerre ſuivant le traité; de ſorte que les Alliez compoſoient les deux tiers de l'armée, & le reſte étoit de Romains. Les Alliez s'étant donc aſſemblez au jour qui avoit été donné, le Conſul alla camper hors de la porte Capene; & après avoir fait la revue de l'armée, il marcha avec ſes troupes du côté d'Antium, & s'alla loger aſſez proche d'une Ville, & du camp des ennemis. Mais comme les Volſques qui n'oſoient pas donner bataille, parce que l'armée des Eques ne les avoit pas encore joints, ſe mettoient en état de ſe défendre, ſi on venoit les attaquer dans leur camp, le lendemain Fabius rangea en bataille alentour de leurs retranchemens, non pas toutes ſes troupes en un corps mêlé de Citoyens & d'Alliez, mais en trois corps ſéparez. Il étoit au milieu des deux avec les legions Romaines, & avoit commandé qu'au ſignal qu'il donneroit, les Alliez attaqueroient tous enſemble, & qu'ils ſe retireroient de même s'il faiſoit ſonner la retraite. Il avoit mis la Cavalerie de chaque Peuple aux ailes de chaque corps, & par ce moyen ayant envelopé les ennemis, ils les attaqua par trois endroits. De ſorte que comme il les preſſoit de tous côtez, & qu'ils ne purent ſoûtenir ſon effort, ils les chaſſa bientôt de leurs retranchemens; & de là ayant forcé toutes les défenſes, il mit en fuite la Multitude épouvantée, qui s'étoit retirée en l'un des quartiers du camp. En même tems les gens de cheval, qui

ayant pu aiſément paſſer par deſſus le retranchement, avoient été juſques-là ſeulement ſpectateurs du combat, pourſuivirent les fuyars dans la campagne; & par le carnage qu'ils en firent, ils eurent leur part de la victoire. Le maſſacre fut grand & dedans & dehors le camp; mais le butin fut encore plus grand, parce que l'ennemi ne put qu'à peine emporter ſes armes. Enfin l'armée eût été entierement défaite, ſi les forêts n'euſſent mis les fuyars à couvert. Tandis que ces choſes ſe font du côté d'Antium, les Eques qui avoient envoyé devant l'élite & la fleur de leur jeuneſſe, ſurprennent de nuit la forteresſe de Tuſcule, & campent près des murailles de cette Ville avec le reſte de leur armée, afin d'amuſer les ennemis, & de les obliger de diviſer leurs troupes. Cette nouvelle fut bientôt aportée à Rome, & de Rome au camp d'Antium. Elle fit la même impreſſion ſur l'eſprit des Romains, que ſi on leur eût raporté que le Capitole eût été pris, parce qu'on avoit encore la memoire toute récente du plaiſir qu'on avoit reçu des Tuſculans, & que la reſſemblance du péril ſembloit redemander le ſecours qu'ils avoient prêté aux Romains. Fabius ſans ſonger à d'autres choſes fait auſſi-tôt aporter dans Antium tout le butin qu'il avoit fait ſur les Volſques; & y ayant laiſſé une petite garniſon, il mena en diligence ſon armée à Tuſcule & défendit à ſes gens de ne rien porter autre choſe que leurs armes, & le peu de nourriture que l'on trouva toute prête. Mais enſuite Cornelius l'autre Conſul leur envoya des vivres de Rome. La guerre dura quelques mois du côté de Tuſcule. Cependant, le Conſul aſſiegea le camp des ennemis avec une partie de ſon armée, ayant donné l'autre aux Tuſculans pour reprendre la forteresſe Mais on n'en put venir à bout par la force; & il n'y eut que la faim qui en fit ſortir les ennemis. Quand ils en furent venus à cette extrêmité, & qu'ils eurent été obligez de ſe rendre; les Tuſculans les firent paſ-

ser ſous le joug *, après leur avois ôté leur armes, & les avoir dépouillez. Mais comme ils ſe retiroient chez eux par une honteuſe fuite, le Conſul de Rome les ayant attrapez près d'Algide les tailla en pieces, & pas un ne ſe ſauva du fil de l'épée. Après cette victoire il alla camper en un lieu qu'on apelle Columen; & l'autre Conſul ayant repouſſé l'ennemi, & tout enſemble le danger, des murailles de Rome, ſortit auſſi de la Ville avec une armée. Ainſi les deux Conſuls ſe jetterent ſur les frontieres des ennemis, l'un du côté des Volſques, & l'autre du côté des Eques, & firent chez ces deux Peuples un dégât épouvantable. Je trouve dans la plûpart des Auteurs qu'en cette même année les Antiates ſe révolterent: mais je ne voudrois pas aſſurer, ni que L. Cornelius conduiſit cette guerre, ni qu'il prit la Ville d'Antium, parce qu'il n'en eſt fait aucune mention dans les plus anciens Ecrivains. Après qu'on eut mis fin à cette guerre, celle que la puiſſance des Tribuns renouvella dans la Ville, donna de l'épouvante au Senat. Ils diſoient que, *ſi l'on tenoit une armée hors de la Ville, ce n'étoit qu'un artifice pour empêcher la publication de la Loi: que néanmoins ils ne laiſſeroient pas de pourſuivre & d'achever leur entrepiſe.* Mais P. Lucretius alors Gouverneur de la Ville, fit en ſorte que cette affaire fut différée juſqu'au retour des Conſuls. Il arriva encore une nouvelle occaſion d'une nouveau deſordre. C'eſt que Cornelius & Q. Servilius Queſteurs avoient fait apeller en jugement M. Volſcius, parce qu'il avoit rendu faux témoignage contre Ceſon. En effet, il y avoit beaucoup d'indices, que depuis que le frere de Volſcius fut tombé malade, non ſeulement on ne l'avoit point vu dans la Ville, mais qu'il n'étoit point ſorti de la chambre, & qu'il étoit mort après une langueur de beaucoup de mois. D'ailleurs, il étoit manifeſte qu'on n'avoit point vu Ceſon dans Rome au

* *C'étoient deux javelines fichées dans terre, & une autre par-deſſus qui alloit en travers de l'une à l'autre.*

tems qu'on disoit qu'il avoit commis ce crime; & ceux qui avoient été à la guerre avec lui, assuroient qu'il étoit toûjours demeuré dans le camp sans faire aucunes courses, ni aucuns voyages. Il y en avoit même plusieurs qui se vouloient charger de cette affaire contre Volscius, & qui demandoient des Juges pour ce sujet. Mais comme il n'osa paroître en jugement, toutes choses ensemble furent cause qu'on ne douta non plus de condamner Volscius, qu'on avoit fait auparavant Ceson sur le témoignage de Volscius. Mais les Tribuns retarderent sa condamnation, & dirent qu'ils ne souffriroient point que les Questeurs fissent assembler le Peuple pour juger le coupable, qu'auparavant il ne fût assemblé pour la Loi qu'ils proposoient; & par ce moyen l'une & l'autre affaire fut differée jusqu'à l'arrivée des Consuls. Ils entrerent en triomphe dans la Ville avec leur armée victorieuse; & parce qu'il se passa quelque tems sans faire mention de la Loi, on s'imagina que les Tribuns avoient pris l'épouvante: mais comme on étoit déja à la fin de l'année, les Tribuns qui aspiroient à un quatriéme Tribunat, avoient converti la passion qu'ils avoient pour l'établissement de la Loi, à faire des brigues, & à se gagner des partisans pour la premiere Assemblée. Et bien que les Consuls ne fissent pas de moindres efforts contre la continuation de ces Tribuns, que s'il eût été question d'établir la Loi touchant la diminution de leur autorité: toutefois les Tribuns remporterent par dessus eux la victoire de cette dispute. En cette année on accorda la paix aux Eques qui la demanderent, on acheva le dénombrement du Peuple, qu'on avoit commencé l'année précedente: & ce fut le dixiéme lustre qui fut fait depuis la fondation de la Ville. On trouva dans ce dénombrement cent trente-deux mille quatre cens dix-neuf Citoyens chefs de famille. Les Consuls acquirent beaucoup de gloire en cette année à la guerre, & dans la Ville; parce qu'ils établirent la paix au dehors, & qu'ils firent en sorte que, s'ils ne

mirent pas au dedans toute l'union & la bonne intelligence qu'on y auroit souhaité, au moins la Ville fut plus tranquile & moins inquietée qu'auparavant. Ensuite L. Minutius, & C. Nautius furent faits Consuls & eurent sur les bras les restes des deux disputes de l'année précedente. Ils empêchoient la Loi par les mêmes moyens que les Tribuns empêchoient le jugement de Volscius : mais les Questeurs nouveaux avoient plus de force & d'autorité que les précedens ; car Capitolinus qui avoit été trois fois Consul étoit alors Questeur avec M. Valerius, fils de Valerius, petit-fils de Volesius. Capitolinus voyant que Ceson le plus considerable de la jeunesse Romaine, ne pouvoit être rétabli ni dans la maison des Quintiens, ni dans la République, faisoit une juste guerre contre ce faux témoin, qui avoit ôté à un innocent la liberté de se défendre. Et comme Virginius poursuivoit la publication de la Loi par dessus tous les autres Tribuns, on donna deux mois aux Consuls pour l'examiner, afin de faire voir au Peuple la fraude & l'artifice qu'elle cachoit, & de lui permettre après cela de donner son suffrage.

5. Durant cette intervale de tems on demeura en paix dans la Ville, mais les Eques en troublerent bientôt le repos. Car ils rompirent le traité qu'ils avoient fait avec les Romains l'année de devant, & mirent toute l'autorité & la puissance entre les mains de Gracchus Cluilius, le plus considerable qui fut alors parmi eux. Sous la conduite de ce Capitaine, ils se jetterent premierement dans les terres de Lavinium; de là ils pillerent le territoire de Tuscule ; & chargez de leur butin, ils allerent camper en Algide. Aussi-tôt on leur députa de Rome Q. Fabius, P. Volumnius, & A. Posthumius, pour se plaindre de cet outrage, & demander suivant leur traité les choses qu'ils avoient prises. Le General des Eques leur dit qu'ils exposassent les ordres qu'ils avoient du Senat de Rome à un chêne qui étoit proche, tandis qu'ils expedieroit d'autres affaires. C'étoit un grand chêne,

dont les branches s'étendoient au deſſus de la tente, & qui couvroit de ſon ombre le Tribunal. Alors un des Députez en ſe retirant : *Que ce chêne ſacré*, dit-il, *& tout ce qu'il y a de Dieux, ſçachent que vous avez rompu le traité de paix : qu'ils entendent maintenant notre plainte, pour favoriſer bientôt nos armes, lorſque nous pourſuivrons la vangeance des Dieux & des hommes, dont vous avez lâchement violé les droits.* Auſſi-tôt que les Députez furent de retour à Rome, il fut ordonné par le Senat qu'un des Conſuls meneroit une armée en Algide* contre Gracchus, & que l'autre iroit faire le dégât ſur les frontieres des Eques. Les Tribuns ſelon leur coutume voulurent empêcher les levées : & peut-être qu'ils en fuſſent venus à bout, ſans une allarme nouvelle qui ſe répandit en même tems dans la Ville. Car de grandes troupes des Sabins vinrent faire des pillages preſque juſques aux portes de Rome. Ils mirent à feu & à ſang tout ce qui étoit dans la campagne : la Ville en fut épouvantée de telle ſorte, que le Peuple prit librement les armes ; & malgré les empêchemens des Tribuns, on leva deux grandes armées. Natius en conduiſit une contre les Sabins, alla camper près d'Erete ; & par quelques entrepriſes, & quelques legeres courſes qu'il faiſoit ordinairement de nuit, il mit une ſi grande déſolation dans le pays de Sabins, qu'en comparaiſon de tant de maux il ſembloit qu'on n'eût pas ſeulement touché ſur la frontiere des Romains. Quant à Minutius, il n'eut dans ſa conduite ni la même fortune, ni le même courage : car s'étant campé aſſez proche de l'ennemi, il ſe tenoit enfermé dans ſon camp, bien qu'il n'eût fait aucune perte de conſequence. Lorſque les ennemis en eurent eu connoiſſance, leur hardieſſe, comme il arrive ordinairement, s'augmenta par la crainte des autres. Ils attaquerent de nuit le camp de Minutius, après avoir éprouvé qu'ils ne pouvoient rien faire à force ouverte, & le lendemain ils l'aſſiegerent ; mais avant qu'il

* *Aujourd'hui* Rocque del Papa *&* Selva del Aglia.

fût enfermé de toutes parts, cinq Cavaliers en sortirent au travers des sentinelles des ennemis, & aporterent nouvelle à Rome que le Consul & son armée étoient assiegez.

6. Il ne pouvoit rien arriver ni de moins attendu, ni de plus ineſperé; & l'épouvante fut auſſi grande que ſi l'on eût aſſiegé non pas l'armée, mais la Ville. On fait auſſi-tôt revenir Nautius; & parce qu'il ne ſembloit pas qu'on pût aſſez eſperer en lui, on trouva bon de créer un Dictateur, qui pût rétablir les choſes que l'on croyoit deſeſperées. Et L. Quintius Cincinnatus fut nommé à cette Charge, du conſentement de tout le monde. Il eſt ici neceſſaire que ceux-là prêtent l'oreille, qui mépriſent toutes choſes en comparaiſon des richeſſes; & qui n'eſtiment pas que la vertu puiſſe s'élever, ni qu'on puiſſe arriver aux grands honneurs, ſi les grands biens n'en ouvrent le chemin. L. Quintius, toute l'eſperance du Peuple Romain, étoit alors au de-là du Tibre, près de l'endroit où eſt le Port, & cultivoit en viron quatre arpens de terre, qu'on apelle aujourd'hui les Prez Quintiens. Il fut trouvé en ce lieu par les Deputez de Rome, où lui-même faiſoit un foſſé, & ayant le pied ſur la bêche, ou en conduiſant la charrue. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'il fut trouvé en faiſant la beſogne d'un villageois. Après s'être ſaluez les uns les autres; enfin les Deputez lui ayant ſouhaité que ce qu'ils prétendoient de lui fût pour ſon bien, & pour le bien de la République, le prierent de prendre ſa robe pour entendre l'ordre du Senat. Il s'étonna de ce diſcours, leur demanda l'état des affaires, & en même tems il commande à Racilie ſa femme d'aller querir ſa robe dans ſa cabane. Quand il l'eut revêtue, & qu'il ſe fut netoyé de la poudre, & de la ſueur de ſon travail, il ſe preſente devant les Deputez, qui le ſaluerent Dictateur; & lui ayant apris l'épouvante & le danger où étoit l'armée, ils le font revenir à la Ville. On lui prépara un bateau au nom du Public, où ayant paſſé la riviere, ſes trois

enfans vinrent au devant de lui, & après eux ſes parens, ſes amis & la plus grande partie du Senat, qui le reconduiſirent en ſa maiſon; les Licteurs marchant devant lui. La Multitude accourut de toutes parts pour le voir entrer dans la Ville: mais ce ne fut pas avec toute la joie que l'on ſe pourroit imaginer: car le Peuple n'étoit pas content qu'on donnât tant d'autorité à Quintius, & eſtimoit que cette autorité le rendroit encore plus violent. On ne fit rien autre choſe durant cette nuit que de veiller dans la Ville. Le lendemain le Dictateur s'étant rendu dans la place avant le jour, nomma pour General de la Cavalerie L. Tarquinius, noble véritablement, & de la race des Patriciens; mais qui à cauſe de ſa pauvreté n'avoit jamais ſervi que d'homme de pied dans les armées, bien qu'il fût en réputation d'être le plus brave & le plus ſçavant à la guerre de toute la jeuneſſe Romaine. Il parut donc dans l'Aſſemblée ſur la Tribune, avec le General de la Cavalerie. Il ordonne ceſſation de toutes choſes; il commande qu'on ferme les boutiques par toute la Ville; que tout le monde abandonne ſes affaires particulieres, & que tous ceux qui étoient en âge d'aller à la guerre, ne manquaſſent pas de ſe trouver en armes dans le Champ de Mars avant le coucher du Soleil, chacun avec douze pieus & autant de vivres qu'il en faudroit pour cinq jours. Il enjoignit à ceux à qui l'âge ne permettoit plus de prendre les armes, de faire cuire les viandes du ſoldat leur plus proche voiſin, tandis qu'il prépareroit ſes armes, & qu'il chercheroit des pieus. En même tems la jeuneſſe courut en chercher de tous côtez: On en prit ſans que perſonne s'y oposât, où l'on trouva plus de commodité; & enfin tout le monde obéit librement à ce commandement du Dictateur. Ainſi le Dictateur fit ſortir ſes Legions, & le General de la Cavalerie ſes gens de cheval, qu'ils conduiſirent d'une façon non moins commode pour marcher que pour donner bataille, ſi cela étoit neceſſaire. L'un & l'autre fit aux ſiens

des exhortations, selon le tems & l'occasion présente. *Qu'ils se hâtassent de marcher, qu'il étoit besoin de diligence pour arriver de nuit où étoient les ennemis: que le Consul & l'armée Romaine étoient étroitement assiégez; il y avoit déja trois jours; qu'on n'étoit pas assuré des effets qu'une nuit ou un jour pouvoit produire; qu'il ne faloit quelquefois qu'un instant pour aporter du changement aux plus grandes choses: Mais les soldats qui vouloient plaire à leurs Chefs, crioient eux-mêmes à leurs Enseignes qu'ils se hâtassent.* Ils arriverent à minuit en Algide, & firent alte quand ils eurent reconnu qu'ils étoient près de l'ennemi. Alors le Dictateur lui-même alla reconnoître leur camp autant que la nuit le pouvoit permettre, & commanda aux Maîtres de Camp de faire mettre en un endroit tout le bagage, & que les soldats avec leurs armes & leurs pieus repriſſent chacun son rang & son ordre. Cela fut fait en même tems; & suivant le même ordre qu'il avoit tenu en marchant, il répandit tous ses gens alentour des retranchemens de l'ennemi, & leur enjoignit de jetter tous ensemble de grands cris au signal qu'il donneroit; qu'ensuite chacun creusât à terre devant soi, & plantât ses pieus sur la tranchée qu'il auroit faite. Ayant dit ses volontez, le signal suivit son ordre; les soldats executerent ce qu'il leur avoit commandé; leurs cris passerent jusqu'aux ennemis, & de leur camp jusqu'à celui du Consul. Les uns en eurent de l'épouvante, les autres de la joie; & les Romains qui connurent bien qu'ils venoient de leurs Citoyens, & qu'il leur étoit arrivé du secours, commencerent aussi de leur côté à épouvanter les ennemis. Le Consul disoit qu'il ne faloit point differer; que ce cri ne marquoit pas seulement que les Romains étoient arrivez, mais encore qu'ils en étoient aux mains, & qu'il ne faloit point douter que le camp des ennemis ne fût déja attaqué par dehors. C'est pourquoi il commande aux siens de prendre les armes & de le suivre. Ainsi l'on combattit de nuit,

les Legions du Dictateur firent assez connoître par leur bruit qu'elles entreprenoient quelque chose. Les Eques se disposoient déja d'empêcher qu'on ne les enfermât, lorsque l'ennemi qu'ils tenoient assiegé les vint assaillir eux-mêmes. De sorte que, craignant qu'il ne passât jusqu'au milieu de leur camp, ils quitterent ceux qui travailloient à les enfermer; & leur laissant par ce moyen tout le reste de la nuit pour achever leurs travaux, ils se tournerent contre ceux qui les attaquoient, & combattirent jusqu'au jour contre le Consul. Mais quand le jour fut venu, ils reconnurent que le Dictateur les avoit enfermez, & qu'à peine ils se pouvoient défendre contre l'une des deux armées. Alors l'armée de Quintius, qui n'eut pas si-tôt achevé son travail qu'elle reprit les armes, attaqua le retranchement des ennemis, & commença un nouveau combat, sans que l'autre diminuât rien de sa furie. Les ennemis se voyant réduits entre deux extrémitez si dangereuses, en vinrent du combat aux prieres: Ils prient d'un côté le Dictateur, & de l'autre le Consul de ne pas chercher la victoire dans le sang & dans le carnage, & de permettre qu'ils se retirent nus & desarmez. Le Consul les renvoya au Dictateur, qui ajoûta l'ignominie à leur infortune. Car il voulut qu'on amenât devant lui Gracchus Cluilius leur General, & les principaux d'entre eux enchaînez, & qu'on rendît la Ville de Corbion; Et dit au reste qu'il n'avoit que faire du sang des Eques, & qu'il leur permettoit de se retirer; mais que pour leur faire avouer que leur nation avoit été vaincue par les Romains, il vouloit qu'ils passassent sous le joug. Le joug se fait avec trois javelines, dont il y en a deux qui sont fichées en terre, & la troisiéme est attachée par dessus & va de l'une à l'autre en travers. Le Dictateur fit donc passer les Eques sous ce joug, & se rendit maître de leur camp qu'il trouva rempli de toutes choses; car il ne leur avoit pas permis de rien emporter, & en donna le pillage seulement à son armée. Mais il fit au Consul & à ses

troupes de grandes réprimandes. *Soldats*, leur dit-il, *vous n'aurez point de part au butin qu'on a fait sur un ennemi dont vous avez pensé être le butin; & vous L. Minutius, vous ne commanderez à ces Legions qu'en qualité de Lieutenant, jusqu'à ce que vous commenciez à montrer un courage digne du Consulat.* Ainsi Minutius se dépouilla de sa Charge, & demeura dans l'armée par le commandement qui lui en fut fait. Car en ce tems-là on obéissoit si librement aux Capitaines qui avoient la meilleure conduite, que cette armée considerant plûtôt le bienfait que l'ignominie, decerna au Dictateur une couronne d'or du poids d'une livre, & le salua à son départ, comme son défenseur, & le protecteur de sa fortune. Cependant, Q. Fabius Gouverneur de la Ville fit assembler le Senat, où il fut ordonné, que Quintius entreroit en triomphe dans la Ville avec son armée qu'il ramenoit, & dans le même ordre qu'elle avoit tenu en partant. On menoit devant son char les Capitaines des ennemis; on portoit en montre leurs Enseignes, & son armée le suivoit chargée de butin. On dit qu'on dressa des tables devant toutes les maisons, & que chacun plein de joie & d'allegresse, le verre & la viande à la main, & celebrant cette journée avec les chansons dont on se sert dans les triomphes, suivit le chariot du Dictateur. On donna le même jour du consentement de tout le monde le droit de bourgeoisie à L. Mamilius de Tuscule. Et le Dictateur se fût en même tems démis de sa Charge, s'il n'en eût été empêché par l'Assemblée qui se tint pour la condamnation de M. Volscius faux témoin; car la crainte que les Tribuns avoient du Dictateur fut cause qu'ils ne s'y opposerent pas. Ainsi Volscius ayant été condamné s'en alla en exil à Lavinium; Et Quintius se démit de la Dictature le seiziéme jour après qu'il l'eut reçue, bien qu'elle lui eût été donnée pour six mois. Durant ce tems là le Consul Nautius combattit heureusement contre les Sabins auprès d'Erete, & ajoûta leur dé-

faite au degât & à la desolation qu'il avoit faite dans leurs terres. L'on envoya Q. Fabius en Algide en la place de Minutius, & sur la fin de l'année les Tribuns recommencerent à poursuivre la publication de leur Loi. Mais parce que les deux armées n'étoient pas encore de retour, le Senat obtint qu'on ne proposeroit rien au Peuple qu'elles ne fussent revenues; & en récompense le Peuple obtint de son côté qu'il éliroit pour la cinquiéme fois les mêmes Tribuns. On dit qu'en ce tems-là l'on vit des loups dans le Capitole, qui en furent chassez par des chiens; & que ce prodige fut cause que le Capitole fut purgé suivant les ceremonies. Voilà ce qui fut fait en cette année. Les Consuls qui succederent furent Q. Minutius & C. Horatius Pulvillus: Et au commencement de leur Consulat, lorsque toutes choses étoient tranquiles au dehors, les mêmes Tribuns, & la même Loi exciterent au dedans des séditions & des tumultes. Et certes comme les esprits étoient échauffez, on eut sans doute passé plus avant, si l'on ne fût venu comme de dessein formé aporter nouvelle, que Corbion avoit été surprise de nuit par les Eques, & que la garnison avoit été taillée en pieces. Aussi-tôt les Consuls font assembler le Senat; il leur est ordonné de lever promtement une armée, & de la conduire en Algide.

7. Ainsi finit en quelque sorte la dispute qu'excitoit la Loi: mais il en naquit une autre sur la levée qu'on devoit faire; & par l'assistance des Tribuns on l'emportoit déja pardessus l'autorité des Consuls, lorsqu'une nouvelle épouvante se vint jetter dans la Ville. Car on aprit qu'une armée de Sabins étoit venue piller le territoire de Rome, & que de là elle venoit fondre dans la Ville. Cette crainte fut cause que les Tribuns permirent la levée, à condition toutefois que puisque durant cinq ans ils avoient toûjours été trompez, & que leur secours avoit si peu profité au Peuple, il y auroit dorénavant dix Tribuns. La necessité des affaires arracha le consente-

ment du Sénat, qui ne peut rien excepter de cette condition, sinon que desormais les mêmes Tribuns ne seroient plus continuez ; Et aussi-tôt le Peuple s'assembla pour les créer, de peur que, quand la guerre seroit finie, on ne tint compte de cela non plus que des autres choses. Ainsi trente-six ans après la création des premiers Tribuns, on en créa jusqu'au nombre de dix, deux de chaque classe ; & l'on ordonna qu'on les éliroit ainsi à l'avenir. On fit ensuite la levée. Minutius marcha contre les Sabins, mais il ne rencontra pas l'ennemi. Quant à Horace, il combattit en Algide contre les Eques, qui avoient pris Ortane, après avoir tué la garnison de Corbion. Il en tailla en pieces un grand nombre, chassa l'ennemi non seulement d'Algide, mais encore de Corbion & d'Ortane, & enfin il fit raser Corbion, parce que cette Ville avoit trahi sa garnison. M. Valerius & Sp. Virginius furent faits Consuls l'année suivante. Durant leur Consulat toutes choses furent paisibles dans la Ville & à la campagne ; mais on se trouva en peine pour les vivres, à cause de l'abondance & du débordement des eaux. On fit une Loi pour donner au Public le mont Aventin ; on continua les mêmes Tribuns, & l'année d'après sous le Consulat de T. Romilius, & de C. Veturius, ils ne manquerent pas de renouveller la memoire de la Loi, & de la vanter dans tous les discours qu'ils faisoient au Peuple. Ils disoient *qu'ils auroient honte que leur nombre eût été augmenté en vain, si durant deux ans encore on ne venoit par mieux à bout de cette affaire, qu'on n'avoit fait durant les cinq années précedentes.* Mais tandis que ce soin les occupoit sur toutes choses, il arriva de Tuscule des couriers épouvantez, qui aporterent nouvelle que les Eques s'étoient jettez dans leur pays. Le Peuple qui avoit encore devant les yeux le service & le plaisir qu'il venoit de recevoir de cette Nation, eut en honte de retarder tant soit peu le secours qu'il étoit obligé de lui rendre. On fit donc partir les deux

Consuls avec une armée. Ils trouverent les ennemis en Algide, & l'on donna bataille en cet endroit. Plus de sept mille des ennemis demeurerent sur la place, les autres furent mis en fuite, & l'on en remporta un grand butin, que les Consuls firent vendre, à cause de la pauvreté où l'Epargne étoit réduite. Mais toute l'armée en conçut de la haine contre eux; & les Tribuns tirerent de là occasion de les calomnier & de les accuser publiquement. C'est pourquoi aussi-tôt qu'ils furent sortis de Charge, & que Sp. Tarpeius, & A. Haterius leur eurent succedé au Consulat, C. Claudius Ciceron Tribun du Peuple fit ajourner Romilius; & L. Halienus Edile, Veturius. L'un & l'autre fut condamné au grand mécontentement du Senat, Romilius à cent écus, & Veturius à cent cinquante. Mais le malheur des derniers Consuls n'épouvanta pas les nouveaux, & ne leur ôta rien de leur courage; Ils disoient *qu'on pouvoit bien les condamner, mais que le Peuple & les Tribuns n'en deviendroient pas assez forts pour faire publier leur Loi.*

8. De sorte que les Tribuns l'ayant enfin abandonnée, comme une chose qui avoit perdu sa force en vieillissant, commencerent à traiter plus doucement avec le Senat. Ils le prierent de mettre fin à tant de disputes; *Que si les Loix que le Peuple avoit faites ne lui étoient pas agréables, il souffrît qu'on nommât des personnes d'entre le Peuple & les Senateurs, pour faire des loix utiles aux uns & aux autres, & qui égalassent la liberté de tout le monde.* Les Senateurs ne desaprouvoient pas cette proposition, mais ils ne vouloient pas aussi que personne fît des Loix, s'il n'étoit du corps du Senat. Enfin comme on étoit d'accord touchant les Loix, & qu'on étoit seulement en dispute du Legislateur, on envoya en Ambassade à Athenes Sp. Posthumius Albus, A. Manlius, & P. Sulpitius Camerinus, avec ordre de prendre par écrit les Loix de Solon, & de s'instruire tout ensemble des coutumes, des

mœurs, & des loix de toutes les autres Villes de la Grece. Cette année fut entierement paisible, & exemte des guerres du dehors, mais l'année suivante fut encore plus tranquile; & sous le Consulat de P. Horatius & de Sextus Quintilius, les Tribuns du Peuple ne causerent point de desordres, & demeurerent dans le silence. Ce repos fut premierement un effet de l'attente des Loix étrangeres, & du retour des Ambassadeurs, qui étoient allez à Athenes; & ensuite ce fut un bien qui fut causé par deux grands maux, par la famine & par la peste, funeste aux hommes & aux animaux. En effet, les champs demeurerent deserts, la Ville fut épuisée par des funerailles perpetuelles. La plûpart des grandes maisons étoient en deuil; Ser. Cornelius Prêtre de Romulus mourut; & C. Horatius Pulvillus Augure, à qui les autres Augures firent succeder C. Veturius, avec d'autant plus d'ardeur & de passion, qu'il avoit été condamné par le Peuple. Le Consul Quintilius mourut, quatre Tribuns du Peuple moururent. Enfin cette année fut une année de miseres, & remarquable par de differens malheurs; mais au moins on fut en repos du côté des ennemis. Les Consuls d'après furent C. Menenius, & P. Sestius Capitolinus, & durant leur Consulat on ne parla point de guerres étrangeres; mais il y eut quelques émotions dans la Ville.

9. Cependant, les Ambassadeurs étoient déja de retour avec les Loix qu'ils avoient aportées d'Athenes; & cela étoit cause que les Tribuns pressoient vivement que l'on commençât à faire établir des Loix. On résolut en cette occasion d'élire dix hommes, desquels on ne pourroit apeller, & qu'il n'y auroit point d'autre Magistrature en cette année. On fut quelque tems en dispute, si l'on admettroit entre eux des personnes d'entre le Peuple; Mais enfin on remit toute cette Charge au Senat, à condition que la Loi Icilie sur le sujet du mont Aventin, & les autres loix sacrées ne seroient point abolies.

To. Ainſi trois cens & un an après la fondation de la Ville, on changea une autre fois la forme de l'Etat: Car comme autrefois l'autorité & puiſſance avoit été transferée des Rois aux Conſuls, ainſi elle paſſa alors des Conſuls aux Decemvirs. Mais ce changement fut moins remarquable que le premier, parce qu'il ne fut pas de durée. En effet, comme cette ſorte de Magiſtrat ſe licentia dès ſon commencement; ſa licence fut cauſe de ſa perte, & l'on remit le nom & l'autorité des Conſuls entre les mains de deux hommes ſeulement. On créa pour Decemvirs Ap. Claudius, T. Genutius, P. Seſtius, L. Veturius, C. Julius, A. Manlius, Ser. Sulpitius, P. Horatius. T. Romilius, & Sp. Poſthumius. On élut Claudius & Genutius, qui avoient été déſignez Conſuls pour cette année, afin de leur rendre pour cet honneur un autre honneur; & l'on fit le même traitement à Seſtius l'un des Conſuls de la précedente année, d'autant qu'il avoit propoſé cette affaire au Senat contre la volonté de ſon Collegue. On admit auſſi dans cette Charge les trois Ambaſſadeurs qui avoient été à Athenes, afin de les récompenſer par cet honneur du travail d'un ſi long voyage; & d'ailleurs on eſtimoit que comme ils s'étoient inſtruits dans la connoiſſance des Loix étrangeres, ils étoient plus capables d'établir dans la Ville de nouvelles Loix. Les autres dont on fit le choix, ne furent choiſis que pour remplir le nombre de dix. L'on dit même que par les derniers ſuffrages ils furent élus vieux & caducs comme ils étoient, afin qu'ils s'opoſaſſent aux réſolutions des autres avec moins de courage & de vigueur. Appius étoit le premier, & comme le chef de cette Magiſtrature, & en avoit toute la conduite, à cauſe de la faveur & du crédit qu'il avoit parmi la Multitude. Et certes il s'étoit fait un ſi grand changement en lui, que de perſecuteur cruel & ſevere qu'il avoit toûjours été du Peuple, il devint en un inſtant le flateur & le partiſan du Peuple. Chacun d'eux avoit ſon jour, & rendoit tour à tour

la Justice. Le jour que chacun présidoit, il avoit douze Licteurs qui marchoient devant lui avec les faisceaux & les haches, & les autres neuf avoient chacun un Huissier. Au reste, ils vivoient ensemble dans une parfaite intelligence, & étoient justes & équitables envers tout le monde, bien que leur union fût quelquefois inutile & préjudiciable aux particuliers.

11. Il suffira en cet endroit de raporter un exemple de leur moderation. Encore qu'ils eussent été créez avec une si grande autorité qu'il n'y avoit point d'apel de leur jugement, un jour comme on eut trouvé un corps mort enterré dans le logis de S. Sestius de maison Patricienne, & qu'il eut été exposé dans une assemblée du Peuple, C. Julius donna jour à Sestius pour répondre sur un crime si étrange & si manifeste; il l'accusa devant le Peuple, encore qu'il fut son Juge legitime; & retrancha de son autorité en cette occasion, afin d'augmenter la liberté du Peuple, de la puissance qu'il ôtoit à sa Charge. Or d'autant que les grands & les petits estimoient cette Justice incorruptible & sainte, étant sortie comme d'un Oracle, on commença à travailler à faire des Loix; & les Decemvirs de qui tout le monde les attendoit avec une extrême impatience, firent assembler le Peuple, & lui en proposerent dix tables. Ainsi après avoir souhaité un succès heureux & favorable à la République, aux Romains, & à leurs enfans, ils les prierent *de lire & d'examiner les Loix qu'ils avoient proposées; & remontrerent qu'autant que l'esprit de dix hommes étoit capable de pourvoir aux choses, ils avoient tâché de faire des loix égales pour tout le monde; que néanmoins l'esprit & les conseils de plusieurs devoient être plus considerez; Qu'ils regardassent donc chaque chose en particulier; qu'ils en conferassent ensemble, & qu'ensuite ils declarassent en public ce qu'ils trouveroient en chacune ou de trop, ou de trop peu; Que par ce moyen le Peuple Romain auroit des Loix qu'il auroit faites lui-*

même plûtôt qu'il ne les auroit aprouvées. Enfin lorsqu'on crut les avoir assez considerées, on reçut les Loix des dix tables du consentement de toutes les Centuries; ce qui est encore aujourd'hui l'origine de cette prodigieuse quantité de Loix entassées les unes sur les autres, touchant le particulier & le public. Ensuite il courut un bruit qu'il manquoit deux tables aux Loix, & que si on les ajoûtoit aux dix autres, on en feroit comme un corps parfait de tout le Droit Romain. C'est pourquoi, comme le jour de l'assemblée generale aprochoit, cette opinion donna un desir de créer encore des Decemvirs, au lieu de faire d'autres Magistrats. Car outre que le Peuple n'avoit pas moins d'aversion pour le nom des Consuls, que pour celui des Rois, il ne se soucioit plus de rechercher la protection des Tribuns, voyant que les Decemvirs souffroient si facilement qu'on apellât des uns aux autres. Mais après qu'on eut publié l'assemblée par trois jours de marché, touchant leur élection, une ambition si forte s'empara des premiers de la Ville, peut-être par crainte qu'une si grande autorité ne tombât entre les mains de personnes indignes, si elle n'étoit point recherchée: qu'ils faisoient caresse à tout le monde, & demandoient comme en supliant au même Peuple contre lequel ils avoient eu tant de differens & de disputes, cet honneur qu'ils avoient si puissamment combattu. Ainsi Appius oubliant sa gloire, & la mettant au hazard, après avoir passé par tant d'honneurs, montroit tant d'ardeur pour cette Magistrature, que vous eussiez été en doute si c'étoit un Decemvir, ou un prétendant à cette Charge. En effet, il témoignoit plus de passion à la demander qu'à l'exercer. Il calomnioit les plus grands; & louoit les moins considerables de tous ceux qui y aspiroient. On le voyoit dans la place au milieu des Duelliens, & des Icilliens ces grands amis du Tribunat; il se vendoit par eux au Peuple, & par eux il achetoit sa bienveillance. Mais enfin ses compagnons dans la

même Charge, qui avoient été jusques là particulierement portez pour lui, commencerent à jetter les yeux sur ses actions. Véritablement ils ne sçavoient quel étoit son but, mais au moins ils connoissoient bien qu'il n'y avoit rien de sincere en son procedé; Qu'il n'y avoit point d'aparence qu'un esprit si altier & si superbe pût montrer gratuitement tant de douceur & de courtoisie; Que s'abaisser comme il faisoit, & se rendre si familier avec les personnes privées, nétoit pas tant un témoignage d'un homme qui se hâtoit de sortir de Charge, que d'un homme qui cherchoit des voies pour y être continué. Néanmoins comme ils n'osoient ouvertement s'opoſer à son ambition, ils tâcherent par des complaisances de moderer l'impetuosité de cet esprit; & parce qu'il étoit le plus jeune de tous, ils lui donnerent d'un commun consentement la charge de tenir l'Assemblée. C'étoit un artifice qu'ils avoient trouvé pour l'empêcher de s'élire soi-même; Car personne jusque-là n'avoit jamais pris cette hardiesse, excepté les Tribuns du Peuple, qui en ont laissé à la République un pernicieux exemple. Cependant, Appius ayant accepté cette Charge, prit l'obstacle qu'on lui opoſoit pour une occasion de réussir en ses desseins. Et après qu'il eut en pleine Assemblée éloigné de cet honneur les deux Quintiens; Capitolinus & Cincinnatus, & outre quelques Citoyens du même merite & du même rang, G. Claudius son oncle qui soûtenoit puissamment le parti des Patriciens, il créa des Decemvirs, qui ne ressembloient pas aux autres par la splendeur de leur vie, & eut bien la hardiesse de se nommer lui-même. Véritablement les gens de bien improuverent cette action, mais ils l'improuverent seulement comme une choſe qu'ils ne s'imaginoient pas que personne eût jamais osé entreprendre. On créa avec lui M. Cornelius Maluginensis, M. Sergius, L. Minutius, Q. Fabius Vibulanus, Q. Petilius, T. Antonius Merenda, Ceſo Duellius, Sp. Oppius, Cornien & M. Rabuleius. Ce fut là

la derniere fois qu'Appius ſe déguiſa, & qu'il joua un autre perſonnage que le ſien : Car depuis il commença à reprendre ſon naturel ; & avant que ſes nouveaux Collegues entraſſent en Charge, il les forma ſur ſon humeur, & ſe les rendit entierement conformes. Ils s'aſſembloient tous les jours en ſecret, ſans admettre perſonne avec eux : & remplis des mauvais deſſeins qu'ils faiſoient ſecretement, ils commencerent à ne plus diſſimuler leur orgueil. On ne les abordoit que rarement, il n'y avoit rien de ſi difficile que de leur parler, & ils tinrent les choſes en cet état juſques au quatriéme de Mai, qui étoit un jour ſolemnel en ce tems-là, parce que c'étoit le jour que les Magiſtrats entroient en Charge. A peine y furent-ils entrez qu'ils rendirent le premier jour de leur Magiſtrature fameux & remarquable par des menaces, & par une terreur extraordinaire. Car encore que les premiers Decemvirs euſſent obſervé qu'un ſeul auroit les faiſſeaux, & que cette marque de puiſſance Royale paſſeroit tour à tour des uns aux autres, auſſi-tôt on les vit paroître chacun avec douze faiſſeaux devant ſoi. Ainſi la place fut remplie de ſix-vingt Licteurs, qui portoient devant eux des haches liées avec leurs faiſſeaux ; Et ces nouveaux Decemvirs diſoient pour leurs raiſons, *qu'ayant été créez avec une autorité ſi ſouveraine, qu'on ne pouvoit appeller de leur jugement, on n'avoit pas dû leur ôter la hache & le glaive.* Enfin on ne les pouvoit voir ſans ſe figurer une image de dix Rois : Auſſi la crainte s'augmenta non ſeulement parmi les perſonnes de baſſe condition, mais encore parmi les premiers du Senat, qui eſtimoient qu'on cherchoit une cauſe & un commencement de carnage ; & que ſi dans le Senat ou devant le Peuple on diſoit quelque parole qui reſſentît la liberté ancienne, on ſe ſervi-roit auſſi-tôt des verges & des haches, afin d'épouvanter les autres. Car outre que le Peuple n'avoit plus aucun recours, puiſqu'on lui avoit ôté la liberté des appellations, ils avoient ſuprimé les oppoſitions

d'un commun consentement, bien que les Decemvirs précedens eussent souffert que leurs Jugement fussént corrigez par les apellations des uns aux autres, & qu'ils eussent renvoyé devant le Peuple la connoissance de certaines choses qui sembloient de leur Jurisdiction. La crainte fut quelque tems également partagée entre tout le monde, mais peu à peu tout le fardeau en tomba sur le Peuple. Véritablement ils épargnoient la Noblesse, mais il exerçoient contre les petits toute sorte de rigueur & d'insolence; Et comme la faveur tenoit lieu de Justice auprès d'eux, ils ne consideroient que les personnes, & non pas le merite des causes. Ils faisoient dans le cabinet les Jugemens qu'ils prononçoient dans la place: Et si quelqu'un en apelloit devant un de leurs Collegues, il ne se retiroit jamais qu'avec un repentir de ne s'être pas tenu au premier Jugement qui avoit été rendu. On avoit même opinion non seulement qu'ils avoient résolu de continuer leurs violences dans le tems present, mais qu'ils avoient juré ensemble de ne point tenir d'Assemblée pour l'élection des Magistrats, afin que par un Decemvirat perpetuel ils se pussent conserver la puissance, dont ils s'étoient emparez. Alors les Plebeiens commencerent à jetter les yeux sur les actions & sur la contenance des Patriciens, & chercherent comme un rayon de liberté au même endroit, d'où auparavant ayant aprehendé la servitude, ils avoient précipité la République dans un état si déplorable. Mais les principaux du Senat avoient de la haine pour le Peuple aussi bien que pour les Decemvirs; & encore qu'ils n'aprouvassent pas ce qui se faisoit, ils estimoient néanmoins que ceux qui souffroient tant d'outrages les avoient justement meritez. Ils ne vouloient pas aider des gens qui étoient tombez dans la servitude, en pensant aller à la liberté avec tant de précipitation; ils contribuoient même à leur mauvais traitement, afin que le dégoût des choses presentes leur fit enfin desirer deux Consuls, & l'ancienne

cienne administration de la République. Déja la plus grande partie de l'an s'étoit écoulée, & l'on avoit ajoûté deux tables de Loix aux dix de l'année précedente; De sorte qu'il n'y avoit plus rien en quoi la République eût besoin de ce Magistrat, si ces loix eussent aussi été reçues par les suffrages des Centuries. C'est pourquoi l'on attendoit qu'on publiât au plûtôt l'Assemblée du Peuple pour l'élection des Consuls; & la Multitude de son côté ne songeoit qu'aux moyens de rétablir l'autorité des Tribuns, comme la défense & l'apui de sa liberté. Cependant il ne se faisoit point de mention d'Assemblée, & les Decemvirs qui du commencement ne faisoient venir alentour de leurs personnes que des partisans des Tribuns, parce que cela plaisoit au Peuple, ne se faisoient plus accompagner que par de jeunes Patriciens, dont les troupes environnoient leurs Tribunaux. Ainsi les Decemvirs maltraitoient la Multitude, & renversoient tout ce qui concernoit ses interêts, & la fortune se déclaroit pour les plus forts en toutes les choses qu'ils se proposoient. On n'épargnoit plus la populace; on en faisoit battre quelques-uns à coups de verges, on faisoit mourir les autres; & afin que la cruauté ne fût pas sans fruit & sans récompense, la confiscation des biens suivoit le suplice de leurs Maîtres. La jeune Noblesse gagnée & corrompue par un salaire si honteux, non seulement ne s'opposoit pas à tant d'outrages, mais elle montroit à découvert qu'elle aimoit mieux sa licence, que la liberté de tout le monde. Le quinziéme jour de Mai étant venu sans avoir substitué d'autres Magistrats, on vit paroître en public au lieu de Decemvirs dix hommes privez, non seulement avec les marques de l'autorité, mais encore avec dessein de ne se point démettre de leurs Charges. Cela ressembloit sans doute à la Souveraineté des Rois; on déploroit la liberté comme une chose perdue, & qu'on ne pouvoit jamais recouvrer: Et en effet on n'en voyoit point de défenseur, & il n'y avoit point

d'aparence qu'il y en eût à l'avenir. Non seulement tout le Peuple Romain avoit perdu le courage; mais ses voisins commençoient à le mépriser, & ne pouvoient endurer que l'Empire demeurât où la liberté n'étoit pas. Les Sabins en grandes troupes firent des courses dans le territoire de Rome, & après avoir pillé bien avant dans le pays, & emmené impunément & sans être poursuivis un grand butin d'hommes & de bétail, toute leur armée qui s'étoit répandue en divers endroits, se ramassa à Erete, & où ils camperent. Ils fondoient leur esperance sur la division des Romains, & s'imaginoient que leurs discordes empêcheroient de lever des gens de guerre. Cependant la Ville prit l'épouvante, non seulement de cette nouvelle, mais encore de la fuite des païsans qui s'y venoient réfugier de tous côtez. Les Decemvirs tinrent conseil sur ce qu'on feroit en cette occasion; & comme ils étoient déja destituez de forcer entre la haine du Senat & celle du Peuple, la fortune leur donna un autre sujet de crainte. Car d'un autre côté les Eques s'étoient campez en Algide, & de là ils venoient piller les terres de Tusculé, comme le raporterent à Rome les Députez des Tusculans, qui demandoient du secours. Cela troubla les Decemvirs, & les obligea de consulter le Senat, pour sçavoir ce qu'on feroit contre ces deux guerres qui menaçoient la Ville en même tems. Ils commanderent donc que le Senat s'assemblât, n'ignorant pas quelle tempête d'inimitiez & de haine étoit prête de fondre sur eux: Que chacun leur imputeroit la cause des desolations de la campagne, & du peril où l'on étoit; & qu'on prendroit de là sujet d'essayer d'abolir leur Charge, s'ils ne résistoient tous ensemble, & qu'ils n'usassent severement de leur puissance contre quelques-uns des plus hardis, pour réprimer les efforts & la violence des autres. Lorsqu'on eut ouï dans la place la voix du Crieur public, qui ordonnoit aux Senateurs d'aller trouver des Decemvirs à la Cour, comme cela étoit nouveau, par-

ce qu'il y avoit déja long-tems qu'ils avoient perdu la coutume de consulter le Senat, tout le Peuple en fut étonné. On ne sçavoit ce qui étoit arrivé pour renouveller une chose dont on s'étoit desaccoutumé depuis un si long espace de tems; mais on disoit qu'il faloit rendre graces à la guerre & aux ennemis, si l'on pratiquoit encore quelque chose de ce qu'on avoit accoutumé de faire dans une Ville libre. Chacun regarde aussi-tôt de tous les côtez de la place pour remarquer quelque Senateur, mais il en découvre fort peu: Et jettant l'œil ensuite du côté de la Cour, on voit les Decemvirs comme dans une solitude, n'y ayant personne avec eux. Les Decemvirs attribuoient cela à leur gouvernement, que l'on n'aimoit pas, & la Multitude disoit que le Senat ne vouloit pas s'assembler, parce que des personnes privées n'avoient point de droit de le convoquer. Que ceux qui redemandoient la liberté, ne manqueroient pas de trouver un Chef, si le Peuple vouloit suivre le Senat, & qu'il ne voulut pas souffrir des levées, comme le Senat n'avoit pas voulu s'assembler quand il avoit été mandé. Voilà les murmures de la Multitude. Cependant à peine y avoit-il un Senateur dans la place, & il y en avoit fort peu dans la Ville. L'indignité des choses presentes les avoit obligez de se retirer à la campagne, où ayant perdu le soin des affaires publiques, ils ne veilloient qu'à leurs affaires particulieres, s'imaginant qu'ils s'éloignoient des injures & des outrages, à proportion qu'ils se retiroient de la compagnie, & du commerce de ces Maîtres insuportables. Après qu'ils eurent été apellez, & qu'ils n'eurent point comparu, on envoya des Huissiers de part & d'autre dans leurs maisons prendre des gages, & pour s'informer en même tems, si ce n'étoit point de dessein formé qu'ils refusoient de venir. Les Huissiers raporterent que les Senateurs étoient aux champs; & cette nouvelle plut davantage aux Decemvirs, que si on leur eût raporté que le Senat étoit dans la Ville, & qu'il

refusoit d'obéir. Ils ordonnerent là-dessus qu'ils seroient encore apellez, & que le Senat s'assembleroit le lendemain. Il s'assembla véritablement en plus grand nombre qu'ils ne pensoient, & la Multitude en conçut cette opinion, que la liberté étoit trahie par le Senat, puisqu'il avoit obéi à des personnes privées, qui étant déja hors de Charge, n'avoient plus de droit de le convoquer. Mais j'ai apris que, s'ils vinrent au Senat par obéissance, ils n'y vinrent pas avec dessein de dire servilement leur opinion. Car on dit que quand Appius Claudius eut fait son raport, Valerius Petitus demanda qu'avant qu'on recueillît par ordre les opinions, il lui fût permis de parler de la République. Que les Decemvirs lui en ayant fait défense avec menaces, il leur répondit qu'il iroit dire au Peuple ses sentimens, & que là-dessus il s'excita quelque bruit. Nous avons aussi apris que M. Horatius Barbatus ne parut pas en cette occasion avec moins d'ardeur & de force. *Il les apelloit les dix Tarquins, & leur remontra que les Rois avoient été autrefois chassez par les Valeriens, & par les Horaces; que ce n'étoit pas le nom de Roi qui étoit alors odieux au Peuple, puisqu'il est permis d'apeller Jupiter de ce nom. Que Romulus le fondateur de la Ville, & ceux qui avoient depuis commandé, avoient été apellez Rois, & qu'on l'avoit retenu dans les sacrifices, comme un nom celebre & venerable. Qu'on avoit seulement detesté l'orgueil & la violence d'un Roi; & que si on n'avoit pû souffrir ses défauts en un Prince legitime, où en l'un de ses enfans, y auroit-il quelqu'un qui les voulût endurer en des personnes privées? Qu'ils prissent garde qu'en empêchant de parler librement dans le Senat, ils ne donnassent occasion de faire au dehors de justes plaintes. En effet qu'il ne voyoit pas, encore qu'il ne fût qu'homme privé, pourquoi il n'auroit pas autant de droit de faire assembler le Peuple, qu'ils en avoient de faire assembler le Senat. Qu'ils éprouveroient quand ils voudroient, de combien la*

paſſion de défendre ſa liberté eſt plus forte & plus violente, que le deſir de conſerver une domination injuſte. Qu'ils parloient de la guerre des Sabins, comme ſi le Peuple Romain avoit une plus grande guerre à ſoûtenir que contre eux-mêmes, qui ayant été créez pour établir de bonnes Loix, n'avoient laiſſé dans la Ville aucune juſtice, qui avoient empêché les Aſſemblées, qui avoient ſupprimé les Magiſtratures annuelles, qui avoient ôté l'uſage de commander l'un après l'autre, comme l'unique moyen de rendre la liberté égale, & qui n'étant qu'hommes privez avoient les faiſſeaux & l'autorité Royale. Que depuis que les Rois avoient été chaſſez, on avoit créé des Magiſtrats du corps du Senat, & qu'enſuite après la retraite du Peuple ſur le Mont Sacré, on en avoit créé qui étoient du Peuple même: Qu'il leur demanderoit volontiers de quel parti ils étoient: Que s'ils répondent du parti du Peuple, qu'ont-ils fait par ſes ſuffrages, & par ſon conſentement? Tiendront-ils auſſi le parti du Senat, ſi preſque depuis un an ils n'ont point fait aſſembler le Senat, & ſi le faiſant alors aſſembler ils défendent de parler en faveur de la République? Qu'au reſte ils ne devoient point tant eſperer en la crainte d'autrui, puiſque les choſes que l'on ſouffroit étoient beaucoup plus fâcheuſes que toutes celles qu'on pouvoit craindre. Horace parla avec cette force, & comme les Decemvirs ne ſçavoient s'ils devoient montrer leur colere, ou s'adoucir à ces paroles; & que même ils ne voyoient pas quelle iſſue auroit cette affaire, C. Claudius qui étoit oncle d'Appius Decemvir, fit un diſcours plus rempli de prieres que de réprimandes. Il ſuplia Appius par les menaces de ſon pere, *Qu'il conſiderât davantage la tranquilité d'une Ville où il avoit pris naiſſance, que l'injuſte ligue qu'il avoit faite avec ſes Collegues: Qu'il demandoit cela plûtôt pour lui que pour la République, parce que ſi elle ne pouvoit avoir juſtice du conſentement de ſes Magiſtrats, elle l'obtiendroit un jour en dépit d'eux: mais qu'il naiſſoit ordinairement de grandes haines & de grandes inimitiez des gran-*

des contestations, & qu'il en aprehendoit les évenemens. Bien que les Decemvirs ne vouluſſent pas endurer qu'on parlât d'autre choſe que de ce qui avoit été proposé, ils eurent honte néanmoins d'interrompre Claudius. Il acheva donc de dire ſon avis, & remontra que le Senat ne devoit rien ordonner ſur la propoſition qu'on avoit faite. Tout le monde conclut de là, qu'il jugeoit que ces Decemvirs n'étoient que perſonnes privées, & pluſieurs Conſulaires furent de ſon ſentiment. On propoſa auſſi une autre opinion plus ſevere en aparence, mais qui ſembla plus foible & de moindre effet. Ce fut de faire aſſembler les Patriciens, afin d'élire un Entreroi; car autrement c'étoit en quelque ſorte reconnoître ces dix hommes pour Magiſtrats, puiſque le Senat s'étoit aſſemblé par leur ordre; au lieu que celui qui avoit été d'avis qu'on ne fit aucune ordonnance, les rendoit par ce moyen perſonnes privées. Mais comme le parti des Decemvirs étoit déja prêt à tomber, L. Cornelius Maluginenſis frere de M. Cornelius Decemvir, qui de tous les Conſulaires avoit été à deſſein réſervé pour dire le dernier ſon opinion, favoriſa ſon frere & ſes compagnons, en feignant de l'inquiétude pour cette guerre: Il dit *qu'il s'étonnoit par quelle avanture il étoit arrivé, que ceux qui avoient eux-mêmes demandé le Decemvirat attaquaſſent les Decemvirs; ou par quelle raiſon depuis tant de mois que la Ville avoit toûjours été en repos, on n'avoit point conteſté que les Magiſtrats qui avoient le gouvernement fuſſent legitimes; & que maintenant que les ennemis étoient preſque aux portes de Rome, on jettoit la ſemence d'une diſcorde civile; ſi ce n'eſt qu'ils eſperoient que dans le trouble & la confuſion des affaires, on ne verroit pas ſi clair dans les choſes qui ſe feroient. Qu'au reſte il étoit aſſuré que parmi tant d'autres ſoins qui embarraſſoient les eſprits, il n'y avoit perſonne qui pût faire aucun préjugé d'une affaire ſi importante; Que pour lui il étoit d'avis, ſur ce que Valerius & Horatius accuſoient les*

Decemvirs de ne s'être pas démis de leurs Charges dès le quinziéme jour de Mai, qu'on remit cette affaire à un autre tems, pour l'examiner dans le Senat, quand les guerres seroient finies: & qu'on auroit rendu à la République la tranquilité & la paix. Que dès l'heure presente Appius Claudius qui sçavoit bien qu'il devoit rendre compte de l'Assemblée qu'il avoit tenue comme Decemvir pour créer de nouveaux Decemvirs, se disposoit à faire voir s'ils avoient été créez pour un an seulement, ou pour autant de tems qui s'en passeroit, jusqu'à ce qu'on eût publié toutes les Loix. Qu'il lui sembloit que pour le present on devoit oublier toutes choses, afin de ne penser qu'à la guerre. Que si on estimoit que ce fut seulement un faux bruit, & que la nouvelle aportée non seulement par les Courriers, mais encore par les Deputez des Tusculans ne fut qu'une chose vaine, il étoit d'avis qu'on envoyât des espions qui donnassent plus de connoissance de la verité. Que si au contraire on vouloit croire les Courriers & les Deputez, il falloit lever au plûtôt des gens de guerre. Que les Decemvirs devoient avoir la conduite des armées, pour les mener où chacun d'eux le jugeroit à propos; & qu'enfin on ne devoit rien avoir en plus grande consideration que cette affaire. Les plus jeunes des Senateurs avoient déja obtenu que cette opinion seroit suivie, lorsque Valerius & Horatius se leverent plus irritez qu'auparavant, demandant à haute voix: *Qu'il fut permis de dire son avis sur ce qui concernoit la République: qu'ils parleroient devant le Peuple, si la faction contraire les empêchoit de parler dans le Senat: que des personnes privées ne leur pouvoient imposer silence, ou dans la Cour, ou devant le Peuple, & qu'au reste ils n'étoient plus résolus de déferer à une autorité imaginaire.* Alors Appius estimant que sa puissance étoit ruinée, s'il n'opposoit l'audace à la violence: Certes, dit-il, ce ne sera pas le meilleur pour vous d'avoir parlé d'autres choses que de celles que nous propo-

ſons. Et comme Valerius perſiſtoit à dire qu'il ne ſe retireroit point pour des perſonnes privées, Appius commanda à un Liéteur de ſe ſaiſir de ſa perſonne. Mais il implora auſſi-tôt l'aſſiſtance du Peuple, & L. Cornelius ayant embraſſé Appius, non pas qu'il ſe ſoucîât beaucoup de celui qu'il feignoit de favoriſer, apaiſa tout le mal & tout le deſordre. Il fut permis par ſon entremiſe à Valerius, de dire tout ce qu'il voudroit; mais cette liberté ne s'étendit que juſqu'à quelques paroles, & n'empêcha pas les Decemvirs d'obtenir ce qu'ils s'étoient propoſé. D'ailleurs comme les Conſulaires & les plus vieux du Senat avoient quelque reſte de haine pour la puiſſance des Tribuns, dont ils s'imaginoient que le Peuple ſouhaitoit le rétabliſſement avec plus de paſſion, que de l'autorité Conſulaire, il aimoient preſque mieux que quelque tems après les Decemvirs ſe dépouillaſſent volontairement de leurs Charges, que de voir une autre fois ſoûlever le Peuple par l'envie & par la haine. En effet, il eſtimoient que, ſi en conduiſant doucement les affaires, le Gouvernement retomboit entre les mains des Conſuls, le Peuple pourroit facilement oublier les Tribuns, ou par les guerres qui ſurviendroient, ou par la moderation des Conſuls dans l'exercice de leurs Charges. Ainſi on leva des gens de guerre; le ſilence du Senat favoriſa cette levée; & parce qu'il n'y avoit point d'apel de l'autorité des Decemvirs, les jeunes gens répondirent à meſure qu'on les apelloit par leurs noms. Lorſqu'on eut enrôlé les légions, les Decemvirs regarderent entre eux leſquels devoient plûtôt aller à la guerte, & conduire des armées. Les premiers & les plus conſiderables de leur nombre étoient Q. Fabius & Appius Claudius. C'eſt pourquoi comme il y avoit aparence que la guerre ſeroit plus grande dans la Ville qu'au dehors, ils eſtimerent que la violence d'Appius étoit plus propre pour réprimer les mouvemens de la Ville: car Fabius avoit l'eſprit moins conſtant pour le bien, que prompt & porté aux armes. Et ce perſonnage, autrefois ex-

cellent pour la paix & pour la guerre, s'étoit changé de telle sorte par le Decemvirat & par l'exemple de ses Collegues, qu'il aimoit mieux ressembler à Appius, qu'à soi-même. On lui donna donc la charge de la guerre contre les Sabins, & l'on joignit avec lui M. Rabuleius & Q. Petilius. M. Cornelius fut envoyé en Algide avec L. Minutius, T. Antonius, Ceson Duellius, & M. Sergius; l'on ordonna que Sp. Oppius demeureroit dans la Ville avec Appius pour lui aider à la défendre, & qu'ils auroient la même autorité que tous les Decemvirs ensemble. Mais au reste la République ne fut pas mieux administrée dans la guerre que dans la Ville. Il est vrai qu'on ne pouvoit rien imputer aux Chefs, que de s'être rendus odieux à leurs Citoyens. Tout le reste du desordre arriva par la faute des soldats qui se laisserent vaincre à dessein, à leur honte & à la honte des Decemvirs, de peur d'avoir de bons succès par leur conduite, & sous leurs auspices. Ainsi les deux armées furent défaites par les Sabins proche d'Erete, & en Algide par les Eques. Ceux qui se sauverent d'Erete à la faveur de la nuit, vinrent camper sur une éminence proche de la Ville entre Fidenes & Crustumenie, où ne voulant point donner bataille contre les ennemis qui les avoient poursuivis, ils se contenterent de se défendre par l'assiete du lieu, & non pas par leur courage, & par leur armes. La lâcheté qu'on fit en Algide fut plus grande, mais aussi la défaite en fut plus sanglante. Car le camp des Romains fut pris & pillé, le soldat y perdit tout son bagage, & se retira à Tuscule, se confiant à la fidélité & la compassion de ses habitans, qui ne tromperent par ses esperances. Rome en fut si épouvantée, que sans songer davantage à la haine que l'on portoit aux Decemvirs, le Senat fut d'avis qu'on fit le guet par toute la Ville, & ordonna que tous ceux qui étoient capables de porter les armes montassent sur les murailles pour les défendre, & se missent en garde aux portes: qu'on envoyât pour renfort des armes à Tuscule: que les Decemvirs qui

s'étoient retirez de la forteresse de cette Ville, renfermassent leurs troupes dans un camp, & que les autres passassent de Fidenes dans le pays des Sabins, afin qu'en leur portant la guerre on détournât les ennemis du dessein de venir assieger Rome.

13. Les Decemvirs ajoûterent à tant de maux qu'on avoit reçus des ennemis deux méchantes actions; l'une à la campagne, & l'autre dans la Ville. Comme il étoient chez les Sabins, & qu'il étoit besoin d'aller reconnoître un lieu pour camper, ils y envoyerent L. Siccius, qui en haine des Decemvirs semoit secretement des discours parmi les soldats, touchant le rétablissement des Tribuns, & pour les faire souvenir de la retraite du Peuple sur le Mont Sacré. Mais ils donnerent charge aux soldats qu'ils envoyerent avec lui, de le tuer au premier endroit qu'ils trouveroient commode pour executer ce dessein. Véritablement ils le tuerent, mais ce ne fut pas sans vengeance. Car comme il étoit également robuste & courageux, & qu'il se défendit en homme de cœur, quelques-uns des traîtres demeurerent sur la place. Les autres vinrent dire dans le camp, que Siccius étoit tombé dans une embuscade, & qu'il avoit été tué avec quelques soldats en combattant courageusement. On crût d'abord ce qu'ils disoient; mais ensuite sa compagnie étant allée sur les lieux, par la permission des Decemvirs, afin d'enterrer les morts, assura qu'il avoit été tué par les gens qui l'accompagnoient, parce que de tous ceux qui étoient demeurez sur la place, il n'y en avoit pas un qui fût dépouillé: que Siccius encore armé étoit au milieu d'eux, que tous ceux qui étoient morts avoient le corps tourné vers lui, & qu'on ne voyoit aucun des ennemis, ni aucune marque de leur retraite. Ainsi ils remplirent tout le camp de haine; & même l'on vouloit que Siccius fût à l'heure même transporté à Rome, si les Decemvirs ne se fussent hâtez de lui faire des funerailles militaires aux dépens du Public, les plus magnifiques qu'il leur fut possible. Il fut inhumé

avec un deuil extrême de toute l'armée, & les Decemvirs en furent en très-mauvaise réputation parmi les soldats. L'autre action détestable qui suivit celle-là fut commise dans la Ville, & fut un effet de lubricité, dont l'évenement ne fut pas moins funeste que l'infortune de Lucrece, qui chassa les Rois de la Ville, & tout ensemble du trône par son violement, & par sa mort. Ainsi afin que les Decemvirs eussent non seulement la même fin que les Rois, mais que la même cause leur fît perdre la puissance & l'autorité, App. Claudius devint si passionnément amoureux d'une fille d'entre le Peuple, qu'il se résolut de l'avoir de force. Le pere de cette fille s'apelloit L. Virginius, & tenoit un rang honorable dans l'armée d'Algide. C'étoit au reste un homme juste, & de bon exemple dans la paix & dans la guerre. Sa femme avoit les mêmes qualitez, & leurs enfans avoient été fort bien élevez. Ils avoient promis leur fille à L. Icilius, qui avoit été Tribun, homme violent, & qui avoit déja montré son zéle pour la cause & pour le parti du Peuple. Appius voyant donc cette fille déja grande, & avec une beauté accomplie, passionné d'amour pour elle, s'efforça premierement de la gagner par des presens & par des promesses. Et enfin ayant reconnu que la pudicité de cette fille étoit une garde fidéle qu'il ne pourroit jamais corrompre, il résolut de l'avoir de force, & d'user de violence. Il donna charge à M. Claudius l'un de ses Partisans de la demander en Justice comme son esclave, & de contester fortement contre ceux qui demanderoient que durant la cause elle fût mise en liberté, s'imaginant qu'il viendroit facilement à bout de son entrepriſe détestable, parce que son pere étoit absent. Comme cette fille venoit dans la place, car il y avoit là des écoles où l'on aprenoit à lire & à écrire, ce ministre de la lubricité du Decemvir jetta les mains sur elle, & dit qu'elle étoit née de son esclave, & que par consequent elle étoit aussi esclave. Ainsi il lui commanda de le suivre, ou qu'autrement il l'emmeneroit de force. A ce discours cette

pauvre fille s'étonna, & quantité de monde accourut aux cris que fit sa nourrice, qui imploroit l'assistance & la protection du Peuple. On fait résonner en même tems les noms de Virginius son pere, & celui d'Icilius son fiancé, qui étoient des noms agréables à la Multitude: & comme ils étoient connus de tout le monde, le respect qu'on avoit pour eux, & l'indignité de cette action gagnerent pour cette fille les esprits & la recommandation de tous les assistans. Elle étoit déja comme à couvert de la violence, lorsque celui qui la demandoit comme son esclave, dit à l'assemblée qu'il n'étoit pas besoin que le Peuple s'émût, parce qu'il ne vouloit rien faire par la force, mais toutes choses par la Justice. Aussi-tôt il apelle en jugement cette fille, qui fut persuadée à le suivre par les personnes qui étoient presentes. On alla devant le Tribunal d'Appius. Le demandeur expose son affaire devant un Juge, qui sçavoit toute la piece; il se plaint devant Appius qui en étoit l'auteur, & le principal acteur, que cette fille étoit née en sa maison, qu'elle en avoit été dérobée secretement, & transportée en celle de Virginius, où elle avoit été supposée pour sa fille: qu'il produiroit de bons témoins de ce qu'il disoit, & qu'il le prouveroit au jugement même de Virginius, qui avoit le principal intérêt en cette injure; mais qu'il étoit juste cependant qu'une esclave suivît son maître. Les Avocats de la fille remontrent que son pere étoit absent pour le service de la République: qu'il réviendroit dans deux jours si on lui en donnoit avis: qu'il étoit injuste qu'on assaillît un pere en son absence sur l'état de ses enfans: que partant ils demandoient que la chose fût laissée en son entier jusqu'à l'arrivée de Virginius: que suivant la Loi qu'il avoit faite lui-même, il ordonne que cette fille sera laissée en liberté jusqu'à ce tems-là, & qu'il ne souffre pas qu'une fille déja en âge d'être mariée, coure fortune de son honneur plûtôt que de sa liberté. Appius fit un long discours avant que de rendre son jugement. Il dit *entre autres choses que la Loi*

dont les amis de Virginius faiſoient un prétexte à leur demande, témoignoit aſſez clairement combien il favoriſoit la cauſe de la liberté. Qu'au reſte il ſeroit toûjours le défenſeur & l'apui de cette Loi, pourvu qu'elle ne puiſſe varier par la qualité des perſonnes ou par les circonſtances des choſes. Car pour ce qui concerne les autres filles que l'on maintient être libres, comme chacun peut agir par la Loi, il faut ſeulement faire droit à ceux qui ſont intéreſſez. Mais pour ce qui regarde celle qui eſt ſous la puiſſance d'un pere, il n'y a perſonne que lui à qui le maître en doive céder la poſſeſſion. Que partant il veut bien qu'on faſſe venir le pere, ſans toutefois que cela puiſſe préjudicier à celui qui la redemande comme eſclave, & l'empêche d'emmener la fille, pourvu qu'il promette de la repreſenter à l'arrivée de celui qui ſe dit ſon pere. Il y eut beaucoup de monde qui murmura contre l'injuſtice de cet arrêt, mais perſonne n'eut la hardieſſe de ſe preſenter pour le contredire. Cependant, P. Numitorius oncle de la fille, & Icilius ſon fiancé arriverent, & ſe firent faire place au travers de la Multitude, qui les laiſſa librement paſſer. Tout le monde crut que par l'arrivée principalement d'Icilius on pourroit réſiſter à Appius; mais auſſi-tôt un Licteur vint dire que l'affaire étoit jugée, & repouſſa Icilius malgré ſes proteſtations & ſes cris. Certes cette injure étoit ſi grande, qu'elle eut pu mettre en furie le plus moderé de tous les hommes. *Il faut*, dit-il, *Appius, que tu me faſſes ſortir de devant toi à coups d'épée, afin que tu obtiennes en ſecret ce que tu veux tenir caché. Je dois épouſer cette fille, & je dois l'épouſer pudique & ſage. Fais donc ſi tu veux aſſembler tous les Licteurs & les ſatellites de tes Collegues; commande qu'on prépare les verges & les bâchos; mais aſſure-toi que la fiancée d'Icilius ne demeurera point en d'autre maiſon qu'en la maiſon de ſon pere. Non certes elle n'ira point autre part, encore que vous ayez ôté à la Multitude les deux plus fortes défenſes de la liberté, la pro-*

lection des Tribuns, & la faculté d'apeller devant le Peuple, & que par ce moyen vous ayez donné un empire à vos convoitises sur nos enfans, & sur nos femmes. Exercez vos barbaries sur notre dos, & contre nos têtes; mais qu'au moins la pudicité demeure en asſurance parmi nous. Si on fait quelque violence à cette fille, j'implorerai pour mon épouſe le ſecours du Peuple Romain; Virginius, l'aſſiſtance des ſoldats pour ſa fille unique; & tout le monde avec nous, l'aide des Dieux & des hommes; & jamais votre jugement ne s'executera qu'on ne m'ait arraché la vie. Je vous conjure, Appius, de conſiderer ce que vous allez entreprendre. Quand Virginius ſera venu, il verra ce qu'il doit faire de ſa fille: & je veux bien qu'il ſçache qu'il doit lui chercher un autre parti, s'il conſent qu'elle demeure entre les mains de celui qui prétend qu'elle eſt ſon eſclave. Cependant je perdrai plûtôt la vie que d'abandonner ma fiancée, où l'on attaque ſa liberté. Le Peuple murmuroit déja, & il y avoit aparence que le bruit deviendroit plus grand: car les Licteurs envelopoient déja Icilius, & néanmoins on ne paſſa point les menaces. Appius remontroit, *que la défenſe de cette fille n'étoit qu'un prétexte que prenoit Icilius: que c'étoit un ſéditieux qui ne tendoit qu'au Tribunat, & qui tâchoit par ce moyen d'ouvrir la porte à quelque ſédition; mais que pour ce jour-là il ne lui en donneroit point de ſujet. Que néanmoins il vouloit bien lui aprendre que ce n'étoit pas ſon inſolence, mais la conſideration de Virginius, & le reſpect du nom de pere, & de la liberté attaquée, qui l'obligeoient de ſuſpendre ſon jugement: que par cette raiſon il ne prononceroit rien pour cette journée, & qu'il prioit Claudius de relâcher de ſon droit, & de conſentir que cette fille demeurât en liberté juſqu'au lendemain. Que ſi le pere ne revenoit en ce tems-là, il témoigneroit à Icilius, & à ſes ſemblables, que la Loi ne manquoit pas de défenſeur, ni le Decemvir de réſolution & de courage: qu'au reſte il n'apelleroit point à ſon*

secours les Licteurs de ses Collegues, pour réprimer les auteurs de la sédition, & qu'il se contenteroit des siens pour les ranger à leur devoir. Ce délai ayant été accordé, & les Avocats de la fille s'étant retirez, on résolut premierement d'envoyer à la porte de la Ville le frere d'Icilius, & le fils de Numitorius, jeunes hommes vigilans & actifs, afin d'aller de là au camp avec toute la diligence qu'ils pourroient, pour en faire venir Virginius, parce que le salut de la fille dépendoit du promt retour de celui qui devoit maintenir sa liberté. Ils firent donc ce qui leur avoit été enjoint, & porterent promtement cette mauvaise nouvelle à Virginius. Cependant, celui qui prétendoit que la fille étoit son esclave presse Icilius, & lui demande caution. Icilius répond qu'il étoit prêt de lui satisfaire, tâchant par ce moyen de gagner du tems, afin que ses courriers eussent loisir d'avancer, & d'aller au camp. Aussi-tôt le Peuple leve les mains de tous côtez, & chacun se montre prêt à se rendre caution pour Icilius, qui répondit les larmes aux yeux : *Je vous rends graces*, dit-il, *nous nous servirons demain de votre faveur, mais pour aujourd'hui nous avons assez de cautions.* Ainsi la miserable Virginie fut remise en liberté à la caution de ses parens. Quant à Appius, il demeura quelque tems encore en son siege, de peur qu'on ne crût qu'il ne fût venu à l'Audience que pour cette affaire ; mais voyant que toutes les autres cessoient par le trouble où l'on étoit de celle-ci, il se retira en sa maison, & écrivit à ses Collegues qui étoient au camp, *qu'ils ne donnassent pas à Virginius son congé, & qu'au contraire ils le missent en bonne garde.* Mais ce détestable avis fut reçu trop tard. Virginius avoit déja pris son congé, il étoit parti dès le soir, & les lettres d'Appius touchant sa retention n'arriverent que le lendemain au matin. Aussi-tôt qu'il fut jour, toute la Ville s'assembla dans la place, en impatience du succès de cette affaire. Virginius vêtu de tristes habits y amena sa fille en même équipage avec quelques Dames qui l'accompa-

gnoient, & un grand nombre d'Avocats & de Partisans. Ainsi il va de part & d'autre parmi le Peuple; il embrasse tantôt les uns & tantôt les autres, & les prie de lui donner secours, non pas comme une chose qu'ils n'attendoient que de leur bonne volonté & de leur faveur, mais comme une chose qu'ils lui devoient : *Qu'il étoit tous les jours dans les armées & dans les batailles, pour la défense de leurs enfans & de leurs femmes; & qu'il s'en trouveroit peu qui eussent fait dans la guerre de plus grandes & de plus glorieuses actions : que lui servoit tout cela, si en un tems où la Ville étoit tranquile & sans apprehension des ennemis, il faloit que ses enfans endurassent les mêmes outrages qu'on pourroit apprehender des ennemis, s'ils l'avoient prise par assaut?* Il disoit à peu près ces choses à tout le monde qu'il abordoit. Icilius de son côté tenoit le même discours; mais les femmes dont ils étoient accompagnez, touchoient bien plus l'Assemblée par leurs seules larmes, que n'eussent fait les plus fortes plaintes. Toutefois comme Appius étoit plûtôt forcené qu'amoureux, & qu'une furie avoit plûtôt troublé son ame qu'une passion d'amour, il monta sur son Tribunal, avec un esprit inexorable. Alors le demandeur se plaignit en peu de paroles, que les brigues & la faveur avoient empêché le jour précedent qu'on n'eût égard à son bon droit, & qu'on ne lui rendît justice. Mais avant qu'il eût achevé sa demande, & que Virginius eût eu le tems de répondre, Appius l'interrompit, & prit la parole. Peut-être que les anciens Auteurs avoient laissé par écrit le discours qu'il fit avant que de prononcer son Arrêt pour lui donner quelque couleur; mais parce que je ne trouve rien de vrai-semblable pour un Arrêt si infâme, il me semble que je dois dire nuement, & sans aucune affectation, ce que l'on sçait de cette histoire : qu'Appius ordonna que le demandeur retiendroit cette fille comme son esclave. D'abord, tout le monde demeura étonné d'un jugement si injuste & si horrible, & l'on de-

meura quelque tems ſans dire mot. Enfin comme Claudius ſe préparoit pour ſe ſaiſir de Virginie, qui étoit au milieu des Dames qui l'avoient accompagnée, & qui jetterent toutes enſemble un grand cri à l'inſtant qu'il voulut la prendre, alors Virginius ſon pere tendant les mains vers Appius : *Appius*, dit-il, *j'ai accordé ma fille à Icilius, & non pas à toi, & je l'ai nourrie pour être mariée quelque jour, & non pas pour être deshonorée. Veux-tu comme les bêtes aſſouvir tes convoitiſes indiferemment de tous côtez? Je ne ſçai pas ſi ce Peuple endurera cette indignité; mais je ne penſe pas que ceux qui ont les armes à la main ſe diſpoſent à la ſouffrir.* Lorſque celui qui la vouloit reprendre comme ſon eſclave, en eut été empêché par les femmes, & par les Avocats qui l'environnoient, le Crieur public fit faire ſilence, & le Decemvir comme aliené de ſon eſprit par la furie de ſon amour, commença à dire : *Qu'on avoit fait toute la nuit des aſſemblées & des factions pour exciter une ſédition dans la Ville; & que non ſeulement il l'avoit conjecturé par les paroles inſolentes qu'Icilius avoit dites le jour précedent, & par la violence de Virginius, dont il avoit pour témoin le Peuple Romain; mais qu'il l'avoit encore apris par pluſieurs autres témoignages que l'on ne pouvoit contredire. Que ſçachant bien la conteſtation & le deſordre qui ſe devoit faire, il étoit venu dans la place avec des gens armez, non pas pour troubler le repos de ceux qui demeureroient dans le devoir, mais pour châtier les perturbateurs de la tranquilité publique, ſelon la puiſſance que ſa charge lui en donnoit. Et partant*, dit-il, *il vous ſera plus avantageux de ne point remuer, & de vous tenir dans votre devoir. Va, Licteur, va fendre la preſſe, & fait le chemin à un Maître pour aller reprendre ſon eſclave.* Après qu'il eut fulminé ces paroles en furie, la Multitude s'ouvrit d'elle-même, & cette miſerable fille demeuroit comme une proie abandonnée à la brutalité. Alors Virginius ſe voyant privé de l'eſperance de

tout secours : *Appius*, dit-il, *je vous suplie premierement de pardonner à la juste douleur d'un pere ; si j'ai avancé contre vous quelque chose de trop libre & de trop hardi : & ensuite permettez moi devant cette fille d'interroger sa nourrice ; pour sçavoir la verité, afin que si c'est à faux que je suis apellé son pere, je m'en retourne de ce lieu avec moins de douleur & de tristesse.* Cette permission lui fut donnée, il tire donc à part & la fille & la nourrice, vers les boutiques qui sont proche du Temple de Cloacine * & qui sont aujourd'hui apellées les boutiques Neuves. Là ayant pris le couteau d'un boucher ; *Ma chere fille*, dit-il, *voilà le seul moyen par lequel je puis sauver ton honneur, & conserver ta liberté.* En même tems il lui porte le couteau dans le cœur, & se tournant vers le Tribunal d'Appius : *Je dévoue*, dit-il, *je dévoue par ce sang toi & ta tête.* Il se fit un grand bruit à cette épouvantable action. Appius commanda qu'on se saisît de Virginius, mais de quelque côté qu'il allât, il se faisoit faire passage avec le couteau qu'il tenoit ; & enfin comme il étoit défendu par la Multitude qui le suivoit, il arriva à la porte de la Ville. Cependant Icilius & Numitorius levent le corps de la fille, l'exposent aux yeux du Peuple, détestent le crime d'Appius, & déporent la beauté malheureuse de Virginie, & la necessité où son pere avoit été rédnit. Les femmes qui suivoient le corps crioient hautement : *Est-ce à cette condition qu'on doit mettre des enfans au monde ? Est-ce là le prix & la récompense de la chasteté ?* Enfin elles disoient toutes les autres choses que le ressentiment & la douleur peuvent en pareille occasion suggerer aux femmes, qui étant moins fortes contre les afflictions & les tristesses, en sont néanmoins plus capables d'exciter par leurs plaintes de la commiseration & de la pitié. Mais les cris de tous les hommes, & principalement d'Icilius, ne parloient que du rétablissement de la puissance des Tribuns qu'on avoit abolie ;

* *La Déesse des Egoûts & des Cloaques.*

tité de la faculté d'apeller au Peuple qu'on avoit ôtée ; & toutes les voix qu'on entendoit partoient de l'indignation publique. Ainſi la Multitude s'émut en partie par l'énormité de ce crime, & en partie par l'eſperance de recouvrer ſa liberté. Tantôt Appius fait apeller Icilius, & tantôt il commande qu'on ſe ſaiſiſſe de ſa perſonne, parce qu'il ne vouloit pas obéir. Enfin voyant qu'on ne vouloit point donner paſſage à ſes ſatellites, il ſe jette lui-même au milieu de la preſſe, accompagné d'une troupe de jeunes Patriciens, & commande qu'on le mette en priſon. Cependant, non ſeulement la Multitude s'étoit aſſemblée alentour d'Icilius, mais encore les Chefs de la Multitude L. Valerius & M. Horatius ; & en repouſſant les Licteurs : *Si on veut proceder ſelon les formes*, diſoient-ils, *nous défendrons Icilius contre une perſonne privée ; & ſi l'on veut uſer de forces, peut-être auſſi que nous ne ſerons pas les plus foibles.* Il ſe fit alors un grand tumulte ; car comme le Licteur du Decemvir ſe voulut ſaiſir de Valerius & d'Horatius, la fouſe du Peuple mit en pieces les faiſceaux ; Appius monte auſſi-tôt ſur la Tribune pour haranguer, Horatius & Valerius font la même choſe ; l'Aſſemblée les écoute favorablement, & au contraire on ne fit que du bruit alentour du Decemvir. De ſorte que, comme ſi Valerius eût eu en main l'autorité, il commandoit déja aux Licteurs d'abandonner une perſonne privée, lors qu'Appius perdant courage, & ſe voyant en danger de la vie, ſe retira le viſage couvert, & ſans être aperçu de ſes ennemis, dans une maiſon proche de la place.

14. En même tems Sp. Oppius ſe jette d'un autre côté dans la place, pour donner du ſecours à ſon Collegue ; mais il reconnut bientôt que la force l'emportoit par deſſus l'autorité. Enfin ſe voyant accablé d'une infinité d'avis qui lui venoient de tous côtez, la crainte le fit conſentir à faire aſſembler le Senat. Cela apaiſa l'émotion de la Multitude, qui eſperoit que, comme les déportemens des Decemvirs ne

plaisoient pas à la plus grande partie des Senateurs ; on ne manqueroit pas d'abolir cette sorte de Magistrature. Le Senat estima qu'il ne devoit pas imiter le Peuple, mais qu'il falloit sur tout prendre garde que l'arrivée de Virginius ne causât point de mouvement dans l'armée. C'est pourquoi l'on envoya les plus jeunes du Senat au camp, qui étoit alors en la montagne de Vecilie, afin d'avertir les Decemvirs d'employer tout leur pouvoir pour empêcher que les soldats ne fissent quelque sédition. Mais Virginius y avoit déja excité plus de trouble qu'il n'en avoit laissé dans la Ville : car outre qu'il y arriva avec une troupe de quatre cens hommes, que l'horreur & l'indignité de l'action avoit fait entrer à sa suite au sortir de la Ville, il se presenta dans le camp avec le couteau dans la main, encore tout détrempé du sang de sa fille. Et d'ailleurs, parce qu'on vit dans le camp beaucoup de robes de part & d'autre, on s'imagina qu'il étoit venu dans l'armée un plus grand nombre de Citoyens que l'aparence ne le faisoit croire. Or comme on lui eut demandé ce que signifioit l'équipage où l'on le voyoit, il demeura quelque tems sans répondre, & jetta seulement des larmes. Enfin lorsque ceux qui étoient accourus alentour de lui se furent un peu remis de leur étonnement, & qu'ils eurent fait silence, il dit de point en point toutes les choses de la même façon qu'elles s'étoient faites. Après cela levant les mains au Ciel, & apellant les soldats ses compagnons. *Ils les conjura de ne lui point imputer un crime dont Appius Claudius étoit l'auteur, & de ne le point chasser d'avec eux comme un meurtrier de ses enfans ; que la vie de sa fille lui eût été bien plus chere & bien plus précieuse que la sienne propre, s'il lui eût été permis de vivre libre & chaste tout ensemble. Que voyant qu'on se préparoit à la traiter comme esclave, afin d'être ensuite deshonorée, il avoit mieux aimé perdre son enfant par une mort violente, que de la conserver par l'ignominie. Que la pitié qu'il en avoit eue lui avoit fait commettre une espece de cruauté ; qu'il*

n'auroit pas survécu sa fille, s'il n'avoit eu esperance de vanger sa mort par le secours de ses compagnons. Qu'au reste ils avoient des filles, des sœurs, ou des femmes pour lesquelles ils devoient avoir de la crainte; que la convoitise d'Appius n'étoit pas morte avec sa fille, mais que son débordement s'augmenteroit d'autant plus, qu'il en demeureroit impuni. Qu'ils avoient un exemple dans la calamité d'autrui, qui leur enseignoit le moyen de se défendre d'un tel outrage; que pour ce qui le concernoit, il avoit déja perdu sa femme, & que sa fille qu'on avoit voulu empêcher de vivre pudique étoit morte d'une miserable mort, mais honorable & glorieuse. Qu'il tiroit au moins cet avantage de son malheur, qu'Appius ne pouvoit plus esperer de trouver en sa maison de quoi contenter ses convoitises; que s'il veut lui faire d'autres injures, il s'en défendra avec le même courage qu'il avoit défendu l'honneur de sa fille; qu'enfin tous les autres peres devoient prendre garde à eux & à leurs enfans. Après que Virginius eut prononcé ces paroles avec une forte voix, les soldats lui firent réponse qu'ils ne lui manqueroient jamais, ni pour le vanger de cette injure, ni pour défendre la liberté. En même tems les Citoyens revêtus de leurs robes se mêlant avec les soldats, mêlerent leurs plaintes avec celles de ce miserable pere, & remontrerent que toutes ces choses avoient été plus horribles à voir qu'elles n'étoient à les entendre; qu'au reste l'affaire étoit bien avancée dans Rome, & que depuis qu'ils étoient arrivez, il en étoit arrivé d'autres qui assuroient, qu'Appius ayant presque été massacré, étoit allé en exil. Ainsi ils toucherent de telle sorte les gens de guerre, qu'ils les obligerent de crier aux armes, de déployer les enseignes, & de marcher du côté de la Ville. Les Decemvirs étonnez de ce qu'ils voyoient, & du raport de ce qu'on avoit fait dans Rome, courent de part & d'autre dans le camp pour apaiser l'émotion: mais s'ils procedent par la douceur, on ne leur fait point de

réponſes; & s'ils veulent uſer de rigueur, les ſoldats leur répondent qu'ils ſont hommes, & qu'ils ont les armes à la main. Ils marchent donc en bataille vers la Ville, ils s'emparent de l'Aventin, & à meſure qu'ils voient du monde, ils l'exhortent de recouvrer la liberté, & de créer des Tribuns. Quant au reſte, on n'entendit aucune parole ni violente, ni injurieuſe. Cependant Sp. Oppius fait aſſembler le Senat: mais le Senat fut d'avis de ne pas aigrir les choſes, vû qu'il avoit donné lui-même quelque matiere de mutinerie. On députa à ces ſoldats trois Conſulaires, Sp. Tarpeius, C. Julius, & P. Sulpicius, pour lui demander de la part du Senat, par quel ordre ils avoient abandonné le camp, ou ce qu'ils prétendoient de s'être emparé du Mont-Aventin? & pourquoi ayant quitté la guerre qui ſe faiſoit contre les ennemis, ils venoient aſſaillir la Patrie? Ils ne manquoient pas de réponſe, mais ils manquoient d'un homme qui la portât; Et comme ils n'avoient point de Chef aſſuré, & que pas un ne ſe vouloit hazarder en répondant pour tous les autres, ils crierent tous enſemble qu'on leur envoyât L. Valerius, & M. Horatius, & qu'ils lui donneroient réponſe. Les Deputez s'étant retirez, Virginius parla aux ſoldats, & leur dit: *Qu'en une choſe qui n'étoit pas de grande importance on venoit de montrer de la crainte parce que l'on n'avoit point de Chef; & qu'encore qu'on eût fait une réponſe aſſez raiſonnable, néanmoins elle procedoit plûtôt du hazard, que d'un commun conſentement: que partant il étoit d'avis d'élire dix hommes qui euſſent l'intendance des affaires, & que pour faire honneur aux armes, ils fuſſent apellez Tribuns militaires.* Comme il eut été nommé le premier pour être honoré de cette Charge: *Je vous conjure*, répondit-il, *de réſerver cette eſtime que vous faites de ma perſonne, pour des occaſions plus favorables & à vous, & à moi. L'avanture de ma fille ne me permettra jamais en toute ma vie, de trouver quelques charmes & quelque conſolation dans les hon-*

veurs ; & d'ailleurs il ne seroit pas avantageux dans le trouble où est réduite la République, que ceux-là vous commandassent qui sont de plus près exposez à la haine & à l'envie. Si mon service vous est necessaire, je ne vous servirai pas moins quand je demeurerai dans les termes d'une condition privée. Ainsi l'on créa dix Tribuns militaires, & cependant l'armée qui étoit chez les Sabins ne demeura pas sans rien faire. On y abandonna aussi les Decemvirs par les poursuites d'Icilius & de Numitorius ; & le ressouvenir du meurtre de Siccius que le bruit du malheur de Virginie qu'on avoit voulu si honteusement deshonorer, avoit plus vivement excité, ne produisit pas de moindres mouvemens dans les esprits. Comme Icilius avoit grande connoissance de l'humeur & des affaires du Peuple, & qu'il aspiroit à la dignité de Tribun, aussi-tôt qu'il eut oui dire qu'on avoit créé sur l'Aventin des Tribuns militaires ; il donna ordre avant que de retourner à Rome, que les siens en creassent un même nombre avec une même puissance, de peur que l'élection que les soldats avoient faite, ne fût comme un préjugé de celle qu'on feroit dans la Ville, & qu'on créât Tribuns du Peuple ceux qui avoient été créez Tribuns militaires. Ils entrerent par la Porte Colline enseignes deployées, & après avoir traversé en bataille toute la Ville, ils se rendirent sur l'Aventin, où ils se joignirent à l'autre armée. On donna charge à ces vingt Tribuns militaires d'en choisir deux de leur nombre, pour avoir le gouvernement & le soin de toutes choses ; & ceux qui furent choisis furent M. Oppius & Sex-Manilius. Cependant le Senat étoit en grande inquiétude pour tout le corps de l'Etat, & touchant le general des affaires. Véritablement il s'assembloit tous les jours, mais il perdoit le tems en injures & en contestations inutiles, plûtôt qu'il ne l'employoit en déliberations salutaires. On reprochoit aux Decemvirs le meurtre de Siccius, la lubricité d'Appius, & la honte qu'on recevoit des

gens de guerre. On vouloit envoyer au Mont Aventin Valerius & Horatius ; mais ils n'y vouloient pas aller, qu'à condition que les Decemvirs se démettroient de cette Charge, dont ils devroient s'être démis dès l'année précedente. Les Decemvirs au contraire se plaignant qu'on les voulût réduire dans une condition privée, répondirent qu'ils ne se dépouilleroient point de leur autorité, qu'ils n'eussent fait publier les Loix pour l'établissement desquelles ils avoient été créez. Le Peuple ayant été averti par M. Duillius qui avoit été Tribun, qu'on ne résolvoit rien dans le Senat, & qu'on n'y employoit le tems qu'en des disputes perpetuelles, passa de l'Aventin sur le Mont Sacré : Car Duillius l'assura que le Senat ne se soucieroit d'aucune chose, qu'il ne vît la Ville deserte & abandonnée, *Que le Mont Sacré lui remettroit en memoire la constance & le courage du Peuple ; & qu'il connoîtroit par là qu'on ne pouvoit pacifier les choses que par le rétablissement de la puissance des Tribuns.* Les soldats ayant donc pris leur chemin par la voie qu'on apelle aujourd'hui Nomentane, & qu'on apelloit alors Ficulnée, allerent camper sur le Mont-Sacré, & imiterent la modestie de leurs Ancêtres, en s'abstenant de toute sorte de violence. Le Peuple y suivit l'armée, sans que personne à qui l'âge le pût permettre refusât de marcher. Les femmes & les enfans y suivirent leurs maris & leurs peres, & demandoient en s'en allant parmi les plaintes qu'elles faisoient, en qui elles se pourroient confier dans une Ville où la chasteté & la franchise ne pouvoient trouver d'assurance. Ainsi Rome devint une solitude par la retraite du Peuple, & l'on ne voyoit plus dans la place que quelques vieillards qui n'avoient pu suivre les autres. Cependant on ne laissa pas de faire assembler le Senat ; mais voyant que la place des assemblées ressembloit à un desert, alors il y en eut encore d'autres que Valerius & qu'Horatius qui commencerent à crier : *Hé quoi, Messieurs, qu'attendez-vous ? si les Decemvirs ne veulent*

veulent point mettre fin à leur opiniâtreté, ſouffrirez-vous que toutes choſes ſe ruinent, & que le feu ſe mette de tous côtez? Quant à vous Decemvirs, quelle eſt cette autorité que vous voulez retenir avec tant d'obſtination? Sur qui la voulez-vous exercer? Eſt-ce pour rendre juſtice à des maiſons & à des murailles? N'avez-vous point de honte de voir dans la place un plus grand nombre de vos Licteurs que de Citoyens? Que ferez-vous s'il prend envie aux ennemis de venir attaquer la Ville? Ou ſi la Multitude s'apercevant qu'on fait peu de compte de ſa retraite, vient ſe jetter contre nous avec les armes à la main? Voulez-vous que votre puiſſance ne finiſſe que par la chute de cette Ville? Certes il faut faire état de n'avoir plus deſormais de Peuple, ou il faut avoir des Tribuns. Nous nous paſſerons plûtôt de Magiſtrats Patriciens, que le Peuple de Plebeiens. Si autrefois il arracha du conſentement de nos peres cette nouvelle puiſſance qu'il n'avoit pas encore éprouvée, penſez-vous qu'il en ſouffre aiſément la perte, aujourd'hui qu'il a goûté ſes douceurs, vû même que nous n'exerçons pas nos Charges avec tant de moderation qu'il n'ait que faire de ſecours ni de protecteurs?

Enfin comme on faiſoit de toutes parts le même diſcours, les Decemvirs ſe rendirent, & declarerent que puiſqu'on le jugeoit à propos ils ſe ſoumettoient à la volonté du Senat. Ils demanderent ſeulement qu'on les défendit contre la haine & l'envie de leurs ennemis, & que par leur mort & par leur ſang on n'accoûtumât pas le Peuple à maltraiter les Senateurs. Ainſi Valerius & Horatius furent envoyez au Peuple, afin de le faire revenir & d'accommoder les choſes à telle condition qu'ils aviſeroient; & par même moyen on leur donna ordre de faire en ſorte qu'on ne maltraitât point les Decemvirs. Au reſte, ils furent reçus dans le camp avec une grande joie du Peuple, comme ayant été ſes liberateurs, & dans le commencement de l'émotion, & dans ſon iſſue; & on leur en fit de grands remercimens. Icilius

parla pour le Peuple, & fit la même choſe lorſqu'il fut queſtion de traiter, & que les Deputez demanderent quelles étoient ſes prétenſions. Mais comme tout avoit été reſolu avant l'arrivée des Députez, il demanda ſeulement des choſes, qui firent aſſez reconnoître qu'on avoit plus d'eſperance en la Juſtice qu'en la force. On ne demanda que le rétabliſſement des Tribuns, & la faculté des apellations, qui étoient l'aſile & le ſoulagement du Peuple avant la création des Decemvirs: & outre cela, qu'on n'accuſeroit deſormais perſonne d'avoir excité les ſoldats ou le Peuple à recouvrer la liberté par le moyen de cette retraite ſur le Mont Sacré. Mais on demanda avec ardeur le ſuplice des Decemvirs: car la Multitude vouloit qu'ils fuſſent mis en ſa puiſſance, & les menaçoit de les faire brûler tout vifs. A cela les Deputez firent cette réponſe: *Les choſes que vous avez demandées par avis & par conſeil ſont ſi juſtes & ſi raiſonnables, qu'on devoit vous les accorder, avant même que vous les euſſiez demandées. Car enfin vous ne demandez que des apuis de votre liberté, & non pas une licence de faire aux autres des injures. Il faut donc plûtôt pardonner à votre colere que de lui accorder aucunes choſes. Et certes vous ne vous laiſſez aller à la cruauté, que par la haine que vous avez pour la cruauté; & avant preſque que vous ſoyez libres, vous voulez déja commander à vos averſaires. Notre Ville ne ſera-t-elle jamais exemte de ſuplices? Le Senat ſera-t-il toûjours animé contre le Peuple, & le Peuple contre le Senat? Certainement vous avez plus beſoin d'un bouclier que d'une épée, & l'on eſt ſans doute aſſez abaiſſé, lorſqu'on vit dans une Republique ſous les mêmes Loix que les autres ſans faire outrage à perſonne, & ſans en recevoir de perſonne. Vous vous rendrez aſſez redoutables, quand vous aurez recouvré vos Magiſtrats & vos Loix, & que vous aurez le pouvoir de juger ſouverainement de nos vies & de nos fortunes. Alors vous en ordonnerez, ſelon le merite des cauſes*

dis-t'eſt aſſez maintenant de recouvrer la liberté. Chacun d'un commun conſentement ayant remis l'affaire en la diſpoſition des Députez, ils aſſurerent le Peuple qu'ils reviendroient dans peu de tems avec une entiere réſolution de toutes choſes. Lorſqu'ils furent de retour à Rome, & qu'ils eurent expoſé au Senat les prétenſions du Peuple, les Decemvirs qui croyoient qu'on dût parler de leur châtiment, & qui voyoient qu'on n'en parloit point, ne refuſerent rien de ce que le Peuple demandoit. Néanmoins Appius homme cruel, & par conſequent plus mal voulu que pas un, meſurant la haine qu'il penſoit qu'on lui portât par celle qu'il portoit aux autres: *Je n'ignore pas*, dit-il, *l'infortune qui me menace; je connois manifeſtement qu'on differe de nous attaquer juſqu'à ce qu'on ait donné des armes à nos ennemis. Il faut donner notre ſang à la haine & à l'envie; & pour moi je ne veux point differer de quitter le Decemvirat.* En même tems il fut ordonné par le Senat, que les Decemvirs ſortiroient au plûtôt de Charge; Que le ſouverain Pontife Q. Furius éliroit les Tribuns du Peuple, & qu'on n'imputeroit à crime à perſonne la retraite des ſoldats & du Peuple. Cela ayant été réſolu, & le Senat s'étant retiré, les Decemvirs s'en allerent dans la place des aſſemblées, & ſe démirent de leur Charge au grand contentement de tout le monde. Cette nouvelle fut portée au Peuple par les Députez, qui furent ſuivis par tous ceux qui étoient demeurez dans la Ville. Une troupe qui conduiſoit l'allegreſſe ſortit auſſi-tôt du camp pour venir au devant d'eux. Ils ſe réjouirent enſemble de la liberté recouvrée, & de la paix qu'on avoit établie dans la Ville; & des Députez ayant fait aſſembler tout le monde: *Revenez*, dirent-ils, *à votre Patrie, à vos Dieux domeſtiques, à vos femmes & à vos enfans, & que cela ſoit heureux & favorable à la République. Mais revenez avec la même moderation que vous avez montrée en ce lieu, où encore que vous euſſiez beſoin de toutes les choſes*

neceſſaires, il n'y a point en de terres que vous ayez fourragées. Portez cette moderation dans la Ville. Retournez ſur l'Aventin d'où vous êtes partis. Là comme au lieu bienheureux où vous avez commencé l'ouvrage de votre liberté, vous élirez des Tribuns du Peuple. Le ſouverain Pontife ne manquera pas de s'y trouver pour tenir l'Aſſemblée & pour recueillir vos ſuffrages. Ils entendirent ce diſcours avec de grands témoignages de ſatisfaction. Ils levent auſſi-tôt les Enſeignes, ils prennent le chemin de Rome, & diſputent avec tous ceux qui venoient au devant d'eux, à qui montreroit plus de joie. Ainſi ils paſſent en armes, mais avec toute ſorte de modeſtie par le milieu de la Ville, & ſe rendent ſur l'Aventin, où le grand Pontife tint l'Aſſemblée. Ils créérent Tribun du Peuple A. Virginius le premier de tous, après lui L. Icilius, & P. Numitorius oncle de Virginie, qui avoient été cauſe de cette retraite. C. Ficinius deſcendu de celui qui fut, dit-on, le premier Tribun qu'on créa ſur le Mont Sacré, & M. Duilius, qui avoit ſi glorieuſement exercé cette Charge avant la création des Decemvirs, & qui n'avoit jamais manqué au Peuple dans tous les combats qu'il avoit falu rendre contre eux. On élut enſuite M. Titinius, M. Pomponius, C. Apronius, P. Villius, & C. Oppius plûtôt par la haute eſperance qu'on en concevoit, que par la conſideration de leurs merites. Dès qu'Icilius fut entré en Charge, il propoſa au Peuple, qu'on ne recherchât perſonne comme d'un crime, de s'être retiré de l'obéiſſance des Decemvirs, & le Peuple confirma ſa propoſition. En même tems M. Duilius propoſa le rétabliſſement des Conſuls, à condition néanmoins qu'on auroit la liberté d'en apeller. Toutes ces choſes furent faites en la preſence de tout le Peuple, dans les prez Flaminiens, que l'on apelle aujourd'hui le Cirque de Flaminius. Après cela L. Valerius, & M. Horatius furent créez Conſuls par l'Entreroi, & entrerent auſſi-tôt en Charge. Leur Conſulat fut

populaire, sans être injurieux aux Patriciens, non pas toutefois sans leur déplaire. Car ils croyoient qu'on ôtoit à leur puissance tout ce qu'on faisoit en faveur de la liberté du Peuple. Et premierement comme on étoit en quelque sorte de dispute, pour sçavoir si les Senateurs devoient être soûmis aux ordonnances du Peuple, on fit une Loi par les suffrages des Centuries, que ce qui avoit été ordonné par la Multitude separée par Tribus, obligeroit tout le Peuple, & seroit consideré comme si tout le Peuple l'avoit ordonné. Ce qui donna sans doute une merveilleuse force aux résolutions des Tribuns. L'autre Loi que les Consuls établirent, fut la permission d'apeller au Peuple, qui fut le plus grand secours, & l'unique asile de la liberté. Les Decemvirs l'avoient abolie, & alors elle ne fut pas seulement restituée, mais on la fortifia encore pour l'avenir par une nouvelle Loi qui portoit; *Que desormais personne ne pourroit créer aucun Magistrat, sans qu'il y eût apel de son jugement; qu'il seroit permis de tuer celui qui l'auroit créé, sans y ajoûter cette condition, & que ce meurtre ne seroit point poursuivi comme une chose capitale.* Après avoir rendu la Multitude assez forte & assez puissante par la liberté de ces apellations, & par le secours & l'autorité des Tribuns, on voulut encore, suivant de vieilles ceremonies, que les Tribuns fussent tenus pour sacrez, bien que la memoire & la coutume en fussent presque déja perdues. Ainsi l'on imprima le respect qu'on devoit avoir pour eux, & par la Religion même, & par une Loi qui ordonnoit, *que celui qui auroit fait quelque injure aux Tribuns, aux Ediles, aux Juges, & aux Decemvirs, fût tenu pour un homme maudit, que sa tête fut dévouée à Jupiter, & que sa famille fût vendue au Temple de Cerès, de Liber & de Libera.* Les Jurisconsultes soûtiennent que personne n'est reputé saint & sacré par cette Loi, mais seulement que celui qui fera injure à quelqu'un d'eux en est declaré maudit & excommu-

nié. En effet un Edile peut bien être pris, & mené en prison par les Magistrats qui sont au dessus de lui; & encore que cela ne se fasse pas de droit, parce que par cette Loi il n'est pas permis de lui faire injure, c'est néanmoins une grande preuve que l'Edile n'est pas reputé saint & sacré. Mais les Tribuns sont sacrez & venerables par l'ancien serment que fit le Peuple, lorsque pour la premiere fois il créa cette puissance. Il y en a d'autres qui disent que cette Loi d'Horatius comprend aussi les Consuls & les Préteurs, parce que le Consul est aussi apellé Juge. Toutefois cette opinion est réfutée par cette raison, qu'on n'avoit pas encore accoutumé en ce tems-là d'apeller Juge le Consul, mais seulement le Préteur. Voilà les Loix qui furent faites par les Consuls, par lesquels il fut aussi ordonné, *qu'on porteroit aux Ediles du Peuple, dans le Temple de Cerès, les résolutions du Senat, qui étoient auparavant ou supprimées, ou alterées selon la volonté des Consuls.* Depuis M. Duillius Tribun proposa au Peuple, & le Peuple le confirma, que *quiconque le laisseroit sans Tribuns, ou établiroit un Magistrat sans qu'on pût apeller de son jugement, il seroit fustigé, & ensuite puni de mort.* Toutes ces choses furent accordées par les Patriciens, véritablement contre leur gré, & néanmoins sans murmure & sans résistance, parce qu'il n'y avoit encore personne à qui l'on portât particulierement de la haine.

15. Ainsi la puissance des Tribuns, & la liberté du Peuple ayant été bien établie, alors les Tribuns s'imaginerent qu'il étoit tems, & qu'il étoit sûr d'attaquer les particuliers. Ils choisissent donc Virginius pour être le premier accusateur, & Appius pour être le premier accusé. Lors qu'Appius eut été ajourné par Virginius, & qu'il eut comparu dans la place, accompagné d'un grand nombre de jeunes Patriciens, sa presence & l'aspect de ses satellites renouvellerent la memoire de sa puissance funeste & inhumaine; & Virginius prenant la parole : *Les haran-*

Dieux, dit-il, *ont été inventées pour s'en servir dans les choses douteuses, & où l'on ne voit point de lumiere: C'est pourquoi, Messieurs, je ne perdrai point de tems à accuser devant vous un homme qui vous a contraints de prendre les armes pour vous délivrer de ses cruautez, & je n'endurerai pas aussi qu'il ajoûte à ses autres crimes l'impudence & la hardiesse de se défendre. Pour ce qui concerne donc, A. Claudius, toutes les choses que vous avez faites durant deux ans avec tant d'horreur & d'injustice, je vous en donne votre grace. Je ne vous demande raison que d'une seule de vos actions: C'est d'avoir refusé contre toute sorte de droit*, de laisser une personne en liberté, durant qu'elle lui étoit contestée, & qu'on lui faisoit un procès pour la mettre en servitude. Si vous ne me pouvez répondre, j'ordonne que de ce pas on vous conduise dans les prisons.* Appius réduit à cette extrémité, ne pouvoit esperer ni en l'assistance des Tribuns, ni au jugement du Peuple. Toutefois il implora l'aide des Tribuns; & quand il se vit arrêté par les Sergens, sans que personne s'y oposât: *J'en apelle*, dit-il. Ce mot, comme protecteur de la liberté, étant sorti de la bouche d'un homme qui avoit fait nagueres un jugement contre le privilege de cette parole au desavantage de la liberté, imposa silence à tout le monde, & lui donna de l'étonnement. Et tandis que chacun murmure en soi-même: *Qu'il faut confesser qu'il y a des Dieux qui ont soin des choses humaines; & que si la punition de l'orgueil & de la cruauté est quelquefois lente & tardive, elle est enfin rigoureuse & épouvantable. Qu'on en avoit un témoignage en la personne d'Appius, qui se veut servir de la faveur des apellations après les avoir supprimées, qui implore le secours du Peuple, après avoir foulé aux pieds les droits du Peuple, & qui est enfin mené en prison, ne pouvant jouir du privilege de la liberté, qu'il ôta à une personne libre, en la condamnant à la servitude.* Mais parmi

* D'ordonner la provision de la liberté.

tous ces murmures de l'Assemblée, on ne laissoit pas d'entendre distinctement la voix d'Appius, qui imploroit l'assistance du Peuple Romain. Il representoit les services que ses Ancêtres avoient rendus à la République durant la paix & durant la guerre : *Que l'affection qu'il avoit pour le Peuple Romain étoit bien malheureuse & infortunée ; que pour faire des Loix égales pour tout le monde, il étoit sorti du Consulat au mécontentement du Senat même. Enfin il representoit ses ordonnances, & qu'il étoit bien étrange, que tandis qu'elles subsistoient, on mît leur auteur en prison. Qu'au reste il diroit ses raisons, & qu'il éprouveroit ce qu'il auroit fait de bien ou de mal, quand on lui permettroit de plaider sa cause. Que comme il étoit Citoyen de Rome, il demandoit pour l'heure presente, suivant les Loix communes de la Ville, qu'ayant été assigné on lui permît de plaider sa cause, & de subir le hazard d'être jugé par le Peuple Romain. Qu'il n'avoit pas tant d'aprehension de la haine & de l'envie, qu'il n'eût aucune esperance en la justice & en la compassion de ses Citoyens. Que si on le veut mener en prison sans l'avoir ouï, il en apelle une autre fois aux Tribuns, & qu'il les exhortoit de ne pas imiter les personnes qu'ils haïssoient. Que si les Tribuns confessent qu'ils se sont accordez ensemble de supprimer les apellations, comme on en accuse les Decemvirs, il proteste qu'il en apelle devant le Peuple. Qu'il invoquoit à son secours les ordonnances qui venoient d'être établies touchant les apellations, par les Consuls & par les Tribuns. Car qui pourroit avoir la liberté d'apeller, si celui-là ne l'a pas, qui n'a point été condamné, & qui ne s'est pas même défendu ? Qui sera-ce du menu Peuple qui trouvera dans les Loix son asile & sa protection, si Ap. Claudius n'y en trouve point ? Qu'il doit servir de témoignage pour faire connoître à tout le monde, si l'on a voulu établir la liberté, ou la tirannie par les nouvelles Loix qu'on a faites ; & si les apellations dont on fait une si belle montre con-*

re les violences des Magistrats, sont seulement privilege en aparence, ou des apuis solides & veritables. Virginius répondit à cela, qu'il n'y avoit qu'Appius au monde qui ne devoit point jouir du benefice des Loix, & qui ne devoit point avoir de part aux droits civils & naturels. *Que le Peuple regardât son Tribunal, qui étoit le refuge & la forteresse de toutes sortes de crimes, d'où ce Decemvir perpetuel affamé des biens, & alteré du sang du Peuple, menaçoit tout le monde avec les faisceaux & les haches. D'où ce superbe, qui mépriſoit les Dieux & les hommes, environné non pas de Licteurs, mais de bourreaux: & ayant paſſé des rapines & des carnages à la paillardiſe, avoit aux yeux du Peuple Romain arraché une fille Romaine, de condition libre, d'entre les bras de son pere, pour la donner à un Miniſtre de ses voluptez, comme une eſclave priſe dans la guerre: d'où par un jugement cruel il avoit contraint un pere d'armer ſes mains contre ſa fille: d'où il avoit ordonné qu'on jettât dans les priſons l'oncle & le fiancé de cette fille morte, parce qu'ils vouloient enlever son corps, étant moins touché de ſa mort, que du dépit d'être privé de l'eſperance de la violer: qu'outre tout cela il avoit fait bâtir des priſons qu'il avoit accoutumé d'apeller le ſejour & la demeure du Peuple Romain. Et partant qu'il en cpellât tout autant de fois qu'il voudroit, puiſqu'on pouvoit autant de fois prouver contre lui, qu'il n'avoit pas voulu ajuger la proviſion de la liberté à une fille qu'on prétendoit être libre. Que s'il ne comparoit devant le Juge, il ordonne qu'on le conſtitue priſonnier comme un criminel convaincu.* Bien que perſonne ne contredît à ce jugement, néanmoins tout le monde en fut touché, & le ſuplice d'un homme de cette conſideration fit en quelque ſorte juger au Peuple, qu'il ne jouiſſoit déja que d'une trop grande liberté. Cela n'empêcha pas pourtant qu'Appius ne fût mis en priſon, & le Tribun lui donna jour pour ſe défendre.

Cependant les Ambaſſadeurs des Latins & des

Herniques vinrent à Rome, pour témoigner leur ressentiment & leur joie de la reconciliation du Senat avec le Peuple; & aporterent, en faveur de cette paix, au Temple de Jupiter dans le Capitole, une couronne d'or. Véritablement elle n'étoit pas de grand prix; mais en ce tems-là on ne possédoit pas de grandes richesses, & les choses de Religion se faisoient avec plus de pieté que de pompe. On aprit d'eux que les Eques & les Volsques faisoient un grand apareil de guerre. C'est pourquoi il fut ordonné que les Consuls prendroient chacun leur département. Les Sabins échurent par le sort à Horatius, & les Eques & les Volsques à Valerius. Lorsqu'ils eurent publié la levée, non seulement les plus jeunes, mais un grand nombre de ceux qui n'étoient plus obligez d'aller à la guerre, & qui avoient servi leur tems, se firent librement enrôler. De sorte que par ce moyen on n'eut pas seulement de grandes troupes, mais l'armée en fut plus forte par ce mélange de vieux soldats qui se joignirent avec les jeunes. Avant que de sortir de la Ville ils exposerent publiquement les Loix des Decemvirs gravées en cuivre, qu'on apelle aujourd'hui les Loix des douze Tables. Néanmoins il y en a qui ont écrit que les Ediles eurent cette commission par l'ordre des Tribuns. Quoi qu'il en soit, C. Claudius qui avoit toujours detesté les crimes des Decemvirs, & qui haïssoit sur toute chose l'orgueil & l'insolence de son neveu, s'étoit autrefois retiré à Regille son ancienne patrie; mais alors il retourna à Rome chargé d'années comme il étoit, afin d'interceder pour un homme dont il avoit haï les vices. Ainsi paroissant en deuil, & en fort mauvais équipage parmi ses amis & ses parens, il arrêtoit chacun dans la place, & prioit les uns & les autres: *Qu'ils ne voulussent pas permettre qu'on attachât ce deshonneur à la famille des Claudiens, que de les faire paroître dignes de la prison & des fers; & qu'un homme qui devoit être aux siécles futurs en si grande consideration pour*

avoir fait leurs Loix, & composé le Droit Romain, demeurât dans les prisons parmi les brigands & les voleurs. Qu'ils oubliassent un peu leur colere pour avoir plus de connoissance & des pensées plus moderées, & qu'ils donnassent plûtôt un homme seul à tant de personnes du même nom & du même sang qui le demandoient, que de refuser tant de personnes à cause de la haine d'un seul homme; que lui-même il intercedoit, & qu'il donnoit cela à sa race & à son nom, bien qu'il ne fût pas reconcilié avec ce miserable, qu'il tâchoit alors de secourir: qu'ils avoient recouvré la liberté par le courage & par la vertu, & qu'ils pouvoient aussi par un effet de la clémence rétablir l'union, & la bonne intelligence entre tous les ordres de l'Etat. Il y en eut qui furent plus touchez de pitié pour Claudius, que pour celui dont il défendoit la cause. Mais Virginius remontroit: *que si l'on devoit avoir de la pitié, c'étoit de lui-même, & de l'infortune de sa fille; qu'ils entendissent les prieres, non pas de la maison des Claudiens, qui s'étoient rendus les tirans du Peuple, mais des parens de Virginie, & des trois Tribuns qui ayant été créez pour secourir le Peuple, implorerent eux-mêmes le secours & l'assistance du Peuple.* Ces plaintes semblerent les plus justes; c'est pourquoi Claudius se voyant privé de toute esperance, se tua lui-même avant que le jour de l'assignation fût échu. En même tems Oppius qui étoit le plus odieux après Appius, fut accusé par P. Numitorius, parce qu'il étoit dans la Ville lorsque son Collegue rendit un jugement si injuste. Toutefois une injure qu'avoit fait Oppius lui nuisit bien davantage que celle qu'il n'avoit pas empêchée. On produisit contre lui pour témoin un vieux soldat, qui avoit fait vingt-sept campagnes, & qui avoit reçu huit fois des récompenses extraordinaires. Ce soldat portant avec lui ses récompenses, déchira ses habits en la presence du Peuple, lui montra son dos découpé de coups de verges, & demanda seulement: *Que si Oppius*

qui l'avoit fait traiter de la sorte, pourroit lui imputer la moindre faute, il lui fit souffrir de nouvelles peines, bien qu'il n'eût plus de charge qui lui en donnât l'autorité. Oppius fut en même tems mené en prison, & avant que le jour de son jugement fût venu, il se fit mourir lui-même. Les Tribuns confisquerent les biens d'Appius & d'Oppius, leurs compagnons s'en allerent en exil, & leurs biens furent aussi confisquez. Pour M. Claudius, qui avoit demandé Virginie comme son esclave, il fut aussi condamné à mort; mais Virginius lui remit cette peine, & il s'en alla en exil à Tivoli. Ainsi les Manes de Virginie, plus heureux après sa mort que durant sa vie, ayant couru par tant de maisons pour tirer la vangeance de son injure, furent enfin satisfaits par la punition de tous les coupables. Au reste, le Senat étoit déja dans une grande aprehension, & les Tribuns avoient déja pris le même visage que les Decemvirs, lorsque M. Duilius qui étoit de leur nombre, & qui vouloit adroitement donner une bride à leur autorité trop grande, parla en ces termes: *Enfin*, dit-il, *nous en avons assez fait pour l'établissement de la liberté, & pour satisfaire à nos vangeances: c'est pourquoi je ne souffrirai pas davantage durant le reste de cette année, ni qu'on apelle quelqu'un en jugement, ni qu'on mette quelqu'un en prison. Et certes je ne sçaurois prendre plaisir qu'on recherche des fautes déja effacées, puisque les nouvelles ont été suffisamment punies par les suplices des Decemvirs; & d'ailleurs la vigilance des deux Consuls, & le soin qu'ils auront de défendre la liberté, vous assurent qu'à l'avenir on n'attentera plus rien où l'on ait besoin de la puissance des Tribuns.* La moderation de ce Tribun dissipa la crainte du Senat; mais elle augmenta son dépit contre les Consuls, parce qu'ils s'étoient montrez si passionnez pour le Peuple, qu'ils avoient eu plus d'égard à ses Magistrats qu'aux Magistrats Patriciens, & que les ennemis du Senat s'étoient saoulez de le persecuter, avant

que ces Conſuls euſſent fait ſemblant de le défendre. Il y en avoit auſſi qui diſoient, que le Senat avoit trop facilement autoriſé les Loix qu'ils avoient propoſées, & qu'il n'y avoit point de doute qu'ils n'euſſent enfin cedé au tems dans le trouble où étoit la République.

16. Enfin, après que les choſes eurent été pacifiées dans la Ville, & que ce qui concernoit le Peuple eut été bien établi, les Conſuls allerent chacun où ils avoient leur département de guerre. Valerius marcha contre les deux armées des Eques & des Volſques qui s'étoient jointes en Algide, & ſoûtint cette guerre par ſa prudence bien plûtôt que par ſes forces. Que ſi d'abord il eût hazardé une bataille, je ne ſçai ſi l'on ne s'en fût point trouvé mal, d'autant que le courage de ſes gens étoit alors abattu par la mauvaiſe conduite des Decemvirs, & que les ennemis en avoient tiré de nouvelles forces. Ainſi il tenoit ſes troupes campées à mille pas de leur camp: & cependant les ennemis vinrent ſe mettre en bataille dans l'eſpace qui étoit entre les deux camps, & faiſoient de là tous leurs efforts par des défis & par des injures, pour attirer les Romains au combat; mais on ne leur faiſoit aucune réponſe. Enfin les Eques & les Volſques laſſez de demeurer ſi long-tems en un endroit, & voyant qu'ils eſperoient en vain de donner bataille, ſe retirerent de part & d'autre, comme ſi on leur eût cedé la victoire. Une partie s'alla jetter chez les Hernïques, & l'autre dans le pays des Latins pour y faire des pillages, n'ayant laiſſé dans leur camp qu'une eſpece de garniſon, plûtôt que des forces capables de ſoûtenir un combat. Le Conſul qui eut avis de cela, leur rendit avec uſure la crainte qu'on en avoit auparavant reçue: car ayant mis ſes gens en bataille, il alla lui-même attaquer les ennemis, & les défier au combat. De ſorte que, comme ils l'eurent refuſé par la connoiſſance qu'ils avoient de leur foibleſſe, & de combien leurs forces étoient diminuées par l'abſence de leurs autres troupes, les Romains en reçurent un

nouveau courage, & crurent que des ennemis étoient vaincus qui se tenoient renfermez dans leur camp avec tant de crainte & d'épouvante. Enfin après avoir tout le long du jour attendu si les ennemis se presenteroient au combat, la nuit obligea les Romains de se retirer, & de venir prendre leur refection. Au contraire les ennemis épouvantez, & n'ayant plus le même courage qu'auparavant, envoient de tous côtez pour faire revenir leurs gens, qui étoient allez faire des courses dans les terres ennemies. Ceux qui étoient les plus proches revinrent en diligence; mais on ne put trouver les autres qui avoient passé plus avant. Aussi-tôt qu'il fut jour, les Romains sortirent de leur camp pour attaquer les retranchemens de l'ennemi, s'il ne vouloit se résoudre au combat: & comme le Soleil fut levé, & qu'ils ne paroissoient point encore, le Consul commanda qu'on fît marcher les Enseignes. Alors les Eques & les Volsques voyant que l'armée Romaine commençoit à se remuer pour venir contre eux, eurent honte que deux armées victorieuses se défendissent plûtôt par leurs retranchemens que par leur courage; c'est pourquoi ils demanderent aussi le signal du combat, & le reçurent de leurs Capitaines. Déja une partie étoit hors des portes, & les autres sans quiter leur rang venoient se mettre chacun en son poste, lorsque le Consul Romain les vint attaquer avant qu'ils fussent rangez en bataille, & qu'ils fussent entierement sortis. Comme ils étoient en incertitude de ce qu'ils feroient, & qu'ils se regardoient les uns les autres comme des gens épouvantez, il augmenta leur épouvante par de grands cris, & les chargea avec impétuosité. Ils reculerent d'abord; mais ensuite ayant repris courage, & voyant que leurs Capitaines leur reprochoient de toutes parts de se laisser vaincre par des vaincus, ils recommencerent le combat. Le Consul de son côté sollicitoit les Romains *de se souvenir, que ce jour-là étoit le premier qu'ils avoient combattu en hommes libres pour une Ville libre. Qu'ils seroient vic-*

vieux pour eux-mêmes, & qu'ils ne seroient pas le prix de la victoire des Decemvirs. Que cette guerre ne se faisoit pas par la conduite d'Appius, mais de Valerius qui étoit descendu des Liberateurs du Peuple Romain, & qui en étoit lui même le Liberateur. Qu'ils témoignassent que dans les batailles precedentes il n'avoit pas tenu aux soldats, mais seulement aux Capitaines, qu'on n'eût remporté des victoires: qu'il leur seroit honteux d'avoir montré plus de courage contre leurs Citoyens que contre leurs ennemis, & d'avoir plus aprehendé la servitude dans la Ville qu'à la campagne. Qu'il n'y avoit eu qu'une Virginie dont l'honneur & la chasteté eût été en danger durant la paix, & qu'il n'y avoit eu qu'un Appius redoutable par sa paillardise; mais que si la fortune change, & qu'elle se laisse d'être pour eux, tous leurs enfans seront en péril par un si grand nombre d'ennemis. Que néanmoins il n'avoit garde de pronostiquer des choses que Jupiter & Mars peres des Romains, ne laisseront jamais tomber sur une Ville qui a été fondée sous leurs auspices. Il les faisoit aussi souvenir de l'Aventin, & du Mont Sacré, afin qu'ils rapportassent la domination entiere & sans tache au même endroit où peu de mois auparavant ils avoient trouvé la liberté: qu'il montrassent que les soldats Romains n'avoient pas moins de courage, après avoir chassé les Decemvirs, qu'avant qu'ils fussent créez, & que la vertu du Peuple Romain n'étoit pas diminuée pour avoir reçu des Loix qui égaloient tout le monde. Lors qu'il eut parlé de la force au gens de pied, il courut du même pas à la Cavalerie. *Courage, brave jeneſſe, dit-il, surpassez en courage l'Infanterie, comme vous la surpassez par le rang. Aux premiers coups qu'elle a donnez, elle a fait plier les ennemis: achevez de les châtier, puisqu'ils sont déja ébranlez. Ils ne soutiendront pas votre effort, & à l'heure que je vous parle, ils méditent plûtôt leur fuite qu'ils ne pensent à résister.* Ils pouſſent donc leurs chevaux contre l'ennemi déja en desordre par le combat des

gens de pied; & ayant rompu ſes rangs, ils enfoncent & traverſent leur bataillon : de ſorte qu'une partie ayant paſſé juſqu'à la pleine campagne, ils coupent chemin à pluſieurs qui prenoient la fuite, empêchent les autres de retourner dans leur camp; & comme ils avoient gagné le devant, & que les ennemis les rencontroient de toutes parts, ils mirent parmi eux une épouvante generale. L'Infanterie, & le Conſul en perſonne, firent contre leur camp les plus grands efforts de cette guerre; auſſi il s'en rendit le maître avec un grand carnage des ennemis, mais avec un butin encore plus grand. Le bruit de cette victoire paſſa non ſeulement dans la Ville, mais du côté des Sabins dans l'autre armée. Elle remplit la Ville de joie, & donna à l'autre armée une genereuſe émulation, & un ardent deſir de parvenir à la même gloire. Déja par quelques courſes & par de legeres eſcarmouches, Horatius ayant exercé ſes gens, les avoit accoutumez à ſe confier en leur courage, plûtôt qu'à ſe ſouvenir de l'ignominie qu'ils avoient reçue ſous la conduite des Decemvirs; & par le ſuccès des petits combats, ils avoient conçu l'eſperance de réuſſir avec honneur dans les plus importantes occaſions. Cependant les Sabins encouragez & ſuperbes par le bonheur de l'année précedente, les preſſent & tâchent de les irriter, leur demandant *pourquoi par des courſes qui reſſembloient à des brigandages, ils s'amuſoient à perdre le tems; & ſi par tant de petits combats qui n'étoient de nulle importance, ils croyoient décider cette guerre : qu'ils ſe réſoluſſent plûtôt à une bataille, & que pour terminer tout d'un coup une ſi grande affaire, ils en laiſſaſſent la déciſion à la fortune?* Outre que les Romains étoient déja aſſez excitez d'eux-mêmes, ils étoient encore irritez par l'indignité de ces choſes. Ils ne pouvoient endurer que l'autre armée retournât victorieuſe dans Rome, tandis que l'ennemi leur venoit faire des bravades. *Quand ſera ce*, diſoient-ils, *qu'ils ſeront égaux aux ennemis, s'ils ne le ſont*

pas

pas à cette heure? Lorsque le Consul eut reconnu que le camp étoit rempli de ces murmures, il fit assembler ses gens, & leur parla en ces termes: *Mes compagnons, je croi que vous aurez apris comment les choses se sont passées en Algide. On y a montré tout le courage, & l'on a eu tout le succès qu'on pouvoit esperer de l'armée d'un Peuple libre. On a obtenu la victoire par la prudence de mon Collegue, & par la valeur de ses gens. Pour ce qui me regarde maintenant, je suivrai la résolution, & j'aurai le courage que vous me donnerez. On peut avec utilité tirer cette guerre en longueur, on peut la terminer de même. S'il est besoin de la prolonger, je ferai bien en sorte que par la même discipline que j'ai observée jusques ici votre force & votre esperance s'augmenteront de jour en jour. Que si déja vous avez assez de cœur, & que vous en vouliez venir aux mains, poussez maintenant le même cri que vous pousseriez si vous alliez à la charge, & donnez-moi ce témoignage de votre volonté & de votre vertu.* Après qu'ils eurent jetté ce cri avec une grande allegresse, il les assura qu'il satisferoit à leurs desirs, & que le lendemain il les meneroit au combat. Ils employerent le reste du jour à préparer leurs armes, & le lendemain les Sabins n'eurent pas si-tôt aperçu que les Romains se mettoient en bataille, que la passion qu'ils en avoient les fit paroître en campagne en même tems. Le combat fut tel qu'on pouvoit l'attendre de deux armées, qui se fioient toutes deux en leurs forces. Car l'une étoit enhardie par son ancienne réputation, & par la gloire qui l'accompagnoit de tout tems, & l'autre étoit devenue superbe par sa nouvelle victoire. Au reste, les Sabins aiderent la force par une ruse de guerre. Car ayant rendu leur bataillon égal de chaque face, ils réserverent deux mille hommes pour aller charger durant le combat la pointe gauche des Romains. Et en effet l'ayant attaquée en flanc, ils commençoient à la mal mener, si environ six cens hommes de la Cavalerie de deux legions ne fus-

sent

lent venus à son secours. Ils mettent donc pied à terre, courent à leurs gens qui commençoient à reculer, se presentent à la tête du bataillon, s'opoſent en même tems à l'ennemi; & ayant partagé le péril où les gens de pied étoient réduits, ils leur releverent le courage par la honte qu'ils leur donnerent. Car ils furent honteux de voir que la Cavalerie s'acquitât de son devoir, & de celui même des autres avec tant d'honneur & de gloire; & que des gens de pied ne pouvoient qu'à peine égaler des gens de cheval, qui s'étoient faits gens de pied pour les secourir. Ils retournent donc au combat qu'ils avoient abandonné; ils regagnent le lieu d'où ils avoient été repouſſez, & dans le même moment non seulement on recommença le combat, mais les troupes des Sabins furent contraintes de plier. Alors les gens de cheval couverts de l'Infanterie remontent sur leurs chevaux, & vont en diligence de l'autre côté porter à leurs gens la nouvelle de la victoire; & en même tems ils se jettent sur les ennemis, qui avoient déja pris l'épouvante, parce que leur pointe la plus forte & la plus ferme avoit déja été défaite. Enfin il n'y en eut point qui montrerent en cette occasion plus de force & de courage. Cependant le Conſul pourvoit de son côté à toutes choſes: il donne des louanges à ceux qui faiſoient bien leur devoir, & fait des reproches à ceux qui combattoient lâchement. Ces reprimandes donnerent du cœur aux plus lâches, qui imiterent les plus braves, & la honte ne les anima pas moins que la louange avoit animé les autres. Ainſi ils renouvellent le cri de tous côtez, & repouſſent d'un commun effort ſes ennemis qui ne purent plus ſoutenir l'impétuoſité des Romains. Les Sabins mis en fuite, & diſſipez dans la campagne, laiſſent leur camp en proie à l'ennemi. Et les Romains y recouvrerent, non pas comme en Algide ce qu'on avoit pris ſur les alliez, mais ce qu'ils avoient perdu eux-mêmes par les dégâts qu'on avoit faits dans leur terres. Bien qu'on eût obtenu deux vic-

toires par deux batailles differentes, neanmoins le Senat n'ordonna malicieuſement pour toutes les deux qu'un jour de prieres & d'actions de graces en faveur des deux Conſuls : mais le Peuple ne laiſſa pas de les continuer le jour ſuivant, & d'aller de lui-même, & ſans en avoir un autre ordre, faire ſes prieres dans les Temples ; & cette dévotion du Peuple qui y accouroit de tous côtez fut en quelque ſorte plus célebre que l'autre, par ſon ardeur & par ſon zéle. Les Conſuls entrerent dans la Ville en deux divers jours, par une réſolution priſe entre eux, & firent aſſembler le Senat dans le Champ de Mars. Comme ils commençoient à parler des choſes qu'ils avoient executées, les principaux du Senat firent des plaintes, & dirent que pour lui faire peur, on l'avoit convoqué à deſſein au milieu des gens de guerre. C'eſt pourquoi les Conſuls pour couper le chemin aux reproches & au blâme qu'on leur en pourroit donner, le firent paſſer dans les Prez Flaminiens, où eſt aujourd'hui le Temple d'Apollon, & qu'on apelloit dès ce tems-là le Cirque Apollinaire. Or parce que d'un commun conſentement le Senat leur refuſa l'honneur du triomphe, L. Icilius Tribun du Peuple en fit pour les Conſuls la propoſition au Peuple, bien que pluſieurs du Senat s'y preſentaſſent pour perſuader le contraire, & principalement C. Claudius qui crioit : *Que les Conſuls vouloient triompher du Senat, & non pas des ennemis : qu'ils demandoient une récompenſe pour les ſervices particuliers qu'ils avoient rendus aux Tribuns, & non pas une marque d'honneur de leur courage, & de leur vertu : que juſques-là le Peuple n'avoit jamais diſpoſé du triomphe, & que le pouvoir d'en diſpoſer avoit toujours été remis au Senat : que les Rois mêmes n'avoient jamais rien retranché de l'autorité de ce premier de tous les Ordres de l'Etat : qu'il ne faloit pas que les Tribuns interpoſaſſent leur puiſſance en toute ſorte d'occaſions, pour empêcher que les réſolutions du Conſeil public euſſent quelque effet : qu'au reſte la Ré-*

publique demeurera libre, & que les Loix auront été rendues égales, ſi chaque Ordre conſerve ſes droits & ſa dignité. Bien que quantité d'autres, & même des plus vieux du Senat, alleguaſſent quantité d'autres choſes ſur le même ſujet, néanmoins tous les Tribus aprouverent la propoſition des Tribuns. Ce fût la premiere fois que de l'Ordonnance du Peuple & ſans l'autorité du Senat, on obtint l'honneur du triomphe. Cette victoire des Tribuns & du Peuple ſe convertit preſque en une licence pernicieuſe à la République: car les Tribuns comploterent enſemble de ſe faire continuer dans cette Charge; & afin de mieux cacher leur ambition, ils réſolurent auſſi de faire continuer les mêmes Conſuls, aportant pour leurs raiſons que le Senat vouloit ruiner les droits du Peuple, à la honte même des Conſuls. *Que pourroit-il arriver*, diſoient-ils, *ſi en un tems que les Loix ne ſont pas encore bien établies, les Conſuls entreprenoient de perſecuter les Tribuns par leurs complots & par leurs factions? Qu'on n'auroit pas toujours pour Conſuls des Horaces & des Valeres, qui préferaſſent la liberté du Peuple à leur puiſſance & à leur autorité.* Il arriva par une avanture favorable en ce tems-là, que M. Duilius qui préſidoit à l'Aſſemblée, homme prudent & aviſé, prévoyoit bien qu'on ne pouvoit rien attendre de la continuation du Tribunat que de la haine & de l'envie. C'eſt pourquoi il proteſta hautement, qu'il n'auroit aucun égard à la pourſuite que les vieux Tribuns faiſoient pour la même Charge: mais ſes compagnons le preſſerent de laiſſer aux Tribuns la liberté de donner leurs ſuffrages; ou qu'au moins il laiſſât cette élection au pouvoir des ſes Collegues, qui promettoient de faire toutes choſes ſelon la Loi, & non pas à la fantaiſie du Senat. Sur cette conteſtation Duilius fait venir les Conſuls, & leur demande leur ſentiment touchant la création de leurs ſucceſſeurs. Lorſqu'ils eurent répondu qu'ils en vouloient créer de nouveaux, voyant qu'il avoit

des Partisans d'une opinion agréable au Peuple, sans qu'ils fussent néanmoins du Peuple, il alla avec eux à la place, & les ayant presentez au Peuple, il leur demanda en la presence de la Multitude ce qu'ils feroient, si le Peuple Romain les vouloit continuer dans le Consulat, en consideration de la liberté qu'ils avoient rétablie dans la Ville, & des grandes choses qu'ils avoient faites dans la guerre. Enfin, après avoir témoigné qu'ils n'avoient point changé de résolution, il leur donna des louanges d'avoir toûjours affecté d'être dissemblables aux Decemvirs, & passa outre à l'élection. Ainsi ayant créé cinq Tribuns du Peuple, & voyant que ses neuf compagnons faisoient ouvertement des efforts, afin d'être continuez, & que les autres poursuivans n'avoient pas pour eux le nombre necessaire des Tribus, il congedia l'Assemblée, & ne la convoqua plus pour ce sujet. Il remontra qu'on avoit satisfait à la Loi, qui n'avoit point défini le nombre des Tribuns, & qui ordonnoit seulement qu'on en laissât quelques-uns à élire, & que ceux qui avoient été créez par le Peuple les choisissent à leur volonté: & là-dessus il fit la lecture de la Loi, qui étoit comprise en ces paroles: *Si l'on propose dix Tribuns du Peuple, & qu'en ce jour-là on en élise moins de dix, que ceux que les Tribuns déja créez choisiront pour leurs Collegues, soient réputez Tribuns aussi legitimement créez que ceux qui auront été élus par le Peuple.* Enfin Duilius ayant toûjours perseveré dans la même résolution, & remontré que la Religion ne pouvoit avoir quinze Tribuns, il fit ceder à ses raisons l'ambition de ses Collegues, & se démit de sa Charge, consideré également & du Senat & du Peuple. Au reste, les nouveaux Tribuns suivirent la volonté du Senat dans l'élection de leurs Collegues; car ils en choisirent deux Patriciens, & même Consulaires, S. Tarpeius & A. Haterius. On créa pour Consuls Sp. Herminius & T. Virginius Celimontanus, qui se montrerent comme indifferens entre le Senat & le Peuple, & qui

par ce moyen entretinrent la paix dans la Ville & dans la campagne. Cependant, comme Trebonius étoit animé contre le Senat, parce qu'il prétendoit en avoir été trompé & trahi par ſes compagnons dans l'élection des autres Tribuns, il propoſa cette Loi. *Que quiconque propoſeroit au Peuple Romain la création des Tribuns, il ne ceſſeroit d'en parler juſqu'à ce qu'on eût rempli le nombre de dix.* Enfin il s'occupa durant tout le tems de ſon Tribunat à tourmenter les Patriciens; & cela fut cauſe qu'on lui donna le ſurnom d'Aſper, comme qui diroit le rude & le rigoureux. Enſuite M. Geganius Macerinus, & C. Julius furent faits Conſuls, & apaiſerent les deſordres qui étoient entre les Tribuns & la jeuneſſe Patricienne, ſans rien faire contre leur puiſſance, & en conſervant la majeſté du Senat. Ils empêcherent le Peuple de ſe mutiner, & tinrent les choſes dans un état paiſible, en differant la levée qu'on avoit ordonnée pour la guerre contre les Eques & les Volſques. Car ils rémontrerent que ſi la Ville demeuroit tranquile, toutes choſes ſeroient tranquiles au dehors, & qu'il n'y avoit rien qui relevât davantage le courage des ennemis que les diſſenſions civiles. Le ſoin qu'ils eurent d'établir la paix, fut cauſe auſſi de l'union & de la bonne intelligence des Citoyens: mais comme l'un des deux Ordres étoit toûjours ennemi de la moderation de l'autre, les jeunes Patriciens commencerent à maltraiter le Peuple qui vivoit dans le repos. Véritablement les Tribuns entreprirent de ſecourir les foibles & les moindres d'entre le Peuple; mais leur ſecours ne profita guéres d'abord, & depuis à peine purent-ils eux-mêmes ſe garantir des outrages. En effet durant les derniers mois, & comme il arrive d'ordinaire ſur la fin de chaque année, où la puiſſance des Magiſtrats s'énerve & devient plus foible, il ſe fit quantité d'injures par les complots des plus puiſſants: de ſorte que le Peuple, qui n'avoit eu durant dix ans que des Tribuns en aparence, n'avoit pas grande eſperance

en leur autorité, si ce n'est qu'il s'en fit quelqu'un qui ressemblât à Icilius. Les plus anciens du Senat étoient assez persuadez que leur jeunesse étoit un peu trop insolente; mais après tout ils aimoient mieux qu'il y eût trop d'ardeur en leur partisans qu'en leurs aversaires. Ainsi il est si difficile de garder de la moderation dans la liberté, qu'en feignant de vouloir être égal aux autres, on s'éleve de telle sorte qu'on ne penseroit pas être libre, si l'on n'avoit abaissé les autres. Nous nous rendons terribles & redoutables, en pensant seulement nous mettre en état de ne rien craindre; & comme si c'étoit une necessité d'outrager ou d'être outragez, nous renvoyons sur autrui les injures que nous repoussons. L'année suivante T. Quintius Capitolinus fut fait Consul pour la quatriéme fois, & on lui donna Agrippa Furius pour compagnon au Consulat. Durant qu'ils furent en Charge, il n'y eut ni sédition dans la Ville, ni guerre au dehors, mais ils furent menacez de l'un & de l'autre: car la discorde des Citoyens ne pouvoit plus être reprimée, & les Tribuns & le Peuple étoient animez contre le Senat, parce qu'aussi-tôt qu'on ajournoit quelqu'un des Nobles, cela troubloit toûjours les Assemblées par quelques nouvelles contentions. Au premier bruit qu'elles exciterent, comme à un signal qu'on eût donné, les Eques & les Volsques ne manquerent pas de prendre les armes, outre que leurs Capitaines affamez de butin leur avoient persuadé: *Qu'on n'avoit pu faire dans Rome la levée des gens de guerre, qui avoit été ordonnée il y avoit déja deux ans: que la Multitude ne vouloit plus obéir: que c'étoit la raison pour laquelle on n'avoit point envoyé contre eux d'armée: que la discipline militaire s'évanouissoit chez les Romains, par une trop grande licence: que Rome n'étoit plus considerée comme la commune Patrie; qu'ils avoient tourné contre eux-mêmes toutes les inimitiez & les haines qu'ils avoient autrefois contre leurs ennemis: qu'on avoit maintenant une belle occasion de se défaire de*

ces Loups, qui se laissoient aveugler par une rage intestine. Ils se jetterent premierement dans le pays des Latins avec leurs forces jointes; & ensuite voyant que personne ne leur résistoit, les auteurs de cette entreprise glorieux de leurs succès vinrent faire des pillages jusqu'aux murailles de Rome, du côté de la Porte Esquiline, comme pour assurer la Ville à sa confusion & à sa honte, des desordres & des dégâts qu'ils faisoient à la campagne. Enfin s'étant retirez avec leur proie sans que personne les poursuivît, ils prirent leur chemin vers Corbion. Cependant le Consul Quintius convoqua l'assemblée du Peuple, & j'ai apris qu'il lui parla en ces temes: *Messieurs, encore que ma conscience ne m'accuse d'aucune faute, je ne parois pourtant devant vous qu'avec de la confusion dans l'esprit, & de la honte sur le visage. Quoi vous sçavez, & la posterité le sçaura, que durant le Consulat de Quintius qu'on a jugé quatre fois digne de cet honneur, les Eques & les Volsques qui naguéres étoient à peine égaux aux Herniques, sont venus impunément & les armes à la main jusques aux murailles de cette Ville! Certes bien qu'il y ait déja long-tems que l'on vive dans le desordre, & que l'Etat soit réduit à une telle extrémité que je n'en espere rien d'heureux, si néanmoins j'eusse pû prévoir que cette ignominie eût dû déshonorer cette année, j'aurois bien sçu l'éviter ou par l'exil, ou par la mort si je n'eusse pû sauver mon honneur par une autre voie: quoi, si des hommes de cœur eussent eu en main les armes qu'on a vu reluire à nos portes, Rome eût couru fortune d'être prise durant même que je suis Consul? Certes j'avois eu assez d'honneur, j'avois même assez vécu, & il faloit que je mourusse dans mon troisiéme Consulat, afin de mourir glorieux. Qui est-ce que les plus lâches de nos ennemis ont si insolemment mépriſé? Est-ce vous, ô Peuple de Rome? Est ce nous qui sommes Consuls? Si l'audace de nos ennemis est un effet de notre faute, ôtez nous une dignité dont nous nous sommes rendus indignes; &*

si

ſi cela vous ſemble peu, ajoûtez à cette honte les châtimens & les ſuplices. Mais ſi le mal vient de vous, je n'ay garde de ſouhaiter que les Dieux & les hommes vous en puniſſent : je vous demande ſeulement que vous vous repentiez de votre faute, & que vous connoiſſiez qui vous êtes. Ils n'ont pas crû que vous fuſſiez des lâches & des hommes ſans courage, ils ne ſe ſont pas auſſi confiez à leur force & à leur vertu ; ils ont trop ſouvent été mis en fuite, trop ſouvent paſſé ſous le joug ; Ils connoiſſent bien ce qu'ils peuvent, & connoiſſent ce que nous pouvons. La diſſention des Citoyens eſt le poiſon de cette Ville. Tandis que nous ne voulons point mettre de bornes à notre puiſſance, & que vous n'en voulez point donner à votre liberté ; Enfin tandis que vous pouvez endurer les Magiſtrats Patriciens, & que nous ne pouvons ſouffrir les Magiſtrats Plebeiens, les diſputes & les combats du Senat & de la Multitude ont relevé le courage des ennemis. O Dieux ! que pretendez vous ? Vous avez ſouhaité des Tribuns, nous vous les avons accordez pour avoir la paix. Vous avez deſiré des Decemvirs, nous avons ſouffert leur création. Vous vous en êtes ennuyez, nous les avons contraints de ſe demettre de leur Charge. Quand ils ont été perſonnes privées, & que nous avons connu que votre haine perſeveroit toûjours contre eux, nous avons ſouffert que des hommes ſi illuſtres & ſi conſiderables ſoient morts, & qu'ils ſoient allez en exil. Vous avez voulu une autrefois créer des Tribuns du Peuple, & vous les avez créez. Vous avez eu les Conſuls de votre parti, encore que nous viſſions bien que cela étoit outrageux au Senat. Nous avons vû un Magiſtrat Patricien auſſi affectionné pour vous que s'il avoit été créé par vous, ou qu'on vous l'eût donné comme votre protecteur. Nous ſouffrons, & nous avons déja ſouffert le ſuport que vous eſperez des Tribuns, la faculté d'apeller devant le Peuple, ſes ordonnances que les Senateurs mêmes ont été obli-

gez d'obſerver, & enfin l'abolition de nos droits, ſous prétexte de faire des Loix égales à tout le monde. Quand verra-t-on la fin de nos diſcordes? Quand nous ſera-t-il permis d'avoir une Ville, & une commune Patrie? Nous avons été vaincus, vous avez été vainqueurs, & nous avons fait moins de bruit dans notre défaite, que vous n'en avez fait dans votre victoire. N'eſt-ce pas aſſez que vous nous ſoyez redevables? C'eſt contre nous que l'on s'eſt ſaiſi de l'Aventin, & contre nous auſſi qu'on s'eſt emparé du Mont Sacré. Les Eſquilies ont été preſque priſes, & perſonne ne s'eſt mis en état de les défendre; Les Volſques montoient déja ſur nos remparts, & perſonne ne paroiſſoit pour les repouſſer. Enfin, Meſſieurs, vous n'êtes hommes de courage que contre nous ſeulement, & vous ne prenez les armes que contre nous. Faites tout cela, nous le voulons bien; mais après que vous aurez aſſiegé le Senat; que vous aurez converti cette place en un camp, & que vous aurez rempli les priſons des premiers hommes de la Ville, ſortez au moins avec le même cœur & avec la même furie hors de la Porte Eſquilines; Ou ſi vous n'avez pas cette hardieſſe; voyez du haut de nos murailles vos terres deſolées, où l'on met tout à feu & à ſang; voyez le grand butin que l'on emmene; voyez fumer de tous côtez les maiſons déja embraſées. Ce n'eſt que le Public, me direz-vous, qui ſe reſſent de toutes ces choſes, ce n'eſt que le Public qui ſouffrira quand la campagne ſera pillée, quand on aſſiegera la Ville, & que toute la gloire de la guerre ſera du côté de l'ennemi. Mais quand le Public ſera malheureux, où ſera réduit le particulier? On vous aportera bientôt la nouvelle de la perte que chacun de vous vient de faire dans la campagne: qu'avez-vous dans la Ville qui ſoit capable de la reparer? Véritablement vous vaez des Tribuns, mais ces Tribuns vous rendront-ils ce que vous aurez perdu? Ils vous donneront autant de paroles

que vous en voudrez, ils feront autant d'accusations qu'il vous plaira, & enfin ils entasseront autant de Loix & de Harangues les unes sur les autres que vous en pourrez souhaiter. Mais de toutes ces Harangues & de ces belles Assemblées, personne ne s'en retournera en sa maison ni plus riche, ni plus heureux. Qui en a jamais raporté à sa femme & à ses enfans, que des haines, que des mécontentemens, que des inimitiez publiques & particulieres, dont vous ne vous êtes jamais préservez par votre vertu, mais seulement par l'assistance d'autrui? Mais lorsque vous étiez dans le camp sous la conduite des Consuls, & non pas dans la place sous la conduite des Tribuns, & que votre cri genereux faisoit trembler les ennemis dans les batailles, & non pas le Senat dans les Assemblées, au moins après avoir pillé les terres de l'ennemi, vous retourniez en vos maisons chargez d'un butin glorieux, & comblez de biens & de gloire. Et vous souffrez maintenant que l'ennemi s'en retourne riche de vos biens & de vos dépouilles. Demeurez donc dans vos Assemblées, & passez toute votre vie dans une place publique; mais sçachez que la necessité d'aller à la guerre que vous fuyez avec tant de soin, vous suit de plus près que vous ne pensez. Il vous étoit peut-être dur de marcher contre les Eques & les Volsques: Voilà maintenant la guerre à vos portes. Si vous ne la repoussez bientôt, elle sera bientôt dans la Ville: Elle montera dans la forteresse & au Capitole, elle vous poursuivra jusques dans vos maisons. Il y a déja deux ans que le Senat ordonna de faire des levées, & de mener une armée en Algide, cependant nous demeurons oisifs & sans rien faire. Nous nous amusons à disputer, & à nous dire des injures comme des femmes insensées, satisfaits de la paix presente: Et nous ne considerons pas que de cette lâche oisiveté on verra bientôt renaître de grandes & diverses guerres. Je sçai bien que je vous

pourrois entretenir de quantité d'autres choſes qui vous plairoient davantage; mais quand mon humeur ne m'obligeroit pas à ne vous dire que des choſes vraies, au lieu de vous en conter d'agréables, la neceſſité m'y contraindroit. Certes, Meſſieurs, je ſouhaiterois bien de vous plaire; mais quelque ſorte de paſſion que vous puiſſiez avoir pour moi, j'aime beaucoup mieux vous voir aſſurez de votre ſalut. C'eſt une choſe ordinaire, que ceux qui parlent à la Multitude ſeulement pour leur intérêt, lui ſont beaucoup plus agréables, que ceux qui n'ont point d'autre but que l'utilité publique; ſi ce n'eſt peut-être que vous penſiez que ces flatteurs publics, que les Partiſans du Peuple, qui ne peuvent jamais permettre ni que vous ſoyez en guerre, ni que vous ſoyez en paix, ne vous ſollicitent & ne vous faſſent ſoûlever que pour votre propre intérêt. Toutes les émotions qu'ils excitent parmi vous ne tendent qu'à leur profit, & à leur avancement, & parce qu'ils connoiſſent bien qu'ils ne ſont point conſiderez quand tous les Ordres de l'Etat ſont en bonne intelligence, ils aiment mieux être les auteurs des ſéditions & des troubles; ils aiment mieux faire du mal que de ne rien faire. Si enfin vous pouvez vous dégouter de leurs actions, & que vous vouliez reprendre vos anciennes coutumes; je ne refuſe point de ſuplice, ſi avant qu'il ſoit peu de jours, je ne mets en fuite ceux qui pillent maintenant vos terres, ſi je ne leur enleve leur camp, & ſi de nos portes & de nos murailles, je ne tranſporte juſques dans leurs Valles la terreur de cette guerre qui vous donne aujourd'hui de l'épouvante. Jamais les paroles d'un Tribun entierement populaire ne furent ſi agréables au Peuple que le ſevere diſcours de ce rigoureux Conſul. La jeuneſſe même, qui parmi tant de frayeurs avoit accoutumé d'opoſer au Senat comme de puiſſantes forces, un refus d'aller à la guerre, ne reſpiroit alors que la guerre, & ne demandoit que des armes. D'ail-

leurs, comme les païſans qui fuyoient, & ceux qui avoient été pillez, ou bleſſez, ne raportoient que des choſes beaucoup plus épouvantables que celles qu'on voyoit, ils remplirent toute la Ville d'indignation & de colere. Le Senat s'étant là-deſſus aſſemblé, chacun jetta les yeux ſur Quintius, comme l'unique défenſeur de la Majeſté Romaine, & les plus conſiderables d'entre les Senateurs dirent hautement: *Que le diſcours qu'il avoit fait etoit digne de ſa Charge, digne de tant de Conſulats qu'il avoit glorieuſement exercez, & digne enfin de ſa vie, ſignalée par les honneurs qu'il avoit ſouvent obtenus, & encore plus ſouvent meritez. Que pour les autres Conſuls, où ils avoient flatté le peuple en trahiſſant la dignité du Senat, ou pour avoir voulu ſoutenir avec trop de ſeverité les droits de cet Ordre, ils avoient rendu la Multitude trop inſolente, en penſant la ſoumettre & la ranger à ſon devoir; mais que T. Quintius avoit eu égard dans ſa harangue & à la dignité du Senat, & à l'union de tous les Ordres, & particulierement au tems où l'on étoit. Que partant on le priât avec ſon Collegue de prendre la conduite de la République: qu'on priât auſſi les Tribuns, que ſe joignant avec les Conſuls ils s'efforçaſſent de repouſſer la guerre de leurs murailles & de la Ville; & qu'en une occaſion ſi puiſſante, & ſi digne de la crainte de tout le monde, ils rendiſſent la Multitude obéiſſante au Senat. Que la Patrie, cette mere commune des uns & des autres invoquoit les Tribuns, & imploroit leurs ſecours, voyant les campagnes deſolées, & la Ville preſque aſſiegée.* Ainſi l'on fit la levée du conſentement de tout le monde: car les Conſuls ayant rémontré en pleine aſſemblée, que ce n'étoit pas le tems de juger des procès, ordonnerent que tous les jeunes hommes qui étoient capables de porter les armes, ſe trouvaſſent le lendemain dans le Champ de Mars: *Qu'ils donneroient un tems quand la guerre ſeroit achevée, pour écouter les raiſons de ceux qui ne ſe feroient*

pas enrôler, & que celui dont l'excuſe ne ſeroit pas recevable ſeroit reputé pour un deſerteur. Toute la jeuneſſe s'aſſembla le lendemain. Chaque cohorte fit choix de ſes Officiers, & l'on commit dans chacune deux Senateurs. On dit que toutes ces choſes ſe firent ſi promtement, que les Queſteurs tirerent ce jour-là même les Enſeignes hors du tréſor, & les aporterent dans le Champ de Mars: que quatre heures après que le Soleil fut levé elles en partirent, & que cette nouvelle armée avec quelques Compagnies de vieux ſoldats qui ſuivoient volontairement, fit encore dix mille de chemin. Ils aperçurent les ennemis le jour ſuivant, & camperent à Corbion aſſez proche d'eux. Enfin on combattit le troiſiéme jour, & la bataille ne fut pas plus long-tems differée. Les Romains étoient tranſportez d'indignation & de colere, & les autres étoient preſſez par un remords de conſcience, & par le deſeſpoir du pardon; après s'être ſi ſouvent révoltez ſans raiſon, & ſans fondement. Bien que les deux Conſuls fuſſent dans l'armée Romaine avec une même autorité, toutefois du conſentement d'Agrippa le commandement demeura à un ſeul, ce qui a toûjours été utile & ſalutaire dans la conduite des grandes affaires; mais celui qui avoit été préferé n'abuſa point de cet honneur. Il répondoit par ſa complaiſance à la facilité de celui qui ſe ſoûmettoit, en lui communiquant ſes deſſeins, en lui donnant des louanges, & en ſe le rendant égal, encore qu'il ne le fût pas. Au reſte, Quintius avoit la pointe droite, & Agrippa la gauche. Sp. Poſtumius Albus l'un de leurs Lieutenans tenoit le milieu, & S. Sulpitius leur autre Lieutenant commandoit la Cavalerie. L'Infanterie de la pointe droite combattit vaillamment, & les Volſques les ſoûtinrent avec le même courage. S. Sulpitius enfonça les ennemis, & paſſa au travers avec ſa Cavalerie: & bien qu'il eût pû revenir par le même chemin avant que les autres ſe puſſent rejoindre, il crut qu'il étoit plus à

propos de les battre en queue. En effet il les eût défaits au même moment dans l'épouvante où ils étoient, si la Cavalerie des Eques & des Volsques ne l'eût point amusé quelque tems. Là Sulpitius commença à crier : *Qu'il n'étoit pas tems de remettre la partie, & qu'ils étoient eux-mêmes défaits ; & que le chemin leur étoit fermé pour retourner à leurs gens, s'ils ne poussoient ce combat jusques à l'extrémité. Que ce n'étoit pas assez de les mettre en fuite, qu'il falloit tuer les chevaux & les hommes, afin que personne ne pût revenir au combat, & recommencer la mêlée : que les gens de cheval des ennemis ne leur pouvoient pas résister, puisque l'Infanterie forte & serrée, comme elle étoit, avoit été contrainte de ceder.* Il ne parla pas à des sourds, car ils mirent en fuite toute cette Cavalerie dès le premier choc qu'ils donnerent, en renverserent par terre la plus grande partie, & percerent hommes & chevaux à coups de dards. Ainsi se termina le combat des gens de cheval. Et aussi-tôt Sulpitius se retourna contre l'Infanterie, & envoya aux Consuls porter nouvelle de ce qui s'étoit passé. Le Courrier arriva comme les ennemis étoient prêts de prendre la fuite : de sorte que cette nouvelle augmenta le courage des Romains déja vainqueurs, & épouvanta les ennemis qui fuyoient déja. Ils commencerent donc d'être vaincus par le milieu de leur bataillon, que la Cavalerie avoit enfoncé & mis en desordre. Ensuite la pointe gauche fut repoussée par le Consul Quintius ; mais on eut un peu plus de peine à la pointe droite. Alors Agrippa homme hardi par son âge & par sa force, voyant que de tous côtez les choses réussissoient mieux que du sien, arracha quelques Enseignes de la main de ceux qui les portoient, & en jetta quelques-unes au milieu des ennemis. Cela fut cause que les soldats animez par la crainte de la honte de perdre leurs Enseignes, se jetterent sur les ennemis avec tant d'ardeur & de courage, qu'ils rendirent la

victoire égale de toutes parts. En même tems il vint nouvelle de la part de Quintius : qu'il avoit vaincu de son côté, qu'il étoit prêt de donner dans le camp des ennemis, & que néanmoins il ne vouloit point l'attaquer, qu'il n'eût sçu si l'on avoit vaincu dans la pointe gauche : que si Agrippa y avoit défait les ennemis, il amenât ses troupes avec les siennes, afin que toute l'armée ensemble vint prendre part au butin. Ainsi Agrippa victorieux vint trouver son Collegue victorieux comme lui, & ils allerent ensemble assaillir le camp de l'ennemi. Comme ils y trouverent peu de gens pour le défendre, ils en vinrent bientôt à bout, s'en rendirent maîtres sans combat, & ramenerent leur armée riche des dépouilles des ennemis, & outre cela toutes les choses qui avoient été perdues pendant le pillage de la campagne. J'ai apris qu'ils ne demanderent point le triomphe, & qu'il ne leur fut point offert par le Senat ; mais l'on n'aporte point de raison pourquoi ils mépriserent cet honneur, ou pourquoi ils ne l'espererent pas seulement. Pour moi, autant que je puis penetrer dans l'obscurité d'un tems si éloigné du nôtre, je croi qu'ayant vû qu'on avoit refusé le triomphe à Horatius & à Velerius, qui outre qu'ils avoient vaincu les Eques & les Volsques, avoient eu encore la gloire d'achever la guerre des Sabins, ils eurent honte de le demander, pour n'avoir executé qu'une partie de ces choses : & peut-être aussi qu'ils apprehenderent que s'ils le demandoient, & qu'ils l'obtinssent, il ne semblât qu'on eût eu plus d'égard aux personnes qu'au merite, & à la grandeur des services.

17. Mais cette glorieuse victoire qu'on avoit remportée sur les ennemis fut deshonorée dans la Ville, par le honteux jugement que rendit le Peuple, touchant les bornes & les frontieres de ses Alliez. Car comme les Ariciniens & les Ardeates s'étoient souvent fait la guerre, pour quelques terres qui étoient

entre-eux ; enfin s'étant laſſez des maux qu'ils en recevoient de part & d'autre, ils prirent les Romains pour Juges & pour Arbitres de leur differend. Ainſi étant venus pour plaider leur cauſe devant le Peuple aſſemblé par les Magiſtrats, on proceda de part & d'autre avec beaucoup de contention & d'ardeur ; & lorſqu'ils eûrent produit leurs témoins, & les pieces juſtificatives de leur bon droit, & qu'on étoit prêt d'apeller les Tribus, & de prendre les ſuffrages du Peuple, P. Scaptius qui étoit de la Populace s'éleva, & parla en ces termes : *Si*, dit-il aux Conſuls, *s'il m'eſt permis de dire mon opinion touchant les affaires de la République, je ne ſouffrirai pas que le Peuple faſſent une faute en cette occaſion.* Les Conſuls refuſerent de l'écouter comme un inſenſé ; & parce qu'il crioit toûjours qu'on trahiſſoit la République, ils ordonnerent qu'on le fît ſortir de l'Aſſemblée, mais en même tems il en apella aux Tribuns. Les Tribuns qui ſont preſque toûjours conduits par le Peuple plûtôt qu'ils ne conduiſent le Peuple, accorderent à la curioſité de la Multitude, que Scaptius diroit ce qu'il avoit envie de dire. Il dit donc, *qu'il étoit ſur la quatre-vingt-troiſiéme année de ſon âge : qu'il avoit été à la guerre dans les terres mêmes dont il étoit queſtion, non pas quand il n'étoit encore que jeune homme, mais la vingtiéme fois qu'il s'étoit fait enrôler, lorſqu'on faiſoit la guerre devant la ville de Corioles : qu'il pouvoit rendre témoignage d'une choſe qui veritablement pouvoit avoir été effacée par le tems, mais qui étoit bien avant demeurée dans ſa mémoire : que les terres dont on étoit en diſpute étoient des frontieres des Coriolans & qu'elles leur apartenoient, & que par conſéquent la ville de Corioles ayant été priſe, elles apartenoient au Peuple Romain par le droit de la guerre : qu'il s'étonnoit, & qu'il ne ſçavoit pas par quelle raiſon les Ardeates & les Ariciniens qui n'avoient jamais rien prétendu ſur ces terres, durant même que Corioles*

ne dépendoit que d'elle-même, esperoient en frustrer le Peuple Romain, qu'ils avoient comme Seigneurs choisis comme arbitre de ce different: qu'encore qu'il eût peu de tems à vivre, il ne pouvoit s'empêcher étant vieux comme il étoit de défendre & de garder au moins par sa voix, une terre qu'il avoit aidé à conquerir, tandis qu'il étoit jeune soldat. Que partant il exhortoit le Peuple de ne se point trahir lui-même, & de ne se pas condamner en sa propre cause par une honte vaine & inutile. Les Consuls voyant que non seulement on avoit écouté Scaptius avec un favorable silence, mais qu'on aprouvoit encore ce qu'il avoit it, apellent à témoin les Dieux & les hommes de l'injustice épouvantable qu'on se préparoit de faire, mandent les premiers du Senat, & s'en vont avec eux de part & d'autre prier les Tribuns: *qu'ils ne souffrissent point une action si lâche, & qui devoit être de si mauvais exemple, que des Juges convertissent à leur profit les causes que l'on plaideroit devant eux: vû principalement qu'encore qu'il fût permis à un Juge d'avoir soin de son intérêt, on ne feroit pas un si grand gain en prenant cette terre, qu'on feroit une grande perte en alienant par cette injustice l'affection des Alliez, parce que la perte de la réputation est une perte si considerable, qu'on ne la sçauroit estimer. Voulez-vous que ces Députez portent chez eux la nouvelle d'un jugement si injuste? qu'on le publie de tous côtez? que les Alliez l'entendent? que les ennemis en ayent connoissance? Avec quelle douleur les Alliez l'écouteront-ils? avec quelle joie les ennemis? Pensez-vous que nos voisins en rejettent la faute sur les reveries d'un Vieillard qui vous en aura persuadez? Peut-être que le nom de Scaptius deviendra celebre par la mémoire de cette action; mais cependant, le Peuple Romain representera le personnage de ces lâches, qui ne cherchent que l'occasion de profiter des disputes d'autrui. Qui est le Juge si méchant, qui en la cause d'un homme privé se soit attribué les cho-*

ſes dont on étoit en diſpute ? captius même ne le feroit pas, bien qu'il ait perdu toute honte. Voilà ce que les Conſuls & les Senateurs faiſoient entendre de tous côtez. Mais la convoitiſe, & l'auteur de cette convoitiſe eûrent plus de forces que leurs paroles; car les Tribus aſſemblées jugerent que ces terres apartenoient au Peuple Romain. On ne nie pas que le même jugement n'eût été rendu ſi cette cauſe eût été plaidée devant d'autres Juges. Mais la Juſtice de la cauſe ne ſçauroit effacer l'infamie du Jugement, & les Ariciniens & les Ardeates ne le trouverent ni plus honteux, ni plus inſuportable que le Senat. Tout le reſte de l'année demeura paiſible, il n'y eût point de troubles, ni du côté de la Ville, ni du côté des Etranges.

LES DECADES DE TITE-LIVE.

LIVRE QUATRIÉME.

SOMMAIRE DE FLORUS.

1. *LA Loi des Mariages entre les Patriciens & les Pleibeiens eſt publiée par les Tribuns du Peuple, malgré les contradictions du Senat.*
2. *Les affaires du Peuple Romain ſont quelque tems adminiſtrées durant la paix & durant la guerre par les Tribuns militaires.*
3. *La création des Cenſeurs.*
4. *Les terres qui avoient été ôtées aux Ardeates par le jugement du Peuple Romain leur ſont rendues, & l'on y envoie une Colonie.*
5. *Sp. Melius Chevalier Romain fait des largeſſes de bled au Peuple, qui étoit dans une grande neceſſité de vivres.*
6. *Il gagne par ce moyen les bonnes graces de la Multitude.*
7. *Et parce qu'il ſembloit affecter la Royauté, C. Servilius Hala General de la Cavalerie, le tue par les ordres de Quintius Cincinnatus Dictateur.*
8. *L. Minutius qui avoit découvert ſes deſſeins, en reçoit pour recompenſe un bœuf ayant les cornes dorées.*
9. *On dreſſe des ſtatues dans la place aux Ambaſſadeurs Romains que les Fidenates avoient tuez,*

parce qu'i's étoient morts pour le ſervice de la République.

10. Cornelius Coſſus Tribun militaire tue de ſa main Tolomnius Roi des Veiens, & aporte dans le Capitole les ſecondes dépouilles opimes.

11. Mamercus Emilius Dictateur réduit à un an & demi le tems & la durée de la Cenſure, qui étoit auparavant de cinq ans; & en eſt noté d'infamie par les Cenſeurs.

12. On prend la Ville de Fidenes, & l'on y envoie une Colonie.

13. Elle eſt taillée en pieces par les Fidenates, qui s'étoient revoltez contre le Peuple Romain.

14. Mamercus Emilius Dictateur les défait, & reprend leur Ville.

15. La conjuration des Eſclaves eſt étouffée.

16. Poſthumius Tribun militaire eſt tué par ſon armée, à cauſe de ſes cruautez.

17. On paye pour la premiere fois les gens de guerre des deniers publics.

18. Outre cela ce Livre contient les choſes qui furent faites contre les Volſques, les Veiens, les Fidenates, & les Faliſques.

TITE-LIVE.

PREMIERE DECADE.

LIVRE QUATRIÈME.

Les Consuls qui succederent aux précedens furent M. Genutius & P. Curtius. Cette année fut pleine de troubles dans la Ville & au dehors. Car dès son commencement C. Canuleius Tribun du Peuple proposa une Loi touchant les alliances des Mariages du Peuple avec les Patriciens, qui estimerent que s'étoit fouiller leur sang, & ruiner le droit des gens. Il est vrai que les Tribuns ne proposoient rien d'abord, sinon qu'il fût permis de prendre un des Consuls parmi le Peuple, & enfin les choses passerent si avant que neuf des Tribuns demanderent que le Peuple eût le pouvoir de créer les Consuls, & de les prendre parmi le Peuple ou dans le Senat. Ils croyoient que si cela se pouvoit faire, non seulement les moindres personnes auroient part à l'autorité souveraine, mais qu'on l'arracheroit entierement de la main des Patriciens, pour la transferer au Peuple. C'est ce qui fut cause que les Patriciens furent bien aises d'entendre dire que les Ardeates s'étoient revoltez, à cause de l'injustice qu'on leur avoit faite touchant les terres

qu'on avoit retenues : Que les Veiens venoient fourrager la frontiere des Romains, & que les Eques & les Volsques commençoient à faire du bruit, parce qu'on avoit fortifié Verrugue ; tant on preferoit dans le Senat à une paix honteuse une miserable guerre. Ainsi ayant rendu les nouvelles qu'on en reçut, plus grandes & plus effroyables, afin qu'on n'entendît pas la voix des Tribuns parmi le bruit de tant de guerres, ils ordonnerent des levées, & commanderent que l'on tint ses armes prêtes, & qu'on se disposât à la guerre avec plus de soin & d'apareil, que durant même que Quintius étoit Consul. Cependant C. Canuleius vint crier dans le Senat, que les Consuls s'efforçoient en vain de donner de l'épouvante au Peuple, pour lui ôter la pensée des Loix nouvelles qu'on lui proposoit ; Que tant qu'il vivroit on ne feroit jamais des levées, que le Peuple n'eût auparavant aprouvé ce que ses Collegues avoient proposé avec lui ; & aussi-tôt qu'il eut parlé, il fit assembler le Peuple. De sorte qu'en un même tems les Consuls animoient le Senat contre le Tribun, & le Tribun animoit le Peuple contre les Consuls. Les Consuls disoient : *Qu'il n'étoit pas possible d'endurer plus long-tems les fureurs des Tribuns ; que les choses étoient venues à l'extremité, & que le desordre seroit bien-tôt suivi d'une ruine generale, puisque la guerre qui se faisoit dans la Ville étoit plus grande & plus dangereuse, que celle qui se faisoit au dehors. Que la faute de tout cela ne se devoit pas plûtôt attribuer au Peuple qu'au Senat, ni plûtôt aux Tribuns qu'aux Consuls. Que les choses qui faisoient plus de bruit dans les Etats, & à quoi l'on donnoit de plus grandes récompenses, étoient ordinairement celles où l'on s'apliquoit davantage, & qui prenoient des plus grands accroissemens ; que les hommes pouvoient devenir gens de bien, durant la guerre aussi bien que durant la paix ; Mais que les plus belles recompenses étoient données dans Rome aux seditions,*

& que cela avoit toûjours été glorieux & honorable à chacun en particulier, & à tout le monde en general. Qu'ils considerassent avec combien de majesté ils avoient reçu de leurs ancêtres le Senat, & avec quelle diminution de sa dignité & de sa splendeur ils le laissiroient à leurs enfans; qu'ils regardassent enfin, comment le Peuple se glorifieroit de s'être rendu si formidable & si puissant. Qu'il ne falloit esperer ni de fin à tant de desordres, ni plus de bonheur dans les affaires, tandis que les seditions seroient si heureuses, & leurs auteurs si bien recompensez. Quelles entrepriſes C. Canuleius ne vouloit il pas faire? Combien étoient-elles grandes & pernicieuſes? Qu'il vouloit introduire un melange honteux de toutes ſortes de gens, & aporter un trouble étrange dans la conduite des affaires & publiques & particulieres, afin que rien ne demeure en ſon entier & ſans être corrompu; & qu'en ôtant toute ſorte de diſtinction, perſonne ne ſe puiſſe connoître ſoi-même, ni connoître auſſi les ſiens. Car enfin que pouvoit-on penſer de ces Mariages indifferemment contractez? ſi ce n'eſt qu'on veuille admettre toute ſorte de conjonction preſque à la maniere des bêtes, afin que celui qui en naîtra, ignore perpetuellement de quel ſang il eſt, & de quels ſacrifices; s'il tient du Peuple, ou des Patriciens, & qu'il ſoit toûjours en diſpute avec ſoi-même. Que néanmoins comme ſi c'étoit peu de choſe de confondre tous les droits divins & humains, les perturbateurs de la populace ſe diſpoſoient déja pour le Conſulat; que premierement on avoit tenté ſeulement par des paroles de prendre un des Conſuls parmi le Peuple; mais qu'on demandoit maintenant qu'il fût permis au Peuple de prendre à ſa fantaiſie des Conſuls, ou parmi les Patriciens ou parmi le Peuple; & qu'il ne faloit point douter qu'il ne s'élevât les plus ſeditieux de la Multitude à cette éminente dignité. Qu'on ne manqueroit donc pas d'avoir pour Conſuls des Canuleius

& des Icilliens ; que l'autorité souveraine tomberoit bientôt en telles mains, si les Dieux ne s'y opposoient, mais qu'ils mourroient plûtôt mille fois que d'endurer cette infamie : qu'ils étoient bien assurez que si leurs Ancêtres eûssent pû prévoir que pour accorder toute chose au Peuple, on ne pourroit pas le rendre plus doux & plus traitable ; mais au contraire plus insolent, & plus prompt à demander de nouvelles choses quand il auroit obtenu les premieres, ils se fûssent plûtôt resolus à souffrir toutes sortes de combats, qu'à souffrir qu'on leur imposât de pareilles Loix. Parce qu'en ce tems-là on lui accorda des Tribuns, il a falu encore lui en accorder ; qu'on ne verra jamais de fin à tant de disputes, tandis que dans une même Ville on verra des Tribuns du Peuple & des Senateurs. Qu'il faloit donc ou suprimer le Senat, ou abolir cette sorte de Magistrature, & qu'il valoit mieux remedier tard à la temerité & à l'insolence, que de n'y remedier jamais. Faut-il endurer impunement qu'après avoir semé tant de discordes dans la Ville, ils donnent sujet aux Peuples voisins de faire la guerre ; qu'ensuite ils empêchent la République de prendre les armes, & de se défendre contre les tempêtes qu'ils ont excitées ? Et qu'ayant fait toutes choses, excepté d'introduire l'ennemi dans la Ville, ils ne veulent pas souffrir qu'on leve des forces contre l'ennemi ? Mais lorsque Canuleius ose dire dans le Senat qu'il empêchera les levées, si le Senat ne permet qu'on reçoive ses Loix comme d'un victorieux, que veulent dire ces paroles, si ce n'est qu'il nous menace de trahir la Patrie, & de souffrir qu'on l'assiege & qu'on la prenne ? Combien cette parole donnera-t-elle de courage, non pas au Peuple Romain, mais aux Eques, aux Volsques & aux Veiens ? N'espereront-ils pas que Canuleius leur servira de guide pour monter dans le Capitole & dans la forteresse, si les Tribuns ayant ôté aux Patriciens leurs droits & leur Majesté, leur peuvent aussi ôter le courage ?

Qu'enfin les Consuls étoient plûtôt deliberez de se rendre Chefs de parti contre la perfidie de leurs Citoyens, que contre les armes des ennemis. Pendant que ces choses se faisoient dans le Senat, Canuleius parla au Peuple en ces termes pour ses Loix, & contre les Consuls. *Messieurs, il me semble que j'ai déja assez reconnu combien les Patriciens vous méprisent, & combien ils vous jugent indignes de vivre avec eux entre les murailles d'une même Ville. Mais c'est une chose que je découvre plus clairement que jamais, maintenant que l'on s'oppose avec de si grandes rigueurs contre nos propositions. Car enfin que demandons-nous autre chose, que de les faire souvenir que nous sommes Citoyens d'une même Ville; & que si nous n'avons pas les mêmes richesses, nous avons au moins la même Patrie? Nous demandons par une de nos propositions une chose qu'on a accoutumé de donner aux Peuples voisins & aux étrangers. Et certes après avoir vaincu nos ennemis, nous leur avons souvent donné le droit de bourgeoisie, qui est sans doute un avantage plus considerable & plus glorieux que ne sont pas les mariages. Mais par l'autre de nos propositions nous ne voulons rien introduire de nouveau dans la République. Nous redemandons seulement ce qui appartient au Peuple. C'est à dire, qu'il lui soit permis de donner les Charges & les Dignitez à ceux qu'il en jugera capables. Pourquoi donc les Consuls veulent-ils troubler toutes choses, & pourquoi en plein Senat m'ont-ils voulu faire violence? Pourquoi disent-ils qu'ils mettront la force en usage, & qu'ils ne respecteront pas la puissance des Tribuns si venerable & si sainte? Si on laisse au Peuple Romain la liberté des suffrages pour élever au Consulat ceux qui lui plairont davantage, & qu'on n'ôte pas aux Plebeiens qui en seront les plus dignes l'esperance d'y parvenir, doit-on conclurre de là que cette Ville est ruinée? que notre Empire est perdu, & que c'est la même chose qu'un Plebeien soit fait Consul, qu'un esclave*

ou qu'un affranchi ? Ne connoiſſez-vous donc pas combien vous êtes mépriſez ? Ils vous ôteroient encore, ſi cela leur étoit permis, une partie de ce Soleil qui vous éclaire. Ils ſont fâchez que vous reſpiriez le même air qu'ils reſpirent, que vous ayez une voix auſſi bien qu'eux ; & que vous ayez comme eux la forme & la figure de l'homme. Mais ils diſent bien davantage, ils diſent que c'eſt une choſe illicite, que c'eſt une choſe execrable, qu'un Plebein ſoit fait Conſul. Mais écoutez-moi je vous prie, quand il ne vous ſeroit pas permis de jetter les yeux ſur nos hiſtoires, ni dans les livres des Pontifs, ne ſçaurions-nous pas des choſes, qui ne ſont pas ignorées mêmes par les étrangers ? Que les Conſuls ont ſuccedé aux Rois, & qu'ils n'ont point d'autres droits que les Rois en avoient avant eux. N'avez-vous jamais oui dire que Numa Pompilius non ſeulement n'étoit pas Patricien, mais qu'il n'étoit pas même Citoyen Romain, & que par la volonté du Peuple, & du conſentement du Senat on l'avoit tiré du pays des Sabins pour le faire regner dans Rome ? Que L. Tarquinius qui n'étoit pas même ſorti d'une maiſon d'Italie, & qui étoit fils de Demarate Corinthien, étant venu de Tarquines où il demeuroit, fut fait Roi du vivant même des enfans d'Ancus ? Qu'après lui Servius Tullius né d'une captive de Cornicule, d'un pere inconnu & d'une mere eſclave, monta dans le thrône des Romains par ſon eſprit & par ſa vertu ? Que vous dirai-je de T. Tatius Sabin, que Romulus lui-même, le pere & le fondateur de cette Ville, aſſocia avec lui à l'Empire ? Ainſi tandis qu'on n'a point mépriſé les hommes, en qui l'on a vû luire de la vertu, l'Empire Romain eſt devenu grand & redoutable. Rougirez-vous donc maintenant d'avoir un Conſul Plebien où nos Ancêtres n'ont pas dédaigné d'élire des étrangers pour leurs Rois ? Mais depuis que les Rois ont été chaſſez, on n'a pas fermé cette Ville à la vertu des Etrangers. En effet depuis le banniſ-

sement des Rois, les Claudiens, qui étoient Sabins de naissance, n'ont pas seulement été reçus dans la Ville, mais encore au nombre des Patriciens. Quoi donc d'un Etranger on aura fait un Patricien, & ensuite un Consul, & l'on ôtera à un Citoyen Romain l'esperance du Consulat, parce qu'il sera sorti du Peuple! Enfin ne croyons-nous pas qu'il peut naître parmi le Peuple un homme fort & courageux, propre pour la paix & pour la guerre, qui soit semblable, ou à Numa, ou à L. Tarquinius, ou à Servius Tullius? S'il se trouve donc quelqu'un avec des qualitez si avantageuses, ne devons-nous pas endurer qu'il ait la conduite de la République? Aimerons-nous mieux avoir pour Consuls des personnes semblables aux Decemvirs tous Patriciens & les plus méchans d'entre les méchans, que des hommes nouveaux qui ont toutes les vertus des bons Rois, & qui leur ressemblent entierement? Mais, me dira-t-on, depuis que les Rois ont été chassez, il n'y a point eu de Plebeiens qui ayent été créez Consuls. Quelle consequence doit-on tirer de cela? Ne doit-on jamais rien faire de nouveau, & qui ne soit confirmé par quelque exemple? Et comme il y a beaucoup de choses qui n'ont jamais été pratiquées chez un nouveau Peuple, ce qui n'a pas encore été fait, ne doit-il jamais être fait, bien qu'il soit utile & salutaire? Il n'y avoit point de Pontifes ni d'Augures durant le regne de Romulus, ils ont été créez par Numa Pompilius. On n'avoit point parlé du dénombrement & de la revue des Citoyens. On n'avoit point fait le département du Peuple en centuries: Tout cela néanmoins a été fait par Servius Tullius. Il n'y avoit point de Consuls, ils ont été créez depuis le banniſſement des Rois. Il ne se parloit ni du nom ni de la puissance du Dictateur, sa création a été un ouvrage du Senat. Il n'y avoit point de Tribuns, d'Ediles, de Questeurs; on a trouvé bon d'en établir. Pour ce qui concerne les Decemvirs, nous les avons créez pour réduire

nos loix par écrit, & nous les avons ôtez de la République durant les dix dernieres années. Qui doute que dans une Ville fondée pour l'éternité, & qui doit croître jusqu'à une grandeur infinie, on n'établisse toûjours de nouveaux Magistrats, de nouveaux Sacerdoces, & de nouvelles Loix pour le public & pour le particulier. Les Decemvirs n'ont-ils pas fait depuis peu d'années par un exemple pernicieux au Public, & injurieux à la Multitude, une ordonnance que les Patriciens ne contractassent point de Mariages avec le Peuple? Peut-on s'imaginer un outrage & plus grand & plus signalé, que de reputer une partie de la Ville comme profane & pollue, indigne de l'honneur des Mariages, & d'une chaîne si precieuse? N'est ce pas souffrir entre les mêmes murailles, & dans une même Ville les peines du bannissement, & d'une infame relegation, que de n'avoir pas la liberté d'y faire des alliances, & de s'unir ensemble par les liens du parentage? Ils prennent garde que le sang & les maisons ne se joignent pas: Et quoi, si cela souille cette Noblesse, que la plûpart des Patriciens, qui sont descendus des Albins & des Sabins, ont reçue, non pas de leur naissance & de leur sang; mais pour avoir été admis dans le Senat, ou par l'élection que les Rois en ont faite, ou par la volonté du Peuple depuis que les Rois ont été chassez: Ne pouvoient-ils la conserver entre-eux toute pure & toute entiere par leur adresse particuliere, en n'épousant point de femmes Plebeiennes, en empêchant que leurs filles & que leurs sœurs ne prissent alliance autre part que parmi les Nobles? Car il n'y a point de Plebeien qui allât faire violence à une fille Patricienne: C'est un desordre & une insolence dont il n'y a que les Nobles qui soient capables. Il n'y a personne entre nous qui les eût contraints de permettre de tels Mariages. Mais avoir défendu par une Loi, que les Patriciens prissent alliance avec le Peuple! Certes cela est trop honteux & trop injurieux

au Peuple. Que ne défendoient-ils de même, que les riches s'alliaſſent avec les pauvres? Quoi donc ils ruineront cette liberté qui a toûjours été reſervée à la volonté des particuliers, que toute femme ſe puiſſe marier en quelque lieu qu'il lui plaira, & qu'un homme tout de même puiſſe prendre femme par tout où il aura engagé ſa parole? Quoi donc ils contraindront cette ancienne liberté ſous une Loi tyrannique? Ils diviſeront par ce moyen la ſocieté humaine, & feront deux Villes d'une ſeule? Pourquoi n'ordonnent-ils pas auſſi que les Plebeiens ne ſoient pas voiſins des Patriciens; qu'ils ne marchent pas par les mêmes rues; qu'ils ne ſe rencontrent pas dans les mêmes feſtins; qu'ils ne viennent pas dans les mêmes aſſemblées? Car n'eſt-ce pas la même choſe, qu'un Patricien épouſe une Plebeienne, & un Plebeien une Patricienne? Quel changement cela peut-il aporter dans l'Etat? Eſt ce que les enfans ſeront reputez de la condition de leur pere? Certes nous ne pretendons rien autre choſe de ces Mariages, ſi ce n'eſt qu'on nous répute au nombre des hommes, & qu'on nous conſidere comme Citoyen. Et vous, Meſſieurs les Patriciens, vous n'avez pas raiſon de nous conteſter ce que nous demandons, ſi ce n'eſt que vous le vouliez conteſter pour nous faire honte, & pour nous combler d'infamie. Enfin je vous demande ſi l'autorité ſouveraine eſt à vous, ou au Peuple Romain? Si par le banniſſement des Rois vous avez acquis la domination, ou ſi tout le monde n'en a pas reçu une liberté égale? Il faut que le Peuple Romain ait la puiſſance de faire une Loi quand il en aura la volonté; mais toutes les fois qu'on en voudra propoſer quelques-unes, ordonnerez-vous des levées comme pour ſa peine & ſon châtiment? Et auſſi-tôt que ſuivant la Charge de Tribun, dont je ſuis maintenant honoré, j'aurai commencé d'apeller les Tribus afin de donner leurs voix, vous Conſul ferez vous auſſitôt prêter le ſerment à la jeuneſſe, la mettrez-vous

auſſi-tôt en campagne, menacerez-vous le Peuple? menacerez-vous le Tribun? A quelle extrémité ſerions nous reduits, ſi vous n'aviez pas déja éprouvé deux fois ce que peuvent ces vaines menaces contre l'union & le conſentement du Peuple? Peut-être que vous n'avez pas voulu combattre à deſſein de nous épargner; mais ne ſçait-on pas bien qu'on n'en eſt point venu aux mains, parce que le parti le plus fort a été auſſi le plus moderé? Maintenant, ô Peuple Romain, il n'y aura point encore de combat. On ſondra bien toûjours votre volonté & votre courage, mais on ne ſe mettra jamais au hazard de faire experience de vos forces. Ainſi, Meſſieurs les Conſuls, ſoit que ces guerres ſoient vraies, ou qu'elles ſoient fauſſes, le Peuple ne laiſſera pas de montrer qu'il eſt prêt à toutes choſes, ſi vous lui rendez la liberté des Mariages, ſi vous ne faites de cette Ville qu'une ſeule Ville, ſi l'on ſe peut unir avec vous par des alliances; ſi l'eſperance des honneurs, ſi l'entrée aux grandes charges eſt donné aux hommes qui les meritent; s'il leur eſt permis d'avoir part dans la conduite de la République, d'obéir & de commander tour à tour dans les Magiſtratures annuelles, pour donner un témoignage que la liberté eſt égale. Que ſi quelqu'un ſe veut oppoſer à des choſes ſi raiſonnables, parlez tant qu'ils vous plaira de la guerre, rendez-la plus grande & plus dangereuſe par vos diſcours, perſonne ne ſe fera enrôler, perſonne ne prendra les armes, perſonne ne voudra combattre pour des Maîtres ſi ſuperbes, & avec leſquels on ne pourra avoir de part dans les Charges de la République, ni d'alliance particuliere par le moyen des Mariages. Enfin comme les Conſuls ſe fûrent auſſi preſentez dans l'Aſſemblée, & que des harangues on fût venu à des conteſtations & des diſputes, le Tribun demanda pourquoi un Plebeien ne devoit pas être fait Conſul? Le Conſul fit une réponſe peut-être juſte & véritable, mais qui n'étoit pas de ſaiſon; Qu'il n'y

avoit point de Plebeien qui eût les auſpices, c'eſt-à-dire, qui pût obſerver les preſages, & que les Decemvirs avoient trouvé bon de ne point permettre de tels Mariages, afin que les Auſpices ne fûſſent pas troublez par une lignée incertaine, & en qui l'on ne reconnoîtroit ni le Peuple, ni la Nobleſſe. Le Peuple s'enflamma de colere principalement à ce diſcours, voyant qu'on lui refuſoit comme à des gens malvoulus & hais des Dieux, de pouvoir obſerver les preſages. Et d'autant qu'il y avoit un Tribun qui défendoit vivement ſes droits, & que d'ailleurs le Peuple n'étoit pas moins opiniâtre que lui, le bruit & la diſpute ne finirent point, que le Senat n'eût conſenti qu'on propoſât cette Loi touchant les Mariages; s'imaginant que les Tribuns ne parleroient plus d'élire des Plebeiens pour Conſuls, ou qu'ils en remettroient la propoſition après la guerre, & que cependant le Peuple ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il vouloit pour les Mariages, conſentiroit qu'on fit des levées. Mais comme Canuleius avoit acquis un grand credit par les bonnes graces du Peuple, & par la victoire qu'il venoit d'obtenir ſur le Senat, les Tribuns ſollicitez par ſon exemple de preſſer ſur les autres choſes, pourſuivent de toutes leurs forces la publication de la Loi, & empéchent de faire des levées, bien que le bruit de la guerre s'augmentât de jour en jour. Les Conſuls qui ne pouvoient rien faire dans le Senat, parce que les Tribuns s'y oppoſoient, tenoient dans leurs maiſons des Conſeils particuliers avec les principaux Senateurs, & il y avoit grande aparence qu'il faudroit enfin ceder la victoire, ou aux ennemis, ou au Peuple. Mais de tous les Conſulaires il n'y avoit que Valere & Horace qui ne ſe trouvoient point dans ces conſeils. P. Claudius étoit d'opinion que les Conſuls s'armaſſent contre les Tribuns, mais les Quintiens, Cincinnatus & Capitolinus n'étoient pas d'avis qu'on verſât du ſang, & qu'on outrageât des perſonnes qu'ils tenoient pour

ſaintes

saintes & sacrées, par un accord qu'on avoit fait avec le Peuple.

2. Enfin durant toutes ces Assemblées on en vint à cette extrémité, qu'on permit de choisir indifferemment parmi le Senat, & parmi le Peuple des Tribuns militaires ayant le même pouvoir que les Consuls, mais qu'on ne changeroit rien touchant l'élection des Consuls, & par ce moyen les Tribuns furent satisfaits, & la Multitude satisfaite. On publia donc l'Assemblée du Peuple pour créer trois Tribuns, avec la puissance & l'autorité des Consuls. On ne l'eut pas si-tôt publiée, que tous ceux qui avoient fait, ou dit quelque chose tendant à la sedition, & principalement ceux qui avoient été Tribuns paroissent revêtus de blanc * dans la place, font leurs brigues de tous côtez, & caressent les uns & les autres, afin d'ôter aux Patriciens l'envie de poursuivre cette Magistrature; premierement par le desespoir de l'obtenir, quand ils verroient que les Plebeiens la poursuivroient avec tant d'ardeur, & puis par le déplaisir & par la honte qu'ils auroient de partiger cette Charge avec des personnes d'entre le Peuple. Toutefois comme ils y furent enfin forcez par les principaux du Senat, ils demanderent cette Charge, pour ne pas faire juger au Peuple qu'ils lui vouluſſent ceder la possession & la conduite de la République. L'issue de cette Assemblée fit connoître qu'on agit d'une autre sorte, quand on dispute pour sa liberté & pour ses droits, que quand il est question de juger sainement des choses, lorsque les disputes sont finies. Car le Peuple ne créa point de Tribuns qui ne fussent Patriciens, se contentant d'avoir apris qu'on ne l'avoit pas mépriſé, & qu'on avoit eu égard aux Plebeiens. Trouveriez-vous maintenant en un seul homme cette moderation, cette équité, cette grandeur de courage qui parut alors si avantageusement en tout le Peuple Romain. Ainsi trois cens dix

* Candidati, *Ceux qui brigueient les Charges étoient vêtus de blanc pour être mieux remarquez.*

ans après la fondation de Rome, les Tribuns militaires entrerent pour la premiere fois en Charge avec la puissance Consulaire. Les premiers qui y entrerent furent A. Sempr. Atratinus, L. Attilius, & T. Cecilius; & durant qu'ils gouvernerent, l'union & la bonne intelligence où ils étoient dans la Ville, mit aussi la paix au dehors. Néanmoins il y en a qui disent, que comme la guerre des Veiens se vint joindre à celle des Eques & des Volsques, & à la révolte des Ardeates, & que deux Consuls ne suffisoient pas pour la conduite de tant de guerres, on créa trois Tribuns militaires, sans faire aucune mention de la publication de la Loi, de prendre des Consuls parmi le Peuple; & que ces trois Tribuns eurent le même pouvoir & les mêmes marques d'autorité que les Consuls. Mais cette sorte de Magistrat ne fut pas de longue durée, parce que trois mois après ils se démirent de leurs Charges suivant un avertissement des Augures, comme s'il y eût eu quelque défaut dans leur création, parce que C. Curiatius qui avoit présidé à leur élection, n'avoit pas bien observé les présages. Cependant il vint à Rome des Députez de la part des Ardeates, pour se plaindre de l'injustice qu'on leur avoit faite dans le jugement des terres dont ils étoient en dispute. Mais ils se plaignirent de telle sorte, qu'ils donnerent bien à connoître que pourvu qu'on leur en fît la restitution, ils vouloient bien conserver l'alliance & l'amitié qu'ils avoient avec les Romains. Le Senat leur fit réponse, *qu'il ne pouvoit casser un Arrêt du Peuple, tant à cause que cela n'avoit jamais été fait, & qu'il ne se pouvoit faire de droit, que pour maintenir l'union entre les ordres de l'Etat. Que si les Ardeates vouloient attendre, & remettre à la discretion du Senat la réparation de leur injure, peut-être qu'ils auroient bientôt occasion de se réjoüir de ne s'être pas laissé emporter à la colere, & qu'au reste ils devoient sçavoir que le Senat n'avoit rien eu en plus grande recommandation, que d'empêcher qu'on ne leur fît quel-*

que injuſtice, ou de faire en ſorte au moins qu'elle ne durât pas long-tems. Ainſi les Députez furent amiablement congediez, & promirent de faire à leurs Citoyens un véritable raport de la réponſe qui leur avoit été faite. Alors les Patriciens voyant que la République demeuroit ſans avoir aucun Magiſtrat Curule, s'aſſemblerent & créerent un Entreroi. On fut en diſpute ſi on éliroit des Conſuls ou des Tribuns militaires, & cette conteſtation tint pluſieurs jours les choſes dans l'interregne. L'Entreroi & le Senat vouloient que l'on fît des Conſuls, & les Tribuns du Peuple & le Peuple même vouloient qu'on élût des Tribuns militaires. Enfin le Senat fut victorieux, parce que la Multitude qui devoit donner l'une ou l'autre dignité à des Patriciens, ceſſa de diſputer en vain ſur ce ſujet. D'ailleurs les plus conſiderables d'entre le Peuple aimoient mieux une élection de Magiſtrats où ils n'auroient rien à prétendre, que ſi l'on en faiſoit une autre, où comme perſonnes indignes ils ne ſeroient point conſiderez: Et même les Tribuns du Peuple abandonnerent cette pourſuite en faveur des principaux du Senat. De ſorte que T. Quintius Barbatus, qui étoit Entreroi, créa pour Conſuls L. Papirius Mugillanus, & L. Sempr. Atratinus. On renouvella durant leur Conſulat l'alliance avec les Ardeates; & nous n'avons que cette marque qu'ils aient été Conſuls en cette année; car il n'en eſt fait mention ni dans les anciennes Annales, ni dans les Livres des Magiſtrats. Pour moi, je croi qu'il y eut des Tribuns militaires au commencement de cette année, & que comme s'ils euſſent exercé leur Charge durant tout le reſte de l'an, on ne parla point des Conſuls qui furent ſubſtituez en leur place. Licinius Macer a laiſſé par écrit qu'on a trouvé leurs noms dans le traité des Ardeates, & au temple de Monete *, dans les livres faits de toile de lin. Au reſte, bien que les Peuples voiſins euſſent donné tant de ſignes & tant d'a-

* *Junon, ainſi ſurnommée.*

parence de guerre, néanmoins toutes choſes demeurerent en paix, & dans la Ville, & au dehors. Mais ſoit que cette année ait eu ſeulement des Tribuns, ou qu'on leur ait ſubſtitué des Conſuls, elle fut ſuivie d'une autre année où il ne faut point douter qu'il n'y ait eu des Conſuls. En effet M. Geganius Macerinus y fut créé Conſul pour la ſeconde fois, & T. Quintius Capitolinus pour la cinquiéme.

3. Ce fut en cette année qu'on établit la Cenſure, qui ne fut que fort peu de choſe en ſon commencement, mais qui enſuite s'augmenta de telle ſorte, que toutes choſes, pour ainſi dire en dépendoient, le reglement des mœurs, & de la diſcipline Romaine, le Senat, les Chevaliers, l'honneur, l'infamie, les lieux publics & particuliers, & même les revenus du Peuple Romain. Or elle prit commencement en cette maniere. Comme il y avoit long-tems qu'on n'avoit point fait le dénombrement du Peuple, & qu'il ne ſe pouvoit plus remettre, ni que les Conſuls n'y pouvoient pas être employez à cauſe des diverſes guerres dont on étoit menacé; on remontra dans le Senat qu'une choſe ſi laborieuſe, & qui pourtant ne meritoit pas l'occupation d'un Conſul, avoit beſoin d'avoir à part ſon Magiſtrat qui eût la Charge des Scribes, qui gardât les papiers publics, & qui fît le dénombrement du Peuple. Bien que cette Charge fût petite, néanmoins le Senat en reçut librement la propoſition, afin qu'il y eût un plus grand nombre de Magiſtratures & de dignitez entre les mains des Patriciens. Pour moi, je penſe qu'ils s'imaginerent que le crédit & les richeſſes de ceux qui poſſederoient cette Charge, y ajoûteroit bientôt plus de ſplendeur & de majeſté, & en effet cela arriva. Quant aux Tribuns, ayant conſideré que cette Charge étoit plus néceſſaire qu'éclatante & honorable, ils ne voulurent point s'oposer aux Patriciens qui la recherchoient, de peur de montrer ſans ſujet qu'ils ſe plaiſoient à conteſter juſques aux plus petites choſes. Comme cette nouvelle dignité fut

mépriſée par les premiers de la Ville, le Peuple commit par ſes ſuffrages Papirius & Sempronius, du Conſulat deſquels on étoit en doute, à faire le dénombrement, afin d'achever par cette Charge le tems qui reſtoit de leur Conſulat; Et ils furent apellez Cenſeurs à cauſe du Cenſe * qu'ils firent.

4. Cependant les Ardeates envoyerent une autre fois à Rome des Députez, qui en conſideration de la vieille alliance, & du traité qu'on en venoit de renouveller, demanderent du ſecours pour leur Ville preſque ruinée. Car ils n'avoient pu jouir de la paix, que par un ſage conſeil, ils avoient conſervée avec le Peuple Romain, à cauſe de leurs diſſenſions & de leurs querelles, dont on impute la cauſe aux pratiques & aux factions inteſtines, qui ſeront toûjours plus pernicieuſes aux Peuples que les guerres étrangeres; que la famine, que la peſte, & toutes les autres choſes qu'on attribue à la colere des Dieux, comme pour combler les afflictions des hommes, & les calamitez publiques. Deux jeunes hommes recherchoient une fille Plebeienne, d'une beauté merveilleuſe. L'un étoit de même naiſſance que la fille, & étoit apuyé de ſes tuteurs, qui étoient auſſi Plebeiens: L'autre étoit noble, & n'étoit touché que de la beauté de la fille. Au reſte, il étoit ſuporté par les plus grands, qui ſçurent mettre par leurs pratiques de la diviſion dans la maiſon de cette fille. Le noble l'emportoit ſans doute au jugement de la mere, qui eût été bien aiſe de voir ſa fille magnifiquement pourvue; mais les tuteurs lui réſiſterent, & ſe déclarerent pour celui qui étoit de leur condition. Enfin comme ils ne ſe pûrent accorder entre eux, on fut contraint d'en venir en Juſtice: De ſorte que les raiſons & les demandes ayant été ouies de part & d'autre, les Juges remirent ce mariage en la diſpoſition de la mere. Mais la violence fut la plus forte; car après que les tuteurs ſe furent plaints dans la place avec ceux de leur faction, de l'injuſtice

* *C'eſt à dire, dénombrement des Citoyens & de leurs biens.*

du jugement qui avoit été rendu, ils vinrent enlever cette fille de la maiſon de ſa mere. En même tems une troupe de nobles, qui accompagnoient celui qui la recherchoit, ſe jettent ſur eux, & le combat fut cruel & ſanglant. Le Peuple qui ne reſſembloit en rien au Peuple de Rome, ſort en armes hors de la Ville, & ſe ſaiſit d'une coline, d'où il alloit ſaccager les terres des Nobles. Ainſi ayant fait entrer les artiſans dans ſon parti par l'eſperance du butin, il ſe diſpoſa même de mettre le ſiege devant la Ville, qui n'avoit pas accoutumé d'entendre parler ni d'aſſauts ni de combats. Enfin comme ſi la Ville eût pris part à la fureur de ces jeunes hommes, qui aſpiroient à des noces ſi funeſtes, & qui ſe vouloient marier ſur les ruines de leur patrie, il n'y a point de maux ni d'outrages dans la guerre qu'on ne mît en uſage en cette occaſion. Néanmoins l'un & l'autre s'imagina qu'il n'y avoit chez eux ni aſſez d'hommes, ni aſſez de force pour ſoûtenir cette guerre. La Nobleſſe apelle les Romains au ſecours de la Ville qu'on aſſiegeoit, & le Peuple apelle les Volſques à ſon ſecours, afin d'aſſieger enſemble Ardée. Les Volſques ſous la conduite d'Equus Cluilius vinrent les premiers, & ſe retrancherent devant la place. Auſſi-tôt que cette nouvelle fut venue à Rome, M. Geganius Conſul partit avec une armée, alla camper à trois milles de l'ennemi : & comme on étoit déja ſur la fin du jour, il commanda à ſes gens de manger, & de ſe repoſer pour le reſte de la journée. Le lendemain environ ſur la quatriéme garde il mit ſes troupes en campagne, & fit une ſi grande diligence, qu'au lever du Soleil les Volſques reconnurent qu'ils étoient plus étroitement aſſiegez par les Romains, que la Ville ne l'étoit par eux : Et que le Conſul d'un autre côté avoit avancé ſes travaux juſqu'aux murailles de la Ville, afin qu'on pût aller & venir facilement pour avoir des vivres. Le General des Volſques, qui avoit juſques là nourri ſon armée de ce qu'il pilloit chaque jour de part & d'autre, ſe voyant enveloppé

& réduit à la neceſſité de toutes choſes, demande à parlementer avec le Conſul, & lui dit que s'il étoit venu à deſſein de faire lever le ſiege, il feroit retirer ſes gens. Le Conſul lui répondit que c'étoit à faire aux vaincus à recevoir la Loi, & non pas à la donner; & que ſi les Volſques étoient venus volontairement aſſieger les Alliez du Peuple Romain, ils ne s'en retourneroient pas de même. Il voulut donc qu'ils lui livraſſent leur Chef, qu'ils rendiſſent les armes, & que ſe confeſſant vaincus ils obéiſſent au commandement qu'on leur feroit; qu'autrement il ſe déclareroit leur ennemi, ſoit qu'ils ſe retiraſſent, ſoit qu'ils demeuraſſent, & qu'il étoit réſolu de porter plûtôt à Rome la victoire des Volſques, qu'une paix douteuſe & mal aſſurée. Les Volſques qui n'eſperoient pas beaucoup en leurs armes, tenterent quantité de choſes; mais en vain, parce qu'ils étoient enfermez de toutes parts. Et outre les autres malheurs qui les accompagnoient, ils étoient en un lieu deſavantageux pour combattre, & plus encore pour prendre la fuite. Enfin voyant qu'on les tailloit en pieces de tous côtez, ils quitterent le combat afin d'en venir aux prieres, ils livrerent leur General, ils mirent bas les armes, on les fit paſſer ſous le joug, & on les renvoya tout nus, & chargez ſeulement de calamitez & d'infamie. Mais lorſqu'ils furent proche de Tuſcule, & qu'ils penſoient ſe repoſer, deſarmez comme ils étoient, les Tuſculans pouſſez par une vieille haine ſe jetterent ſur eux & les défirent de telle ſorte, qu'à peine en demeura-t-il un ſeul pour porter la nouvelle de leur déroute. Le Conſul de Rome apaiſa dans Ardée tout ce qui avoit été troublé par la ſédition, fit punir de mort les auteurs du deſordre, & donna leurs biens aux Ardeates, qui crurent que ce bienfait du Peuple Romain étoit une grande réparation de l'injure qu'il lui avoit faite par ſon jugement. Néanmoins il ſembla au Senat qu'il y avoit encore quelque choſe à faire pour effacer entierement la memoire de l'avarice du

Public. Au reſte, le Conſul rentra dans Rome en triomphe, Cluilius General des ennemis étoit mené devant ſon chariot, & l'on portoit en trophée les dépouilles des ennemis, qu'on avoit fait paſſer ſous le joug. Mais ce qui eſt bien difficile, Quintius l'autre Conſul égala avec la robe la gloire que ſon compagnon avoit acquiſe avec les armes. En effet, il eut tant de ſoin de conſerver dans la Ville l'union & la paix, en rendant juſtice & aux petits & aux grands, qu'il fut eſtimé par le Senat genereux & ſage Conſul, & par le Peuple doux & humain. Il emporta auſſi beaucoup de choſes ſur les Tribuns, plûtôt par ſon autorité que par des débats & des diſputes : Et enfin outre cinq Conſulats qu'il exerça d'une même ſorte, toutes les actions de ſa vie, dignes véritablement d'un Conſulaire, le rendirent plus vénerable que la dignité du Conſulat. Il ne ſe fit point de mention des Tribuns militaires durant ces deux Conſuls. M. Fabius Vibulanus, & Poſthumius Ebutius Cornicen leur ſuccederent en cette Charge : Et plus leurs prédeceſſeurs avoient acquis de gloire par les choſes qu'ils avoient faites durant la guerre & durant la paix, & particulierement durant cette année ſi celebre & ſi memorable par la défaite des ennemis, & par le promt ſecours qu'on donna aux Alliez dans l'extrémité de leurs affaires ; plus ils travaillerent ardemment à effacer l'impreſſion d'un jugement ſi infame, & pour en venir à bout, ils firent rendre cet Arrêt dans le Senat : *Que les Ardeates ayant été réduits par leurs diſſentions inteſtines au petit nombre où ils étoient, on envoieroit chez eux une colonie, pour défendre leur Ville contre les Volſques.* Cela fut mis par écrit, & affiché publiquement pour ôter aux Tribuns & au Peuple la connoiſſance du deſſein qu'on avoit pris de caſſer le jugement qu'il avoit rendu contre les Ardeates. Car on étoit demeuré d'accord qu'on y envoieroit un plus grand nombre de Rutules que de Romains, qu'on ne leur donneroit point d'autres terres, que celles que le Peuple

Romain s'étoit attribuées par un si infame jugement, & qu'on n'en donneroit point aux Romains, que tous les Rutules n'eussent été partagez. Ainsi les terres contentieuses retournerent aux Ardeates, & l'on créa des Triumvirs pour aller établir dans Ardée cette colonie. Ceux à qui l'on donna cette charge furent Agrippa Menenius, T. Cloelius Siculus, & M. Ebutius Elva; mais outre qu'ils ne plurent pas à la Multitude, en assignant aux Alliez les terres que le Peuple s'étoit lui-même ajugées, ils ne plurent pas aussi aux principaux du Senat, parce qu'ils ne voulurent favoriser personne. Néanmoins comme les Tribuns les avoient déja fait apeller en jugement devant le Peuple, ils éviterent le mauvais traitement qu'on leur vouloit faire, en demeurant comme habitans dans cette nouvelle colonie, qu'ils avoient pour témoins de leur intégrité, & de leur justice. Durant cette année & durant celle qui la suivit toutes choses furent paisibles, & dans la Ville & au dehors sous le Consulat de C. Furius Pacilius, & de M. Papirius Crassus. L'on celebra en cette année les jeux qui avoient été vouez par une ordonnance du Senat quand le Peuple se sépara des Decemvirs: Et ce fut en vain que Petilius chercha une nouvelle matiere de trouble & de sedition, lors qu'étant fait Tribun du Peuple pour la seconde fois, il tenta si souvent de faire établir la Loi touchant la division des terres. Car il ne put obtenir des Consuls qu'ils en fissent rapport au Senat, & lorsqu'il eut obtenu après des efforts infinis, que l'on consulteroit le Senat, pour sçavoir si l'on éliroit des Consuls, ou des Tribuns militaires, il fut ordonné que l'on éliroit des Consuls. D'ailleurs on se mocqua des menaces qu'il faisoit d'empêcher qu'on ne fît des levées, vû qu'il n'étoit necessaire ni de faire la guerre, ni de se préparer à la guerre, puisque l'on étoit en paix avec les Peuples voisins, & qu'il n'y avoit rien à aprehender.

5. Cette tranquilité fut suivie d'une année remar-

quable par diverſes calamitez, par un peril évident, par des ſéditions, par la famine, & peu s'en falut par le rétabliſſement de la royauté, à qui l'on ouvrit le chemin par la douceur, & par les apas des largeſſes durant le Conſulat de Proculus Geganius Macerinus, & de L. Menenius Lanatus. Il ne faloit plus pour en achever le deſſein qu'une guerre étrangere; & certes ſi ce nouveau fardeau fût ſurvenu à la République, à peine fût-elle demeurée debout par le ſecours de tous les Dieux. Tant de maux commencerent par la famine, ſoit que cette année eût été ſterile, & qu'elle n'eut pas été propre pour les biens, ſoit qu'on n'eût point cultivé la terre, parce qu'on demeura toûjours dans la Ville, comme charmé du plaiſir de faire inceſſamment des Aſſemblées. Au moins on en raporte ces deux cauſes; & en effet le Senat accuſoit la pareſſe & l'oiſiveté du Peuple; mais les Tribuns accuſoient tantôt la malice, & tantôt le peu de ſoin des Conſuls. Enfin ils firent en ſorte, & le Senat n'y fût pas contraire, qu'on donna le ſoin & l'intendance des vivres à L. Minucius, à qui il étoit comme deſtiné d'être plus heureux à conſerver la liberté, que dans l'exercice de ſa Charge, bien qu'ayant par ſon travail beaucoup diminué le prix des vivres, il tirât de ſon emploi beaucoup de louange & de gloire. Lorſqu'il vit qu'il avoit envoyé en vain de tous côtez, & ſur la mer & ſur la terre, pour aporter quelque ſoulagement à la neceſſité preſente, ſi ce n'eſt que de la Toſcane il avoit fait venir un peu de bled; enfin il jugea à propos que pour alleger tout le monde, il faloit faire en ſorte de partager également la miſere & la pauvreté. Ainſi il contraignit chacun de déclarer le grain qu'il avoit, afin de vendre le ſurplus de ce qu'il auroit pour la proviſion d'un mois. Il retrancha même aux valets de la portion qu'on leur donnoit chaque jour, il accuſa les Marchands de bled, & les rendit odieux au Peuple; mais par toutes ces accuſations & ces rigoureuſes recherches, il découvroit la neceſſité plûtôt qu'il ne la

soulageoit ; & plusieurs du Peuple se voyant réduits au desespoir, s'alloient précipiter dans le Tibre, plûtôt que de traîner une vie si malheureuse parmi les calamitez & les miseres. Alors Sp. Melius, qui étoit de l'Ordre des Chevaliers, & fort riche pour ce tems-là, entreprit une chose véritablement utile, mais qui étoit d'un exemple très-pernicieux, & qui partoit d'une intention encore plus pernicieuse. Car comme il avoit beaucoup d'amis dans la Toscane, il y fit acheter de ses deniers quantité de bled ; & pour moi, je pense que cela avoit empêché qu'on ne pût remedier à la famine par les soins que le Public en prenoit.

6. Quoi qu'il en soit il résolut de faire des largesses de ce bled, afin de gagner par cette liberalité les bonnes graces du Peuple, & de se faire considerer d'une autre façon que les personnes privées, estimant que par ce moyen il ne devoit point douter du Consulat, & qu'il l'obtiendroit assurément par la bienveillance & par la faveur de la Multitude. Mais d'autant que l'esprit humain est insatiable, & qu'il ne se peut contenter des plus grandes choses que lui promet la fortune, Sp. Melius conçut de plus hauts desseins, & commença à prétendre ce qu'il ne lui étoit pas permis d'esperer. Ainsi après avoir consideré que pour s'élever au Consulat il faloit aussi bien forcer les inclinations & les volontez du Senat, que pour quelque chose de plus haut & de plus grand, il se proposa de se faire Roi, s'imaginant que cette seule dignité étoit digne de tant de brigues, & des travaux & des combats qu'il étoit besoin de soutenir. Mais comme on aprochoit déja du tems où l'on devoit élire des Consuls, cela rompit entierement son entrepriſe, parce que son plan n'étoit pas encore bien dressé, ni ses pratiques bien confirmées. T. Quintius Capitolinus fut créé Consul pour la sixiéme fois, personnage du tout contraire aux nouveautez que l'on voudroit introduire. On lui donna pour Collegue Agrippa Menenius surnommé Lanatus, & L. Minu-

cius qui avoit déja eu l'Intendance des vivres, fut continué dans cette Charge, ſi ce n'eſt qu'il y avoit été commis juſqu'à la fin de la famine, ſans qu'on lui eût déterminé de tems. Car nous n'en trouvons rien d'aſſuré, ſinon que dans les livres de toile nous liſons ſon nom écrit entre les Magiſtrats de ces deux années.

7. Enfin comme Minucius faiſoit au nom du Public la même Charge que Melius faiſoit de lui-même en particulier, & que des perſonnes de même genre alloient ordinairement dans la maiſon de l'un & de l'autre, Minutius découvrit au Senat ce qu'il ſçavoit pour certain, qu'on portoit ſecretement des armes dans la maiſon de Melius, qu'il y faiſoit des aſſemblées, & qu'il ne faloit point douter qu'il ne conſultât ſur les moyens de ſe faire Roi: que néanmoins le tems d'executer ſon deſſein n'étoit pas encore venu, mais que tout le reſte étoit déja conclu & arrêté: que les Tribuns avoient été gagnez pour trahir la liberté, & que même les Charges & les Emplois étoient déja diviſez entre les Chefs de la Multitude: qu'il venoit découvrir une choſe ſi importante peut-être plus tard qu'il ne faloit pour la ſureté publique; mais qu'il avoit tant differé pour être plus certain de ſon raport, & de peur qu'on ne le prît pour un auteur de faux bruits, & de contes vains & ridicules. On n'eut pas ſi-tôt ouï ces choſes, que les principaux du Senat firent des reproches aux Conſuls de l'année précedente, d'avoir ſouffert ces largeſſes & ces aſſemblées du Peuple en une maiſon particuliere, & en firent tout de même aux nouveaux Conſuls d'avoir attendu qu'un homme qui avoit ſeulement le ſoin des vivres eût averti le Senat d'une choſe, qui demandoit un Conſul non-ſeulement pour la découvrir, mais pour en faire la punition. Alors T. Quintius remontra que l'on blâmoit injuſtement les Conſuls, parce qu'étant liez par les Loix touchant les apellations au Peuple, qui tendoient à la deſtruction de leur puiſſance, ils n'avoient pas tant de pouvoir que de courage, pour punir cet attentat ſelon l'étenduë de ſon énormité:

que pour en prendre la vangeance, on avoit besoin d'un homme non seulement genereux, mais encore libre, & qui ne fût point arrêté par les chaînes & par la contrainte des Loix: que pour lui il nommeroit librement pour Dictateur L. Quintius, en qui l'on trouvoit un courage proportionné à cette grande puissance. Chacun aprouva sa proposition, mais Quintius s'excusa d'abord, & leur demanda ce qu'ils pensoient faire d'exposer à des combats si puissans un Vieillard que l'âge avoit privé de ses forces. Mais tout le monde avoua en sa faveur, que dans l'esprit d'un Vieillard comme lui, il y avoit non seulement plus de prudence, mais encore plus de courage qu'en tous les autres ensemble: de sorte qu'après avoir reçu les louanges qu'il avoit justement meritées, & voyant que le Consul perseveroit dans la même résolution: enfin après avoir demandé aux Dieux que sa vieillesse ne fût ni honteuse ni préjudiciable à la République dans un si grand trouble de toutes choses, il fut proclamé Dictateur par le Consul. Il nomma aussi-tôt Servilius Hala pour General de la Cavalerie; & le lendemain ayant mis des gardes par tout, il se montra dans la place. Le Peuple qui jetta les yeux sur lui s'étonna de cette nouveauté; & les Partisans de Melius, & Melius lui-même, reconnurent bien que ce Magistrat souverain n'avoit été établi que contre eux. Comme ceux qui ne sçavoient pas son dessein, demandoient, quel tumulte & quelle guerre si soudainement allumée exigeoit l'autorité d'un Dictateur, & pourquoi Quintius ayant passé quatre-vingts ans étoit créé Gouverneur de la République, il envoya à Melius, Servilius Hala General de la Cavalerie, avec ordre de lui dire que le Dictateur le mandoit. Melius tout tremblant lui en demanda le sujet, & Servilius lui déclara que c'étoit pour venir plaider sa cause, & se purger du crime dont Minutius l'avoit accusé dans le Senat. Aussitôt Melius se retira dans la foule de ses Partisans, & en regardant de part & d'autre, comme cherchant

un lieu pour se sauver, il témoigna évidemment qu'il n'avoit pas envie d'obéir. Enfin par les ordres de Servilius l'Huissier se saisit de lui pour l'emmener, mais il fut bientôt arraché de ses mains par les assistans. Alors il implore en fuyant l'assistance de la Multitude, & lui remontre que le Senat ne le vouloit opprimer que parce qu'il avoit soulagé la necessité des pauvres, & qu'il avoit tâché de faire du bien au Peuple; qu'il le prioit de lui donner du secours dans une si grande extrémité, & de ne pas permettre qu'on le massacrât en sa presence; mais comme il prononçoit ces paroles, Servilius le joignit & le tua. Ainsi tout arrosé du sang de ce séditieux, & accompagné d'une troupe de jeunes Patriciens, il vint dire au Dictateur qu'il avoit puni Melius, qui ayant reçu de sa part le commandement de le venir trouver, avoit repoussé l'Huissier, & fait ses efforts pour émouvoir la Multitude. Surquoi le Dictateur, *Courage*, dit-il, *Servilius vous avez délivré la République.*

8. En même tems il fit assembler la Multitude qui murmuroit de toutes parts, ne sçachant pas le sujet de cette action, ni comment les choses s'étoient passées. *Il dit que Melius avoit été tué justement, & qu'encore qu'il eût été innocent du crime d'aspirer à se faire Roi, il étoit néanmoins coupable de n'être pas venu trouver le Dictateur au commandement qu'il en avoit reçu par la bouche du General de la Cavalerie. Que pour lui il étoit venu à la séance dans son Tribunal exprès pour connoître de cette cause, & qu'il n'auroit pû la juger sans que Melius eût une fin conforme à son entrepriſe. Qu'il avoit été reprimé par la force, lorsqu'il vouloit employer la force pour ne pas se soumettre à la justice. Qu'il n'avoit pas falu agir avec lui comme avec un Citoyen, puisqu'étant né chez un Peuple libre parmi la Justice & les Loix, il avoit bien osé concevoir l'esperance de se faire Roi dans une Ville d'où il n'ignoroit pas qu'on avoit chassé les Rois; où dans l'année de leur ban-*

miſſement les neveux du Roi enfans d'un Conſul libérateur de la Patrie, avoient été condamnez à mort par leur pere même, auſſi-tôt qu'on eut découvert le complot qu'ils avoient fait de rétablir les Rois dans la Ville, où Collatinus Tarquinius l'autre Conſul fut contraint de ſe démettre de ſa charge, & de s'en aller en exil, à cauſe de la haine qu'on portoit aux noms des Tarquins; où quelque tems après Sp. Caſſius fut châtié pour avoir voulu ſe faire Roi; où depuis peu les Decemvirs ont été punis par la confiſcation de leurs biens, par le banniſſement, & même de mort pour avoir voulu reſſembler aux Rois durant le tems de leur adminiſtration. Quoi donc Sp. Melius aura conçu cette eſperance dans la même Ville; quel étoit-il pour faire de ſi hauts deſſeins? Par quels merites étoit-il recommandable? encore qu'il n'y ait point de nobleſſe, point d'honneur, & point de merites qui doivent ouvrir le chemin à la puiſſance Souveraine. S'il ne fut pas permis aux Claudiens, & aux Caſſiens, illuſtres par leurs Conſulats, & par les charges de Decemvirs, illuſtres par la gloire de leurs Ancêtres, & par la ſplendeur de leurs Maiſons, de montrer impunément de l'orgueil, & de l'arrogance, Sp. Melius qui loin de pouvoir eſperer le Tribunat, ne pouvoit pas même le deſirer: Ce riche Marchand de bled aura eſperé d'achéter la liberté de ſes Citoyens avec deux livres de bled? Il ſe ſera mis dans l'eſprit de réduire en ſervitude un Peuple victorieux de ſes voiſins, en lui jettant un morceau de pain? Il ſe ſera imaginé, lui que la Ville ne pourroit regarder qu'à peine avec la dignité de Senateur, qu'elle le ſouffriroit pour ſon Roi, avec les mêmes marques d'autorité & de puiſſance que Romulus ſon fondateur, iſſu de Dieux & mis auſſi au nombre des Dieux? Qu'on devoit conſiderer cela plûtôt comme un prodige, & comme une choſe monſtrueuſe, que pour un attentat & pour un crime. Que ce n'étoit pas aſſez d'avoir exp é par ſon ſang un forfait ſi épouvantable, ſi les maiſons & les murailles où ces furieux complots avoient été formez n'étoient détruites & renver-

ſtes, & que des biens qui étoient ſouillez pour avoir été deſtinez à acheter la domination ſouveraine ne fuſſent confiſquez au public. Que partant il ordonnoit que les Queſteurs vendiſſent ſes biens, & qu'ils fuſſent appliquez au profit de la République. Il fit enſuite raſer la maiſon de Melius, afin que la place où elle étoit ſervît à l'avenir de témoignage qu'on avoit puni une eſperance ſi criminelle; & ce lieu-là fut apellé Equimelien. L. Minutius en fut récompenſé d'un bœuf à cornes dorées hors de la porte de trois Gemeaux, ſans que le Peuple y contredît, & qu'il en montrât aucun mécontentement, parce qu'il lui donna le bled de Melius au prix de huit deniers le boiſſeau. Je trouve chez quelques Auteurs, que Minutius paſſa du Senat parmi le Peuple, & qu'ayant été créé pour onziéme Tribun, il apaiſa la ſédition que le meurtre de Melius avoit excitée. Mais il n'eſt pas croyable que le Senat eût enduré que le nombre des Tribuns ſe fût augmenté juſques à ce point, ni même qu'un Patricien en eût donné le premier exemple. D'ailleurs, il eſt à juger que le Peuple ſe fût conſervé un privilege qu'on lui auroit une fois accordé, ou qu'au moins il eût eſſayé de ſe le conſerver. Mais ce qui montre ſur toutes choſes qu'il n'y a point en cela de verité, c'eſt la Loi que l'on fit quelques années auparavant, par laquelle il fut ordonné que les Tribuns ne ſe pourroient plus choiſir de compagnons à leur fantaiſie, Q. Cecilius, Q. Junius, & Sex. Titinnius étoient ſeuls de tous les Tribuns qui n'avoient rien voulu décerner touchant la récompenſe de Minutius. Au contraire ils ne diſcontinuoient point ou de le blâmer, ou d'accuſer Servilius devant le Peuple de l'indigne & déplorable mort de Melius. Cela fut cauſe qu'ils obtinrent qu'on éliroit des Tribuns militaires plûtôt que des Conſuls, s'aſſurant que de ſix qu'on éliroit, (car il étoit déja permis d'en créer un pareil nombre,) on éliroit auſſi quelques Plebeiens ſur le témoignage qu'ils donneroient de vouloir vanger le meurtre de Melius. Néanmoins encore que durant cette année

le Peuple eût été persecuté par quantité d'émotions diverses, il ne créa que trois Tribuns avec la puissance & l'autorité Consulaire : & même on mit de ce nombre Quintius fils de Cincinnatus qui avoit été Dictateur ; bien qu'en haine de sa Dictature on cherchât un sujet de se mutiner. Mais Mamercus Emilius homme de grande réputation & de grand crédit, emporta sur Quintius le premier rang par les suffrages du Peuple, & L. Julius eut le troisiéme.

9. Durant qu'ils étoient en Charge, & qu'ils avoient le gouvernement de la République, Fidenes colonie Romaine se révolta, & se rendit aux Veiens & à Lartes Tolomnius Roi des Veïens. Mais elle ajoûta un plus grand crime à sa rebellion ; car les Fidenates tuerent par le commandement de ce Prince C. Fulcinius, C. Julius Tullus, Sp. Nautius, & L. Roscius Ambassadeurs des Romains, qui demandoient la cause de ce nouveau soulevement. Il y en a néanmoins qui excusent le Roi, & qui disent que comme il jouoit aux dez, & que le jeu lui eut bien succedé, il s'écria de joie, & dit une parole ambiguë, que les Fidenates prirent pour un commandement de les tuer, & que cela fût la cause de leur mort. Mais c'est une chose incroyable, qu'à l'arrivée des Fidenates, qui lui étoient nouveaux alliez, & qui le venoient consulter sur un meurtre qui devoit violer le droit des gens, il n'eût point retiré du jeu ni son esprit ni sa pensée, & qu'une si lâche action ne lui eût point ensuite donné d'horreur. Il est bien plus vrai-semblable qu'il voulut par ce meurtre s'obliger entierement les Fidenates, & leur ôter par ce moyen toute sorte d'esperance d'obtenir grace des Romains. On dressa dans la place proche du lieu où se font les harangues, les statues des Ambassadeurs qui avoient été tuez à Fidenes.

10. Or comme les Volsques & les Fidenates étoient des Peuples voisins, & qu'ils avoient commencé la guerre par une action si abominable ; il n'étoit pas malaisé de juger qu'on en viendroit à une

sanglante bataille. C'est pourquoi le Peuple & les Tribuns n'entreprirent rien de nouveau pour songer à ce qui concernoit le general des affaires, & l'on n'empêcha plus que M. Geganius Macerinus ne fût créé Consul pour la troisiéme fois, avec L. Sergius Fidenas, qui fut, comme je pense, appellé de ce nom, à cause qu'il eut la conduite de cette guerre. En effet, il fut le premier qui combattit avec succès au deça du Teveron contre le Roi des Veiens; mais la victoire qu'il en remporta coûta beaucoup de sang aux Romains. Aussi l'on conçut plus de douleur de la perte de tant de Citoyens, que l'on ne reçut de joie de la défaite des ennemis; & même le Senat, comme quand les choses sont réduites à l'extrémité, ordonna que Mamercus Emilius seroit créé Dictateur. Il fut donc créé en même tems, & nomma pour General de la Cavalerie L. Quintius Cincinnatus, qui avoit été Tribun militaire l'année précedente, jeune homme certes, mais digne fils d'un pere qui avoit si bien servi la République. Au reste, l'on ajoûta aux levées que les Consuls avoient faites, de vieux Capitaines experimentez dans la guerre, & l'on remplit le nombre des troupes, parce qu'on avoit perdu beaucoup de monde à la derniere bataille. Le Dictateur prit pour ses Lieutenans Q. Capitolinus & C. Fabius Vibulanus, & leur commanda de le suivre. Ainsi Emilius aussi grand que la Charge qu'on lui donnoit, chassa les ennemis du territoire de Rome, & les repoussa jusqu'au delà du Teveron. Ils se saisirent des montagnes qui sont entre Fidenes & cette riviere, où ils transporterent leur Camp, & n'oserent plus descendre dans la plaine, que les troupes de Falisques ne fussent venues à leur secours. Alors les Toscans vinrent camper devant les murailles de Fidenes, & le Dictateur Romain entre les deux rivieres, assez proche de leur embouchure, où il s'enferma d'un retranchement qui prenoit d'une riviere à l'autre. Le lendemain il mit son armée en campagne. Mais les ennemis furent d'opinions dif-

ferentes : les Faliſques comme ennuyez d'une guerre qui les tenoit loin de leurs maiſons, outre qu'ils avoient beaucoup de confiance en leurs forces, demandoient la bataille. Les Veiens & les Fidenates diſoient au contraire, qu'il ſeroit plus avantageux de traîner en longueur cette guerre : Et bien que Tolomnius trouvât l'opinion des ſiens la meilleure, toutesfois afin que les Faliſques n'euſſent pas ſujet de s'ennuyer, il fait ſçavoir qu'il donnera bataille le lendemain. Cependant le retardement des ennemis augmenta le courage du Dictateur, & des Romains : Et le jour ſuivant les ſoldats ayant menacé d'attaquer le camp & la Ville, ſi l'on ne vouloit combattre ; enfin les deux armées ſortent en bataille entre les deux camps, & les Veiens qui étoient les plus forts en nombre, envoyerent quelques troupes par derriere la montagne pour attaquer le camp des Romains durant le combat. Au reſte, les troupes de ces trois Peuples étoient ordonnées en cette maniere. Les Veiens avoient la pointe droite, les Faliſques la gauche, & les Fidenates tenoient le milieu. Le Dictateur de ſon côté prit la pointe droite contre les Faliſques : Capitolinus Quintius eut la pointe gauche contre les Veiens : & le General de la Cavalerie s'avança à la tête du bataillon du milieu. On fut quelque tems de part & d'autre ſans dire mot & ſans rien faire. Car les Toſcans n'étoient pas réſolus d'en venir aux mains, ſi on ne les y contraignoit : Et le Dictateur ayant tourné les yeux du côté de Rome, attendoit que les Augures euſſent obſervé les préſages, & qu'ils donnaſſent le ſignal dont ils étoient convenus entre eux. Il ne l'eut pas ſi-tôt aperçu, qu'il commande aux gens de cheval de donner ſur l'ennemi avec de grands cris : l'Infanterie les ſuivit, & combattit ſi vivement que les Legions des Toſcans ne purent ſoûtenir l'effort des Romains. Il n'y eut que la Cavalerie des ennemis qui réſiſta ; car le Roi le plus brave & le plus courageux des ſiens, ſe preſentant de tous côtez aux Romains, faiſoit

durer le combat & retardoit la victoire. Il y avoit alors entre la Cavalerie Romaine un Tribun militaire apellé A. Cornelius Coſſus qui étoit beau & de belle taille, & de qui la force & le courage n'étoient pas moindres que ſa taille & ſa bonne mine. Comme il avoit toûjours devant les yeux la grandeur de ſa naiſſance, & la gloire qu'il tenoit de ſes ancêtres, il voulut la laiſſer à ſes deſcendans plus grande encore qu'il ne l'avoit reçue. Ainſi voyant que les troupes Romaines branloient par tout où donnoit Tolomnius, qu'il reconnut à ſes armes, comme il alloit de part & d'autre pour encourager ſes gens: *N'eſt-ce pas là*, dit-il, *cet infracteur de la ſocieté humaine, & des droits de tous les Peuples? Certes ſi les Dieux permettent qu'il y ait ſur la terre quelque choſe de ſaint & d'inviolable, j'immolerai cette victime aux Manes de nos Ambaſſadeurs.* En même tems il picque ſon cheval & court la lance baiſſée contre le Roi, qu'il renverſa. Auſſi-tôt en s'apuyant ſur ſa lance, il ſe jette à bas de ſon cheval, & comme le Roi, ſe penſoit relever, il le fit retomber par terre en le heurtant de ſon bouclier, & enfin il le tua de pluſieurs coups dont il lui traverſa le corps. Ainſi il le dépouilla de ſes armes, & lui ayant coupé la tête qu'il ficha au bout de ſa lance, il mit en fuite les ennemis, par l'épouvante qu'ils reçurent de la mort de leur Prince: & la Cavalerie qui avoit toute ſeule rendu le combat douteux, fut défaite & diſſipée par l'horreur du même ſpectacle. Le Dictateur de ſon côté preſſe les légions, les contraint de fuir, les taille en pieces proche de leur camp juſqu'où il les avoit pourſuivies. La plûpart des Fidenates qui connoiſſoient le pays ſe ſauverent parmi les montagnes. Coſſus traverſa le Tibre avec ſa Cavalerie, & remporta dans la Ville un grand butin du territoire des Veiens. Il y eut auſſi un grand combat qui fut donné durant la bataille, à l'entrée du camp entre les troupes, que Tolomnius, comme nous avons dit, avoit envoyée par derriere. Car Fabius Vibulanus

défendit premierement les retranchemens, par les ſoldats qu'il mit alentour; & enſuite comme il vit que les ennemis s'opinâtroient à un aſſaut, il fit ſur eux une ſortie à main droite par la principale porte avec les Triariens. L'épouvante que les ennemis en reçurent les mit en déroute, & ſi le carnage qu'on en fit ne fut pas ſi grand que dans la bataille, parce qu'ils n'y étoient pas en ſi grand nombre, leur fuite ne fut pas moins pleine de frayeur & de deſordre. Enfin toutes choſes ayant heureuſement ſuccedé de tous côtez, le Dictateur revint à la Ville, & y entra en triomphe par une Ordonnance du Senat, & du conſentement du Peuple. Mais le plus beau ſpectacle de ce triomphe fut ſans doute Coſſus, qui portoit les dépouilles opimes du Roi qu'il avoit tué de ſa main, les ſoldats chantant à ſa louange tout ce qui leur venoit en fantaiſie, & le comparant à Romulus. Il offrit ſolemnellement ces dépouilles au Temple de Jupiter Feretrien, & les mit près de celles que Romulus avoit remportées, qui furent les premieres apellées dépouilles opimes, & qui depuis ce tems-là avoient toûjours été ſeules, auſquelles l'on avoit donné ce nom. Ainſi l'on ne regardoit pas le chariot du Dictateur, on ne jettoit les yeux que ſur Coſſus qui remporta preſque ſeul tout le fruit de la magnificence de cette journée. Le Dictateur preſenta à Jupiter dans le Capitole de la volonté du Peuple une couronne d'or du poids d'une livre, qui fut faite des deniers publics. Or j'ai dit après tous les Auteurs qui ont écrit avant moi, que Cornelius Coſſus Tribun militaire conſacra au Temple de Jupiter Feretrien les ſecondes dépouilles opimes. Mais outre qu'on ne peut juſtement apeller des dépouilles, dépouilles opimes, que celles qu'un General d'armée a ôtées à un General des ennemis, & qu'on ne peut apeller General que celui qui a la conduite de la guerre, le titre que portent ces dépouilles, donne témoignage contre les Auteurs anciens, & contre moi-même, que Coſſus étoit Conſul, lorſqu'il les

remporta. Pour moi après avoir oüi dire à Ceſar Auguſte, qui a été le fondateur ou le reſtaurateur de tous les Temples, qu'étant dans celui de Jupiter Feretrien qu'il fit rétablir, il avoit lû la même choſe ſur une camiſole de toile, je croirois faire une eſpece de ſacrilege de dérober à Coſſus le témoignage que rend Ceſar en faveur de ces dépouilles. Que s'il y a de l'erreur en cela, parce que les plus vieilles Annales, & les Livres des Magiſtrats qui ſont en toille de lin gardez au Temple de Monete, & que L. Macer cite ſouvent pour ſes auteurs, nous aprennent que ſept ans après A. Cornelius Coſſus fut créé Conſul avec T. Quintius Pennus, chacun peut en juger à ſa fantaiſie, & en avoir telle opinion qu'il lui plaira. Mais il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un combat ſi illuſtre & ſi renommé puiſſe être renvoyé à cette année, vû qu'on demeura trois ans entiers environ durant le tems que Cornelius fut créé Conſul, ſans faire preſque aucune guerre, à cauſe de la peſte & de la diſette des vivres: & même il y a quelques Annales, qui comme funeſtes & malheureuſes aprennent ſeulement les noms des Conſuls. Trois ans après que Coſſus eut été Conſul, on dit qu'il fut fait Tribun militaire, avec la puiſſance & l'autorité de Conſul, qu'il fut élu la même année General de la Cavalerie, & que, durant qu'il avoit cette Charge, il fit à cheval un autre combat ſignalé. Cette conjecture eſt libre, mais comme je croi qu'il eſt permis dans les choſes qui ne ſont pas de conſequence d'examiner toutes ſortes d'opinions, je penſe que celui qui fit ce combat ayant mis dans un Temple ces dépouilles toutes récentes, & regardant comme des témoins qu'on ne pouvoit abuſer & Romulus & Jupiter à qui elles étoient dediées, écrivit lui-même ſon nom & ſes paroles: *A Corn. Coſſus Conſul.* Durant le Conſulat de M. Corn. Maluginenſis & de L. Papinius Craſſus on fit paſſer deux armées dans le pays des Veiens & des Faliſques: on en emmena beaucoup de bétail, & de priſonniers; mais on ne rencontra pas

les ennemis, & l'on ne put donner combat. Au reste, on n'y assiegea aucune place, parce que la peste se jetta parmi le Peuple : & l'on rechercha dans la Ville quelques sujets de mutinerie, mais on n'en trouva point d'occasion. Ce fut une entreprise que fit inutilement Sp. Melius Tribun du Peuple : car à cause de l'estime que l'on avoit pour son nom, il esperoit être assez fort pour exciter quelques mouvemens ; & en effet il avoit fait assigner Minutius, & avoit proposé la confiscation des biens de Servilius Hala. Il accusoit Minutius d'avoir supposé un crime à Melius ; & accusoit Servilius du meurtre d'un Citoyen qui n'avoit pas été condamné. Mais toutes ces choses parurent vaines au Peuple par la consideration même de leur Auteur. Au reste, la peste qui s'augmentoit chaque jour donnoit de grandes inquiétudes, & outre cela les prodiges aportoient de tous côtez de la terreur & de la crainte, car à tout moment on venoit dire dans la Ville, que les maisons tomboient dans la campagne par les tremblemens de terre. C'est pourquoi l'on fit des processions publiques où les Devineurs dictoient au Peuple les prieres. L'année suivante fut encore plus contagieuse sous le Consulat de L. Virginius & de C. Julius qui étoit Consul pour la deuxiéme fois : & comme elle aporta une grande desolation dans la Ville & dans la campagne, non seulement personne ne sortit hors des frontieres Romaines pour aller faire des courses sur les ennemis, & le Senat & le Peuple ne se souvirent plus d'aller déclarer la guerre ; mais les Fidenates qui s'étoient d'abord retirez ou dans leur Ville, ou sur les montagnes, ou dans leurs forteresses, se jetterent sans crainte & de gaieté de cœur sur les terres des Romains. Il se joignirent ensuite aux Veiens, car les Faliſques ne purent être persuadez à reprendre les armes ni par la calamité des Romains, ni par les prieres de leurs Alliez ; ainsi les Veiens & les Fidenates passerent le Teveron avec leurs forces jointes, & vinrent planter leurs enseignes assez près de la Porte Co-

line. L'épouvante n'en fut pas moins grande dans la Ville que dans la campagne. Auſſi-tôt le Conſul Julius diſpoſe les gens de guerre ſur les ramparts & ſur les murailles ; & cependant, Virginius conſulte le Senat dans le Temple de Quirinus : on réſout de créer Dictateur A. Servilius, que quelques-uns ſurnommoient Priſcus, & d'autres Structus. Et Virginius ayant retardé à le nommer juſqu'à ce qu'il eût eu l'avis de ſon Collegue, enfin de ſon conſentement il le nomma Dictateur que la nuit étoit déja bien avancée. Servilius choiſit pour General de la Cavalerie Poſthumius Ebutius Helva ; & ordonna que le lendemain auſſi-tôt qu'il ſeroit jour, tout le monde ſe rendît hors de la Porte Coline. Tous ceux qui étoient capables de porter les armes ne manquerent pas de s'y trouver ; & l'on tira de l'Epargne les enſeignes qu'on porta au Dictateur. Cependant, les ennemis ſe retirerent ſur les lieux les plus éminens, & les plus avantageux pour eux. Mais le Dictateur les ſuivit avec ſes troupes en bataille, combattit proche de Nomente, mit en fuite les legions des Toſcans, les repouſſa juſques à Fidenes, & les enferma là-dedans par le moyen de quelques tranchées. Mais comme les murailles de cette Ville étoient hautes, & qu'elle étoit bien fortifiée, elle ne pouvoit être priſe par eſcalade, & l'on ne pouvoit pas eſperer de l'emporter par un long ſiege ; parce que des vivres qu'on y avoit fait auparavant aporter, non ſeulement il y en avoit aſſez pour ſubvenir à la neceſſité, mais il y en avoit abondance. Ainſi le Dictateur ayant perdu l'eſperance de l'aſſieger, & de la contraindre de ſe rendre, ſe réſolut de faire une mine qui conduiſit à la forteresſe, & de la commencer par un côté de la Ville, qui n'étoit pas bien gardé, parce qu'on le croyoit aſſez fort, & aſſez bien défendu de ſoi-même. Cependant, il s'approcha des murailles par d'autres chemins ; & ayant diviſé ſon armée en quatre corps, qui ſuccedaſſent au combat les uns aux autres, il battit vivement la Ville durant tout le jour

&

& toute la nuit, pour ôter aux ennemis la connoissance de ce qu'il faisoit faire. Enfin la montagne ayant été percée, il eut un passage de son camp à la forteresse; & lorsque les Toscans étoient occupez à repousser des menaces feintes, sans penser au danger certain qui les touchoit de si près, le bruit que les Romains firent sur leur tête, leur montra que la Ville étoit prise. C. Furius Pecilus, & M. Geganius Macerinus qui furent Censeurs en cette année, commencerent l'exercice de leur Charge dans le Champ de Mars, & l'on y fit pour la premiere fois le dénombrement du Peuple. Je trouve chez Macer Licinius que l'année d'après on continua les mêmes Consuls, c'est-à-dire, Julius pour la troisiéme fois, & Virginius pour la seconde. Il est vrai que Valerius Antias, & Q. Tubero disent que M. Manlius, & Q. Sulpitius furent Consuls en cette année. Toutefois, dans une si grande contrarieté Tuberon & Macer citent pour leurs auteurs les livres de toile: & l'un & l'autre ne dissimule point que les Anciens ont écrit qu'il y eut des Tribuns militaires en cette année. Véritablement, Licinius fait profession de suivre en toutes choses les livres de toile, & Tuberon s'égare & n'est pas bien certain de la verité. Mais parmi tant de choses qui se sont tenues cachées dans les tenebres de l'antiquité & que l'on ne peut éclaircir, cela est aussi demeuré dans l'obscurité & dans l'incertitude. L'épouvante se répandit de tous côtez dans la Toscane, après la prise de Fidenes. Non seulement les Veiens en furent étonnez, mais encore les Falisques, qui se remettoient en memoire qu'ils étoient d'abord entrez avec eux dans cette guerre, bien qu'ils ne les eussent point aidez dans leur derniere rebellion.

11. Enfin ces deux Etats ayant envoyé des Ambassadeurs environ chez douze Peuples, & obtenu que l'Assemblée generale de la Toscane se feroit au Temple de Voltomne, le Senat ordonna que Mamercus Emilius seroit encore créé Dictateur, comme si l'on eût été menacé de quelque grand orage

de ce côté-là. Auſſi-tôt qu'il eut été élu, il nomma pour General de la Cavalerie A. Poſthumius Tubertus, & l'on fit des apareils de guerre d'autant plus grands, & qu'il y avoit plus à craindre de toute la Toſcane enſemble, que de deux Peuples ſeulement. Cependant, on demeura plus long-tems qu'on n'eſperoit dans une eſpece de tranquilité & de paix. De ſorte que, comme quelques Marchands eurent raporté qu'on avoit refuſé du ſecours aux Veiens: qu'on leur avoit répondu qu'ils achevaſſent d'eux-mêmes une guerre qu'ils avoient d'eux-mêmes excitée, & qu'ils ne devoient point chercher pour compagnons de leurs infortunes, ceux à qui ils n'avoient point voulu faire part de leurs eſperances, alors le Dictateur qui ne vouloit pas avoir été créé en vain, & qui voyoit que l'occaſion d'acquerir dans la guerre de la gloire lui étoit ôtée, ſe réſolut de faire quelque choſe dans la paix qui laiſſât quelque memoire de ſa Dictature. Il ſe propoſa donc de diminuer la puiſſance de la Charge de Cenſeur, ſoit qu'il crût qu'elle fut trop grande, ſoit qu'il fût plûtôt offenſé de ſa longue durée, que du grand honneur qui lui étoit attaché. C'eſt pourquoi il fit aſſembler le Peuple, & lui remontra, *Que les Dieux immortels avoient pris le ſoin & la conduite de la République pour ce qui concernoit le dehors, & qu'ils tenoient toutes choſes dans un état tranquile & aſſuré: que pour lui il veilleroit dans la Ville à conſerver la liberté du Peuple Romain: que le meilleur moyen de la conſerver, & la meilleure garde qu'on lui pouvoit donner, étoit d'empêcher que les grandes Charges ne fuſſent pas de longue durée, & de limiter le tems de celles dont on ne pouvoit limiter le pouvoir. Que tous les autres Magiſtrats n'étoient que d'un an, & la Cenſure de cinq années. Que cela étoit trop rude de demeurer tant de tems, & une ſi grande partie de la vie aſſujeti aux mêmes perſonnes. Et partant qu'il vouloit faire une Loi, afin que cette Charge ne fût dorénavant que d'un an & demi.*

Le jour suivant cette Loi fut publiée, & reçue du consentement de tout le Peuple. *Mais, Messieurs,* dit-il, *afin de vous témoigner combien j'ai d'aversion pour la puissance qui est de trop longue durée, je me dépouille maintenant de la Dictature.* Ainsi s'étant démis de sa Charge; & ayant limité le tems de celle des autres, ou plûtôt y ayant mis fin, il fut reconduit en sa maison avec l'aplaudissement & les bonnes graces de tout le Peuple. Les Censeurs fâchez qu'il eût retranché la puissance d'un Magistrat du Peuple Romain, l'ôterent de sa Tribu, lui firent payer pour sa taxe huit fois plus qu'il n'avoit accoûtumé de payer, le priverent du droit de bourgeoisie, & ne lui laisserent d'autres marques de Citoyen, sinon qu'il étoit obligé comme les autres de contribuer aux necessitez de la Ville. Mais on dit qu'il suporta cette injure avec beaucoup de constance, & avec un grand courage, considerant plûtôt la cause de l'infamie, que l'infamie même. Bien que les principaux du Senat n'eussent pas souhaité qu'on diminuât l'autorité de la Censure, ils ne pouvoient néanmoins souffrir sa trop grande séverité, parce qu'ils connoissoient bien qu'ils seroient toûjours plus longtems & plus souvent assujetis à cette Charge qu'ils ne la pourroient obtenir. Mais on dit que le Peuple fut si indigné du traitement qu'on fit à Mamercus, que personne ne le put empêcher d'outrager les Censeurs que Marmercus même. Cependant les Tribuns du Peuple empêchoient de toutes leurs forces, par les remontrances qu'ils faisoient, qu'on ne créât des Consuls. De sorte que la chose en étant presque venue à un interregne, enfin ils obtinrent que l'on éliroit des Tribuns militaires avec la puissance de Consul. Mais il ne purent obtenir le prix qu'ils prétendoient de cette victoire; car ils demandoient que quelqu'un de ces Tribuns fût Plebeien, & néanmoins on ne créa que des Patriciens, M. Fabius Vibulanus, M. Foslius, & L. Sergius Fidenas. La peste de cette année fut cause qu'on ne songea point à d'autres

choſes. On voua un Temple à Apollon, afin de faire ceſſer le mal: & les Duumvirs firent beaucoup d'autres choſes, ſuivant ce qu'ils trouverent dans leurs livres pour apaiſer la colere des Dieux, & détourner du Peuple cette maladie. Il mourut néanmoins beaucoup de monde & de bétail dans la Ville & dans la campagne; & comme on craignoit la famine parmi les laboureurs & les païſans, on envoya dans la Toſcane, dans le Pomptin, à Cumes, & enfin en Sicile pour avoir du bled. On ne parla point de faire des Conſuls pour cette année, mais on fit encore des Tribuns militaires avec la puiſſance Conſulaire, qui furent tous Patriciens comme auparavant. L'on donna cette Charge à L. Pinarius Mamercus, à L. Furius Medullinus, & à Sp. Poſthumius Albus. La peſte diminua en cette année, & l'on n'aprehenda pas de manquer de bled, parce qu'on y avoit déja donné ordre. Cependant, on propoſa de faire la guerre dans les Aſſemblées des Eques & des Volſques, & dans la Toſcane au Temple de Voltomne. Mais il fut réſolu que l'on ne feroit rien d'un an, & l'on défendit pour autant de tems de tenir aucune Aſſemblée, bien que les Veiens remontraſſent qu'ils étoient menacez du même malheur qui avoit ruiné Fidenes. Durant ce tems-là les Chefs, & les premiers de la Populace de Rome, voyant qu'il y avoit déja long-tems qu'ils aſpiroient en vain aux plus grandes Charges, & qu'on avoit la paix au dehors, commencerent à faire des Aſſemblées ſecretes dans la maiſon des Tribuns, & à ſe plaindre: *Qu'ils avoient été juſques-là mépriſez par le Peuple, de telle ſorte, qu'encore que depuis tant d'années on eût commencé à créer des Tribuns militaires avec la puiſſance de Conſul, jamais aucun Plebeien n'avoit pu parvenir à cet honneur. Que leurs Ancêtres avoient ſagement ordonné qu'on ne reçût point de Patriciens dans les Charges qui étoient réſervées aux Plebeiens, & qu'autrement les Tribuns du Peuple ſeroient tous Patriciens: qu'au reſte, ils*

étoient si peu considerez, même par ceux qui étoient de même condition qu'eux ; & qu'ils n'étoient pas moins mépriſez par la Multitude, que par le Senat. Quelques-uns excuſoient le Peuple, & rejettoient toute la faute ſur le Senat. *Ils diſoient que c'étoit ſeulement par l'ambition & par l'artifice des Patriciens que le chemin des honneurs & des dignitez étoit fermé au Peuple. Que ſi le Peuple pouvoit un peu ſe remettre, & mépriſer leurs prieres mêlées de menaces, peut-être qu'il ſe ſouviendroit des ſiens en donnant ſes voix ; & qu'ayant acquis du crédit, il obtiendroit auſſi l'autorité & la puiſſance.* Enfin on jugea à propos que pour vaincre cette ambition des Patriciens, les Tribuns propoſeroient une Loi, par laquelle il ſeroit défendu de s'habiller de blanc quand on voudroit demander quelques Charges. Véritablement c'eſt une choſe qui ſembleroit aujourd'hui de peu d'importance, & qu'on n'eſtimeroit pas digne d'une conſultation ſérieuſe, mais elle excita en ce tems-là de grandes diſputes entre le Senat & le Peuple. Néanmoins les Tribuns demeurerent victorieux, & obtinrent que cette Loi ſeroit reçue. Il y avoit grande aparence à voir l'animoſité qui étoit dans les eſprits, que le Peuple donneroit aux ſiens toutes ſes voix & toutes ſes inclinations. Auſſi pour empêcher qu'il n'agît librement, le Senat ordonna qu'on éliroit les Conſuls : & le prétexte qu'il en prit fut la guerre des Eques & des Volſques, dont les Latins & les Herniques vinrent aporter la nouvelle. Ainſi T. Quintius fils de Lucius, à qui l'on donne auſſi le ſurnom de Cincinnatus & de Pennus, fut créé Conſul avec Cn. Julius Mento. En effet, les menaces de cette guerre ne furent pas vaines, ni plus long-tems differées ; car ſuivant la Loi ſacrée qui eſt parmi ces Peuples, dans une puiſſante contrainte, d'aſſembler leurs forces, ils leverent des gens de guerre, & ſe rendirent en Algide avec deux puiſſantes armées. Là les Eques & les Volſques camperent & ſe retrancherent ſépa-

rément, & les Capitaines eurent plus de soin que jamais de se fortifier, & d'exercer leurs gens. C'est pourquoi les nouvelles qui en furent aportées à Rome y jetterent plus de crainte & plus d'épouvante, si bien que le Senat trouva bon de nommer un Dictateur, parce qu'encore que ces Peuples euffent souvent été vaincus, néanmoins ils se soulevoient alors avec plus de force & de puissance, qu'ils n'avoient fait auparavant. D'ailleurs la peste avoit emporté une partie de la jeunesse; mais on n'aprehendoit sur toutes choses la mauvaise intelligence des Consuls qui ne pouvoient s'accorder ensemble, & qui étoient toûjours en dispute dans le Conseil. Il y en a qui disent que ces Consuls furent battus en Algide, & que cela fut cause que l'on créa un Dictateur. Mais au reste ils est assuré que s'il ne pouvoient s'accorder dans les autres choses, ils s'accorderent au moins en cela seulement, qu'ils s'oposerent à la volonté du Senat, pour empêcher qu'on ne nommât un Dictateur. Enfin, comme on aportoit à chaque moment de mauvaises nouvelles, & qu'on eut vu que les Consuls ne se vouloient point ranger sous l'autorité du Senat, Q. Servilius Priscus qui avoit exercé les plus grandes Charges avec honneur: *C'est vous*, dit-il aux Tribuns du Peuple, *puisque les choses sont réduites à une si grande extrémité, que le Senat apelle aujourd'hui à son secours, afin que dans le peril qui menace la République, vous contraigniez les Consuls suivant le pouvoir que vous en avez, de nommer un Dictateur.* Aussi-tôt que les Tribuns eurent oui ce discours, qui leur fit imaginer que l'occasion se presentoit d'étendre leur puissance & leur autorité, ils se retirerent à part, & prononcerent pour tous les autres Tribuns: *Qu'ils vouloient que les Consuls obéissent au Senat, & que s'ils s'opposoient plus long-tems au consentement de cet Ordre le plus venerable de tous, ils ordonneroient qu'ils fussent mis en prison.* Les Consuls aimerent mieux être vaincus par les Tribuns que par le Senat; mais ils protesterent

que le premier Magistrat de la République avoit été trahi & deshonoré par le Senat même, & que le Consulat étoit réduit sous le joug & sous la puissance des Tribuns, puisque les Consuls pouvoient être desormais contraints par un Tribun, & ce qui est la plus grande violence que puisse en crainde un particulier, être menez en prison par son Ordonnance. Comme les Consuls ne purent aussi s'accorder ensemble pour nommer un Dictateur, le sort tomba sur T. Quintius pour le nommer. Il nomma donc A. Posthumius Tubertus son beau-pere, homme severe dans le commandement, & Tubertus nomma L. Julius pour General de la Cavalerie. En même tems on fit cesser toutes sortes d'affaires, & l'on ne fit rien dans toute la Ville que de se préparer à la guerre. Quant à ceux qui prétendoient en être exemts, on en remit la connoissance à la fin de tant de troubles; tellement que ceux-là même qui eussent pû se prévaloir d'une exemtion se laisserent librement enrôler, & l'on ordonna aux Latins & aux Herniques d'envoyer un certain nombre de gens de guerre. On obéit de part & d'autre au Dictateur avec un grand soin de le satisfaire; & toutes ces choses furent faites avec une extrême diligence. On laissa C. Julius Consul pour la garde de la Ville, l'on ordonna le General de Cavalerie L. Julius, pour faire conduire dans le camp toutes les choses necessaires, afin qu'on n'y manquât de rien; & le Dictateur, suivant les paroles que lui dictoit A. Cornelius grand Pontife, voua les grands Jeux à cause du trouble present. Il partit ensuite de la Ville, & ayant divisé son armée avec Quintius l'autre Consul, il arriva où étoient les ennemis. Comme ils avoient remarqué que leurs deux camps n'étoient pas éloignez l'un de l'autre, ils camperent environ à mille pas de l'ennemi, le Dictateur vers Tuscule, & le Consul au lieu le plus proche de Lavinium. Ainsi ces quatre armées étoient retranchées dans autant de camps differens, & il y avoit entre elles une plaine assez vas-

te, non seulement pour faire des escarmouches, & quelques combats legers, mais pour donner de part & d'autre des batailles rangées. Aussi, depuis qu'on eut campé on ne cessa point d'escarmoucher, & le Dictateur le permettoit librement, parce que de cette épreuve que les siens faisoient peu à peu de leurs forces avec l'ennemi, il connoissoit bien qu'ils concevoient l'esperance de la victoire, & que par le succès des petits combats, ils se promettoient tout l'avantage d'une bataille generale. Mais les ennemis qui voyoient bien qu'ils ne pouvoient rien esperer d'un combat sans supercherie, attaquerent de nuit le camp du Consul, & s'abandonnerent au hazard d'un évenement douteux. Il s'éleve donc aussi-tôt un grand bruit, qui donna l'alarme non seulement aux sentinelles du Consul, & ensuite à toute l'armée, mais qui réveilla même le Dictateur. Comme les choses avoient besoin d'un promt secours, le Consul ne manqua ni de courage, ni de prudence. Une partie des soldats fut mise à la garde des portes, l'autre sur les retranchemens qu'ils borderent de toutes parts. Mais parce que dans le camp du Dictateur il y eut moins de bruit & de tumulte, on eut aussi plus de loisir de penser à ce qu'il étoit besoin de faire. Ainsi après avoir envoyé du renfort au Consul sous la conduite de Sp. Posthumius Albus l'un de ses Lieutenans, il se rendit lui-même avec une partie de ses troupes par un chemin détourné, en un lieu éloigné du bruit, d'où il pût surprendre l'ennemi, & l'attaquer à l'impourvu. Il laissa dans le camp Q. Sulpitius pour y prendre garde, & donna la charge des gens de cheval à M. Fabius; mais il lui commanda de ne point marcher qu'il ne fût jour, parce qu'il étoit plus difficile de conduire de la Cavalerie durant le tumulte de la nuit, que des gens de pied. Enfin, il ordonna, & fit avec ordre en cette occasion tout ce que peut faire & ordonner un bon General d'armée. Mais il donna sans doute une marque de prudence & de courage, qui est au dessus de toutes les louanges

ordinaires, en ce qu'il envoya M. Geganius avec quelques troupes d'élite attaquer le camp des ennemis, dont il avoit apris que la plus grande partie étoit dehors. M. Geganius ayant donc assailli ceux qui étoient demeurez dans le camp, & qui songeoient plûtôt au peril où ils pensoient avoir réduit les autres, qu'à leur propre conservation, s'en rendit Maître avant même que les ennemis sçussent qu'on l'avoit attaqué. Aussi-tôt il en donna le signal avec quelque fumée comme il avoit été accordé; & lorsque le Dictateur l'aperçut il cria hautement qu'on avoit pris le camp de l'ennemi, & commanda qu'on le publiât de toutes parts. Cependant, le jour étoit venu, & l'on pouvoit facilement discerner toutes choses. Fabius avoit donné avec sa Cavalerie, & le Consul avoit fait une sortie de son camp sur les ennemis épouvantez. Le Dictateur d'un autre côté ayant attaqué les troupes qui devoient secourir les autres, avoit opposé par tout sa Cavalerie, & son Infanterie victorieuse aux ennemis qui se répandoient de tous côtez, selon les bruits differens & le tumulte qu'ils entendoient. De sorte que se trouvant envelopez au milieu des troupes Romaines, il ne s'en fût échapé pas un de la punition de leur révolte, si Vectius Messius Capitaine des Volsques, plus illustre par ses actions que par sa Noblesse n'eût fait ses reproches aux siens, qui commençoient déja à se mettre comme en un Globe. *Quoi donc*, leur dit-il, *vous ferez-vous presentez aux trais de vos ennemis, sans dessein de vous défendre & de vous vanger? Pourquoi avez-vous les armes à la main? ou pourquoi de votre propre mouvement avez-vous commencé le mal, Peuple seditieux durant la paix, lâche & timide durant la guerre? Croyez-vous que quelque Dieu descende du Ciel pour vous proteger, & qu'il vous retire de ce peril? Si vous en voulez sortir, il faut vous faire un chemin avec l'épée. Suivez moi donc maintenant où vous me verrez marcher: venez enfin avec moi vous qui avez encore envie de revoir vos maisons, vos peres,*

vos femmes & vos enfans. Ce n'eſt point une muraille, ce n'eſt point un rempart qui s'oppoſe à votre paſſage; ce ſont ſeulement des gens armez qui s'oppoſent à des gens armez. Vous êtes pareils en courage, mais vous êtes plus forts par la neceſſité même, qui eſt la derniere & la plus forte de toutes les armes. Il n'eut pas ſi-tôt parlé, il n'eut pas ſi-tôt commencé à executer ce qu'il avoit dit, qu'il fut ſuivi par ſes gens. Ils firent donc de nouveaux cris, donnerent tête baiſſée contre les troupes que Poſthumius leur avoit oppoſées, & repouſſerent le vainqueur juſqu'à ce qu'enfin le Dictateur vint au ſecours des ſiens qui commençoient déja à reculer. Ce fut de ce côté-là que vint fondre toute la furie du combat. La fortune & l'eſperance des ennemis s'appuyoient ſeulement ſur Meſſius; on répandit beaucoup de ſang de part & d'autre, les Capitaines des Romains ne combatirent pas ſans être bleſſez, néanmoins il n'y eut que Poſthumius qui ſe retira du combat, ayant reçu un coup de pierre qui lui enfonçoit l'os de la tête. Bien que le Dictateur eût été bleſſé à l'épaule, & que Fabius eût eu la cuiſſe rompue, & le Conſul le bras rompu, on ne put les retirer d'une bataille ſi douteuſe & ſi ſanglante. Enfin par l'effort que fit Meſſius avec une troupe de jeunes gens hardis & courageux, il paſſa au travers du ſang & des corps morts, juſqu'au camp des Volſques qui n'étoit pas encore pris. En même tems chacun tourne de ce côté-là, & le Conſul qui pourſuivit les ennemis debandez juſques au camp, l'attaque d'un côté, tandis que le Dictateur en fait aprocher ſes troupes par un autre endroit. Cette attaque ne fut pas moins chaude que le combat l'avoir été: car on dit que le Conſul jetta une Enſeigne ſur le retranchement, afin d'animer davantage ſes gens, & que l'effort qui fut fait pour recouvrer cette Enſeigne fut cauſe que l'on entra dans le camp, où le Dictateur ayant forcé les retranchemens on étoit déja aux mains. Alors les ennemis mirent bas les armes, & ſe rendirent à la

merci des vainqueurs. Enfin ce camp ayant été pris auſſi-bien que l'autre, tous les ennemis excepté les Senateurs furent vendus; une partie du butin fut rendue aux Latins & aux Herniques qui reconnurent ce qui leur apartenoit; l'autre partie fut vendue à l'enchere: & le Dictateur ayant laiſſé le Conſul dans l'armée pour la commander, retourna à Rome où il entra en triomphe, & ſe démit auſſi-tôt de la Dictature. Ceux qui diſent que A. Poſthumius fit couper la tête à ſon fils victorieux, parce qu'ayant trouvé l'occaſion de combattre avec ſuccès, il étoit ſorti ſans commandement de ſon poſte, tâchent ſans doute d'obſcurcir un ſi celebre Conſulat, & d'en rendre la memoire triſte & funeſte. Mais pour moi, je n'ai garde d'ajoûter foi à ce diſcours, & certes il m'eſt permis de n'en rien croire parmi une ſi grande diverſité d'opinions. L'argument & la preuve que j'en ai eſt, que cette ſorte de ſeverité a toûjours été apellée Manliene, & non pas Poſthumiene, & que l'Auteur d'un exemple ſi inhumain a eu un titre conforme à ſa cruauté. En effet il en a été apellé l'impérieux & le ſevere Manlius; au contraire on n'a jamais rien imputé à Poſthumius qui ait pû tacher ſa memoire. Cn. Julius Conſul dédia le Temple d'Apollon en l'abſence de ſon Collegue, ſans avoir tiré au ſort à qui écherroit cet honneur. Auſſi Quintius en témoigna du mécontentement; & après qu'il eut congedié ſon armée, & qu'il fut de retour à la Ville, il en fit ſes plaintes au Senat, mais en vain. On ajoûte à cette année remarquable par tant de grandes actions, une choſe qui ne ſembloit pas alors concerner les affaires du Peuple Romain: c'eſt que les Carthaginois qui devoient être quelque jour des ennemis ſi conſiderables, paſſerent pour la premiere fois en Sicile avec une armée, durant les diſſenſions des Siciliens pour ſecourir l'un des deux partis. Au reſte les Tribuns du Peuple firent effort dans la Ville pour faire créer des Tribuns militaires avec l'autorité de Conſul, mais ils n'en purent venir à bout, & L.

Papirius Craſſus fut créé Conſul avec L. Julius. Alors les Ambaſſadeurs des Eques vinrent demander au Senat l'alliance des Romains, mais on leur propoſa de ſe rendre au lieu de parler d'alliance, & néanmoins ils obtinrent une tréve de dix années. Pour les Volſques, après la perte qu'ils avoient faite en Algide, les choſes s'y convertirent en reproches & en diſputes, entre ceux qui vouloient la paix, & ceux qui demandoient la guerre; & par ce moyen les Romains eurent la paix de tous côtez. Les Conſuls ayant été avertis par l'un des Tribuns, que les autres Tribuns faiſoient deſſein de propoſer la Loi touchant l'eſtimation des Amendes qui étoit ſur toutes choſes agréable au Peuple, les prévinrent & les empêcherent de la publier.

12. L. Sergius Fidenas fut fait Conſul pour la ſeconde fois, & avec lui Horatius Lucretius Tricipitinus. Mais il ne ſe fit rien de mémorable durant leur Conſulat. Ceux qui leur ſuccederent en cette Charge furent A. Cornelius Coſſus, & T. Quintius Pennus. En ce tems-là les Veiens firent des courſes dans le territoire des Romains, & le bruit étoit que quelques-uns de la jeuneſſe de Fidenes avoient part à ce deſſein, & aux pillages que l'on faiſoit. La connoiſſance de cette affaire fut remiſe à la L. Sergius, à Q. Servilius, & à Mamercus Emilius. Quelques-uns furent relegüez dans Hoſtie, parce qu'on ne voyoit pas bien pourquoi ils s'étoient alors abſentez de Fidenes, & l'on envoya de nouveaux habitans dans cette Colonie, auſquels on donna les terres de ceux qui avoient été tuez à la guerre. Il y eut en cette année une grande ſechereſſe. Non ſeulement il ne plut point, mais la terre fut comme épuiſée de ſon humidité naturelle, & ne put fournir aſſez d'eaux aux rivieres pour entretenir leurs cours: & comme les fontaines & les ruiſſeaux furent taris de tous côtez, quantité de bétail mourut de ſoif, & la gâle perdit le reſte. Ce mal paſſa par contagion juſques aux hommes: premierement il attaqua les païſans

& les eſclaves, & enſuite il ſe répandit dans la Ville. Non ſeulement les corps furent infectez, mais même les eſprits ne furent pas exemts de maladies: car ils ſe laiſſerent aller à des ceremonies diverſes, & comme à une Religion étrangere, en ſouffrant que ceux qui ſçavent profiter de la foibleſſe & de la ſuperſtition des autres introduiſiſſent en leurs maiſons de nouvelles façons de ſacrifier, & de faire des devinations. Enfin ce deſordre continua juſqu'à ce que les premiers de la Ville commencerent à rougir de la honte du Public, voyant que pour apaiſer les Dieux on faiſoit dans toutes les rues, & dans tous les Temples des Sacrifices étrangers, & qui n'étoient point en uſage. C'eſt pourquoi on donna charge aux Ediles de prendre garde qu'on n'adorât que les Dieux Romains, & qu'on ne leur ſacrifiât que ſuivant les coûtumes du pays. Au reſte la vangeance qu'on vouloit prendre des Veiens fut remiſe à l'année ſuivante, ſous le Conſulat de C. Servilius Hala, & de L. Papirius Mugilanus: & même il y eut quelque ſcrupule de conſcience, qui empêcha de leur déclarer auſſitôt la guerre, & d'envoyer chez eux une armée. On avoit depuis peu de tems donné bataille contre les Veiens près de Nomente & de Fidenes, & enſuite on leur avoit accordé une tréve dont le tems étoit déja expiré, & qu'ils avoient rompue auparavant. Cependant, on ne laiſſa pas de leur envoyer des Fecialiens *, qui demanderent, ſelon les anciennes ceremonies, les choſes qui avoient été enlevées; mais ils ne furent point écoutez. Après cela l'on fut en diſpute, ſi on leur déclareroit la guerre de l'avis & de l'autorité du Peuple, ou ſi c'étoit aſſez pour cela d'une Ordonnance du Senat. Mais par les menaces que firent les Tribuns d'empêcher les levées, ils obtinrent que les Conſuls propoſeroient cette guerre au Peuple. Toutes les Centuries l'aprouverent, & la Multitude l'emporta encore par-deſſus le Senat, en ce qu'elle obtint qu'il n'y auroit point de

* *Heraults d'armes.*

Consuls l'année suivante. On créa en leur place quatre Tribuns militaires, avec la puissance de Consul, T. Quintius Pennus qui sortoit du Consulat, C. Furius, M. Posthumius, & A. Cornelius Cossus. Cossus fut laissé dans la Ville pour Gouverneur, les trois autres ayant fait leurs levées marcherent contre les Veiens, & firent voir par experience combien il est préjudiciable dans la guerre que plusieurs commandent ensemble. En effet, comme chacun vouloit soûtenir son opinion, & qu'ils étoient de divers sentimens, ils ouvrirent à l'ennemi le chemin pour les venir attaquer, & lui en presenterent l'occasion. Car tandis que l'un vouloit que l'on sonnât la retraite, & que l'autre commandoit que l'on sonnât la charge, les Veiens attaquerent l'armée incertaine du commandement qu'elle devoit plûtôt embrasser. De sorte que les Romains tournerent le dos, & se retirerent en desordre dans leur camp qui étoit assez proche de là; mais en cette occasion l'infamie fut bien plus grande que la perte; & la Ville qui n'avoit pas accoûtumé d'être vaincue, en fut infiniment affligée. Alors on commença à montrer de la haine aux Tribuns, & l'on demanda un Dictateur, comme étant l'unique secours en qui la République devoit esperer. Mais d'autant que le Dictateur ne pouvoit être nommé que par un Consul, & que cette difficulté s'opposoit à l'élection qu'on en vouloit faire, on alla consulter les Augures qui en ôterent tout le scrupule. A. Cornelius nomma Mamercus Emilius, qui en récompense le nomma General de la Cavalerie. Ainsi la bonne fortune de la Ville eut besoin qu'une véritable vertu se joignît avec elle; & la condamnation des Censeurs ne put empêcher qu'on n'allât prendre un homme dans une maison injustement notée d'infamie, pour lui donner la conduite de toutes choses.

13. Cependant, les Veiens enflez de leurs bons succès, envoyerent des Ambassadeurs chez tous les Peuples de la Toscane, & se vanterent qu'ils avoient dé-

fait trois Generaux des armées Romaines en une bataille : & bien que le Public ne voulût point faire d'alliance avec eux pour ce qui concernoit cette guerre, néanmoins ils attirerent de tous côtez quantité de Volontaires par l'esperance du butin. Il n'y eut que les Fidenates à qui il vint dans l'esprit de se révolter ; & comme si ç'eût été un crime, que de ne pas commencer la guerre par un crime, ils tuerent les nouveaux habitans qu'on leur avoit envoyez, ainsi qu'ils avoient tué auparavant les Ambassadeurs ; & souillez encore de leur sang, ils se joignirent avec les Veiens. Les Chefs de ces deux Peuples consulterent entre eux s'ils prendroient Veies ou Fidenes pour le siege de cette guerre ; & après leur consultation, ils jugerent Fidenes la plus commode. C'est pourquoi les Veiens passerent le Tibre, & firent transporter dans Fidenes, & des armes, & tout ce qui étoit necessaire pour la guerre.

14. L'épouvante fut extrême dans Rome, quand on vit que les Veiens venoient à Fidenes avec leur armée. Les Romains encore étonnez de leur déroute planterent leur camp devant la porte Colline ; on borde les murailles de gens de guerre, on fait cesser toutes les affaires, on fait fermer toutes les boutiques, & Rome ressemble plûtôt à un camp qu'à une Ville. Alors le Dictateur voyant la Ville en une si grande consternation, envoie de tous côtez des Crieurs publics pour faire assembler le Peuple, à qui il fit des reproches, *De montrer si peu de courage & de si grandes inquiétudes pour un petit revers de fortune, pour une legere perte qu'ils avoient soufferte, non pas par la valeur des ennemis, ni par la lâcheté des Romains, mais par la mauvaise intelligence de leurs Generaux. Qu'il devoit avoir honte de redouter un ennemi qu'il avoit vaincu six fois : que Fidenes avoit été aussi souvent prise qu'assiegée : que les Romains & les ennemis étoient encore les mêmes qu'ils avoient toûjours été : qu'ils avoient les mêmes courages, les mêmes forces, & les mêmes armes : que pour lui il*

étoit encore Mamercus Emilius, ce même Dictateur qui avoit nagueres défait dans la ville de Nomente les forces des Veiens, des Fidenates & des Faliſques qui s'étoient joints avec eux. Que A. Cornelius General de la Cavalerie, feroit le même dans le combat que durant qu'il étoit Tribun militaire, lorſqu'il tua Tolomnius Roi des Veiens en la preſence des deux armées, & qu'il emporta les dépouilles opimes dans le Temple de Jupiter Feretrien. Que les Citoyens de Rome devoient donc ſe ſouvenir, que les triomphes, que les dépouilles, que les victoires marchoient avec eux: qu'au contraire les ennemis n'avoient de leur côté que le crime d'avoir tué les Ambaſſadeurs contre le droit de tous les Peuples, & d'avoir durant la paix égorgé les habitans de Fidenes: que des tréves rompues, qu'une ſeptiéme révolte qui enfin leur ſeroit funeſte. Qu'ils priſſent donc les armes aſſurez de la victoire; que tout auſſi-tôt qu'ils ſeroient campez vis-à-vis des ennemis, il avoit cette confiance que ces hommes déteſtables ne ſe réjouiroient pas long-tems de la honte d'une armée Romaine; & que le Peuple Romain reconnoîtroit, que ceux-là avoient bien mieux ſervi la République qui l'avoient créé Dictateur pour la troiſiéme fois, que ceux qui s'étoient efforcez de deshonorer ſa ſeconde Dictature, parce qu'il avoit diminué la puiſſance & l'autorité des Cenſeurs. Ainſi après qu'on eut fait les Sacrifices accoutumez, il partit avec ſes troupes, & alla camper à quinze cens pas au deça de Fidenes, ayant à la droite les montagnes, & à la gauche le Tibre. Il commanda à T. Quintius Pennus l'un de ſes Lieutenans, de ſe ſaiſir des montagnes, & d'une certaine éminence que les ennemis avoient à dos. Le lendemain les Toſcans encore ſuperbes de l'heureux ſuccès des jours précedens, ſe mirent en bataille; mais le Dictateur ne fit rien juſqu'à ce que ſes eſpions lui euſſent raporté que Quintius avoit gagné cette éminence, qui étoit proche de la forteresſe de Fidenes, & en même tems il fait déployer les Enſeignes. Il fait marcher à grand

pas son Infanterie en bataille contre l'ennemi, & commande au General de la Cavalerie de ne point combattre sans commandement; & qu'au reste il lui en donneroit le signal quand il jugeroit qu'il en seroit tems, afin qu'en se ressouvenant de son combat avec le Roi Tolomnius, des dépouilles opimes, de Romulus, & de Jupiter Feretrien, il ne fît rien en cette occasion qui ne fût digne de son estime. Enfin les legions Romaines se jettent avec impétuosité sur les ennemis. Les Romains enflammez de haine & de colere apellent les Fidenates impies, les Veiens voleurs, & les uns & les autres infracteurs de la tréve, meurtriers des Ambassadeurs, infames, souillez du sang de leurs Citoyens, traîtres & parjures confederez, lâches & timides ennemis; & en même tems qu'ils parlent, ils montrent par leurs actions & leur haine & leur furie. Ils avoient déja du premier choc ébranlé les ennemis, lorsqu'ils virent sortir des portes de Fidenes une espece de combattans dont on n'avoit point oui parler jusques là. Car une multitude de gens armez de feu, & toute resplandissante des flambeaux qu'elle portoit, comme poussée par quelque rage, se vint jetter sur les Romains, & les étonna d'abord par cette nouvelle sorte de combat. Alors le Dictateur manda le General de la Cavalerie avec ses gens, fit revenir des montagnes T. Quintius, courut lui-même à la pointe gauche, qui cedoit déja à la flamme, ressemblant plûtôt à un embrasement qu'à une bataille, & lui cria à haute voix: *Quoi donc,* dit-il, *vous fuyez devant un ennemi désarmé? Et comme des mouches à miel vaincus avec un peu de fumée, vous lui quittez déja la place? Ne pouvez-vous éteindre ces feux avec vos épées? Que n'arrachez-vous ces flambeaux des mains de vos ennemis? Que ne vous en servez-vous contre eux-mêmes, s'il faut ici combattre avec du feu, & non pas avec des armes: Relevez donc votre courage, souvenez-vous du nom de Romain, de la vertu de vos ancêtres, & de la vôtre. Renvoyez cet embrasement dans la*

Ville de vos ennemis. Et puiſque vous n'avez pu gagner Fidenes par vos bienfaits, mettez-la en cendres par ſes propres flammes. Le ſang de vos Ambaſſadeurs & de vos Citoyens, enfin vos frontieres ruinées vous demandent cette vangeance. Les troupes parurent émues à ce commandement du Dictateur, les uns ſe défendent des feux qu'on leur lance, les autres les arrachent de force des mains de leurs ennemis, & les uns & les autres armez de feu font paroître comme deux armées de flammes. Le General de la Cavalerie recommence auſſi le combat de ſon côté, il commande à ſes gens d'ôter la bride à leurs chevaux, & lui-même le premier picque ſon cheval ſans bride, & donne au milieu des flammes. Les autres chevaux qui ſe ſentoient libres portent leur homme contre l'ennemi; & la poudre qui s'éleva ſous eux, & qui ſe mêla avec la fumée, dérobant la clarté aux yeux des hommes & des chevaux, les empêcha de s'épouvanter de la même choſe qui avoit étonné les ſoldats. De ſorte que par tout où paſſe la Cavalarie, elle fulmine, elle abbat, elle tue. Cependant, on entendit une autre clameur, qui étonna & tint en ſuſpens l'une & l'autre armée. Mais le Dictateur s'écria auſſi-tôt que Quintius ſon Lieutenant accompagné de ſes troupes avoit attaqué les ennemis à dos: & lui-même rehauſſant ſa voix les charge plus vivement qu'il n'avoit fait. Ainſi comme deux armées preſſoient les Toſcans à dos & de front, & qu'il n'y avoit plus de moyen pour eux de reculer dans le camp, ni de fuir dans les montagnes d'où étoit deſcendu cet ennemi nouveau, & que les chevaux des Romains avoient mis en deſordre leur Cavalerie, la plus grande partie des Veiens débandez & ſans conduite, tâchent de gagner le Tibre; & les Fidenates qui reſtoient, prennent le chemin de Fidenes. Ils étoient ſi épouvantez qu'ils ſe vinrent jetter en fuyant au milieu du ſang & du carnage; les uns furent taillez en pieces ſur le rivage, & les autres jettez dans l'eau qui les engloutit. Ceux-là

mêmes qui ſçavoient nager perdirent cette faculté par leur bleſſures & leur épouvante, & peu ſe ſauverent à la nage. Les autres troupes des ennemis paſſent au travers du camp pour ſe ſauver dans la Ville; mais la même impétuoſité qui les emporte, entraîne après eux les Romains, & principalement Quintius, & avec lui ceux qui étoient deſcendus des montagnes, & qui n'étoient pas encore fatiguez, parce qu'ils n'étoient venus qu'au dernier combat. Ils entrent donc dans la Ville pêle mêle avec les ennemis, & en même tems ils montent ſur les murailles, d où ils font ſigne à leurs gens que la Ville étoit priſe. Lorſque le Dictateur qui étoit déja arrivé dans le camp, que les ennemis avoient abandonné, eut aperçu ce ſignal, & que ces ſoldats qui ne demandoient qu'à butiner couroient déja au pillage; il les méne droit à la porte par l'eſperance qu'il leur donne de faire un plus grand butin dans la Ville, que dans le camp. Auſſi-tôt qu'il y fut entré, il marcha du côté de la Citadelle, où il voyoit que les fuyards couroient en foule. Le carnage n'y fut pas moindre que dans la bataille, juſqu'à ce que les ennemis ayant mis bas les armes, demanderent la vie au Dictateur. Ainſi la Ville & le camp furent pillez. Le lendemain on donna à chacun un priſonnier, & deux à ceux qui avoient le mieux fait, depuis les gens de cheval juſqu'aux Capitaines d'Infanterie, ſelon qu'ils les tiroient au ſort, & tous les autres priſonniers furent mis en vente. Alors le Dictateur ramena ſon armée victorieuſe & chargée de butin, rentra dans Rome en triomphe; & après avoir commandé au General de la Cavalerie de ſe démettre de ſa Charge, il ſe démit de la ſienne le ſeiziéme jour de ſa création, ayant rendu dans la paix le commandement qu'il avoit reçu dans la guerre, & dans le trouble de toutes choſes. Quelques-uns ont raporté dans leurs Annales, qu'il ſe donna auſſi proche de Fidenes un combat ſur l'eau contre les Veiens; mais cela me ſemble également incroyable & difficile, parce que

le fleuve n'eſt pas aſſez large en cet endroit, & qu'il étoit alors plus étroit qu'il n'eſt aujourd'hui, ſi l'on s'en doit raporter aux anciens. Peut-être que pour empêcher le paſſage du Tibre, il y eut quelque combat ſur les batteaux, & que pour élever cette avanture, comme il arrive ordinairement, on lui donna ce grand nom de Bataille navale. On créa l'année ſuivante pour Tribuns militaires avec la puiſſance de Conſul A. Sempronius Atratinus, L. Quintius Cincinnatus, L. Furius Medullinus, & L. Horatius Barbatus. On accorda aux Veiens une tréve de vingt ans, & aux Eques de trois ans ſeulement, bien qu'ils en demandaſſent davantage; & au reſte il n'y eut point deſordre ni mutinerie dans la Ville. Il n'y eut auſſi l'année d'après ni guerre au dehors, ni ſédition au dedans; & les Jeux qui avoient été vouez pour les guerres précedentes, la rendirent celebre par le pompeux apareil des Tribuns militaires, & par l'affluence des Peuples qui y vinrent de tous côtez. A. Claudius Craſſus, Sp. Nautius Rutilus, T. Sergius Fidenas, & Sextus Julius Tullus étoient Tribuns en ce tems-là. Mais la fête & le ſpectacle de ces Jeux, où du conſentement public les étrangers étoient venus, leur fut encore plus agréable par la courtoiſie, & par les bons traitemens qu'ils reçurent de leurs hôtes. Après ces Jeux les Tribuns du Peuple ne manquerent pas de faire des harangues ſéditieuſes, & des réprimandes au Peuple, *De ce que l'admiration qui l'aveugloit pour des perſonnes qu'il avoit haïes, il ſouffroit qu'on le retint dans une ſervitude perpetuelle: & que non ſeulement il n'eût pas la hardieſſe d'entretenir l'eſperance d'avoir ſa part au Conſulat, mais que, quand il avoit été queſtion de créer des Tribuns militaires, ayant autant de droit que le Senat dans cette création, il ne s'étoit ſouvenu ni de ſoi-même, ni des ſiens. Qu'il ceſſât donc de s'étonner ſi perſonne ne ſe vouloit mêler de ſes affaires, ni veiller pour ſes intérêts. Qu'il n'y avoit que du travail & du danger où l'on devoit eſperer de l'utilité*

& de l'honneur : qu'on n'auroit plus garde de rien entreprendre ſi on ne propoſoit de grands prix aux grands efforts : quon ne devoit pas s'imaginer qu'un Tribun du Peuple allât ſe jetter aveuglément dans le danger ſans eſperance d'aucun fruit, & entreprendre des combats dont il eſt aſſuré de ne rien remporter, ſinon que le Senat, contre qu'il ſe ſera declaré, lui fera une guerre immortelle ; & que parmi le Peuple pour qui il aura combattu, il n'en ſera pas plus honoré, ne lui étant pas permis ni de rien eſperer, ni de rien pourſuivre : que c'étoit par les grands honneurs que les courages devenoient grands : que quand on auroit ceſſé de mépriſer le Peuple, perſonne ne le mépriſeroit encore qu'il fût Plebeien : qu'il faloit faire experience en quelques-uns, s'il y auroit quelque Plebeien qui pût exercer les plus hautes Charges, & ſi c'eſt un prodige & un miracle, qu'il ſoit né quelqu'un parmi la Multitude qui ait le courage grand, & qui ſoit capable de grandes choſes ; qu'après avoir obtenu de force qu'on prendroit auſſi parmi le Peuple des Tribuns militaires, des hommes éprouvez durant la paix & durant la guerre avoient pourſuivi cette Charge ; mais, que d'abord ayant été repouſſez, ils avoient ſervi de riſée aux Patriciens, & qu'enfin ils avoient ceſſé de s'expoſer plus long-tems à la honte, & aux mocqueries : que pour lui il ne voyoit pas pourquoi on n'aboliſſoit pas une Loi qui permettoit une choſe qu'il étoit impoſſible de faire. Et qu'enfin l'ignominie ſeroit moindre ſi l'injuſtice privoit les Plebeiens des dignitez, que s'ils en étoient repouſſez comme des perſonnes indignes. Ces diſcours qui furent écoutez avec aplaudiſſement, exciterent quelques-uns à demander le Tribunat militaire, chacun promettant de faire quelque choſe durant qu'il ſeroit en Charge, pour le bien & pour l'avantage du Peuple. On fit concevoir des eſperances de de diviſer les terres, d'établir hors de Rome de nouvelles Colonies, & de mettre des impoſitions ſur ceux qui poſſedoient des heritages, afin de payer les

gens de guerre de cet argent. Mais les Tribuns militaires ayant épié le tems qu'il y avoit peu de monde dans la Ville, firent secretement avertir le Senat de s'assembler à un certain jour pour ordonner en l'absence des Tribuns du Peuple, que sur le bruit qui couroit que les Volsques étoient venus faire des courses sur les terres des Herniques, les Tribuns militaires iroient reconnoître l'état des choses, & que cependant on éliroit des Consuls. Les Tribuns y allerent, & laisserent pour Gouverneur dans la Ville Appius Claudius fils du Decemvir, jeune homme actif & remuant, & qui dès le berceau avoit nourri de la haine contre les Tribuns du Peuple, & contre le Peuple. Les Tribuns du Peuple ne purent rien contester contre ceux qui avoient fait cette Ordonnance, parce qu'ils s'étoient absentez, ni contre Appius Claudius, parce que la chose étoit déja faite. On créa donc pour Consuls C. Sempronius Atratinus, & Q. Fabius Vibulanus. Il se fit en cette année une chose qui pour avoir été faite en un pays étranger, n'en est pas moins digne de memoire. C'est que Vulturne ville de Toscane, qu'on apelle aujourd'hui Capoue, fut prise par les Samnites, & apellée Capoue du nom de Capys leur General, ou ce qui aproche davantage de la verité, elle fut nommée ainsi à cause de la campagne qui l'environne. Quoiqu'il en soit, ils s'en rendirent les maîtres, après que les Toscans qu'ils avoient travaillez par une longue & ennuyeuse guerre, les eurent reçus dans cette Ville, & qu'ils leur eurent fait part de leurs terres. Car comme dans une fête publique les anciens habitans de ce lieu s'étoient endormis remplis de vin & de viande, les Samnites les attaquerent de nuit, & leur couperent à tous la gorge. Après cela les Consuls que nous avons nommez entrerent en Charge environ sur le milieu de Decembre : Et alors non seulement ceux qui avoient été envoyez pour observer la contenance des Volsques, avoient raporté qu'ils se préparoient à la guerre, mais même les Ambassadeurs des Latins

& des Herniques aportoient nouvelle, que jamais les Volsques n'avoient pris tant de peine à choisir de bons Capitanes, ni à lever des gens de guerre : qu'on n'entendoit rien dire autre chose parmi eux, sinon qu'il faloit pour jamais renoncer à la guerre, & se laisser imposer le joug de la servitude ; ou qu'il ne faloit pas ceder ni en vertu, ni en patience, ni en discipline militaire à des ennemis, avec lesquels on vouloit disputer la domination, & la gloire de commander. Certes ils n'aportoient pas de fausses nouvelles, mais le Senat ne s'en mit pas beaucoup en peine ; & Sempronius même à qui la conduite de cette guerre étoit échue, & qui se confioit à sa bonne fortune, comme à une puissance invincible, parce qu'il menoit une armée victorieuse contre des Peuples souvent vaincus, fit toutes choses legerement, & avec beaucoup de negligence. De sorte que la discipline Romaine étoit plûtôt dans l'armée des Volsques que dans celle des Romains : aussi la fortune, comme il est souvent arrivé, prit le parti de la vertu. En effet, dès le premier choc que donna Sempronius sans rien considerer, sans avoir aucunes troupes de réserve, & sans avoir bien disposé sa Cavalerie, le premier cri que l'on jetta fit voir assez manifestement de quel côté inclineroit la victoire. Il fut plus grand & plus gai du côté des ennemis, mais du côté des Romains il fut plus morne, plus languissant, & fut repris à plusieurs fois. Cette clameur incertaine, & qui ne se faisoit entendre que par reprises, fit juger que la crainte s'emparoit déja des Romains. Ce qui fut cause que les ennemis en devinrent plus hardis & plus forts. Ils attaquent donc avec plus d'impétuosité, ils heurtent l'ennemi avec leurs boucliers en même tems qu'ils le pressent avec l'epée : au contraire, les Romains qui les regardoient avec effroi, ne témoignent que de la crainte ; leurs casques tremblent sur leurs têtes, ils sont irrésolus de ce qu'ils feront, ils se serrent l'un contre l'autre, tantôt les Enseignes étoient aban-

données par ceux qui devoient combattre au devant, & tantôt elles se retiroient dans leurs bataillons. Néanmoins on ne fuyoit pas encore, & l'on n'avoit pas encore vaincu. Les Romains songeoient plûtôt à se couvrir de l'ennemi qu'à le combattre; mais les Volsques pressoient vivement, & l'on en tuoit davantage que l'on n'en voyoit fuir. Enfin on cede de toutes parts, en vain Sempronius fait des reproches à ses gens, en vain il les anime au combat. L'autorité & le respect n'ont plus de pouvoir, & l'on eût pris aussi-tôt la fuite, si Sextus Tempanius Capitaine de la Cavalerie n'eût remedié par son esprit à des choses si desesperées. Il cria donc à haute voix que les gens de cheval qui vouloient le bien & le salut de la République, missent pied à terre, & voyant que toute la Cavalerie s'étoit émue à cette parole, comme au commandement du Consul: *Si les gens de cheval*, dit-il, *n'arrêtent l'impétuosité des ennemis, nous avons perdu l'Empire, la République est ruinée. Suivez ma lance comme si c'étoit un guidon, & montrez aux Romains & aux Volsques qu'il n'y a point de Cavalerie qui vous ressemble lorsque vous êtes à cheval ni d'Infanterie qui vous cede lorsque vous combattez à pied.* On aprouva ce qu'il dit par un bruit qui s'éleva de tous côtez, & en même tems il marche le premier portant sa lance toute droite. Par où ils passent, ils se font un chemin par la force, & portant leurs targes devant eux, ils se jettent avec furie, où ils voient qu'on maltraitoit davantage leurs gens. Ainsi l'on recommence le combat par tout où leur impétuosité les emporte, & il n'y avoit point de doute que l'ennemi n'eût pris la fuite, si ce peu de monde eût pû être en tous lieux en même tems. Mais comme ils n'étoient point soûtenus, le General des Volsques fit signe à ses gens de s'ouvrir pour laisser passer cette nouvelle cohorte de gens de pied, à dessein de les enveloper lorsque l'ardeur du combat les auroit emportez trop avant. Cela fut fait comme il avoit été commandé, ils se trou-

trouverent bientôt enfermez, & ne purent s'en retourner par où ils s'étoient fait un passage, parce que les ennemis s'étoient serrez principalement au lieu par où on les avoit laissé passer. Le Consul & les Legions Romaines ne voyant plus cette troupe qui avoit couvert & défendu toute l'armée, s'exposent aux dernieres extrémitez, de peur que l'ennemi n'opprimât de si vaillans hommes qu'il avoit déja enveloppez. Alors les Volsques se diviserent, & n'eurent pas peu de besogne; car il faloit qu'en même tems ils soûtinssent contre le Consul & les Legions, & que de l'autre côté ils fissent tête à Tempanius, & aux siens, qui firent toutes sortes d'efforts pour aller rejoindre leurs gens. Mais voyant qu'ils ne pouvoient rien avancer, ils gagnerent une petite éminence, où ils se rallierent en rond, & s'y défendirent vaillamment, & en hommes qui vendent cherement leur vie, & qui ne veulent pas mourir sans vangeance. Le combat ne finit point qu'il ne fût nuit, & le Consul de son côté ne sortit point de la mêlée tandis qu'il resta un peu de jour. Enfin la nuit separa les Romains & les Volsques, tous deux en doute de la victoire. Mais cette incertitude mit dans les deux camps une si grande épouvante, que les deux armées croyant chacun avoir perdu la bataille se retirerent sur les montagnes prochaines, & abandonnerent les blessez, & la plus grande partie de leur bagage. Cependant l'éminence où Tempanius s'étoit jetté demeura assiegée jusques après minuit. Mais aussi-tôt qu'on eut raporté aux assiegeans qu'il n'y avoit plus personne dans leur camp, ils crurent qu'ils avoient été vaincus, & prirent la fuite à la faveur des tenebres, les uns d'un côté, les autres d'un autre, selon que la frayeur les emportoit. Néanmoins Tempanius qui craignoit quelque embuscade demeura jusqu'au jour au même endroit: Et sur le matin il alla lui-même avec quelques-uns des siens reconnoître l'état des choses. Il aprit des ennemis blessez, que les Volsques avoient abandonné leur camp, & aussi-

tôt transporté de joie, il fait descendre les siens de la montagne, & passe dans le camp des Romains. Mais y ayant trouvé la même desolation que dans celui des ennemis, il en fait enlever autant de blessez qu'il lui fut possible d'en emmener, & avant que l'ennemi pût reconnoître sa faute, il prit les chemins les plus courts pour se rendre bientôt dans la Ville, ne sçachant en quel endroit étoit allé le Consul. Déja le bruit s'étoit répandu dans Rome du mauvais succès de la bataille, & que le camp avoit été abandonné; mais on estimoit sur toutes choses que la Cavalerie étoit perdue, & la douleur de cette perte n'étoit pas moindre parmi le Public que parmi les particuliers. Cette nouvelle avoit extraordinairement étonné la Ville, & Fabius l'autre Consul s'étoit mis à la garde des portes, lors qu'on vit de loin Tempanius & les siens, qui donnerent de l'épouvante à ceux qui ne les reconnurent pas d'abord, & qui ne sçavoient pour qui les prendre. Mais aussi-tôt qu'ils eurent été reconnus, la crainte se convertit en une si grande joie, que les acclamations qui se firent de les voir revenir sains & victorieux, se répandirent en un moment par toute la Ville. On sort des maisons un peu devant affligez, & où on les avoit pleurez comme perdus; & leurs meres & leurs femmes auparavant desolées, oubliant la bienseance par un si grand excès de joie, courent à bras ouverts au devant de cette troupe & embrassent, les unes leurs enfans & les autres leur maris, avec de si grands transports qu'elles sembloient être hors d'elles-mêmes. En même tems les Tribuns du Peuple qui avoient fait assigner M. Posthumius, & T. Quintius, parce qu'on leur imputoit le mauvais succès qu'on avoit eu près de Veies, s'imaginerent que la haine qu'on avoit nouvellement conçue pour Sempronius, leur étoit une occasion de renouveller l'envie dont ils vouloient accabler les autres. C'est pourquoi ils firent assembler le Peuple, & après qu'ils se furent plaints que la République avoit été trahie à

Veies, par ſes Capitaines, que depuis, l'armée l'avoit été chez les Volſques par le Conſul, parce que les premiers traîtres n'avoient pas été punis, & qu'on avoit envoyé à la boucherie de vaillans hommes, & lâchement abandonné le camp : C. Julius l'un des Tribuns fit venir devant eux Tempanius ; & en leur preſence Tempanius lui dit : *Dites-moi ce que vous penſez. Croyez-vous que le Conſul Sempronius ait à propos commencé le combat ; croyez-vous qu'il ait bien ordonné ſes troupes, & qu'il ait fait le devoir d'un ſage Conſul ? Dites-nous auſſi ſi les Legions Romaines ayant été miſes en fuite, vous n'avez pas de vous-même fait mettre pied à terre à la Cavalerie, & fait recommencer le combat ? Si lorſque vous vous fûtes détachez de notre armée vous & vos gens, le Conſul n'a pas été lui-même à votre ſecours, ou s'il ne vous en a pas envoyé ? Si le jour d'après, vous en reçûtes quelque aſſiſtance ? Si vous êtes rentrez vous & les vôtres dans notre camp, par votre courage & par vos efforts ? Quel Conſul, & quelle armée vous y avez trouvez ? Si le camp avoit été abandonné, & ſi l'on avoit abandonné les bleſſez ? Il faut que vous répondiez à toutes ces choſes, ſans feinte & ſans diſſimulation ; ſelon cette fidélité que vous devez à la Patrie, & à qui ſeule on doit aujourd'hui le ſalut de la République. Dites-nous enfin où eſt Sempronius, & où ſont nos Legions ? Si vous avez été abandonné, ou ſi vous avez abandonné le Conſul & l'armée ? Si nous ſommes vaincus, ou ſi nous ſommes victorieux ?* On dit que la réponſe que fit Tempanius à toutes ces choſes fut ſimple & ſans ornement ; mais qu'elle fut grave & digne d'un homme de guerre, qu'elle ne fut point remplie de vanité, ni de ſes propres louanges, & qu'il ne ſe réjouit point, & ne tira point d'avantage de la faute d'autrui. Il dit donc, *Que pour ce qui concernoit la prudence de Sempronius, & la connoiſſance qu'il avoit de l'art militaire, ce n'étoit pas à faire à un ſimple ſoldat de juger de la conduite &*

de la capacité de son General, mais que le Peuple Romain en avoit dû faire jugement, lorsqu'il le créa Consul par ses suffrages. Que partant il ne falloit pas lui demander quels avoient été les desseins, les résolutions & les secrets du Consul general d'armée, & qu'il en laissoit la consideration aux plus grands esprits; que pour lui, il ne pouvoit dire que les choses qu'il avoit vues. Qu'au reste il avoit vu devant que d'être séparé de l'armée, le Consul combatant à la tête des siens, animer ses gens à bien faire & courir en homme de cœur parmi les Enseignes des Romains, & les épées des ennemis; & qu'il ne pouvoit dire le reste, parce qu'il l'avoit perdu de vue; que néanmoins il avoit bien jugé par le bruit & par les cris qu'il entendit, que le combat avoit duré jusqu'à la nuit, & qu'il croyoit que le grand nombre des ennemis avoit empêché le Consul de passer jusqu'à cette éminence, où il s'étoit retiré avec les siens. Qu'il ne sçavoit pas où étoit l'armée, mais qu'il estimoit que comme dans ce trouble il s'étoit jetté lui & sa troupe en un lieu avantageux pour se défendre, le Consul avoit fait de même, & qu'il auroit campé en lieu sûr, afin de conserver l'armée. Qu'il croyoit que les affaires des Volsques n'étoient pas en meilleur état que celles du Peuple Romain, & que la nuit avoit mis de la confusion de toutes parts, & rendu l'erreur réciproque. Enfin après avoir prié qu'on ne le retint pas davantage fatigué de travail, & chargé de plaies comme il étoit, on le renvoya avec beaucoup de louanges, non seulement de son courage, mais encore de sa moderation. Tandis que ces choses se faisoient le Consul étoit déja arrivé par la voie Lavicane au Temple de la Déesse de la Paix. On y envoya aussi-tôt de la Ville des chariots & d'autres sortes de voiture, afin de soulager l'armée lasse du combat & du chemin qu'elle avoit fait durant la nuit. Quelque tems après le Consul entra dans la Ville. Mais bien qu'il eût grand besoin de se justifier, il ne s'employa pas tant

s'excuſer de la faute qu'on lui imputoit, qu'à donner à Tempanius les louanges qu'il meritoit. M. Poſthumius qui avoit été Tribun militaire dans la guerre des Veiens fut expoſé comme coupable au jugement du Peuple en colere, à cauſe du mauvais ſuccès de cette guerre, & fut condamné environ à cent écus d'amende. Quant à T. Quintius ſon compagnon dans cette Charge qui rejettoit ſur celui qu'on avoit déja condamné toutes les fautes de leur Tribunat, il fut envoyé abſous par toutes les Tribus, parce qu'étant Conſul il avoit heureuſement réuſſi contre les Volſques, ſous la conduite de Poſthumius Tubertus Dictateur, & depuis contre les Fidenates, lorſqu'il étoit Lieutenant de l'autre Dictateur Mamercus Emilius. On dit que la memoire de Cincinnatus ſon pere, perſonnage venerable, lui ſervit beaucoup en cette occaſion; & que l'on conſidera en ſa faveur les prieres de Capitolinus Quintius déja vieux & caduc, qui demanda avec ardeur, qu'ayant ſi peu de tems de reſte à vivre, il ne fût point contraint de porter à Cincinnatus une ſi mauvaiſe nouvelle. Le Peuple créa pour ſes Tribuns, encore qu'ils fuſſent abſens, Sext. Tempanius, A. Sellius, L. Antiſtius & Sext. Pompilius, que les gens de cheval à la perſuaſion de Tempanius avoient choiſis pour leurs Capitaines dans l'occaſion dont nous avons déja parlé. Et d'autant que le nom de Conſul étoit odieux au Peuple, à cauſe de la haine qu'il avoit pour Sempronius, le Senat ordonna qu'on éliroit des Tribuns militaires avec la puiſſance de Conſul. On créa donc L. Manlius Capitolinus, Q. Antonius Merenda, & L. Papirus Mugillanus. Dès le commencement de cette année L. Hortenſius Tribun du Peuple fit aſſigner C. Sempronius Conſul de l'année précedente. Mais lorſque ces quatre Collegues l'eurent prié en la preſence du Peuple, de ne point perſecuter leur General innocent, & en qui l'on ne pouvoit rien trouver à redire, qu'un défaut de ſa bonne fortune, il leur accorda

comme malgré lui ce qu'ils demandoient, eſtimant que l'accuſé n'avoit pas tant de confiance aux prieres des Tribuns, qui ne parloient en ſa faveur que par maniere d'acquit, qu'en leur puiſſance & en leur ſecours. C'eſt pourquoi tantôt il ſe tournoit devers lui, & lui demandoit qu'étoit devenu ce courage & cette magnanimitié de Patricien, & où étoit cette ame genereuſe qui s'apuyoit ſur ſon innocence, puis qu'un Conſulaire comme il étoit, venoit chercher la protection des Tribuns, & s'étoit caché ſous leur ombre. Tantôt il s'adreſſoit à ſes Collegues, & leur parloit en ces termes. *Mais*, leur diſoit-il, *ſi je vous montre qu'il eſt coupable, qu'êtes-vous réſolus d'en faire? Oterez-vous au Peuple ſon autorité & ſes droits? Voulez-vous renverſer la puiſſance des Tribuns?* Après qu'ils lui eurent répondu que le Peuple Romain avoit une autorité ſouveraine ſur Sempronius, & ſur toutes les autres choſes, & qu'ils n'avoient ni l'envie ni le pouvoir de priver le Peuple Romain de la puiſſance qu'il avoit de juger ſouverainement; mais que ſi leurs prieres ne pouvoient rien pour un Capitaine, qui leur tenoit lieu de pere, ils changeroient d'habit avec lui; Alors Hortenſius leur répondit en ces termes. *Non, non*, dit-il, *le Peuple Romain ne verra point ſes Tribuns en deuil. Pour moi, je ne veux point retenir plus long-tems Sempronius, puiſque durant qu'il a commandé, il a obtenu cet avantage, qu'il s'eſt rendu ſi cher & ſi agréable aux gens de guerre.* Cette affection des quatre Tribuns, & l'humeur d'Hortenſius, qui ceda ſi facilement à de juſtes prieres, plurent également à la Multitude & au Senat. Mais au reſte, la fortune ne fut pas long-tems favorable aux Eques, qui s'attribuoient la victoire douteuſe des Volſques, comme une choſe qu'ils avoient gagnée. Car l'année ſuivante, bien que durant le Conſulat de Numerius Fabius Vibulanus, & de T. Quintius Capitolinus, fils de Capitolinus, il ne ſe fit rien de memorable ſous la conduite même de

Fabius, à qui cette Charge étoit échue par le sort, toutesfois les Eques s'étant comme presentez en bataille avec leur armée tremblante, furent défaits & mis en fuite. Mais le Consul n'en acquit pas beaucoup de gloire, aussi lui refusa-t-on l'honneur du triomphe; & parce que la honte qu'on avoit reçue par la déroute de Sempronius, étoit en quelque sorte effacée, on lui accorda l'Ovation. Comme cette guerre s'étoit achevée avec moins de résistance qu'on ne craignoit, ainsi il nâquit dans la Ville d'une tranquilité profonde une infinité de discordes qu'on n'attendoit pas entre le Peuple & le Senat; parce qu'on vouloit augmenter le nombre des Questeurs, & en établir encore une fois autant qu'il y en avoit déja d'établis. Car le Senat ayant aprouvé cette proposition que lui firent les Consuls, qu'outre les deux Questeurs de la Ville on en créât encore deux pour assister les Consuls à la guerre, les Tribuns disputerent contre eux, pour faire en sorte qu'une partie des Questeurs fussent pris parmi le Peuple, ayant jusques-là tous été Patriciens. Le Senat & les Consuls s'oposerent d'abord à cette demande avec beaucoup d'ardeur & de violence. Mais depuis ils se relâcherent, & accorderent que, comme on avoit fait dans la création des Tribuns militaires, il seroit libre tout de même au Peuple de donner son suffrage pour l'élection des Questeurs. Enfin voyant qu'ils ne pouvoient rien gagner, ils ne parlerent plus d'augmenter les Questeurs; mais les Tribuns recommencerent d'en parler, & l'on proposa ensuite beaucoup d'autres choses qui ne tendoient qu'à la sédition, comme la Loi touchant la division des terres. C'est pourquoi le Senat aima beaucoup mieux que l'on créât des Consuls que des Tribuns militaires: & parce qu'il ne pouvoit rien ordonner à cause des oppositions & des empêchemens des Tribuns, la République retourna à un Interregne, nonpas toutefois sans de grandes disputes, ni de grandes difficultez; parce que les Tribuns em-

péchoient que les Patriciens ne s'assemblassent. Après avoir passé la plus grande partie de l'année suivante en contentions & en disputes entre les nouveaux Tribuns du Peuple, & quelques Entrerois; (Car tantôt les Tribuns empêchoient le Senat de s'assembler pour nommer un Entreroi, & tantôt ils s'opposoient à l'Entre-roi, de peur qu'il ne fît une ordonnance du Senat pour la création des Consuls;) Enfin L. Papirius Mugillanus ayant été nommé Entreroi, commença par des réprimandes qu'il fit au Senat & aux Tribuns, & ensuite il leur remontra, *Que la République ayant été abandonnée par les hommes, la providence des Dieux l'avoit prise en sa protection, & qu'elle ne subsistoit alors que par la trêve des Veiens, & par le retardement des Eques. Que s'il venoit cependant quelque trouble de ce côté-là: vouloient-ils laisser opprimer la République faute d'un Magistrat Patricien? Qu'il n'y avoit point d'armée ni de Chef pour lever des troupes; Pensoient-ils donc repousser une guerre étrangere par une guerre intestine? Que si ces deux malheurs arrivoient ensemble, à peine pourroit-on empêcher qu'avec toute l'assistance des Dieux la République ne succombât; qu'il falloit plûtôt que les uns & les autres relâchassent quelque jour de leur droit, & que suivant un honnête milieu, on pût enfin en venir à une bonne intelligence, le Senat en souffrant qu'on fît des Tribuns militaires au lieu de Consuls, & les Tribuns du Peuple en ne s'opposant plus à l'élection de quatre Questeurs qu'on prendroit indifféremment parmi le Peuple & parmi les Patriciens, suivant les voix & les suffrages du Peuple.* La premiere Assemblée se fit pour la création des Tribuns militaires, & l'on nomma à cette Charge L. Quintius Cincinnatus pour la troisiéme fois, Sext. Furius Medulinus pour la seconde, M. Manlius, & à Sempronius Atratinus. Ce dernier présida à l'élection des Questeurs, mais bien que cette Magistrature fût poursuivie par quelques Plebeiens, & particulie-

Tenterent par le fils d'Antistius Tribun du Peuple ; & par le frere de Pompilius qui étoit aussi Tribun ; néanmoins toute leur puissance & leur faveur ne put jamais empêcher qu'on ne leur préferât des personnes, dont les peres & les ayeuls avoient obtenu le Consulat. Les Tribuns du Peuple en témoignerent de la furie, & sur tous Pompilius & Antistius offensez par le refus qu'avoient souffert des personnes qui les touchoient de si près. *Que vouloit dire cela, que ni pour les services du Peuple, ni pour les outrages qu'il avoit reçus du Senat, ni enfin pour remedier à l'ambition des Patriciens, à qui l'on permettoit des choses qui n'avoient jamais été permises, on n'eût pas créé d'entre le Peuple, sinon un Tribun militaire, au moins seulement un Questeur ? Que les prieres d'un pere pour son fils, & d'un frere pour son frere, tous deux Tribuns du Peuple n'avoient point eu de pouvoir, & qu'on n'avoit point considéré une puissance venerable & sainte, qui avoit été établie pour le secours de la liberté. Qu'il y avoit en ce procedé de la fraude ; que A. Sempronius avoit aporté dans cette élection plus d'artifice que de sincerité ; & qu'ils avoient sujet de se plaindre, que des personnes qui leur apartenoient eussent été privez de cet honneur par un effet de sa malice.* Mais voyant qu'ils ne pouvoient rien entreprendre contre lui à cause de son innocence & de sa dignité, ils déchargerent leur colere sur C. Sempronius son cousin, & par le secours de M. Canuleius leur Collegue, ils le firent assigner comme coupable de l'ignominie qu'on avoit reçue dans la guerre des Volsques. Ensuite les mêmes Tribuns firent mention dans le Senat de la division des terres, à quoi Sempronius avoit toûjours puissamment résisté ; car il sçavoit bien que s'il ne faisoit cette résistance, il deviendroit moins considerable au Senat. Et bien qu'il sçût aussi que s'il perseveroit dans cette opositiõn sur le tems même qu'il devoit être jugé, il offenseroit le Peuple, il aima mieux s'exposer à la haine, & trahir

sa propre cause, que d'abandonner les intérêts de la République. Ainsi il persista dans son opinion, qu'il ne falloit point faire au Peuple une largesse dont il n'y auroit que trois Tribuns qui remporteroient la louange; qu'on ne cherchoit pas à donner des terres à la Multitude, mais qu'on vouloit le rendre odieux au Peuple; qu'il recevroit constamment tous les coups de cette tempête, & qu'il ne faloit pas qu'un Citoyen fût en si grande recommandation dans le Senat; que pour épargner un homme seul, on nuisît à la République. Quand le jour de son assignation fut échu, il plaida lui-même sa cause avec la même force, & le même courage; & bien que le Senat fît toutes sortes d'efforts afin d'apaiser le Peuple, il fut néanmoins condamné à une amende de cent cinquante écus. Posthumie Vestale fut accusée d'inceste en cette même année; mais elle se justifia de ce crime qu'on lui imputoit sur un soupçon, parce qu'elle avoit trop de soin de son corps, & de se parer, & qu'elle avoit l'esprit plus libre, & se mettoit moins en peine de sa réputation qu'il n'étoit bienseant à une fille. Sa cause fut plaidée deux fois, & enfin elle fut renvoyée absoute; mais le grand Pontife de l'avis de tout le College, lui défendit ces passetems qui avoient fait mal juger d'elle, & ordonna qu'à l'avenir elle montreroit plus de devotion que de gentillesse. En la même année les Campaniens prirent la ville de Cumes que les Grecs occupoient alors, & l'année suivante eut pour Tribuns militaires Agrippa Menenius Lanatus, P. Lucretius Tricipitinus, Sp. Nautius, & C. Servilius.

14. Cette année fut remarquable, plûtôt par le bonheur du Peuple Romain, & par le grand péril qui le menaça, que par son dommage & par ses pertes. Les esclaves avoient conspiré ensemble de brûler la Ville, & de mettre le feu en plusieurs endroits éloignez les uns des autres, & de se saisir du Capitole les armes à la main, tandis que le Peuple seroit occupé de part & d'autre à éteindre l'embrase-

ment. Mais Jupiter détourna une entrepriſe ſi déteſtable; car il y en eut deux qui découvrirent ce crime, & les coupables furent punis. On donna pour récompenſe aux délateurs la liberté; & outre cela la valeur de cent écus en monnoie de cuivre qu'on tira des deniers publics, ce qui étoit une grande richeſſe en ce tems-là.

15. Quelques jours après il ſe répandit dans Rome une nouvelle, qui n'étoit apuyée par aucuns auteurs dignes de foi, que les Eques vouloient recommencer la guerre, & que les Lavicains nouveaux ennemis ſe joignoient avec les vieux, & avoient intelligence enſemble. Pour ce qui concernoit les Eques, Rome étoit déja accoûtumée à leurs entrepriſes, comme à des choſes ſolemnelles qui ſe renouvelloient tous les ans; mais on envoya aux Lavicains des Ambaſſadeurs, qui n'en raporterent que des réponſes ſi douteuſes & ſi ambiguës, qu'on ne pouvoit en conjecturer qu'ils ſe préparaſſent à la guerre, ni auſſi que la paix pût être de longue durée. Cela fut cauſe qu'on donna charge aux Tuſculans de prendre garde qu'on ne fût point ſurpris par quelque nouveau remuement du côté des Eques. L'année ſuivante auſſi-tôt que les Tribuns militaires Sergius Lideneas, M. Papirius Mugillanus, & C. Servilius fils de Priſcus, ſous la Dictature duquel Fidenes avoit été priſe, furent entrez en Charge, les Députez de Tuſcule leur vinrent donner avis que les Lavicains avoient pris les armes, & qu'après avoir fait des courſes ſur les terres de Tuſcule avec l'armée des Eques, ils étoient venus camper en Algide. Alors on déclara la guerre aux Lavicains, & le Senat ordonna que deux des Tribuns marcheroient contre eux, & que l'autre demeureroit à Rome pour la conduite des affaires. Mais il y eut diſpute entre eux à qui iroit à la guerre, parce que chacun s'eſtimoit le meilleur Capitaine, & qu'ils mépriſoient tous le gouvernement de la Ville, comme une choſe peu glorieuſe. Enfin lorſque le Senat étonné de

cette dispute si malseante à des personnes qui avoient une même Charge, l'eût quelque tems considerée, Q. Servilius parla en ces termes : *Puisque vous n'avez aucun respect ni pour cet ordre, ni pour la République, l'autorité qu'un pere doit avoir sur son enfant terminera cette dispute, & sans qu'il soit besoin de tirer au sort, mon fils demeurera dans la Ville. Cependant, plaise aux Dieux, que ceux qui ont tant de passion de commander dans cette guerre, soient plus prudens & mieux unis dans sa conduite, qu'ils n'ont été à la defirer.* Au reste, on trouva bon de ne pas lever de tout le Peuple des gens de guerre, mais seulement de dix Tribus qui furent tirées au sort. Les Tribuns en prirent les plus jeunes, & les plus capables de porter les armes, & les menerent à la guerre. Mais la dispute qui avoit commencé dans la Ville, se ralluma entre eux dans le camp avec plus de force & d'ardeur par l'ambition de commander. Ils n'étoient jamais d'accord d'une même chose ; chacun ne consideroit que son opinion particuliere, chacun ne vouloit pas qu'on executât d'autre commandement que le sien, ils se mépriſoient l'un l'autre ; & enfin leurs Lieutenans les ayant blâmez de ce desordre, ils s'accorderent de commander chacun à son tour. Cette nouvelle ayant été aportée à Rome, on dit que Q. Servilius sage par son âge & par son experience, demanda aux Dieux que la mauvaise intelligence des Tribuns ne fût point plus préjudiciable à la République, qu'elle l'avoit été devant Veies ; & que, comme s'il eût été assuré d'une calamité évidente, il sollicita son fils de lever des soldats, & de tenir des armes prêtes. En effet il ne fut pas mauvais devin. Car un jour que L. Sergius devoit commander, s'étant laissé conduire en un lieu dasavantageux proche du retranchement des ennemis par une vaine esperance de se rendre maître de leur camp, parce qu'ils avoient feint d'avoir peur, & qu'ils s'y étoient retirez, les Eques vinrent fondre inopinément sur lui par une

vallée assez roide, & mirent en déroute les Romains. Il y en eut davantage ou de tuez, ou d'étouffez par le renversement & par la chute des uns & des autres, que dans la fuite & par la main des ennemis; mais à peine ce jour-là pût-on conserver le camp, & le lendemain comme on vit que les ennemis l'environnoient en plus grand nombre, on l'abandonna lâchement. Les Capitaines, les Lieutenans, & toutes les forces qui étoient alentour des Enseignes se retirerent à Tuscule; & les autres écartez de part & d'autre dans les champs, se rendirent par divers chemins à Rome, où ils firent le mal plus grand qu'il n'étoit. Néanmoins l'épouvante en fut d'autant moins grande, que l'évenement répondoit à l'opinion qu'on en avoit eue, & qu'un des Tribuns militaires tenoit déja des forces prêtes pour remedier à ce desordre. D'ailleurs, il avoit fait en sorte que les petits Magistrats avoient apaisé le tumulte, & en même tems les espions qu'il avoit envoyez vinrent assurer que l'armée & les Capitaines étoient à Tuscule, & que les ennemis étoient encore dans leur camp. Mais ce qui releva entierement les courages, c'est que par une Ordonnance du Senat Q. Servilius Priscus fut nommé Dictateur, personnage certes considerable, & de qui la République avoit éprouvé la prudence en beaucoup de fâcheuses occasions, & sur tout par l'évenement de cette guerre, que les contestations des Tribuns militaires lui avoient rendue suspecte & redoutable avant un si malheureux succès. Quelques-uns disent qu'il nomma pour General de la Cavalerie le même Tribun militaire qui l'avoit nommé Dictateur, c'est à dire son fils; d'autres ont écrit que Hala Servilius fut General de la Cavalerie en cette année. Quoiqu'il en soit Servilius Priscus se mit en campagne avec une nouvelle armée, & ayant fait venir avec lui ceux qui étoient à Tuscule, il alla camper à deux mille pas de l'ennemi. Cependant, la victoire que les Eques avoient obtenue avoit fait passer dans leur armée la même présomtion, & la

même negligence qui avoit été parmi les Chefs des Romains. C'eſt pourquoi comme le Dictateur eut envoyé ſa Cavalerie pour commencer le combat, & que du premier choc elle eut mis en deſordre les premiers rangs des ennemis, il commanda aux Enſeignes des legions de marcher promtement, & tua lui-même un de ſes Enſeignes qui lui ſembloit être trop lent. L'impétuoſité avec laquelle il attaqua fut ſi grande, que les Eques ne la purent ſoûtenir : & ayant été défaits, ils s'enfuirent dans leur camp, dont on ſe rendit maître en moins de tems que n'avoit duré le combat, & avec moins de réſiſtance qu'on n'en avoit montré dans la bataille. Ainſi le camp fut pris, & le Dictateur en donna le pillage aux ſoldats. Les gens de cheval pourſuivirent les ennemis, & après qu'ils eurent raporté que tous les Lavicains étoient défaits, & que la plus grande partie des Eques s'étoient retirez à Laviques, le lendemain le Dictateur y conduiſit ſon armée, enferma cette Ville de toutes parts, la prit par eſcalade, & en permit le pillage. Enſuite étant retournez à Rome avec ſon armée victorieuſe, il ſe démit de cette Charge huit jours après qu'elle lui eut été donnée. Et avant que les Tribuns du Peuple, qui demandoient qu'on diſtribuât à la Multitude le territoire des Lavicains renouvellaſſent les mutineries qu'excitoit ordinairement la Loi de la diviſion des terres, le Senat aſſemblé en grand nombre avoit à propos ordonné qu'on meneroit une Colonie à Laviques. On y envoya donc quinze cens habitans, qui eurent chacun environ deux arpens de terre. Après la priſe de cette Ville on créa Tribuns militaires avec la même puiſſance qu'avoient les Conſuls, Agrippa Menius Lanatus, L. Servilius Structus, Lucretius Tricipitinus, & Sp. Rutilius Craſſus, les trois premiers pour la ſeconde fois ; & l'année ſuivante A. Sempronius Atratinus fut nommé à cette Charge pour la troiſiéme fois, & M. Papirius Mugillanus, & Sp. Nautius Rutilus pour la ſeconde. Durant ces deux années toutes choſes

furent tranquiles au dehors, mais la Loi de la division des terres mit de grands troubles dans la Ville. Sp. Mecilius pour la quatriéme fois Tribun du Peuple, & Metilius pour la troisiéme ayant été élus en leur absence, étoient les Auteurs du desordre. Car ils proposoient que les terres qu'on avoit prises sur l'ennemi fussent également divisées par têtes. Et d'autant que par cette proposition la plûpart des biens de la Noblesse eût été confisquée au Public, il ne faloit point douter qu'il ne naquît de là de grandes contestations & de grands combats entre la Multitude & le Senat. En effet, comme la Ville étoit située sur un fond étranger, il n'y avoit presque point de terres qu'on n'eût gagnées par les armes, & il n'y eût eu presque personne, excepté le Peuple, qui eût possedé quelque chose de ce qui eût été vendu & donné au Public. Les Tribuns militaires s'efforcerent de remedier à ce mal, tantôt en consultant le Senat, & tantôt en faisant chez eux des assemblées particulieres des principaux du Senat; mais ils n'y purent trouver de remede. Enfin, dit on, Ap. Claudius le plus jeune des Senateurs, & petit-fils de celui qui avoit été Decemvir, remontra, *Qu'il apportoit de sa maison un vieux remede, mais assuré par l'experience qu'on en avoit faite: qu'en effet son Ayeul avoit fait connoître au Senat, qu'il n'y avoit qu'un moyen de ruiner la puissance des Tribuns: qu'il faloit seulement faire en sorte qu'un de leurs Collegues s'oposât à leurs propositions. Que les hommes nouveaux, & de qui l'autorité est encore toute nouvelle, sont facilement portez par le crédit des plus Grands à changer d'opinion, si quelquefois on sçait leur tenir des discours plus conformes au tems présent qu'à la majesté du Senat. Qu'ils n'ont du courage & de l'affection que pour leur propre avancement: que quand ils verront que quelques-uns de leurs Collegues qui auront plus d'autorité qu'eux, les auront privez de la bienveillance qu'ils attendoient du Peuple, & qu'ils ne verront plus de moyen de le favoriser, il ne faut*

point douter qu'ils ne prennent d'eux-mêmes le parti des Patriciens, & qu'ils ne tâchent par ce moyen de gagner en general les bonnes graces du Senat, & en particulier des principaux de cet ordre. Chacun aprouva ce discours, & particulierement Q. Servilius Priscus, qui le loua de n'avoir point dégeneré de la Maison des Claudiens. Ainsi l'ordre fut donné à chacun en particulier, de tâcher par toute sorte de moyens d'obliger les Tribuns de s'opoſer au dessein de leurs compagnons. Le Senat s'étant levé, les principaux Senateurs ne manquerent pas de satisfaire à la résolution qu'on avoit prise. Ils vont accoſter les Tribuns, ils leur remontrent, ils les persuadent qu'ils feront une choſe agréable à chacun en particulier, & à tout le Senat en general; & enfin ils réuſſirent ſi heureuſement, qu'ils gagnerent ſix Tribuns. Le lendemain on parla tout exprès dans le Senat de la mutinerie que Mecilius & Métilius tâchoient d'exciter par une liberalité de ſi mauvais exemple; & les principaux déclarerent qu'on ne pouvoit trouver de remede à un ſi grand mal, ſi ce n'étoit en l'aſſiſtance des Tribuns: que la République trompée, comme un miſerable particulier, devoit recourir à la puiſſance des Tribuns. Que ce ſeroit une choſe honorable & à eux, & à leur Charge, de montrer que le Tribunat n'avoit pas tant de forces pour perſecuter le Senat, & exciter la diſcorde entre les deux Ordres, que pour réſiſter à la malice de leurs compagnons. Il ſe fit enſuite un grand bruit dans le Senat, lorſque de tous les côtez de la Cour on invoqua les Tribuns. Et quand on eut fait le ſilence, ceux qui avoient été gagnez en faveur des Patriciens, proteſterent hautement qu'ils s'opoſeroient aux entrepriſes de leurs compagnons, ſi le Senat les jugeoit préjudiciables à la République, & en même tems on leur en fit des remercimens. Les auteurs de cette propoſition firent auſſi-tôt aſſembler le Peuple, apellerent leurs compagnons traîtres au Public, ennemis de ſon intérêt, & eſclaves des Conſulaires. Mais enfin après

avoir dit contre leurs Collegues quantité d'autres choſes injurieuſes, ils ſe déporterent de leur pourſuite. L'année ſuivante que P. Cornelius Coſſus, C. Valerius Potitus, Quintius Cincinnatus Numerius, & Fabius Vibulanus étoient Tribuns militaires, eût été funeſte & malheureuſe par deux guerres continuelles, ſi un ſcrupule de Religion n'eût point obligé les principaux des Veiens de differer la guerre, parce que le débordement du Tibre qui s'étoit répandu ſur leurs terres avoit ruiné beaucoup de Villages. D'ailleurs la perte que les Eques avoient reçue trois ans auparavant, les empêcha de ſecourir les Volaniens Peuple de leur nation; d'où l'on avoit fait des courſes dans les terres des Lavicains qui en étoient proches, & porté la guerre aux nouveaux habitans. Après cette faute ils eſperoient ſe défendre avec toutes les forces des Eques; mais ils en furent abandonnez, & perdirent leur Ville & leurs frontieres, non pas par une guerre mémorable, mais ſeulement par un ſiege & par de legers combats. L. Sextius Tribun du Peuple tenta de faire ordonner qu'on envoyât une colonie à Voles, comme on avoit fait à Laviques, mais cette propoſition n'eut point de lieu à cauſe de l'empêchement des autres Tribuns, qui proteſterent de ne point ſouffrir que le Peuple fit aucune Loi, ſi ce n'étoit du conſentement & de l'autorité du Senat. L'année d'après durant que Cn. Cornelius Coſſus, L. Valerius Potitus, Q. Fabius Vibulanus, & M. Poſthumius Regilenſis étoient Tribuns militaires, la ville de Nole fut repriſe par les Eques, qui la fortifierent de nouveau, & y envoyerent une colonie. On donna la conduite de cette guerre contre les Eques à Poſthumius, homme méchant & ſans foi, comme il le témoigna plûtôt dans la victoire que durant la guerre. Car après avoir laſſé les Eques, & leur avoir fait perdre courage par de fréquentes eſcarmouches, avec des troupes qu'il avoit levées en diligence, & qu'il avoit conduites à Nole, enfin il prit de force la Ville, où

après avoir battu les ennemis, il attaqua les Citoyens; & bien que durant l'assaut, il eût promis à ses gens le pillage de cette Ville, néanmoins quand la place fut prise il manqua à sa parole. Pour moi, je croirois que cela fut cause de la colere & de l'indignation de son armée, plûtôt que de dire qu'en une Ville nagueres pillée & repeuplée depuis peu, il y avoit moins de butin que le Tribun n'en avoit fait esperer. Mais la haine que ses gens lui portoient s'augmenta par une parole peu judicieuse & indiscrete, qu'il prononça dans une Assemblée lorsqu'il fut retourné à Rome, ayant été mandé par ses Collegues, à cause des séditions qu'excitoient les Tribuns. En effet comme Sextius Tribun du Peuple proposoit la Loi de la division des terres, & qu'il eut dit qu'il vouloit aussi proposer d'envoyer à Nole une colonie, parce que ceux qui l'avoient prise par leurs armes étoient dignes de la posseder, avec toutes les terres qui en dépendoient, Posthumius fit cette réponse: *Il en arrivera mal à mes gens s'ils ne se taisent.* Cette parole n'offensa pas plus la Multitude, que le Senat quelque tems après. C'est pourquoi le Tribun du Peuple qui étoit homme actif, & qui ne manquoit ni d'adresse ni d'éloquence, ayant trouvé parmi ses adversaires un esprit superbe, & une langue qui ne se pouvoit retenir, & qu'il pouvoit en l'irritant obliger de dire des choses qui attireroient de la haine non seulement contre lui, mais encore contre tout le Senat & son parti; il n'y en avoit point parmi les Tribuns militaires qu'il attaquât si souvent que Posthumius. Alors même tirant de l'avantage d'une parole si cruelle & si inhumaine: *Messieurs*, dit-il au Peuple, *n'avez-vous pas entendu les menaces qu'il fait aux soldats comme s'ils étoient ses esclaves? Néanmoins, cette bête farouche vous semble plus digne d'un si grand honneur, que ceux qui vous envoient à des Colonies, qui vous donnent des Villes & des terres, qui vous donnent les moyens de passer en paix votre vieillesse, qui combattent pour votre bien &*

pour vos intérêts, contre des ennemis ſi cruels & ſi ſuperbes. Ne vous étonnez donc pas pourquoi il y a aujourd'hui ſi peu de monde qui veuillent embraſſer votre parti; Que peut-on eſperer de vous? Quoi, des honneurs que vous donnez plûtôt à vos ennemis qu'aux défenſeurs du Peuple Romain? Vous venez de vous plaindre pour une ſeule parole que Poſthumius a prononcée; Mais de quel effet ſera ſuivie cette plainte? Car s'il s'agit maintenant de donner vos ſuffrages, préfererez-vous celui qui vient de vous menacer, à ceux qui veulent fonder votre fortune, vous donner des terres & des maiſons? Mais lorſque cette parole de Poſthumius eut été raportée dans le camp, elle fit ſur les ſoldats beaucoup plus d'impreſſion que ſur les autres. Faut-il, diſoit-on de tous côtez, qu'un voleur, qu'un méchant, qui a privé les ſoldats d'un butin qui leur étoit dû, les vienne encore menacer d'une nouvelle infortune? Comme le murmure ſe fut répandu par tout le camp, le Queſteur s'imagina qu'il apaiſeroit le bruit par la même violence qu'il avoit été excité. Il envoya donc un Licteur pour ſe ſaiſir d'un ſoldat qui crioit plus haut que les autres, mais cela ne fit qu'augmenter le tumulte & les reproches. Le Queſteur ayant été frapé d'une pierre fut contraint de ſe retirer; & celui qui l'avoit bleſſé ajoûta ce diſcours à cette violence, que le Queſteur avoit reçu la peine dont le General avoit menacé les Soldats. Poſthumius fut mandé pour donner ordre à cette mutinerie, mais il aigrit davantage les choſes par la rigueur de ſes recherches, & par la cruauté des ſuplices. Enfin, comme ſa colere s'augmentoit de plus en plus, & qu'aux cris de ceux qu'il avoit commandé de faire noyer ſous la claie, il fut accouru quantité de monde, il deſcendit de ſon Tribunal tout tranſporté de fureur, pour faire lui-même la punition de ceux qui s'opoſoient à celles des autres. Mais parce que les Licteurs & les Capitaines qui lui voulurent faire faire place en fraperent quelques-uns, on conçut de ce procedé tant d'indi-

gnation & de colere que le Tribun militaire fut auſſi-tôt lapidé par ſon armée. Lorſqu'on eut raporté à Rome cette épouvantable action, les Tribuns militaires voulurent faire informer par l'autorité du Senat de la mort de leur Collegue, mais les Tribuns du Peuple s'y opoſerent. Toutefois cette contention procedoit d'une autre diſpute; car les Praticiens qui aprehendoient que le Peuple irrité & craignant cette pourſuite, ne créât de ſon corps des Tribuns militaires, faiſoient tous leurs efforts afin qu'on créât des Conſuls; & d'autant que les Tribuns du Peuple ne vouloient point endurer qu'il ſe fît aucune Ordonnance dans le Senat, & qu'ils s'opoſoient à la création des Conſuls, les choſes revinrent à un Interregne. Mais à la fin le Senat demeura victorieux; car l'Entreroi Q. Fabius Vibulanus ayant fait aſſembler le Peuple, M. Cornelius Coſſus & L. Furius Medullinus furent faits Conſuls. Dès qu'ils furent entrez en Charge, il fut ordonné par le Senat qu'on propoſeroit au Peuple la pourſuite du meurtre de Poſthumius, afin de commettre qui lui plairoit à cette recherche. Le Peuple du commun conſentement commit les Conſuls, qui uſerent de toute ſorte de moderation dans cette pourſuite. Mais bien que par une grande douceur ils euſſent reſtreint la punition à un petit nombre des plus coupables, qui ſe donnerent eux-mêmes la mort; néanmoins ils ne purent pas ſi bien faire que le Peuple ne s'en fachât. Car il diſoit qu'on ne ſe ſoucioit pas d'executer les Ordonnances qu'on avoit ſi ſouvent faites pour ſon bien & pour ſes intérêts, & que, quand on avoit fait quelque Arrêt pour avoir ſon ſang & ſa vie, on l'executoit auſſi-tôt, & qu'il avoit tant de force que l'on n'y pouvoit réſiſter. Il ſembloit qu'il fût à propos après avoir puni la mutinerie des ſoldats de propoſer, comme pour adoucir les eſprits, la diſtribution du territoire des Volaniens; en effet on eût diminué par ce moyen le deſir qu'on avoit de la Loi touchant la diviſion des terres, qui

étoit aux Patriciens des heritages qu'ils poſſedoient injuſtement. Mais le Peuple fut d'autant plus indigné, qu'il reconnut non ſeulement que la Nobleſſe étoit opiniâtre à retenir des terres publiques, dont elle ne jouiſſoit que par la force; mais même qu'elle ne vouloit point endurer que des terres vagues qu'on venoit de prendre ſur l'ennemi, fuſſent données à la Multitude, pour être bientôt comme toutes les autres choſes la proie & le butin de peu de perſonnes.

17. La même année le Conſul Furius mena des troupes contre les Volſques, qui venoient faire des courſes ſur les frontieres des Herniques. Mais n'ayant pas trouvé l'ennemi où il penſoit le rencontrer, il prit la ville de Ferentine, où un grand nombre de Volſques s'étoient retirez. Le butin y fut moins grand que l'on n'avoit eſperé, parce que les Volſques qui voyoient bien qu'ils ne pouvoient garder cette place, en étoient ſortis de nuit, & avoient emporté avec eux ce qu'il y avoit de plus conſiderable. Le lendemain la Ville fut priſe qu'il n'y avoit preſque perſonne, & les terres qui en dépendoient furent données aux Herniques. Cette année demeura tranquile par la moderation des Tribuns du Peuple; mais Icilius, qui leur ſuceeda ſous le Conſulat de Q. Fabius Ambuſtus, & de C. Furius Paulus ne leur reſſembloit point du tout. Dès le commencement de ſon année il commença comme une Charge attachée à ſon nom & à ſa race, à émouvoir des ſéditions par la propoſition de la Loi touchant la diviſion des terres; & en même tems la peſte ſe jetta dans Rome. Mais elle donna plus de crainte qu'elle ne fut dangereuſe; de ſorte qu'elle obligea tout le monde de ne plus faire des aſſemblées ni des diſputes, & de ſe retirer dans ſa maiſon, pour avoir ſeulement le ſoin de ſe bien traiter, & de prendre garde à ſoi. Enfin l'on crut qu'elle fut moins préjudiciable à la Ville, que n'eût été la ſédition qu'on aprehendoit. Mais la Ville ayant été délivrée de cette facheuſe maladie,

ſans qu'il mourût beaucoup de monde, bien qu'il y eût beaucoup de malades; comme on ne cultiva point la terre durant ce tems-là, ce qui arrive d'ordinaire durant la peſte, cette année contagieuſe fut ſuivie d'une année ſtérile, M. Papirius Atratinus, & C. Nautius Rutilius étant Conſuls. Enfin la famine eût été bientôt plus inſuportable que la peſte, ſi l'on n'y eût remedié de bonne heure; en effet on envoya de tous côtez chez les Peuples voiſins qui habitent le long du Tibre, & de la mer de Toſcane, afin d'acheter des bleds. Les Samnites qui occupoient les Villes de Cumes & de Capoue, rejetterent orgueilleuſement ceux qu'on avoit envoyez chez eux, & leur défendirent le commerce. Au contraire, les Potentats de la Sicile leur donnerent de l'aſſiſtance avec toute ſorte de douceur & d'humanité. Mais le plus grand & le plus promt ſecours qu'on reçut, vint de la Toſcane par le Tibre. Comme les Conſuls trouverent la Ville preſque deſerte & dépeuplée, à cauſe des maladies, & qu'ils ne purent envoyer plus d'un Senateur à chaque ambaſſade, ils furent contraints de le faire accompagner de deux Chevaliers. Ainſi durant ces deux années il n'arriva rien de fâcheux ni au dedans, ni au dehors, que la peſte & la neceſſité des vivres. Mais l'aprehenſion de ces maux ne fut pas ſi-tôt paſſée, que toutes les choſes qui avoient accoûtumé de troubler la Ville, la diſcorde au dedans, & la guerre au dehors, ſe renouvellerent. Les Eques ſe préparerent à la guerre ſous le Conſulat de Mamercus Emilius, & de C. Valerius Potitus. Et bien que les Volſques ne priſſent pas les armes du conſentement du Public, il y eut pourtant quelques volontaires qui ſe mirent à la ſolde des Eques. Comme le Conſul voulut faire des levées au bruit de ces ennemis, qui s'étoient déja jettez dans le pays des Latins & des Herniques, M. Menenius Tribun du Peuple, qui renouvelloit la propoſition de la Loi de la diviſion des terres s'y oposa, de ſorte que ſous l'eſperance d'avoir la pro-

lection du Tribun, perſonne ne voulut prêter le ſerment. Mais comme on y penſoit le moins, on aporta nouvelle que la fortereſſe de Carventane avoit été priſe par les ennemis. Cet accident honteux aux Romains rendit Menenius odieux au Senat, & aux Tribuns qui ſe diſpoſoient déja de réſiſter à ſa propoſition, & leur donna un plus juſte ſujet de lui faire réſiſtance. C'eſt pourquoi après que cette affaire eut été long-tems differée par des diſputes continuelles, enfin comme les Conſuls prenoient à témoin les Dieux & les hommes, qu'ils imputeroient à Menenius qui empêchoit les levées, toute la honte & toute la perte qu'on recevroit, & qu'on avoit déja reçue, & que Menenius crioit au contraire qu'il ne retarderoit point davantage les levées, ſi ceux qui poſſedoient injuſtement des terres qui apartenoient au Public, les vouloient abandonner, les neuf autres Tribuns terminerent cette diſpute par leur ordonnance, & prononcerent de l'avis & du conſentement de toute leur bande: Que ſans avoir égard à l'opoſition de leur Collegue, ils donneroient du ſecours à Valerius Conſul, s'il vouloit faire châtier ceux qui refuſeroient d'aller à la guerre. Le Conſul ſe voyant fortifié par cette ordonnance des Tribuns, en fit ſaiſir quelques-uns qui imploroient le ſecours du Tribun, & la crainte obligea les autres de prêter le ſerment. Ainſi encore que l'armée eût de la haine & de l'averſion pour le Conſul, elle fut conduite à la fortereſſe de Carventane, d'où elle chaſſa ceux qui la gardoient, & la reprit en arrivant; car la plus grande partie de la garniſon qui étoit allée piller de part & d'autre, lui donna par ce moyen occaſion de la reprendre. On y trouva quelque butin, parce que les ennemis y avoient aporté, comme en un lieu aſſuré, tout ce qu'ils avoient pris aux lieux d'alentour; mais le Conſul fit tout vendre à l'enchere, & commanda aux Queſteurs d'en mettre l'argent dans l'Epargne, & dit que les ſoldats auroient part au butin quand ils ne refuſeroient plus d'aller à la

guerre. Ce procedé augmenta la haine que le Peuple & les soldats portoient au Consul ; de sorte que le Senat lui ayant décerné l'Ovation, * les soldats qui le suivoient, & qui chantoient des vers grossiers & sans ordre, selon leur coûtume, se répondant les uns aux autres se mocquoient quelquefois du Consul, & donnoient des louanges à Menenius, dont on ne prononçoit point le nom, que le Peuple répandu parmi les rues ne lui donnât des aplaudissemens, & ne disputât avec les soldats à qui parleroit plus haut en sa faveur. Cela donna au Senat plus d'étonnement & de souci, que cette insolence dont les soldats avoient usé envers le Consul, & qui leur étoit presque ordinaire. Et comme si l'on n'eût point douté que Menenius n'eût été Tribun militaire, s'il eût demandé de l'être, on lui en ôta toute l'esperance par l'élection qu'on fit des Consuls. On créa donc pour Consuls Cn. Cornelius Cossus, & L. Furius Medullinus pour la seconde fois. Jamais le Peuple n'eut un si grand mécontentement de voir qu'on n'eût pas remis à ses suffrages l'élection des Tribuns militaires. Il en montra le ressentiment dans la création des Questeurs, & se vangea en même tems. En effet il créa alors pour la premiere fois des Questeurs de son corps, & de quatre qui furent faits il n'y eut qu'un Patricien qui fut reçu dans cette Charge. Ce fut Ceso Fabius Ambustus, & les trois Plebeiens furent Q. Silius, P. Elius & P. Papius, qu'on préfera à de jeunes hommes des meilleures Maisons de la Ville. J'ai remarqué que les Iciliens, qui étoient d'une Maison de tout tems ennemie des Patriciens, & dont il y en avoit trois qui avoient été faits en cette année Tribuns du Peuple, avoient persuadé au Peuple une élection si libre & si hardie. Car comme ils lui faisoient montre de quantité de grandes choses qu'il souhaitoit avec passion, ils protesterent qu'ils n'entreprendroient rien en sa faveur, s'il ne montroit au moins assez de courage pour aspirer

* *Fait triomphe.*

à la

à la dignité de Questeur, la seule Charge que le Senat avoit laissée commune entre les Patriciens, & le Peuple qui l'avoit desirée tant de fois, & que les Loix lui avoient enfin accordée. Cela tint lieu parmi le Peuple d'une victoire signalée, parce qu'il s'imagina que la Questure n'étoit pas le plus grand honneur où il parviendroit; mais que par ce moyen il avoit ouvert aux siens le chemin du Consulat & des triomphes. Au contraire le Senat en murmura, non parce qu'il voyoit ses honneurs communiquez à la Multitude, mais comme s'il les eût entierement perdus. Il disoit que si l'on prenoit cette coutume, ils n'avoient plus que faire d'élever des enfans, pour être chassez du rang & de la place de leurs Ancêtres, pour voir les autres dans la possession de leurs dignitez, pour être seulement Saliens *, ou Flamines †, afin de sacrifier pour le Peuple, & demeurer éternellement sans autorité & sans puissance. Ainsi les esprits étant irritez de part & d'autre, comme le Peuple eut commencé à s'élever & à concevoir de plus hautes esperances, voyant que pour défendre sa cause il avoit trois Chefs d'un si grand nom, les Patriciens qui estimerent que toutes choses alloient ressembler à l'élection des Questeurs, puisque l'un & l'autre ‡, dépendoit des suffrages du Peuple, s'efforcerent de faire créer des Consuls, dont la Charge n'étoit pas encore commune entre les Patriciens & le Peuple. Les Iciliens dirent au contraire qu'on devoit créer des Tribuns militaires, & qu'enfin le tems étoit venu qu'il faloit quelquefois partager les Charges & les honneurs entre le peuple & les autres. Mais il n'y avoit rien qui dépendît de la Charge & du ministere de Consul, dont ils pussent faire un prétexte pour empêcher ce que les Consuls voudroient faire: cependant, il vint à propos nouvelle, que les

* *Prêtres de Mars.*

† *Prêtres de Jupiter, ou des autres Dieux, selon le nom qu'ils portoient.*

‡ *Les Tribun militaires & les Questeurs.*

Volſques & les Eques étoient ſortis de leurs pays, & faiſoient des courſes ſur les terres des Latins & des Herniques. Au bruit de cette guerre les Conſuls voulurent lever des troupes, mais les Tribuns s'y opoſerent puiſſamment, & dirent que cela regardoit le Peuple & eux auſſi. Ils étoient trois, & tous trois actifs & courageux; il y en eut deux qui prirent la charge de demeurer aſſiduement près des Conſuls, & d'obſerver chacun le ſien, & le troiſiéme eut ordre de prendre garde au Peuple pour l'arrêter, ou le pouſſer ſelon les occaſions, tellement que les Conſuls ne pouvoient faire des levées, ni les Tribuns l'élection qu'ils demandoient. Enfin la fortune prit auſſi le parti du Peuple, & la nouvelle vint à Rome, que, comme ceux qui étoient en garniſon dans la fortereſſe de Carventane étoient allez au fourrage, les Eques étoient ſurvenus, & avoient repris cette Place, après avoir taillé en pieces auſſi-bien ceux qu'on avoit laiſſez pour ſa garde, que ceux qui penſoient y revenir, ou qui s'étoient écartez dans la campagne. Ce malheur ajouta beaucoup de force à la pourſuite & à l'autorité des Tribuns. Car après avoir été ſondez pluſieurs fois pour faire en ſorte qu'ils ne s'opoſaſſent plus à la guerre, & qu'ils n'eurent voulu ceder ni à la tempête qui menaçoit le Public, ni à la haine particuliere qu'ils pouvoient attirer ſur eux, ils obtinrent que le Senat ordonneroit de créer des Tribuns militaires, à condition néanmoins qu'on ne recevroit perſonne à cette Charge qui eût été Tribun du Peuple en cette année, & que pas un des Tribuns du Peuple ne ſeroit continué pour l'année ſuivante. Sans doute le Senat entendoit parler des Iciliens, qu'il accuſoit tacitement d'aſpirer au Conſulat, pour récompenſe des ſéditions qu'ils avoient ſi ſouvent excitées. Alors on commença à faire des levées, & l'on ſe prépara à la guerre du conſentement de tout le monde. Pluſieurs Auteurs laiſſent en doute ſi les deux Conſuls allerent à la fortereſſe de Carventane, ou ſi l'un des deux demeura

dans la Ville pour préſider à l'Aſſemblée. Mais il faut tenir pour certain ce qui n'eſt point conteſté entr'eux, & dont ils ſont d'accord enſemble, qu'après avoir perdu beaucoup de tems devant cette Forteresſe on fut contraint de lever le ſiege : Qu'une autre Place apellée Verrugue fut repriſe par la même armée au pays des Volſques, & qu'on fit de grandes courſes & un grand butin ſur les Eques, & ſur les terres des Volſques. Au reſte, comme la victoire étoit demeurée au Peuple, en ce qu'il lui fut accordé de faire telle élection qu'il voudroit, ou de Conſuls, ou de Tribuns militaires ; les Patriciens tout de même l'emporterent par deſſus le Peuple par le ſuccès de cette création. Car contre l'opinion de tout le monde on créa Tribuns militaires trois Patriciens C. Julius Tullus, Corn. Coſſus, & C. Servilius Hala. On dit que les Patriciens uſerent en cela d'artifice, & que les Iciliens les en accuſerent, parce que comme ils avoient mêlé quantité de perſonnes indignes de cette Charge, avec ceux qui la méritoient juſtement, le dégoût de la baſſeſſe de quelques-uns trop viſible & trop aparente donna au Peuple même de l'averſion pour les Plebeiens. Cependant ſoit que les Volſques euſſent conçu de plus ambitieuſes eſperances pour avoir gardé Carventane, ſoit que la priſe de Verrugue les eût davantage irritez, il vint nouvelle qu'ils reprenoient les armes avec toute ſorte d'ardeur : Qu'ils avoient donné le rendez-vous, & mis le ſiege de cette guerre chez les Antiates : Qu'ils avoient envoyé des Députez chez les Peuples de l'une & de l'autre nation, pour leur reprocher leur lâcheté ; que ſe tenant cachez entre leurs murailles, ils avoient ſouffert l'année précedente que les Romains fuſſent venus piller leurs terres, & qu'ils euſſent pris Verrugue : Que déja le Peuple Romain n'envoyoit plus d'armées dans leurs pays, ni même de colonies, & qu'il n'avoit pas ſeulement partagé leurs héritages ; mais qu'après leur avoir ôté la ville de Ferentine, il l'avoit donnée aux Herniques. Com-

me les esprits s'irriterent à ces reproches, quantité de jeunes gens se firent enrôler par tous les lieux où allerent les Députez. Ainsi la jeunesse de tous ces Peuples s'étant rendue à Antium, les Ennemis y camperent & y attendirent les Romains. Cette nouvelle fut reçue dans Rome avec plus d'épouvante que la chose ne le méritoit : Et le Senat résolut en cette occasion, ce qu'on avoit accoutumé de résoudre dans les grands troubles, car il ordonna qu'on nommeroit un Dictateur. On dit que Julius & Cornelius en témoignerent des ressentimens d'indignation & de colere, & que cette affaire ne se termina qu'avec de grandes disputes. Après cela comme les principaux Senateurs se furent plaints, mais vainement, que les Tribuns militaires ne vouloient plus dépendre de l'autorité du Senat, & qu'ils eurent imploré le secours des Tribuns du Peuple, disant qu'en une pareille occasion la violence d'un Consul avoit été autrefois réprimée, par leur puissance & par leur crédit, les Tribuns bien aises de la dissension des Patriciens, répondirent qu'il n'y avoit point d'apparence d'attendre du secours de ceux qui ne devoient pas être reputez du nombre des Citoyens, ni même du nombre des hommes: Que si quelque jour la conduite de la République, les dignitez & les honneurs étoient communiquez indifferemment à tout le monde, alors ils donneroient bon ordre que les Ordonnances du Senat ne demeureroient pas vaines & sans effet : Que cependant, les Patriciens affranchis de toute honte, & sans respect des Loix & des Magistrats, exerçassent aussi la Charge des Tribuns s'ils trouvoient cela avantageux. Cette division qui arriva si mal à propos lorsqu'on avoit sur les bras une si grande guerre, fut l'entretien & comme l'occupation de tous les esprits ; mais enfin après que Julius & Cornelius eurent chacun, à son tour, contesté long-tems, qu'il n'étoit pas juste de leur ôter une dignité que le Peuple leur avoit donnée, vu qu'il étoient assez capables de conduire eux-mêmes cette

guerre, Hala Servilius Tribun militaire prit la parole, & dit : *Qu'il avoit long-tems gardé le silence, non pas faute de sçavoir quelle opinion il devoit suivre : Car y a-t-il quelque bon Citoyen qui voulût prendre d'autres résolutions que celles qui favorisent le Public ? mais parce qu'il eût mieux aimé que ses Collegues cedassent volontairement à l'autorité du Senat, que de souffrir qu'on implorât contr'eux l'autorité des Tribuns du Peuple : que pour lui, si le tems le permettoit, il leur donneroit encore le loisir de se dépouiller d'une opinion si obstinée : Mais que puisque la necessité de la guerre ne pouvoit attendre les conseils, & les résolutions des hommes, la République lui étoit plus considerable que l'amitié de ses Collegues : Que, si le Senat demeuroit dans le même sentiment, il nommeroit la nuit suivante un Dictateur, & que si quelqu'un s'y opposoit, il se contenteroit de l'autorité & de l'Ordonnance du Senat.* Ainsi ayant mérité les louanges & l'amitié de tout le monde, on nomma P. Cornelius Dictateur, & Cornelius le créa General de la Cavalerie. Ainsi il servit d'exemple à ses Collegues, & à ceux qui le voulurent considerer, que la fortune & les honneurs sont quelquefois plus favorables à ceux qui les recherchent le moins. Au reste, cette guerre ne fut pas beaucoup mémorable, car les Ennemis furent défaits d'abord & sans difficulté près d'Antium. L'armée victorieuse alla saccager le pays des Volsques ; on prit de force un Château sur le lac de Fucine, & trois mille hommes qui étoient dedans, le reste des Volsques fut repoussé dans leur Ville, & n'eurent pas la hardiesse de défendre leurs terres. Le Dictateur comme pour ne pas manquer à sa bonne fortune, ayant heureusement achevé cette guerre, & étant retourné à Rome avec plus de bonheur que de gloire, se démit de sa Dictature. Et les Tribuns militaires sans faire aucune mention de créer des Consuls, de dépit comme je croi, qu'on eût fait un Dictateur, firent publier l'Assemblée pour élire des Tribuns militaires. Alors le

Senat fut en une plus grande inquiétude qu'il n'avoit encore été, voyant que ſon parti étoit trahi & abandonné par les ſiens mêmes. C'eſt pourquoi comme en ſuſcitant les plus indignes du Peuple à pourſuivre cette Charge, ils avoient l'année précedente dégoûté le Peuple même de la donner à ceux qui la méritoient le mieux; ainſi dans l'occaſion preſente les plus conſidérables des Patriciens par leur nobleſſe & par leur crédit ſe réſolurent de la pourſuivre, & obtinrent toutes les places, ſans que les Plebeiens en puſſent obtenir pas une. On créa donc quatre Tribuns militaires qui avoient eu déja cette Charge, L. Furius Medullinus, C. Valerius Potitus, Numerius Fabius Vibulanus, & C. Servilius Hala, que l'on y continua, & à cauſe de ſes vertus & à cauſe de cette bienveillance qu'il s'étoit acquiſe depuis peu par ſa ſeule modération. Or comme la tréve qu'on avoit faite avec les Veiens étoit expirée, on leur envoya en cette année des Ambaſſadeurs avec des Fecialiens *, pour demander ce qu'ils avoient pris. Mais les Veiens envoyerent ſur leur frontiere au devant d'eux pour les prier de ne point aller à Veies qu'ils n'euſſent auparavant été à Rome trouver le Senat, dont ils obtinrent qu'on ne leur demanderoit rien pour cette fois, à cauſe des diſcordes inteſtines qui travailloient leur Etat. Tant s'en faut qu'il voulût prendre cette occaſion de tirer ſon avantage de l'incommodité d'autrui. On eut quelque mauvais ſuccès du côté des Volſques, car on perdit le Fort de Verrugue, & la garniſon fut taillée en pieces. En quoi certes on peut reconnoître combien dans les grandes affaires un ſeul moment eſt de grande conſequence; car lorſque les ſoldats aſſiegez demandoient du ſecours, on eût pu encore leur en donner, ſi l'on eut fait tant ſoit peu de diligence, puiſque l'armée qu'on y envoya arriva aſſez tôt pour défaire les Ennemis qui venoient de tuer la garniſon de Ver-

* *Hérauts d'armes qui avoient charge de déclarer la guerre & de faire la paix.*

rugue, & qui s'étoient écartez de part & d'autre pour piller. On rejetta la cauſe de ce retardement plûtôt ſur le Senat que ſur les Tribuns qui ayant oui dire que les aſſiegez ſe défendoient courageuſement, ne ſongerent pas qu'il n'y a point de ſi grande force qui ne puiſſe être ſurmontée par une autre. Néanmoins ces vaillans ſoldats ne demeurerent pas ſans vengeance, ni durant leur vie, ni après leur mort. L'année ſuivante lorſque P. Cornelius Coſſus, Cn. Cornelius Coſſus, Numerius Fabius Ambuſtus, & L. Valerius Potitus étoient Tribuns militaires, la guerre des Veiens ſe renouvella, à cauſe de la réponſe orgueilleuſe de leur Senat, qui fit dire aux Ambaſſadeurs qu'on avoit envoyez pour demander ce qu'on avoit pris, que, s'ils ne ſe retiroient promtement de la Ville & des frontieres des Veiens, on leur feroit le même traitement que Lartes Tolomnius avoit fait autrefois à d'autres Ambaſſadeurs de leur nation. Le Senat en colere de cette réponſe, ordonna que les Tribuns militaires propoſeroient au plûtôt au Peuple de déclarer la guerre aux Veiens. On n'eut pas ſi-tôt fait cette propoſition, que la jeuneſſe commença à murmurer : *Que la guerre qu'on avoit contre les Volſques, n'étoit pas encore achevée : que les ſoldats de deux garniſons venoient d'être taillez en pieces : que les Places où ils avoient été tuez, étoient occupées par les Ennemis avec beaucoup de péril pour la République : qu'il ne ſe paſſoit point d'années qu'on ne donnât quelque bataille, & que, comme ſi on ſe repentoit de n'avoir pas aſſez enduré, on vouloit déclarer la guerre à un Peuple puiſſant & redoutable, qui attireroit à ſon parti toutes les forces de la Toſcane.* Ce feu qui ſe répandoit de lui-même parmi le Peuple, fut encore augmenté par ſes Tribuns. Ils diſoient *que la plus grande guerre étoit celle que le Peuple avoit à ſoûtenir contre le Senat : qu'on tâchoit de deſſein formé de le fatiguer par les travaux de la guerre, & de l'expoſer comme victime à la fureur des Ennemis : qu'on vouloit le tenir loin de la Ville,*

& ſe défaire de lui, de peur qu'étant en paix dans ſa maiſon, & ſe reſſouvenant de la liberté & des Colonies, il ne ſongeât encore au partage des terres publiques, & à ſe conſerver l'avantage de donner librement ſes voix. Et en même tems ils embraſſoient les vieux ſoldats, ils comtoient les campagnes qu'ils avoient faites, leurs bleſſures & leurs cicatrices. Ils leur demandoient s'il y avoit encore quelque place en leurs corps pour recevoir de nouvelles plaies, & ſi, après avoir répandu tant de ſang, ils en avoient encore de reſte à donner à la République. Comme ils debitoient quelquefois ces choſes dans les entretiens particuliers, & quelquefois auſſi dans les Aſſemblées publiques, & que par ce moyen ils eurent détourné le Peuple du deſſein de faire la guerre, on tira en longueur la publication de la Loi; & ſi on eût continué de la rendre odieuſe, il y avoit grande aparence qu'on l'auroit entierement ſuprimée. Cependant on trouva bon que les Tribuns militaires menaſſent une armée dans le territoire des Volſques, & l'on ne laiſſa dans Rome que C. Cornelius. Quand les autres virent que l'armée des Volſques ne paroiſſoit nulle part, & qu'il n'y avoit point d'aparence qu'ils en vouluſſent venir à une bataille, ils diviſerent leurs troupes en trois pour aller piller leurs frontieres. Valerius marcha du côté d'Antium, P. Cornelius alla vers Ecetres, & par tout où ils paſſoient ils pilloient les maiſons, & faiſoient le dégât dans la campagne afin d'amuſer les Ennemis. Quant à Fabius il fit ce que l'on ſouhaitoit davantage, il alla aſſieger Anxur ſans faire de deſordre ni de pillage. Cette Ville étoit la même qu'on apelle aujourd'hui Terracine, elle eſt ſituée ſur des marécages, & Fabius fit mine de la vouloir attaquer de ce côté-là. Cependant il avoit envoyé quatre Cohortes par un autre endroit ſous la conduite de Servilius Hala, qui ſe ſaiſirent d'une éminence qui commandoit à la Ville, & de là avec de grands cris ils attaquerent les murailles où il n'y avoit aucune défenſe. Ceux qui défendoient la Ville baſſe

contre Fabius, s'étant étonnez de ce grand bruit, donnerent moyen à Fabius de planter ſes échelles; de ſorte que toutes les murailles furent bientôt remplies par les Ennemis, & le carnage y dura longtems, autant de ceux qui fuyoient que de ceux qui réſiſtoient, autant de ceux qui étoient armez que de ceux qui étoient deſarmez: c'eſt pourquoi les vaincus voyant qu'il n'y avoit point d'eſperance de ſe ſauver, étoient contraints de combattre. Mais auſſitôt on fit publier qu'on ne fit main baſſe que ſur ceux qui étoient armez, & en même tems la multitude quitta volontairement les armes. On en prit deux mille cinq cens priſonniers, & Fabius ne voulut pas qu'on touchât au reſte du butin, juſqu'à ce que ſes Collegues fuſſent arrivez. Car il diſoit que leurs armées avoient auſſi contribué à la priſe d'Anxur, puiſqu'elles avoient empêché que le reſte des Volſques ne lui vint donner du ſecours. Auſſi-tôt qu'ils furent arrivez, les trois armées pillerent cette Place, qui avoit été riche de tout tems: Et cette humanité des Generaux concilia pour la premiere fois le Peuple avec le Senat. On ajouta à cela une liberalité la plus grande & la plus à propos qu'on pouvoit faire; car avant que le Peuple & ſes Tribuns en euſſent fait aucune ouverture, le Senat de lui-même ordonna qu'on paieroit ordinairement les ſoldats des deniers publics, chacun ayant auparavant accoutumé d'aller à la guerre à ſes dépens. On dit que le Peuple ne reçut jamais rien avec de plus grands témoignages de joie, qu'on vint de tous côtez à grandes troupes dans le Palais, qu'on baiſoit les mains des Senateurs qui en ſortoient, & qu'on les apelloit les véritables peres du Peuple; que chacun avouoit qu'ils avoient fait une choſe ſi conſiderable, qu'il n'en perdroit jamais la mémoire tant qu'il auroit un reſte de vie, & que pour reconnoître les bienfaits d'une Patrie ſi liberale il n'épargneroit jamais ni ſon corps ni ſon ſang dans les plus dangereuſes occaſions: Qu'au moins leur famille ne ſeroit jamais plus contente, ni plus

en repos, que quand ils s'emploieroient pour le ſervice de la République, & que ce bien leur ayant été donné ſi liberalement ſans avoir été demandé par les Tribuns, ni pourſuivi par eux-mêmes, rendoit la joie & l'obligation d'autant plus grande. Il n'y avoit que les Tribuns du Peuple qui ne priſſent point de part à la réjouiſſance publique, & à cette union de tous les Ordres de l'Etat. Ils diſoient que cela n'aporteroit point tant de ſatisfaction à tous les Patriciens, & ne leur feroit point ſi favorable qu'ils l'eſperoient: Que cette réſolution avoit ſemblé meilleure d'abord qu'on ne l'éprouveroit par l'experience. Car enfin d'où pouvoit-on tirer cet argent que des tributs que l'on mettroit ſur le Peuple? *Qu'ils avoient donc fait des largeſſes du bien d'autrui; qu'encore que quelques-uns la voulussent permettre, ceux qui étoient exemts d'aller à la guerre n'avoient garde de ſouffrir que les autres portaſſent les armes à des conditions meilleures qu'ils ne les avoient portées, & que, s'étant eux-mêmes payez de leur ſolde, ils ne voudroient pas contribuer à celle des autres.* Ils émurent une partie de la multitude par de ſemblables diſcours; & enfin le tribut ayant été impoſé, les Tribuns firent ſçavoir qu'ils aſſiſteroient de toutes leurs forces ceux qui refuſeroient de le payer. Mais les Patriciens défendirent conſtamment une choſe qu'ils avoient ſi heureuſement commencée. Ils payerent les premiers ce qui avoit été impoſé; & parce qu'iln'y avoit point encore d'argent monnoyé, quelques-une firent porter ſur des chariots du cuivre dans l'Epargne, & rendirent par ce moyen leur contribution plus magnifique & plus ſpécieuſe. Après que les Senateurs eurent contribué ſelon les biens que chacun pouvoit avoir, les premiers d'entre le Peuple qui étoient amis des Patriciens, commencerent tout de même à payer ſelon qu'ils l'avoient accordé entr'eux. Enfin la multitude voyant les louanges qu'ils recevoient du Senat, & qu'ils étoient conſiderez comme de bons Citoyens, par ceux qui

étoient capables de porter les armes, mépriſa auſſitôt l'aſſiſtance que lui offroient les Tribuns, & l'on ne diſputa plus qu'à qui paieroit plus promtement.

18. Alors la propoſition de déclarer la guerre aux Veiens ayant été reçue, les Tribuns militaires menerent à Veies une armée qui étoit pour la plûpart compoſée de Volontaires. T. Quintius Capitolinus, P. Quintius Cincinnatus, C. Julius Tullus pour la deuxiéme fois, A. Manlius, L. Spurius Medullinus auſſi pour la deuxiéme fois, & Manlius Emilius Mamercinus étoient alors Tribuns militaires, & furent les premiers qui aſſiegerent la ville de Veies. Au commencement de ce ſiege les Toſcans tinrent leur aſſemblée generale au Temple de la Déeſſe Voltomne; mais ils ne demeurerent pas bien d'accord enſemble, s'ils donneroient ſecours aux Veiens avec les forces publiques, & au nom de tous les Toſcans. L'année ſuivante le ſiege ne fut pas continué avec la même vigueur, parce qu'on en tira une partie des Tribuns, & de l'armée pour l'envoyer contre les Volſques. Les Tribuns militaires de cette année furent C. Valerius Potitus pour la troiſiéme fois, Manius Sergius Fidenas, P. Cornelius Maluginenſis, Cn. Cornelius Coſſus, Ceſo Fabius Ambuſtus, & Sp. Nautius Rutilus pour la ſeconde fois. On combattit en bataille rangée contre les Volſques, entre Ferentine & Ecetres, & les Romains remporterent la victoire. Enſuite les Tribuns aſſiegerent Artene ville des Volſques; & comme les aſſiegez voulurent faire une ſortie, les Romains les repouſſerent, & entrerent pêle-mêle avec eux dans la Ville. Ainſi la Ville fut priſe, excepté le Château qui étoit fort de lui-même, où une partie des ſoldats ſe ſauverent. Tous ceux qui ſe trouverent au deſſous furent taillez en pieces, & l'on prit un grand nombre de priſonniers. On l'aſſiegea en même tems, mais il n'y avoit pas grande aparence de le prendre de force, parce qu'il y avoit aſſez de monde pour le défendre;

& d'ailleurs on ne pouvoit pas auſſi eſperer qu'il ſe rendît, parce qu'on y avoit fait tranſporter tout le bled qui étoit dans la Ville avant qu'elle fût priſe. On ſe fût donc ennuyé de demeurer devant cette Place, ſi elle n'eût été livrée aux Romains par un eſclave, qui y fit monter les ſoldats par un endroit difficile, & par ce moyen ils s'en rendirent les maîtres. Ils taillerent en pieces ceux qui la gardoient; & le reſte de la multitude épouvantée de cette ſurpriſe ſe rendit à la diſcrétion des vainqueurs. Après avoir raſé & la Ville & le Château d'Artene, on retira les troupes du pays des Volſques, & toutes les forces Romaines tournerent du côté de Veies. Outre la liberté qu'on rendit à celui qui avoit livré la Place, on lui donna pour récompenſe les biens de deux riches familles, & il fut apellé Servius Romanus. Il y en a qui croient qu'Artene apartenoit aux Veiens, & non pas aux Volſques; & ce qui a donné lieu à cette erreur, c'eſt qu'il y avoit une Ville du même nom entre Cere & Veies, mais les Rois de Rome la ruinerent. Enfin elle n'apartenoit pas aux Veiens; & l'autre dont nous venons d'écrire & le ſiege & la ruine, étoit dans le pays des Volſques.

TABLE

Des Matieres les plus remarquables du premier Tome de Tite-Live.

A

ABORIGENES Peuple d'Italie. *pag.* 8, 9
Apellez Latins. 10
Accenſes. Gens de guerre. 75
Accius Nevius, Augure. La ſtatue qui lui fut érigée. 66
Affliction. Les Romains en leurs maux avoient recours à leurs Dieux. 25
Albains en guerre avec les Romains, tombent ſous leur domination par un Traité fort remarquable. 39, *& ſuiv.*
Trahiſon ſignalée punie en la perſonne de leur Chef. 52
Alban Montagne d'Italie. 11
Albe Longue, Ville d'Italie. Sa fondation. *ibid.*
Siege & demeure des Rois des Latins. *ibid.*
Raſée, & ruinée par les Romains, & ſes habitans transferez & reçus dans Rome. 53, *& ſuiv.*
Albule fleuve d'Italie, aujourd'hui le Tibre. 11
Algide aujourd'hui *Rocque del Pape.* 249
Ambaſſade, & députation remarquable des Dames Romaines. 165
Ambaſſadeurs outragez & vangez. 29
Mis entre les mains des Ennemis. 138
Ambaſſadeurs des Romains tuez à Fidenes contre le droit des gens. 353
On leur dreſſe des Statues dans la Place proche du lieu des harangues. *ibid.*
Ambition, eſt dangereuſe, ſpécialement dans l'eſprit d'une femme. 62, 80, *& ſuiv.*
De Regner. 9, 12, 15, 32
Amulius uſurpe le Royaume des Latins ſur Numitor ſon frere aîné. Sa cruauté. 11, 12
Eſt tué. 14
Ancus Martius Roi des Romains. 57
Renouvelle les ceremonies de la Religion que Numa avoit établies. *ibid.*
Force la ville de Politorium ſur les Latins, la raſe, & transfere les habitans dans Rome, & pour habitation leur donne le Mont Aventin avec le droit de Bourgeoiſie. 60
Fait faire un Pont de bois ſur le Tibre, & ajoûte à la Ville le Mont du Janicule. 61
Augmente le Royaume. Bâtit la ville d'Oſtie. *ibid.*
Sa mort & ſon Regne. 63
Ses enfans privez, & dépouillez de la Couronne &c.

du Royaume par Tarquinius Priſcus. 64
Conſpirent ſa mort, & le font aſſaſſiner. 70, 71
Année, par qui premierement diviſée en douze mois, ſelon le cours de la Lune. 36
L'Année commençoit au premier jour d'Aouſt, & les Conſuls entroient ce jour-là en Charge. 217
Antemnates, Peuple d'Italie, vaincus par les Romains, & reçus dans Rome. 23
Antenor. 8
Antium, Ville riche & conſiderable. 203
Priſe par les Romains. 206
Antium, Colonie des Romains. Perfide à ſa Patrie, ſe range du parti des Eques contr'eux. 214
Leur ſecours eſt renvoyé avec ignominie. 217
S'uniſſent avec les Volſques. 225
Anxur, Ville des Volques, aujourd'hui Terracine priſe & pillée par les Romains. 416
Apel des Magiſtrats au Peuple. 119
Appius Claudius Decemvir brigue d'être continué dans ſa Charge. 261
Et s'élit lui-même. 262
Sa lubricité envers Virginie cauſe changement d'Etat à Rome. 281, *& ſuiv.*
Eſt fait priſonnier par commandement du Tribun Virginius. 297
Son oncle Claudius intercede en vain pour lui. 299
Il ſe tue lui-même. *ibid.*
Appius Claudius ſon fils eſt fait Gouverneur de Rome. 382
Sa ſage conduite à déſunir les Tribuns d'entr'eux pour obliger & ſervir le Senat. 399
Ardée, Ville d'Italie. Attaquée en vain par Tarquin le Superbe. 96, 97
Ardée. Les Ardeates & les Ariciniens prierent les Romains d'être juges d'un different qu'ils avoient enſemble touchant leurs bornes & frontieres, les Romains les trompent en s'appropriant les terres que ces Peuples diſputoient. 320, 321
Ce qui oblige les Ardeates à ſe ſoulever. 326
Ils députent au Senat pour la réparation de l'injuſtice qu'ils prétendoient avoir reçue, le Senat les reçoit amiablement, & ils s'en retournent contens. 338
Et l'alliance fut renouvellée. *ibid.*
La ville d'Ardée partagée en deux factions au ſujet d'un mariage, attire les armes des Romains & des Volſques à ſon ſecours, les Romains pour la Nobleſſe, & les Volſques en faveur du Peuple qui tenoit la Nobleſſe aſſiegée. 341, *& ſuiv.*
Réparation faite à la ville d'Ardée par une Colonie de Rutules & de Romains que le Senat y envoya auſquels furent aſſignées les terres qu'on leur avoit ôtées par ce jugement inique. 344
Armée diſſipée par la trop grande rigueur de celui qui commandoit. 197, *& ſuiv.*
Sa force conſiſte principa-

lement dans l'union du ſoldat avec celui qui le commande. 199
Armée : brave conduite d'un General d'armée en la perſonne de Q. Cincinnatus. 251, 252
Armures des Romains. 74
Artene, Ville priſe ſur les Volſques. 419
Un eſclave découvre aux Romains l'endroit par où on pouvoit prendre le Château, l'eſclave eut ſa liberté, & le Château & la Ville furent raſez. 420
Aſcanius, fils d'Enée Roi des Latins. 1, 9
Ses Succeſſeurs. 11
Aſſemblées, ſecretes & particulieres, périlleuſes dans un Etat. 147
Aſile de Rome. 19
Aventin. Roi. Montagne dans la ville de Rome: d'où ainſi nommée. 11
Augures. Augure public en grand crédit à Rome par un prodige merveilleux. 34, 35, 38, 66
Augures conſultez dans l'élection des Magiſtrats. 33
Nommoient le Dictateur au défaut des Conſuls. 374
Autel. Grand Autel conſacré à Hercule. 28
A Jupiter Elicien. 28

B

Bataille gagnée. 117
Biens de Porſene, qu'on vendoit à l'enchere. 128, 129
Bocage ſacré. 55
Bourgeoiſie Romaine donnée à L. Manilius de Tuſculle. 254
Bravade des Eques aux Romains ſur le point de la bataille. 211
Brigues, pour regner. 64
Brigue. Ceux qui briguoient les Charges étoient vêtus de blanc pour être mieux connus. 337
Les Tribuns font paſſer une loi qui défendoit de s'habiller de blanc quand on voudroit demander quelques Charges. 365
Junius Brutus neveu de Tarquin le Superbe. 95
Feint d'être inſenſé pour ſa ſureté. 96, 101
Baiſe la terre comme la mere commune de tous les hommes, pour effectuer la réponſe de l'Oracle de Delphes. 96
Chaſſe Tarquin le Superbe: Extermine la Monarchie Royale, & rend la liberté au peuple Romain. 107, 108
Eſt élu Conſul avec Tarquinius Collatinus, pour le gouvernement de la Ville. *ibid.*
Oblige le Peuple par ſerment de ne ſouffrir jamais que perſonne regne dans Rome. *ibid.*
Augmente le nombre des Senateurs juſqu'au nombre de trois cens. *ibid.*
Donne ordre aux choſes qui concernent la Religion, 109
Contraint Tarquinius Collatinus de ſe démettre de ſa Charge de Conſul, & de ſortir de Rome. 103, 110
Fait piller les biens des Rois, & en conſacre une Terre à Mars. 103, 115
Fait punir de mort en ſa preſence ſes enfans & ſes

neveux convaincus de trahison. *ibid.*
Tue, & lui-même est tué d'un même coup de lance par Aruns General de l'armée ennemie. 103, 116
Est pleuré des Dames Romaines, qui portent le deuil de sa mort l'espace d'une année. 103, 117

C

CAcus, Berger, grand voleur, tué par Hercule, 16, 17
Capitole dédié. 119
Le Capitole est surpris de nuit par les bannis & les esclaves. 233
Capitole purgé suivant les ceremonies à cause qu'on y avoit vu des chiens chasser des loups. 255
Capoue prise par les Samnites, la nuit d'un jour de Fête qu'ils étoient endormis remplis de vin & de viande. 382
Carpente, mere d'Evandre, & Propheteſſe. 17
Sp. Cassius Consul. 167
Le premier qui fut fait General de la Cavalerie. 133
Puni de mort, & sa maison rasée. 105, 169
Cause publique, préferable aux intérêts particuliers. 194
Censeurs, quelle étoit leur Charge, & combien de tems ils y demeuroient. 340, 362
Ceso Quintius se bande lui seul contre les Tribuns qui vouloient abaisser la puissance Consulaire. 227
Est apellé en jugement par Virginius comme d'un crime capital. *ibid.*
Plusieurs gens de bien s'empressent à le sauver, Volscius Pictor l'accuse du meurtre de son frere. 229, 230
Virginius le veut constituer prisonnier, il donne des cautions au Public, & choisit un exil volontaire chez les Toscans. 231
L'accusation de Volscius est averée pour imposture. 246, 247
Qui en est condamné au banniſſement. 254
Chasteté admirable d'une femme mariée, apellée Lucrece. 98, *& suiv.*
Chevaliers Romains. 27
Cirque. Le grand Cirque premierement déſigné à Rome. 65
App. Claudius, nommé auparavant Clausus, abandonne les Sabins, & se réfugie à Rome. 104, 131
En grande estime parmi les Romains. *ibid.*
Augmentation d'une Tribu, nommée de son nom, Tribu Claudienne. *ibid.*
Consul. 140, 141, 145
App. Claudius, son fils, Consul. Commande l'armée Romaine contre les Volsques malheureuſement par la haine & la déſobéiſſance de ſes ſoldats. 106, 197
Les fait deſarmer & punir. 200
Sa conſtance. Sa mort. 202
Clelie, jeune fille Romaine. 104, 127
Son action héroïque. 128
Reconnoiſſance de ſa vertu par les Romains, qui lui dreſſent une ſtatue de fille à cheval. *ibid.*

Cloacine Déesse des égouts & des cloaques chez les Romains. 282
Colere, sans la force, est inutile. 22, 23
Concorde, son meilleur lien, c'est la crainte de dehors. 164
Constance admirable d'un pere à la vue de la mort de ses enfans. 113, 114
D'un homme qui met la main dans le feu, & la regarde brûler. 126
Autre exemple de constance. 202
Consualia. Jeux. 20
Consus, Dieu du Conseil. *ib.*
Consuls, les premiers Consuls. 102
Les Consuls étant morts à Rome, les Ediles leur furent subrogez. 219
En quel jour ils entroient en Charge. 217
Les Tribuns veulent abaisser leur puissance, & entre autres Terentillus Arsa. 222
En est empêché par Q. Fabius. 223
Et par le Consul Lucretius. 224
Les Tribuns demandent d'en prendre un parmi le Peuple. 326
Corbion ville surprise par les Eques qui taillent la garnison en pieces. 255
Est reprise par Horace qui la fait raser, parce que ses habitans avoient trahi la garnison. 256
Couronne d'or offerte par les Latins & les Herniques au Temple de Jupiter pour la reconciliation du Senat avec le Peuple. 298
Courtoisie, gagne les cœurs. 63, 200
Curiaces, trois freres vaincus en un Duel & combat singulier, par les trois Horaces. 2, 42, *& suiv.*
Curies du peuple Romain. 27

D

DAmes Romaines empêchent les Volsques de mettre le siege devant Rome. 165, *& suiv.*
Débauche, cause de grands malheurs. 97
Débiteurs, accablez & tenus dans la servitude & dans les fers. 105, 140, 145, 149
Mis en liberté. 142
Dédicace du Temple de Jupiter sur le Capitole. 119
Dénonciateur d'une trahison contre sa Patrie, récompensé. 114
Dépouilles, opimes consacrées à Jupiter Feretrien. 1, 23
Députez, on ne doit point les maltraiter. 113
Le Dianium, lieu consacré à Diane. 84
Dieu. La crainte de Dieu est le plus puissant moyen de gouverner le Peuple. 36, *& suiv.*
Du respect ou du mépris que l'on a pour Dieu. 56, 57, 160, 171
Dictateur. Qui fut le premier Dictateur. 133
Dictateur souverain Magistrat, on ne pouvoit apeller de ses Arrêts. *ibid.*
L. Quintius Dictateur, lorsque Melius aspiroit à la Royauté. 348
Le Dictateur devoit être nommé par un Consul, & à leur défaut, les Augures le nommoient. 374

Division entre les habitans d'une Ville cause de grands desordres. 140, 141, 148
Deuil. Les Dames Romaines portent le deuil un an durant, pour la mort d'un homme qui avoit vangé la pudicité violée. 117
Duel, & combat singulier de trois freres, à la vue de deux armées ennemies rangées en bataille, dont le succès emportoit la domination de l'un des deux partis sur l'autre. 2, 42, *& suiv.*
Decemvirs élus pour la compilation des loix aportées d'Athenes. 259
Font marcher chacun devant soi douze Licteurs portant les haches liées avec des faisseaux. 263
Deviennent odieux au Senat & au Peuple. 264
Leur mauvaise conduite en l'assassinat de Siccius & au rapt de Virginie. 274, *& suiv.*
Le Peuple s'éleve contre eux. 286
Ils se démettent malgré eux de leurs Charges. 291
Appius & Oppius se font mourir eux-mêmes en prison. 299, 300
Les autres s'en vont en exil, & leurs biens sont confisquez. *ibid.*
Le Dénombrement des Citoyens se faisoit de cinq en cinq ans. 213, 247
Duumvirs, quelle étoit leur charge. 225, 364

E

EDucation des enfans. 69
Empires, leur fondation. 6, 19
L'Empire Romain. 6, 7
Sa Grandeur. 1, 45
Enée, aborde en Italie, après la destruction de Troie, fait alliance avec le Roi Latin, & s'établit dans le territoire de Laurence. 1, 8
En guerre avec les Rutules & les Toscans. 9
Sa mort. Déifié, & apellé Jupiter Indigete. Ses descendans & successeurs. 10
Ennemis, il ne faut jamais s'y fier. 36
Entreroi. 39
Etabli par le Senat après la mort des Rois des Romains. 57
Entreroi. On faisoit élection d'un Entreroi, lorsqu'il n'y avoit aucun Magistrat Curule. 339
Il créoit les Consuls. *ibid.*
Esclaves, mis en liberté, réputez Citoyens chez les Romains, lequel le premier fut mis en liberté. 114
Les Esclaves se saisissent du Capitole. 233
Conspirent de brûler la Ville, & de se saisir une autre fois du Capitole, lorsqu'on seroit occupé à éteindre le feu. 394
Evandre, auteur des Jeux Lupercaux. 13
Et de l'Ecriture en Italie. 17
Institue des sacrifices à Hercule. 13
Exil. Rien de plus miserable pour un vieillard, que l'exil. 167
Eau. Grand débordement des eaux cause disette des vivres à Rome. 256
Les Ediles font la charge des Consuls. 219
Les Ediles avoient charge de

prendre garde qu'on n'adorât que les Dieux Romains, & qu'on ne leur sacrifiât que suivant les coutumes. 373
Emilius Consul haï du Senat, & pourquoi ? 210
Eques, nation ennemis des Romains font des courses dans le pays des Latins, Fabius est envoyé contre eux qui les met à la raison, & leur donne la paix. *ibid.*
Ils se révoltent une seconde fois, & font le dégât dans les terres des Romains, assiegent le Consul Furius dans son Camp, qui dans une sortie qu'il fait sur eux est blessé, & son frere, son Lieutenant tué. 214, 215
T. Quintius répare l'affront, & retourne victorieux des Eques. 216
Les Eques joints avec les Volsques recommencent la guerre. 218
Et s'aproche de Rome. *ib.*
Le Consul Lucretius les défait, & triomphe d'eux. 224
Se remettent en campagne. 244
Sont défaits par Fabius. *ibid.* 245
Les Tusculans les font passer sous le joug. 246
La paix leur est accordée. 247
Ils la rompent peu de tems après, & se jettent sur les terres de Lavinium & de Tuscule. 248
La réponse que fit leur general aux Ambassadeurs Romains. 249
Sont enfermez entre deux armées, & demandent la paix. Le Dictateur Cincinnatus les fait passer une seconde fois sous le joug nuds & desarmez. 253
Ils surprennent la ville de Corbion, & taillent la garnison en pieces. 255
Ils se jettent sur les Tusculans, & sont défaits en Algide où plus de sept mille des leurs demeurerent sur la place. 256, 257
Ils recommencent la guerre avec les Volsques. 298
Ils demandent l'alliance des Romains, & on leur donne une tréve de dix ans. 372
Ils la rompent, & tuent les nouveaux habitans qu'on leur avoit envoyez. 375
Leur Ville est prise & pillée. 379

F

Fabiens. Famille très-honorable de Rome. Entreprennent la guerre contre les Veiens, & font tous taillez en pieces dans le combat. 105, 182
M. Fabius, Consul. 170
Défait en bataille les Toscans. 177
Et refuse le triomphe. 180
Fabius resté seul de la maison des Fabiens après la journée de Cremere. 209
Donne la paix aux Eques après les avoir vaincus, les combat derechef après leur révolte. 213
Rassure la ville de Rome de la soudaine arrivée des Volsques. 221
S'opose au Tribun Terentillus Arsa qui vouloit abaisser la puissance Consulaire. 222

Factieux & séditieux punis. 87
Famine dans Rome. 157, 158, 346
L'intendance des vivres est donnée à L. Minutius, lors d'une grande famine. 346
Faustule, Berger, pere nourricier de Remus & de Romulus. 13
Fecialiens. 43, 58, 50
Feciiens, qu'est-ce que c'étoit. 373
Femme. Ne faut pas louer la sienne. 97
Femmes publiques. 133
Femme qui persuade à son mari de se défaire de son propre pere par un assassinat. 81, 101
Fêtes, leur institution parmi les Romains. 13
Fêtes ordonnées pendant trois jours pour vaquer aux prieres. 217
Les femmes prosternées à terre balioient de leurs cheveux le pavé du Temple, demandant pardon ux Dieux. 220
Voyez Prieres.
Figuier, Ruminal, autrement Romulaire. 12
Filles qui obtiennent graces & pardon pour leurs peres. 24
Fille qui fait tuer son pere, afin de commander. 83
Fortune des femmes. 167
Fosse, Cluilienne. 40
Fossez Cluiliens. 164
Fossé des Quirites. 61
Foi. Temple dédié à la Foi. 38
Sa force. *ibid.*
Elle se doit religieusement garder. *ibid.*
Un frere tue sa sœur, qui pleuroit pour la mort de son Fiancé, qu'il avoit tué en un combat singulier. 46
Sp. Fusius, pere Patrat. 43
Fidenes, Colonie Romaine, ses habitans se révoltent & tuent les Ambassadeurs des Romains. 353
Les Falisques & les Veiens entrent en ligue avec eux. *ibid. & suiv.*
Sont défaits par le Dictateur Cincinnatus, qui triomphe d'eux. 355, *& suiv.*
Reprennent les armes, 359
Et sont assiegez dans Fidenes qui est prise. 361
Une Colonie y est envoyée demeurer à la place de ceux qui étoient morts à la guerre. 372

G

Gabelle, ou vente du Sel. 121
Gages précieux. 108
Gloire refusée à propos, revient plus pompeuse & plus éclatante. 180
Gouverner. Il est difficile de gouverner des Citoyens. 172
Gouvernement d'un Prince absolu. 85
Geganius Consul triomphe des Volsques, & fait mener devant son chariot Cluilias leur General. 344
Guerre. N'en point parler, avant que de la déclarer. 58
Ceremonies observées pour la déclarer. 43, 58, 59
L'avantage à celui qui la commence le premier. 39
Cherchée dans la paix. 40
Contre les Latins. 9, 59, 65, 134

Les Sabins. 1, 25
Les Fidenates. 28, 29, 49
Les Albains. 39, 40
Les Gabiens. 4, 90
Les Veiens & les Tarquiniens. 115
Les Eques. 152, 202
Les Volſques. 167
Les Herniques. *ibid.*
Les Toſcans. 177
Guerre contre les Veiens qui combattent avec des flambeaux allumez. 377, 378
Ruſe de guerre du General des Volſques de faire ouvrir le gros de ſon bataillon pour enfermer les Romains. 384, 385
Guerre contre les Laïcains qui furent défaits, & leur Ville pillée. 398
Les Romains y envoyerent une Colonie de quinze cens habitans, qui eurent chacun deux arpens de terre. *ibid.*

H

Harangue du Conſul Valerius au Peuple contre les Tribuns qui fomentoient une ſédition, lorſque le Capitole étoit pris par les Ennemis. 235, *& ſuiv.*
Harangue de Q. Cincinnatus au Peuple contre les Tribuns. 239
Autre harangue au Senat. 242, 243, *& ſuiv.*
Ce que dit le Tribun au Peuple pour rendre la puiſſance Conſulaire odieuſe. 222
Et la réponſe que lui fit Fabius. 223
Ce que dit Horatius Barbatus aux Decemvirs qui s'étoient rendus Tyrans. 268, 269
Harangue de Virginius à l'armée après qu'il eut tué ſa fille. 284, 285
Ce que dirent Valerius & Horatius au Peuple qui s'étoit retiré ſur le Mont ſacré. 288, 289
Ce que dirent Virginius à Appius, & Appius au Peuple, lorſqu'on le voulut mener en priſon. 294, *& ſuiv.*
Harangue de Valerius à l'armée. 302, 303
Harangue de Q. Capitolinus au Peuple. 312
Harangue des Conſuls au Senat contre les Tribuns qui vouloient que le Peuple eût le droit de les créer & d'en nommer un de leur corps. 327
Harangue des Tribuns au Peuple ſur ce ſujet, 330
Harangue du Dictateur au Peuple après la mort de Sp. Melius. 350
Herdonius chef des bannis & des Eſclaves s'empare du Capitole. 233
Eſt tué dans la repriſe. 238
Henetes. Peuples chaſſez de la Paphlagonie, abordent en Italie; en uſurpent une contrée, apellez depuis Venitiens. 8
Herbe ſacrée. 43
Hercule, tue Gerion & Cacus. 16, 17
Reconnu pour une Divinité. *ibid.*
Herſilie, femme de Romulus. 24
Hiſtoire, le fruit qu'on en peut tirer. 6, 7
Hiſtoriens doivent dire la verité. 5, 6

Horaces, trois freres combattent contre les trois Curiaces. 2, 42
Horace victorieux, absous du meurtre de sa sœur. 2, 46, 48
Horatius Cocles s'oposse seul au passage de l'armée des Toscans sur le Pont du Tibre, & l'empêche par son courage & sa valeur de passer. 104, 121
Reconnoissance de sa vertu par le peuple Romain qui lui dresse une statue. 123
Hostius Hostilius, chef des Romains contre les Sabins. 25

I

Janicule, ajouté & joint à la ville de Rome. 2, 60
Janus, Divinité. 35
Javeline, jettée sur les frontieres des Ennemis pour leur déclarer la guerre. 59
Jeux des Romains, apellez autrement les grands Jeux. 65, 160
Jeux Lupercaux. 13
Jeux vouez par le Senat lorsque le Peuple se sépara des Decemvirs. 345
Par Cornelius grand Pontife. 367
L'Immortalité se gagne par la vertu. 18, 32
Inhumanité prodigieuse. 12, 52, 83
Interregne chez les Romains. 33, 39, 57
Interregne en la République pendant lequel on créoit un Entreroi. 391
Isle, formée de paille de Blé. 113
Julus. Et Juliens, Famille celebre. 10
Jupiter, Elicien. 18
Feretrien. 23
Indigete. 10
Stateur. 25
Jupiter. Au Temple de Jupiter Feretrien, on y offroit les dépouilles opimes, Romulus fut le premier qui en offrit, & Cossus Tribun militaire, le second après la défaite de Tolomnius Roi des Veiens. 357
Joug. Qu'est-ce qu'on apelloit passer sous le joug. 246
Les Eques passent sous le joug. *ibid.*
Junon surnommée Monete. 339

L

Lac Curtien, d'où ainsi nommé. 27
Tit. Largius, Consul. 133
Le premier qui fut créé Dictateur. *ibid.*
Lartes Porsene, Roi des Clusiniens. Fait la guerre aux Romains, en faveur des Tarquins. 120
Attaque la ville de Rome. S'empare du Janicule. Est empêché de passer le Pont du Tibre par un homme seul. 121, 122
Tourne l'attaque en siege. 123
Paix entre lui & les Romains. 127
Demande en vain le rétablissement des Tarquins dans la Royauté. 127, 129, 130
Latin Roi des Aborigenes, reçoit les Troiens dans son pays, après la destruction de Troies. 8, *& suiv.*
Tué en bataille par les Rutules. 68, 85

Latins, Peuple d'Italie. 9, 10, 57, 60, 134, 136
Lavinie, femme d'Enée. 9
Lavinie, ville d'Italie. Sa fondation. 9, 11, 164
Laurence, ville d'Italie. 8
Laurence, femme apellée autrement Louve, nourrit & éleve Remus & Romulus. 13
Laurentes, Peuple, vangent l'injure faite à leurs Ambaſſadeurs. Alliance renouvellée entr'eux & les Romains. 28
Legers. Soldats des Gardes de Romulus. 31
Liberalitez & largeſſes extraordinaires envers le Peuple, doivent être tenues ſuſpectes. 168, 170
Liſteurs à Rome, eſpece d'Huiſſiers ou Sergens, qui marchoient devant le Roi des Romains: pourquoi au nombre de douze. 18, 19
Battus & maltraitez par la populace. 193
Lituus, le Bâton des Augures. 35
Loix. 18, 35
Sa puiſſance. 107, 111
Sacrée. 156, 192
Celle pour le partage des terres conquiſes ſur les Ennemis, établie. 105, 168
Eſt cauſe de grandes diſſenſions & deſordres. 169, 170
Son auteur eſt puni de mort. 169
Celle des apellations au Peuple. 119
Celle touchant le crime de leze Majeſté. 47
La Loi de la diviſion des terres entre le Peuple, étant ſur le point d'être publiée, eſt divertie par la prudence de Q. Fabius. 209
Ruſe des Tribuns pour faire paſſer la Loi d'abolir la Charge des Conſuls. 125, 234
Ambaſſadeurs envoyez à Solon pour le prier de preſcrire des Loix aux Romains. 257, 258
Loi Acilie au ſujet du mont Aventin donnée au Peuple. 258
Loix des dix tables aprouvées & reçues par le Peuple. 261
Augmentées de deux autres tables. 265
Leur publication. 298
Loi touchant les alliances des mariages du Peuple avec les Patriciens. 326
Accordée à regret par le Senat. 336
Pluſieurs diſcours de part & d'autre pour l'empêcher ou pour la faire autoriſer. *ibid.*
Luceres. Chevaliers Romains. 27
Lucrece, femme vertueuſe. 89, 90
Forcée & violée, ſe poignarde, ne voulant pas ſurvivre à la perte de ſon honneur. 97, 98
Lucumon. Sa naiſſance, ſon extraction & ſon élevation. Vient de Tarquines à Rome: s'y habitue, & ſe fait apeller Tarquinius, du nom de Tarquines, lieu de ſa naiſſance. 2, 61, 62
Gagne les bonnes graces du Roi Ancus Martius, devient ſon Favori, & le Tuteur de ſes enfans. 63
S'empare de la Couronne du Royaume au préjudice des enfans d'Ancus. 2, 64

Voyez Tarquinius Priſcus.
Luſtre, ou dénombrement du peuple Romain. 76

M

MAjeſté, ſans la force, n'eſt guéres aſſuree d'elle-même. 183
Main. Tendre la main en ſigne de paix. 9
Oct. Mamilius; de Tuſcule, deſcendu d'Ulyſſe & de la Déeſſe Circé. 85, 135
Tué en bataille. 136
Mariages forcez. 22
Contractez dans une bonne famille, donnent grand crédit. 85
Cn. Martius Coriolanus, ainſi ſurnommé pour la priſe de Corioles. 105, 156
Haï du Peuple, eſt contraint de s'exiler, & de ſe retirer chez les Volſques. 160
General d'armée des Volſques, fait la guerre aux Romains; marche droit à Rome, & la menace d'une ruine totale. 105, 164
Sa retraite, à la perſuaſion de ſa mere, de ſa femme & de ſes enfans. 166
Sa mort. 167
Menenius Agrippa. Apaiſe la mutinerie du Peuple, qui s'étoit retiré ſur le Mont ſacré. 105, 155
Meurt en une telle pauvreté, qu'il eſt inhumé aux dépens du Public. 105, 157
Menſonge ſalutaire. 204
Meſentius, Roi ou Prince des Toſcans. 11
Metius Curtius, Chef des Sabins. 25
Metius Suffetius, Dictateur & chef des Albains. 41
Pour ſa trahiſon, puni du dernier ſuplice, & tiré à quatre chevaux. 2, 52
Miracles. 36, 161
Monarchie, le commandement d'un ſeul préferable à celui de pluſieurs. 33
Plus favorable aux méchans & débauchez, qu'à la République. 111
La Monarchie Royale des Romains. 107, 108
Mont ſacré. 154, 156, 158
Mont ſacré, où le Peuple ſe retira après la mort de Virginie. 288
Mutinerie du peuple Romain contre le Senat, qui ſe retire ſur le Mont ſacré. 154
Apaiſée par la comparaiſon de celle des parties de l'homme contre le ventre. 155
C. Mutius. Action genereuſe & louable pour le ſalut de ſa Patrie. 104, *& ſuiv.*
Surnommé Scevola, & récompenſé. 127
Mamercus Æmilius Dictateur triomphe des Veiens, des Faliſques, & des Fidenates par Ordonnance du Senat, & du conſentement du Peuple. 354, *& ſuiv.*
Il eſt fait une ſeconde fois Dictateur. 361
Il abrogea le terme de la Cenſure qui étoit de cinq ans, & le réduiſit à un an & demi. 362
Ce qui lui avint pour cela. 363
Il eſt élu Dictateur pour la troiſiéme fois. 374
Melius de l'ordre des Chevaliers fait acheter de ſes deniers grande quantité de bleds pour ſecourir le peuple de Rome dans une

vite neceſſité. 347
Ce qui lui coûta la vie. 350
La confiſcation de ſes biens, & le raſement de ſa maiſon. 352

N

NEvius, Augure. 2, 66
Numa Pompilius, elu & déclaré Roi des Romains. Sa doctrine. 34
Conſulte les Dieux touchant ſon élection. *ibid.*
Ordonne les parties du monde. 35
Bâtit un Temple à Janus, pour être la marque de la guerre & de la paix. Et fait alliance avec tous les Péuples voiſins. 2, 35
Imprime la crainte des Dieux dans l'eſprit du Peuple, par la fiction d'un miracle. Ordonne & regle les choſes qui concernent la Religion, les Temples, les Sacrifices & les Prêtres. 2, 36, 37
Conſacre aux Muſes un boccage voiſin de Rome. Dédie un Temple à la ſeule foi; & inſtitue les Sacrifices Argéens. 38
Sa mort. Son regne. *ibid.*
Numitor, Roi d'Albe & des Latins, chaſſé & dépouillé de ſon Royaume par ſon cadet. Sa fille violée par le Dieu Mars. 1, 11, 12

O

OPpia, Veſtale, convaincue d'inceſte, enterrée vive. 97, 171
Oracles de Delphes. 96
Conſulté pour ſçavoir qui ſeroit le ſucceſſeur de la Couronne. *ibid.*
Oraiſon funebre. 180
Orient, Occident, Midi & Septentrion. 35
Oſtie, ville d'Italie: ſa fondation. 61
Opimes: qu'eſt-ce que c'étoit que dépouilles Opimes. 357
Oppius Decemvir eſt mené en priſon, où il ſe fait mourir lui-même. 300
Ordonnances du Senat dans les dernieres extrémitez. 215
Ordonnances du Senat que les ſoldats ſeroient payez des deniers publics. 417
Ovation, qu'eſt-ce que c'étoit. 224, 405

P

PAix, recherchée dans la guerre. 35
Tendre la main en ſigne de paix. 9
Palatin, autrement Mont Palatin, montagne dans la ville de Rome habitée par les anciens Romains. 13
Pan, Lycéen, nommé depuis Inus. En l'honneur de qui les jeunes gens couroient tout nuds. *ibid.*
Parricide horrible. 83
Patriciens. 19
Papyrius Mugillanus Entreroi. 392
La Perche de la ſœur. 48
Un pere fait le procès à ſon fils. 169
Fait punir de mort en ſa preſence, ſes enfans & ſes neveux convaincus de trahiſon contre leur patrie. 103, 113, 114
Pere Conſcrits. 108
Pere Patrat. 43
La Peſte à Rome dépeuple

la Ville. 218, 219, 258
La Pile d'Horace. 48
Pluie de cailloux. 55
Politorium, Ville des Latins: forcée & raſée par les Romains, & ſes habitans transferez dans Rome. 2, 60
Pomœrium. 2, 77
Pont. Le premier Pont qui fut bâti ſur le Tibre à Rome. 2, 61
Pontife. Son inſtitution, ſa charge & ſa juriſdiction. 37, 109
Populace. La Multitude eſt à charge à une Ville ſi on ne l'emploie à quelque choſe. 94
Porſene, Roi des Claſiniens. 96, 120
Voyez Lartes Porſena.
Poſthume, oublié dans le teſtament de ſon pere. 61
Préſages. 63, 66
Prêtres; leur inſtitution parmi les Romains. 36
Prétexte; longue robe parmi les Romains. 19
Priſon, la premiere bâtie à Rome. 61
Proculus Julius, en grande conſideration. 31, 32
Prodigalité, du bien public, criminelle. 168, 169
Prodiges. 16, 56, 62, 66, 69, 93, 95, 97, 224
Lorſqu'il en arrivoit, les Romains ne vaquoient à rien durant neuf jours. 56
Poblicola. 118, 119
Pythagoras, Samien, quand il ouvrit ſes Ecoles. 34
Portes. Il y avoit toûjours deux portes au Camp des Romains, la Prétorienne & la Decumane. 215
Prieres & actions de graces ordonnées en faveur des Conſuls qui avoient remporté la victoire ſur les Sabins & ſur les Eques. 307
Proceſſions ordonnées, où les Devineurs dictoient au Peuple des prieres. 359

Plaſieurs traits de Politique.

L'abondance du bien, ou la facilité de l'avoir, en dégoûte ceux qui le cherchent. 210
Il ne faut pas confier toute la fortune d'un Etat au hazard d'une bataille quand les forces ſont inégales. 212
L'embarras d'une grande armée cauſe ſouvent ſa perte. *ibid.*
Quand les Ennemis ſe retirent chargez de butin, ils ſont plus aiſez à être défaits. 213
Il ne faut pas permettre que les vieux Citoyens d'une Ville qui ont été chaſſez lors de ſa priſe, y retournent habiter après qu'elle a été faite Colonie, de peur qu'ils ne débauchent les autres. 214
Dans une ſortie pour faciliter le ſecours ou le convoi, il faut ſe contenter de donner la chaſſe à l'Ennemi ſans le pourſuivre. 215, 216
Les vieux Magiſtrats ne doivent point paroître aux affaires qui ne peuvent être conduites par conſeil & prudence, & qu'on abandonne au hazard & à la hardieſſe des plus jeunes. 227
Durant la guerre des eſclaves on apréhendoit également de faire armer la multitu-

ne, & de la laiſſer deſarmer. 233
Et il étoit également à craindre que ceux qui en avoient chez eux, ſe fiaſſent en eux ou s'en défiaſſent. 234
Les ſoldats ſe laiſſerent vaincre à deſſein, à leur honte & à la honte des Decemvirs, de peur d'avoir de bons ſuccés par leur conduite & ſous leurs auſpices. 273
Un particulier ne doit pas faire des largeſſes au Peuple à l'inſçu du Magiſtrat, comme fit Melius à qui il en prit mal. 347
Une victoire qui coûte beaucoup de ſang au parti vainqueur, cauſe plus de douleur de la perte de tant de Citoyens, que de joie de la défaite des Ennemis. 354
Il n'eſt pas bon dans la guerre que pluſieurs commandent enſemble avec une même autorité. 374, 397
Il n'y a ſi grande force qui ne puiſſe être ſurmontée par une autre. 415

Q

Queſteurs créez du corps du Peuple. 402
T. Quintius, Conſul créé par les Senateurs, le Peuple refuſant de ſe trouver à l'aſſemblée qu'on devoit faire pour l'élection des Conſuls. 203, 204
Fait heureuſement la guerre contre les Eques, & contre les Volſques. 204, 205
T. Quintius victorieux des Eques. 216
Quintius Cincinnatus pere de Ceſon eſt fait Conſul après la mort de Valerius. 238
Eſt fait Dictateur. 250
Les Députez le trouvent conduiſant la charrue. *ibid.*
Il délivre l'armée Romaine enfermée par celle des Eques. 253
On lui décerne le triomphe. 254
Dictateur une ſeconde fois. 349
Quintius Capitolinus & Agrippa Conſuls ne demandent point le triomphe, & pourquoi? 320
Il acquiert grande réputation dans la Ville, & du Senat & du Peuple. 344
Quintius eſt ſix fois Conſul. 347
Quirites. Origine de ce nom. 27

R

Raſoir, qui coupa une pierre à aiguiſer. 3, 66
Raviſſement des Sabines. 21
Du lac de Regille. 97, 137
Reine, Regente durant le bas âge de ſon fils. 10
Religion. Le fondement de l'Etat. Les Rois doivent en avoir du ſoin, & ne la pas negliger. 36, 58, 172
Remus & Romulus, freres jumeaux; leur naiſſance, leur éducation & élevation. 1, 12, 13
Remus fait priſonnier, mis en liberté par ſon frere, entreprend avec lui de bâtir la ville de Rome, eſt tué. 13, *& ſuiv.*
République Romaine, très-illuſtre. 5, 7, 19, 29
Quand, par qui, & comment établie. 6, 14, 15, 16
Rhea Silvia, Veſtale, violée

par le Dieu Mars; dont elle eſt vigoureuſement punie par ſon pere. 1, 12
Richeſſes. L'amour des richeſſes cauſe de grands maux. 7
Il y a danger par fois de paroître, ou trop ſpirituel, ou trop riche. 95, *& ſuiv.*
Rois. Il n'en faut parler qu'avec reſpect. 87, 88
Les Rois Romains ſe faiſoient par élection depuis Romulus: après leur mort, le gouvernement de l'Etat tomboit entre les mains des Senateurs. 33, 57
Chaſſez & exterminez. 101, 102
Ils étoient Sacrificateurs. 100
Rome fondée par Romulus. 1, 16
Dédiée à Hercule. 18
Rendue venerable par le moyen de la Religion. 31, 36
Gouvernée par dix hommes après la mort de Romulus ſon Roi & ſon fondateur. 33
Augmentée de la ruine de la ville d'Albe-Longue. 53, 54
Agrandie. 60
Son peuple diviſé en Centuries & Tribus. 74, 75
Elle eſt la tête de l'Etat. 78
Le Chef de tout le monde. 94
Attaquée & aſſiegée par le Roi Porſene. 120, *& ſuiv.*
En troubles & en deſordres. 146, 147
Il y a diſette de bled, cherté de vivres & famine. 157
Eſt menacée de ruine par les Volſques, & ſauvée du naufrage par les Dames Romaines. 165, 166
Rome change d'état trois cens ans après ſa fondation. 259
Rome eſt affligée de peſte & de famine. 405, 406
Romains. Etabliſſement, & fondation de leur Etat. 16
Raviſſent & enlevent les filles des peuples voiſins pour en faire leurs femmes. 21
Guerres entr'eux, & ces peuples-là, ſuivie d'une étroite alliance. 23, 24
Réduiſent ſous leur domination les Antemnates. 23
Les Albains. 39, 40
Les Fidenates. 49, *& ſuiv.*
Les Sabins. 55, 131, 152
Les Latins. 65
Les Arunciens. 132
Les Herniques. 167
Les Eques & les Volſques. 171, 205
Les Veiens & les Toſcans. 175, 187, *& ſuiv.*
Les Samnites leur refuſent du bled, les Siciliens leur en offrent. 406
Romulus. Sa naiſſance, ſon éducation & ſon élevation. 1, 12, 13
Délivre de priſon ſon frere Remus, & avec lui tue Amulius. 14
Fonde & bâtit la ville de Rome: Tue ſon frere. 15, 16
Etablit le Senat. 19
Fait enlever les filles des Sabins pour ſervir de femmes aux Romains. 21
Défait les Ceniniens, & tue leur Roi. 22, 23
Bâtit un Temple à Jupiter Feretrien. 23
Fait vœu d'en bâtir un à Jupiter Stator. 25
Défait les Antemnates &

les Crustumeniens. 23, 24
Subjugue les Fidenates. 29
Demeure victorieux des Veiens. 30
Sa mort. Est mis au nombre des Dieux. 1, 21, 39
Romulus Silvius Roi des Latins. 11
Ruses de guerre. 28, 67, 90, 124, 187
Rutules, peuple d'Italie. 96

S

SAbins, peuple d'Italie. Enlevement de leurs filles par les Romains. 21
A cause de quoi ils font la guerre aux Romains, & s'emparent de la Citadelle de Rome. 1, 24
Les Sabines ravies, procurent la paix entre les Romains & les Sabins leurs parens. Alliance & union de ces deux Peuples, & de leurs Royaumes en un. 26, 27
Depuis, vaincus plusieurs fois par les Romains, leur demandent la paix. 131
Les Sabins font la guerre aux Romains mal à propos, & à leur dommage. 249, 255, 304
Sacrifices. Quand on faisoit sacrifices à Diane, il falloit se laver auparavant dans une eau vive & courante. 78
Des sacrifices qui ne se faisoient que par les Rois. 36, 109
Saturnales. Institution de cette Fête. 137
Sécheresses à Rome faute de pluie qui a fait tarir les fontaines & les ruisseaux. 372
Seditions & discordes intestines, portent les plus grands Etats à leur ruine. 174
Sédition & révolte populaire contre les Magistrats. 193
La prudence & la douceur doivent être employées pour apaiser une populace irritée, plûtôt qu'une juste colere & que la force. *ib.*
Sédition intestine apaisée par une guerre etrangere. 170, *& suiv.*
Sédition dans Ardée entre la Noblesse & le Peuple au sujet d'un mariage. 341
Selle Curule. 19, 37
Senat Romain. Son institution. 19
Faisoit ses assemblées en un Temple apellé la Cour Hostilie. 54
Le Senat s'oposse à la loi de Terentillus Arsa. 223
Le Senat reprend son autorité sur les Decemvirs. 273
N'abandonne point l'état dans le péril où il étoit après la mort de Virginie. 284
Les jeunes Senateurs se roidissent contre les Tribuns. 231
Se rendent populaires avec le Peuple pour s'insinuer dans sa bienveillance, & empêcher la publication de la loi. 232
Senateurs apellez Peres. 19, 108
Usurpent l'autorité souveraine après la mort des Rois. 33, 57
Leur nombre augmenté. 54, 64, 108
Serment doit être inviolable. 154
Serpent effroyable sorti d'une Colonne. 95
Servius Tullius. Sa naissance

& ſon élevation. En dormant ſa tête paroît environnée de feu. 3, 69
Epouſe la fille de Tarquinius Priſcus. 70
Et s'empare de ſa Couronne & de ſon Royaume après ſa mort. 73
Marie ſes deux filles aux fils de Tarquin. Fait heureuſement la guerre contre les Veiens & les autres Toſcans. *ibid.*
Inſtitue le Cens & dénombrement des Citoyens de Rome & de leurs biens. Diſtribue les Claſſes & les Centuries. 74
Etablit le Luſtre. Etend le Pomœrium, & ajoûte à la ville de Rome le Mont Quirinal, le Viminal & l'Eſquilin. 76, 77
Diſtribue à la populace des terres conquiſes ſur les Ennemis. 79
Aſſaſſiné & tué par Tarquin ſon gendre à la ſollicitation de ſa fille. 83
Siccius aſſaſſiné à la perſuaſion des Decemvirs cauſe beaucoup de trouble dans l'armée. 274
Silvius Roi des Latins. Ses deſcendans & ſucceſſeurs apellez Silviens. 11
Soldats Romains, ne peuvent être contraints par leurs créanciers. 142
Les bleſſez en guerre, diſtribuez parmi les Senateurs pour les faire panſer. 180
Soldats ſubitairiens, quels ils étoient. 215
Les ſoldats ſe laiſſerent vaincre à deſſein ſous la conduite des Decemvirs. 273
Songes ſuivis de miracles. 161
Tous ne doivent pas être mépriſez. *ibid.*
Stratagême. 29, 67
Voyez Ruſes de guerre.
Suffrages. 75
Suburre étoit une rue proche laquelle demeuroient les filles de joie. 239

T

Talaſſius, invoqué dans les nôces. 21
Tanaquil, femme de Tarquinius Priſcus. 62, 63, 69, 72.
Tarpeius Gouverneur de la Citadelle de Rome. Sa fille introduit les Sabins dans la Place, en eſt récompenſée ſelon ſon mérite. 24
Tarquinius Priſcus, nommé premierement Lucumon de Tarquines, Ville d'Italie. 2, 61
Un Aigle lui enleve ſon chapeau, puis lui remet ſur ſa tête. 62
S'empare du Royaume des Romains au préjudice des enfans du Roi Ancus Martius. 64
Augmente le nombre des Senateurs. Jette les fondemens du grand Cirque. Inſtitue les grands Jeux. *ibid.*
Se moque des Augures & de leur Art. 66
Subjugue les Sabins & les Latins. 3, 67
Fait clorre de murailles la ville de Rome. 69
Aſſaſſiné dans ſon Palais, par les pratiques des enfans d'Ancus ſon prédeceſſeur. 71
L. Tarquin, ſurnommé depuis le Superbe. 84
Fils de Tarquinius Priſcus.

Epouſe Tullia fille du Roi des Romains Servius Tullius. 3, 73
Epouſe en ſecondes nôces la jeune Tullie ſa belle-ſœur. Calomnie ſon beau-pere, conſpire ſa mort, le fait aſſaſſiner par le conſeil de ſa femme, lui refuſe la ſépulture, & s'empare de ſa Couronne & de ſon Royaume, ſans ſe ſoucier du conſentement ni du Senat ni du Peuple. 79
Fait alliance avec les Latins par le mariage de ſa fille au premier d'entr'eux. 85
Réduit par la fraude & par la ruſe, les Gabiens ſous ſon obéiſſance. 90
Fait bâtir un Temple à Jupiter ſur le Mont Tarpeien, commencé par ſon pere; les égoûts de Rome, & les échafauds du Cirque. 93, 94, 101
Fait conſulter l'Oracle de Delphes, pour ſçavoir qui regneroit après lui. 4, 95
Dépouillé de la puiſſance Souveraine, & exilé avec ſa famille. 102
Ses biens pillez. 113
Fait la guerre aux Romains avec l'aſſiſtance des Veiens & des Tarquiniens & des Latins. 115
Eſt bleſſé en bataille. Sa mort. 135, 137
Ar. Tarquin, fils de Tarquin le Superbe & Brutus, les Generaux des deux armées ennemies, s'enferrent & ſe tuent l'un l'autre de leurs lances. 116
Sex. Tarquinius, fils de Tarquin le Superbe, ſe rend maître de l'Etat des Gabiens en faveur de ſon pere. 91, *& ſuiv.*
Force, & viole Lucrece. 98
Sa fin malheureuſe. 102
Tarquinius Collatinus mari de Lucrece. 97
Fait Conſul avec Brutus. 102
Contraint par ſon Collegue de ſe dépouiller de ſa Charge, & de ſortir de la Ville. 109, 110
L. Tarquinius General de la Cavalerie ſous le Dictateur Q. Cincinnatus. 251
Temple, le premier qui fut bâti & conſacré dans Rome. 23
Temple de Diane à Rome & à Epheſe. 77, 78
De la fortune des femmes. 167
De Janus, bâti pour être la marque de la paix & de la guerre; & combien de fois il a été fermé. 1, 35
Temple voué à Apollon pour faire ceſſer la peſte. 364
Terme. Divinité parmi les Romains. 4, 93
Terre. La mere commune des hommes. 96
Tête d'homme, ayant le viſage entier, trouvée dans les fondations du Temple de Jupiter. 93
Tibre, fleuve, d'où ainſi nommé. 11
Traîtres. On ne doit point avoir de foi pour eux. 24
Punis. 52, 113, 114
Tribuns, leur création. 97, 155, 196, 197
Ennemis des Conſuls & du Senat. 170, 173, 194
Les Tribuns veulent faire publier la loi de la diviſion des terres. 209

Diverſes menées des Tribuns pour abaiſſer la puiſſance des Conſuls, & en abolir la Charge. 223, 225
Le pouvoir des Tribuns ne s'étendoit pas plus loin hors la Ville que de mille pas. 241
Creation de dix Tribuns, deux de chaque claſſe. 256
Tribuns tenus pour ſacrez. 293
Leur Charge eſt rétablie. 292
Tribuns militaires au nombre de trois ayant le même pouvoir que les Conſuls. 337
Un Tribun militaire lapidé par ſon armée. 404
Les Tribuns militaires ne veulent pas dépendre de l'autorité du Senat, & implorent le ſecours des Tribuns du Peuple. 412
Les Tribuns commandent aux Conſuls d'obéir au Senat ſous peine de la priſon. 367
Tribus des Romains. 76, 138
Tribus impoſez la premiere fois pour la paie des gens de guerre. 75
Tributa Comitia. 194
Rejettez ſur les riches. 75, 121
Triomphe, glorieuſement refuſé. 180
Le triomphe accordé aux Conſuls de l'ordonnance du Peuple ſous l'autorité du Senat. 308
Ce que C. Claudius dit au Peuple pour le diſſuader. 107
Quintus & Agrippa Conſuls victorieux des Eques & des Volſques ne le demandent pas, & pourquoi? 320
Trompettes. 73
Troie. 7, 8
Tullius Hoſtilius, Roi des Romains, reduit les Albains ſous ſa puiſſance. 2, 41, 42
Ruine, & raſe la ville d'Albe-Longue, & en transfere les habitans en celle de Rome. 53, 54
S'aplique aux ceremonies de la Religion. Tué d'un coup de foudre. 56, 57
Turnus, Roi des Rutules: fait la guerre aux Troiens. 9
Triumvirs créez pour établir une colonie dans Ardée. 345
Les Tuſculans viennent fort à propos au ſecours des Romains pour reprendre le Capitole ſans qu'ils en euſſent été priez. 237
La forteresſe de Tuſcule ſurpriſe de nuit par les Eques. 245

V

VAche, prodigieuſement grande, ſacrifiée à Diane. 78
L. Valerius Conſul empêché de combattre contre les Eques, par un orage, & par des éclairs & des tonnerres. 202
P. Valerius Conſul, ſe purge du ſoupçon que l'on a qu'il n'aſpire au Royaume. 118
Fait la loi des apellations au Peuple: eſt ſurnommé Publicola. 118, 119
Conſul pour la quatriéme fois. 131
Eſtimé par les ſuffrages de tout le monde, le premier des Romains. Meurt pauvre. Eſt inhumé aux dé-

pens du public. *ibid.*
Valerius Conſul ſauve la Ville d'une ſédition populaire excitée par les Tribuns lors de la priſe du Capitole par les eſclaves & les bannis. 285
Il eſt tué en combattant à la tête de ſes gens. 238
Le Peuple contribue de ſes biens pour lui faire de magnifiques funerailles. *ibid.*
Les Veiens font la guerre aux Romains avec les Faliſques & les Fidenates. 333
Larres Tolomnius leur Roi eſt tué dans la bataille par Cornelius Coſſus Tribun militaire. 356
Les Veiens défont les Romains par la méfintelligence des Chefs. 374
Enflez de ce ſuccès ils convient les Peuples de la Toſcane d'entrer en ligue avec eux. *ibid.*
Vendre à l'enchere. 128
Venitiens d'où ſont venus. 8
Veſtales, leur inſtitution. 37
Devoient obſerver une Virginité perpetuelle. 12
Veſtale accuſée d'inceſte ſur un ſoupçon, parce qu'elle avoit trop de ſoin de ſon corps & de ſe parer, elle eſt déclarée innocente. 394
Le fort de Verrugue eſt pris par les Volſques qui taillent la garniſon en pieces. 414
Villes. Leur conſecration. 77
Vindicte. 96, 114
Violement d'une femme rigoureuſement vangé, cauſe un changement d'Etat. 99
Voleron. Audace grande. 192, 194
Virgine étant ſur le point d'être enlevée, eſt égorgée par ſon pere, qui enſuite de cette action émut le Peuple contre le Décemvir Appius. 282
Volſques. Peuple ennemi des Romains ſe joint avec les Eques pour leur faire la guerre. 218
Le Conſul Veturius les défait. 221
Le Conſul Lucretius les taille en pieces. 221, 222
Et triomphe d'eux. 224
Aſſiegeant la ville d'Ardée, ils ſont aſſiegez des Romains qui les font paſſer ſous le joug. 342, 343
Volſques ſéditieux durant la paix, lâches & timides à la guerre. 369
Sont défaits en bataille rangée par les Romains. 419

Fin du premier Tome.

WIDENER LIBRARY
HX IQUY V